QH45
.C5
v.5
pt 1-2

The American Museum of Natural History

1869
THE LIBRARY

ENCYCLOPÉDIE

D'HISTOIRE NATURELLE

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

Trogon resplendissant.

ENCYCLOPÉDIE
D'HISTOIRE NATURELLE

OU

TRAITÉ COMPLET DE CETTE SCIENCE

d'après

LES TRAVAUX DES NATURALISTES LES PLUS ÉMINENTS DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

BUFFON, DAUBENTON, LACÉPÈDE,
G. CUVIER, F. CUVIER, GEOFFROY SAINT-HILAIRE, LATREILLE, DE JUSSIEU,
BRONGNIART, ETC., ETC.

Ouvrage résumant les Observations des Auteurs anciens et comprenant toutes les Découvertes modernes jusqu'à nos jours.

PAR LE Dr CHENU

CHIRURGIEN-MAJOR A L'HÔPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE, ETC.

OISEAUX

Avec la collaboration de M. **O. DES MURS**, membre de plusieurs Sociétés savantes.

DEUXIÈME PARTIE

PARIS

MARESCQ ET COMPAGNIE
ÉDITEURS DE L'ENCYCLOPÉDIE,
5, RUE DU PONT-DE-LODI (PRÈS LE PONT NEUF).

GUSTAVE HAVARD
LIBRAIRE,
15, RUE GUÉNÉGAUD (PRÈS LA MONNAIE).

Ce volume contient la suite des Grimpeurs, *Toucans, Buccos, Jacamars, Trogons;* les *Faux Zygodactyles* et la première partie des Passereaux jusqu'au genre *Conirostre.*

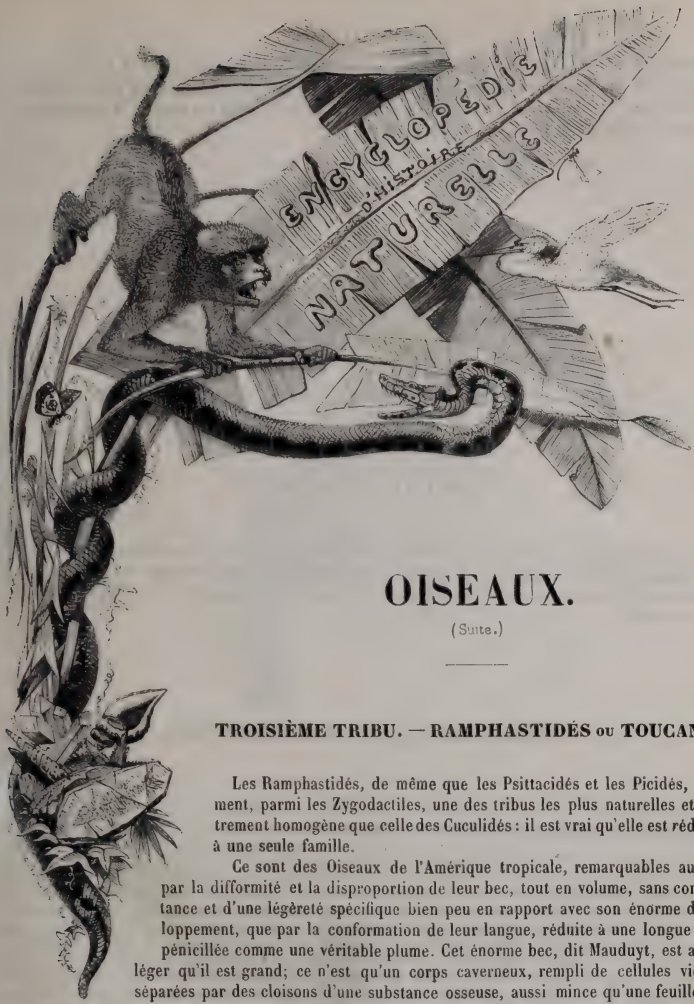
Les figures ont été dessinées d'après les planches de Gould, Audubon, Gray et Smith.

Nous avons cru devoir ajouter à ce deuxième volume quelques figures qui seraient mieux placées dans le premier, mais nous les classerons dans la table générale ornithologique.

AVIS AU RELIEUR

Les planches tirées hors texte sont au nombre de quarante. Chaque planche peut être placée en regard de la page indiquée.

Planches.		Pages.
1.	Trogon resplendissant	1
2.	Podargue Papou	4
3.	Alcedo Alcyon	9
4.	Quercus tinctoria	15
5.	Coucou de la Caroline	17
6.	Troglodytes palustris	23
7.	Loriot de Baltimore	28
8.	Merle voyageur	31
9.	Trogon surucura. — Trogon de Temminck	35
10.	Trogon Péruvien. — Trogon Mexicain	39
11.	Merles polyglottes surpris par un Crotale	46
12.	Tropidorhynque corniculé. — Arthame leucopygiale	49
13.	Cractique destructeur. — Malure bleu	55
14.	Donacole pectoral. — Dacelo cerviné	61
15.	Meliphage d'Australie. — Stipiture malachure	68
16.	Ægothèle à ventre blanc. — Chelidon Ariel	72
17.	Engoulevent de la Caroline	76
18.	Estrelda de Bichenove. — Rhipidure albiscapa	81
19.	Mizomèle pectorale. — Cinclosome ponctué	92
20.	Merle grivelet	97
21.	Entomize Cyanotis. — Pardalote ponctué	100
22.	Oiseau-Mouche Rubi	105
23.	Hirondelle de rochers. — Zanthomize de Phrygie	118
24.	Pie-Grièche de la Caroline	131
25.	Mésange charbonnière. — Mésange bleue	162
26.	Petite charbonnière. — Bruant montain	184
27.	Alouette commune. — Alouette nègre	176
28.	Bruant Proyer. — Bruant Zizi	200
29.	Bruant de marais. — Bruant espagnol	205
30.	Pinson d'Ardennes. — Gros-Bec Niverollo	211
31.	Gros-Bec Cini. — Gros-Bec Tarin	216
32.	Étourneau unicolore. — Corneille mantelée	228
33.	Mésange rémiz. — Mésange à longue queue	234
34.	Bruant cendrillard. — Bruant de Mitilène	239
35.	Pie-Grièche rose. — Mésange moustache	243
36.	Pœphile-Admirable. — Cinclosome-Cannelle	248
37.	Emblème peinte. — Malure à tête noire	251
38.	Falcuncule à ventre blanc. — Chrysococcyx brillant	259
39.	Amadine de Latham. — Pœphile à oreilles blanches	274
40.	Acanthorhynque à bec grêle. — Pie-Grièche méridionale	296



OISEAUX.

(Suite.)

TROISIÈME TRIBU. — RAMPHASTIDÉS ou TOUCANS.

Les Ramphastidés, de même que les Psittacidés et les Picidés, forment, parmi les Zygodactiles, une des tribus les plus naturelles et autrement homogène que celle des Cuculidés : il est vrai qu'elle est réduite à une seule famille.

Ce sont des Oiseaux de l'Amérique tropicale, remarquables autant par la difformité et la disproportion de leur bec, tout en volume, sans consistance et d'une légèreté spécifique bien peu en rapport avec son énorme développement, que par la conformation de leur langue, réduite à une longue tige pénicillée comme une véritable plume. Cet énorme bec, dit Mauduyt, est aussi léger qu'il est grand; ce n'est qu'un corps caverneux, rempli de cellules vides, séparées par des cloisons d'une substance osseuse, aussi mince qu'une feuille de papier, et le tout est couvert par une expansion de substance cornée, si mince qu'elle ne saurait résister, et qu'elle plie sous le doigt qui la presse avec un effort léger : ce même bec est ordinairement peint de couleurs éclatantes.

M. G. R. Gray est le premier ornithologiste qui ait constitué en tribu, sous le titre de Ramphastidés, les Toucans, qui ne formaient pour Linné qu'un genre sous le nom de *Ramphastos*, et que M. Vieillot avait élevé au rang de famille sous la dénomination de Ptéroglosses (langues emplumées).

Seulement, le naturaliste anglais les plaçait entre les Bucérotidés, ou Calaos, et les Psittacidés; tandis que M. Ch. Bonaparte, mieux inspiré selon nous, les met entre les premiers et les Cuculidés.

C'est aussi près de ceux-ci qu'il nous paraît le plus convenable de les ranger, le Scythrops établissant la transition naturelle des uns aux autres.

Fig. 1. — Toucan à gorge jaune.

Ce sont, dit Lesson, des Oiseaux à plumage peint de vives couleurs, qui se nourrissent de fruits, d'Insectes, et même de chairs. Ils jettent leur nourriture en l'air pour la saisir et l'engloutir plus facilement. Ils nichent dans les creux d'arbres, poussent des cris perçants, et se réunissent en petites troupes.

FAMILLE UNIQUE. — RAMPHASTINÉS.

Le bec des Ramphastinés, dit Buffon, est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre Oiseau; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que, dans toute sa longueur, il est plus large que la tête de l'Oiseau : c'est, comme le dit Léry, le bec des becs; aussi plusieurs voyageurs ont-il appelé le Toucan l'*Oiseau tout bec*, et nos créoles de Cayenne ne le désignent que par l'épithète de *Gros bec*. Ce long et large bec fatiguerait prodigieusement la tête et le cou de l'Oiseau s'il n'était pas d'une substance légère; mais il est si mince, qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres; l'Oiseau est obligé de les avaler tout entiers : et de même il ne peut s'en servir pour se défendre, et encore moins pour attaquer; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on le lui présente. Les auteurs qui ont écrit que le Toucan perçait les arbres comme on le dit du Pic se sont donc bien trompés; ils n'ont rapporté ce fait que d'après la méprise de quelques Espagnols, qui ont confondu ces deux Oiseaux, et les ont également appelés *Carpenteros* (Charpentiers), ou *Tacatacas* en langue péruvienne, croyant qu'ils frappaient également contre les arbres. Néanmoins, il est certain que les Toucans n'ont et ne peuvent avoir cette habitude, et qu'ils sont très-éloignés du genre des Pics. Et, comme ils font leurs nids dans des trous d'arbres que les Pics ont abandonnés, on a cru qu'ils creusaient eux-mêmes ces trous

La forme de ce gros et grand bec est fort différente dans chaque mandibule : la supérieure est recourbée, en bas, en forme de faux, arrondie en dessus et crochue à son extrémité; l'inférieure est plus courte, plus étroite, et moins courbée en bas, que la supérieure : toutes deux sont dentelées sur leurs bords, mais les dentelures de la supérieure sont bien plus sensibles que celles de l'inférieure; et ce qui paraît encore singulier, c'est que ces dentelures, quoique en égal nombre de chaque côté des mandibules, non-seulement ne se correspondent pas du haut en bas ni de bas en haut, mais même ne se rapportent pas dans leur position relative, celles du côté droit ne se trouvant pas vis-à-vis de celles du côté gauche, car elles commencent plus près ou plus loin en arrière, et se terminent aussi plus ou moins près en avant.

Fig. 2 et 3. — Toucan de Swainson. (Mâle et femelle.)

La langue des Toucans est encore plus extraordinaire que le bec : ce sont les seuls Oiseaux qui aient une plume au lieu de langue; et c'est une plume dans l'acception la plus stricte, quoique le milieu, ou la tige de cette *plume-langue*, soit d'une substance cartilagineuse, large de deux lignes; mais elle est accompagnée, des deux côtés, de barbes très-serrées, et toutes pareilles à celles des plumes ordinaires; ces barbes, dirigées en avant, sont d'autant plus longues qu'elles sont situées plus près de l'extrémité de la langue, qui est elle-même tout aussi longue que le bec. Avec un organe aussi singulier, et si différent de la substance et de l'organisation ordinaire de toute langue, on serait porté à croire que ces Oiseaux devraient être muets : néanmoins, ils ont autant de voix que les autres. Les sauvages attribuent de grandes vertus à cette langue de plume, et ils l'emploient comme remède dans plusieurs maladies. Quelques auteurs ont cru que les Toucans n'avaient point de narines; cependant, il ne faut, pour les voir, qu'écarter les plumes de la base du bec, qui les couvrent dans la plupart des espèces; et dans d'autres elles sont sur un bec nu, et par conséquent fort apparentes.

Les Toucans n'ont rien de commun avec les Pics que la disposition des doigts, deux en avant et deux en arrière, et même, dans ce caractère qui leur est commun, on peut observer que les doigts des Toucans sont bien plus longs, et tout autrement proportionnés que ceux des Pics. Le doigt extérieur du devant est presque aussi long que le pied (tarse) tout entier, qui est à la vérité fort court;

et les autres doigts sont aussi fort longs : les deux doigts intérieurs sont les moins longs de tous. Les pieds des Toucans n'ont que la moitié de la longueur des jambes, en sorte que ces Oiseaux ne peuvent marcher, parce que le pied appuie dans toute sa longueur sur la terre; il ne font donc que sautiller d'assez mauvaise grâce : ces pieds sont dénués de plumes, et couverts de longues écailles douces au toucher. Les ongles sont proportionnés à la longueur des doigts, arqués, un peu aplatis, obtus à leur extrémité, et sillonnés en dessous, suivant leur longueur, par une cannelure; ils ne servent pas à l'Oiseau pour attaquer ou se défendre, ni même pour grimper, mais uniquement pour se maintenir sur les branches, où il se tient assez ferme. (Buffon.)

Cette famille ne se compose que des deux genres :

1° Toucan (*Ramphastos*), Linné;
2° Aracari (*Pteroglossus*), Illiger

qui ont constamment été adoptés par la généralité des ornithologistes. Pourtant, M. Gould, en 1834, en a introduit d'abord un troisième, *Aulacorhynchus*, changé depuis en *Aulacoramphus*, par M. G. R. Gray, qui ne l'a cependant pas adopté dans son *Genera;* puis, en 1837, un quatrième, *Selenidera*, qui n'ont jusqu'à présent été adoptés que par M. Ch. Bonaparte.

Les deux genres que nous conservons représentent une coupe que Buffon avait faite lui-même dans les Ramphastidés, coupe dont en quelque sorte les Brésiliens avaient donné l'exemple aux ornithologistes; car, d'après Sonnini, cité en note par Buffon, ce sont les Brésiliens qui les premiers ont distingué ces deux variétés, et qui ont appelé *Toucans* les grands et *Aracaris* les petits Oiseaux de ce genre; et cette distinction est si bien fondée, que les naturels de la Guyane l'ont faite de même, en appelant les Toucans *Kakarouima*, et les Aracaris *Grigri*.

Les Ramphastidés, dit Buffon d'après Sonnini, sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent; ils sont erratiques plutôt que voyageurs, ne changeant de pays que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture; ce sont surtout ceux des palmiers; et, comme ces arbres croissent dans des terrains humides et près du bord des eaux, les Toucans habitent ces lieux de préférence, et se trouvent même quelquefois sur les palétuviers, qui ne croissent que dans la vase liquide : c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeaient du poisson; mais cela n'est pas probable; car, leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper, ils ne peuvent qu'avaler, sans les diviser et sans les comprimer, les fruits même les plus tendres; et leur large gosier est en rapport avec cette habitude.

Ces Oiseaux vont ordinairement par petites troupes de six à dix; leur vol est lourd, et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec, qui fait pencher le corps en avant : cependant, ils ne laissent pas de s'élever au-dessus des grands arbres, sur le sommet desquels on les voit presque toujours perchés, et dans une agitation continuelle qui, malgré la vivacité de leurs mouvements, n'ôte rien à leur air grave, parce que leur gros bec leur donne une physionomie triste et sérieuse que leurs grands yeux fades et sans feu augmentent encore; en sorte que, quoique très-vifs et très-remuants, ils n'en paraissent que plus gauches et moins gais.

Ils font leurs nids dans des trous d'arbres abandonnés par les Pics. (Buffon.)

Ils nichent aussi, dit Le Vaillant, dans des trous d'arbres creux et vermoulus qui ne manquent pas dans le pays, et ils ne sont pas obligés de percer eux-mêmes leur retraite à coup de bec comme on l'a dit d'abord, et ensuite démenti. La vérité est qu'aucun Oiseau, pas même les plus grands Pics, n'a la faculté de percer un arbre sain; mais que, sachant en reconnaître les parties pourries, ils peuvent facilement agrandir leur demeure sans employer des moyens extraordinaires : ainsi, les Toucans ont le même instinct, et n'ont pas besoin de chasser les Pics pour s'approprier leurs trous. On trouve, au reste, dans toutes les forêts, des arbres creux par vétusté, sans qu'aucun Oiseau ait pris la peine de les perforer. Les larves de Scarabées commencent l'ouvrage, le temps l'achève, et les Oiseaux dont le naturel est de se cacher savent en profiter. (*Introduction à l'histoire des Toucans.*)

Les Toucans ne pondent que deux œufs, et cependant toutes les espèces sont assez nombreuses en individus. On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes; on prétend même qu'on peut les faire nicher et produire en domesticité. Ils ne sont pas difficiles à nourrir, car ils avalent tout ce

Podarge Papou.

qu'on leur jette, pain, chair ou Poisson; il saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près; ils les lancent en haut, et les reçoivent dans leur large gosier. Mais, lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes, et de ramasser les aliments à terre, ils semblent les rechercher en tâtonnant, et ne prennent le morceau que de côté, pour le faire sauter ensuite et le recevoir. Au reste, ils paraissent si sensibles au froid, qu'ils craignent la fraîcheur de la nuit dans les climats même les plus chauds du nouveau continent : on les a vus dans la maison se faire une espèce de lit d'herbes, de paille, et de tout ce qu'ils peuvent ramasser, pour éviter apparemment la fraîcheur de la terre. Ils ont en général la peau bleuâtre sous les plumes; et leur chair, quoique noire et assez dure, ne laisse pas de se manger. (Buffon.)

Fig. 4 et 5. — Toucan Ariel. (Mâle et femelle.)

D'Azara complète ces détails par les suivants :

Les Toucans, contre toutes les apparences, détruisent un grand nombre d'Oiseaux, parce que, avec leur gros et grand bec, ils se font respecter et craindre par toutes les espèces; ils les attaquent, les chassent de leurs nids, et en leur présence mangent leurs œufs, leurs petits, qu'ils tirent des trous à l'aide de leur bec, ou qu'ils font tomber avec les nids. Des témoins dignes de foi affirment que les Toucans ne respectent pas même les œufs et les petits des *Aras* et des *Caracaras;* et que, si les petits sont trop forts pour qu'ils puissent les enlever du nid, ils les font tomber à terre, comme si leur naturel ne les portait pas seulement à dévorer, mais encore à détruire. Le nid si solide du *Fournier*, qui résiste au temps et aux autres causes de destruction, n'est pas à l'abri de l'attaque des Toucans, qui attendent que l'argile dont il est composé soit détrempée par la pluie pour le briser à coups de bec, afin de pouvoir dévorer les œufs et les petits; et, dans la saison de la ponte, les Toucans n'ont presque point d'autre nourriture; le reste de l'année est pour eux un long carême, si austère, qu'ils ne vivent que de fruits, et quelquefois d'Insectes et de bourgeons d'arbres.

Les Toucans volent à une hauteur moyenne, et en ligne droite et horizontale; ils battent des ailes par intervalles et avec quelque bruit; leur vol est plus vite que le peu d'étendue de leurs ailes ne le ferait croire. Ils se perchent vers le haut des plus grands arbres; et, quoiqu'ils ne grimpent pas à la manière des *Charpentiers* (Pics), ils sautent de branche en branche, et changent de position avec prestesse. Ce sont des Oiseaux forts, et très-attentifs à ce qui se passe autour d'eux; ils n'avancent qu'avec défiance. Je ne crois pas qu'ils boivent; et ce n'est que rarement qu'ils se posent à

terre. Quelques espèces se tiennent autour des habitations et dans les bois, mais jamais dans les campagnes. De leur ponte, qui a lieu dans des trous d'arbres, naissent deux petits que le père et la mère nourrissent jusqu'à ce qu'ils volent la queue renversée sur le dos. Les Toucans sautillent obliquement, d'assez mauvaise grâce, et les jambes ouvertes presque d'une palme. (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

Quant à leur bec, que Buffon regarde comme devant leur être incommode et une gêne et un obstacle à leur vol, en faisant pencher vers la terre la moitié antérieure de leur corps, d'Azara observe qu'il n'en peut être ainsi. L'Oiseau, dit-il, en présente la pointe au vent lorsqu'il vole, et, de cette manière, il n'offre pas plus de résistance que les autres Oiseaux, dont la tête et la surface sont les mêmes. Ajoutez que la légèreté spécifique et la conformation de ce large et long bec ne peuvent ralentir le vol, parce que les points les plus élevés de l'Oiseau se trouvant au bec même et à la moitié antérieure du corps, ils ne forment point obstacle, le vent ayant fait son effet sur la pointe du bec. Dans l'état de repos, le Toucan porte son bec un peu plus élevé que la ligne horizontale qui passerait par les yeux, et, lorsqu'on le regarde de très-près, ce bec paraît postiche, parce que sa base excède le niveau de la tête, qui s'y emboîte comme dans un étui.

Cette dernière remarque seule aurait dû suffire, suivant nous, à d'Azara, pour démontrer l'aisance et la facilité avec laquelle les Toucans peuvent se mouvoir et voler malgré les disproportions choquantes de leur bec; du moment, en effet, que ce bec ne se présente plus comme une simple attache acuminée plus étroite que la base du front, ainsi que s'offre le bec de la plupart des Oiseaux, mais comme emboîtant la moitié de la face, on comprend alors que cet organe, faisant corps avec la tête, soit beaucoup plus facile à porter pour l'Oiseau, et se meuve ou se dirige avec la même facilité que tous les autres becs qui, eux, ne forment en quelque sorte qu'un appendice de la face.

Fig. 6 et 7. — Pteroglosse aracari. (Mâle et femelle.)

Les créoles de la Guyane appellent les Toucans *Oiseaux prédicateurs*. Cette dénomination, dit Sonnini, leur a été donnée, non pas à cause de leur sifflement, car les prédicateurs ne sifflent pas, mais parce que, lorsqu'ils sont perchés, ils portent leur énorme bec à droite et à gauche, le relè-

vent et l'abaissent, comme s'ils gesticulaient en s'adressant à un nombreux auditoire. (Édition de *Buffon* de Sonnini, tom. LVI, p. 41.)

Pour ce qui est du nom de *Toucan*, il signifierait, d'après les anciens voyageurs, et d'après Buffon lui-même, *plume*, en langue brasilienne; et les naturels de ce pays auraient appelé *Toucan tabouracé* l'Oiseau dont ils prenaient les plumes pour se faire les parures qu'ils ne portaient que les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifierait *plumes pour danser*. Cette étymologie, il est vrai, est contestée par d'Azara; mais il ne la remplace par aucune autre.

Les Toucans, dit Mauduyt, ne seraient curieux à transporter vivants qu'à cause de la singularité de leur conformation et de la beauté de leur plumage; mais l'entreprise n'est pas difficile : ces Oiseaux vivent très-bien de mie de pain et de nos fruits de toute espèce, si l'on a soin de les leur donner coupés en morceaux assez menus pour qu'ils puissent les avaler. J'ai vu des Toucans vivants à la Haye dans la ménagerie du stathouder, et on en apporta aussi un vivant à Paris il y a quelques années; il y a peu d'Oiseaux qu'il soit plus facile de nous procurer. Il est étonnant qu'on ne l'entreprenne pas, d'autant plus que la beauté et la singularité de ces Oiseaux procureraient à ceux qui les auraient apportés par motif d'intérêt un dédommagement assuré de la peine qu'ils auraient prise.

Fig. 8. — Toucan de Cuvier.

On nous envoie quelquefois des gorges de Toucans en grand nombre pour l'usage de la pelleterie; on en a fait des garnitures de robes et des manchons; ces ornements ont un grand éclat, dû à la vivacité de leurs couleurs; mais ils ont quelque chose de dur et de roide qui probablement sera cause qu'on n'en fera pas un usage fréquent. (*Encyclopédie méthodique.*)

Le sternum des Toucans et ses annexes sont en général très-faibles, et indiquent des Oiseaux qui volent assez mal; le premier est très-étroit, quoique court; la crête sternale peu saillante, triangulaire, a son bord inférieur convexe, et l'antérieur très-porté en avant, tout à fait droit, et formant un angle très-saillant, quoique obtus.

L'apophyse médiane du bord antérieur se confond, ou n'est que la continuation du bord du bréchet. Les apophyses latérales sont longues, triangulaires et très-aiguës.

Le bord postérieur a deux échancrures profondes, et les apophyses qui les forment sont à peine élargies à l'extrémité.

Le bord latéral, un peu convexe, a son second quart employé à l'articulation des côtes, qui ne sont qu'au nombre de quatre sternales; la moitié postérieure libre.

Les clavicules sont remarquables par leur grande longueur, qui dépasse d'un tiers celle du sternum.

Le furculaire, en forme de V peu ouvert, est allongé, presque droit; ses branches sont pour ainsi dire filiformes. (De Blainville, *Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle*, 1821, tome XCII.)

1er GENRE. — TOUCAN. *RAMPHASTOS.* (Linné.)

Ραμφος, bec, tout bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, large à la base, cannelé des deux côtés de son arête, qui est arrondie en dessus, distincte et recourbée; garni d'une peau nue à son insertion avec la tête, à bords denticulés le long de chacune des deux mandibules, qui s'inclinent et se recourbent parallèlement.

Narines basales, latérales, ovalaires, percées derrière la masse cornée qui engaîne le front, et entièrement entourées par une membrane, ainsi que par les plumes du front.

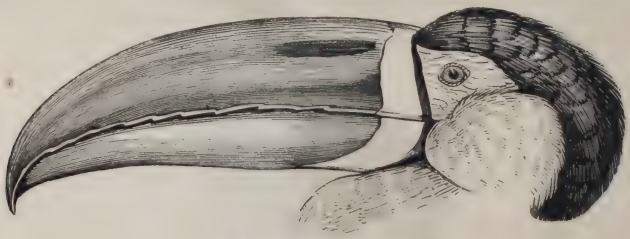


Fig. 10. — *Ramphastos tucanus.*

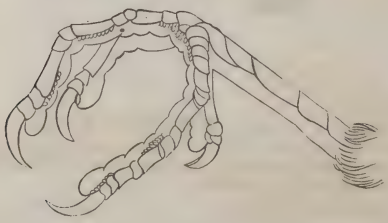


Fig. 9. — *Ramphastos tucanus.*

Ailes concaves, courtes, à pennes graduées et arrondies, surobtuses; *la cinquième rémige la plus longue*

Queue égale, ou plus ou moins arrondie, et assez courte.

Tarses robustes, largement scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur; doigts allongés et scutellés, les deux externes d'égale longueur, ceux du devant unis jusqu'à la première articulation, ongles forts, très-comprimés et très-arqués.

Face et tour de l'œil nus. Les plumes de la poitrine et de tout le dessous du corps des Toucans sont remarquables par leur décomposition ou désagrégation, qui les fait ressembler moins à de la soie qu'à de véritables poils, dont elles ont la rudesse, privées qu'elles sont des petits crochets qui garnissent et unissent ordinairement les barbules des plumes chez les Oiseaux.

Seize espèces exclusivement propres à l'Amérique tropicale. Nous citerons le grand Toucan à ventre rouge de Le Vaillant (*Ramphastos maximus*), Cuvier.

GRAND TOUCAN A VENTRE ROUGE. *RAMPHASTOS MAXIMUS.* (Cuvier.)

Tout le dessus de la tête, du cou et du corps, abdomen, ailes et queue, d'un beau noir luisant à reflets bronzés; menton, gorge et devant du cou, d'une belle couleur orange, bordée au bas du cou d'une bande jaune-soufre; poitrine, et couvertures supérieures et inférieures de la queue, d'un rouge vif cochenille; bec entièrement noir, excepté à la base, où l'arête mandibulaire est d'un léger bleu verdâtre, sur le côté dans sa hauteur, et sur tout le contour basal de la mandibule inférieure, où il présente une large bande jaune-citron, entourée, du côté de la face, par une ligne noire; peau orbitaire rouge; pieds bleuâtres.

Taille : $0^{m},58$.

2me GENRE. — ARACARI. *PTEROGLOSSUS.* (Illiger)

Πτερον, plumes; γλωσσα, langue (langue en forme de plume).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de même forme que celui des Toucans, mais de taille moindre, un peu plus robuste, en ce sens qu'il est d'une substance plus dure et plus solide, quoique également celluleux en dedans, sans arête; mandibule supérieure complétement arrondie et bombée, comprimée sur les côtés, à bords mandibulaires denticulés en haut comme en bas.

Narines basales arrondies, percées dans deux échancrures profondes à la surface du bec.

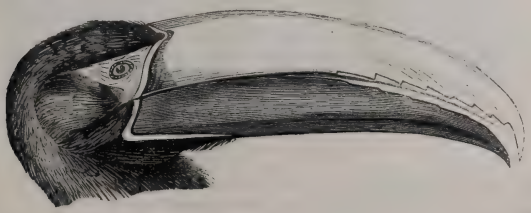


Fig. 11. — *Pteroglossus Aracari.*

Ailes courtes, arrondies, surobtuses; *les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue assez longue, étagée et arrondie.

Tarses scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur; doigts non soudés, divisés; ongles minces et arqués.

Face et tour de l'œil nus; parfois une huppe composée de plume à l'état rudimentaire, de forme et de substance écaillées; plumes de la gorge, de la poitrine et du dessous du corps, de la même nature que celles des Toucans.

Trente-sept espèces, toutes de l'Amérique méridionale. Nous citerons l'Aracari de Beauharnais (*Pteroglossus Beauharnaisii*), Vagler.

ARACARI DE BEAUHARNAIS. *PTEROGLOSSUS BEAUHARNAISII.* (Vagler.)

Milieu du dos, ailes et queue, d'un vert foncé, à reflets plus clairs; rémiges noires; épaules, haut du dos et couvertures supérieures de la queue, d'un beau rouge carmin vif, en dessous jaune-citron; chaque plume de la gorge finement écaillée de petits traits noirs; celles de l'estomac de traits un peu plus marqués rouges; le ventre et les flancs largement et irrégulièrement flammèchés de cette dernière couleur; le menton et les joues garnis de petites plumes blanches pointillées de noir, toutes détachées les unes des autres, et formant comme de petites palettes. Mais ce qui rend cette espèce particulièrement remarquable, c'est la forme et la nature des ornements qui en garnissent la tête;

Fig. 12 et 13. — Aracari de Beauharnais. (Mâle et femelle.)

car ce ne sont plus des plumes, chaque plume est changée en une véritable petite plaque cornée, noire, luisante, recoquillée sur elle-même, sans aucune apparence de poils ou de barbes, le tout formant une espèce de perruque frisée. Cette conformation tout exceptionnelle des plumes de ces parties se remarque encore chez d'autres Oiseaux que nous aurons soin d'indiquer : c'est la même que chez le Dasylophe de Cuming, que nous avons déjà figuré dans les Cuculidés. Enfin, pour en revenir à notre Oiseau, le bec a sa mandibule supérieure d'un carmin vif dans les deux tiers de la longueur de son arête, à sa base, et dans la moitié de la longueur de sa tranche, grise entre cette

Alcedo Alcyon.

dernière bande rouge et celle de son arête, et jaune-citron dans le reste; sa mandibule inférieure d'un jaune soufre, et la pointe des deux mandibules jaune-orange; la peau orbitaire est bleuâtre; les pieds sont gris, et les ongles noirs.

QUATRIÈME TRIBU. — BUCCONIDÉS

Les Bucconidés ont le bec convexe, très-robuste, tantôt plus long, tantôt aussi long que la tête, élargi, déprimé, et comme évasé sur ses bords à la commissure, comprimé latéralement vers le bout, et pointu; la mandibule inférieure se relevant pour rejoindre la supérieure, à bords mandibulaires parfois dentelés vers leur milieu, le plus souvent lisses et unis, à base garnie de plumes effilées, longues et roides comme des soies, dirigées toutes en avant; les ailes courtes, concaves, et généralement *surobtuses;* la queue presque toujours courte et inégale; les tarses courts; les doigts externes les plus longs. Ils ont, en général, ainsi que les Toucans, comme dit Le Vaillant, le corps massif et lourd, la tête grosse, les jambes fortes.

Buffon, le premier, composa un groupe qui peut être considéré comme le fondement de cette tribu sous le titre d'*Oiseaux barbus*, que Linné, ou pour mieux dire Gmelin, renferma indistinctement sous le nom générique de *Bucco*. Seulement, fidèle à son système de distribution géographique, il le divisa en deux sections, sous le nom de *Tamatias*, pour les Oiseaux barbus d'Amérique, sans distinction aucune, et de *Barbus* pour ceux de l'ancien continent. Et il fondait cette distinction sur ce que, malgré le grand nombre de rapports existant entre les uns et les autres, « le bec était sensiblement plus court, plus épais et un peu plus convexe en dessous dans les Barbus, et sur ce qu'ils paraissent aussi différer par le naturel, les Tamatias étant des Oiseaux tranquilles et presque stupides, au lieu que les Barbus des grandes Indes attaquent les petits Oiseaux, et ont à peu près les habitudes des Pies-Grièches. »

Cette distinction de Buffon n'a pu être admise, par la raison bien simple que, quoique les Oiseaux analogues aux Tamatias ne se retrouvent pas dans l'ancien continent, malgré ce qu'a pu avancer à cet égard Le Vaillant, emporté par un désir immodéré de critique envers le grand naturaliste, le nouveau renferme en revanche de véritables Barbus, ayant en grande partie les caractères de cette famille, et ne pouvant être confondus avec les Tamatias.

Cependant la composition du même groupe, à titre de genre, a été conservée d'abord par Le Vaillant lui même, qui divisait les *Barbus* en trois sections, savoir :

Les Barbus proprement dits;
Les Barbus Tamatias;
Les Barbus Barbicans;

Puis par Cuvier, qui, n'en faisant également qu'un seul genre sous le nom de *Barbu*, le divisait en quatre sous-genres :

Barbu;
Barbican;
Barbion;
Tamatia;

Ensuite, à titre de famille, par Vieillot, qui, sous le même nom de *Barbus*, comprenait les genres :

Couroucou;
Barbican;
Barbu;
Cabézon;
Monase;
Malcoha;

En quatrième lieu, par Lesson, qui, sous le nom de *Bucconés*, et toujours à titre de famille, le composait des genres :

Barbacou;
Barbican;
Barbu;
Coucoupic;
Tamatia;

Et enfin par M. le professeur Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui, dans son cours de 1843 à 1844, sous la dénomitation de *Bucconiens*, en faisait la seconde tribu (correspondant à ce que nous appelons *famille*) de sa famille (correspondant à ce que nous appelons *tribu*) des Cuculidés, comprenant les genres :

Couroucou,
Barbican;
Barbu;
Barbion;
Tamatia.

Le genre Barbacou, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, se trouvant relégué à la fin de la première tribu des *Cuculiens*.

C'est à M. G. R. Gray que l'on doit l'idée d'une séparation absolue entre les Barbus et les Tamatias; peut-être, à titre d'essai, a-t-il appliqué cette idée d'une manière un peu trop tranchée, en écartant les Tamatias des Zygodactyles, qui terminent son ordre des Passereaux, pour les transporter parmi ses Fissirostres, qui ouvrent ce même ordre.

Quoi qu'il en soit, et à part cette exagération, qui, nous l'espérons, ne fera pas loi, l'idée en elle-même est bonne, et a déjà porté ses fruits, car elle vient d'être adoptée par M. Ch. Bonaparte; et nous nous empressons de nous y ranger. Seulement, nous formons des Barbus une tribu à part, sous le nom de Bucconidés, laquelle tribu ne renferme qu'une seule famille.

FAMILLE UNIQUE. — BUCCONINÉS.

Une fois sa séparation des Barbus et des Tamatias opérée, M. G. R. Gray a fait des premiers une sous-famille de ses Picidés, sous le nom de *Capitoninés*, appliquant ainsi, chronologiquement peut-être, mais mal à propos, le nom de *Capito* de Vieillot aux Barbus exclusivement, plutôt que de leur laisser le nom linnéen de *Bucco*, ainsi qu'on l'avait toujours pratiqué, et que vient sagement de rétablir M. Ch. Bonaparte.

Quoi qu'il en soit de cette application erronée, M. G. R. Gray a composé sa sous-famille des Capitoninés, aujourd'hui Bucconinés, des genres suivants :

Barbican (*Laimodon*), G. R. Gray,

pour les grands Barbus d'Afrique ;

Megalaima, G. R. Gray,

pour les Barbus de l'Inde;

Cabézon (*Capito*), Vieillot,

pour ceux d'Amérique;

Psilopogon, Müller;
Megalorhynchus, Eyton.

M. Ch. Bonaparte a élevé le nombre de genres à onze :

1° *Gymnobucco*, Ch. Bonaparte, une espèce;
2° *Psilopogon*, Ch. Bonaparte, une espèce;
3° *Psilopus*, Temminck, une espèce;
4° *Xylobucco*, Ch. Bonaparte, une espèce,
5° *Trachyphonus* (Coucoupic), Ranzani;
6° *Micropogon*, Temminck;
7° *Eubucco*, Ch. Bonaparte;
8° *Bucco* (Barbu), Linné, une espèce;
9° *Megalaima;*
10° *Barbatula* (Barbion), Lesson;
11° *Pogonias* (Barbican), Illiger.

Nous réduisons ces genres à huit :

1° Barbican (*Pogonoramphus*), O. Des Murs;
2° Laimodon (*Laimodon*), O. Des Murs;
3° Barbion (*Barbatula*), O. Des Murs;
4° Micropogon (*Micropogon*), O. Des Murs;
5° Trachyphone (*Trachyphonus*), O. Des Murs;
6° Pseudobarbu (*Pseudobucco*), O. Des Murs;
7° Barbu (*Bucco*), O. Des Murs;
8° Caloramphe (*Caloramphus*), Lesson.

En considérant, dit Le Vaillant, la forme et la physionomie des Barbus proprement dits, on ne peut s'empêcher de les placer immédiatement à la suite des Toucans, avec lesquels ils ont en effet de grands rapports; rapports encore plus marqués entre les grandes espèces de Barbus et les plus petites des Toucans, comme si la nature avait voulu nous indiquer elle-même la réunion de ces deux genres d'Oiseaux, en établissant le passage qui lie si bien l'un à l'autre dans les deux espèces du Barbican et du grand Barbu vert de la Chine, qui se trouveraient tout aussi bien placés, soit qu'on voulût les admettre comme terminant le genre Toucan, ou qu'on les considérât comme commençant le genre Barbu.

Les Barbus fréquentent les forêts, et nichent, comme les Pics, dans des trous d'arbres; mais ils ne grimpent point le long du tronc comme ces derniers, quoique plusieurs nomenclateurs les aient mal à propos compris parmi les Oiseaux à pieds grimpants, à cause de la disposition de leurs doigts, caractère qui n'influe en aucune manière sur la faculté de grimper des Oiseaux; car nous voyons que beaucoup d'Oiseaux de différents genres grimpent tout aussi bien que les Pics, quoique n'ayant pas comme eux deux doigts par devant et deux par derrière : tels sont les Picucules et les Talapiots d'Amérique; tel est notre Grimpereau d'Europe; telles sont même quelques espèces de Pics, qui, n'ayant que deux doitgs par devant et un par derrière, n'en grimpent pas moins bien que ceux qui ont les doigts disposés deux à deux.

Les Barbus se nourrissent de fruits, et mangent aussi des Insectes; ils sont d'un naturel confiant, et par conséquent faciles à surprendre; car ils entrent dans leur trou d'arbre alors même qu'on est assez près d'eux; le chasseur peut aussi facilement les approcher. Ils ont le vol court et pénible, ayant les ailes courtes et la queue faible; ils se tiennent par paires mâle et femelle, et, lorsque les petits ont pris l'essor, ils se forment en petite troupe avec toute la nichée. (*Histoire naturelle des Barbus.*)

Comme presque tous les Oiseaux nichant dans des trous, ils font des œufs d'un blanc uniforme sans tache : la coquille en est excessivement mince et fine, sans être luisante.

Des caractères de coloration, particuliers et généralement constants, font aisément distinguer le jeune âge des Barbus, surtout dans le genre *Micropogon.*

Ainsi, chez le jeune individu :

1° Toutes les parties supérieures et latérales de la tête et du cou sont plus ou moins finement *striées* de blanc ou de jaunâtre sur le fond de couleur affecté à l'espèce;

2° Toutes les couvertures supérieures des ailes sont *écaillées* plus ou moins largement de jaune ou de blanchâtre sur le fond de couleur affecté à l'adulte de l'espèce;

3° Toutes les parties inférieures du corps sont *flammèchées* de taches longitudinales noires, quel que soit du reste le fond de couleur affecté à l'adulte de l'espèce.

C'est faute de ces observations que l'on était venu jusqu'à ces derniers temps à faire quatre et cinq espèces d'une seule, du *Micropogon Peruvianus*, par exemple.

1er GENRE. — BARBICAN. *POGONORAMPHUS.* (O. Des Murs.)

Πωγων, barbe; ραμφος, bec (bec barbu).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus long que la tête, robuste, puissant, dur, et d'une substance plutôt osseuse que cornée, presque aussi haut que large à la base, épais, beaucoup plus haut que large, et légèrement comprimé sur les côtés vers son milieu; la mandibule supérieure du double plus haute que l'inférieure, renflée et élargie à sa base, qui entame profondément, et en demi-lune, les plumes et la région du front, légèrement recourbé vers la pointe, qui est aiguë sans être crochue, armé, sur ses tranches, de deux fortes dents formées par les deux sillons profonds partant de la fosse nasale; la mandibule inférieure un peu plus courte que la supérieure, à bords droits, à carène relevée vers la pointe, et profondément rubanée ou sillonnée en travers jusque dans les deux tiers de sa longueur à partir de la base, ces sillons ou bourrelets s'arrêtant juste à la hauteur de la dernière dent; le bec garni, en dessous, dans toute sa largeur, d'un épais faisceau de poils roides, allongés et dirigés en avant, appliqués au long et sur les côtés de la mandibule inférieure.

Narines percées à la base du bec, dans une fosse profonde, orbiculaire, donnant naissance à un sillon parallèle à l'arête de la mandibule, allant former la dent la plus rapprochée du bout du bec; de l'ouverture des narines sortent quelques poils roides dirigés en avant.

Ailes courtes, recouvrant le quart de la queue, surobtuses; *les quatrième et cinquième rémiges les plus longues, les secondaires arrivant presque au niveau des primaires.*

Queue presque de la longueur du corps, arrondie.

Tarses scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur, qui est égal au postérieur correspondant; les deux doigts du devant soudés jusqu'à la seconde articulation; le pouce le plus court; ongles durs, courts, très-comprimés, très-courbés et acérés.

Fig. 14. — *Pogonoramphus dubius*

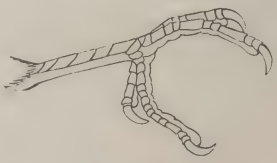


Fig. 15. — *Pogonoramphus dubius.*

Tour des yeux nu; langue charnue.

Une seule espèce du Sénégal, le Barbican à sillons (*Bucco* [*Pogonoramphus*] *dubius*), Gmelin.

C'est Buffon qui, le premier, a fait connaître l'Oiseau sur lequel a été fondé le genre *Pogonias*, et auquel il a donné le nom générique de *Barbican*, parce que cet Oiseau, dit-il, tient du Barbu et

Quercus tinctoria.

du Toucan. Il doit donc être considéré, scientifiquement parlant, comme le créateur du genre. Cette manière de voir de notre grand naturaliste avait été partagée par un de ses meilleurs interprètes, Mauduyt, qui s'en exprime ainsi en paraphrasant Buffon.

Le *Barbican* ressemble aux Toucans et aux Barbus par le nombre et la position de ses doigts; aux premiers, par la grosseur et les dentelures de son bec; aux seconds, par les poils qui en entourent la base, et par la conformation de sa langue, qui est charnue. Mais il diffère des Toucans en ce que son bec n'est pas aussi long, qu'il est d'une substance plus compacte, qu'il n'est courbé en bas qu'à l'extrémité de la mandibule supérieure, au lieu que dans les Toucans les deux mandibules ont leur pointe inclinée en bas : le *Barbican* diffère des Barbus en ce que son bec est à proportion plus fort, en ce que sa pointe est plus courbée, et qu'il est dentelé; enfin, il diffère des Toucans et des Barbus en ce que son bec est comprimé sur les côtés, et qu'il est cannelé. Le *Barbican*, en ressemblant sous certains aspects aux Toucans, sous d'autres aux Barbus, n'est, à strictement le considérer, ni du genre des uns, ni de celui des autres : il forme un genre nouveau intermédiaire et mixte entre les Toucans et les Barbus; cependant il a plus de rapports avec les premiers, non-seulement par les caractères déjà annoncés, mais par les couleurs de son plumage et la manière dont elles sont distribuées. On peut le regarder comme le représentant, dans l'ancien continent, des Toucans, qui sont particuliers au nouveau. Le nom de *Barbican*, qui lui a été donné par M. de Buffon, avant lequel les auteurs ne l'avaient pas décrit, présente une idée fort juste de sa nature mixte. (Mauduyt, *Encyclopédie méthodique.*)

En présence de caractères aussi exceptionnels et des motifs invoqués par Buffon et Mauduyt, adoptés par Le Vaillant et par Lesson, on conviendra qu'il n'était plus possible de laisser le Barbican parmi les Barbus à bec denté. C'eût été le seul exemple d'un Oiseau méritant et conservant son nom de genre distinct dans une langue, et le perdant dans le langage scientifique, le latin. Il y a donc lieu de s'étonner que MM. G. R. Gray et Ch. Bonaparte, nonobstant ces exemples et ces précédents, aient cru devoir supprimer de fait le genre Barbican, et le confondre avec les Barbus à bec denté, qui n'ont aucun rapport avec lui.

Quant au nom que nous lui donnons, et par lequel nous essayons de rendre le sens du nom français, force nous est d'en prendre l'initiative.

Le nom de *Pogonias*, créé par Illiger pour les Barbus à bec dentelé, ne peut plus être admis, d'après les principes, puisqu'il a été précédemment employé dans une autre classe de zoologie. Du reste, M. G. R. Gray en avait déjà fait justice, en lui substituant celui de *Laimodon*. De là, nécessité de créer un nom générique spécial pour le Barbican, du moment que nous reconnaissons qu'il doit être isolé de ces derniers.

Le système de ptilose, indépendamment de la forme du bec, suffirait seul d'ailleurs à motiver cette séparation, car c'est le même caractère de plumage que celui du Toucan; c'est la même nature décomposée et comme sétiforme des plumes du dessous du corps. Dans ses couleurs, enfin, il n'a rien de la chamarrure qui se remarque, toujours procédant de la même manière, chez les autres Bucconidés, soit par les petites couvertures, soit par les pennes de l'aile.

Ces Oiseaux, d'après Le Vaillant, habitent les forêts, et nichent dans des trous d'arbres. Le mâle et la femelle s'accompagnent toujours; ils ont la voix forte et sonore, et ils vivent principalement de fruits.

BARBICAN A SILLONS. *POGONORAMPHUS DUBIUS.* (Gmelin, O. Des Murs.)

Tête, derrière et côtés du cou, tout le dessus du corps, à l'exception du bas du dos, les ailes et la queue, d'un beau noir uniforme, luisant, et à reflets bleuâtres, bas du dos d'un blanc pur; joues, gorge et partie antérieure du cou, d'un rouge cramoisi pur; quelques-unes des petites plumes noires de la base du front, près des narines, sont terminées par le même rouge; poitrine traversée par une large bande noire venant séparer le rouge pur de la gorge et du devant du cou, du rouge moins vif qui colore le ventre; flancs d'un blanc légèrement jaunâtre, parfois flammèché de rares stries

noirâtres; cuisses et couvertures inférieures de la queue du même noir que le dessus du corps; bec jaune; tarses bruns.

Longueur totale, 0m,24

Habite l'Afrique septentrionale et le Sénégal.

On trouve cette espèce, dit Le Vaillant, dans une grande partie de l'Afrique, puisqu'on l'a vue en Barbarie, que Geoffroy de Villeneuve l'a trouvée au Sénégal, et moi chez les grands Namaquois, dans les forêts qui avoisinent la rivière des Poissons, canton où les Barbicans sont de passage seulement, et où ils n'arrivent qu'en certain temps de l'année.

2me GENRE. — LAIMODON. *LAIMODON* (G. R. Gray.)

Λαιμος, gosier, bouche; οδων, dent (bec dentelé).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec gros, fort, conique, bombé, plus court que la tête, un peu plus haut que large à la base, arrondi, et dilaté sur les côtés, à arête assez vive à la base, entamant faiblement les plumes du front, légèrement comprimé vers la pointe, à bords mandibulaires supérieurs armés d'une ou deux dents minces; la mandibule inférieure relevée vers la pointe, et presque d'égale longueur avec la supérieure, à bords mandibulaires légèrement inclinés parallèlement à celle-ci, garni de quelques poils peu résistants à la base inférieure et sur les côtés.

Narines arrondies, basales, cachées en partie par les plumes du front et recouvertes de quelques poils rares.

Ailes courtes, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues, recouvrant à peine le tiers de la queue.*

Queue courte, moitié de la longueur du corps, arrondie.

Tarses robustes, scutellés, de la longueur du doigt externe, qui est égal au postérieur correspondant.

Une légère nudité autour de l'œil; plumage généralement sombre où le noir domine; rémiges toujours lisérées de jaunâtre; système de ptilose rentrant du reste dans celui des Barbus proprement dits.

Neuf espèces, toutes d'Afrique. Nous citerons le Laimodon à deux dents (*Bucco* [*Laimodon*] *bidentatus*), Shaw.

Nous conservons à toutes les grandes espèces africaines, moins le Barbican, ce nom de *Laimodon* qu'a imposé à ce groupe M. G. R. Gray, en le substituant à celui de *Pogonias* d'Illiger, substitution dont nous avons donné le motif. Il est à regretter que M. Ch. Bonaparte se soit refusé à fléchir devant le principe suivi par M Gray, d'une manière rigoureuse, il est vrai, mais qui ne peut que profiter à la science, en la débarrassant de doubles emplois de noms génériques empruntés d'une branche à l'autre, et qui finiraient par en faire un arcane impénétrable.

On aura une idée des mœurs des Oiseaux de ce genre par ce que dit Le Vaillant de celles d'une des espèces africaines qui le composent exclusivement, le Laimodon noir (Barbu à gorge noire de Le Vaillant) (*Bucco niger*), Gmelin.

Ces Oiseaux, dit l'illustre voyageur, sont naturellement peu farouches, et, d'ailleurs, comme ils volent très-pesamment en raison de la lourdeur de leur corps et de la petitesse de leurs ailes, on les approche presque toujours d'aussi près que l'on veut pour les tirer. Leur ramage exprime très-distinctement le mot *cou*, qu'ils répètent à plusieurs reprises, à petits intervalles, et d'une voix si faible et si sonore, qu'on est tout étonné d'avoir entendu des Oiseaux aussi médiocres de taille. Ils se nourrissent d'Insectes et de fruits, notamment d'un petit fruit en grappe qui croît sur une espèce de saule; ce fruit est plat, et de la forme d'un rognon; le goût en est acide, et il est très-rafraî-

chissant et très-agreable à mâcher quand il fait chaud. Le mâle et la femelle vont toujours ensemble, et paraissent fort attachés l'un à l'autre ; car, lorsqu'il m'arrivait de tuer l'un d'eux, j'entendais aussitôt l'autre appeler son compagnon, et ce rappel s'exprimait par la syllabe *cou*, mais répétée plus précipitamment qu'à l'ordinaire, huit à dix fois coup sur coup, sans interruption. Le temps des amours venu, le couple choisit un trou d'arbre, et, à la manière des Pics, sans préparations, la femelle dépose, sur la poussière du bois vermoulu, quatre œufs blancs que le mâle couve tout aussi bien qu'elle à son tour. Au sortir du nid, les petits se forment en petite bande avec le père et la mère, et toute la famille vit ensemble tant que les secours de ces derniers sont utiles aux autres : les jeunes se séparent à leur tour par paire, et chaque couple vit de son côté. Ces Oiseaux sont tellement communs, et d'ailleurs si peu craintifs, qu'il est extrêmement facile de trouver leur nid; il n'y a même qu'à suivre la petite bande de près vers le soir, et elle vous indique le trou dans lequel père et mère et jeunes ne manquent pas d'aller coucher tous les soirs, et où ils entrent d'autant plus vite, qu'ils voient qu'on les observe : il m'est ainsi arrivé de prendre vivante toute la petite bande.

C'est une chose assez remarquable que tous les Oiseaux qui nichent dans des trous d'arbres se retirent dans ces mêmes trous pour y coucher; tandis que les autres Oiseaux, une fois que les petits ont pris l'essor, ne reviennent plus dans leur nid. J'ai trouvé quelquefois, dans le pays des grands Namaquois, plusieurs Barbus établis dans les cellules d'une espèce de grand nid que bâtissent en commun des Oiseaux que, pour cette raison, j'ai nommés les *Républicains*, dans mon *Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique*. J'ai aussi remarqué que tous les Oiseaux qui ne font point de nid, et qui se contentent de trous d'arbres ou de creux de rochers, sont sujets à s'emparer des nids des autres, mais seulement de ceux qui sont fermés : les Oiseaux qui ont leur nid ouvert n'ont rien à craindre de ces envahisseurs; c'est qu'un nid ordinaire ne les abriterait pas assez : ainsi sans doute l'a voulu la nature; et l'instinct des animaux les porte toujours à ne faire que ce qui leur est propre. Un couple Barbu manque-t-il d'un trou d'arbre pour y élever ses petits, il trouve un Oiseau qui a fait un nid entièrement fermé; il est le plus fort, il chasse l'Oiseau, et il s'empare du nid, parce qu'il y trouve l'équivalent de son trou d'arbre, et que c'est un trou ou l'équivalent d'un trou qu'il lui fallait; s'il manque de l'un ou de l'autre, il ne nichera pas cette année-là : mais il faut qu'il propage son espèce, telle est la loi que la nature a imposée à tous les êtres. L'Oiseau que la nature a privé de l'intelligence nécessaire pour faire un nid doit donc en trouver un tout fait, ou par les larves des Scarabées, qui, ayant miné un tronc d'arbre, lui facilitent les moyens de s'y établir, ou dans celui d'un autre Oiseau qui lui conviendra par sa forme. Cet autre Oiseau qui aura fait le nid dont se sera emparé le Barbu fera un autre nid, car la nature lui en a donné les moyens et le besoin. De même, n'ayant pas voulu que les Coucous couvent leurs œufs, ni qu'ils élèvent leurs petits, les Coucous pondent dans le nid des autres Oiseaux, et les autres Oiseaux couvent les œufs des Coucous, et élèvent les jeunes Coucous. Mais ne croyons pas que le Coucou dépose son œuf dans le premier nid qu'il trouve : il sait que ne mangeant pas lui-même de graines, ses petits n'en mangeraient pas non plus; il choisira donc un nid qui convienne à ses petits, le nid d'un Oiseau qui vit d'Insectes; la nature lui a appris que, s'il laissait ses œufs dans le nid d'un Ramier ou d'une Tourterelle, ceux-ci ne donneraient que des graines à ses petits; et que, s'il les déposait dans celui d'un Épervier ou d'un Émérillon, ils seraient mangés.

C'est dans un de ces vastes nids de *Républicains* que je découvris un jour, sur un très-grand aloès (*dichotome*), que je trouvai un individu de Barbu à gorge noire mâle, très-vieux. Je m'étais proposé de prendre vivants un certain nombre de *Républicains* : à cet effet, je me rendis le soir au pied de l'aloès, et je me mis à retirer de chaque cellule du nid les Oiseaux qui y étaient couchés; c'étaient ordinairement un mâle et une femelle. Cependant, dans l'une de ces cellules, je trouvai cinq Oiseaux; et ayant senti, aux cruelles morsures qu'ils me firent à la main, que j'avais affaire à d'autres hôtes qu'à des *Républicains*, je me doutai d'abord que c'étaient des Barbus, ainsi que cela m'était arrivé dans d'autres occasions, ou de petits Perroquets qui s'établissent aussi quelquefois dans ces nids de *Républicains*. Je retirai les cinq Oiseaux, et, de retour à mon camp, je reconnus en eux cinq Barbus, dont un se trouvait tellement caduc, qu'il ne pouvait ni marcher ni voler; ses couleurs, absolument détériorées, annonçaient un Oiseau très-vieux et parvenu au dernier période de la vie. Quoique impotent à ne pouvoir sortir de la cellule d'où je l'avais tiré, ni par conséquent se procurer par lui-même de la nourriture, cet individu me parut intéressant à observer. Il était évi-

dent que les autres individus de l'espèce que j'avais trouvés avec lui devaient pourvoir à ses besoins; et je ne tardai pas à en avoir la preuve, lorsque, ayant mis mes cinq Barbus dans une cage faite de roseaux, et leur ayant donné des Insectes et des fruits, dont je savais qu'ils faisaient leur principale nourriture, je vis les quatre Barbus bien portants s'empresser à donner à manger au moribond relégué dans un des coins de la cage, appuyé toujours sur le ventre, les jambes écartées sur les côtés du corps; enfin les pieds étaient crochus, et les articulations des ailes et des doigts tellement gonflées et paralysées, que tout mouvement était interdit au pauvre animal. Je me transportai de nouveau sur les lieux où j'avais pris mes cinq Barbus pour examiner la cellule d'où je les avais tirés, et j'y fus convaincu, par beaucoup de débris d'Insectes et une quantité prodigieuse de noyaux entassés des fruits que mangent ces Oiseaux, que depuis longtemps le Barbu caduc était nourri par les quatre autres. Ce fait intéressant pour l'histoire ornithologique, les naturalistes me sauront peut-être quelque gré de l'avoir rapporté; ajouté à ce que nous connaissons déjà des soins que les vieux Oiseaux donnent aux jeunes de leur espèce, lors même qu'ils n'en sont pas les père et mère, il prouve invinciblement l'existence d'un sentiment de bienveillance naturelle chez les Volatiles.

LAIMODON DE SALT. *LAIMODON SALTI.* (Stanley, G. R. Gray.)

Front, moitié antérieure du vertex, joues, tour des yeux, menton, gorge, cou et poitrine, d'un rouge cramoisi; tout le reste du corps et queue d'un noir intense, à reflets blanchâtres; petites couvertures des ailes et rémiges secondaires d'un brun noirâtre, largement lisérées de blanc; rémiges primaires du même brun, lisérées finement d'un jaune serin; bec et pieds noirs.

Longueur totale, de $0^m,19$ à $0^m,20$.

Habite l'Afrique orientale, l'Abyssinie.

3me GENRE. — BARBION. *BARBATULA.* (Lesson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, conique, aussi haut que large, évasé sur les bords à la base de la commissure, comprimé sur les côtés dans le reste de sa longueur, surtout à la pointe, la mandibule inférieure se relevant pour rejoindre la supérieure; les tranches unies, droites, et parallèles l'une à l'autre; garni de poils à plat à la base et sur les côtés.

Narines basales, longitudinales, en partie cachées par les plumes et les quelques poils de la base du front.

Ailes longues, atteignant le milieu de la queue, obtuses; *la quatrième rémige seule la plus longue de toutes.*

Tarses grêles, scutellés, plus longs *que le doigt externe antérieur; le pouce à peine de la moitié du doigt postérieur, qui est court; ongles fort courts, très-aplatis, et réduits à une espèce de lame, courbes et aigus.*

Une légère nudité autour des yeux; plumage soyeux, moelleux et décomposé.

Les Barbions, qui possèdent au suprême degré le plumage des vrais Barbus, les relient naturellement aux Laimodons, dont les moins fortes et les dernières espèces présentent ce même caractère; mais ils sont suffisamment caractérisés et différenciés des uns et des autres par la forme conique et aiguë et la commissure rectiligne de leur bec, par la forme linéaire de leurs narines, et surtout par la gracilité et la longueur relative de leurs tarses.

C'est à Le Vaillant que l'on doit la création de ce genre et le nom français que nous lui conservons de *Barbion*, nom fixé depuis dans la science, par Lesson, sous celui de *Barbatula*, que nous conservons, comme l'a fait M. Ch. Bonaparte. Voici dans quels termes le premier de ces auteurs exprimait les rapports et les différences des Barbions relativement aux autres Barbus.

Coccyzus de la Caroline.

Ce nouveau Barbu, dit-il (*Barbatula minuta*, Ch. Bonaparte), d'une très-petite taille, se trouve aussi en Afrique, et habite les mêmes contrées que l'espèce précédente (*Bucco* [*Laimodon*] *niger*, Gmelin), avec laquelle il a beaucoup de rapports par ses couleurs, tellement même qu'à la première inspection, et sans les caractères particuliers qui l'en distinguent d'ailleurs, il serait possible qu'on le regardât comme n'en étant qu'une simple variété d'âge ou de sexe. Le bec est, par sa forme, l'endroit par lequel ces deux Oiseaux diffèrent le plus l'un de l'autre; différence qui, seule, suffirait pour faire prendre le Barbion pour un tout autre Oiseau que pour un Barbu, si les autres caractères du genre étaient moins bien prononcés. En effet, le bec du Barbion est conique, tout droit, la mandibule supérieure n'ayant aucune échancrure : celle-ci est très-aiguë, ainsi que l'inférieure, qui tend à se relever un peu vers la pointe, ce qui rend ce bec absolument différent, non-seulement de celui du Barbu à gorge noire (*Bucco niger*), mais même de ceux de tous les autres Barbus; ce qui confirme aussi ce que j'ai déjà prouvé plusieurs fois, qu'il s'en fallait bien que la nature eût donné à toutes les espèces d'un même genre aussi rigoureusement la même forme de bec qu'il paraîtrait d'après les méthodistes. (*Histoire naturelle des Barbus.*)

Nous confondons dans ce genre le Barbu bécasseau de M. Temminck, dont M. Ch. Bonaparte a fait un genre sous le nom de *Xylobucco*.

Ce genre renferme quatre espèces de l'Afrique. Nous citerons le Barbion à tête d'or (*Bucco* [*Barbatula*] *chrysocomus*), Temminck.

Ces petits Barbus, dit Le Vaillant, vivent en petites troupes, c'est-à-dire par famille; ils fréquentent les mimosas, sur les branches desquels on les voit se suspendre en tous sens, comme nos Mésanges, et becqueter les écorces pour en détacher les petits Insectes et les œufs de Papillons : ils ont un petit cri d'appel, *piri-piri-piriri-piri*, qu'on leur entend continuellement faire pendant qu'ils sont en recherche de leur proie, ce qui donne assez de facilité pour les reconnaître et les trouver. Dans le temps des amours, on ne voit plus ensemble que le mâle et la femelle, et, dans cette saison, le mâle fait entendre une espèce de chant formé des cris : *pirou-piou-pirou-piou*, qu'il répète pendant des heures entières, perché sur le sommet des plus grands arbres, où il est impossible de le tirer. La femelle pond six œufs blancs dans le trou d'un arbre, et le mâle les couve à son tour. (*Histoire naturelle des Barbus.*)

BARBION A MENTON JAUNE. *BARBATULA FLAVIMENTUM*. (Jul. et Ed. Verreaux.)

Front jaune pâle, puis noir glacé de vert; sourcils jaunes; vertex, occiput, derrière du cou et dos, noir glacé de vert; freins et menton jaune pâle; joues noires; région parotique noire, bordée de jaune pâle sur les parties supérieure et postérieure, mais bordée d'un peu de blanc au-dessous; gorge et cou, et tout le dessous du corps, gris, fortement nuancé de jaune olivâtre, un peu plus pâle à la région anale; rectrices noirâtres dans le haut, gris brunâtre vers le bout, légèrement bordées de jaune d'ocre; tectrices alaires supérieures noires, bordées de jaune d'ocre, inférieures blanchâtres; rémiges noirâtres, les secondaires bordées de jaune d'ocre et de vert; tarses et doigts plombés; ongles bruns; bec noirâtre.

Longueur du bec.	. . . . .	0m,015;
— de la queue.	. . . . .	0m,024;
— des tarses.	. . . . .	0m,015.

Cet individu a été tué dans les grands bois de la côte occidentale d'Afrique, où il chassait aux Insectes. (J. et Ed. Verreaux.)

4me GENRE. — MICROPOGON. *MICROPOGON*. (Temminck.)

Μικρὸς, petit; πωγων, barbe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, un peu plus haut que large; la mandibule supérieure évasée sur ses bords à la commissure, à arête aplatie à sa base, formant une légère échancrure dans les plumes du front, très-comprimée dans le milieu de sa longueur et inclinée vers la pointe, l'inférieure moins haute que la supérieure, et se relevant à son extrémité pour rejoindre celle-ci, sa tranche lisse et unie, suivant néanmoins parallèlement l'inclinaison de la tranche supérieure, qui est également lisse et unie.

Narines latérales, ovalaires, percées dans une fosse assez profonde de la base du bec, cachées en partie dans les petites plumes frontales, et donnant naissance à un faisceau de poils dirigés en avant et à plat sur le dos du bec.

Ailes concaves, arrondies, surobtuses; *les quatrième et cinquième rémiges les plus longues.*

Queue très-courte, plus ou moins arrondie, de la moitié à peine de la longueur du corps.

Tarses scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur, qui est égal à son correspondant; pouce très court; ongles aplatis, très-arqués et aigus.

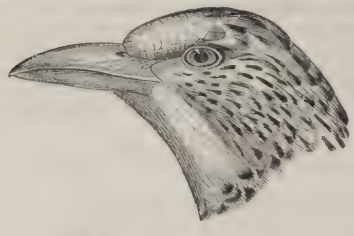


Fig 16. — Micropogon de Cayenne.

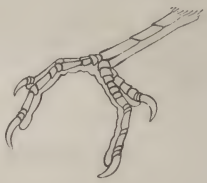


Fig. 17. — Micropogon de Cayenne.

Neuf espèces de l'Amérique méridionale. Type : le Micropogon du Pérou (*Micropogon Peruvianus*), Ch. Bonaparte.

Ces espèces, auxquelles les Barbions servent de lien naturel avec les Laimodons, se distinguent des unes et des autres, à part l'absence de toute dentelure au bec, par la rareté des poils qui garnissent la base mandibulaire.

Ce genre, créé par Temminck pour les espèces de l'Amérique méridionale les plus anciennement connues, qui se différencient des Barbus de l'Inde par la petitesse et surtout la longueur relative de leur bec, a été changé, par M. G. R. Gray, en celui de *Capito*, Vieillot; mais il est bien clair que le même nom de *Capito*, ayant été appliqué par Temminck à une portion de la famille des Tamatias, qui en ont pris leur nom de Capitoninés, ne peut plus être conservé dans celle des Barbus ou Bucconinés : de là le nom de *Micropogon*, déjà donné par Temminck aux espèces qui nous occupent, de l'Amérique méridionale, maintenu à quelques-unes de ces espèces par M. Ch. Bonaparte, dont nous partageons la manière de voir quant à la substitution de nom, mais en l'étendant toutefois, comme M. de La Fresnaye, à toutes les espèces de cette partie du monde, sans nous préoccuper du second genre créé par M. Ch. Bonaparte pour quelques-unes de ces espèces les plus riches en couleur sous le nom de *Eubucco*.

Les habitudes fort peu connues des espèces de ce genre paraissent être, du reste, les mêmes que celles des genres précédents.

MICROPOGON DE BOURCIER *MICROPOGON BOURCIERI*. (De La Fresnaye.)

Revue zoologique. 1845.

Cet Oiseau est, en dessus, d'un vert olive; il a le dessus de la tête, ses côtés, le cou en avant, et la poitrine, d'un rouge sanguin. Le rouge des côtés de la tête est séparé de la nuance olive des côtés du cou par une bande étroite d'un blanc bleuâtre; le lorum et le menton sont noirs; le rouge de la poitrine descend en pointe sur le ventre, et s'y nuance insensiblement en jaune doré, tandis que sur les côtés il est bordé de jaune soyeux un peu soufré; les flancs et l'abdomen sont d'un jaune blanchâtre, flammèchés de vert foncé; le bec est couleur de plomb, jaunâtre à la pointe et sur ses bords; les pieds paraissent de couleur plombée. (La Fresnaye, *Revue zoologique*, 1849.)

5me GENRE. — TRACHYPHONE. *TRACHYPHONUS*. (Ranzani.)

Τραχυς, rude; φωνη, voix.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, plus haut qu'épais, à mandibule supérieure évasée sur les bords à la base, comprimée latéralement dans le reste de la longueur, convexe et voûté de sa base à la pointe, qui dépasse un peu l'extrémité de la mandibule inférieure, à bords mandibulaires entiers et convexes, à arête entamant un peu, à angle aigu, les plumes du front, et garni en dessus de quelques poils fins.

Narines ovalaires, percées à la base et garnies de quelques poils fins et rares.

Ailes médiocres, atteignant le tiers de la longueur de la queue, obtuses, *à quatrième rémige la plus longue.*

Queue allongée, de la longueur du corps, arrondie.

Tarses couverts de scutelles rugueuses, de la longueur du doigt externe antérieur : celui-ci égal à son correspondant, et tous deux allongés; ongles robustes, crochus, aplatis et aigus.

Pas de nudité autour de l'œil.

Six espèces, toutes de l'Afrique. Type : le Coucoupic pourpré (*Trachyphonus purpuratus*), J. et Ed. Verreaux.

C'est Le Vaillant qui, le premier, a senti la nécessité de faire de l'espèce type (*Picus* [*Trachyphonus*] *Cafer*), Gmelin, la seule alors connue, un genre distinct, auquel il donna le nom de *Promépic*, et c'est ainsi qu'à ce point de vue il en posa les caractères, et donna l'historique de ses habitudes.

Cette espèce, dit-il, est non-seulement nouvelle, mais elle forme un genre neuf, qui, d'un côté, tient à celui des Pics par la conformation de ses tarses noueux, robustes, et ses doigts disposés de même de deux en deux et armés d'ongles à crampons, semblables à ceux de tous les Oiseaux grimpeurs, ou qui s'accrochent seulement au tronc des arbres; et de l'autre à celui des Promérops, proprement dits, par son bec, qui, quoique plus épais, plus court, et pointu, est arqué, mais différant cependant par ses mandibules évidées dans leur intérieur, et par sa langue cartilagineuse, plate, triangulaire, et s'avançant aux deux tiers de la longueur du bec, ce qui le rapproche des Grimpars (Picucules), et particulièrement de l'espèce que j'ai nommée grand Grimpar; mais il ne grimpe pas, sa queue étant composée de pennes non conformées pour cela. La place de cet Oiseau, celle qu'il tient dans l'ordre de la nature, est donc à la suite des Promérops proprement dits, formant le passage de ces derniers au genre des Pics. (*Histoire naturelle des Promérops.*)

Malgré cette conclusion et cette manière de voir de Le Vaillant, évidemment influencé par l'aspect de la courbure du bec, qui n'a qu'un rapport fort éloigné, comme il le remarque fort bien lui-même, avec ce qui se voit et chez les Promérops et chez les Picucules, il est bien clair que par tous ses caractères, de même que ses habitudes, la famille dont le Trachyphone se rapproche le plus est, comme l'ont pensé tous les auteurs depuis Le Vaillant, celle des Bucconinés. Car le rapprochement qu'en a fait Lesson, en lui donnant le nom générique de Coucoupic, n'est pas plus heureux.

Quant à ses mœurs, continue Le Vaillant, à ses habitudes et à sa nourriture, il fréquente les forêts, se nourrit d'Insectes et de leurs larves, qu'il cherche dans la mousse ou sous les écorces des arbres, contre le tronc desquels il s'accroche seulement sans grimper. Il se retire bien certainement aussi, la nuit, dans des trous d'arbres, ce que prouve l'odeur de bois mort, semblable à celle de tous les Oiseaux qui ont cette habitude, qu'exhale son corps; et il est probable qu'il niche aussi dans ces mêmes trous.

Il est probable encore que cette espèce n'est que de passage dans le canton de l'Afrique dans lequel je l'ai trouvée; car je n'ai pu, quelque recherche que j'en aie faite et fait faire par mes chasseurs, auxquels j'avais promis une forte récompense pour chaque individu qu'ils m'apporteraient, je n'ai pu, dis-je, m'en procurer qu'un seul, que mon fidèle Claas tua lui-même, en m'assurant que c'était un Oiseau bien fin; qu'il avait eu toutes les peines imaginables pour l'approcher d'assez près pour le tirer à coup sûr; que, volant d'arbre en arbre, contre le tronc desquels il se tenait cramponné, sans jamais grimper ni se poser sur les branches comme le font les autres Oiseaux, il s'envolait aussitôt qu'il en approchait; que, dès que l'Oiseau l'apercevait, il faisait entendre un cri composé de plusieurs craquements précipités : *cral-cral-cral-cral*, qui était toujours le signal de son prompt départ pour voler plus loin sur un autre arbre; et qu'il n'avait enfin réussi à le tirer à portée qu'en se blottissant à terre au pied d'un gros arbre, dans les environs du lieu où il pouvait toujours le voir sans être vu, les arbres étant très-épais dans cet endroit; que l'Oiseau rusé, ne l'apercevant plus, montra beaucoup d'inquiétude, en cherchant de son côté à le revoir, et que, s'étant à la fin, à force de rôder dans les environs où l'Oiseau l'avait aperçu la dernière fois, approché de son embuscade d'assez près pour être tué, il lui avait lâché son coup de fusil, qui heureusement l'avait atteint et fait tomber.

A la dissection de cet individu, je n'ai trouvé dans son estomac membraneux et très-plein que des débris d'Insectes et de chrysalides, sans aucune apparence de fruits ni de graines, et il avait la peau coriace et épaisse, comme celle des Pics et de tous les Promérops. (*Histoire naturelle des Promérops.*)

TRACHYPHONE POURPRÉ. *TRACHYPHONUS PURPURATUS.* (Jul. et Ed. Verreaux.)

Front, sourcils et vertex, rouge pourpré, avec quelques soies rigides noires à la base; occiput à plumes écailleuses d'un noir luisant; région oculaire nue, paraissant avoir été jaune; joues à plumes échancrées à leur extrémité, d'un brun rouge pourpre, terminées par un blanc argenté; région parotique de même couleur, mais le pourpre plus abondant; occiput, derrière du cou, et tout le dessus du corps, d'un noir luisant, à plumes écailleuses au bas du cou et sur le dos, et un peu plus terne sur le croupion; poitrine traversée par une bande rouge assez étroite; les plumes composant cette bande noires à la base, puis rouges et terminées de jaune soufré; abdomen, flancs, cuisses et région anale de cette dernière couleur, chaque plume également noirâtre à sa base; queue assez longue, arrondie, composée de dix rectrices noires; petites tectrices supérieures noires, mais blanches à leur base, laissant apparaître une tache blanche assez grande sur chacune d'elles; rémiges noires; tarses et doigts plombés; ongles bruns; bec jaune.

Longueur du bec.	. . . . .	$0^m,003$;
— de la queue.	. . . . .	$0^m,010$;
— des ailes.	. . . . .	$0^m,108$;
— des tarses.	. . . . .	$0^m,027$.

Habite l'Afrique occidentale.

Troglodytes palustris.

Cette description a été prise sur un sujet très-adulte et indiqué comme mâle. Dans un second, qui faisait partie du même envoi, le front et le sourcil prolongé sur les parties latérales du cou, et d'un rouge pourpre, était plus clair, et les couvertures supérieures caudales avaient une petite bordure jaune-soufre.

Cette espèce fréquente les grands bois, où elle vit par petites troupes, et se nourrit d'Insectes (J. et Ed. Verreaux.)

6me GENRE. — PSEUDOBARBU. *PSEUDOBUCCO.* (O. Des Murs.)

Ψευδος, faux; bucco, barbu.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec ayant en hauteur le double de sa largeur, fort et vigoureux, de la longueur de la tête; mandibule supérieure légèrement inclinée et très-comprimée sur les côtés jusqu'à la pointe, qui dépasse un peu l'inférieure, à arête arrondie, n'entamant pas les plumes du front, entièrement garnie, à la base, de poils roides, longs et touffus, recourbés en avant, et non droits et horizontaux, lisse et ondulée à la tranche, dilatée au bord de la commissure, qui recouvre et emboîte celui de la mandibule inférieure : celle-ci se relevant à son extrémité pour rejoindre la supérieure.

Narines basales latérales, entièrement cachées par les poils épais de la base du bec.

Ailes médiocres, surobtuses; *la quatrième et la cinquième rémiges les plus longues.*

Queue longue, et un peu étagée à son extrémité, qui est arrondie.

Tarses scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur; ongles courbés et aigus.

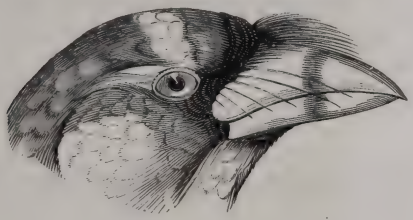


Fig. 18. — Pseudobarbu à toupet.

Une seule espèce de Sumatra, le Pseudobarbu à toupet (*Psilopogon* [*Pseudobucco*] *pyrolophus*), Müller.

Ce magnifique Oiseau du genre Barbu, dit M. Temminck, qui le premier l'a figuré (1835), a, comme tous ses congénères, la tête seulement parée de couleurs vives, éclatantes et tranchées, tandis que tout le reste du plumage est couvert d'une teinte verte uniforme; mais cette belle espèce nouvelle offre le premier exemple dans ce groupe d'un bec peint d'une teinte variée, comme d'une queue plus longue et plus conique que ne l'est cette partie chez les autres espèces qui nous sont connues.

Ce genre, critiqué par M. Temminck, a été créé au moment même de sa découverte (1839), sous le nom de *Psilopogon*, par M. Müller, qui oubliait que le même nom avait été déjà donné par Boié, en 1825, à divers Barbus d'Amérique. Aussi y a-t-il lieu de s'étonner que non-seulement M. G. R. Gray, mais encore M. Ch. Bonaparte, aient cru devoir conserver ce nom, contrairement aux principes de priorité si rigoureusement appliqués par le premier de ces méthodistes. On ne peut même pas, à défaut de ce nom, qui ferait double emploi, le remplacer par celui de *Megalorhynchus*, Eyton,

indiqué à tort, par M. Ch. Bonaparte, comme synonyme de *Psilopogon*, car il n'est synonyme que d'un autre genre de Lesson, *Coloramphus*. Force est donc de désigner ce genre par un nouveau nom.

Les mœurs et le genre de nourriture, que cet Oiseau choisit de préférence, dit M. Temminck, sont absolument les mêmes que ceux des Barbus; il habite les grandes forêts; il est d'une stupidité remarquable, se laisse approcher facilement, et se nourrit de toutes sortes de baies sauvages, particulièrement des fruits de figuiers, dont tous les Oiseaux de ce genre sont tous très-friands. On n'observe aucune différence dans le plumage des sexes. Ils sont très-répandus dans les cantons qui leur servent de demeure habituelle, et émigrent rarement. Les formes du squelette correspondent aussi, dans toutes les parties, avec celles du *Bucco*.

PSEUDOBARBU A TOUPET. *PSEUDOBUCCO PYROLOPHUS*. (Müller, O. Des Murs.)

Cette magnifique espèce, découverte à Sumatra par M. Müller, l'un des membres de la commission scientifique hollandaise dans l'Inde, porte, comme caractère distinctif, une touffe ou bouquet de poils roides sur le front : cette touffe, d'un rouge éclatant, forme un toupet chevelu dirigé vers la pointe du bec; la base de ce toupet et le front sont d'un noir lustré; entre les yeux est dessiné un bandeau gris opalin, et au-dessus de l'organe visuel existe une bande sourcilière d'un vert éclatant; le sommet de la tête porte des plumes d'un rouge noirâtre, dont la teinte devient plus noire vers l'occiput, où elle forme une large bande ou croissant qui tranche fortement sur la couleur grise dont les joues sont couvertes; la gorge est d'un beau vert clair; en dessous se voit un large demi-collier d'un jaune orpin, suivi d'un second demi-collier noir plein; toutes les autres parties du corps, les ailes et la queue, ont une teinte plus foncée en dessus qu'en dessous. Le bec est d'un jaune nuancé de verdâtre; les deux mandibules sont traversées, vers le milieu, par une bande noire; les pieds sont d'un vert terne.

Longueur totale, $0^{m},29$, quelquefois jusqu'à $0^{m},31$.

Les femelles ont exactement le même plumage.

L'espèce habite les forêts en montagnes de l'île de Sumatra. (Temminck.)

7me GENRE. — BARBU. *BUCCO*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, fort et vigoureux, presque aussi large que haut à la base, qui est, en dessus, garnie de longs poils roides, droits, dirigés en avant, comprimé dans le reste de sa longueur, à arête arrondie entamant un peu les plumes du front; la mandibule supérieure insensiblement inclinée, en se bombant au milieu, jusqu'à la pointe, qui, sans être crochue, dépasse fort peu celle de la mandibule inférieure; très-déprimée et évasée à son origine mandibulaire, où elle emboîte et recouvre parfois presque complétement la mandibule inférieure dans toute sa hauteur : celle-ci garnie de quelques poils rares sur les côtés, également évasée et déprimée sur les côtés à son point de départ, et sensiblement relevée dans la dernière moitié de sa longueur jusqu'à la pointe; les tranches des deux mandibules lisses et unies, presque parallèles, mais laissant entre elles, vers la pointe, un espace vide où elles ne se touchent pas.

Narines ovalaires, percées dans une fosse déprimant profondément une portion de la base du bec, donnant naissance à une partie des poils qui le garnissent, et d'où partent quelques traces peu sensibles de sillons venant rejoindre les tranches de la mandibule.

Ailes concaves, arrondies, recouvrant la moitié de la queue, surobtuses, *à quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue très-courte, à peine de la moitié de la longueur du corps, très étroite, et légèrement arrondie.

Tarses robustes, recouverts de larges scutelles, de la longueur du doigt externe antérieur, qui est égal à son correspondant; ongles forts, comprimés, arqués et aigus.

Fig. 19. — *Bucco Mystacophanes.*

Ce genre, le plus nombreux de toute la famille, renferme vingt-cinq espèces de l'Asie méridionale et de l'Océanie. Nous citerons le Barbu à gorge d'or (*Bucco Chrysopogon*), Temminck.

Nous comprenons dans ce genre toutes les espèces pour lesquelles M. G. R. Gray a fondé le genre *Megalaima,* conservé par M. Ch. Bonaparte; nous y avons joint le *Bucco grandis,* Gmelin, la seule espèce que le dernier de ces deux méthodistes ait cru devoir laisser dans le genre linnéen de *Bucco.* Car nous pensons que c'est par trop restreindre ce nom de création linnéenne, du moment surtout qu'on est d'accord pour l'appliquer aux Barbus de préférence aux Tamatias, que de le limiter à une seule espèce : lorsque sur huit espèces à peu près, nommées par Gmelin, cinq appartiennent à l'Asie, et trois seulement à l'Afrique, et encore en comprenant dans ces dernières le Barbican; lorsque, surtout depuis Gmelin, tous les auteurs ont été unanimes pour appliquer à toutes les espèces que nous réunissons dans ce genre la dénomination générique de *Bucco.* Et puis, ce qui était un motif de création du nouveau nom de *Megalaima* pour M. Gray, qui transportait le nom de *Bucco* aux Tamatias, n'en était plus un pour M. Ch. Bonaparte, qui, au contraire, le restituait avec juste raison aux Barbus.

Les Barbus, dit Temminck, ont le corps massif et le vol lourd, la tête grosse, les jambes courtes: ils fréquentent les forêts, pondent deux œufs d'un blanc pur, semblables à ceux des Pigeons, et nichent comme les Pics dans des trous d'arbres; mais ils ne grimpent pas le long du tronc comme ces derniers : ils se nourrissent de fruits mous, de figues, etc., dans l'Inde et dans les îles du grand archipel, principalement des espèces nombreuses du genre *Ficus;* on les voit sur les érythrines qui couvrent les anciennes plantations de café, où les baies de diverses plantes parasites leur servent d'aliment; mais ils mangent aussi des Insectes. Ils vivent en grandes bandes, sont d'un naturel très-confiant, et se laissent facilement approcher; ils ont le vol court et pénible, la voix forte et sonore, et sont sédentaires dans les contrées qui les ont vus naître.

BARBU DE MALACCA. *BUCCO MALACCENSIS.* (Hartlaub.)

D'un vert psittacin, teinté de jaunâtre en dessous; menton, gorge et vertex, de couleur bleuâtre, plus pâle sur les deux premières parties, marqué de taches subtriangulaires à la troisième; sinciput et côtés de la calotte d'une belle couleur orangée; sourcils et côtés de la tête verts; lorums noirs; les scapulaires ornés d'un miroir, ou bande transversale rouge cochenille; bec et pieds noirs.

Longueur totale, $0^{m},20$.

Cette espèce, dit M. Hartlaub, provient de l'intérieur de Malacca. Elle est bien voisine du *Bucco armillaris*, Temminck, dont elle diffère essentiellement par la gorge, par le bandeau interscapulaire rouge, par l'absence du bandeau pectoral orangé, etc. (*Revue zoologique*, 1842, p. 336.)

8me GENRE. — CALORAMPHE. *CALORAMPHUS*. (Lesson.)

Καλος, beau; ραμφος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, plus haut que large à la base, très-comprimé sur les côtés dans le reste de sa longueur, faiblement incliné jusqu'à la pointe, qui se recourbe brusquement en forme de petit crochet, à arête dorsale entamant à angle aigu les plumes du front, à bords presque droits et lisses, à branches distantes et robustes; commissures sans soie aucune, l'inférieure légèrement renflée en dessous.

Narines frontales percées en trous arrondis et presque entièrement cachées par les plumes du front.

Ailes courtes, surobtuses; *les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre, échancrée.

Tarses faibles, de la longueur du doigt externe antérieur.

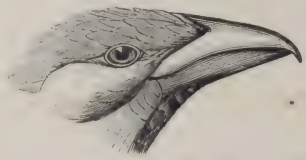


Fig. 20. — Caloramphe de Hay.

Une seule espèce de la Malaisie, le Caloramphe de Hay (*Caloramphus Hayi*).

Ce genre a été créé la même année, en 1839, par Lesson, sous le nom de *Caloramphus*, et par Eyton, sous celui de *Megalorhynchus;* seulement, le premier nom date du mois de mai (*Revue zoologique*), et le second du 25 juin (*Proceeding zoological Society*) : en sorte que celui de Lesson doit avoir la priorité; c'est aussi ce qui nous l'a fait choisir de préférence à l'autre que M. G. R. Gray a cru devoir lui donner. Quant au nom de *Psilopus*, Temminck, que lui confère M. Ch. Bonaparte, nous en ignorons complétement et l'origine et la date.

CALORAMPHE DE HAY. *CALORAMPHUS HAYI*. (Gray, Lesson.)

Corps en entier brun olivâtre, en dessous de couleur de sang plus ou moins orangée; plumes du milieu du vertex lancéolées, pointues et comme épineuses; tour des yeux nu, et entouré de rouge; bec et pieds rouge de sang.

Longueur : 0m,16 à 0m,17.

Habite Sumatra

CINQUIÈME TRIBU. — CAPITONIDÉS.

Les Capitonidés ont le bec allongé, légèrement infléchi jusqu'à la pointe, qui est plus ou moins aiguë ou crochue, garni à la base, non plus de véritables poils ou crins, comme les Bucconidés, mais de plumes décomposées, roides et sétiformes, dirigées en avant, surtout sur les côtés, en dessus et en dessous; les narines percées dans une fosse formant une large dépression à la base du bec; les ailes courtes, concaves et arrondies; la queue médiocre et inégale; les tarses assez robustes, scutellés, et de la longueur du doigt externe antérieur; les deux doigts du devant généralement soudés jusqu'à leur première articulation, et les deux externes les plus longs.

La tête est généralement grosse, aplatie, le corps trapu, mais moins que dans les Bucconidés.

On a vu que, sous le nom de Tamatias, Buffon distinguait les Capitonidés des vrais Barbus, tandis que Linné confondait les uns et les autres sous un même nom générique de *Bucco*, à l'exception de deux espèces, dont une restée type de genre dont ce dernier faisait deux Coucous (*Cuculus tenebrosus*), devenus depuis le Chélidoptère ténébreux, et le Coucou tranquille (*Cuculus* [*Monasa*] *tranquillus*).

C'est M. Ch. Bonaparte qui le premier a tout récemment élevé les Tamatias à un rang équivalent à ce que nous appelons tribu, en en faisant, sous la même dénomination de Capitonidés, une famille, ne renfermant qu'une seule sous-famille avec le nom de Capitoninés. Nous nous conformerons à cet exemple.

FAMILLE UNIQUE. — CAPITONINÉS.

Nous avons dit comment, n'ayant qu'à suivre l'exemple de tous les auteurs qui, après avoir divisé le genre linnéen de *Bucco* en deux coupes, avaient conservé le nom primitif aux Barbus proprement dits et donné aux Tamatias celui de *Capito*, Temminck, malgré l'antériorité du même nom créé bien inopportunément par Vieillot pour les Barbus proprement dits, M. G. R. Gray avait préféré garder celui-ci pour les Barbus et renvoyer l'appellation de *Bucco* aux Tamatias, et nous avons indiqué les raisons de notre dissentiment.

Dans cet ordre d'idée, M. Gray en a fait trois genres :

1° Barbus ou Tamatias (*Bucco*), Linné;
2° Barbacous (*Monasa*), Vieillot;
3° *Chelidoptera*, Gould;

auxquels M. Ch. Bonaparte en a joint un quatrième, sous le nom de *Tamatia*, Cuvier, pris aux dépens du genre *Bucco*, aujourd'hui *Capito*.

C'est à la division de M. Gray que nous nous rallions.

Les Capitoninés, à l'inverse des Barbus, sont tous Oiseaux d'un plumage sombre, dont les nuances de brun ou de gris et de noir sont les couleurs dominantes.

1er GENRE. — TAMATIA. *CAPITO.* (Temminck.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi haut que large; mandibule supérieure à dos lisse et arrondi, à bords droits et entiers jusqu'à la pointe, qui est fortement crochue, et forme souvent un double crochet dont l'entre-deux reçoit la pointe de la mandibule inférieure, la carène de celle-ci se relevant vers la pointe; garni, à la base, de plumes décomposées en forme de poils roides et allongés.

Narines ovalaires, percées dans une large fosse entamant profondément la base du bec et en occupant le tiers médian.

Ailes arrondies, courtes, recouvrant le tiers de la queue, surobtuses, *à quatrième et cinquième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre, de la longueur à peine du corps, égale.

Tarses de la longueur du doigt externe antérieur, qui est le plus long de tous, forts et scutellés, les deux doigts antérieurs soudés jusqu'à la deuxième phalange; ongles comprimés, arqués, cannelés en dessous, et crochus.

Fig. 21. — *Capito bicincta.*

Fig. 22. — *Capito bicincta.*

Quatorze espèces, toutes de l'Amérique méridionale. Nous figurons le Tamatia pectoral (*Capito* [*Bucco*] *pectoralis*, G. R. Gray), Ch. Bonaparte, que M. G. R. Gray a fait connaître en 1846.

Ce genre a été primitivement créé par Le Vaillant, et introduit dans la science par Cuvier, qui n'a fait que le latiniser en conservant le nom de *Tamatia*. Nous avons dit par quels motifs et pour quelles raisons le nom de *Capito*, donné par M. Temminck, a été adopté de préférence, malgré l'antériorité du premier nom.

Les Tamatias se distinguent des Barbus proprement dits par la grosseur et la longueur de leur bec, crochu et fendu dans le bout de la mandibule supérieure; ils ont de plus, relativement à leur corps, la tête plus forte que ces derniers, et, comme ils sont aussi plus épais, ils ont l'air plus massif et plus lourd, quoiqu'en effet ils volent mieux qu'eux, les Tamatias ayant en général les ailes plus amples et la queue mieux fournie que les vrais Barbus... Ils ne se nourrissent absolument que d'Insectes, ne touchant jamais aux fruits; ce en quoi ils diffèrent encore des Barbus proprement

Oriolus de Baltimore.

dits, qui, ainsi que nous l'avons vu, vivent et d'Insectes et de fruits. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Tamatias.*)

Fig. 23. — Tamatia pectoral.

Les Tamatias ne se tiennent que dans les endroits les plus solitaires des forêts, et restent toujours éloignés des habitations, même dans les lieux découverts; on ne les voit ni en troupes ni en paires. Ils ont le vol pesant et court, ne se posent que sur des branches basses, et cherchent de préférence celles qui sont le plus garnies de petits rameaux et de feuilles. Ils ont peu de vivacité; et, quand ils sont une fois posés, c'est pour longtemps : ils ont même une mine triste et sombre; on dirait qu'ils affectent de se donner un air grave en retirant leur grosse tête entre leurs épaules; elle paraît alors couvrir tout le devant du corps. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive et à leur maintien sérieux. Leur corps est aussi large que long, et ils ont beaucoup de peine à se mettre en mouvement. On peut les approcher d'aussi près que l'on veut, et tirer plusieurs coups de fusil, sans les faire fuir. Leur chair n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'ils vivent de Scarabées et d'autres Insectes. Enfin, ils sont très-silencieux, très-solitaires, assez lourds et fort mal faits. (Buffon.)

Fig. 24 — Tamatia de Richardson.

Quoique ces Oiseaux passent pour ne vivre que d'Insectes, et en particulier de Scarabées, la force de leur bec, qui n'était pas nécessaire pour ce genre d'aliment, me porterait à croire qu'ils ont en-

core une autre manière de se nourrir, et je soupçonne que, comme les *Pies-Grièches*, avec lesquelles les *Barbus* et les *Tamatias* ont quelques rapports par la conformation du bec, ces Oiseaux, quoique se nourrissant le plus ordinairement d'Insectes, donnent aussi la chasse à de petits Oiseaux, suivant les occasions; les *Barbus* et les *Tamatias* paraissent même, à cet égard, plus avantageusement pourvus que les *Pies-Grièches*. C'est aux voyageurs à vérifier ou à détruire, par l'observation, cette opinion, fondée sur la conformation du bec. (Mauduyt, *Encyclopédie méthodique*.)

Rien n'est venu, depuis Mauduyt, confirmer et justifier cette induction.

Les Tamatias nichent, comme les Barbus, dans des trous d'arbres.

TAMATIA DE PANAMA. *CAPITO PANAMENSIS*. (Lafresnaye, Ch. Bonaparte.)

En dessus, en entier d'un brun teinté de roux obscur, plus foncé au croupion et à la queue, chaque plume du dos, des ailes et de leurs couvertures terminée par une petite tache presque triangulaire d'un fauve pâle; tour des yeux et des oreilles d'un roux vif, la tige des plumes de ces parties paraissant d'un roux plus pâle; une bande frontale et une autre bande en forme de moustache descendant de chaque côté de la mandibule inférieure, d'un blanc de neige; les plumes de cette moustache, ainsi que celles du menton et du cou, de la même couleur, sont étroites, allongées, acuminées et rigides : en dessous, d'un blanc roussâtre, passant au ferrugineux sur le devant du cou et à la poitrine, et au blanc sale à l'abdomen; flancs roussâtres.

Longueur totale, 0m,18.

Habite Panama.

Ce qui frappe au premier abord chez cette espèce, ce sont deux sortes de moustaches composées de plumes effilées, rigides et détachées de celles du cou, à peu près comme chez notre Mésange à moustache, puis les petites taches ou points fauve clair, dont le dos et les ailes sont parsemés; puis, enfin, cette espèce de large treillis noirâtre traversant le bas de la poitrine, et formé par les bordures noirâtres de toutes les plumes de cette partie. (La Fresnaye, *Revue zoologique*, 1847.)

2me GENRE. — BARBACOU. *MONASA*. (Vieillot.)

Μονας, solitaire, qui vit seul.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, plus haut que large, comprimé sur les côtés, garni, à sa base, de soies dirigées en avant, à arête lisse et arrondie, entamant en pointe les plumes du front, à bords mandibulaires entiers; mandibule supérieure légèrement comprimée, inclinée insensiblement, et

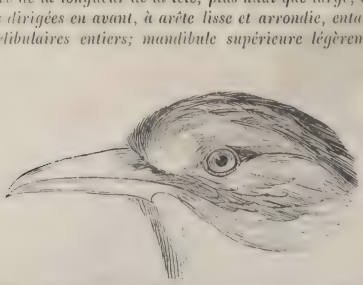


Fig. 25. — *Monasa rufa*.

Fig. 26. — *Monasa rufa*.

Merle voyageur.

presque en ligne droite, jusque vers la pointe, qui est infléchie et légèrement crochue, la carène de la mandibule inférieure s'inclinant également au lieu de se relever vers sa pointe, qui est parallèle à celle de la mandibule supérieure.

Narines basales, orbiculaires, percées dans une large ouverture, cachées par une touffe de poils ou soies y prenant naissance.

Ailes arrondies, allongées, recouvrant la moitié de la queue. surobtuses; *les quatrième et cinquième rémiges les plus longues.*

Queue longue, large et arrondie.

Tarses scutellés, de la longueur du doigt externe antérieur, qui est le plus long de tous; les deux doigts du devant légèrement soudés à leur première articulation; ongles comprimés, arqués et crochus.

Une légère nudité autour de l'œil.

Neuf espèces de l'Amérique méridionale. Type: le Barbacou tranquille (*Monasa* [*Cuculus*] *tranquilla*, Gmelin), Vieillot.

Les Oiseaux de ce groupe avaient, dans le principe, été rangés, par Linné et Gmelin, dans le genre *Cuculus*.

Ce genre a été créé par Le Vaillant sous le nom français de Barbacous, et introduit par Vieillot dans la science sous le nom qu'il porte aujourd'hui de *Monasa*.

Voici dans quels termes le premier de ces auteurs en assignait les caractères.

Les Oiseaux auxquels nous donnons le nom de Barbacous forment un petit genre qui semblerait participer des Tamatias et des Coucous. En effet, ils tiennent aux premiers par leur grosse tête, leur corps trapu, les barbes dures qui couvrent leurs narines, et par celles de la base de leur bec. D'un autre côté, ils se rapprochent des Coucous, mais seulement par un bec plus effilé (très-effilé du haut, où il se courbe), et par des ailes plus longues que ne les ont les Tamatias.

Les Barbacous volent mieux que ces derniers; ils sont aussi moins solitaires, et, quoiqu'ils vivent dans les bois, et qu'ils nichent dans des trous d'arbres où ils couvent et élèvent leurs petits (1), ils s'écartent quelquefois pour aller chercher leur proie jusque dans les savanes noyées du nouveau monde, leur patrie. Ils ne se nourrissent que d'Insectes. Ces Oiseaux tenant donc par leur naturel bien plus aux Tamatias qu'aux Coucous, qui ne couvent jamais leurs œufs, il y a plus de raison de les placer à côté des premiers, et de les comprendre dans leur ordre, que de les confondre comme on l'a fait avec les Coucous. Cette méprise, au reste, n'est pas la seule qu'on ait à reprocher aux ornithologistes, et surtout aux méthodistes, qui, dans leurs classifications, n'ont, la plupart du temps, adopté que des caractères insignifiants, de petits rapports extérieurs, négligeant ou rejetant ceux qui constituent la nature des êtres, ceux des mœurs et des habitudes, partie essentielle dont on ne daigne pas même s'occuper, malgré tout l'intérêt qu'elle donnerait à une science qui, sans cela, n'offrira jamais qu'un champ aride à parcourir. (*Histoire naturelle des Tamatias.*)

Ce sont des Oiseaux trapus, à plumage abondant, plus ou moins ébouriffé ou soyeux. Cet état de plumage est produit par la désunion des barbes, qui imitent un duvet grossier, à peu près comme dans les *Couroucous*. (Temminck, planches coloriées.)

BARBACOU UNICOL. *MONASA UNITORQUES.* (Dubus.)

Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 1838.

En dessus, d'un brun obscur; chaque plume du dos, des petites et des moyennes couvertures alaires, tachée de roussâtre à la pointe; croupion et queue d'un rouge obscur; côtés de la tête brunâtres, chaque plume de cette partie striée longitudinalement de roussâtre; devant du cou, poi-

(1) On assure qu'ils nichent aussi dans des trous en terre. (Temminck, pl. col.)

trine, épigastre et flancs, variés de roussâtre et de brun obscur; ventre blanc; rémiges brun obscur, bec brun, jaunâtre seulement à la pointe et en dessous; pieds et ongles brun obscur.

Longueur : 0m,17.

Habite Guatémala.

3me GENRE. — CHÉLIDOPTÈRE. *CHELIDOPTERA*. (Gould.)

Χελιδων, Hirondelle; πτερον, aile.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-arqué depuis sa base jusqu'à sa pointe, qui est aiguë et non crochue; les deux mandibules également et parallèlement inclinées, à bords lisses; évasé à sa base, à arête arrondie, comprimé latéralement.

Narines ovalaires, basales, cachées par une touffe de petits poils.

Ailes très-longues, dépassant de beaucoup l'extrémité de la queue, subobtuses; *la troisième rémige la plus longue.*

Queue très-courte, à peine de la longueur du corps.

Tarses courts, de la longueur du doigt externe antérieur, qui est le plus long de tous; les doigts courts, les deux antérieurs soudés à leur première articulation; ongles petits, légèrement arqués et très-aigus.

Fig. 27. — *Chelidoptera tenebrosa*

Fig. 28. — *Chelidoptera tenebrosa.*

Une seule espèce de l'Amérique tropicale (*Cuculus* [*Chelidoptera*] *tenebrosus*).

Jusqu'en 1836, que M. Gould en a fait le genre qui nous occupe, cette espèce avait toujours figuré parmi les Barbacous, dont l'ensemble seul de sa coloration la rapprochait, car on ne peut se dissimuler que la courbure du bec, l'allongement des ailes de *surobtuses* devenant *subobtuses*, et la brièveté de la queue, sont tout à fait en dehors des caractères qui se remarquent chez les Barbacous.

Nul doute que les mœurs ne soient les mêmes que celles de ces derniers Oiseaux, sauf quelques différences dans la locomotion par le vol résultant de la modification qu'ont subie les ailes.

CHÉLIDOPTÈRE TÉNÉBRIS. *CHELIDOPTERA TENEBROSA*. (Pallas, Gould.)

En entier, noir, à légers reflets bleuâtres; abdomen roux; milieu du ventre d'un cendré noirâtre; croupion et couvertures anales d'un blanc de neige; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,14.

SIXIÈME TRIBU. — GALBULIDÉS.

Les Galbulidés ont le bec beaucoup plus long que la tête, plus ou moins comprimé, tantôt aussi haut que large et quadrangulaire, tantôt moins large que haut et comprimé, le plus ordinairement droit, parfois arqué et incliné, à bords mandibulaires lisses, à base ciliée; les narines ovalaires, les ailes courtes; la queue le plus souvent longue et étagée, quelquefois irrégulière et courte; les tarses très-courts, emplumés dans presque la moitié de leur longueur; deux doigts devant et deux derrière chez les uns, deux devant et un seul derrière chez les autres, les antérieurs unis presque jusqu'à leur extrémité : ils ont de plus la langue courte et cartilagineuse, la tête grosse et carrée, le cou court et gros; le corps tout d'une venue, et les plumes longues, moelleuses, à barbules peu adhérentes et à reflets métalliques.

La valeur scientifique des familles de M. Ch. Bonaparte étant la même que celle de nos tribus, on peut dire que cet auteur est le premier qui ait élevé aussi haut les Galbulidés, qui, tous, appartiennent à l'Amérique tropicale et ne constituent qu'une famille.

FAMILLE UNIQUE. — GALBULINÉS ou JACAMARS.

Pendant longtemps et jusqu'à la fin du dernier siècle, on n'a connu que deux espèces de Jacamars; et cependant ces deux espèces présentaient tant d'analogie de formes et de caractères (mixtes il est vrai) entre les Martins-Pêcheurs et les Pics, que les anciens auteurs, jusqu'à Brisson et Buffon, les ont constamment ballottés de l'une à l'autre famille.

Ainsi, Linné en faisait des Martins-Pêcheurs et les comprenait dans son grand genre *Alcedo*. Brisson et Buffon se sont trouvés d'accord pour les isoler entièrement des uns et des autres; et voici en quels termes ce dernier a démontré la nécessité de cette séparation :

Ce genre ne s'éloigne de celui des Martins-Pêcheurs qu'en ce que les Jacamars ont les doigts disposés deux en avant et deux en arrière, au lieu que les Martins-Pêcheurs ont trois doigts en devant et un seul en arrière; mais d'ailleurs les Jacamars leur ressemblent par la forme du corps et par celle du bec. Ils sont aussi de la même grosseur que les espèces moyennes dans les Martins-Pêcheurs, et c'est probablement par cette raison que quelques auteurs ont unis ensemble ces deux genres d'Oiseaux. D'autres ont placé les Jacamars avec les Pics, auxquels ils ressemblent en effet par cette disposition de deux doigts en devant et de deux en arrière. Le bec est aussi d'une forme assez semblable; mais, dans les Jacamars, il est beaucoup plus long et plus délié, et ils diffèrent encore des Pics en ce qu'ils n'ont pas la langue plus longue que le bec. La forme des plumes de la queue est aussi différente, car elles ne sont ni rondes ni cunéiformes. Il suit de ces comparaisons que les Jacamars forment un genre à part, peut-être aussi voisin des Pics que des Martins-Pêcheurs. (*Histoire naturelle.*)

Depuis cette époque, le nombre des espèces, qui s'élève aujourd'hui à quinze, et celui des genres à quatre, tout en les modifiant, n'ont pas fait changer les rapports de conformation extérieure existant entre les Galbulidés et les Picidés d'une part, et les Alcédinidés d'autre part.

Un lien plus intime paraît même rapprocher, sans les réunir toutefois, les Jacamars et les Martins-Pêcheurs, c'est celui de la conformation ostéologique.

Le Vaillant, pour qui le genre avait la valeur de famille, doit être considéré comme le premier qui ait constitué les Galbulidés en famille, dans laquelle il reconnaissait trois genres :

1° Jacamar;
2° Jacamaralcyon;
3° Jacamérops;

les deux derniers créés par lui.

M. G. R. Gray, qui, des Galbulidés, faisait une sous-famille des Alcédidés ou Martins-Pêcheurs, réunissant les deux premiers genres en un seul, les réduisit à deux.

Pour nous, admettant, d'accord avec presque tous les auteurs, chacun des genres que nous venons de nommer, nous en avons élevé le nombre à cinq, d'abord par suite de l'accession du si curieux genre Jacamaralcyonide (*Galbalcyrhynchus*), créé par nous en 1845, ensuite par la division que nous avons introduite dans le genre Jacamérops, dont nous avons fait deux genres.

La famille des Galbulinés se compose donc aujourd'hui des cinq genres suivants :

1° Galbuloïde (*Galbuloides*), O. Des Murs;
2° Jacamar (*Galbula*), Mœring;
3° Jacamaralcyon (*Jacamaralcyon*), G. Cuvier;
4° Jacamaralcyonide (*Galbalcyrhynchus*), O. Des Murs;
5° Jacamérops (*Jacamerops*), G. Cuvier.

Le Jacamar, dit au sujet de l'espèce la plus commune Buffon (dont les détails de mœurs à ce sujet ont constamment été répétés et appliqués à toute la famille), se tient dans les forêts, où il préfère les endroits plus humides, parce que, se nourrissant d'Insectes, il en trouve en plus grande quantité que dans les terrains plus secs. Il ne fréquente pas les endroits découverts et ne vole point en troupe, mais il reste constamment dans les bois les plus solitaires et les plus sombres. Son vol, quoique assez rapide, est très-court. Il se perche sur les branches à une moyenne hauteur et y demeure, sans changer de place, pendant toute la nuit et pendant la plus grande partie de la journée. Il est presque toujours en repos; néanmoins, il y a ordinairement plusieurs de ces Oiseaux dans le même canton de bois, et on les entend se rappeler par un petit ramage court et assez agréable. (*Histoire naturelle.*) Les femelles nichent dans des trous d'arbres.

Il paraît, d'après la peinture qu'on nous fait de leurs habitudes, que les Jacamars guettent dans l'air les Insectes qui passent à leur portée, pour s'élancer dessus à propos, comme les Martins-Pêcheurs, avec lesquels ils ont tant de rapports par leur conformation générale, guettent, posés et immobiles sur une branche, aux bords des eaux, le Poisson qui paraît à la surface, et l'enlèvent en fondant dessus d'un vol court et rapide; ainsi la conformation suggère les habitudes et décide nécessairement des mouvements. (Mauduyt, *Encyclop. méth.*)

Des couleurs analogues à celles des Colibris, et la demeure de cet Oiseau au sein des bois les plus épais, sont sans doute les motifs qui ont décidé les créoles de Cayenne à appeler les Jacamars du nom de *grands Colibris des bois*, ou *Colibris des grands bois;* mais leurs mœurs, leur nourriture, leur physique, ne permettent pas de les confondre avec eux. (Audebert et Vieillot, *Histoire des Oiseaux dorés.*)

Les Galbulinés, si l'on en juge par le type de la famille, le Jacamar vert (*Galbula viridis*), Latham, sont remarquables par la très-grande profondeur des deux échancrures du bord postérieur du sternum. L'apophyse supérieure est aussi dilatée à son extrémité en fer de hache.

Les apophyses antérieures, moyennes et latérales, sont assez prononcées.

La portion articulaire du bord latéral est bien loin d'égaler la moitié de ce bord.

Les clavicules sont courtes.

L'os furculaire, également court, assez fort, très-arqué, a ses branches larges, comprimées et sans apophyses à l'endroit de leur symphise. (De Blainville.)

Fig. 1. — Trogon surucura.

Fig. 2. — Trogon de Temminck.

1er GENRE. — GALBULOIDE. *GALBULOIDES.* (O. Des Murs.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, épais, large à la base et se courbant insensiblement dans toute sa longueur, en forme de faux, à arête arrondie et sans angle; à bords ondulés et recourbés jusqu'à la pointe.

Narines basales, latérales, médianes et découvertes.

Ailes médiocres, arrondies, atteignant l'extrémité des couvertures supérieures de la queue.

Queue allongée, large, presque égale et arrondie lorsqu'on l'étale.

Tarses robustes, très-courts, à demi emplumés; les deux doigts externes d'égale longueur, ongles longs, comprimés et aigus.

Une seule espèce, le Galbuloïde de Boërs (*Galbuloides* [*Jacamerops*] *Boersii*), G. R. Gray, O. Des Murs, espèce qui ne repose que sur la seule figure d'un individu vu par Le Vaillant, et qu'il croyait provenir de l'Indostan, mais que tout indique appartenir à l'Amérique tropicale.

Le caractère principal et caractéristique du bec des Jacamars est la forme quadrangulaire, et surtout la forme aiguë de l'arête de la mandibule supérieure de cet organe. Or, de tous les individus composant non-seulement le genre Jacamar, mais même la famille entière des Galbulinés, le Jacamérops de Boërs (appelé par Le Vaillant le grand Jacamar) est le seul dont le bec ne comporte pas ce caractère, le dessus de la mandibule supérieure étant au contraire largement arrondi et convexe dans toute sa longueur. Peut-être même n'est-ce qu'à cause de cette remarque, qui le frappait chez l'espèce dont il s'est occupé la première, qu'il a fondé son genre Jacamérops (ou *Jacamars à bec courbe*, pour les distinguer des Jacamars proprement dits, que, pour les en distinguer, il nommait Jacamars à bec droit), en faisant de cette espèce comme le type du genre au sujet duquel il s'exprimait ainsi :

Ces Jacamars, dit-il, qu'on reconnaît d'abord à leur grande taille, et plus encore à la courbure et à l'épaisseur de leur bec, appartiennent aux climats les plus chauds de l'Indostan. Il est au moins plus que probable que les deux seules espèces que nous connaissions encore, et qui ont été apportées de Banda par M. Boërs, officier attaché au service de la compagnie des Indes hollandaises, ne se trouvent pas en Amérique, d'où Vieillot les a crues originaires, en donnant à l'une d'elles le nom de *Jacamarici*, qu'on dit être au Brésil celui des Jacamars en général (1).

Ces grands Jacamars ont le bec épais, large à la base, et se courbant insensiblement dans toute sa longueur : ils semblent par là se rapprocher du genre des Promérops, mais ils s'en éloignent par la conformation de leurs pieds, dont les doigts, disposés deux à deux, les rangent parmi les Jacamars, avec lesquels ils ont d'ailleurs une analogie frappante en même temps qu'ils en ont les couleurs. Si donc les naturalistes hésitent à former de cet Oiseau un genre particulier, il n'y a pas de doute que leur vraie place ne soit à côté des Jacamars à bec droit, et qu'ils ne forment une seconde famille du genre de ces derniers. Si cependant des observations ultérieures sur les mœurs et les habitudes de ces grands Jacamars venaient à nous apprendre qu'ils ont plus de rapports que nous ne leur en connaissons jusqu'ici (1806) avec les Promérops, on pourrait alors les placer, comme genre intermédiaire, entre ceux-ci et les Jacamars, sous le nom composé de *Jacamerops*. (*Histoire des Jacamars.*)

Ce nom, en effet, a prévalu et a été conservé, non pas à cause des prétendus rapports qui existeraient entre les Jacamars et les Promérops, mais à cause de sa priorité de publication. C'est, comme on le voit, un défaut assez grave, inhérent au principe de la priorité, radicalement appliqué (principe dont nous sommes loin de contester les avantages), et dont le moindre inconvénient est

(1) Le Vaillant est dans l'erreur la plus complète en ce qui concerne du moins sa seconde espèce de Jacamérops (*Jacamerops grandis*), qui est assez commune au Brésil et à la Guyane, d'où on la reçoit journellement.

d'induire en erreur les néophytes de la science, qui, sans examen, pourraient augurer des affinités d'un genre d'après la composition étymologique de son nom.

Quoi qu'il en soit, et d'après les raisons données par Le Vaillant, il serait sans doute d'une saine logique de conserver le nom de Jacamérops à l'espèce, que, dans son esprit, Le Vaillant considérait comme type; mais l'ignorance où l'on est resté au sujet de cette espèce, dont aucun individu n'a été ni vu ni découvert depuis que ce voyageur l'a décrite, et dont la dépouille a même disparu, a tellement fait prendre l'habitude de l'appliquer à la seule espèce connue depuis longtemps, qui est la seconde décrite et figurée par lui, le *Jacamerops grandis*, Jacamérops Jacamarici, qu'il y aurait confusion à l'en déposséder.

D'un autre côté, il est impossible de méconnaître, aux soins que Le Vaillant a mis à différencier et caractériser ses deux espèces de Jacamérops, qu'il n'ait eu le pressentiment ou l'instinct des différences plus profondes et même caractéristiques de genre entre ces deux espèces. Il suffit de le citer :

En comparant, dit-il, le Jacamarici (*Jacamerops grandis*) au grand Jacamar (*Galbuloides Boersii*), on trouve entre ces deux Oiseaux des différences sensibles, qui ne permettent pas de douter de leur diversité d'espèces. En effet, le premier n'est pas seulement plus petit que l'autre, il a aussi la queue beaucoup plus étagée que lui; cette partie présente ici absolument la forme d'un fer de lance, tandis que nous avons vu que, chez le grand Jacamar, la queue, beaucoup plus égale, ne faisait que s'arrondir au bout en se déployant. En outre, le bec du grand Jacamar porte sur toute la longueur du sommet de la mandibule supérieure une arête saillante qui semble la partager en deux, caractères indélébiles qu'on ne retrouve pas chez ce dernier. (*Histoire des Jacamars.*)

Nous avons donc cru, par ces motifs, devoir donner un nom générique distinct au Jacamérops de Boërs, et c'est celui de Galbuloïde (*Galbuloides*).

Ainsi envisagée, cette séparation donne une facilité de classification de plus, en aidant à rapprocher d'une manière naturelle les Capitonidés, par le Chélidoptère, des Galbulidés, au moyen du Galbuloïde, rapprochement qui nous paraît moins hasardé que celui que Le Vaillant avait essayé de faire, entre les deux mêmes tribus, au moyen du Tamatia tacheté (*Capito* [*Alcedo*] *maculatus*), Gmelin, dont il avait fait son genre *Tamajac*, par contraction ou élision des deux noms Tamatia et Jacamar.

L'espèce type de ce genre, a, d'après Le Vaillant, la tête grosse, le cou épais et le corps massif; les ongles paraissent propres à tenir l'Oiseau cramponné au tronc des arbres, ce qui, dit-il, joint à la nature de ses plumes, me ferait croire qu'il niche dans des trous d'arbres.

GALBULOIDE DE BOERS. *GALBULOIDES* [*GALBULA*] *BOERSII*. (Ranzani, O. Des Murs.)

Ce grand Jacamar égale par sa taille notre Geai d'Europe. La queue est à peu près de la longueur du corps, et étagée de manière qu'elle s'arrondit seulement au bout lorsqu'on la déploie. Tout le dessus de la tête, du front à l'occiput, les joues, la tête entière enfin, est d'un vert plein nuancé de bleu, et richement relevé par un reflet d'or; telles sont aussi les scapulaires, toutes les couvertures des ailes, et leurs dernières pennes, celles voisines du dos; les premières pennes alaires ou rémiges, sont d'un blanc grisonnant, et celles qui les suivent sont en grande partie bleues; le croupion et les couvertures supérieures de la queue sont d'un vert clair doré; les deux pennes les plus latérales de chaque côté de celle-ci sont blanches, les deux suivantes d'un vert bleuâtre, et celles du croupion d'un vert doré; la gorge est d'un beau blanc, et le bas du cou, la poitrine, les flancs, le ventre, les plumes des jambes, les couvertures du dessous de la queue, enfin tout le dessous du corps, est d'un beau roux mordoré, qui, passant par les côtés du cou, l'embrasse entièrement par derrière et s'étend en pointe de mouchoir vers le bas du dos; le bec est d'un gris plombé, qui blanchit à sa base; les pieds sont brunâtres, et les yeux d'un rouge foncé. (Le Vaillant, *Histoire des Jacamars.*)

Longueur totale, de $0^m,35$ à $0^m,36$.

M. Deville, dans sa *Revue zoologique* de 1849, en a publié une espèce provenant de son voyage avec M. de Castelnau sur les bords de l'Amazone. Cette espèce, dédiée à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, nous paraît n'être qu'une belle variété de la femelle du Jacamarici, dont elle porte exactement la livrée dans une nuance seulement plus foncée.

2me GENRE. — JACAMAR. *GALBULA*. (Mœhring.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec long, entier, tétragone, étroit, pointu, à peu près droit, garni de soies ou barbes dures à sa base, à bords lisses et rectilignes.

Narines basales, latérales, ovalaires, à demi fermées.

Fig. 29. — *Galbula leptura.*

Fig. 30. — *Galbula leptura.*

Ailes brèves, subobtuses; *la troisième rémige la plus longue, ample, et n'atteignant qu'un peu au delà de la naissance de la queue.*

Queue plus ou moins inégale ou régulière, allongée, et généralement étagée.

Tarses très-courts, à moitié emplumés, plus courts que le doigt externe antérieur : celui-ci uni à l'interne dans presque toute sa longueur; ongles courts et faibles.

Fig. 31. — Jacamar à ventre blanc.

Langue courte, cartilagineuse, collée au fond du gosier, plate, et de forme triangulaire.

Buffon a conservé aux Oiseaux de ce genre le nom de *Jacamars*, tiré, dit-il, par contraction, de leur nom brésilien, *Jacamarici*. Quant au nom latin de *Galbula*, qu'on leur a transporté, il désignait chez les Latins le Loriot.

Ce genre renferme neuf espèces, toutes de l'Amérique tropicale. Nous citerons le Jacamar à ventre blanc (*Galbula leucogaster*), Vieillot.

La queue, qui est étagée, dit Le Vaillant, l'est d'une manière assez extraordinaire; la penne la plus latérale de chaque côté en étant si courte et si petite, qu'elle a échappé jusqu'ici à l'œil des naturalistes. Ce caractère, les Jacamars à bec droit (*Galbula*) le partagent avec les Collious, seuls autres Oiseaux chez lesquels je l'avais remarqué.

JACAMAR VERT. *GALBULA VIRIDIS.* (Latham.)

Le mâle a la gorge d'un blanc pur; toutes les plumes du dessus de la tête, celles des joues, des côtés et du derrière du cou, celles du menton, du dos, du croupion, des couvertures du dessus de la queue et des ailes, les dernières pennes alaires, le dessus de la queue, tout le dessus de l'Oiseau, enfin, est d'un riche vert doré très-brillant, et prenant différents tons, jaune ou rougeâtre, suivant les incidences de la lumière. La poitrine est traversée par une large bande de la même couleur et du même éclat que le dessus du corps; le dessous de celui-ci, depuis le bas de la bande dorée de la poitrine jusques et y compris les couvertures du dessous de la queue et celles du revers des ailes, sont d'un roux couleur de rouille. Les grandes pennes alaires et le revers de la queue sont d'un noir brun verdissant sous certain jour; et à quelques aspects toutes les pennes de la queue paraissent, en dessous, barrées par des lignes transversales. Le bec, les ongles et les barbes, sont noirs; les pieds jaunâtres, et les yeux d'un brun noirâtre. (Le Vaillant, *Histoire des Jacamars.*)

Longueur totale, 0m,20 à 0m,21.

3me GENRE. — JACAMARALCYON. *JACAMARALCYON.* (Le Vaillant, G. Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Doigts, trois devant, un seul derrière : ceux du devant soudés ensemble; du reste, mêmes caractères que le genre Jacamar.

Une seule espèce de l'Amérique méridionale, le Jacamaralcyon tridactyle (*Jacamaralcyon tridactyla*, Vieillot), Cuvier.

La création de ce genre, qui n'a pas été admis par tous les méthodistes, notamment par M. G. R. Gray, est due à Le Vaillant, qui s'exprimait en ces termes.

Voici un Jacamar, non-seulement nouveau, mais différant de tous les autres Jacamars connus par la conformation de ses pieds munis de trois doigts par devant, et d'un seul par derrière; ceux du devant étant réunis et confondus ensemble, comme le sont ceux des Alcyons pêcheurs, des Alcyons crâbiers, et, enfin, des Alcyons chasseurs, trois familles très-distinctes dont les naturalistes n'ont jusqu'ici, faute d'observations, fait qu'un seul genre sous le nom de Martin-Pêcheur. Cette espèce rapproche donc le genre Jacamar de celui des Alcyons, auquel il tient par celui des Alcyons chasseurs; et, comme nous avons décrit aussi, sous le nom de *Tamajac*, un Tamatia qui rapproche ce genre de celui des Jacamars, et qu'enfin nous avons fait connaître encore deux Jacamars à bec courbé sous le nom de Jacamérops, il est évident qu'aujourd'hui on doit réunir dans un même cadre les Tamatias, les Jacamars, les Alcyons et les Guêpiers. Cette réunion sera même d'autant plus naturelle, d'autant plus conforme à la nature, que tous ces Oiseaux vivent d'Insectes, se retirent dans des trous, y nichent, et ont les mêmes habitudes enfin. (*Histoire naturelle des Promérops et des Guêpiers*, supplément.)

Fig. — 1. Trogon péruvien.

Fig. 2. — Trogon mexicain.

JACAMARALCYON TRIDACTYLE. *JACAMARALCYON TRIDACTYLA.* (Vieillot, G. Cuvier.)

Le Jacamaralcyon a toutes les formes du corps, du bec, la même coupe des ailes, et le même nombre de pennes à la queue, que tous les autres Jacamars que nous connaissons, n'en différant absolument, ainsi que nous l'avons dit, que par la distribution de ses doigts, semblables à ceux des Alcyons.

Quant à ses couleurs, elles sont, en général, différentes aussi de celles des autres Jacamars; elles sont, sur le front et le dessus de la tête, d'un blanc sali de roussâtre, le roux se prononçant toujours de plus en plus vers l'occiput, le derrière du cou, le dos, les scapulaires, le croupion, les couvertures des ailes; et toutes les pennes de ces dernières, à l'extérieur, sont d'un vert sombre glacé, mais paraissant noir poudreux dans l'ombre et à certains aspects; la gorge et les joues sont d'un noir lavé, chaque plume de ces parties étant marquée de roussâtre en long, le roux formant une étroite ligne qui descend du coin de l'œil jusqu'au bas du noir de la gorge, lequel noir, teint de fauve, descend après de chaque côté du corps jusqu'aux couvertures du dessous de la queue, qui, ainsi que le bas-ventre, sont noirs; tout le milieu du dessous du corps, à partir du noir de la gorge jusqu'au bas-ventre, est d'un blanc sali de roussâtre; les couvertures du dessous des ailes, ainsi que les barbes intérieures des pennes alaires, sont blanches; enfin, le bec et les pieds sont noirs. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Promérops et des Guêpiers*, supplément.)

4me GENRE. — JACAMARALCYONIDE. *GALBALCYRHYNCHUS.* (O. Des Murs.)

Galbula, Jacamar; *Alcyon*, Martin-Pêcheur, par contraction; ῥύγχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, légèrement incliné, plus haut que large, comprimé en lame de couteau, dépassant presque le niveau du front, aigu, à bords lisses, garni, à la base, de poils rigides, droits, allongés et dirigés en avant.

Narines arrondies, à moitié ouvertes, à découvert, et percées un peu en avant de la base du bec.

Ailes allongées, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues, les secondaires arrivant au niveau des primaires.*

Queue très-courte, à peine moitié de la longueur du corps, arrondie.

Tarses courts, de la longueur du doigt externe antérieur, les deux externes égaux, et non soudés entre eux, le pouce le plus court; ongles courts, comprimés, arqués et aigus.

Tour des yeux nu; les plumes de l'occiput rigides, dépassant la nuque, et érectiles.

Une seule espèce, de l'Amérique méridionale, le Jacamaralcyonide à oreillons blancs (*Galbalcyrhynchus leucotis*), O. Des Murs.

Voici en quels termes, et sur quelles considérations nous avons établi ce genre dans notre *Iconographie ornithologique*, ou planches peintes. (3e livraison, juin 1845.)

Jusqu'à ce jour, les Galbulidés ne comptaient que trois genres; nous venons proposer d'y en ajouter un quatrième fondé sur une espèce singulière de Jacamar de la Colombie.

Cette espèce a, par les proportions de son bec, un caractère tel, qu'elle nous semble devoir constituer par cela même un genre à part dans les Galbulidés.

Ainsi, son bec, dans les proportions de longueur ordinaire à celui des Jacamars en général, a en hauteur un développement inconnu dans cette famille. Presque droit, il dessine pourtant, à partir de la naissance du front, une espèce de ligne bombée, surmontant même le niveau du crâne, et sensiblement infléchie vers la pointe; cette courbe est suivie parallèlement, dans tout son prolongement,

par la commissure du bec; mais la mandibule inférieure quitte ce parallélisme à partir du premier tiers de sa longueur pour finir en ligne droite vers la pointe; d'une épaisseur ordinaire et proportionnelle à sa base, ce bec va toujours en s'aplatissant verticalement, et en lame de couteau à partir des narines, au point d'avoir à peine en épaisseur, à son milieu, le quart de sa hauteur.

Si, à ce caractère, ce Jacamar joignait celui particulier au *Galbula* (*Jacamaralcyon*) *tridactyla*, Vieillot, ce serait assurément le meilleur type du genre si heureusement formé par Le Vaillant sous le nom de Jacamaralcyon, conservé depuis par MM. Lesson et G. R. Gray, et définitivement acquis à la science; car, par son bec et sa forme trapue, et si exceptionnellement ramassée, il indique bien mieux que le *Galbula tridactyla*, par ses pattes, le passage et la transition des vrais Jacamars (*Galbula*) aux Martins-Pêcheurs (*Alcyon* et *Alcedo*). C'est ce rapport de similitude qui, pour le différencier du nom de Jacamaralcyon de Le Vaillant, nous l'a fait appeler en français Jacamaralcyonide, et en latin *Galbalcyrynchus*, qui exprime la même idée.

A l'exception du bec, relativement monstrueux, cet Oiseau possède et réunit, du reste, tous les caractères intimes propres aux Jacamars, tels que ceux tirés des narines, des poils rigides garnissant la commissure du bec, des ailes et des pattes.

Il en faut excepter aussi cependant les plumes qui recouvrent tout le sommet de la tête, depuis le bec jusqu'à la nuque, lesquelles sont d'une nature rigide (ayant quelque rapport avec celles des mêmes parties chez le Caloramphe) telle, qu'elles figurent une huppe en arrivant à cette dernière région, aspect qui tient aussi à l'aplatissement bien marqué de tout le *capistrum*, et qui donne à notre Oiseau une physionomie toute particulière. Nous en dirons autant des plumes blanches garnissant la joue et le méat auditif, qui offrent la même rigidité. Cette remarque est d'autant plus frappante, qu'elle contraste avec la nature molle et soyeuse si spéciale au plumage des Jacamars.

JACAMARALCYONIDE A OREILLONS BLANCS. *GALBALCYRHYNCHUS LEUCOTIS* (O. Des Murs.)

Les couleurs de cet Oiseau, tout en rentrant dans l'ensemble de celles ordinaires aux Jacamars, sont pourtant loin d'en avoir l'éclat. Tout le dessus de la tête est noir, les oreilles sont blanches; tout le corps marron foncé, à l'exception des ailes et de la queue, qui sont d'un vert noirâtre légèrement bronzé; l'extrémité des rémiges secondaires est bordée de marron; bec de couleur de corne blanchâtre, excepté à la pointe, qui est grisâtre; peau nue du tour de l'œil rose; pieds jaunes.

Longueur totale.	$0^m,19$;
— du bec.	$0^m,05$;
Hauteur du bec à la base. . . .	$0^m,01\ 1/2$;
Longueur de la queue.	$0^m,06$.

L'individu qui nous a servi à l'établissement du genre et à la description qui précède, et qui se trouve au Muséum d'histoire naturelle de Paris, venait de Santa-Fé de Bogota.

MM. de Castelnau et Deville en ont rapporté un assez grand nombre d'individus des bords de l'Amazone, qui ne diffèrent en rien du nôtre, et qui sont venus détruire les doutes que nous avions conçus au sujet de la dimension réelle de la queue, en rendant définitif et en confirmant chez ce genre de caractère le brièveté remarquable de cet organe.

5me GENRE. — JACAMÉROPS. *JACAMEROPS*. (Le Vaillant, G. Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, un peu moins haut que large, incliné dans toute sa longueur, les deux mandibules parallèles l'une à l'autre, et la carène de la mandibule inférieure suivant la même courbure, les deux côtés de la base de cette mandibule formant une dépression et comme aplatis; quelques

poils roides et courts à la base, sur les côtés; arête de la mandibule supérieure tranchante, ses deux côtés formant comme deux surfaces planes réunies au sommet à angle presque droit.

Narines largement ouvertes, ovalaires, percées à la base et au sommet de la mandibule.

Ailes médiocres, arrondies, obtuses, *la quatrième rémige la plus longue.*

Queue longue, très-étagée, ayant presque la forme d'un fer de lance.

Tarses robustes, à demi emplumés, beaucoup plus courts que le doigt externe antérieur, qui est le plus long de tous, celui-ci uni à l'interne dans presque toute sa longueur; tour de l'œil nu.

Fig. 32. — *Jacamerops grandis*

Fig. 33. — *Jacamerops grandis.*

Une seule espèce de l'Amérique tropicale, le Jacamèrops Jacamarici (*Jacamerops* [*Alcedo*] *grandis*, Gmelin), G. Cuvier.

En traitant du genre Galbuloïde, nous avons dit que Le Vaillant était le créateur du genre Jacamèrops, et pourquoi nous conservions ce dernier nom à celui-ci et non à l'autre : nous n'y reviendrons donc pas.

JACAMÈROPS JACAMARICI. *JACAMEROPS* [*ALCEDO*] *GRANDIS.* (Gmelin, G. Cuvier.)

Le Jacamarici a la gorge blanche; le dessus des grandes pennes alaires et des latérales de la queue est entièrement d'un riche vert doré bleuissant sous certain aspect, et le dessous d'un vert clair, bleuâtre; le dessus de la tête, les joues, le derrière du cou, le haut de la gorge, le manteau, les couvertures des ailes, les dernières pennes alaires, le croupion, les couvertures supérieures de la queue, tout le dessus de l'Oiseau enfin est d'un vert doré, mais d'un or rougeâtre couleur de cuivre de rosette, et qui prend des tons ou plus verts ou plus rouges, suivant les différents coups de lumière. Les grandes pennes des ailes sont noirâtres extérieurement, non grisonnant dans leurs parties intérieures. Tout le dessous de l'Oiseau, à partir du blanc du dessous de la gorge et y compris les couvertures du dessous de la queue, ainsi que celles du revers des ailes, est d'un roux foncé uniforme et absolument semblable à celui de ces mêmes parties dans les Jacamars d'Amérique; le bec est noir, et les pieds sont brunâtres. (Le Vaillant, *Histoire des Jacamars.*)

SEPTIÈME TRIBU. — TROGONIDÉS ou COUROUCOUS.

Les Trogonidés ou Couroucous, qui appartiennent à l'ancien et au nouveau continent, ont pris leur nom vulgaire et générique de *Couroucous* ou *Couroucoais*, de celui que les Brésiliens, selon Buffon et les auteurs espagnols, donnent à ces Oiseaux, appelés au Brésil *Curucuis*, qu'on doit, dit le même naturaliste, prononcer *Couroucouis* ou *Couroucoais*, et ce mot représente leur voix d'une

manière si sensible, que les naturels de la Guyane n'en ont supprimé que la première lettre, et les appellent *Ouroucoais*.

Leurs caractères sont d'avoir le bec court, crochu, plus ou moins dentelé, plus large en travers qu'épais en hauteur, et assez semblable à celui des Perroquets : ce bec est entouré à sa base de plumes effilées, couchées en avant, mais moins longues que celles des Oiseaux barbus, dont nous avons déjà parlé. Ils ont de plus les pieds fort courts et couverts de plumes à peu de distance de la naissance des doigts, qui sont disposés deux en arrière et deux en avant. (Buffon.)

Fig. 34. — *Trogon puella.*

Fig. 35. — *Trogon puella.*

Ailes d'une forme toute particulière, se rapprochant beaucoup de celles de certains Gallinacés, à baguettes épaisses, dures et fortement arquées et cintrées en dedans, c'est-à-dire du côté du corps.

Les tarses plus courts que le doigt le plus long, la bouche ample, la langue courte, triangulaire, pointue; un faisceau de poils plus roides que ceux de la mandibule supérieure semble implanté sur la substance cornée même du bec aux côtés de la base de la mandibule inférieure.

Enfin ils ont presque constamment les rectrices terminées carrément et comme coupées avec des ciseaux.

Le plus grand nombre est pourvu, vers la région occipitale, d'un grand espace dénudé, le plus ordinairement coloré en bleuâtre.

Et ce qu'ils offrent sans contredit de plus remarquable, et à quoi on n'a pas assez fait attention, c'est la conformation de leurs pattes, si exceptionnelle dans tout l'ordre des Zygodactyles, dont ils ferment pour nous la série. Leurs doigts sont bien, en effet, divisés deux en avant et deux en arrière; mais ici, au contraire des autres Zygodactyles, les doigts externes sont les plus courts et les doigts internes les plus longs. Le fait est par lui-même assez extraordinaire et insolite pour être signalé à l'attention des ornithologistes. De là la versatilité du doigt interne postérieur, signalée par Vieillot, et également indiquée par Lesson. Ce caractère seul pourrait suffire, ce nous semble, sinon à justifier, au moins à motiver le parti que nous avons pris de clore les Zygodactyles par cette tribu. Ajoutons à cette considération celle de la nature douce et soyeuse de leurs plumes, qui, selon la remarque judicieuse de Lesson, à part leur brillant éclat, a la plus complète analogie avec celle des Chouettes et des Engoulevents.

Cette tribu, ainsi que l'observe M. Temminck, fournit une des exceptions les plus frappantes à l'opinion hypothétique de Buffon sur le système de répartition des animaux dans les deux continents. A l'époque où il écrivait, en effet, trois espèces de Trogonidés étaient seulement connues, et toutes trois uniquement de l'Amérique. Or, le *Trogon Narina*, Vieillot, Couroucou Narina de Le Vaillant, exclusivement propre au sud de l'Afrique, a les formes, les caractères et les couleurs tellement identiques à celles des espèces américaines, qu'il n'est pas possible d'assigner la moindre nuance différentielle de race.

Les Trogonidés ne forment qu'une famille.

Tout ce qui a rapport aux formes extérieures de ces Oiseaux étant absolument semblable dans toutes les espèces, soit d'Amérique, des Indes et de l'Afrique, il est plus que probable qu'il en doit

être de même à l'égard de leurs mœurs et de leurs habitudes naturelles, quel que soit le pays qu'ils habitent, puisqu'il est de fait qu'on ne trouve de Couroucous que dans les régions brûlantes de l'ancien et du nouveau continent; ce qui, pour eux, constituant partout la même température, le climat ne doit pas plus avoir influé sur leur manière d'être qu'il n'a opéré sur leurs caractères extérieurs, qui partout sont les mêmes. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Couroucous.*)

FAMILLE UNIQUE. — TROGONINÉS.

Jusqu'en 1837, les Trogoninés, tout en étant groupés en famille sous le nom de Trogonés, par Lesson, ne formaient qu'un genre. A cette époque, Swainson y établit cinq divisions sous les noms de :

1° Couroucou (*Trogon*), Mœhring;
2° Temnure (*Temnurus*), Swainson;
3° Apaloderme (*Apaloderma*), Swainson·
4° Harpactès (*Harpactes*), Swainson;
5° Calure (*Calurus*), Swainson.

Tous ces genres ont été maintenus par M. G. R. Gray, qui a remplacé le nom de *Temnurus*, déjà employé par celui de *Priotelus*, et, par M. Ch. Bonaparte. Nous réduisons ces genres à trois dans l'ordre suivant :

1° Calure, que nous remplacerons par le nom un peu barbare de Pharomacre;
2° Couroucou, dans lequel nous confondrons les genres Priotèle et Apaloderme;
3° Harpactès.

En Asie, en Afrique comme en Amérique, les mœurs de ces Oiseaux sont les mêmes.

Les Couroucous sont des Oiseaux solitaires qui vivent dans l'épaisseur des forêts humides, où ils se nourrissent d'Insectes. On ne les voit jamais aller en troupe; ils se tiennent ordinairement sur les branches, à une moyenne hauteur, le mâle séparé de la femelle, qui est posée sur un arbre voisin. On les entend se rappeler alternativement en répétant leur sifflement grave et monotone *ouroucouais*. Ils ne volent point au loin, mais seulement d'un arbre à un autre, et encore rarement, car ils demeurent tranquilles au même lieu pendant la plus grande partie de la journée, et sont cachés dans les rameaux touffus, où l'on a beaucoup de peine à les découvrir, quoiqu'ils fassent entendre leur voix à tout moment; mais, comme ils ne remuent pas, on ne les aperçoit pas aisément (1). Ces Oiseaux sont si garnis de plumes, qu'on les juge beaucoup plus gros qu'ils ne le sont réellement; ils paraissent de la grosseur d'un Pigeon, et n'ont pas plus de chair qu'une Grive; mais ces plumes si nombreuses et si serrées sont en même temps si légèrement implantées, qu'elles tombent au moindre frottement, en sorte qu'il est difficile de préparer la peau de ces Oiseaux pour les conserver dans les cabinets. (Buffon.)

Cette apparence de grosseur n'est due chez eux qu'à la longueur des plumes qui leur couvrent tout le sternum et le croupion, et dont le nombre est très-considérable. Ces plumes ont aussi toutes de très-longues barbes, douces et cotonneuses. Une chose qui leur est commune aussi, c'est d'avoir la tige de chacune de leurs plumes large et terminée en une barbe déliée, de manière qu'en passant la main sur le dos de l'Oiseau, en sens contraire, ou, comme on dit vulgairement, à rebrousse poil,

(1) On est toujours incertain, dit Le Vaillant, si c'est bien eux qu'on voit ou une branche morte, ou un paquet de feuilles.

on sent, comme autant d'épingles, les pointes qui terminent les vraies côtes des plumes, caractère rare chez les Oiseaux, et que nous n'avons retrouvé que dans le genre des Échenilleurs. Les Couroucous n'ont pas seulement le corps petit relativement à leur grosseur apparente, ils sont encore d'une maigreur extrême et d'une complexion très-faible, à ce qu'il paraît du moins. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

En Amérique, d'après d'Azara, les Couroucous se tiennent communément à la hauteur moyenne des arbres, sans descendre sur les branches basses ni à terre. Ils restent assez longtemps tranquilles à guetter les Insectes qui passent à leur portée et qu'ils saisissent avec adresse. On ne les voit jamais ni en familles ni en troupes, et ils se tiennent seuls ou par paires. Leur vol, qui est rapide et par ondulations verticales, ne se prolonge pas. Ces Oiseaux sont si peu farouches, qu'on peut les approcher tant que l'on veut; j'en ai vu, dit cet observateur, tuer avec un bâton. Ils ne voyagent point, ils ne se font guère entendre que dans la saison des amours, et leur cri ne consiste que dans la répétition fréquente des syllabes *pio*, d'un son de voix fort, sonore et mélancolique. Le mâle et la femelle se répondent (1). Ils pratiquent leur nid sur les arbres, en creusant par le bas les nids de Fourmis jusqu'à ce qu'ils aient fait une cavité assez grande dans laquelle la femelle dépose ses œufs au mois de septembre. J'ai vu, continue-t-il, le mâle accroché à un arbre comme les *Charpentiers* (les Pics), occupé à creuser le nid avec son bec, tandis que la femelle restait tranquille sur un arbre voisin, les yeux tournés vers le mâle et paraissant l'encourager. Ces fourmilières forment sur les arbres des bosses de deux ou de plusieurs pieds de diamètre, dont l'intérieur est partagé en tout sens par de larges galeries. Les Fourmis qui les construisent portent le nom de *Cupig*.

Une note du chevalier Lefebvre-Deshayes, adressée à Buffon au sujet du type du genre *Trogon*, le Trogon *Curucui*, Linné, vient compléter le peu de renseignements que l'on possède sur les mœurs de la famille.

C'est dans l'épaisseur des forêts, dit-il, que cet Oiseau se retire au temps des amours; son accent mélancolique et même triste semble être l'expression de la sensibilité profonde qui l'entraîne dans le désert pour y jouir de sa seule tendresse et de cette langueur de l'amour plus douce peut-être que ses transports. Cette voix seule décèle sa retraite, souvent inaccessible, et qu'il est difficile de reconnaître ou de remarquer.

Les amours commencent en avril. Ces Oiseaux cherchent un trou d'arbre et le garnissent de poussière ou de bois vermoulu; ce lit n'est pas moins doux que le coton ou le duvet. S'ils ne trouvent pas du bois vermoulu, ils brisent du bois sain avec leur bec et le réduisent en poudre; le bec, dentelé vers la pointe, est assez fort pour cela; ils s'en servent aussi pour élargir l'ouverture du trou qu'ils choisissent lorsqu'elle n'est pas assez grande. Ils pondent trois ou quatre œufs blancs et un peu moins gros que ceux de Pigeon.

Pendant que la femelle couve, l'occupation du mâle est de lui porter à manger, de faire la garde sur un rameau voisin, et de chanter. Il est silencieux et même taciturne en tout autre temps; mais, tant que dure celui de l'incubation de sa femelle, il fait retentir les échos de sons languissants, qui, tout insipides qu'ils nous paraissent, charment sans doute les ennuis de sa compagne chérie.

Les petits, au moment de leur éclosion, sont entièrement nus, sans aucun vestige de plumes, qui, néanmoins, paraissent pointer deux ou trois jours après. La tête et le bec des petits nouvellement éclos semblent être d'une prodigieuse grosseur, relativement au reste du corps; les jambes paraissent aussi excessivement longues, quoiqu'elles soient fort courtes quand l'Oiseau est adulte. Le mâle cesse de chanter au moment que les petits sont éclos; mais il reprend son chant en renouvelant ses amours, aux mois d'août et de septembre.

Ils nourrissent leurs petits de Vermisseaux, de Chenilles, d'Insectes; ils ont pour ennemis les Rats, les Couleuvres et les Oiseaux de proie de jour et de nuit; aussi l'espèce des Ouroucoais n'est pas nombreuse, car la plupart sont dévorés par tous ces ennemis.

Lorsque les petits ont pris leur essor, ils ne restent pas longtemps ensemble; ils s'abandonnent à leur instinct pour la solitude et se dispersent.

(1) On peut, dit Sonnini, annonateur un peu chagrin de d'Azara, comparer ce cri triste et plaintif au vagissement d'un enfant abandonné.

Merles polyglottes surpris par un Crotale.

M. le chevalier Deshayes, ajoute Buffon, a essayé de nourrir quelques-uns de ces Oiseaux de l'année précédente, mais ses soins ont été inutiles, soit langueur ou fierté, ils ont obstinément refusé de manger. Peut-être, dit-il, eussé-je mieux réussi en prenant de petits nouveau-nés; mais un Oiseau qui fuit si loin de nous, et pour qui la nature a mis le bonheur dans la liberté et le silence du désert, paraît n'être pas né pour l'esclavage et devoir rester étranger à toutes les habitudes de la domesticité. (Buffon.)

Ces Oiseaux, dit Le Vaillant, ne vivent que d'Insectes; je n'ai du moins trouvé dans l'estomac de ceux que j'ai tués que des élytres, et des pattes d'Araignées, de Sauterelles, de Mantes, de Cigales et des peaux de Chenilles. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

Quoique la nourriture des Couroucous consiste principalement en Insectes, ils recherchent aussi certains fruits mous et succulents; ils abandonnent la sombre épaisseur du feuillage qui leur sert de retraite pendant la chaleur du jour, et se mettent en mouvement à la fraîcheur du matin et du soir, ce qui a fait attribuer à ces Oiseaux l'organe de la vue extrêmement sensible. L'ombrage sous lequel ils vivent presque toujours contribue sans doute à la brillante coloration du plumage et à maintenir dans tout son éclat l'extrême pureté des teintes très-fraîches, mais singulièrement fugitives, dont les plumes sont couvertes.

La matière colorante du plumage des Couroucous est en effet à tel point fugitive, que ces belles teintes sont bientôt flétries dans nos collections. Pour peu que le plumage de ces Oiseaux soit exposé à la lumière du jour, on voit les couleurs faiblir en peu de temps, et l'action des rayons du soleil les détruit totalement. Le rouge, le jaune et l'orange passent au blanc terne, et le vert prend une teinte cuivrée. Des individus décolorés de cette manière ont très-souvent été décrits comme des espèces distinctes. (Temminck, planches coloriées, texte.)

Les Couroucous ont un sternum très-court et très-large, surtout en arrière; la fosse sous-clavière est petite; la crête sternale est très-haute; son bord inférieur est convexe, et l'antérieur très-excave, l'angle étant récurrent en arrière.

Les apophyses médiane et latérale du bord antérieur sont médiocrement saillantes, et le bord postérieur ou abdominal est divisé profondément par deux échancrures, dont la supérieure est la plus grande. Des deux apophyses qui les forment, la supérieure, plus longue, est très-dilatée à son extrémité.

Le bord thoracique, concave dans un grand tiers antérieur, est convexe dans le reste de son étendue.

L'articulation des côtes, qui sont au nombre de six, répond presque entièrement à la fosse sous-clavière.

Les clavicules, de médiocre longueur, sont fort dilatées à leur base, de manière à se toucher et à occuper presque entièrement le bord antérieur du sternum.

La fourchette, assez forte, très-arquée, peu ouverte, a ses branches arrondies, et une sorte d'apophyse au point de la symphise; elle ne touche cependant pas au sternum. (De Blainville, *loc. cit.*)

1er GENRE. — PHAROMACRE. *PHAROMACRUS.* (De la Llave.)

Φαρος, gosier; μακρος, long.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de moitié de longueur de la tête, pas plus large que haut, recourbé jusqu'à la pointe, qui porte une petite et unique dent, à arête arrondie; les deux mandibules de la même longueur, à bords mandibulaires lisses et unis, l'inférieure se relevant à son extrémité vers la supérieure; pas de poils à la base.

Narines percées dans une large fosse ouverte à la base du bec, à moitié découvertes, et légèrement engagées dans les plumes du front.

Ailes allongées, un peu concaves, surobtuses, *à quatrième et cinquième rémiges les plus longues,*

dépassant le croupion du tiers de leur longueur; les couvertures supérieures allongées, molles, à barbules décomposées, et retombant verticalement sur les rémiges, qu'elles cachent en partie.

Queue ample, longue et étagée sur les côtés, et plus ou moins carrée ou arrondie à son extrémité, mais en général cachée par les couvertures susaudales, qui presque toujours atteignent et le plus souvent dépassent de beaucoup l'extrémité des rectrices.

Tarses plus courts que le doigt antérieur le plus long, qui est le doigt interne, presque entièrement emplumés; doigts grêles, allongés, les deux antérieurs soudés jusqu'à la seconde articulation; ongles longs, crochus, comprimés et aigus.

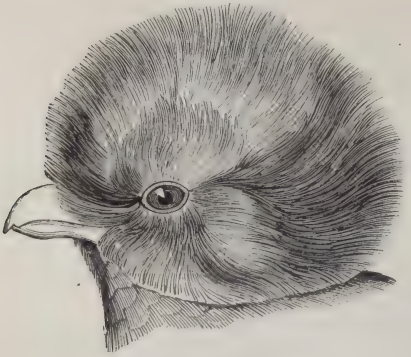


Fig. 36. — *Pharomacrus resplendens.*

Fig. 37. — *Pharomacrus resplendens.*

Six espèces, toutes de l'Amérique tropicale. Type : le Pharomacre Mocinno, et le Pharomacre joli ou du Pérou.

Jusqu'en 1837, les Couroucous à crêtes et à parements avaient été confondus et compris dans le genre unique *Trogon;* et, depuis cette époque, cette dénomination générique, adoptée avec empressement, continuait à prévaloir sans conteste, lorsqu'en 1850, et dans ses laborieuses investigations au sujet de son *Conspectus*, M. Ch. Bonaparte découvrit que de La Llave, dès 1801, avait créé le nom générique de *Pharomacrus* pour les mêmes Oiseaux. La conclusion naturelle était forcément de déposséder Swainson au profit de de La Llave, sinon comme plus harmonieux, au moins comme plus ancien. Par quel motif M. Ch. Bonaparte a-t-il jugé devoir faire exception au principe de priorité, en maintenant le nom nouveau de préférence à l'ancien, et jusqu'à quel point devrait-on le suivre dans cette exception, surtout quand l'innovateur en cette matière, M. G. R. Gray, n'a pas craint, dans l'application rigoureuse de son système de restitution, de déposséder des noms élevés et considérés dans la science comme ceux de Brisson, de Linné et de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire? Nous croyons donc d'une bonne justice et d'une saine logique de faire ce que n'a pas fait M. Ch. Bonaparte, et de restituer au genre qui nous occupe le nom le plus anciennement connu, alors surtout qu'il n'a jamais été employé dans aucune autre branche.

Ce genre renferme les plus riches et les plus ornementés de tous les Trogonidés. Les espèces qui le composent sont remarquables, à part le prolongement inaccoutumé de leurs couvertures susalaires et susaudales, par la forme et la disposition des plumes de la tête : ces plumes, chez certaines espèces, sétiformes, allongées et filamenteuses, offrent, par leur mode d'implantation verticale et non imbriquée, une véritable crête ou huppe, ou crinière continue depuis la base du bec jusqu'à la nuque.

PHAROMACRE MOCINNO. *PHAROMACRUS MOCINNO.* (De La Llave.)

Le mâle est couvert d'une livrée dont l'éclat peut rivaliser avec celle du Paon. Une teinte de bronze doré couvre toute la tête et la gorge; le cou, la poitrine, le dos, le manteau, les couvertures alaires et caudales, et les deux plumes du milieu un peu plus longues que les pennes, reflètent un vert doré extraordinairement brillant; ces teintes éclatantes sont encore relevées par la nature du plumage très-velouté et des barbes décomposées qui forment bordure; les plus grandes des couvertures s'étendent sur le noir profond de toute l'aile en lames brillantes, et les grandes couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont allongées en larges filets frangés sur les bords, ajoutent à la parure très-riche de tout ce plumage, relevé par le carmin pur dont tout le ventre et les couvertures inférieures sont colorés; la queue est noire, mais les deux pennes extérieures sont terminées de blanc; les plumes des tarses sont noires; le bec est rougeâtre.

Longueur totale. . . . . $1^m,02$;
— des grandes couvertures de la queue. . . . . $0^m,82$.

Les sauvages de l'intérieur du Brésil se servent de la peau de ce Couroucou comme ornement; les deux longues plumes de la queue de cet Oiseau, réunies en panache, sont employées, dit-on, à la parure des dames péruviennes. (Temminck, planches coloriées, texte.)

2me GENRE — COUROUCOU. *TROGON.* (Mœhring.)

Τρεγω, je broie.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec robuste, plus court que la tête, plus large que haut, convexe, et comme renflé en dessus, garni à la base de soies longues dirigées en avant, à pointe crochue, à arête peu marquée, à bords mandibulaires dentelés dans toute leur étendue; la mandibule inférieure excessivement déprimée, et ayant à peine la moitié de hauteur de la mandibule supérieure, et se relevant à son extrémité vers celle-ci.

Fig. 38. — *Trogon* [*Apaloderma*] *narina.*

Fig. 39. — *Trogon* [*apaloderma*] *narina.*

Narines basales, latérales, peu apparentes, percées dans une large fosse sur le rebord des plumes du front, donnant naissance à la plus grande partie des soies qui garnissent la base supérieure du bec.

Ailes médiocres et concaves, surobtuses, *à quatrième et cinquième rémiges les plus longues, recouvrant à peine le croupion.*

Queue ample, étagée sur les côtés, et presque toujours carrée à son bout, l'extrémité des rectrices étant comme coupée.

Tarses comme dans le genre précédent; doigts grêles, à ongles médiocres, comprimés, arqués et très-aigus.

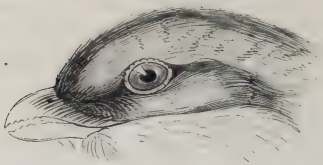


Fig. 40. — *Trogon* [*Priotelus*] *temnurus*

Fig. 41. — *Trogon* [*Priotelus*] *temnurus.*

Vingt six espèces, dont une seule de l'Afrique méridionale; toutes les autres de l'Amérique méridionale. Nous citerons le Couroucou Surucura ou Ouroucoais, celui du Mexique, le Temnure et le Narina.

Les dentelures des mandibules, si marquées et profondes qu'elles soient, n'apparaissent cependant qu'à l'âge adulte; dans le premier âge, les bords mandibulaires en manquent complètement, et sont entièrement lisses. C'est ce qui a également lieu chez les Toucans.

1. COUROUCOU CURUCUI. *TROGON CURUCUI.* (Linné.)

La tête, le cou en entier et le commencement de la poitrine, le dos, le croupion et les couvertures du dessus de la queue, sont d'un beau vert brillant, mais changeant, et qui paraît bleu à un certain aspect; les couvertures des ailes sont d'un gris bleu, varié de petites lignes noires en zigzag, et les grandes pennes des ailes sont noires, à l'exception de leur tige, qui est en partie blanche; les pennes de la queue sont d'un beau vert comme le dos, à l'exception des deux extérieures, qui sont noirâtres, et qui ont de petites lignes transversales grises; une partie de la poitrine, le ventre, et les couvertures du dessous de la queue, sont d'un beau rouge; le bec est jaunâtre, et les pieds sont bruns. (Buffon.)

Longueur totale, $0^{m},28$.

2. COUROUCOU TEMNURE. *TROGON TEMNURUS.* (Temminck.)

Bec rouge; l'extrémité de la mandibule supérieure noire; yeux rouges; le dessus de la tête d'un beau bleu violacé métallique: tout le reste des parties supérieures du dos vert métallique brillant; gorge, devant du cou et poitrine, gris très-pâle, presque blanc sur la gorge; ventre et couvertures inférieures de la queue d'un beau rouge de vermillon; plumes scapulaires, et les grandes tectrices des ailes, vertes avec une tache blanche près de leur extrémité, du côté externe seulement; rémiges noires, ornées, du côté externe, de taches blanches à leur extrémité, et d'un liséré de cette couleur à leur base; queue tronquée à son extrémité; les deux rectrices supérieures vertes au côté interne, bleues au côté externe et à leur extrémité; les trois rectrices latérales bleuâtres, terminées et maculées de blanc; les deux autres, antérieurement, bleues.

Longueur totale, 0m,26 à 0m,27.

Ce Couroucou, l'un des plus brillants, n'a encore été rencontré que dans l'île de Cuba, dont il n'est pas le moins bel ornement. Très-commun dans les bois, son séjour favori, on entend, le soir et le matin surtout, son chant plaintif, répété à longs intervalles, et qu'on pourrait rendre par *tocorr*, la première syllabe plus haute et plus forte. C'est cette habitude qui a fait dire aux Guaranis du Paraguay, en parlant d'une autre espèce (le Couroucou Surucua), que ces Oiseaux pleurent le matin pour faire venir le soleil, et le soir parce qu'il s'en va. Toujours solitaire dans les grands bois, il se pose principalement sur les basses branches, où il reste immobile des heures entières, paraissant endormi, ou du moins s'occupant peu de ce qui l'entoure; aussi est-il facile à chasser, et l'on en tue beaucoup pour la table, sa chair étant très-bonne. Il ne se nourrit que de petites graines, genre de vie qui le rapproche beaucoup des Gallinacés, et paraît être en contradiction avec la forme de son bec, qui annoncerait un insectivore plutôt qu'un granivore. (D'Orbigny, *Ornithologie de l'île de Cuba.*)

Fig. 42. — Couroucou Temnure.

Ce Couroucou est caractérisé par la forme tronquée ou par l'espèce d'entaille aux pennes dont la queue est composée; elles sont toutes découpées en forme de croissant; la baguette est plus courte que les barbes latérales auxquelles elle donne naissance, et l'un des côtés de ces barbes dépasse l'autre en une pointe aiguë. (Temminck, planches coloriées, texte.)

Du reste, son bec est dentelé comme celui de tous les vrais Couroucous, et ses caractères sont les leurs.

C'est uniquement sur la forme un peu exceptionnelle de la queue que Swainson, imité en cela par MM. G. R. Gray et Ch Bonaparte, a cru devoir en faire un genre sous le nom de *Temnurus*, remplacé par ces derniers auteurs en celui de *Priotelus*, genre dont l'utilité ne nous paraît nullement démontrée.

5. COUROUCOU NARINA. *TROGON NARINA.* (Vieillot.)

Quoique ce Couroucou d'Afrique soit un peu moins gros que celui à ventre rouge de Cayenne, il a cependant la queue plus longue et plus étagée que ce dernier. Le mâle a la tête, le cou, le manteau, les petites couvertures des ailes, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, d'un beau vert lustré, ainsi que la gorge et le devant du cou jusque sur la poitrine. Les grandes couvertures des ailes sont, sur un fond gris, finement rayées de noirâtre, et pointillées en zigzag aussi noirâtre.

Les grandes pennes alaires sont noires, et à côtes blanches bien ostensibles. Le dessous du corps, depuis le bas du cou jusques et y compris les couvertures des revers de la queue, est couleur de rose foncé. Les quatre pennes du milieu de la queue sont de même longueur, et d'un beau vert doré par-dessus; les trois latérales de chaque côté sont étagées de façon que la dernière n'arrive qu'à la moitié à peu près de la longueur des intermédiaires; ces trois pennes sont blanches dans leurs barbes antérieures, et noirâtres intérieurement. Le bec est d'un jaune qui noircit sur l'arête et vers la pointe. Les pieds sont jaunes, et les yeux rougeâtres. (Le Vaillant, *Hist. nat. des Ois. d'Afrique.*)

Habite l'Afrique méridionale.

Longueur totale, 0m,30.

Fig. 43 et 44 — Couroucou narina. (Mâle et femelle.)

Il niche, dit Le Vaillant, dans un trou d'arbre; la ponte est de quatre œufs presque ronds, d'un blanc rosé et remarquables par leur transparence et leur fragilité. L'incubation dure vingt jours, et, du moment qu'ils ont pris l'essor, les petits suivent le père et la mère fort longtemps. Dans le temps des amours, le mâle Couroucou fait entendre des sons qui semblent exprimer la douleur : dans tout autre temps, cet Oiseau est très-silencieux. Quoique difficile à découvrir, cet Oiseau était du nombre de ceux que je faisais approcher en imitant le cri de la Chouette, ou en soufflant sur le bord d'une feuille ou sur le tranchant d'une lame de couteau, ce qui prouverait qu'ils sont au moins curieux. Je ne les crois pas capables de combattre un Oiseau de proie, quelque petit qu'il soit. (*Idem, loc. cit.*)

C'est de cette espèce, qui n'offre aucune différence générique, que Swainson a fait le type de son genre *Apaloderma*, dont la caractérisque n'est réellement pas susceptible d'être énoncée en termes distincts de celle du genre Couroucou.

Fig. 1. — Tropidorhynque corniculé.

Fig. 2. — Artamus leucopygiale.

3me GENRE. — HARPACTÈS. *HARPACTES*. (Swainson.)

Αρπακτης, ravisseur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque aussi long que la tête, et en occupant en volume la moitié, mais beaucoup plus fort et plus développé que celui du genre Couroucou, *garni, à sa base, de soies dirigées en avant, à arête très-vive, arquée jusqu'à la pointe, qui est légèrement crochue, et ne porte qu'une forte échancrure à la mandibule supérieure, tout le reste des deux bords mandibulaires étant lisse et uni; mandibule inférieure excessivement déprimée et élargie, et se relevant de sa pointe vers la mandibule supérieure.*

Narines percées dans une fosse située à la base du bec donnant naissance à un faisceau de soie, et cachées dans les plumes du front.

Ailes comme chez le Trogon.

Queue comme chez le Trogon.

Tarses et doigts comme chez le Trogon; *ongles fort allongés, très-recourbés et très-aigus.*

Lorum et une partie de la face nus.

Onze espèces de l'Asie méridionale et de la Malaisie. Nous citerons l'Harpactès de Temminck.

HARPACTÈS FLAMBOYANT. *HARPACTES* [*TROGON*] *RUFULUS* (Vieillot, Blyth.)

Le mâle est remarquable par les teintes pures et brillantes du plumage. Toute la tête et la partie supérieure du cou sont d'un noir velouté; la partie inférieure du cou, la poitrine, tout le dessous du corps, le croupion et les couvertures de la queue, sont d'un rouge clair extraordinairement brillant; la partie supérieure, le dos et les scapulaires, sont couleur de rouille; les deux pennes du milieu de la queue sont brunes, terminées de noir; les deux suivantes, de chaque côté, d'un noir plein, et les trois latérales mi-partie noir et blanc; l'aile est noire, marquée de nombreux zigzags blancs; des bracelets très-larges, roses et lisérés de brun, couvrent les tarses; le bec est d'un bleu clair, et cette belle teinte règne sur la nudité qui entoure la commissure et se dirige sur les joues; une plaque nue de la même couleur est placée au-dessus des yeux.

Longueur totale, 0m,23 à 0m,24.

Habite Sumatra

Fig. 45. — *Harpactes Diardii.*

Fig. 46. — *Harpactes Diardii.*

TROISIÈME SOUS-ORDRE. — ZYGODACTYLES DOUTEUX

OU FAUX ZYGODACTYLES.

La particularité la plus remarquable qui distingue ce sous-ordre des deux autres est la faculté qu'ont les Oiseaux qui en dépendent de retourner indifféremment et avec aisance, à leur volonté, leur doigt externe d'avant en arrière, et aussi souvent, si ce n'est plus, en arrière qu'en avant, de telle sorte que, dans certains cas, en observant ces Oiseaux, leurs doigts semblent divisés trois en avant et un par derrière; dans d'autres, deux par deux, comme tous les vrais Zygodactyles.

Aussi la description qu'a donnée Le Vaillant de cette bizarre conformation est-elle la plus exacte et nous semble-t-elle devoir être conservée telle qu'il l'exprime et que nous allons la citer.

Les Touracos, dit-il, n'ont donc pas les doigts divisés de deux en deux, mais ils ont deux doigts par devant, un par derrière, et le doigt extérieur de chaque pied dirigé sur le côté, tellement que ce dernier, qui est joint au doigt extérieur du devant par une petite membrane, se tourne par devant ou par derrière, suivant que l'Oiseau en a besoin pour se poser plus solidement, d'après la grosseur ou la faiblesse de la branche sur laquelle il s'est perché, de manière même qu'il lui arrive souvent d'avoir en même temps et au même moment les doigts de chaque pied divisés différemment l'un de l'autre, soit de deux en deux, soit un derrière et trois devant, soit enfin deux par devant, un par derrière et l'extérieur tout droit sur le côté, ce dernier doigt étant toujours le seul qui, par sa direction, varie ces trois positions; ce qui, comme il est facile de le concevoir, est bien différent chez les Coucous, dont les doigts sont toujours, et dans tous les cas, divisés de deux en deux, ainsi qu'il en est même à l'égard des Perroquets, des Pics, des Toucans, des Barbus, etc., etc., dont le doigt extérieur de derrière, ni même l'intérieur, ne peut absolument pas se ramener en avant, du moins naturellement. (*Histoire naturelle des Touracos.*)

Cette double faculté, ou, pour mieux dire, ce double et multiple caractère, a été cause des nombreuses incertitudes qu'ont éprouvées les auteurs pour assigner aux Oiseaux de ce groupe leur place véritable. Nous dirons tout à l'heure combien cette place a varié.

Le sous-ordre des faux Zygodactyles ne renferme qu'une tribu fort naturelle, sous le nom de Musophagidés ou Touracos.

TRIBU UNIQUE. — MUSOPHAGIDÉS OU TOURACOS.

Les Musophagidés, indépendamment du caractère digital dont nous venons de parler, ont les tarses allongés, forts, et les doigts robustes, armés d'ongles solides, aplatis sur les côtés; les plumes des jambes descendent un peu sur les tarses, qui sont couverts de longues écailles; le bec, qui est plus ou moins fort dans les *différents genres*, est très-voûté sur son arête supérieure, et les tranches des mandibules sont cranées. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Touracos.*)

Ils nichent dans des trous d'arbres, se suspendent parfois verticalement à la manière des Pics le long des arbres, et vivent presque exclusivement de fruits, notamment de dattes et de bananes; quelques espèces y joignent des mollusques terrestres et fluviatiles.

La place des Musophagidés, disait Lesson en 1838, n'est point encore fixée : M. Cuvier les a rangés à la suite des Grimpeurs, tout en les regardant comme des Oiseaux qui seraient plus convenablement classés avec les Gallinacés et près des Hoccos. M. Temminck n'a point isolé son genre *Musophaga* des Oiseaux Zygodactyles, et il l'a laissé avant les Indicateurs et les autres Coucous. M. Vieil-

lot ne s'est pas beaucoup éloigné de cette classification en le maintenant dans sa septième famille, *Frugivores*, de la première tribu des Zygodactyles, de son deuxième ordre des Sylvains. M. de Blainville, ayant eu occasion de disséquer un *Touraco Pauline*, mort à Paris, a publié, dans le cahier de mars 1826 du *Bulletin de la Société philomathique*, une description anatomique par laquelle il établit des points de comparaison de ces Oiseaux avec les Gallinacés, les Pigeons, et dans laquelle il conclut à leur éloignement de ces genres et à leur maintien parmi les Grimpeurs. (*Complément de Buffon*, Oiseaux. Édition Pourrat.) Telle est aussi l'opinion de M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, qui les place à la fin de ses Zygodactyles.

Ce que disait alors Lesson sur les incertitudes des auteurs au sujet de la place de cette tribu, qu'il mettait entre les Couroucous et les Coucous, est encore vrai aujourd'hui dans une certaine mesure. Ainsi M. G. R. Gray la met à la fin de ses *Fringillidæ*, entre les *Coliidæ* et les *Bucerotidæ*, qui terminent son ordre des Passereaux, par conséquent tout à fait en dehors des Grimpeurs ou Zygodactyles. M. Ch. Bonaparte, dans la première édition de son *Conspectus* (1850), la place entre les *Coliidæ* et les *Upupidæ;* mais, dans sa seconde édition, revenant à ce que nous pensons être ses vrais principes, consacrés par les précédents de Cuvier, Vieillot, Temminck, de Blainville, Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire et Lesson, il les met entre les *Rhamphastidæ* et les *Cuculidæ*, c'est-à-dire entre deux familles de vrais Zygodactyles, ce qui est peut-être un peu tranché.

Pour nous, dans la conviction que ces Oiseaux tiennent évidemment plus des Zygodactyles que des Passereaux proprement dits, mais frappé de la différence de conformation de leurs doigts, si bien décrite et expliquée par Le Vaillant, nous pensons, comme M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, qu'ils ne sauraient être, sans hérésie, éloignés des Zygodactyles, et que, par conséquent, ils doivent figurer à la fin de cet ordre, servant ainsi de transition naturelle entre les Grimpeurs et les Passereaux.

Cette tribu ne se compose que d'une famille, les Musophaginés. Nous retirons le Sasa ou *Opisthocomus cristatus*, qui, pour nous, n'est ni un Grimpeur ni même un Passereau. Nous en dirons nos motifs plus tard.

FAMILLE UNIQUE. — MUSOPHAGINÉS.

Cette famille, qui, pendant longtemps, a été réduite au rang de simple genre, a été formée presque simultanément, en 1831, par Lesson (*Traité d'ornithologie*), sous le nom de *Musophageæ*, et, par M. le prince Ch. Bonaparte (*Saggio di una distribuzione metodica degli Animali vertebrati*), sous celui de *Musophagidæ*. Elle se compose aujourd'hui de trois genres :

1° Touraco (*Turacus*), G. Cuvier;
2° *Schizharis*, Wagler;
3° Musophage (*Musophaga*), Isert.

Les Musophaginés, qui, tous, nichent dans des trous d'arbres, ont encore de commun entre eux le caractère oologique : leurs œufs étant d'un blanc uniforme, mat, et d'un sphéroïde presque parfait. Ce caractère, rapproché de celui du sternum, que le docteur Lherminier, ainsi que nous le dirons bientôt, trouve avoir tant de rapports avec celui des Strigidés, est certainement fort remarquable.

1er GENRE. — TOURACO. *TURACUS*. (G. Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, garni à sa base de plumes effilées, dirigées en avant, convexe en dessus, un peu arqué, comprimé latéralement, dentelé de son milieu à la pointe, sur les bords des deux mandibules, fendu jusque sous les yeux; la mandibule inférieure formant, à sa carène, une ligne courbe légèrement convexe jusqu'au dernier tiers de sa longueur, qu'elle forme une ligne brisée, dirigée en haut vers la pointe de la mandibule supérieure, qui la recouvre et la dépasse.

Narines orbiculaires, toujours percées dans le milieu de la hauteur et surtout de la longueur de la mandibule supérieure; mais le plus souvent les plumes du capistrum *envahissant presque la moitié de la longueur du bec et des narines; celles-ci au premier abord paraissent n'être que basales;*

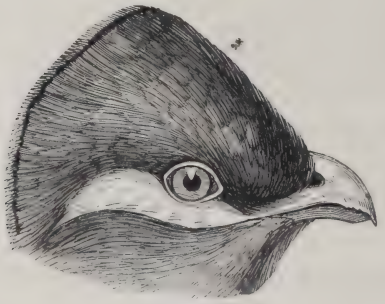


Fig. 47 — *Turacus Persa.*

Ailes courtes, subobtuses, *à penne bâtarde, courte; les troisième et quatrième rémiges les plus longues de toutes.*

Queue longue, arrondie, étagée;

Tarses robustes, légèrement emplumés sur le devant, au-dessous de l'articulation, du reste nus, garnis de cinq à six larges squamelles sur la partie antérieure, et réticulés par derrière, de la longueur du doigt médian; quatre doigts robustes, deux devant, deux derrière, les antérieurs réunis à leur base par une membrane, l'externe aussi souvent dirigé en avant qu'en arrière, et le plus ordinairement sur le côté, perpendiculairement au doigt médian; ongles solides, mais peu crochus et comprimés.

Fig. 48. — *Turacus Persa*

Fig. 1. — Cractique destructeur.

Fig. 2. — Malure bleu.

Les paupières sont caronculées; le cou, dit Le Vaillant, est long; le corps gros et bien fourni en chair; le sternum est fort court; le ventre, par conséquent très-long, offre une grande capacité, remplie par un sac membraneux très-ample, contenant une grande quantité d'aliments..... Enfin les plumes des Touracos sont fines, soyeuses et à brins désunis, excepté celles des ailes et de la queue, qui sont pleines et moelleuses. (*Histoire des Touracos.*)

Une particularité remarquable, dont nous devons la communication à Jules et Édouard Verreaux, si bons observateurs, c'est que les douze ou quatorze pennes alaires, qui sont d'un si beau pourpre violâtre, perdent cette couleur chez les individus vivants, lorsqu'elles ont été mouillées par la pluie: si, dans cet état, on vient à les toucher ou à les frotter avec les doigts, ceux-ci se trouvent aussitôt rougis par la couleur pourprée qui a déteint sur eux; et, en séchant, ces mêmes plumes reprennent leur éclat primitif. Sur la dépouille de l'Oiseau, aucun effet semblable ne se produit. Ce fait nous paraît unique dans la classe des Oiseaux.

Ce genre renferme sept espèces, toutes de l'Afrique : nous figurons le Touraco géant (*Turacus gigantæa*, Vieillot), G. R. Gray.

Buffon, qui avait eu vivant ce qu'il appelait le Touraco du Cap (*Turacus purpureus*, Cuvier), Ch. Bonaparte, en décrit ainsi les habitudes:

On nous avait assuré qu'il se nourrissait de riz, et on ne lui offrit d'abord que cette nourriture: il n'y toucha pas, s'affama, et, dans cette extrémité, il avalait sa fiente; il ne subsista, pendant deux ou trois jours, que d'eau et de sucre, dont on avait mis un morceau dans sa cage, mais, voyant apporter des raisins sur la table, il marqua l'appétit le plus vif : on lui en donna des grains, il les avala avidement; il s'empressa de même pour des pommes, puis pour des oranges; depuis ce temps on l'a nourri de fruits pendant plusieurs mois. Il paraît que c'est sa nourriture naturelle, son bec courbé n'étant point du tout fait pour ramasser des graines : ce bec présente une large ouverture, fendue jusqu'au-dessous des yeux. Cet Oiseau saute et ne marche pas; il a les ongles aigus et forts, et la serre bonne, les doigts robustes et recouverts de fortes écailles. Il est vif et s'agite beaucoup. Il fait entendre à tout moment un petit cri bas et rauque, *crcû*, *crcû*, du fond du gosier et sans ouvrir le bec; mais de temps en temps il jette un autre cri éclatant et très-fort, *co, co, co, co, co, co, co;* les premiers accents graves, les autres plus hauts, précipités et très-bruyants, d'une voix perçante et rude. Il fait entendre de lui-même ce cri quand il a faim; mais il le répète à volonté quand on l'excite et qu'on l'anime en l'imitant..... Nous ne savons rien, ajoute l'éloquent naturaliste, sur les habitudes naturelles de cet Oiseau dans son état de liberté; mais comme il est d'une grande beauté, il faut espérer que les voyageurs le remarqueront et nous feront part de leurs observations. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Ces prévisions de Buffon ont en effet été remplies, sinon à l'égard du Touraco pourpré, au moins à celui d'une autre espèce tout aussi belle, le Touraco Louri (*Turacus albocristatus*), Strickland.

Ainsi Le Vaillant, qui a observé en état de nature et de liberté le Touraco Louri, au cap de Bonne-Espérance, en décrit ainsi les mœurs:

Cet Oiseau est peu farouche et se laisse facilement approcher. Il est même si confiant et en même temps tellement curieux, qu'il vient de lui-même près de l'homme ou d'un animal qu'il aperçoit, et qu'il suit même d'arbre en arbre en faisant entendre son cri de plaisir, qu'on imite parfaitement par la syllabe *cor*, prononcée longuement du gosier, en la tremblotant par le moyen de la langue, qu'on fait vibrer en traînant beaucoup sur l'*r*. Il accompagne aussi toujours ce cri d'aise par les attitudes les plus gracieuses, soit en abaissant tout à coup sa queue très-épanouie, soit en la relevant en forme de roue, en même temps qu'il bat et déploie ses belles ailes, dont on aperçoit alors le riche incarnat dans toute sa splendeur. Outre ce cri de plaisir, qui est aussi celui qui exprime chez le mâle le sentiment de l'amour, il en a un autre qui est celui d'appel et qu'on rend très-bien par le mot *corow*, prononcé huit à dix fois de suite du fond du gosier et en grasseyant; j'étais tellement parvenu à bien contrefaire ces deux sortes de cris, que je faisais approcher de moi tous les Touracos du voisinage qui pouvaient m'entendre. Un autre cri, celui de la frayeur, de la crainte et de l'effroi, et qui faisait fuir tous ceux de ces Oiseaux qui l'entendaient, et qu'ils manifestaient à l'approche d'une Chouette ou d'un animal malfaisant quelconque, est formé de plusieurs sons éclatants, qui, retentissant au loin, ressemblent à des sons précipités de trompettes guerrières. Ce cri est ab-

solument le même que celui que fait entendre le Perroquet Vasa lorsqu'il est saisi de frayeur. Quoique les Touracos soient naturellement très-confiants et fort curieux, cependant, lorsqu'ils avaient appris à leurs dépens l'effet de nos armes, ils devenaient tellement méfiants, qu'il était très-difficile alors de les approcher; il est vrai que, comme ils étaient très-bons à manger, nous tuions tous ceux qui se présentaient à nos coups; aussi, lorsqu'il y avait quelque temps que nous étions campés dans un canton, fallait-il que nous allassions au loin pour nous en procurer; et le meilleur moyen, pour en tuer beaucoup, était de nous tenir en embuscade près des arbres chargés des fruits qu'ils recherchaient de préférence, et de les tirer à mesure qu'ils y venaient. Il m'est arrivé quelquefois, de cette manière, de tuer jusqu'à vingt de ces Oiseaux dans une matinée; et souvent, dans les premiers moments de notre arrivée dans un canton, je pouvais tirer de suite sur le même arbre quatre ou cinq Touracos sans que l'explosion du fusil fît fuir les autres; loin de là même, j'en voyais souvent accourir près de moi, attirés par la détonation de mon arme, tant ils étaient empressés à venir voir d'où provenait ce bruit qu'ils ne connaissaient pas encore, et dont ils étaient loin de redouter l'effet meurtrier.

Les Touracos ne se nourrissent absolument que de fruits qu'ils avalent tout entiers avec leurs noyaux; il est vrai que les plus gros fruits que j'aie trouvés dans la partie de l'Afrique qu'ils habitent, ne le sont pas plus qu'une noix ordinaire. Celui dont ils étaient le plus friands est le fruit d'une liane qui s'attache à tous les arbres, et que les colons et les Hottentots nomment *wilde dreuywe*, raisin sauvage. Dans l'état de domesticité, ils dépècent les pêches, les abricots, dont ils sont très-friands, ainsi que du raisin, même celui qui est desséché; des cerises, des prunes. On peut aussi leur donner du riz cuit, pourvu qu'il soit un peu sucré, même de la mie de pain imbibée de vin sucré; cependant ils préfèrent toujours le fruit, et ce n'est qu'à défaut de ceux-ci qu'ils mangent le pain et le riz. Lorsque je repassai du Cap en Europe, j'avais embarqué avec moi plusieurs Touracos vivants; mais mon voyage ayant été fort long, puisqu'il dura près de six mois sans relâcher, les fruits m'ayant manqué, ils ne vécurent que de riz et de biscuit préparé au sucre. Cependant ils périrent tous, mais seulement, je crois, par le froid excessif que nous éprouvâmes aux approches de l'Europe, dans le courant de décembre. Il est vrai que mon voyage fut si malheureux, que, vingt fois sur le point de périr avant de pouvoir gagner le port de Flessingue, où même nous fîmes naufrage, je ne pensai guère, dans ces moments de détresse, à soigner mes Touracos et à les préserver surtout du froid.

Le Touraco Louri niche dans des grands trous d'arbres, qui ne manquent pas dans les forêts d'Afrique, où les arbres meurent de vieillesse, et où les grands vents et les orages en cassent souvent. La ponte est de quatre œufs d'un blanc bleuâtre. Le mâle et la femelle couvent tour à tour, et les jeunes suivent longtemps le père et la mère. Les Touracos sont sédentaires dans le sud de l'Afrique, et passent l'année entière dans les mêmes cantons. On n'en trouve point sur la côte ouest, parce qu'il n'y a point de forêts de ce côté, du moins dans toute la partie que j'ai parcourue.

Les ailes des Touracos sont petites, faibles et très-bombées; aussi ces Oiseaux volent-ils lourdement, battent beaucoup des ailes et ne font pas de grands trajets, d'autant qu'étant très-pesants ils sont naturellement lourds dans l'action du vol; en revanche ils sont d'une agilité surprenante à sauter de branche en branche et à parcourir toutes celles des plus gros arbres, sans pour cela déployer leurs ailes. (*Histoire naturelle des Touracos.*)

Un Touraco Pauline (*Turacus erythrolophus*, Vieillot), G. R. Gray, que M. de Blainville a vu vivant, était remarquable par la douceur et l'élégance de ses mouvements, par l'ondulation de ses formes, tout à fait en rapport avec la finesse et la mollesse des jolies teintes nuancées de son plumage. Il se tenait également bien perché ou à terre, et son doigt externe plus souvent en arrière qu'en avant, mais cependant beaucoup moins complétement que dans les véritables Oiseaux Zygodactyles.

Avide de caresses, il se laissait toucher et flatter avec une satisfaction toute particulière, et il répondait aux caresses par un petit bruit sourd répété, qui en était l'indice non équivoque. En s'approchant des barreaux de sa cage dans cette intention et dans celle d'obtenir quelque friandise de son gardien, il élevait gracieusement la tête, ornée de sa jolie huppe; ses yeux, dont l'iris était d'un rouge assez vif, exprimaient très-bien ses désirs; il sautait avec agilité sur les bâtons de sa cage. On

le nourrissait de fruits, de sucreries, de pain trempé dans l'eau sucrée. (*Nouveau Bulletin des Sciences*, par la Société philomathique de Paris, 1826.)

Le docteur Petit, dont le voyage en Abyssinie, exécuté de 1839 à 1843, s'est terminé si malheureusement, nous apprend par ses notes, que nous avons été chargé de reproduire, dans la partie zoologique de ce voyage publiée par le lieutenant de vaisseau Théop. Lefebvre, qu'une autre espèce, le Touraco à oreillons blancs (*Turacus leucotis*, Rüppell), G. R. Gray, fréquente les kolquals au bord des torrents, vole d'arbre en arbre, s'accroche aux branches verticales des kolquals, comme les Pics, est facile à approcher, ne fait entendre ni chant ni cri, perche de préférence sur les euphorbes, et fait sa principale nourriture de petits Mollusques des torrents et de dattes.

C'est la première fois que ce détail de mœurs, relatif à leur ascension le long des branches verticales, est cité dans l'*Histoire des Touracos*. Le fait est d'autant plus intéressant et mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il peut aider puissamment à faire assigner définitivement à ces Oiseaux leur place dans la série.

Les Touracos, en général, dit M. de Blainville, ont un port élégant, déterminé par la longueur du corps en totalité, et par la forme allongée et assez étroite de la queue. La brièveté du bec, sa forme même, courte, triangulaire, subcarénée et remontant sur la racine du front, où il est couvert par des plumes effilées, donnent à la tête de ces Oiseaux quelque chose de gracieux, encore augmenté par la belle huppe courte et droite qui la garnit dans toute sa longueur, et même qui se prolonge jusqu'à l'origine du col; cette huppe, composée de plumes effilées sur plusieurs rangs, et adossées obliquement, celles d'un côté contre celles de l'autre, est toujours droite, et ne peut être comparée à celle des huppes, par exemple, qui est tantôt abaissée et tantôt dans une sorte d'épanouissement.

Les yeux sont grands, vifs, brillants, et entourés d'un petit espace nu garni de tubercules charnus, un peu comme cela a lieu dans le plus grand nombre des Gallinacés.

Les oreilles, situées très-peu en arrière des yeux, sont médiocres, semi-lunaires, et, en général, plus grandes que dans ce dernier groupe d'Oiseaux.

Les narines ne sont que des trous ovales percés dans le milieu de la substance même du bec, sans écaille supérieure, comme dans les Gallinacés, et en grande partie couvertes par les plumes de la base du bec.

La langue est assez petite, triangulaire, large proportionnellement à sa longueur, pointue et entière à son extrémité, avec deux cornes denticulées et assez prononcées à sa base.

Les ailes sont courtes, arrondies un peu, il est vrai, comme dans les Gallinacés; mais la proportion des pennes n'est pas la même, et surtout la première cubitale n'est pas beaucoup plus grêle et plus courte que les autres, caractère particulier et distinctif du système pennaire de l'aile des Gallinacés.

Les membres abdominaux sont assez forts et robustes.

Les tarses sont couverts d'une seule rangée de cinq à six plaques obliques, tandis que dans les Gallinacés il y en a toujours deux formées de pièces polygonales.

Les doigts sont de médiocre longueur; les latéraux sont égaux; l'interne étant un peu uni à la base avec le médian; l'externe est excessivement susceptible d'être porté en arrière, et même il n'est jamais complétement en avant. Les ongles sont courts.

Dans l'organisation plus profonde, M. de Blainville a fait les remarques suivantes.

Le peigne dans l'œil est très-oblique, et présente quinze ou seize plis d'un côté, et seulement dix à douze de l'autre.

Le sternum est très-court, comme dans tous les Oiseaux qu'il a réunis artificiellement sous le nom de Grimpeurs; à peine, en effet, occupe-t-il la moitié de la longueur du tronc en totalité dont l'abdomen occupe le reste; il est large, et presque carré; son bord postérieur offre deux échancrures assez profondes, l'externe cependant un peu plus que l'interne, ce qui est toujours le contraire dans les véritables Gallinacés; il n'y a pas de dilatation dans les apophyses qui les limitent. Le bord antérieur, plus large que le postérieur, offre une apophyse angulaire externe considérable et de forme triangulaire; la médiane est, au contraire, courbe, obtuse et triquêtre. Les côtes, sensiblement excavées, sont occupées, dans leur moitié antérieure, par l'apophyse angulaire et par l'articulation de quatre côtes seulement; la côte sternale est peu considérable, triangulaire, presque droite à son bord infé-

rieur; l'antérieur est aussi à peu près droit, et ne fuit pas fortement en arrière, comme dans le bréchet des Gallinacés.

L'os fruculaire est extrêmement grêle, encore plus peut-être que chez ces derniers, mais il n'offre aucune trace de l'espèce d'apophyse qui prolonge l'angle de réunion de ceux-ci; il offrait même, dans l'individu disséqué par M. de Blainville, la singularité que la branche de chaque côté n'était unie à l'autre que par un ligament interclaviculaire, ce qui tient peut-être à ce que cet Oiseau avait été élevé en domesticité, et sans faire aucun usage de ses ailes. M. Lherminier a fait une observation semblable sur une Perruche.

L'ischion antérieur, vulgairement la clavicule, est court, assez large à sa base.

L'omoplate est très-courte, assez large, assez courbée, et obtuse à l'extrémité, ce qui la fait différer beaucoup de ce qui a lieu dans les Gallinacés, comme l'avait déjà parfaitement reconnu M. de Hauch.

L'œsophage, un peu renflé dans son milieu, est généralement assez large, ne présente aucun indice de jabot ou de premier estomac. Le second, ou le ventricule, est fort petit, ovale, ou mieux, fusiforme; il se joint à l'extrémité d'un gésier également remarquable par sa petitesse; il est cependant assez musculaire, et placé vers le dos, comme dans la plupart des autres Oiseaux.

Du milieu de son bord concave naît le duodénum assez court, mais d'un diamètre considérable.

Le reste du canal intestinal est très-court; en effet, à peine surpasse-t-il deux fois la longueur du corps

Il n'y a aucune trace de cœcum, tandis que dans les Gallinacés il y en a deux énormes.

La poche du cloaque est très-grande.

La trachée-artère est d'un diamètre assez considérable dans toute son étendue; elle est un peu déprimée ou plus large transversalement; ses muscles rétracteurs sont courts, mais fort épais; au-dessous de leur insertion, les anneaux de la trachée sont plus étroits et d'un moindre diamètre; suivant quatre ou cinq autres d'un diamètre plus grand, mais plus étroits encore, et en forme de chevron; c'est au dernier que sont attachées les bronches.

Celles-ci sont courtes, assez larges d'abord; dans l'intérieur du poumon, qu'elles traversent membraneuses et obliquement, elles offrent sept trous principaux décroissant du premier au dernier.

Le poumon, peu considérable, comme l'indique la brièveté de la poitrine, est ovale, court, et divisé en quatre lobes par l'impression des côtes; il n'est percé que d'un seul grand trou dans le sac hypocondrien, et d'un autre encore plus grand, et tout à fait contre la dernière côte, dans le sac abdominal.

Le système musculaire n'a rien offert digne d'être remarqué; sa teinte est rougeâtre, un peu comme dans les Pigeons. M. de Blainville se borne à noter que le grand pectoral est, au plus, médiocre, que le moyen pectoral est fort petit, ainsi que les autres muscles des ailes; ceux des membres postérieurs sont, au contraire, en général, assez puissants: l'accessoire des fléchisseurs des doigts est surtout assez considérable, ce qui prouve que cet Oiseau doit percher souvent.

D'après cette analyse des parties principales de l'organisation des Touracos, il est évident que ce ne peut être un Oiseau voisin des Gallinacés, dont il diffère par le système sternal, le système digital, le système pennaire des ailes, et par celui du canal intestinal, c'est-à-dire par tous les organes qui peuvent servir à juger les rapports des Oiseaux entre eux: en effet, sauf les Tinamous, qui n'appartiennent réellement pas, d'après M. de Blainville, au groupe des Gallinacés, tous ces Oiseaux se ressemblent complétement sous ces quatre rapports.

Quoiqu'il y ait peut-être un peu plus de ressemblance apparente avec le groupe des Pigeons, on peut dire cependant que ces Oiseaux s'en éloignent aussi par presque tous les points que nous venons de citer.

On ne peut non plus les ranger parmi les Oiseaux de proie, dont ils n'ont ni les mœurs ni l'organisation.

Ils se rapprochent beaucoup plus des Perroquets, dont ils diffèrent cependant par plusieurs systèmes, et entre autres par ceux des doigts, de l'appareil sternal, etc.

Ils doivent donc être rangés, provisoirement, dans l'ordre artificiel des Grimpeurs, ordre qui devrait peut-être être subdivisé lui-même en un assez grand nombre de familles naturelles, lorsque tous les genres qui le constituent auront été complétement étudiés. (*Nouveau Bulletin des sciences par la Société philomathique de Paris*, an 1826.)

De son côté, mais quelques années avant les observations de M. de Blainville, M. le docteur Lherminier avait fait les remarques suivantes au sujet des Touracos.

Ces Oiseaux, dit-il, ont dans leur appareil la plus grande ressemblance avec les Chouettes (à la suite desquelles il les place) : même forme du sternum, même nombre d'échancrures, quatre côtes, comme dans les Effraies; os coracoïdes différant seulement en ce que le bord interne se recourbe et forme, en se soudant au corps de l'os, un canal complet pour l'abaisseur de l'aile, et en même temps par l'élargissement plus considérable de l'extrémité postérieure; clavicule exactement la même, avec un tubercule en arrière; scapulaires plus longs que le sternum, très-aigus, étroits.

Ces Oiseaux, qui diffèrent tant à l'extérieur des Chouettes, qui ne leur ressemblent que par leur doigt réversible, ont avec elles tant de rapports dans leur organisation profonde, qu'ils semblent appartenir à la même famille. J'avoue que, n'ayant pour guide que l'appareil sternal, il est difficile de les distinguer. Le système est donc ici en défaut. (*Mémoire de la Société linnéenne*, 1822.)

On a vu plus haut que le docteur Petit, par ses observations en Abyssinie sur les mœurs du Touraco à oreillon blanc, confirmait pleinement les prévisions et la proposition de M. de Blainville, en ce qui concerne la place méthodique à assigner au genre, ou, pour mieux dire, à la famille.

Le même voyageur a fait, en outre, sur cette espèce abyssinienne, les observations anatomiques suivantes, que nous reproduisons, malgré leur état incomplet, à cause de l'intérêt de la question.

Testicules longs de deux lignes et demie, couleur gris cendré; gésier membraneux, musculeux à sa partie inférieure; épaisseur, deux lignes; membrane interne peu adhérente; aliments contenus dans l'estomac : noyaux de dattes, mollusques fluviatiles; face interne lisse, sans rides; orifice pylorique plissé dans le sens de l'œsophage, sans valvule; intestins d'une seule nature, gros intestin. Longueur de l'intestin et du corps, vingt-sept pouces quatre lignes; membrane muqueuse sans valvule; foie couleur jaune clair; vésicule biliaire très-développée; bile concrète sous forme de gravier vert foncé; cœur très-développé; clavicules... (*Voyage en Abyssinie* du docteur Lefebvre, tom. VI.)

On ne peut que regretter que les dérangements inséparables d'un tel voyage, ou la fièvre peut-être, aient mis obstacle à la continuation de notes aussi précieuses.

TOURACO PERSA. *TURACUS PERSA*. (Linné, Ch. Bonaparte.)

Bec plus haut que large, à arête comprimée, à bords des deux mandibules dentelés, échancrés à la pointe, rouges à la base, de couleur orange à l'extrémité; front à plumes comprimées, et d'un vert uniforme; sourcils verts, très-légèrement frangés d'un blanc à peine visible, plumes du vertex longues, formant une huppe non comprimée, comme dans le *Turacus albocristatus*, Strickland, vertes, et toutes terminées de rouge, cette couleur étant séparée du vert par une petite raie transversale noire, mais peu visible; occiput, région oculaire et parotique, joues, menton, gorge, cou, ainsi que le dos, d'un vert uniforme plus foncé, et à reflets bleu pourpré derrière le cou; à la région antérieure de l'œil, une très-petite tache noire en avant de la peau nue qui entoure l'œil, et qui est rouge; à la région inférieure, un large trait de plume d'un blanc soyeux s'étend jusqu'en dessus de la région parotique; croupion à plumes soyeuses noir-bleu à reflets; poitrine, abdomen, flancs, cuisses et région anale, d'un vert plus foncé et plus sombre, à reflets bleu pourpré sur les flancs; queue longue et arrondie; rectrices supérieures larges, d'un bleu d'acier, à reflets verts; inférieures soyeuses, d'un noir bleu à reflets; rectrices bleu d'acier, à reflets verts, fortement nuancées de bleu violacé à leur partie inférieure; ailes moyennes, à sixième rémige la plus longue; tectrices supérieures bleu violacé; tectrices inférieures vert noirâtre fuligineux; rémiges primaires rouges, bordées et terminées de noir; secondaires de même couleur, à l'exception de celles plus rapprochées du corps, qui sont d'un bleu violacé à leur partie inférieure, tarses, doigts et ongles, noirâtres. (J. et Ed Verreaux, *Revue et magasin de zoologie*, juin 1851.)

Longueur du bec. . . .	$0^m,028$;
— de la queue. . . .	$0^m,180$;
— des tarses. . . .	$0^m,042$.

Les vrais caractères de l'espèce de Touraco qui avait servi de type à Linné pour établir son *Cuculus persa* avaient été jusqu'à ces derniers temps méconnus. Aucun auteur, sans exception, n'avait su se garantir de l'erreur; car tous avaient confondu deux espèces en une, comme le démontrent suffisamment les diagnoses spécifiques suivantes appliquées à ce qu'on supposait être une seule et même espèce.

1° *Cuculus persa*, Linné;
2° *Corythaix purpureus*, Cuvier;
3° *Corythaix Buffonii*, Jardine (*Ill. ornith.*);
4° *Opœthus Africanus*, Shaw;
5° *Opœthus Buffonii*, Vieillot;
6° *Opœthus Senegalensis*, Swainson (*B. W. Afr.*);
7° *Spelectos persa*, Walger;
8° *Turacus persa*, Ch. Bonaparte (*Consp. av.* 1850).

Cette erreur, pour ainsi dire séculaire, n'a été relevée que depuis peu, et c'est à M. C. O. Gorgon, chirurgien de la marine anglaise, qu'on la doit. Cet officier, en effet, indiqua la confusion qui avait été commise par les auteurs, et fit la distinction des deux espèces de la manière la plus précise, avec d'excellents détails, dans des notes sur des Oiseaux recueillis par lui sur la côte occidentale d'Afrique, dans l'expédition anglaise du Niger, dont les résultats furent publiés en 1848. Ces notes furent reproduites dans les *Contributions ornithologiques* de sir W. Jardine, pour 1849. Mais les individus appartenant à chacune des deux espèces n'étaient pas encore connus, lorsque les frères Verreaux, si amoureux de la science, en reçurent, du Gaban, de magnifiques exemplaires, qui, communiqués à M. Ch. Bonaparte, le mirent à même, *de visu*, de faire passer et d'admettre, comme fait désormais acquis à la science, la distinction si intelligemment faite par M. Gorgon.

En sorte que, de toute la synonymie qui précède, les seuls noms qui appartiennent à l'espèce type sont le premier et le dernier, tous les autres concernant l'autre espèce, qui devient ainsi le *Turacus purpureus*, Cuvier, Ch. Bonaparte.

2me GENRE. — SCHIZHORIS. *SCHIZHORIS*. (Wagler.)

Σχίζη, fente; ρις, nez.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, épais, robuste, dur, renflé à la base, légèrement comprimé à la pointe, qui est échancrée, à peine plus haut que large, convexe; bords de la mandibule supé-

Fig. 49. — *Schizhoris Africana.*

Fig. 1. — Donacole pectoral.

Fig. 2. — Dacelo cerviné.

rieure formant une ondulation convexe depuis la commissure jusqu'aux deux tiers de sa longueur, et denticulés dans la dernière partie jusqu'à la pointe; mandibule inférieure moitié moins haute que la supérieure, droite, à bords unis et intacts à la base, et denticulés dans le reste de son étendue, se relevant en ligne brisée de bas en haut vers la pointe.

Narines éloignées de la base, sans être médianes et rapprochées du sommet du bec, linéaires ou en forme de fente.

Ailes médiocres, un peu aiguës, dépassant de beaucoup la naissance de la queue.

Queue droite, assez longue, égale, à rectrices larges, droites et obtuses à la pointe.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, recouverts, de même que les doigts, de larges scutelles, réticulés sur le côté et par derrière; doigts inégaux, le pouce le plus court de tous, l'externe à peine versatile, uni à la base avec le médian par une membrane s'étendant jusqu'à la première articulation; ongles assez forts, conformés presque comme des ongles de Grimpeurs; celui du doigt médian le plus grand, les autres égaux. (Wagler.)

Fig. 50. — *Schizhoris Africanus.*

Orbites et face recouverts de plumes, et sans nudités.

Cinq espèces, toutes d'Afrique. Nous figurons le Schizhoris à bandes (*Schizhoris zonurus*, Rüppell), G. R. Gray.

Toutes les espèces de ce genre ont les couleurs du plumage sombres; et les plumes occipitales en sont généralement allongées et érectiles en forme de huppe renversée en arrière.

J'ai vu, dit Le Vaillant, au sujet du Schizhoris africain, beaucoup d'individus rapportés par MM. Jeoffroy de Villeneuve, Blanchot et de Boufflers, qui m'ont assuré que cet Oiseau, excessivement commun au Sénégal, faisait de grands ravages dans les plantations de bananiers, d'où lui est venu le nom de mangeur de bananes que lui donnent les naturels; mais ils ne m'ont rien appris sur ses allures, sa nidification, sa ponte, ni même sur son cri. (*Histoire des Touracos.*)

Il n'en est pas moins permis de supposer que les mœurs des Oiseaux de ce genre doivent être les mêmes que celles des Touracos.

SCHIZHORIS AFRICAIN. *SCHIZHORIS AFRICANUS.* (Latham, G. R. Gray.)

Il a le front, le dessus de la tête, les joues, la gorge, ainsi que le devant du cou jusque sur la poitrine, d'un brun marron, chaque plume de cette dernière partie étant terminée par un liséré blanc, toujours un peu plus large à mesure qu'il s'approche de la poitrine, ce qui détache très-agréablement toutes ces plumes les unes des autres en forme d'écailles de Poisson. Les plumes de l'occiput, ainsi que celles du derrière du cou, sont longues, étroites, très-effilées, et d'un brun noirâtre, et lisérées de blanc, formant à l'Oiseau une sorte de crinière hérissée. Lorsqu'il les relève, le haut du dos, ainsi que toutes les couvertures du dessus des ailes, et les scapulaires, sont d'un gris cendré, chaque plume de ces parties ayant un trait longitudinal en forme de larme dans son milieu. Les dix premières pennes des ailes sont noires extérieurement, et marquées de blanc dans leur

intérieur, le blanc s'étendant toujours davantage vers les plus extérieures. Tout le dessous du corps, à partir de la poitrine, les plumes des cuisses, qui descendent un peu sur les tarses et couvertures du dessous de la queue, sont blancs, chaque plume de ces parties ayant un trait longitudinal noirâtre dans leur milieu. Le croupion et les couvertures du dessous de la queue sont gris cendré, ces dernières étant toutes terminées de blanc. La queue, qui a dix pennes, à très-peu de chose près égales entre elles, est d'un gris ardoise, terminée de noir. Le bec, les tarses, les doigts et les ongles, sont jaunes. (Le Vaillant, *Histoire des Touracos.*)

3me GENRE. — MUSOPHAGE. *MUSOPHAGA*. (Isert.)

Musa, banane ou bananier ; φαγω, je mange.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec robuste, conico-triangulaire, comprimé sur les côtés vers sa pointe, à arête élargie à la base, et formant un disque qui entame les plumes du front, sans plumes sétacées à la base, dentelé sur ses bords, dans la moitié de sa longueur, à partir de la pointe, qui elle-même est fortement échancrée.

Fig. 51. — *Musophaga violacea.*

Narines ovalaires, ouvertes, situées au milieu de la mandibule, et plus rapprochées de la pointe que de la base.

Fig. 52. — *Musophaga violacea.*

Ailes courtes, surobtuses; *les première et seconde rémiges très-brèves, les cinquième et sixième les plus longues.*

Queue élargie, composée de dix rectrices, et arrondie. (Lesson.)

Tarses de la longueur du doigt médian, garnis de larges scutelles en avant, réticulés en arrière; ongles peu arqués, et comprimés; le doigt externe versatile.

Tour des yeux nu.

Ne renferme qu'une espèce d'Afrique, le Musophage violet, que nous figurons.

C'est à Paul Erdman Isert que l'on doit la découverte et la première description de cet Oiseau, de même que la création du genre dont il est le type.

Il ne se nourrit, dit Isert, autant que je l'ai pu découvrir, que de fruits du *musa paradisiaca* et *sapientum*... (*Journal de physique*, etc., etc., tom. XXXIV, part. 1, 1789). Du reste, le Musophage doit avoir les mêmes mœurs que les Touracos.

MUSOPHAGE VIOLET. *MUSOPHAGA VIOLACEA* (Isert.)

Ce singulier Oiseau, dit Le Vaillant, qui en faisait un Touraco, se distingue particulièrement des Touracos par un bec, non-seulement plus long et plus fort, mais en ce que la corne de la mandibule supérieure s'étend sur toute la face de l'Oiseau, en remontant sur le front, qu'il embrasse en se terminant circulairement; de manière qu'on croit voir un Oiseau affublé d'un masque à grand nez. Outre ce caractère singulier, cet Oiseau se distingue encore des Touracos en ce qu'au lieu d'une huppe, les plumes du derrière de sa tête sont courtes, serrées et relevées, formant une sorte de penne cramoisi foncé qui descend en pointe sur une partie du derrière du cou. Du reste, tout le plumage de l'Oiseau, à l'exception d'un large trait blanc qui va du dessous de l'œil jusqu'aux oreilles, et des grandes pennes des ailes, qui sont d'un rouge cramoisi violacé, est d'un violet sombre nuancé de bleu sur les parties supérieures, et de vert sombre sur la poitrine et tout le dessous du corps. La queue est longue, largement pennée, comme chez les Touracos, et se termine circulairement aussi, et est du même violet bronzé nuancé de bleu que le dos. Le bec, très-dentelé, est d'une belle couleur orangée, jaunissant sur la plaque qui remonte sur le front, mais devenant plus rouge vers la bouche. Les pieds sont noir-bruns, ainsi que les ongles. (*Histoire naturelle des Touracos.*)

Les paupières sont pourprées; la pupille d'un bleu obscur; la peau de l'iris de couleur de foie.

Longueur totale, $0^{m},52$.

Ce charmant Oiseau habite la plaine, au bord de la rivière, dans la province d'Acra, dans la Guinée. Il est rare, car je ne pus m'en procurer qu'un seul en trois ans de séjour, quoique je me donnasse toutes sortes de soins. (Isert, *Mémoires des curiosités de la nature de Berlin*, 1788, et *Journal de physique*, 1789.)

Fig. 53. — *Geococcyx viatica.*

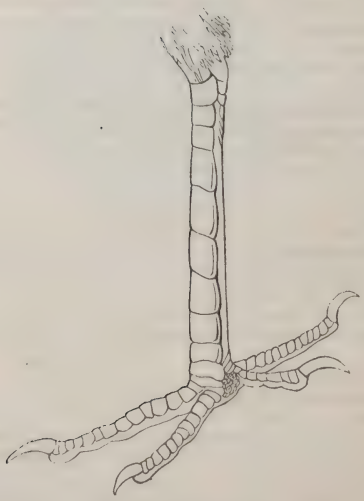


Fig. 54. — *Geococcyx viatica.*

TROISIÈME ORDRE. — PASSEREAUX.

L'ordre des Passereaux, ordre multiple, est celui qui renferme le plus grand nombre de familles, comme le plus grand nombre d'individus, car ce nombre s'élève presque aux cinq septièmes des espèces ornithologiques connues. On comprend donc combien les Passereaux doivent varier de formes, de caractères et d'habitudes. Aussi ne serait-il pas possible de donner un aperçu satisfaisant de leurs signes distinctifs. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'ils diffèrent principalement par la conformation de leurs pieds de tous les autres ordres : des Rapaces, dont les ongles sont acérés et rétractiles; des Zygodactyles, dont les doigts sont divisés, deux devant et deux derrière; des Colombidés, dont la base du bec et les pieds sont charnus; des Gallinacés, dont les doitgs sont unis par une petite membrane à la base; des Struthions, qui n'ont que deux ou trois doigts devant, et en manquent derrière; des Échassiers, dont les tarses sont nus au-dessus du genou, et des Palmipèdes, dont les doigts sont, ou bordés de festons membraneux, ou entièrement réunis dans toute leur longueur par une large membrane.

Les Passereaux ont le bec variable, et prenant toutes les formes dans les limites de celles applicables à cet organe; les pieds médiocres, terminés exceptionnellement par trois doigts, dont deux en avant et un en arrière, généralement par quatre, divisés, un derrière, trois en devant, ceux-ci souvent soudés entre eux dans une partie de leur longueur, jamais palmés; les jambes toujours emplumées jusqu'à l'articulation du tarse. Tous cherchent leur nourriture de jour, quelques-uns après le coucher du soleil, et ceux-ci sont crépusculaires, et offrent quelques rapports d'organisation avec les Oiseaux de proie nocturnes.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de cet ordre, que citer ce qu'en dit G. Cuvier :

Il est le plus nombreux de toute la classe. Son caractère semble d'abord purement négatif, car il embrasse tous les Oiseaux qui ne sont ni nageurs, ni échassiers, ni grimpeurs, ni rapaces, ni gallinacés. Cependant, en les comparant, on saisit bientôt entre eux une grande ressemblance de structure, et surtout des passages tellement insensibles d'un genre à l'autre, qu'il est difficile d'y établir des subdivisions.

Ils n'ont ni la violence des Oiseaux de proie, ni le régime déterminé des Gallinacés ou des Oiseaux d'eau; les Insectes, les fruits, les grains, fournissent à leur nourriture : les grains d'autant plus exclusivement, que leur bec est plus gros; les Insectes, qu'il est plus grêle. Ceux qui l'ont fort poursuivent même les petits Oiseaux.

Leur estomac est en forme de gésier musculeux; ils ont généralement deux très-petits cœcums; c'est parmi eux qu'on trouve les Oiseaux chanteurs et les larynx inférieurs les plus compliqués.

La longueur proportionnelle de leurs ailes et l'étendue de leur vol sont aussi variables que leur genre de vie.

Leur sternum, à l'état adulte, n'a d'ordinaire qu'une échancrure de chaque côté à son bord inférieur. Cependant, il en a deux dans les Rolliers, les Martins-Pêcheurs, les Guêpiers, et en manque tout à fait dans les Martinets, les Colibris.

Il y aurait injustice à dire que depuis longtemps le caprice seul ait réglé la composition ou plutôt la division de cet ordre; car on ne peut nier que le plus grand soin n'ait présidé à chacune des méthodes proposées par les auteurs depuis bientôt un siècle.

Brisson (1760), dont toute la méthode ornithologique comprend vingt-six ordres, en consacre onze à ce qu'on est convenu de nommer Passereaux, les Pigeons à part :

1° *Bec en cône allongé.* Ordre IV.

A. NARINES COUVERTES PAR LES PLUMES.

Genres : Coracias, Corbeau, Pie, Geai, Casse-noix.

B. NARINES DÉCOUVERTES.

Genres : Rollier, Troupiale, Oiseau de paradis.

2° *Bec droit, à bords de la mandibule supérieure échancrés vers le bout.* Ordre V.

Genres : Pie-Grièche, Grive, Cotinga, Gobe-Mouche.

3° *Les deux mandibules entières.* Ordre VI.

Genres : Pique-Bœuf, Étourneau.

4° *Le bec menu, et un peu arqué.* Ordre VII.

Genres : Huppe, Promérops.

5° *Le bec très-petit, comprimé horizontalement à sa base, et crochu à son bout; l'ouverture du bec plus large que la tête.* Ordre VIII.

Genres : Tette-Chèvre, Hirondelle.

6° *Le bec en cône raccourci.* Ordre IX.

A. LES DEUX MANDIBULES DROITES.

Genres : Tangara, Chardonneret, Moineau, Gros-bec, Bruant.

B. MANDIBULE SUPÉRIEURE CROCHUE.

Genres : Coliou, Bouvreuil, Bec-croisé.

7° *Le bec en alène.* Ordre X.

Genres : Alouette, Becfigue, Mésange.

8° *Le bec en forme de coin.* Ordre XI.

Genre : Torche-pot.

9° *Le bec effilé.* Ordre XII.

Genres : Grimpereau, Colibri, Oiseau-Mouche.

10° *Quatre doigts, deux devant et deux derrière.* Ordre XIII.

Genres : Torcol, Pic, etc.

11° *Le doigt du milieu des trois antérieurs étroitement uni à l'extérieur jusqu'à la troisième articulation, et à l'intérieur jusqu'à la première.* Ordre XIV.

Genres : Coq de roche, Manakin, Momot, Martin-Pêcheur, Todier, Guêpier, Calao.

C'est toujours à peu près sur les mêmes bases et les mêmes caractères diversement combinés qu'ont été établies toutes les méthodes depuis Brisson.

Linné a fait deux classes de Passereaux : la première, sous le nom de *Picæ*, qu'il mettait après les Accipitres, et qu'il divisait en :

Pedibus ambulataris, pour les genres *Trochilus, Certhia, Upupa, Glaucopis Buphaga, Sitta, Oriolus, Coracias, Gracula, Corvus, Paradisæa;*
Pedibus scansoriis, pour les genres *Ramphastos, Trogon*, etc.;
Pedibus gressoriis, pour les genres *Buceros, Alcedo, Merops, Todus.*

La seconde, sous le nom de *Passeres*, venant après les *Gallinæ*, et tout à la fin de son système ornithologique, qu'il divisait en :

Crassirostres, pour les genres *Loxia*, *Colius*, *Fringilla*, etc.;
Curvirostres, pour les genres *Caprimulgus*, *Hirundo*, *Pipra*;
Emarginatirostres, pour les genres *Turdus*, *Ampelis*, *Tanagra* et *Muscicapa*;
Simplicirostres, pour les genres *Parus*, *Motacilla*, *Alauda*, *Sturnus*, *Columba*.

Lacépède, faisant une division à part des Grimpeurs, formait deux sous-divisions des Passereaux : la première; sous le nom de *Passereaux*, qu'il séparait en huit ordres :

1° *Bec dentelé:* Phytotome;
2° *Bec échancré:* Pie-Grièche, etc.;
3° *Bec droit et conique :* Cacique et Gros-bec;
4° *Bec droit et comprimé :* Gracule, Corbeau, etc.,
5° *Bec droit et menu :* Mésange, Alouette, etc.;
6° *Bec très-court :* Hirondelle, Engoulevent;
7° *Bec arqué :* Glaucope, Huppe, Colibri, etc.;
8° *Bec renflé :* Oiseau-Mouche.

La seconde division, sous le nom de *Platypodes*, qu'il séparait en cinq ordres :

1° *Bec dentelé :* Calao, Momot;
2° *Bec droit et comprimé:* Alcyon, Céyx;
3° *Bec droit et déprimé :* Todier;
4° *Bec droit et menu :* Manakin:
5° *Bec arqué :* Guêpier.

M. Duméril, en séparant de même les Grimpeurs, sous le nom de *Passereaux*, en formait un ordre qu'il divisait en sept familles :

1° *Crénirostres* ou *Glyphoramphes :* Tangara, Pie-Grièche, Gobe-Mouche, Cotinga, Merle;
2° *Dentirostres* ou *Odontoramphes :* Calao, Momot, Phytotome;
3° *Pénirostres* ou *Pléréoramphes :* Mainate, Paradisier, Rollier, Corbeau, Pie;
4° *Conirostres* ou *Conoramphes :* Pique-Bœuf, Glaucope, Troupiale, etc., Moineau et Bruant;
5° *Subulirostres* ou *Raphioramphes :* Manakin, Mésange, Alouette, Bec-fin;
6° *Planirostres* ou *Omaloramphes :* Martinet, Hirondelle, Engoulevent;
7° *Ténuirostres* ou *Leptoramphes :* Alcyon, Todier, Sittelle, Orthorhynque, Guêpier, Colibri, Grimpereau, Huppe.

Meyer en fit cinq ordres :

1° *Coraces : Lanius, Corvus, Nucifraga, Coracias, Oriolus, Upupa, Cuculus.*
2° *Pici: Picus, Certhia, Yunx, Sitta, Tachydromia;*
3° *Alcyones : Merops, Alcedo;*
4° *Oscines*, divisés en *Passerini*, *Turdoides* et *Subulatæ;*
5° *Chelidones : Hirundo, Cypselus, Caprimulgus.*

Illiger, un ordre, *Ambulatores*, divisé en onze familles :

1° *Angulirostres : Alcedo, Merops;*
2° *Suspensi : Trochilus;*
3° *Ténuirostres : Nectarinia*, etc.;
4° *Pigarrhighi : Certhia, Dendrocolaptes;*
5° *Gregarii : Xenops, Sitta, Ruphaga*, etc ;

6° *Canori : Turdus, Saxicola, Sylvia,* etc.;
7° *Passerini : Parus, Alanda, Fringilla,* etc.;
8° *Dentirostres : Prionita, Buceros;*
9° *Coraces : Corvus, Coracias, Paradisœa,* etc.;
10° *Sericati : Ampelis, Procinas;*
11° *Hiantes : Hirundo, Cypselus, Caprimulgus.*

G. Cuvier, en Dentirostres, Fissirostres, Conirostres, Ténuirostres, Syndactyles (*Picæ gressoriæ* de Linné; *Platypodes* de Lacépède). Au total, cinq familles, les Grimpeurs formant un ordre à part.

Vieillot en faisait son ordre des *Sylvains,* divisé en deux tribus, *Zygodactyles* pour les Grimpeurs; *Anisodactyles* pour tous les Passereaux : celle-ci formée de trente familles, dont les trois dernières sont :

1° *Ophiophages,* genre Hoazin;
2° *Colombins,* genre Pigeon;
3° *Alectrides,* genre Marail.

M. Temminck, en sept ordres :

Omnivores, commençant par le Sasa ou Hoazin; *Insectivores, Granivores, Zygodactyles, Anisodactyles, Alcyons,* pour Guêpier, Martin-Pêcheur et Martin-Chasseur, et *Chélidons.*

De Blainville en fit ses *Saltatores,* divisés en six familles, à peu de chose près, comme l'avait fait M. Duméril. Ainsi :

1° *Subulirostres : Trochilus;*
2° *Cultrirostres : Corvus;*
3° *Longirostres : Turdus;*
4° *Ténuirostres : Motacilla;*
5° *Crénirostres : Lanius;*
6° *Conirostres : Fringilla.*

Swainson, Lesson et M. G. R. Gray, sauf quelques légères modifications peu justifiables, sont, à peu de chose près, restés dans les mêmes errements. C'est ainsi que l'on comprend peu l'idée qu'a eue ce dernier auteur de retirer des Grimpeurs les Couroucous, les Tamatias et les Jacamars, pour les transporter dans les Fissirostres.

Nous croyons inutile de pousser plus loin cette revue, qui suffit pour mettre au courant des éléments sur lesquels n'a cessé de pivoter la méthode, presque toujours au hasard, tant qu'elle a négligé de s'éclairer du flambeau de l'anatomie et des mœurs, approchant quelquefois du but lorsqu'elle n'a pas dédaigné ce double et indispensable secours. Nous désirons, sans oser l'espérer, que la voie dans laquelle semble vouloir l'entraîner M. Ch. Bonaparte soit la meilleure pour l'y diriger, malgré toutes les ressources d'esprit et de talent scientifique qu'il y emploie, surtout sous le rapport géographique. Le nombre de familles que cet habile méthodiste trouve présentement dans les Passereaux, en y comprenant les Grimpeurs, qui n'y occupent qu'un rang relatif aux analogies de leurs caractères avec ceux des Passereaux proprement dits, est de cinquante-cinq familles, et cent dix-huit sous-familles, renfermant neuf cent quarante-neuf genres. Du reste, cet auteur divise d'abord la classe des Oiseaux en deux grandes sous-classes : *Incessores* pour les Rapaces, les Passereaux et les Colombiens; et les *Grallatores* pour les Gallinacés, les Échassiers et les Palmipèdes; puis, s'étayant d'un système nouvellement professé par l'école allemande, basé sur la structure musculaire du larynx inférieur des Passereaux, il les partage en deux tribus : *Volucres,* chez lesquels une seule paire de muscles sert à l'accomplissement des fonctions vocales, et *Oscines,* doués d'un organe chanteur mis en mouvement par un appareil multimusculaire. Sans nier ce que ce système peut avoir de bon, nous croyons qu'il ne doit être admis qu'avec une certaine réserve, et seulement comme un nouvel élément à combiner avec les indications fournies par le bec, par les pattes et par le sternum. Et, à cet égard, nous partageons entièrement l'opinion de M. le docteur Puche-

Fig. 1. — Meliphage d'Australie.

Fig. 2. — Stipiture malachure.

ran, s'exprimant ainsi : Que, présentement, cette base elle-même semble offrir un inconvénient bien supérieur à celui qui est présenté par le caractère indicateur de la forme du bec. Elle est, en effet, essentiellement anatomique, et, par cela même, fort peu susceptible de se manifester extérieurement par des modifications appréciables à l'œil nu, ainsi que cela est indispensable en zoologie. (*Revue et magasin de zoologie*, juillet 1851.)

De quelque discrédit que l'on paraisse vouloir frapper les divisions créées par G. Cuvier, de *Fissirostres*, *Ténuirostres*, *Dentirostres*, *Conirostres*, divisions que nous croyons beaucoup plus vivaces qu'on ne le suppose, c'est encore à elles que nous aurons recours en grande partie dans la suite de notre travail.

Nous formerons donc des Passereaux, d'abord, à l'exemple de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, deux sous-ordres :

1° Syndactyles,

dont le doigt extérieur, dirigé en avant, est soudé en partie avec le doigt médian;

2° Déodactyles,

dont le doigt extérieur, dirigé en avant, est libre.

Puis, nous ferons des Syndactyles deux divisions :

1° Longirostres;
2° Latirostres.

Et des Déodactyles, quatre divisions :

1° Fissirostres;
2° Ténuirostres;
3° Dentirostres;
4° Conirostres.

Nous indiquerons la composition des familles en nous occupant de chacune de ces coupes.

Fig. 55. — Hirondelle à gorge rayée.

PREMIER SOUS-ORDRE. — SYNDACTYLES.

C'est Brisson qui, le premier, a réuni les divers genres composant ce sous-ordre, en en faisant son quatorzième ordre, auquel il donnait pour caractère : *le doigt du milieu des trois antérieurs étroitement uni à l'extérieur jusqu'à la troisième articulation, et à l'intérieur jusqu'à la première;* définition on ne peut plus exacte, et que ne rend que bien imparfaitement le mot de *Syndactyle*, proposé et établi par G. Cuvier.

Depuis, ce groupe est presque exactement resté le même, puisqu'il a été conservé par Linné, qui en faisait une division de ses *Picæ*, sous la rubrique de *pedibus gressoriis;* par Lacépède, qui en a fait une sous division avec le nom de *Platypodes*, exprimant assez bien la conformation du pied de ces Oiseaux; par Vieillot, qui les nommait *Pelmatodes*, et par Lesson.

Les Syndactyles, en deux divisions, les *Longirostres* et les *Latirostres*, se composent des tribus suivantes :

1° Momotidés;	Longirostres.
2° Coraciadés;	
3° Bucéridés;	
4° Méropidés;	
5° Alcédidés;	
6° Todidés;	Latirostres.
7° Eurylaimidés;	

Ce sous-ordre, si naturel, lorsque l'on n'envisage que le caractère tiré de la conformation des pattes, toutes établies sur le même type, paraît renfermer des tribus parfois disparates, lorsqu'on se reporte au bec; et cependant les rapports d'organisation intime sont entre eux d'une concordance et d'une homogénéité presque complète. Aussi ne pouvons-nous nous rendre compte des idées qui viennent de diriger M. Ch. Bonaparte, et qui lui ont fait éloigner les unes des autres des tribus si bien organisées pour être groupées ensemble. Il est évident, par exemple, qu'il n'a cédé qu'à l'influence de l'analogie du bec, pour mettre les Calaos entre les Huppes et les Toucans; tandis que, outre ce caractère, qui, pour lui, a été le seul déterminant, il en existe deux autres tout aussi importants, celui tiré de la conformation du pied et celui tiré de la composition du sternum. C'était, ce nous semble, le cas ou jamais de se montrer, *ora e sempre*, fidèle à Linné. Ces deux derniers caractères devant, logiquement et méthodiquement, l'emporter sur le premier, dont, en principe, ce savant naturaliste paraît cependant faire peu de cas.

Peut-être aussi ce savant a-t-il été influencé par la critique qu'avait déjà faite M. de La Fresnaye (1) du groupe des Syndactyles adopté par Cuvier et par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, critique qui ne portait, du reste, que sur l'un des caractères propres à ce groupe, celui dont il tire son nom, la syndactylité. Nous ne pensons pas, cependant, que douze exceptions trouvées dans toute la série des Passereaux puissent infirmer les bases de cette règle, et en rendre, comme le dit M. de La Fresnaye, l'importance bien équivoque. D'ailleurs, la constitution d'un groupe repose plus en général sur des analogies que sur une identité complète de rapports. Ainsi, sur nos six tribus de Syndactyles, les unes, comme les Coraciadés et les Eurylaimidés, pourront offrir un caractère de syndactylité moins prononcé, les Momotidés un peu plus, et les autres, telles que les Bucéridés, les Méropidés, les Alcédidés et les Todidés, pourront servir de types complets et parfaits à cet égard. Mais les Oiseaux qui les composent n'en sont pas moins des Syndactyles à divers degrés.

(1) *Revue et Magasin de Zoologie*. Guérin et Focillon.

SYNDACTYLES LONGIROSTRES.

PREMIÈRE TRIBU. — MOMOTIDÉS.

Les Momotidés sont caractérisés par un bec allongé, légèrement incliné, régulièrement crénelé ou denticulé à ses bords mandibulaires dans les deux tiers de leur longueur, par la brièveté relative de leurs tarses, la soudure de leurs doigts, et, chez le plus grand nombre, par l'ébarbement partiel du rachis de leurs deux rectrices médianes.

Ce sont, pour nous, comme pour Edwards et pour Le Vaillant, à part la dentelure du bec et la soudure ou connexion des doigts, les représentants, en Amérique, des Rolliers de l'ancien continent, ils en ont la nature de plumes, la forme ramassée du corps, la presque uniformité de couleurs chez les diverses espèces, et la tête déprimée. Leur plumage est rigide, décomposé, sec et sans reflets, sauf les plumes de la tête, les rémiges et les rectrices.

Cette tribu ne renferme qu'une famille unique, les Momotinés.

FAMILLE UNIQUE. — MOMOTINÉS.

Chez les Momotinés, les bords des mandibules sont dentelés comme une scie; la tête est forte, largement emplumée, quoique *généralement* non huppée; les plumes du front se portent jusque sur les narines et n'en laissent apercevoir qu'un peu les ouvertures; les tarses sont courts ainsi que les doigts réunis à leur base, et formant une plante de pied solide; les ailes, quoique amples, ne s'étendent ployées qu'un peu au delà de la naissance de la queue; celle-ci est *généralement* plus longue que le corps, elle est composée de douze plumes fortement étagées, la plus latérale de chaque côté n'ayant à peu près que deux pouces de longueur, tandis que les plus intermédiaires portent près d'un pied; cependant une particularité fort remarquable à l'égard de la queue, *chez la plupart des espèces*, c'est que ses deux pennes intermédiaires, du moins dans tous les individus adultes, ont un pouce ou un pouce et demi de leur tige entièrement dégarni de barbes, dont plusieurs paraissent avoir été usées et d'autres arrachées; cette partie ébarbée se trouve toujours commencer un peu au-dessus du haut des deux autres pennes qui suivent immédiatement celles du milieu, de sorte que ces dernières forment à leur extrémité comme deux palettes, mais dont cependant les barbes sont aussi cassées et usées. (Le Vaillant, *Hist. nat. des Rolliers.*)

Cette famille, établie par Swainson et maintenue par tous les auteurs, ne se composait que d'un genre unique, sous le nom de *Momotus*, qu'Illiger, suivi par Vieillot et M. Ch. Bonaparte, changea en celui de *Prionites*, qui veut dire dentelé.

Depuis, ce nombre s'est élevé à trois, que nous conservons :

1° Momot (*Momotus*), Brisson;
2° Cryptique (*Crypticus*), Swainson;
3° Hylomane (*Hylomanes*), Lichtenstein).

M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, imité en cela par M. G. R. Gray, n'admet qu'un genre pour toute la famille.

Les Momotinés appartiennent exclusivement aux contrées chaudes du nouveau continent, où ils représentent assez bien les Rolliers de l'ancien continent, qu'on a peut-être tort d'en éloigner.

Ce sont des Oiseaux qui ont le corps épais et les formes lourdes, mais qui compensent ce défaut par l'allongement gracieux de leur queue.

Le Momot est un Oiseau sauvage, très-solitaire et qu'on ne trouve que dans la profondeur des forêts; il ne va ni en troupes ni par paires; on le voit presque toujours seul, à terre ou sur des branches peu élevées, car il n'a pour ainsi dire point de vol; il ne fait que sauter vivement et toujours prononçant brusquement et nettement *houtou*. Le ton de cette parole est grave et tout semblable à celui d'un homme qui la prononcerait, et ce seul caractère suffirait pour faire reconnaître cet Oiseau lorsqu'il est vivant, soit en liberté, soit en domesticité. Il est éveillé de grand matin et fait entendre cette voix, *houtou*, avant que les autres Oiseaux ne commencent leur ramage. Il ne se perche pas sur les arbres et n'y fait jamais son nid; il se contente de chercher à la surface de la terre quelque trou de Tatous, d'Accouchis ou autres petits animaux quadrupèdes, dans lequel il porte quelques brins d'herbes sèches pour y déposer ses œufs, qui sont ordinairement au nombre de deux. Au reste, ces Oiseaux sont assez communs dans l'intérieur des terres de la Guiane, mais ils fréquentent très-rarement les environs des habitations. Leur chair est sèche et n'est pas trop bonne à manger. (Buffon, *Histoire naturelle des Oiseaux*.)

Une autre espèce, le Momot de Lesson, d'après M. Adolphe Lesson, chirurgien de la marine de l'État, qui l'a découverte et observée, fend au contraire l'air avec rapidité, s'abat sans bruit sur les arbres, d'où elle s'élance après les Insectes, dont elle fait sa pâture en les capturant au vol.

C'est à tort que Buffon (ou plutôt Sonnini de Manoncourt, qui a fourni à Buffon la plupart des observations relatives aux Oiseaux de l'Amérique méridionale) a reproché à Pitou d'avoir prêté aux Momots les mœurs d'un autre genre d'Oiseau et surtout d'avoir avancé que le Momot mangeait des fruits. Ce fait est positivement confirmé par d'Azara, au sujet d'une espèce de Momot (*Momotus ruficapillus*, Steph.) qu'il nomme *Toutou*, autre, il est vrai, que celle décrite par Buffon (*Ramphastos momota, Linné*).

J'achetai, dit ce voyageur, au mois de janvier, un Oiseau de cette espèce, qui, me dit-on, avait été pris dans une maison attenante à un bois. Depuis, don Juan Machain m'en donna un autre qui était entré dans sa cuisine à la ville. J'en tirai un troisième dans un bois fourré; tout cela au Paraguay. Je gardai les trois premiers pendant cinq mois, dans ma maison, où ils vivaient en pleine liberté; leur démarche se composait de sauts brusques, droits et obliques, en ouvrant beaucoup les jambes. Ils étaient lourds et roides dans tous leurs mouvements; ils agitaient souvent leur cou avec grâce, tantôt du haut en bas, tantôt de côté; ils sautaient partout et ils dormaient sur le dossier d'une chaise, où ils se tenaient ordinairement et d'où ils ne descendaient à terre que pour manger; leur cri le plus fréquent était *tou, tou, tou;* quelquefois ils faisaient entendre d'un ton bas un autre cri, *hououou*. Ce sont des Oiseaux pleins de force et de défiance, farouches et curieux. Ils mangeaient de petits morceaux de pain, et plus volontiers de viande crue; avant de les avaler, ils les frappaient à plusieurs reprises de travers contre terre, comme s'ils les croyaient doués de la vie et qu'ils cherchassent à les tuer. Je les ai vus quelquefois manger des melons d'eau et des oranges; ils ne buvaient jamais, ne faisaient aucun cas du maïs entier ou concassé, et ne se servaient point de leurs serres pour saisir les morceaux qu'on leur donnait, et qu'ils abandonnaient s'ils les trouvaient trop gros; mais les petits Oiseaux, comme les *Figuiers*, étaient fort de leur goût; ils poursuivaient longtemps et avec acharnement ceux que je lâchais dans mon logement, les prenaient et les tuaient en les frappant contre terre; ils continuaient même à les frapper, quoique morts, jusqu'à ce qu'ils pussent les avaler entiers, en commençant par la tête. C'était la même chose pour les Souris; mais ils dédaignaient les Oiseaux un peu moins petits qu'ils n'auraient pu avaler entiers. Il est aisé de conclure de ces habitudes que les *Toutous* doivent faire beaucoup de ravages dans les nids des Oiseaux, de même que les *Toucans*, avec lesquels ils ont d'autres rapports, tels que la grosseur et la rondeur de la tête, la grandeur de l'œil, le volume, la longueur et les dentelures du bec, la langue ressemblant à une plume; mais ils en diffèrent beaucoup en ce que leur bec est incomparablement moins long et gros; que leurs pieds, leurs doigts et leurs ongles ont une toute autre forme et plus de faiblesse; que la queue offre des disparités, et qu'enfin ils ont des espèces de moustaches. (*Voyage dans l'Amérique méridionale et au Paraguay.*)

Fig 1. — Ægothèle à ventre blanc.

Fig. 2. — Chelidon Ariel.

Tarses courts, forts, de la longueur du doigt médian, qui est uni à l'externe depuis sa base jusqu'à la troisième articulation, et à l'interne jusqu'à la première; ongle médian trois fois plus fort

Fig. 57. — *Momotus ruficapillus.*

que les autres, quoique le doigt qui le porte soit presque égal à l'interne, vigoureux, crochu et dilaté intérieurement; les autres ongles comprimés.

Dix espèces de l'Amérique tropicale. Nous citerons le Momot du Brésil, *Momotus Brasiliensis.*

MOMOT DE LESSON. *MOMOTUS LESSONII.* (Lesson.)

Le sinciput est noir, profond, entouré d'un cercle vert-aigue-marine, qui prend au front, passe au-dessus des yeux et se teint des plus riches nuances bleu d'acier sur l'occiput; un large trait noir traverse les joues au-dessous des yeux; le menton et le gosier sont teintés de vert-aigue-marine au milieu; le ventre et les flancs sont roux verdâtre; le dos, les ailes sont vert glacé; les pennes alaires sont bleues, à rachis noir et brunes en dedans; la queue est azurée en dessus, noire en dessous, à pennes moyennes allongées, terminées par deux palettes bleues, frangées de noir. Le bec et les tarses sont noirs. (Lesson, tom. XX et dernier du *Complément aux Œuvres de Buffon*, édition Lévêque.)

Au bas du cou se trouvent deux ou trois plumes formant comme une flammèche noire à reflets métalliques, assez semblables, quoique plus petites, à celles qui se voient au thorax du *Momotus Mexicanus* (Swainson).

Longueur totale, $0^{m},40$.

Habite les environs de Realejo, sur la côte de l'océan Pacifique de la République du Centre-Amérique, où il remplace les Momots du Brésil ou de Cayenne.

2me GENRE. — CRYPTIQUE. *CRYPTICUS.* (Swainson, 1827.)

Κρυπτικος, qui aime à se cacher.

CARACTERES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, excessivement large, aplati et dilaté à sa base, à arête arquée, avec une rainure médiane; les marges des deux mandibules régulièrement denticulées, et leur base garnie de poils.

Tarses plus longs que le doigt médian.

Du reste, caractères et structure générale du genre *Momotus*, Swainson.

Nous citerons le Cryptique de Martius, *Momotus* (*Crypticus*), *Martii*, Spix.

Trois espèces de l'Amérique tropicale

CRYPTIQUE DE MARTIUS. *CRYPTICUS MARTII.* (Spix, Swainson.)

Toute la tête, le cou et la gorge, ainsi que tout le dessous du corps, d'une belle couleur marron; tout le lorum jusqu'aux oreilles noir; dos, scapulaires et petites couvertures des ailes d'un vert olive; rémiges primaires, secondaires et rectrices d'un beau vert à reflets bleuâtres; cuisses et région anale verdâtres; deux plumes noires au milieu de l'estomac; bec noir; pieds d'un brun sale.
Taille, environ $0^m,45$.

Du Brésil et de la Colombie.

3me GENRE. — HYLOMANE. *HYLOMANES.* (Lichtenstein.)

Υλη, forêt, μενειν, rester.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus large que haut, déprimé, à arête sensible seulement à la base, entre les narines, nulle et arrondie dans le surplus; mandibule inférieure terminée en forme de cuiller; bords mandibulaires finement et régulièrement denticulés dans les deux tiers de leur longueur à partir de la commissure, qui est garnie de quelques poils à sa partie inférieure.

Narines comme dans le genre Momot.

Ailes surobtuses, *les secondaires arrivant à deux centimètres de la pointe des primaires.*

Queue, de fait, dépassant peu l'aile, très-courte, arrondie.

Tarses allongés, un peu plus longs que le doigt médian, robustes, scutellés, le doigt externe antérieur uni au médian depuis la base jusqu'à la troisième articulation; le doigt interne le plus court, à peine de la longueur du pouce; ongles faibles, courts et comprimés.

Une seule espèce, de l'Amérique centrale, que l'on serait presque tenté de prendre pour un jeune d'une espèce de Momot ou de Cryptique; nous citerons l'Hylomane momotule (*Hylomanes momotula*), Lichtenstein.

HYLOMANE MOMOTULE. *HYLOMANES MOMOTULA.* (Lichtenstein.)

Tout le dessus de la tête et le derrière du cou, ainsi que le bas des joues, d'un fauve brun, plus clair sur cette dernière partie; sourcils bleu-cobalt frangé de vert clair; une flamme noire partant de la paupière inférieure s'étend en encadrant la joue, qui est blanche jusqu'au méat auditif; des deux côtés de la base de la mandibule inférieure part une autre tache blanche encadrant la gorge; tout le dessus du corps, y compris les ailes et la queue, d'un beau vert uniforme; tout le dessous d'un vert légèrement fauve et jaunâtre; bec noir; pattes et ongles jaunes.
Longueur, $0^m,15$ à $0^m,16$.

Du Mexique.

DEUXIÈME TRIBU. — CORACIADÉS.

Les Coraciadés, quant aux caractères tirés du bec, ne forment pas, il faut l'avouer, une tribu parfaitement homogène, car les uns ont cet organe, à part sa force et sa dimension, de la même forme, à peu de chose près, que les Guêpiers, c'est-à-dire la pointe des deux mandibules dirigée et inclinée en bas, tandis que les autres l'ont plus large que haut, très-déprimé, avec la mandibule inférieure moins retombante, en sorte qu'à la rigueur les premiers pourraient être rangés dans les Longirostres, et les seconds dans les Latirostres. Mais il y a, du reste, tant de rapports dans les formes générales du corps, dans le système de ptilose et le mode de coloration, de même que dans les habitudes, qu'on ne saurait, sans embarras, les séparer. Que serait-ce donc s'il s'agissait, comme un grand nombre d'auteurs l'a voulu, de les grouper avec les Geais, dont tout, au contraire, les éloigne?

Ce sont tous Oiseaux exclusivement insectivores, et parfois baccivores, à formes lourdes et épaisses, quant à leur constitution intime, mais auxquelles l'allongement des ailes et de la queue donne parfois un aspect assez gracieux, relevé encore par la vivacité des couleurs de leur plumage, qui n'emprunte aucun reflet métallique à l'éclat de la lumière; nichant dans des trous d'arbres ou de ruines, et souvent même dans des trous percés aux flancs des berges des rivières. L'allongement et l'acuité de leurs ailes indiquent chez eux un vol élevé, rapide et soutenu.

La similitude de mœurs et d'habitude chez les Oiseaux de cette tribu s'étend jusqu'aux caractères oologiques. Tous pondent des œufs blancs lustrés. Leur plumage est sec, rigide et décomposé, comme chez les Momotidés.

Les Coraciadés ne se composent, pour nous, que d'une famille, les Coracianés.

FAMILLE UNIQUE. — CORACIANÉS.

Depuis Brisson, les naturalistes ont constamment placé les Oiseaux qui font partie de cette famille dans celle des Corbeaux, les uns près de ceux-ci, les autres avec les Geais. Ils offrent pourtant assez de différence avec ces Oiseaux, ainsi que l'observe M. Degland, pour qu'on eût dû les en séparer depuis longtemps. Cette confusion tient à l'ignorance absolue dans laquelle on a été des mœurs des Rolliers, surtout en Europe. Il en est résulté que, faute d'observations à cet égard, on est parti des affinités que l'on a cru apercevoir entre eux, les Corbeaux et les Geais, pour leur assigner les mêmes habitudes. Ainsi, il est constant qu'en France, et dans tout le reste de l'Europe septentrionale, on ne connaît aucun des détails du genre de vie de ces Oiseaux, et que l'on n'a raisonné que par induction et par *à peu près*. On peut même dire que c'est sous l'influence de ces idées préconçues et de cette erreur traditionnelle que Le Vaillant a étudié et observé les Rolliers d'Afrique. Mais il est difficile de comprendre qu'il ait persisté dans cette manière de voir, surtout après avoir assimilé assez judicieusement aux Rolliers les Momots, qui n'ont pas le moindre rapport, soit avec les Corbeaux, soit avec les Geais. D'ailleurs, les Coraciadés se distinguent suffisamment, par leurs narines nues, de ces derniers, qui les ont recouvertes par des plumes roides dirigées en avant; ils s'en distinguent également par leur régime essentiellement insectivore, les Corbeaux et les Geais étant omnivores, ce qui implique une immense différence dans la conformation du bec des uns et des autres, les premiers, en effet, ayant l'extrémité de leur mandibule inférieure relevée en haut, tandis que chez les seconds elle est parallèle, jusqu'à la pointe, à la mandibule supérieure, et recourbée, comme celle-ci, en bas; ils s'en distinguent, enfin, par la conformation du sternum et par leurs habitudes, qui les

Engoulevent de la Caroline.

rapprochent, au contraire, des Guêpiers, dont ils ont le plumage, les pieds courts, moins la soudure des doigts, et le même système de petites écailles à la face postérieure des tarses.

M. de La Fresnaye, dans un savant Mémoire sur une division des Passereaux en trois groupes (1), fit ressortir, le premier, tout ce qu'avait d'anormal le rang assigné jusque-là, dans la série, aux Rolliers, qu'il rapprochait des Gobe-Mouches.

Ce serait bien plutôt ici, dit-il, qu'il faudrait placer, ce me semble, les Rolles et les Rolliers, que dans le genre *Corvus;* leurs tarses très-courts, leurs doigts assez allongés, mais grêles, l'externe étant presque aussi long que l'intermédiaire, leur pouce petit, n'ayant qu'un ongle faible plus petit que celui du doigt intermédiaire, qui, au contraire, est fort allongé, et comme contourné au dedans, nous représentent absolument la même forme que ceux de toutes ces grandes espèces baccivores (Coracines, Avéranos, Gymnodères et Gymnocéphales), et s'éloignent entièrement de ceux de toutes les espèces du genre *Corvus;* et si les Rolliers ont dans la forme générale de leur bec quelques rapports avec celui des espèces de ce genre, les Rolles, qui ne sont pour ainsi dire qu'une section des Rolliers, en ont un, au contraire, qui les en éloigne entièrement, et qui, par sa grande largeur et sa dépression, se rapproche entièrement de celui de ces baccivores, des Piauhaus, des Avuranos, etc. C'est donc près des Piauhaus que les Rolles et les Rolliers me paraissent le plus convenablement placés ; leurs pieds sont absolument les mêmes, et la petitesse du pouce et de son ongle se rencontre même dans les pieds des Piauhaus comme dans ceux des Rolles et des Rolliers.

Depuis, M. Von der Mühle, les ayant observés en Grèce, a constaté en partie les affinités qui lient les Rolliers aux Guépiers, et dont ils se rapprochent beaucoup, selon lui, par les mœurs.

C'est sans doute en se fondant sur ces affinités que M. Ch. Bonaparte a sorti très-judicieusement les Coraciadés des Corvidés pour les mettre près des Guêpiers mais après eux. Ce système, confirmé par les faits, est aujourd'hui généralement adopté. Pourtant, on n est pas encore d'accord sur les éléments qui doivent entrer dans la composition de la famille des Coracianés.

Lesson la composait de trois genres :

1° Pirolle (*Kitta*), Temminck;
2° Rollier (*Coracias*), Linné;
3° Rolle (*Eurystomus*), Vieillot.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire en a fait, sous le nom de Rollidés, la troisième famille de la section des Cultrirostres, et l'a composée de sept genres :

1° Kitte (*Kitta*), Lesson;
2° Choucari (*Graculus*), Cuvier;
3° Pirolle;
4° Mainate (*Gracula*), Vieillot;
5° Myophone (*Myophonus*), Temminck,
6° Rolle;
7° Rollier

M. G. R. Gray, dans son *Genera,* réduit ce nombre à trois :

1° Brachyptérolle (*Brachypteracias*), de La Fresnaye;
2° Rolle;
3° Rollier,

renvoyant le genre *Kitta* ou *Cissa* dans les Garrulinés.

Enfin, M. Ch. Bonaparte y a fait entrer les trois mêmes genres que le méthodiste anglais, en y adjoignant pour quatrième, et en tête de toute la famille, le genre *Kitta,* qu'en avait éloigné ce dernier.

Nous croyons que les Coracianés doivent se réduire uniquement aux deux genres Rolle et Rollier. Nous en éliminons les Brachyptérolles, parce que nous ne saisissons, entre eux et les Rolliers, au-

(1) *Magasin de Zoologie*, 1833

cun rapport qui puisse justifier ce rapprochement; leur conformation à tarses allongés et à pieds marcheurs ou buissonniers, de même que l'ensemble de leur ptilose, devant les en éloigner d'une manière absolue. Quant au genre Kitte ou Pirolle, nous avons un motif déterminant pour le retirer également des Coraciadés; c'est que, d'après l'inspection de son sternum, il n'offre aucun point de contact avec eux, ceux-ci ayant presque le sternum des Guêpiers; et le Pirolle, au moins l'espèce type du genre, *Kitta thalassina*, rentrait à cet égard dans les autres groupes des Passereaux, notamment des Geais, avec lesquels M. G. R. Gray n'a peut-être pas eu si grand tort, comme paraît le penser M. Ch. Bonaparte, de les réunir; car on n'en saurait judicieusement faire un Rollier : c'est, au reste, ce que pensait et ce qu'a très-bien pressenti Guéneau de Montbeillard

1er GENRE. — ROLLE. *EURYSTOMUS.* (Vieillot.)

Ευρυς, large; στομα, bouche.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, fort, déprimé à sa base, dilaté sur les côtés, beaucoup plus large que haut, presque aussi long que la tête, à arête arrondie, à mandibule supérieure un peu crochue à la pointe, avec ou sans échancrure, à mandibule inférieure plus courte, et en partie cachée et débordée par les parois avancées des bords de la supérieure.

Narines basales, longues, diagonalement fendues, à moitié fermées par une membrane tendue sur les fosses nasales, couvertes de plumes

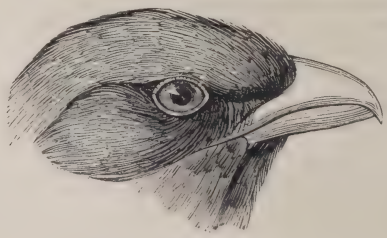


Fig. 58. — *Eurystomus orientalis*

Ailes longues, aiguës; *la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est la plus longue.*

Queue assez longue, presque égale ou légèrement échancrée.

Tarses courts, robustes, scutellés, moins longs que le doigt intermédiaire : les antérieurs soudés à leur base; latéraux inégaux.

Fig. 59. — *Eurystomus orientalis*

Sept espèces de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie. Nous citerons le grand Rolle violet de Le Vaillant (*Eurystomus Madagascariensis*, Gmelin), G. R. Gray.

Quoique le nom de Rolle figure sur les planches enluminées de Buffon, Guéneau de Montbeillard, tout en caractérisant cette dernière, n'a pas su la distinguer génériquement des Rolliers. C'est à Le Vaillant que revient l'honneur de cette distinction.

Les Rolliers dont il nous reste à parler, dit-il au sujet de son grand Rolle violet, différant essentiellement par les caractères du bec de ceux que nous avons précédemment décrits (les vrais Rolliers), nous avons cru qu'il était aussi nécessaire de tirer entre eux et ces derniers une petite ligne de démarcation, en nommant *Rolles* ceux dont il va être question

Les Rolles diffèrent donc des Rolliers proprement dits en ce qu'ils ont le bec plus court, plus épais, surtout beaucoup plus large, et par conséquent la bouche bien plus ample que ceux-ci; ils diffèrent encore les uns des autres en ce que les Rolles ont les ailes plus longues que les Rolliers proprement dits. (*Histoire naturelle des Rolliers.*)

Les mœurs de ces Oiseaux étaient restées entièrement inconnues; c'est à Jules Verreaux que l'on doit les premiers renseignements à cet égard : nous les extrayons des notes de son *Voyage à la Nouvelle-Hollande.*

Ces Oiseaux, dit-il, au sujet de l'*Eurystomus australis*, semblent aimer le voisinage des rivières; aussi les voit-on souvent planer au-dessus de l'eau, et prendre souvent leur proie au vol. Cependant, ils se reposent aussi assez fréquemment, pendant la chaleur du jour surtout, et ils choisissent toujours les arbres les plus élevés; ils vivent par petites troupes de cinq à six individus. On trouve dans leur estomac des débris de Sauterelles, d'Insectes d'eau, tels que des Dities, surtout de Hannetons pris probablement sur les encalyptus. Ils sont très-difficiles à approcher. Leur vol ressemble beaucoup à celui des Hirondelles, et plus encore à celui des Langrayens, saisissant comme ces derniers, pour la plupart, leur proie au vol. L'espèce australienne est de passage dans les environs de Sydney, et paraît se diriger vers le nord lorsqu'elle émigre. Mais, à cette époque, ils se réunissent pendant plusieurs jours et partent tous ensemble. Il est impossible de mieux comparer le vol de cette espèce qu'à celui du *Monasa tenebrosa* (Cuculidés).

Dans une chasse que je fis du côté d'Illawara, j'observai une douzaine de ces Oiseaux qui volaient à une très-grande hauteur. Mais, les ayant parfaitement reconnus, je me cachai soigneusement dans l'intérieur d'une cavité de ces gros arbres, épiant tous leurs mouvements. Cependant, au bout d'une demi-heure environ, fatigué d'attendre, et les ayant perdus de vus, je me hasardai à sortir la tête pour voir la cause d'un gazouillement agréable que j'entendais sur l'arbre même où j'étais; et je ne fus pas peu surpris d'y voir tous mes Oiseaux posés sur une branche morte, collés les uns contre les autres, à la manière des Ocyptères (Langrayens). La chaleur était alors excessive, et les Insectes seuls semblaient animés. Je cherchai, mais en vain, à les surprendre pour les tirer; car, dès qu'ils se virent découverts, ils reprirent leur vol, en tournoyant, jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans les airs.

ROLLE A GORGE BLEUE. *EURYSTOMUS GULARIS.* (Vieillot.)

La tête et le derrière du cou sont d'un brun terreux nuancé de vert brunâtre, qui, sur le manteau, approche plus de cette dernière couleur, et tire à l'aigue-marine sur les bords latéraux des scapulaires; le bas du cou par devant, la poitrine, le ventre, les plumes des jambes, les couvertures du dessus et du dessous de la queue, tout le dessous du corps, et même les couvertures du revers des ailes, sont aigue-marine, mais un peu plus terne que chez les autres Rolliers; la queue est, à sa naissance et en dessus, de cette même couleur, qui s'éclaircit sur son milieu pour se changer en noir-brun verdissant vers la pointe; le dessous de la queue est d'un vert d'eau; les couvertures supérieures des ailes sont vert aigue-marine, teinté d'un brun plus prononcé sur les poignets; les petites pennes qui couvrent le pied des grandes pennes alaires sont bleues : celles-ci sont, en dessus et en dessous, vert aigue-marine à leur naissance, puis bleues, et, enfin, toutes noires extérieurement; le

bec est d'un rouge orangé; les pieds sont d'un jaune brun, et les ongles noirs. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Rolliers.*)

Habite la Nouvelle-Guinée.

2me GENRE. — ROLLIER. *CORACIAS.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peu près de la longueur de la tête, plus haut que large, sans dents à l'extrémité, à mandibule supérieure voûtée, recourbée et un peu crochue à la pointe, à mandibule inférieure parallèle à la supérieure, et comme elle inclinée en bas vers la pointe.

Narines basales, oblongues, obliquement percées dans la membrane qui revêt les fosses nasales, et que recouvrent en partie les plumes du front, et à moitié fermées par elle.

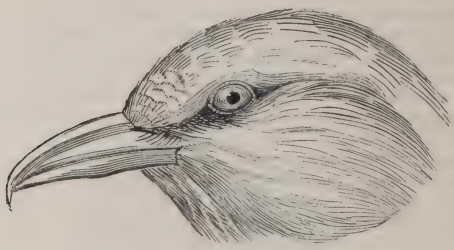


Fig. 60. — *Coracias garrula.*

Ailes pointues, subaiguës, *à deuxième et troisième rémiges les plus longues.*

Queue longue, ou égale, ou arrondie, ou dépassée par deux longs brins.

Tarses forts, un peu plus courts que le doigt médian, ou tout au plus l'égalant en longueur, scutellés; les doigts entièrement divisés; ongles courts, forts et arqués, sans être crochus.

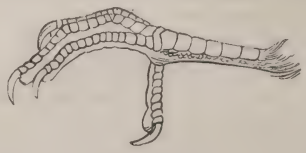


Fig 61. — *Coracias garrula*

Dix espèces de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie. Nous figurons le Rollier d'Europe (*Coracias garrula*), Linné, et le Rollier d'Angole (*Coracias caudata*), Linné.

Les caractères que nous venons de donner du genre Rollier, consistassent-ils seulement dans la forme du bec et dans la brièveté des pattes, démontrent suffisamment la distance qui sépare ce

genre du genre Geai (*Garrulus*). Nous en avons dit assez à cet égard. Sans doute, dans ces caractères, il s'en trouve un étranger aux familles qui composent le sous-ordre des Syndactyles, la fissilité des doigts antérieurs; mais aussi ce caractère est le seul qui manque, et cette anomalie dans la composition des Syndactyles ne saurait-elle constituer qu'une exception incapable d'invalider la règle.

L'habitude que l'on a contractée de juger des mœurs des Rolliers par celles des Geais a fait qu'on s'est très-peu occupé de les bien observer. A vrai dire, l'histoire des mœurs du Rollier d'Europe, en tant que type des mœurs de la famille des Coracianés, est une de celles qui sont le plus entachées d'erreurs, et qui ont le plus besoin d'être refaites. Car on ne comprendra jamais qu'on en soit encore si peu avancé sur l'histoire d'une espèce européenne. Ainsi, l'histoire des Rolliers, telle que l'a rapportée Guéneau de Montbeillard, de même qu'une partie des détails fournis par Le Vaillant, sont dignes des premières époques de la science, et à supprimer entièrement.

Le savant collaborateur de Buffon répète, d'après Willughby et Schwenckfeld, qu'on voit souvent ces Oiseaux avec les Pies et les Corneilles dans les champs labourés qui se trouvent à portée de leurs forêts; qu'ils y ramassent les petites graines, les racines et les vers que le soc a ramenés à la surface de la terre, et même les grains nouvellement semés; que, lorsque cette ressource leur manque, ils se rabattent sur les baies sauvages, les Scarabées, les Sauterelles et même les Grenouilles; qu'ils vont même quelquefois sur les charognes, mais qu'il faut que ce soit pendant l'hiver, et seulement dans les cas de disette absolue; parce qu'ils passent en général pour n'être point carnassiers; qu'ils deviennent fort gras en automne, et qu'ils sont alors un bon manger, ce qu'on ne peut guère dire des Oiseaux qui se nourrissent de voiries.

De tout cela, il n'y a rien de vrai, sinon que l'exception posée dans ce mode de nourriture du Rollier est au contraire la règle, c'est-à-dire qu'il se nourrit exclusivement d'Insectes et de baies, la forme de son bec s'opposant à tout autre mode de nourriture. Quant à chercher les Vers avec les Pies et les Corneilles, la brièveté et la conformation de leurs pattes ne sauraient se prêter à ce genre de vie. Ils chassent les Insectes, en les attendant patiemment perchés sur les branches mortes des arbres ou des arbustes.

Les Rolliers, continue Guéneau de Montbeillard d'après les mêmes autorités, nichent, autant que cela leur est possible, sur les bouleaux, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres.

Le Vaillant, lui, à propos du Rollier à longs brins d'Afrique, ou, pour mieux dire, du Rollier d'Abyssinie (*Coracias Abyssinica*). Gmelin, toujours sous l'influence de ce qu'il connaissait des mœurs du Geai commun, dit qu'il a trouvé le nid de ce Rollier dans les enfourchures des arbres, près du tronc; que ce nid, très-volumineux, et par conséquent facile à découvrir, est composé de bois entrelacé d'herbes et de mousse, et revêtu, dans l'intérieur seulement, d'un lit de feuilles sèches; que les œufs sont à peu près de la grosseur de ceux de nos Pigeons fuyards, et leur couleur est verdâtre pointillée de roux. Ailleurs, à propos du Rollier varié, il dit qu'il construit son nid sur la tête du tronc des plus grands arbres, et le compose en dehors des mêmes matières que celles qu'emploie le Rollier à longs brins, son congénère; mais, le dedans, il le garnit de plumes : la ponte est de quatre œufs roussâtres.

Ici, Le Vaillant, comme Guéneau de Montbeillard ou ses auteurs, a pris le nid d'un autre Oiseau pour celui du Rollier, qui n'en fait pas, du moins d'ostensible, et qui, comme les Guêpiers, niche dans des trous, soit d'arbres, soit de rochers, et mieux encore en terre, et parfois même de vieux bâtiments. On est d'autant plus en droit de reprocher cette erreur qu'il avait connaissance de deux faits dont la réalité ne lui paraissait pas démontrée, mais qui devaient le rendre plus circonspect dans ses observations s'il eût pu bannir de son esprit toute réminiscence des habitudes du Geai et toute idée d'assimilation ou de rapprochement de cet Oiseau avec le Rollier.

Le docteur Shaw, dit-il lui-même dans son article sur la femelle du Rollier vulgaire ou d'Europe, qui a observé cet Oiseau dans le nord de l'Afrique, où il se trouve en effet, et où on le nomme *Shaga-rag*, assure qu'il y niche dans des trous pratiqués le long des berges des rivières (et ajoute que son cri est aigre et perçant). Un autre fait, attesté par un chasseur qui a assuré à M. Godehen avoir vu sortir d'une butte de terre un de ces Rolliers, qui y avait fait son nid et pondu deux œufs, *dont on ne dit pas la couleur*, contredirait un peu l'observation de Shaw, attendu que les

Oiseaux qui nichent dans les berges, où ils sont à l'abri des petits animaux carnassiers, ne nichent pas pour cela dans des trous à plate terre. (*Histoire naturelle des Rolliers.*)

Il pouvait du moins consulter Bruce, qui, sans contester les observations de Shaw, réfute au moins ses idées d'assimilation; car Bruce est le premier qui ait bien observé, sinon les mœurs, au moins les habitudes des Rolliers, en ce qui concerne l'espèce d'Abyssinie, qui est la même dont a parlé Shaw. Et il y a lieu de s'étonner que Guéneau de Montbeillard n'ait pas connu les observations de Bruce lorsque l'on sait surtout, par ce voyageur, que c'est d'après un des individus, dont il fit présent à Buffon à son retour d'Abyssinie, que celui-ci a publié sa figure du Rollier d'Abyssinie. (Planche enluminée 626.)

Shaw, imbu des idées qui dominaient en Europe sur les points de contact du Rollier avec le Geai, cherchant l'étymologie du nom arabe *Shaga-rag*, qu'il disait être celui donné à son Rollier, se plut à le considérer comme dérivé d'un mot arabe qui signifie *crier*. Bruce, au contraire, qui lui donne le nom abyssinien de *Sheregrig*, qui veut dire *briller*, s'en exprime ainsi :

Malgré l'étymologie que le docteur Shaw donne au nom de cet Oiseau, je ne l'ai jamais entendu crier ni faire le moindre bruit. *Il n'a non plus aucune des habitudes du Geai ni de la Pie.* Burtof a rendu le mot *Sheregrig* par celui de *Merops*, mangeur d'Abeilles; et il a raison d'attribuer cette qualité à cet Oiseau; mais il se trompe ensuite quand il le confond avec un autre Oiseau appelé *Sirens*, mangeur de Mouches, très-commun dans le Levant, et qui fait toujours beaucoup de bruit pendant la plus grande chaleur du jour. J'ai vu plusieurs espèces de ce dernier Oiseau, dont quelques-unes étaient très-belles; mais les *Sirens* vont par bandes, et les *Sheregrigs* sont ordinairement seuls. Les *Sirens* poursuivent également les Mouches et les Abeilles, qu'ils trouvent dans les bois, sur les arbres, ou dans les trous de la terre, et parmi les grandes herbes. Enfin, il y en a considérablement, et de plusieurs espèces, dans la Basse-Éthiopie. (*Voyage en Nubie et en Abyssinie*, tome IX.)

Il est impossible, on le voit, tout en éloignant le Rollier du Geai, de le rapprocher plus explicitement des Guêpiers, qui ne sont autres que les *Sirens* de Burtof. Le docteur Petit nous apprend qu'en langue tigréenne, en Abyssinie, le Rollier s'appelle *Ouaddé-guimmêle*, ce qui signifie le *fils des nuages*, parce que, dit-il, ils volent généralement en grand nombre comme les nuages. Peut être aussi est-ce à cause de la rapidité de son vol comparée à la vitesse des nuages.

Ce qui est remarquable, c'est que M. de Sélys-Longchamps, ainsi que le rapporte M. Degland, a vu un couple de Rolliers d'Europe qui avaient établi leur nid au milieu des ruines de Pœstum, dans les corniches d'un temple grec.

Quant à la couleur des œufs de Rollier, ils sont d'un blanc uniforme et sans taches, aussi lustré et luisant que les œufs de Pies, ce qui dénote un Oiseau habitant de troncs d'arbre, comme le dit M. Temminck, ou de masures.

Le Vaillant mérite plus de confiance pour d'autres détails, abstraction faite de ses comparaisons continuelles avec le Geai et des exagérations qui en sont la suite; ainsi, au sujet de ce même Rollier d'Abyssinie :

J'ai trouvé, dit-il, pendant le cours de mes voyages en Afrique, cette espèce entre la rivière d'Orange et la grande rivière des Poissons (*Fis-River*); mais elle y est seulement de passage, puisqu'elle n'y arrive que pendant la saison des chaleurs, et qu'elle en repart aussitôt que celle des vents et des pluies, qui font l'hiver du pays, vient à commencer, temps où ces Oiseaux ont fini leur ponte, et où leurs petits ont acquis la force de les suivre. Pendant le temps des amours, on rencontre toujours ces Oiseaux par paire, c'est-à-dire le mâle et la femelle ensemble, et ensuite par famille; car, dès que les petits sont sortis du nid, ils suivent leurs père et mère, et ne les quittent plus; ils se forment alors en petites bandes de six individus au plus; car la ponte n'est que de quatre œufs, et il arrive souvent des accidents pendant l'incubation, ou aux petits, qui sont très-niais, et sujets ainsi à devenir la proie des Oiseaux carnivores, dont le pays abonde. Ces Rolliers fréquentent les bois, et se nourrissent indistinctement de fruits ou d'Insectes, quoiqu'à ce qu'il m'a paru ils préfèrent toujours les premiers. Les seuls Insectes que j'aie trouvés dans l'estomac des individus que j'ai tués, sont quelques Chenilles lisses, des Sauterelles ou des Manthes... On reconnaît, dans notre Rollier à longs brins d'Afrique, le port, le vol et les attitudes du Geai européen; il a même jusqu'au cri, qui a valu à ce dernier le nom qu'il porte, parce qu'en effet il le prononce d'une manière très-distincte.

Fig. 1. — Estrelda de Bichenove.

Fig. 2. — Rhipidure albiscapa.

Cet Oiseau est d'un naturel très-curieux; on le voit arriver au moindre bruit extraordinaire, mais il fuit dès qu'il se sent averti du plus petit danger, caractère moral qu'il a de commun, non-seulement avec notre Geai d'Europe, mais avec tous les Geais et tous les Rolliers, selon du moins que je l'ai constamment observé dans toutes les espèces que j'ai vues de ces Oiseaux, et qui ont toutes aussi un cri semblable à celui de *geai-geai*. Il n'est enfin personne qui, connaissant bien les allures de notre Geai, ne dise, en voyant ou en entendant un Rollier : Voilà un Geai; et il m'est arrivé à moi-même de m'y méprendre au point qu'en en jugeant par les Rolliers que j'avais vus ou entendus en Afrique, avant d'en avoir tué aucun, j'étais dans la ferme persuasion que notre Geai d'Europe se trouvait aussi dans cette autre partie du monde; cela me paraissait d'autant moins extraordinaire, que j'y avais déjà trouvé alors notre Coucou, ainsi que plusieurs espèces de nos Pies-Grièches et de nos Chouettes. (*Histoire naturelle des Rolliers.*)

Au sujet du Rollier varié des Moluques ou du Cuit (*Coracias Indica*), Linné :

Le Rollier varié se plaît, en Afrique, dans les bois. Mon fidèle compagnon, Claas, m'apporta un jour une nichée entière de quatre de ces Rolliers variés, qu'il avait pris, après avoir tué le père et la mère; je les nourrissais de jaunes d'œufs d'Autruche cuits, qu'ils me paraissaient manger avec plaisir; ils devinrent cependant d'une maigreur extrême, et moururent au bout de huit ou dix jours. (*Histoire naturelle des Rolliers.*)

Quelque part qu'on observe le Rollier, il se montre très-défiant; aussi est-il difficile de l'approcher. S'il s'aperçoit qu'on le poursuive, il s'élève à une très-grande hauteur et va se percher toujours sur des arbres isolés ou bien sur la cime de quelque rocher d'où il peut voir facilement tout ce qui l'environne. (Gerbes, *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle.*)

Sa nourriture, en liberté, consiste principalement en Insectes et en Vers; il mange aussi de petites Grenouilles, des racines bulbeuses, des glands, des grains de blé, etc.

J'avais cru jusqu'ici, dit Bechstein, qu'on ne pouvait apprivoiser cet Oiseau; mais M. le docteur Meyer d'Offenbach m'a convaincu du contraire, l'ayant élevé lui-même plusieurs fois et conservé dans sa chambre. Voici sa méthode.

On doit prendre les jeunes du nid lorsqu'ils sont à demi développés et les nourrir avec de petits morceaux de cœur de Bœuf ou autre partie maigre et tendre, même de la tripaille, etc., jusqu'à ce qu'ils puissent manger seuls; on peut alors ajouter de petites Grenouilles, des Vers et des Insectes. La manière dont ils s'y prennent pour tuer et avaler ces animaux est assez curieuse : ils commencent par les saisir et les écraser dans le bec, les jettent ensuite en l'air plusieurs fois pour les recevoir dans le gosier, qui est fort large. Lorsque le morceau est gros ou que l'animal remue encore, ils le frappent fortement contre terre et recommencent à le jeter en l'air jusqu'à ce que, ne tombant point en travers, mais enfilant le gosier, il puisse commodément être avalé.

Après les avoir ainsi nourris pendant un assez long temps, on peut mêler à la viande un peu de gruau d'orge. Je suis même parvenu à leur faire manger du pain, des légumes et des gruaux humectés; mais le cœur de Bœuf reste toujours le manger préféré. Je ne les ai jamais vus boire.

Ils connaissent parfaitement la personne qui prend soin d'eux; ils viennent à son appel pour recevoir le manger de ses mains, sans cependant se laisser prendre; mais ils ne deviennent jamais bien privés et se défendent souvent avec leur bec. Ils font très-peu de mouvements, si ce n'est pour chercher leur manger, et restent presque constamment tranquilles à la place où ils se sont fixés. S'il leur arrive de sautiller dans la chambre, c'est d'une manière gauche et gênée, à cause de la brièveté de leurs pattes; en revanche ils volent parfaitement; mais on ne peut leur en laisser l'entière liberté dans la chambre, ni même les tenir en cage, parce qu'ils sont si faciles à effaroucher, que, de frayeur, ils se donneraient de violents coups à la tête et pourraient aisément se tuer. Le meilleur est de leur rogner une aile et de les laisser ainsi courir dans la chambre. Ils sont assez querelleurs entre eux, surtout le soir pour prendre leur place sur le juchoir. Je les ai tenus pendant quelque temps dans une grande volière, avec de petits et de forts Oiseaux, une autre fois avec mes Pigeons, que je tenais renfermés; ordinairement je les ai dans ma chambre, où ils courent avec plusieurs autres Oiseaux; mais, qu'ils soient seuls ou en société, ils paraissent également sains et dispos.

J'ai vu une fois, ajoute le traducteur de Bechstein, un de ces Oiseaux boire après avoir avalé des œufs de Fourmis secs, il mangeait alors aussi avec empressement de la laitue et de la chicorée. Un autre, que j'ai sous les yeux, aime également les côtes de laitue ou d'épinards, après avoir mangé

des Insectes, surtout des Coléoptères, qui, vraisemblablement, l'échauffent beaucoup. A en juger par ce que j'en connais, le Rollier est d'un naturel sauvage et solitaire; il change peu de place, excepté pour chercher sa nourriture ou se cacher à l'approche d'un étranger. Aussi est-il bon, soit qu'on le tienne en cage ou qu'on le laisse courir, qu'il ait toujours à sa portée une boîte dans laquelle il puisse trouver un asile dans ses moments de frayeur; il ne manquera pas de s'y jeter et par ce moyen évitera les occasions de se débattre violemment, comme il ferait sans cela pour fuir l'objet qui cause son effroi. Il connaît parfaitement sa maîtresse, s'en laisse toucher et même prendre sans difficulté, vient près d'elle et se place sans crainte sur ses genoux, où il reste des heures entières sans bouger. C'est aussi à quoi aboutit tout son apprivoisement. Il n'est ni caressant ni familier; dans sa frayeur il pousse des cris rauques, d'autres plus adoucis lorsqu'il voit apporter son manger; mais *crag, crag, crag*, en relevant la tête, est l'expression de sa joie ou de son triomphe (Bechstein.)

On a observé que le Rollier avait la langue noire, non fourchue, mais comme déchirée par le bout et terminée en arrière par deux appendices fourchus, un de chaque côté; le palais vert, le gosier jaune, le ventricule couleur de safran, les intestins longs à peu près d'un pied, et les cœcums de vingt-sept lignes. (Guéneau de Montbeillard, *Histoire naturelle de Oiseaux*.)

Quant au sternum du Rollier, il a la même conformation de l'os furculaire que les Guêpiers, les Calaos, les Martins-Pêcheurs. C'est une remarque qui a frappé tous ceux qui ont étudié l'ostéologie de ce genre d'Oiseaux. Par la même raison d'analogie, les Rolliers doivent avoir un vol analogue à celui des Guêpiers, l'allongement des ailes étant un indice de cette aptitude, et non pas le vol lourd et bruyant des Geais.

Après s'être occupé du sternum du Guêpier, M. de Blainville s'exprime ainsi au sujet de la place que doit occuper le Rollier dans la série ornithologique :

Jusqu'ici, dit-il, nous n'avons eu encore à placer dans ce groupe (Touraco, Couroucou, Jacamar, Martin-Pêcheur et Guêpier) que des Oiseaux dont le doigt externe est versatile, tout à fait postérieur ou fortement réuni au doigt du milieu, et qui pouvaient former même zoologiquement un ordre assez distinct des Passereaux. Mais, en nous laissant guider par l'organe que nous étudions, nous sommes forcés de placer ici un genre d'Oiseaux que les ornithologistes rangent ordinairement près des Corbeaux.

Chez le Rollier, en effet, le sternum est large, court, assez bombé; la fosse sous-clavière petite, la crête sternale est grande, triangulaire, son bord inférieur convexe, l'antérieur concourt à la formation de l'angle de réunion, qui est émoussé, quoique assez saillant.

Le bord antérieur, presque entièrement occupé par la base des clavicules, qui se touchent à peu près comme dans les Couroucous, a son apophyse moyenne peu proéminente, et les latérales nulles.

Le bord postérieur a aussi les deux échancrures profondes, la supérieure plus que l'inférieure, et l'apophyse la plus externe un peu dilatée à son extrémité.

Le bord latéral est légèrement concave dans toute son étendue; la portion articulaire est fort courte et répond entièrement à la fosse sous-clavière; il n'y a que quatre côtes sternales.

Les clavicules sont courtes, assez fortes, très-larges et avec une apophyse externe à leur base.

L'os furculaire, assez solide, très-arqué, ne touche pas au sternum et n'a pas d'apophyse au point de réunion de ses deux branches, qui sont comprimées. (*Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle*, t. XCII, 1824.)

De son côté, M. Lherminier a cru lui trouver de grands rapports avec le sternum des Couroucous.

L'appareil sternal des Rolliers, dit-il, a beaucoup de rapports avec celui des Couroucous; il en diffère par les caractères suivants : sternum plus allongé, moins large en arrière; un trou entre les deux rainures du bord antérieur, cinq côtes; quatre échancrures plus profondes; l'apophyse médiane n'est pas bifurquée; crête moins recourbée; les os coracoïdes sont plus aigus en dehors; clavicule plus forte; les scapulums semblables.

Dans toutes les classifications ornithologiques, on place ces Oiseaux dans le genre Corbeau, et particulièrement à côté des Geais, avec lesquels ils ont, il faut l'avouer, les plus grands rapports à l'extérieur. Cependant ils en diffèrent complétement par leur organisation profonde, aussi les en ai-je séparés, à l'exemple de M. de Blainville. Les Rolles lieront probablement les Rolliers aux Cou-

roucous plus encore qu'ils ne le sont déjà. (Lherminier, *Mémoires de la Société linnéenne, de Paris*, t. VI, 1822.)

C'est la onzième famille du système de ce savant ornithologiste.

Tous les Rolliers pondent des œufs globulaires, d'un blanc uniforme, sans taches et luisant comme de la porcelaine.

ROLLIER COMMUN. *CORACIAS GARRULA.* (Linné.)

Mâle. — Vertex, dessus, côtés et dessous du cou, vert-bleu d'aigue-marine à reflets, avec des traits d'une nuance plus claire et parallèles à la tige des plumes, sur cette dernière partie; dos et scapulaires d'une belle couleur fauve; petites couvertures supérieures des ailes d'un bleu violet, les moyennes vertes comme la tête; croupion nuancé de vert et de violet; poitrine, abdomen d'un vert d'aigue-marine clair; rémiges brunes, les deux ou trois premières barrées de vert; queue avec les deux plumes externes un peu plus longues que les autres et terminées de brun, les deux médianes brunes, nuancées de verdâtre, les autres avec leur moitié supérieure brune et l'autre moitié d'un vert d'aigue-marine clair; bec presque entièrement noir, un peu roussâtre à sa base; pieds jaunâtres; iris à double cercle brun et gris.

Taille, 0m,32 environ.

Fig. 62. — Rollier commun.

On trouve le Rollier vulgaire en Grèce, en Sicile, en Italie, dans le midi de la France, en Allemagne et fort avant dans le nord de l'Europe; il est de passage de loin en loin, et toujours isolément en Franche-Comté, en Lorraine, en Champagne et dans le nord de la France. Quelques couples se reproduisent dans le midi de la France. Il niche dans les trous des arbres, dans les vieux bâtiments. (Degland, *Ornithologie européenne.*)

Les noms de *Geai de Strasbourg*, de *Pie de mer* ou *des bouleaux*, de *Perroquet d'Allemagne*, sous lesquels cet Oiseau est connu en différents pays, lui ont été appliqués sans beaucoup d'examen et par une analogie purement populaire, c'est-à-dire très superficielle.....

D'ailleurs c'est un Oiseau de passage dont les migrations se font régulièrement chaque année dans les mois de mai et de septembre, et, malgré cela, il est moins commun que la Pie et le Geai. Je vois qu'il se trouve en Suède et en Afrique; mais il s'en faut bien qu'il se répande, même en passant, dans toutes les régions intermédiaires. Il est inconnu dans plusieurs districts considérables de l'Al-

lemagne, de la France, de la Suisse, etc., d'où l'on peut conclure qu'il parcourt dans sa route une zone assez étroite, depuis la Smalande et la Scanie jusqu'en Afrique; il y a même assez de points donnés dans cette zone pour qu'on puisse en déterminer la direction sans beaucoup d'erreur par la Saxe, la Franconie, la Souabe, la Bavière, le Tyrol, l'Italie, la Sicile, et enfin par l'île de Malte, laquelle est comme un entrepôt général pour la plupart des Oiseaux voyageurs qui traversent la Méditerranée. (Guéneau de Montbeillard, *Histoire naturelle des Oiseaux*.)

TROISIÈME TRIBU. — BUCÉROTIDÉS.

Les Bucérotidés ont le bec généralement allongé, plus ou moins courbé, épais à la base, comprimé sur les côtés; le dessus de la mandibule supérieure le plus souvent muni de protubérances irrégulières cornées, affectant diverses formes, et cellulaires intérieurement; les bords mandibulaires le plus souvent irrégulièrement crénelés; des cils durs et allongés aux paupières; la base du bec nue, et les trois doigts antérieurs soudés dans une grande portion de leur longueur Leur plumage est généralement sec et dur.

Cette tribu a été créée par M. G. R. Gray, qui n'y a compris qu'une seule famille, les Bucérinés. Nous y joignons une seconde famille, celle des Eurycérinés.

La plupart nichent dans des trous d'arbres, quelques-uns construisent un nid sur les branches.

PREMIÈRE FAMILLE. — BUCÉROTINÉS ou CALAOS.

Il n'est pas de genre d'Oiseaux, qui, dans son ensemble, présente autant de diversités que celui des Calaos, par la variété des formes du bec, propres à chaque espèce en particulier, de sorte que chacun de ces Oiseaux paraîtrait appartenir à un genre séparé, si on voulait adopter, pour les classer, les caractères qui distinguent cette partie seule. Quelques espèces de Calaos ont le bec non-seulement d'une grandeur démesurée, mais difforme même, par la structure des protubérances ou excroissances naturelles qui les surmontent et dont la nature semble avoir pris plaisir à varier les formes à l'infini; et, par une sorte de bizarrerie et peut-être même de contradiction, ou qui du moins pourrait paraître telle, tout cet attirail prodigieux, qui semble annoncer une arme puissante et formidable, ne conserve pas seulement l'apparence de la force dans ses effets; et tellement même que l'Oiseau le plus chétif et le moins comparable à la taille de ces Calaos, si extraordinairement armés (un Moineau, par exemple), trouve dans son petit bec une arme beaucoup plus redoutable et plus propre à faire éprouver quelques douleurs quand il pince son ennemi.

Buffon, qui a été à même de voir un de ces Oiseaux vivant, a très-bien observé que ces grands becs de Calaos, ainsi que celui de plusieurs Toucans également monstrueux pour leur grosseur, ne pouvaient avoir aucune force, n'ayant point de prise, ce qui les lui a fait comparer, avec raison, à un long levier, trop éloigné du point d'appui : cela est si vrai, que les Calaos à bec simple, ainsi que les petits Toucans, ont effectivement plus de force dans leurs becs, la pointe étant beaucoup plus rapprochée des mâchoires, où réside toute sa force.

La forme du bec diffère non-seulement dans chaque espèce de Calaos, comme nous l'avons fait remarquer, mais, ce qu'aucun ornithologiste n'avait encore été à même d'observer, c'est que, dans chaque espèce, le bec varie aussi à tous les âges, surtout dans celles qui portent ces excroissances que les naturalistes nomment casques; car ces Calaos casqués naissent tous avec un bec presque simple, et qui n'est surmonté dans le premier âge, même dans ceux qui sont le plus extraordinaire-

ment armés, que d'une très-petite protubérance ou crête, qui, croissant à mesure que l'Oiseau grandit, change peu à peu de forme et ne prend enfin celle qui lui est propre que lorsque l'Oiseau a pris lui-même tout son accroissement. On conçoit par là que ces divers changements ont dû nécessairement produire et ont réellement produit plusieurs erreurs dans la nomenclature et la distinction des espèces proprement dites, toutes ces variétés d'âges pouvant être données pour autant d'espèces particulières et différentes, ce qui n'est, malheureusement pour la science, déjà que trop arrivé, non-seulement à l'égard des Calaos, mais même de tous les Oiseaux en général.

S'il a plu à la nature de varier à l'infini la forme du bec dans ces Oiseaux Calaos, elle a du moins conservé une stricte uniformité dans la construction de leurs pieds, qui, dans toutes les espèces, sont couverts de larges écailles, et dont les trois doigts, disposés par devant, sont à peu près égaux et presque entièrement réunis ensemble à leur base; ce qui leur forme absolument ce que nous nommons une plante du pied. Le doigt de derrière, étant aussi large et plat, donne une forte assiette et un grand aplomb à ces Oiseaux, qui cependant marchent peu et fort mal, sautant des deux pieds à la fois lorsqu'ils veulent changer de place et s'avancer par terre, où ils ne se posent que rarement et le temps nécessaire pour saisir leur proie, préférant toujours être perchés sur les plus grands arbres, et surtout sur les arbres morts, dans les trous desquels ils se retirent pour se coucher et même pour nicher. Le doigt extérieur est réuni à celui du milieu jusqu'à la troisième articulation, et l'intérieur jusqu'à la première seulement; et toute la plante des pieds est couverte d'une peau raboteuse et comme chagrinée.

Les Calaos ont encore de commun d'avoir tous des cils autour de la partie supérieure des yeux, la langue très-petite, cartilagineuse et collée au fond de la gorge. Ils vivent en société, se réunissent en grandes bandes et font leur principale nourriture d'Insectes, de Lézards et de Grenouilles; ils font aussi la chasse à tous les petits Quadrupèdes trop faibles pour se défendre, et ils les avalent entiers après les avoir tués et froissés entre leurs mandibules; ils se rabattent encore sur les cadavres, dont ils arrachent les lambeaux; ils sont enfin omophages. (Le Vaillant, *Histoire naturelle d'Oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, 1801.)

Le Vaillant ajoute qu'ils ne sont nullement frugivores, comme l'ont assuré plusieurs voyageurs anciens, du moins dans leur état naturel et libre. Il est vrai, dit-il, que, dans celui de la domesticité, on peut les accoutumer à se nourrir de fruits, de pain et de légumes. Buffon a vu un Calao avaler des feuilles de laitue; j'en ai vu un autre qui mangeait des haricots, des pois et du riz cuits; mais cela ne prouve absolument rien contre le naturel de ces Oiseaux, puisque nous voyons journellement les Perroquets domestiques manger souvent de la viande, à laquelle nous savons qu'ils ne touchent cependant jamais en liberté. Il est juste d'ajouter qu'à un autre endroit de son ouvrage Le Vaillant limite cette restriction à ceux des Calaos qu'il a été à même d'observer en Afrique.

Or Boutius, l'un de ces voyageurs anciens qu'il ne nomme pas, mais qu'il sait très-bien citer dans les détails de mœurs qui sont favorables à sa manière de voir, affirme au contraire, ainsi que le remarque Vieillot, que le Calao des Moluques se nourrit de fruits, principalement de noix muscades et de noix vomiques.

De plus George Camel, dont Le Vaillant ne cite également que les passages qui lui sont favorables, nous assure que le Calao des Philippines (*Buceros bicornis*) vit de figues, d'amandes, de pistaches et autres fruits qu'il avale entiers.

Depuis Le Vaillant, de nouvelles observations, faites par Quay et Gaimard, sont venues confirmer celles de Boutius et de Camel. Ces modernes voyageurs, qui ont observé les Calaos aux îles des Papous, notamment le Calao de Vaigion (*Buceros ruficollis*), qu'ils y ont découvert, s'expriment ainsi à ce sujet :

Les défiants Calaos occupent presque toujours la cime des arbres élevés, des muscadiers surtout, dont ils recherchent les fruits, qu'ils avalent tout entiers, et qui donnent à leur chair un excellent goût. Quoique leurs ailes soient peu développées, on les entend voler de loin, ainsi que l'a remarqué Dampier, ce qui tient à ce que leurs longues pennes écartées à l'extrémité font vibrer l'air avec force. Cet Oiseau est un exemple de ce que peuvent les localités sur les mœurs des animaux. Ici, environné de fruits, il en fait sa nourriture, tandis que, s'il était né dans les déserts de l'Afrique, il se repaîtrait de la chair des cadavres, comme font les Calaos d'Abyssinie. (*Annales des Sciences d'Histoire naturelle*, t. V. 1825.)

Une autre espèce, le Calao à casque festonné (*Buceros plicatus*) se tient par petites bandes, au milieu des forêts, dans les montagnes. Le fruit des marronniers et les glands des diverses espèces de chênes, qui sont les arbres de haute futaie les plus communs à la hauteur de six ou sept mille pieds au-dessus de l'Océan, dans le district de Préangor (Java), lui fournissent en certaines saisons une nourriture très-abondante; le feuillage de ces arbres est tellement touffu, que, malgré la grande taille de cet Oiseau et le bruit qu'il fait continuellement, il est extrêmement difficile de l'apercevoir, même au-dessous de l'arbre où il est perché. Il fréquente aussi les forêts en plaine, où il cherche avidement le fruit du *kusambi;* il construit son nid dans les cavités des rochers calcaires. (Temminck, planches coloriées.)

Voilà, certes, plus de témoignages qu'il n'en faut pour établir le caractère en grande partie frugivore des Calaos.

Les Bucérotinés n'ont formé pendant longtemps qu'un genre : *Buceros*, Linné. Swainson et Lesson l'ont élevé au rang de famille, le second, sous le nom de Bucéridés, qu'il composait des trois genres Motmot, Calao et Eurycère; puis il divisait le genre Calao en trois sous-genres :

1° Tock (*Tockus*), Lesson;
2° Calao;
3° Naciba (*Bucorvus*), Lesson.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, adoptant la même division, en a fait, dans son cours de 1843, la première famille de ses Longirostres, sous le même nom de Bucéridés, y comprenant les trois genres :

1° Bucéride, bec surmonté d'une crête;
2° Calao, bec surmonté d'un casque sans ouverture;
3° Bucorve, bec surmonté d'un casque tronqué et ouvert en avant;

et de l'Eurycère il fait le type de sa seconde famille.

M. G. R. Gray a restreint cette famille aux trois genres Eurycère, Calao et Naciba. Enfin M. Ch. Bonaparte, divisant, comme M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, ses Bucérotidés en deux sous-familles, *Bucerotinæ* et *Eurycerotinæ*, élève le nombre de genres de la première à sept :

1° *Bucorvus*, Lesson;
2° *Buceroturus*, Ch. Bonaparte;
3° *Buceros;*
4° *Hydrocissa*, Ch. Bonaparte;
5° *Calao*, Ch. Bonaparte;
6° *Berenicornis*, Ch. Bonaparte;
7° *Tockus*.

Nous nous en tiendrons à la division fort simple et très-logique de Lesson.

Dans les Calaos, la forme générale de la plaque sternale se rapproche assez de ce qu'on a vu dans le genre coucou; elle est peut-être cependant plus courte et plus bombée, quoique également rétrécie au milieu, et la dilatation des deux extrémités est à peu près semblable. La fosse sous-clavière est très-grande, puisqu'elle s'étend presque à la moitié du bord latéral. La crête sternale est très-allongée, triangulaire, médiocrement saillante : son bord inférieur est peu convexe; l'antérieur presque droit, se porte en avant, pour former avec l'inférieur un angle très-proéminent et aigu.

L'apophyse médiane du bord antérieur se confond avec la crête : les latérales sont aiguës, mais assez peu saillantes.

Le bord postérieur n'offre qu'une échancrure extrêmement superficielle, ou une simple sinuosité; l'apophyse externe, fort peu marquée, se recourbe un peu en dedans, mais n'est nullement dilatée.

Le bord latéral forme un angle très-obtus, dont le côté antérieur est occupé en grande partie par l'articulation des côtes sternales, qui sont au nombre de cinq.

Les clavicules sont grandes et fortes, très-élargies à leur base par une apophyse externe qui est égale à la partie articulée.

Le furculaire est semi-circulaire, formé de branches très-grêles, arrondies, sans trace d'apophyse à leur symphyse, qui ne touche presque au bréchet que parce que celui-ci s'est fortement avancé. (*Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle.*)

D'après le docteur Lherminier, les Calaos ont le sternum assez court, plus large en arrière qu'en avant, ressemblant à celui des grands Martins-Pêcheurs; crête bien développée, se prolongeant entre les os coracoïdes en avant, et se réunissant au bord antérieur du sternum, qui présente deux rainures distinctes et une fossette sternale grande : latéraux concaves; trois côtes; bord postérieur convexe en arrière, avec deux échancrures peu profondes; les os coracoïdes sont longs, forts, élargis en arrière, tronqués en dehors; clavicule longue, forte, moins élargie en haut que dans les précédents, touchant en arrière au sternum, comme chez eux; les scapulums forts, longs, moins aigus, moins déjetés en dehors, presque droits. (Lherminier, *Mémoire de la Société linnéenne de Paris*, 1822.)

Le docteur Lherminier avait d'abord réuni ces Oiseaux aux Martins-Pêcheurs; mais un examen plus attentif de leur appareil sternal l'a engagé depuis à les en séparer.

C'est la quatorzième famille de son système.

Un caractère ostéologique que les anatomistes n'ont pas encore assez fait sentir, selon nous, dans le sternum des Oiseaux, c'est la conformation des branches de l'os furculaire. Ces branches sont, ou filiformes et arrondies, ou cylindriques, ou bien elles sont comme rubanées et très-comprimées, ou aplaties latéralement. Cette dernière conformation se remarque chez les Oiseaux dont le vol a le plus de force. Ainsi, sans parler des Oiseaux de proie, elle se retrouve parmi les Passereaux qui nous occupent, chez le Stéatornis, chez l'Engoulevent, chez le Martinet, chez le Rollier, chez le Martin-Pêcheur, chez le Calao et chez le Guêpier, qui, par ce caractère, se rapproche éminemment des Fissirostres. La conformation filiforme ou arrondie des branches de l'os furculaire est propre à presque tous les autres Passereaux, à commencer par l'Hirondelle.

Nous terminerons ces détails par quelques observations faites par Chr. L. Nitzsch sur ce que l'on peut appeler la *pneumaticité* et d'autres propriétés remarquables du squelette des Calaos, propriétés qui expliquent jusqu'à un certain point les disproportions qui s'observent chez ces Oiseaux entre leurs formes et le milieu dans lequel ils sont appelés à se mouvoir.

Le squelette du Calao (*Buceros*) a présenté à l'auteur quelques particularités fort remarquables sous le rapport des voies aériennes, qui traversent les os de ce squelette. Les os, qui sont médullaires chez tous les autres Oiseaux, s'y sont trouvés aériens, et *vice versâ;* des os aériens chez beaucoup d'Oiseaux sont remplis de moelle chez les Calaos. Sur un squelette de *Buceros erythrorhynchus,* Brisson, on a trouvé aériens, non-seulement les os de la tête et surtout le bec, toutes les vertèbres du cou, les os du bassin (au moins les os iliaques), les trois dernières vertèbres caudales, les humérus et les fémurs, mais aussi tous les autres os des membres antérieurs et postérieurs, les dernières phalanges exceptées, que l'auteur a cependant trouvées aériennes dans d'autres espèces du même genre, savoir : les *B. nasutus, coronatus* et *Abyssinicus.* Les vertèbres dorsales, les côtes et les os costaux, le sternum, les omoplates, les clavicules, la fourchette et les trois premières vertèbres caudales étaient médullaires, et sans trace de cavités aériennes. M. Nitzsch indique les ouvertures extérieures qui conduisent dans la cavité de chaque os aérien; mais l'examen des squelettes ne lui a point fourni de données certaines sur la manière dont l'air en pénètre toutes les parties.

La considération de ces squelettes, ainsi que la conformation extérieure, prouveraient, d'après lui, que les Calaos et les Huppes seraient, parmi les Oiseaux, dans un rapport semblable à celui des Rhinocéros et du Daman, parmi les Mammifères. On pourrait appeler les Huppes de petits Calaos, tout comme M. Cuvier nomme les Damans de petits Rhinocéros, ce que l'auteur à cherché à démontrer en comparant une à une les pièces du squelette des deux genres d'Oiseaux.

Depuis, M. Nitzsch a eu l'occasion d'examiner plusieurs squelettes entiers des *Buceros Abyssinicus, Rhinoceros, plicatus, Malabaricus, cornutus* et *nasutus,* et dans tous il a trouvé, non-seulement que tous les os des membres antérieurs et postérieurs étaient aériens, mais aussi que les deux premières vertèbres cervicales sont constamment confondues en une seule pièce. Dans des recherches postérieures faites sur le squelette d'un grand nombre d'autres Oiseaux, cet anatomiste n'a jamais trouvé une pneumaticité complète des os des membres postérieurs; mais cette propriété fut encore constatée, pour

les membres antérieurs, dans les genres *Vultur*, *Neophron* (chez les Rapaces), *Dysporus* et *Tachypetes* (chez les Palmipèdes). (*Bulletin des sciences naturelles*, 1828, tom. XIII, et *Archiv. fur Anat. und Physiol.*, 1826, IVe cah., p. 618.)

Enfin, une dernière considération se présente, selon nous, à l'appui des observations anatomiques qui précèdent pour expliquer ce phénomène d'un Oiseau aussi lourdement conformé que les Calaos, se mouvant dans l'air avec la même facilité et la même aisance que tout autre Oiseau, surtout pour ceux d'entre eux qui sont pourvus d'appendices et de caroncules gulaires. On sait déjà (1), et le fait a été confirmé par l'observation, que le sac couleur d'orange que la Cigogne Argala porte en appendice au cou est un réservoir aérien qui peut lui faciliter son vol, et que le sac, gonflé d'air, contrebalance, dans ce cas, l'énorme masse du bec. Il est donc permis de croire, d'après le système de pneumaticité dont est si heureusement doué le squelette des Calaos, que les caroncules particuliers à plusieurs d'entre eux se comportent et remplissent le même office que chez la Cigogne-Argala.

On a longtemps hésité entre la considération du bec et celle des pieds, comme caractère déterminant, pour assigner aux Calaos leur rang dans la série; c'est ainsi qu'ils ont été placés tout d'abord par Linné dans sa sous-classe des *pedibus gressoriis;* par Lacépède, dans ses Platypodes; par G. Cuvier, dans ses Syndactyles; puis, par M. Duméril, dans ses *Odontoramphes;* par Illiger, dans ses *Dentirostres*, et par Vieillot, dans ses *Prionotes*.

Le premier de ces deux systèmes, auquel M. Ch. Bonaparte n'a pas cru devoir se ranger, appuyé des caractères anatomiques les plus concordants qui ne permettent plus le moindre doute, doit nécessairement l'emporter sur l'autre. Il nous suffira, indépendamment des considérations relatives au sternum que l'on vient de voir, de citer l'opinion récemment émise par M. Eyton.

Je pense, dit cet anatomiste, que les Calaos appartiennent au groupe des Fissirostres, quoiqu'ils aient généralement été classés avec les Corbeaux. Ils ont la même forme de pieds que le genre *Halcyon*, la même brièveté de tarses, qui sont profondément cannelés; la même saillie calcinéale allongée; la même forme tronquée du bout de la mandibule inférieure; la même dépression profonde s'étendant de la région postérieure des orbites et se rencontrant à l'occiput; la même épine dorsale osseuse et forte s'étendant jusqu'au sternum, depuis la jonction du coracoïde jusqu'au bord extérieur de la marge postérieure du sternum; la même forme de crête sternale; la même forme d'aile; l'*ulna* et le *radius* dépassant l'*humerus* en longueur d'un tiers; les mêmes *scapula* droits; la même forme de l'os furculaire; le même os *pubis* abrégé, et la même marge postérieure tronquée du *pelvis*. (Note sur l'ostéologie des Grimpeurs; *Contrib. of to Ornith.*, *by* W. Jardine, 1850.)

1er GENRE. — CALAO. *BUCEROS.* (Linné.)

Βοος βους, bœuf; κερας, corne.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec variable, toujours grand, beaucoup plus long que la tête, à substance celluleuse, très-élevé, à côtés comprimés, à partie supérieure diversement arquée, surmontée d'une crête ou casque tantôt élargi, tantôt comprimé, de forme bizarre, et de la même matière cornée que le bec, à bords presque toujours sinueux ou inégalement dentés; la mandibule inférieure suivant à sa carène une ligne courbe parallèle à celle de la mandibule supérieure.

Narines ouvertes à la base du bec, latérales, et de forme ovalaire.

Ailes amples, subobtuses, *la troisième penne aussi longue que la quatrième, qui est égale à la cinquième.*

Queue généralement longue, ample, et à peu près égale.

Tarses courts, épais, charnus, largement scutellés, légèrement emplumés au-dessous des genoux; doigts épais, larges, charnus, aplatis en dessous: les trois antérieurs soudés entre eux dans presque toute leur longueur; ongles robustes, généralement longs, courbés et aigus.

(1) *Trans. of the Med. and Phys Soc. of Calcuta*, 1826, et *Bullet. des Sc. nat.*, 1828, t XV.

Base du bec et orbites presque toujours nus; parfois, de larges caroncules pendent au-dessous de cette mandibule à sa jonction avec la gorge; toujours de longs cils aux paupières, surtout à la paupière supérieure.

Ce genre renferme trente-quatre espèces, de l'Asie méridionale, de la Malaisie, de l'Océanie et de l'Afrique. Nous citerons le Calao à casque rond (*Buceros galeatus*), Gmelin.

Fig. 63. — *Buceros convexus.*

Plusieurs espèces ont été observées à l'état de nature ou de servitude.

Ainsi, Bontius et Le Vaillant ont étudié dans cet état le Calao-Rhinocéros. Le premier de ces voyageurs, cité par Buffon, dit que ces Oiseaux vivent de chair et de charogne; qu'ils suivent ordinai-

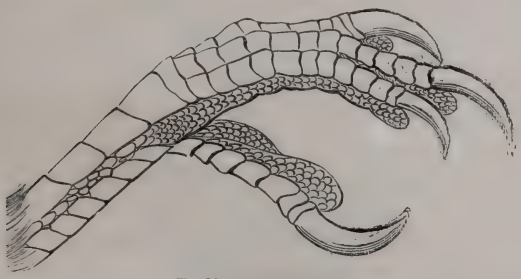


Fig 64. — *Buceros convexus.*

rement les chasseurs de Sangliers, de Vaches sauvages, etc., pour manger la chair et les intestins de ces animaux, que ces chasseurs éventrent et coupent par quartiers, pour emporter plus aisément

ce gros gibier, et très-promptement; car, s'ils le laissaient quelque temps sur la place, les Calaos ne manqueraient pas de venir tout dévorer. Cependant, cet Oiseau ne chasse que les Rats et les Souris, et c'est par cette raison que les Indiens en élèvent quelques-uns. Bontius dit qu'avant de manger une Souris, le Calao l'aplatit en la serrant dans son bec pour l'amollir, et qu'il l'avale tout entière en la jetant en l'air et la faisant retomber dans son large gosier : c'est, au reste, la seule façon de manger que lui permettent la structure de son bec et la petitesse de sa langue, qui est cachée au fond du bec, et presque dans la gorge.

Telle est, ajoute Buffon, la manière de vivre à laquelle l'a réduit la nature, en lui donnant un bec assez fort pour la proie, mais trop faible pour le combat, très-incommode pour l'usage, et dont tout l'appareil n'est qu'une exubérance difforme et un poids inutile. Cet excès et ces défauts extérieurs semblent influer sur les facultés intérieures de l'animal : ce Calao est triste et sauvage; il a l'aspect rude, l'attitude pesante et comme fatiguée. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Quant à Le Vaillant, voici ce qu'il dit de ce Calao :

Cet Oiseau était d'un naturel très-craintif, fuyant et se cachant dans un coin aussitôt qu'il apercevait un être quelconque; son attitude était toujours maussade, et son air des plus stupides. Il ne marche pas, mais saute des deux pieds à la fois pour s'avancer d'une place à l'autre. Le seul moment où il m'a paru prendre une contenance plus assurée était celui où on lui apportait sa nourriture : aussitôt qu'il voyait approcher le matelot qui était chargé de la lui donner, il accourait au-devant de lui en étendant ses ailes et en ouvrant son bec; il laissait alors échapper quelques cris de joie, très-faibles pour un Oiseau de cette taille. On le nourrissait ordinairement de biscuit ramolli dans l'eau, et même de viande crue ou cuite; il mangeait aussi du riz, des pois et des haricots cuits, et même du lard; enfin, il semble que ces Oiseaux, en général très-voraces, s'accommodent fort bien de toute sorte de nourriture. Lui ayant porté un jour quelques petits Oiseaux que j'avais tués à la chasse, il les dévora tous, en les avalant l'un après l'autre, avec toutes leurs plumes, après les avoir froissés longtemps dans son bec. Les matelots du vaisseau sur lequel il avait été apporté de Java m'ont assuré qu'il chassait les Rats et les Souris aussitôt qu'il en apercevait, mais que jamais il n'avait été assez leste pour en prendre un; cependant, il avalait entiers tous ceux qu'on lui présentait. Je lui ai donné plusieurs fois des goyaves et des bananes, mais il ne parut pas se soucier de ces fruits, et ne les mangea pas, quoiqu'il les eût pris cependant à plusieurs reprises dans son bec; au reste, j'ai remarqué qu'il saisissait avidement tout ce qu'on lui présentait, mais que, rejetant aussitôt ce qui n'était pas de son goût, il n'y retouchait plus.

Il paraît cependant que les Calaos seraient parfois plus lestes et plus agiles que ne veut bien le leur accorder Le Vaillant; car, après avoir décrit le Calao unicorne (Calao du Malabar de Buffon) (*Buceros monoceros*), Shaw, il ajoute lui-même :

Ce Calao se trouve dans une grande partie de l'Inde, et il est fort multiplié à Ceylan surtout, où il arrive souvent aux habitants d'élever ces Oiseaux dans un état de domesticité, parce qu'ils chassent les Rats et les Souris. Ils leur tiennent lieu de Chats, *dont ils font très-bien l'office*, en purgeant les maisons de tous ces petits animaux incommodes et nuisibles.

Buffon, qui a vu le Calao du Malabar (*Buceros pica*) vivant, dit qu'il sautait des deux pieds à la fois, en avant et de côté, comme le Geai et la Pie, sans marcher. Dans son attitude de repos, il avait la tête portée en arrière, et reculée entre les épaules : dans l'émotion de la surprise ou de l'inquiétude, il se haussait, se grandissait, et semblait prendre quelque air de fierté; cependant sa mine, en général, ajoute-t-il, est basse et stupide, ses mouvements sont brusques et désagréables, et les traits qu'il tient de la Pie et du Corbeau lui donnent un air ignoble, que son naturel ne dément pas.

M. Temminck ajoute, d'après des notes manuscrites de M. le comte de Bocarmé, dont le fils vient de rendre le nom si tristement célèbre, que cet Oiseau est facile à se procurer, ses habitudes lui faisant fréquenter des lieux accessibles; qu'il suffit qu'il règne quelque tranquillité dans un groupe d'arbres portant des fruits pour qu'il s'y montre souvent; qu'il est peu farouche; que les *eugenia* et les figuiers sont les arbres auxquels il donne la préférence; qu'il s'y rassemble en bandes de six à sept individus, avale des pédoncules chargés de tous leurs fruits, et, après plusieurs actes de ce genre, reste immobile sur quelque grosse branche, articulant de loin en loin des sons sourds et aigus, d'où dérive leur nom : *Sunda kankerein*. (Planches coloriées, texte.)

Fig. 1. — Mizomèle pectorale

Fig. 2. — Cinclosome ponctué

Une autre espèce de Ceylan, le Calao violet (*Buceros violaceus*), Shaw, que Le Vaillant vit dans la ménagerie du cap de Bonne-Espérance, était d'une docilité remarquable envers son gardien, pour lequel il montrait beaucoup d'attachement; on le nourrissait indistinctement de viande crue ou cuite, et même de toutes sortes de graines légumineuses bouillies; on le voyait fondre sur les Souris et les Rats, qu'il saisissait fort adroitement, et qu'il avalait entiers, après les avoir froissés dans son bec. Il s'était fait dans la ménagerie le pacificateur général; car, s'il s'élevait une querelle, on le voyait accourir pour remettre la tranquillité parmi les combattants, qu'il dispersait à coups de bec; il se faisait même craindre à tel point des plus grands Oiseaux, que je vis un jour, dit Le Vaillant, fuir à toutes jambes une Autruche qu'il poursuivait moitié volant, moitié courant; il était enfin parvenu à se rendre redoutable à tout le peuple ailé de la ménagerie, auquel il en imposait plus par la difformité et la grosseur de son bec, que par sa force naturelle; tant il est vrai que, dans la nature entière, l'apparence, quoique trompeuse, équivaut souvent à la réalité.

Le major Hodgson, qui a eu occasion d'observer vivant le Calao du Népaul (*Buceros Nepalensis*) découvert par lui, décrit ainsi quelques-unes de ses habitudes :

La position qu'affectionnait ce Calao était la tête enfoncée dans les épaules, et la queue élevée comme celle d'une Pie, et alors son air était stupide et lourd. Ses habitudes sont tranquilles, paisibles, sédentaires; il se plaît sur les grands arbres, dont il perce le tronc pour s'y creuser un gîte; il vit par paire, et jamais en troupes; il vole horizontalement, le cou contracté et la tête pliée. Son cri est habituellement bref, et consiste en un *croah* rare, mais fort, qu'il remplace par un cri précipité lorsqu'il est épouvanté.

Il se nourrit principalement de fruits, et, lorsqu'il a faim, il ne dédaigne pas les Reptiles; mais la délicatesse de sa chair, que les montagnards indiens estiment beaucoup, semble prouver qu'il est essentiellement frugivore. En captivité, on le nourrissait de riz bouilli. (*Bulletin des sciences naturelles*, 1831, tom. XXVI.)

La partie osseuse du bec de tous les Oiseaux en général, et qui n'est que le prolongement des mâchoires qui composent ce que nous nommons les mandibules, est recouverte d'une substance cornée qui forme une sorte de fourreau dont chacune est enveloppée séparément, et qu'il est même facile d'enlever en entier, comme on retire une gaîne de la lame qu'elle préserve; mais nous avons remarqué que chez les Calaos cette corne était plus adhérente, et qu'il était impossible de la retirer d'un seul morceau. Quant au casque dont est surmonté le bec de plusieurs de ces Oiseaux, il est presque entièrement vide, et par conséquent très-léger par sa nature; et cela sans doute pour ne pas surcharger la tête, qui, dans le cas contraire, aurait été accablée du poids d'une protubérance qui quelquefois est plus considérable que le bec lui-même. Ces protubérances ne sont donc réellement qu'une enveloppe mince, diaphane, et qui fléchit sous les doigts; seulement, sur la crête de la mandibule supérieure, se remarque une exubérance osseuse, fort poreuse, qui en fait partie et qui est séparée par des cloisons très-délicates et cassantes qui lui donnent l'air d'un ouvrage en filigrane. Cette partie occupe plus ou moins d'espace, suivant que le casque doit lui-même prendre plus ou moins d'élévation, et c'est probablement par elle seule que s'infiltre la substance nécessaire propre à son accroissement, et qui, comme nous l'avons fait observer, ne se développe qu'à mesure que l'Oiseau prend de l'âge, et ce n'est même qu'au bout de quelques années qu'il acquiert le développement qui lui est propre. Ces becs, d'une construction monstrueuse, paraissent, à la première inspection, devoir être une arme formidable dont la nature aurait pourvu ces espèces pour leur défense; mais, loin de là, j'ai reconnu par moi-même qu'il n'est à l'Oiseau d'aucune utilité à cet égard, ayant mis plusieurs fois la main dans l'énorme bec d'un Calao-Rhinocéros, sans éprouver la plus légère douleur, quoiqu'il fît tous ses efforts pour me la serrer fortement.

Nous observons encore que le tranchant des mandibules des Calaos est fort sujet à se briser, ce qui produit ordinairement des dentelures très-irrégulières, quoiqu'en général tous ces Oiseaux aient naturellement le bec dentelé plus ou moins fortement; mais ces cassures accidentelles se raccommodent tous les ans, la corne du bec repoussant d'elle-même à chaque mue de l'Oiseau, ce qui se remarque très-distinctement aux ondes ou différentes couches qu'on y voit et qui désignent effectivement chacune de ses nouvelles crues. Buffon, qui n'a pas fait cette observation, reproche aux naturalistes d'avoir pris ces fêlures pour des dentelures régulières; il ignorait sans doute aussi la pousse continuelle de ces parties cassées, qui rendent toujours à ces becs leur première forme et leur den-

telure naturelle, car il dit, en parlant du bec de ces Oiseaux, « que, par la substance et la forme de cette partie, il semble qu'elle n'ait pas été faite pour servir constamment, mais plutôt pour *se détruire d'abord et sans retour* par l'usage même auquel elle paraissait destinée. » Il est certain cependant que, chez tous les Oiseaux en général, la partie cornée du bec repousse toujours lorsqu'elle se brise par quelque accident; on le remarque même très-ordinairement aux Oiseaux qui se servent avec le plus d'effort de leur bec; tels sont les Oiseaux de proie et les Perroquets surtout, qui, pour se nourrir, cassent souvent les noyaux les plus durs.

Ayant pesé le bec et la tête entière et disséquée d'un Calao-Rhinocéros (*Buceros Rhinoceros*) de la plus forte taille, je ne lui ai trouvé que le poids de quatre onces; ce qui, comparé au poids du bec et de la tête du Corbeau, également disséquée, qui pèse plus d'une once et qui est vingt fois moindre en volume, prouve de la manière la plus convaincante que la charpente osseuse du bec des Calaos est réellement d'une substance moins compacte et par conséquent plus légère que celle de tous les autres Oiseaux, ce qui était absolument nécessaire, puisque sans cela l'Oiseau aurait été accablé par le poids d'un bec énorme et souvent disproportionné à sa taille.

Si nous considérons aussi avec attention cette gradation progressive qui se trouve entre les différents becs de Calaos pris collectivement, en commençant par ceux dont le bec est simple, sans aucune excroissance et finissant par ceux dont le bec est monstrueusement surmonté et même embarrassé, on ne peut qu'admirer la sagesse de la nature, qui semble n'avoir adopté toutes ces formes bizarres que peu à peu et par gradation, et même par un grand nombre d'essais multipliés; et, ce qu'il y a encore de bien remarquable ici, c'est que ces becs énormes passent eux-mêmes et par degrés presque par toutes les formes qu'on remarque sur tous les autres becs, avant de parvenir à ce qu'ils doivent être un jour.

L'opinion émise par Le Vaillant au sujet de la légèreté spécifique du bec des Calaos relativement au poids de la tête et à la dimension du corps, est loin de pouvoir être considérée comme générale et devant s'appliquer à toutes les espèces : ce savant voyageur s'y est même trompé.

Ainsi, à l'époque où il écrivait (1801), on ne connaissait encore que la tête d'un Oiseau, que l'on supposait être une espèce de Calao, à laquelle on donnait le nom de Calao à casque rond (*Buceros galeatus*), Gmelin, découvert depuis en nature. Voici comment s'exprime Le Vaillant au sujet de cette tête, dont il existait alors plusieurs exemplaires :

Nous avons examiné, dit-il, avec la plus scrupuleuse attention, plusieurs de ces têtes dans différents cabinets; celles entre autres qu'on a déposées dans la collection du Musée d'histoire naturelle de Paris, où il en est deux de très-bien conservées, dont l'une même est encore garnie de quelques-unes de ses plumes; mais nous nous en sommes procuré une autre dont nous avons fait scier toutes les parties, et cette opération est venue dissiper toutes les incertitudes, en prouvant jusqu'à l'évidence, par la contexture des os, par leur dureté et leur solidité, ainsi que par la pesanteur du casque, que les Oiseaux auxquels ces têtes appartiennent ne pouvaient pas être du genre des Calaos.

Trompés sans doute par la ressemblance qu'ils ont trouvée entre la forme du casque de certains Calaos et cette grosse loupe osseuse qui surmonte le front de cet Oiseau, les naturalistes ont cru devoir les rapporter au même genre, erreur qui n'eût pas eu lieu, je pense, si le premier ornithologiste (Aldrovande) qui a parlé de la tête de cet Oiseau l'eût tenue un instant dans la main; car il aurait senti, à sa pesanteur seule, la prodigieuse différence qui se trouve naturellement entre une tête de cette espèce et celles des Calaos. Cette différence est même telle, que, quoique le bec et la tête de ce prétendu Calao à casque rond ne présentent pas le tiers du volume de la tête entière du Calao-Rhinocéros, ils pèsent cependant quatre fois autant, ce qui ne surprendra pas si l'on veut bien se rappeler que le casque des Calaos est à peu près entièrement vide et qu'ils ont les os de la tête et des mandibules tellement poreux, que leur poids en devient presque nul. Ici, au contraire, le casque est non-seulement plein, mais il est d'une texture si serrée et si compacte, qu'il imite l'ivoire; les mandibules sont de la même solidité, et les os de la tête d'une dureté remarquable, d'où il suit que ces parties diffèrent essentiellement de celles qui constituent la tête, le casque et les mandibules des Calaos proprement dits.....

Dire la conclusion à laquelle est arrivé Le Vaillant, que cette tête devait appartenir à un Oiseau aquatique et impropre au vol, c'est faire suffisamment comprendre tous les inconvénients du parti pris et des idées préconçues en fait de sciences naturelles.

CALAO A CASQUE PLAT. *BUCEROS HYDROCORAX.* (Linné.)

L'adulte a la tête ornée d'un casque à surface plane, de matière cornée, mince et transparente; un rouge ponceau très-vif colore le casque et le bec dans l'adulte. Une large bande noire entoure toute la base du bec et s'étend sur la région des yeux; cet organe s'y trouve placé; les plumes noires couvrent aussi l'orifice des narines et le menton; une teinte jaunâtre entoure la gorge; l'occiput, le cou et une partie de la poitrine sont d'un marron rougeâtre; la partie inférieure du thorax et le ventre d'un noir parfait; les cuisses et l'abdomen d'une teinte roussâtre; le dos, les scapulaires et les couvertures des ailes d'un gris brun; toutes les grandes couvertures lisérées de blanc roussâtre; la queue à pennes d'égale longueur, d'un blanc couleur isabelle; enfin les pieds d'un beau rouge.

Longueur, 2 pieds 7 pouces (0m,87).

Le bec n'est rouge vif que dans l'adulte; les individus d'âge moyen ont cette partie, ainsi que le casque, d'une teinte pourprée livide, marquée de brun et de cendré; le casque, dans les jeunes de l'année, est à peine indiqué par une élévation à surface plane; cette partie et le bec sont alors d'un brun terne.

Cette espèce a été rapportée des Philippines, où elle vit de fruits, principalement de figues.

2me GENRE. — NACIBA ou BUCORVE. *BUCORVUS* (Lesson.)

Mot composé de la première syllabe de *Buceros*, et du mot latin *Corvus*.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, légèrement et également arqué dans toute sa longueur, aplati et comprimé par les côtés; les deux mandibules creusées intérieurement en gouttières et finissant en pointe mousse, surmonté à sa base jusqu'auprès du front d'une proéminence en demi disque, ou casque creux, tronqué et ouvert en avant.

Narines couvertes par deux faisceaux de poils rigides sétacés.

Ailes s'étendant jusqu'à la moitié de la queue.

Queue médiocre, ample et presque carrée.

Tarses allongés de plus du double plus longs que le doigt médian, qui est égal à l'externe et soudé avec lui; le doigt interne, plus court d'un grand tiers que ceux-ci, est égal au pouce; les tarses, comme les doigts, épais, couverts d'écailles, ceux-ci garnis d'ongles forts, sans être ni crochus ni aigus.

Tour des yeux nu, peau nue et deux caroncules charnues sous le col.

Ce genre, formé par Lesson pour le Calao d'Abyssinie (*Buceros Abyssinicus*), Gmelin, a été maintenu par tous les auteurs. M. Ch. Bonaparte a cru devoir y joindre cinq autres espèces. Mais les raisons de cette innovation ne nous étant pas encore manifestement démontrées, nous nous en tiendrons, comme MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et G. R. Gray, à la création de Lesson.

Les caractères assignés par Lesson ne suffiraient pas à constituer ce genre, que les mœurs de l'Oiseau forceraient de le séparer quelque peu de ses congénères.

Buffon, qui ne l'a décrit que sur une peau desséchée, n'a pu qu'indiquer la nudité du menton et de la gorge, sans deviner les appendices ou caroncules qui garnissent ces parties chez l'Oiseau vivant. Mais ce n'est pas, comme l'a exprimé à tort Le Vaillant, par Geoffroy de Villeneuve, fils du célèbre entomologiste français, que l'on sait que ces parties sont caronculées. Bruce avait, bien avant, indiqué cette particularité en décrivant celui qu'il avait observé vivant.

Il a, dit ce dernier voyageur, le cou couvert, comme le Coq d'Inde, de tubercules charnus, qui sont bleuâtres et deviennent rouges lorsque l'Oiseau est irrité ou que sa femelle couve.

J'ai vu, continue-t-il, l'*Erkoom* (nom que cet Oiseau porte à l'occident du Taccazé) suivi de dix-huit petits. Il court plus volontiers qu'il ne vole; mais, quand une fois il s'est élevé, il vole avec force et très-loin. Il a une odeur très-forte, et on dit en Abyssinie qu'il se nourrit de charognes. Cependant je ne l'en ai jamais vu approcher; et, ce qui me convainc qu'il n'en mange pas, c'est que je n'ai jamais vu un seul de ces Oiseaux suivre l'armée, que tous les autres Oiseaux de proie ne manquaient jamais d'accompagner.

Les lieux que fréquente l'*Erkoom* indiquent assez quelle est sa nourriture, et ces lieux sont les champs de *teff*, qu'on voit toujours couverts de Scarabées verdâtres. Il prend dans son bec la tige du *teff*, et, en la riflant tout entière, il ramasse les Scarabées qui y sont attachés. Je n'ai jamais trouvé que ces sortes d'Insectes dans le jabot des *Erkooms* que j'ai ouverts, et j'imagine que ce n'est que par rapport à leur puanteur qu'on a dit que ces Oiseaux se nourrissaient de charognes.

L'*Erkoom* fait son nid sur de grands arbres touffus, et, autant qu'il le peut, près des églises. Son nid est couvert comme celui de la Pie. Il le place sur le tronc de l'arbre, sans se soucier qu'il soit fort haut, et l'entrée du nid fait toujours face à l'Orient. (*Voyages en Nubie et en Abyssinie*, t. IX.)

Ces détails, après deux tiers de siècle, viennent d'être confirmés en grande partie par le docteur Petit, que nous avons déjà eu occasion de citer dans les notes de son *Voyage en Abyssinie*.

L'*Abba-Gumbah* (c'est le nom que porte le même Oiseau au Tigré) ne se nourrit pas de charognes, comme on le dit, mais, selon l'observation de Bruce, d'Insectes.

L'estomac du mien, dit le docteur Petit, qui en avait aussi observé un qu'il conserva quelque temps, d'une nature plutôt membraneuse que musculeuse, était rempli de Sauterelles et de ces grosses Scolopendres si communes dans les champs.

Il se tient par bandes de sept à huit, marche comme le Corbeau, se laisse difficilement approcher, s'élève avec peine, mais doit voler haut; perche sur les arbres et y fait son nid.

La peau nue sous le col est rouge de minium sur les bords, et aux angles de la mâchoire recouvre deux gros muscles arrondis, le reste est d'un noir ardoisé; le dessous de l'œil est aussi nu et de même couleur noire; des cils très-durs et plats garnissent les deux paupières

Il court très-vite, et, dans ce moment, la queue bat les talons et les ailes traînent à terre.

On pourrait probablement élever l'*Abba-Gumbah* comme chez nous le Dindon, et en faire un Oiseau de basse-cour. J'en avais voulu faire l'essai en apprivoisant une femelle qui a vécu chez moi un mois et se nourrissait très-bien de pain, de graines au lieu de Vers ou de bulbes de Cypéracées; elle paraissait bien se faire à cette nouvelle vie, quand elle est morte de blessures. Cet Oiseau pourrait être utile en nettoyant les vergers et les maisons des Insectes destructeurs.

Cet Oiseau est considéré comme immonde et est l'objet d'une superstition assez ridicule. Ses intestins et surtout ses excréments, appliqués sur la tête (au sommet), ont, dit-on, la propriété de faire pousser les cheveux aux chauves, et j'ai eu le bonheur de servir ainsi, avec les boyaux de l'un d'eux, la femme de Ouelda Raphaël, fils d'un Grec établi dans le pays. On ne m'aurait pas demandé avec plus d'instance un médicament pour la vérole ou toute autre affection grave.

On prétend aussi que quand on marche sur les excréments de l'*Abba-Gumbah*, il en résulte la rétraction du tendon d'Achille.

La femelle a la peau du cou toute bleue

Très-commun dans toute l'Abyssinie. (*Voyage en Abyssinie* du lieutenant Théophile Letebvre.)

BUCORVE D'ABYSSINIE. *BUCORVUS ABYSSINICUS*. (Gmelin, Lesson.)

Ce Calao, dit Buffon, paraît être un des plus grands de son genre... La forme du Calao d'Abyssinie paraît être modelée sur celle du Corbeau et seulement plus grande et plus épaisse; il est tout noir, excepté les grandes pennes de l'aile, qui sont blanches, les moyennes et une partie des couvertures, qui paraissent d'un brun tanné foncé. Le bec et les pieds sont noirs. La peau nue sous le col est rouge de minium sur les bords, et, aux deux angles de la mâchoire, recouvre deux gros

Merle grivelet.

muscles arrondis; le reste est d'un noir ardoisé; le dessous de l'œil est aussi nu et de même couleur noire.

Longueur totale, 1^{m},19 1/2.

Très-commun dans toute l'Abyssinie.

3me GENRE. — TOCK. *TOCKUS*. (Lesson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec toujours plus long que la tête, recourbé, élevé, très-comprimé, et plus haut que large, à arête vive, nue, et sans aucune excroissance cornée, à bords mandibulaires ou lisses ou dentelés.

Du reste, caractères des vrais Calaos.

Renferme dix espèces de l'archipel indien et de l'Afrique. Nous citerons le Tock à bande (*Buceros* [*Tockus*] *limbatus*), Rüppell.

Ce genre, constitué par Lesson, avait été déjà établi de fait par Le Vaillant, au moyen de la division des *Calaos sans casque*, qu'il précédait de l'avertissement suivant :

Les Calaos sans casque diffèrent des Calaos à casque, en ce qu'ils n'ont aucune sorte d'excroissance quelconque sur le bec comme ces derniers. Il est cependant bon d'observer aux naturalistes que, comme dans le premier âge ces protubérances ne paraissent souvent pas chez les Calaos à casque, il est facile de se tromper à cet égard en admettant un jeune Calao de cette dernière famille chez les Calaos sans casque. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

Ce qu'on connaît de leurs mœurs se réduit à fort peu de chose, et n'est relatif qu'à une seule espèce, le Tock ou Calao couronné (*Buceros* [*Tockus*] *melanoleucus*). Lichtenstein.

Le Calao couronné, dit en effet Le Vaillant, fréquente toute la côte située à l'est du sud de l'Afrique, depuis les deux rivières, petite et grande Saumache (*Klyn Brac* et *Groote Brac*), jusque dans le pays des Cafres. Il fréquente les forêts de haute futaie, et se perche sur les grands arbres, et de préférence sur les arbres morts. Il vit en grandes troupes, se nourrit d'Insectes et de charognes, qu'il recherche même. Je vis un jour une bande de plus de cinq cents de ces Calaos, assemblés avec tous les Corbeaux et les Vautours du canton, sur les débris de plusieurs Éléphants que nous avions tués et que nous avions laissés sur la place. Ces Oiseaux ont deux cris, l'un *cri-cri-cri*, *qui-qui-qui*, qu'ils répètent sans cesse en volant, et qui ressemble absolument à celui de notre Crécerelle d'Europe; l'autre a un son grave : *cou*, qu'on leur entend souvent faire lorsqu'ils sont perchés. C'est dans un grand trou d'arbre que la femelle fait sa ponte, qui est composée de quatre œufs tout blancs. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

TOCK A BEC ROUGE. *TOCKUS ERYTHRORHYNCHUS*. (Lesson.)

La tête de ce Tock est coiffée d'une huppe composée de plumes effilées fléchissant un peu sur le cou : celles-ci, ainsi que tout le derrière du cou, sont parsemés de blanc et de noir lavé, le blanc dominant; le manteau et les couvertures alaires sont, sur un fond noirâtre, largement variés de blanc pur qui borde également les dernières pennes de l'aile, tandis que les premières sont noirâtres extérieurement, et blanches dans leur intérieur. La queue, sur fond gris noirâtre, est marquée de blanc au bout et sur les barbes extérieures de ses dernières pennes. Tout le dessous de l'Oiseau, à partir de la gorge jusque sous la queue, est d'un blanc pur. Les pieds sont brun-rouge, et le bec est d'un rouge vif.

Ce Tock a vingt pouces (0^{m},55) de longueur totale, en y comprenant la dimension du bec, qui en a trois et demi (0^{m},10) sur dix-huit lignes (0^{m},4) de hauteur. Sa queue, fortement étagée, est

aussi longue que le corps, et les ailes ployées n'atteignent qu'un peu au delà de la naissance de cette dernière.

Dans le jeune âge, il a le bec orangé et sans dentelures; le blanc de son plumage est aussi partout sali de roussâtre.

Très-commun au Sénégal. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

DEUXIÈME FAMILLE. — EURYCÉROTINÉS.

Cette famille, qui ne repose que sur une espèce, et qui vient d'être récemment créée par M. Ch. Bonaparte, est curieuse par les caractères de transition qu'elle présente. Ainsi, malgré les analogies que lui a trouvées Lesson, qui l'a considérée comme un type intermédiaire entre les Calaos et les Eurylaimes, puis, en dernier lieu, comme un lien de transition entre les Eurylaimes, les Érolles surtout, et les Toucans, il est bien certain, et l'on est d'accord aujourd'hui sur ce point, que c'est des Calaos qu'elle se rapproche plus, et qu'elle doit faire partie de la même tribu. L'Eurycère, en effet, n'est qu'un Calao dégénéré; il en a la conformation du bec, dont l'arête supérieure est renflée en forme de casque, et en grande partie la conformation des pieds.

Un seul genre, Eurycère.

GENRE UNIQUE. — EURYCÈRE. *EURYCEROS.* (Lesson.)

Par contraction de la première syllabe du mot *Eurylaimus*, avec la dernière du mot *Buceros*.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec épais, renflé, bulleux et très-celluleux, un peu plus long que la tête, presque aussi haut que long, comprimé sur les côtés, qui sont plans, verticaux; mandibule supérieure haute, discoïdale sur le front, renflée, carénée, très-celluleuse, à arête convexe, arquée, terminée par une pointe recourbée, fortement dentée, à bord arqué, lisse; mandibule inférieure très-comprimée à sa pointe, qui est aiguë, redressée, lisse sur ses bords, qui sont plans, à branches dilatées, élevées, à commissure garnie de cils roides, implantés à l'angle du bec.

Fig 65. — *Euryceros Prevostii.*

Narines nues, arrondies, ouvertes, creusées dans un sillon profond, garni à la base de plumes veloutées.

Ailes minces, dépassant le croupion, un peu concaves, surobtuses, *à première rémige bâtarde, à deuxième penne beaucoup moins longue que la troisième : les quatrième, cinquième et sixième, presque égales, et les plus longues; les suivantes décroissant successivement.*

Queue moyenne, composée de douze rectrices droites, arrondies et mucronées à leur sommet, à barbes plus allongées sur le bord interne.

Tarses médiocres, emplumés jusqu'au talon, scutellés en devant, à pouce robuste, fort, à doigts antérieurs au nombre de trois, faibles, scutellés en dessus, presque égaux, l'interne plus court, l'externe soudé au médian jusqu'à la deuxième phalange.

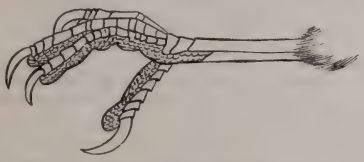


Fig. 66. — *Euryceros Prevostii.*

Tête complétement emplumée. Plumage doux, satiné, de même nature que celui des Eurylaimes, à plumes sericéeuses, et courtes sur la tête et le rebord du bec. (Lesson, *Annales des sciences naturelles*, 1831.)

Ce genre, créé par Lesson, est, dit cet ornithologiste, un lien de transition entre les Toucans, les Calaos et les Eurylaimes; c'est un type intermédiaire entre l'*Erolla* et les *Buceros*.

L'Eurycère a le port et les tarses d'un Eurylaime, les ailes et la soudure des doigts des Calaos, et le bec d'un Eurylaime exagéré, voisin, par sa nature et sa forme, de celui d'un Toucan.

EURYCÈRE DE PRÉVOST. *EURYCEROS PREVOSTII.* (Lesson.)

Bec gris perlé, noir à sa pointe et sur ses bords, à tarses plombés. Un noir de velours profond colore le cou, la tête, la poitrine, la moitié des ailes et les dix rectrices latérales. Un noir brunâtre, dû à ce que chaque plume d'un beau noir est frangée de roussâtre, teint le ventre, les flancs et les couvertures inférieures de la queue. Un marron doré très-brillant est au contraire étendu sur le manteau, le dos, le croupion, les deux rectrices moyennes, et sur les grandes et moyennes couvertures des ailes. (*Mâle.*)

Longueur totale, 0^{m},28.

Habite Madagascar. (Lesson, *Bulletin des sciences naturelles*, 1831, tom. XXV.)

QUATRIÈME TRIBU. — MÉROPIDÉS

Les Méropidés, de même que les tribus précédentes, ont le doigt externe uni jusqu'à l'avant-dernière articulation avec celui du milieu, et de plus ces deux doigts sont presque égaux. Cette tribu, comme le dit Lesson, est donc nettement caractérisée par des formes assez tranchées, telles qu'un bec allongé, triangulaire à sa base, légèrement arqué dans sa longueur et terminé en pointe aiguë.

Leur corps est extrêmement svelte, et leurs ailes subaiguës sont fort longues; leurs tarses, en revanche, sont très-courts. Le vol des Méropidés se trouve avoir, par suite de cette conformation, la plus grande analogie avec celui des Hirondelles, dont les rapproche leur genre de vie, car ils se réunissent en troupes nombreuses pour poursuivre les Insectes et surtout les Abeilles, les Guêpes et les Frelons. Ces Oiseaux ont un plumage sec, rigidule, souvent coloré vivement et par masses crues. On n'en trouve pas en Amérique. (*Complément de Buffon*, éd. Pourrat, 1838.)

Ils ne renferment qu'une famille, celle des Méropinés.

FAMILLE UNIQUE. — MÉROPINÉS.

Les Guêpiers, dit Le Vaillant, ont le corps allongé et tout d'une venue, le gosier ample, les tarses courts et robustes, les ailes longues et étroites, caractères qui tous conviennent parfaitement à toutes les Hirondelles.

Tous les Guêpiers ont les doigts disposés, trois par devant et un derrière; mais les trois premiers sont en grande partie réunis, l'extérieur plus cependant que l'intérieur, ce qui forme à ces Oiseaux une espèce de plante de pied, semblable à celle des Calaos, des Martins-Pêcheurs et de plusieurs autres Oiseaux. Ils ont le bec long, arqué, large à la base et très-effilé du bout; les mandibules sont creusées dans leur intérieur et renferment une langue cornée, triangulaire, plate, déchiquetée sur ses bords et à peu près de la moitié de la longueur du bec, sans pouvoir être poussée au dehors, comme chez les Pics et les Sucriens.

Quelques ornithologistes, ayant mal saisi ce caractère de la langue des Guêpiers, ont dit vaguement qu'elle était terminée par plusieurs filets, ce qui a fait commettre par d'autres l'erreur d'introduire dans cette famille beaucoup d'Oiseaux dont la langue est en effet terminée en filets caverneux ou en un pinceau formé de fibres nerveuses, et qui par cela même différeraient beaucoup des Guêpiers s'ils n'en différaient pas par une foule d'autres caractères....

Si des formes nous passons aux allures, nous voyons de plus que les Hirondelles sont de tous les Oiseaux ceux avec lesquels les Guêpiers paraissent avoir le plus d'analogie, puisqu'ils ont absolument la même manière de voler et de se nourrir; c'est-à-dire qu'ils saisissent leur proie en volant, et que dans cet exercice on les voit aller et revenir sans cesse sur les mêmes points, gobant tous les Insectes qu'ils rencontrent dans leur course vagabonde, ainsi que font les Hirondelles. On trouve encore des rapports frappants entre certains cris des Guêpiers, comparés à ceux des Hirondelles, entre leur manière de se percher, et de préférence, comme elles, sur les branches sèches ou sur des arbres morts, et enfin par l'habitude qu'ils ont de loger comme les Martinets, dans des trous.

D'après tous ces traits de conformité, soit au physique soit au moral, et qui m'ont frappé moi-même lorsque pour la première fois j'aperçus en Afrique des Guêpiers qui y sont très-nombreux, je n'ai pas été surpris du nom de *Berg-Swaluw* (Hirondelle de montagnes) qu'ils portent au cap de Bonne-Espérance et dans toute cette colonie hollandaise.

Quoiqu'il soit vrai que les Guêpiers se nourrissent parfois de plusieurs sortes d'Insectes, tels que des petits Scarabées, des Sauterelles, des Menthes, des Cigales et même des Papillons, il est cependant certain que les Abeilles et les Bourdons, enfin tous ces Insectes ailés qui font amas de miel et de cire, forment leur nourriture de prédilection. J'ignore s'il est vrai que l'espèce de Guêpier qu'on trouve dans une grande partie de l'Europe se nourrit, comme on l'a dit, de graines et de Guêpes, n'ayant jamais été à même de disséquer un de ces Oiseaux tué en Europe; mais je puis certifier qu'ayant non-seulement retrouvé la même espèce en Afrique, où elle est extrêmement multipliée, mais encore plusieurs autres espèces particulières à cette dernière contrée, j'en ai peut-être ouvert plus de cinq cents individus sans avoir jamais découvert dans l'estomac d'aucun ni graines ni même de débris de Guêpes : je crois, au reste, qu'il est peu d'Oiseaux qui fassent leur proie de ces dernières, et je puis même assurer à cet égard que je n'en connais encore aucun. Ainsi le nom de Guêpier, donné par

Fig. 1. — Entomixe Cyanotis.

Fig. 2. — Pardalote ponctué.

les Français à cette sorte d'Oiseau, lui convient beaucoup moins que celui que les Grecs, les Latins et plusieurs autres nations qui en ont mieux connu la nourriture, lui ont appliqué. On peut dire, à cet égard, qu'il est dans l'ordre que l'espèce du Guêpier d'Europe ait été mieux observée en Italie, où elle est très-commune, où elle passe une partie de l'année et niche, qu'en France, où, si on en excepte nos provinces méridionales, elle ne se montre que de loin en loin et par quelque hasard qui y aura dévoyé quelques individus égarés. D'un autre côté, le peuple donnant assez indistinctement en France le nom de Guêpes aux Abeilles, aux Bourdons et même aux Ichneumons, enfin à tous ces Insectes ailés, armés d'un aiguillon avec lequel ils savent si bien se défendre, il n'est pas surprenant que le nom de Guêpier y ait prévalu pour désigner un Oiseau qui se nourrit d'Abeilles et de Bourdons. De plus, il était impossible sans doute de composer, d'après le mot Abeille ou Bourdon, une dénomination purement française qui sonnât aussi agréablement à l'oreille que celle de Guêpier, d'après le mot Guêpe, et ce ne serait pas la première fois que la vérité aurait été sacrifiée à un mot heureux ou à l'élégance d'une phrase pompeuse. (*Histoire naturelle des Guêpiers.*)

Malgré l'opinion de Le Vaillant relativement aux espèces d'Hyménoptères dont se nourriraient les Guêpiers, et desquelles il exclut les Guêpes, il paraîtrait que le Guêpier commun ou d'Europe ferait exception à ceux de l'Afrique méridionale, car il est constant, d'après Savi, qui l'a minutieusement observé, que de tous les Hyménoptères ceux que préfère cette espèce sont les Guêpes et les Abeilles. Cet ornithologiste, qui a ouvert un très-grand nombre d'individus du Guêpier commun, dit avoir trouvé surtout des *Bembex* dans son estomac. Ce Guêpier aurait même un moyen bien plus simple et à la fois bien plus facile que la chasse au vol pour s'emparer de sa proie, moyen que doivent probablement aussi employer ses congénères. Lorsque cet Oiseau, dit M. Gerbes traduisant Savi, a découvert l'entrée des galeries souterraines qu'habitent les Guêpes ou les Bembex, il y vole, s'établit tout à côté, et gobe sans plus de façon tous les individus qui cherchent à gagner leur nid souterrain ou qui en sortent. Ce fait, dont Savi a été le témoin, est peu d'accord avec cette opinion trop absolue de quelques auteurs, que les Guêpiers ne se posaient jamais à terre à cause de l'extrême brièveté de leurs tarses. La destruction que les Guêpiers font des Bembex, des Guêpes et des Abeilles, est considérable, et on le conçoit aisément, ils n'ont pas d'autre genre de nourriture, et ce sont des Oiseaux qui vivent par grandes troupes, même à l'époque de la reproduction : aussi les cantons où ils s'établissent sont-ils bientôt dépourvus, ou peu s'en faut, des espèces d'Hyménoptères qui leur servent d'aliment. Lorsqu'une contrée ne leur offre plus une subsistance suffisante, ils émigrent et vont s'établir dans un autre lieu. Cependant ils demeurent attachés à celui qu'ils ont choisi pour l'accomplissement de l'œuvre de la reproduction, durant tout le temps qu'exige l'éducation des jeunes, seulement ils agrandissent les limites de leurs excursions, et vont à la quête de leur nourriture bien loin du point où est leur nichée.

..... Les jeunes Guêpiers, encore au nid, mais déjà assez forts, abandonnent très-souvent, pendant le jour, le lit de mousse où ils sont nés pour venir s'établir à l'entrée de la galerie; mais, à la moindre apparence de danger, ils regagnent bien vite et en marchant à reculons les profondeurs de leur habitation provisoire. (Gerbes, *Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

Ray, voyant les Guêpiers fréquenter le bord des rivières et voler au-dessus des eaux, a soupçonné, sans autre fondement, qu'ils se nourrissaient de Poissons; il est donc certain qu'ils ne touchent pas plus à cette proie que les Hirondelles, qui, quoiqu'elles se plaisent tout autant que les Guêpiers à se rassembler sur les lieux aquatiques, ne mangent point de Poissons pour cela; mais ces Oiseaux, se nourrissant d'Insectes, qui fourmillent dans les terres humides, et surtout d'Abeilles, qui, comme on sait, vont à l'eau plusieurs fois par jour, il est tout naturel qu'ils s'y rendent pour les y guetter et les surprendre; les Guêpiers nichent, d'ailleurs, comme les Martins-Pêcheurs, les Martinets et la plupart des Hirondelles, au fond des trous qu'ils se pratiquent dans les rives escarpées des rivières, il est encore tout simple de les trouver réunis en grand nombre vers les lieux qu'ils habitent de préférence et qu'ils choisissent pour y faire leur ponte et élever leurs petits.

Quant à l'observation d'Élien sur la manière de voler *à rebours* qu'il prête aux Guêpiers, observation que Buffon (1) réfute avec quelque raison, parce qu'Élien l'a trop généralisée ou s'est mal ex-

(1) « C'est une erreur fondée, comme tant d'autres, sur quelque fait unique ou mal vu, qu'on peut *se représenter aisé-* « *ment*, » a dit Buffon, qui paraît avoir très-bien compris l'explication de Le Vaillant.

pliqué : nous avouons qu'elle est vraie dans un sens, c'est-à-dire que dans certains cas ces Oiseaux semblent en effet voler à rebours, mais un seul instant, et la même chose arrive aux Hirondelles, aux Martinets, et généralement à tous les Oiseaux qui, en volant très-vite, poursuivent une proie quelconque qu'ils veulent saisir. Nous entendons ici, au reste, par voler à rebours, l'Oiseau volant renversé en ayant le ventre en haut, et c'est probablement ce qu'Élien a prétendu indiquer.....

Au reste, pour peu qu'on veuille faire attention au vol de nos Hirondelles, lorsqu'au déclin d'un beau jour elles se jouent dans les airs pour faire la chasse aux Insectes qui s'y trouvent répandus, on sera à tous moments dans le cas de vérifier l'observation que nous avons rapportée, et qui n'offre rien que de très-ordinaire chez tous les Oiseaux dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire pour tous ceux dont l'habitude est de saisir leur proie en volant.....

Les Guêpiers, à ce qu'il paraît, ne passent l'année entière dans aucun des pays où on en voit; ceci, du moins, a lieu pour toute la partie d'Afrique que j'ai parcourue pendant cinq ans : il est donc probable qu'il en est de même pour tous les climats que fréquentent ces Oiseaux. Dans tous les cantons où j'ai rencontré des Guêpiers, je ne les ai vus arriver que dans le temps de la ponte pour y passer la saison des chaleurs, et s'en retourner ensuite aussitôt que leurs petits sont élevés et qu'ils ont subi leur première mue, ce qui est absolument de même pour toutes les espèces d'Hirondelles que j'ai observées en Afrique.....

Quelques espèces de Guêpiers vivent en troupes pendant que d'autres ne se réunissent que par paire, et ensuite en famille composée de toute la nichée et du père et de la mère; mais tous se rassemblent au moment du départ pour voyager ensemble; j'entends ceux de même espèce, car jamais, dans ce cas, une espèce ne se mêle avec une autre : ainsi chacune d'elles s'assemble séparément pour partir et revenir de même dans la saison des amours.....

Je dois remarquer à cet égard qu'il est constant, pour la partie d'Afrique que j'ai visitée, que tous les Guêpiers dont la queue est prolongée par l'excédant des deux pennes intermédiaires de cette dernière, vivent en grandes bandes, pendant que ceux qui l'ont égale ou fourchue vivent par paire et en petite famille. Si donc cette observation se rapportait de même, dans tous les autres climats, aux espèces de Guêpiers qui s'y trouvent, elle nécessiterait de diviser ce genre en plusieurs sections ou familles, d'après les caractères pris de la forme de leur queue, ce qui jusqu'à ce moment en formerait trois distinctes, savoir : les Guêpiers à queue en flèche, c'est-à-dire ceux dont les pennes intermédiaires sont plus ou moins prolongées et excèdent toutes les autres égales entre elles; les Guêpiers à queue carrée, ou ceux dont toutes les pennes sont d'égale longueur; enfin les Guêpiers à queue fourchue, dont nous ne connaissons encore qu'une seule espèce, que j'ai découverte le premier en Afrique...

Si les Guêpiers nous offrent donc trois caractères différents dans la forme de leur queue, du moins celle des ailes, du bec et des pieds est constante pour toutes les espèces, quelle que soit la conformation de leur queue. Tous les Guêpiers ont aussi, en général, un bandeau noir sur les yeux.

Nous avons déjà dit que les Guêpiers avaient des ailes longues et étroites comme celles des Hirondelles, mais elles sont construites de manière que les premières pennes sont les plus longues, et que les suivantes décroissent successivement jusqu'au milieu de l'aile, puis que les autres s'allongent progressivement jusqu'à la dernière, proche le dos, de telle sorte que le bord extérieur des pennes de toute l'aile, lorsque celle-ci est déployée, décrit un angle très-ouvert, forme d'aile qui nécessite de très-longues plumes scapulaires (1), puisque ces dernières ne servent qu'à boucher le vide qui se trouverait entre l'aile et le corps lorsqu'elle est étalée, et par là intercepter le passage à l'air dans l'action du vol. Beaucoup d'Oiseaux ont cette même coupe d'aile, et même la plupart des Hirondelles.

Les Guêpiers creusent eux-mêmes leur habitation souterraine, qu'ils placent toujours de préférence au-dessus des eaux courantes lorsque le local le permet, c'est-à-dire lorsque les bords élevés des rivières leur présentent un escarpement perpendiculaire qui puisse les mettre à l'abri de toute atteinte du côté de l'eau et de celui de la terre, et, à cet effet, les trous sont pratiqués dans la partie mitoyenne des berges et au-dessus des plus hautes crues de la rivière ; leur entrée est circulaire

(1) Le Vaillant oublie que les Martinets, qui ont cette même forme d'ailes, manquent cependant de scapulaires, puisqu'elles sont rudimentaires, mais n'en sont pas moins d'excellents voiliers.

Oiseau-Mouche rubi.

et de deux à trois pouces de diamètre, et communique, par une gorge de même dimension, à une excavation plus ou moins étendue, suivant la quantité de couvées qu'elle doit contenir, car plusieurs couples partagent, de la meilleure intelligence, une seule et même demeure à laquelle ils ont travaillé de concert, et les femelles y pondent et couvent chacune séparément sur un petit lit de feuilles, de brins d'herbes ou de mousse, sans construire de nid. Les gorges sont plus ou moins longues, suivant la nature du terrain. Dans les terres molles ou sablonneuses, elles sont plus profondes; mais toujours elles vont insensiblement en remontant, et cela sans doute pour donner de la facilité à l'extraction des terres à mesure que l'Oiseau creuse, et puis peut-être pour empêcher la pluie d'y pénétrer bien avant.

Faute d'emplacement sur le bord des eaux courantes, les Guêpiers n'en pratiquent pas moins leur demeure contre les parois des montagnes et des terres éboulées, pourvu toutefois que la coupe en soit perpendiculaire, ce qu'ils ont bien soin de choisir pour y être plus en sûreté. Ils s'accommodent quelquefois aussi des cavernes sous des rochers inaccessibles et même d'un arbre creux à défaut de mieux; car c'est un trou, une demeure obscure, cachée à tous les yeux qu'il leur faut, et, partout où ils la trouvent, ils s'en servent, la nature ne leur ayant pas donné la faculté de construire un nid au dehors, et même un nid fermé, à l'exemple de beaucoup d'autres Oiseaux, ce qui pour eux serait cependant l'équivalent d'un trou.

Quoiqu'il arrive souvent que plusieurs espèces de Guêpiers habitent une même contrée, je ne les ai jamais vus, pour cela, se mêler ensemble, soit dans leurs chasses, soit dans leur demeure, chacune d'elles s'isolant et vivant de son côté sans aucune communication avec ses congénères.

Les grands Martinets sont les seuls ennemis qui, par l'impétuosité de leur vol et la rudesse de leurs mouvements, sachent résister aux Guêpiers, qui, quoique mieux armés qu'eux par la force et la longueur de leur bec, sont souvent obligés, malgré cela, de céder aux premiers les trous où ils s'étaient d'abord installés; mais lors cependant que le local est suffisant pour loger les uns et les autres, on voit quelquefois une berge occupée entièrement en commun et pêle-mêle, sans toutefois que le même trou serve aux deux espèces. Quand ce sont des Hirondelles ou des petits Martinets qui se sont emparés d'une berge, ceux-ci sont bientôt obligés de vider les lieux lorsqu'il se présente des Guêpiers ou des grands Martinets qui envient leur local. Parfois encore ces deux dernières espèces se réunissent pour chasser les premiers lorsqu'ils sont en trop grand nombre; puis ils finissent par se disputer entre eux la possession exclusive et entière de ce local, quand il n'est pas suffisant aux uns et aux autres : triste exemple de ce qui se passe chez les trop orgueilleux humains, malgré leur morale écrite et leurs longs commentaires sur le droit commun, sur les vertus sociales enfin!

Le vol étant l'état naturel, l'état nécessaire des Guêpiers, puisqu'ils mangent, se baignent, boivent et ramassent en volant les matériaux nécessaires pour supporter plus mollement leurs œufs; le peu d'habitude et de besoin même qu'ils ont de marcher leur en interdit la faculté; aussi je n'en ai jamais surpris à terre dans aucune circonstance, et, lorsqu'il m'est arrivé d'en prendre de vivants dans leur trou, j'ai remarqué que, posés à terre, ils s'y traînaient à plat ventre de fort mauvaise grâce, et qu'en les harcelant, au lieu de fuir en s'avançant, ils préféraient le faire en reculant, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus dans un coin pour s'y cacher. J'ai très-bien observé aussi que, lorsque les Guêpiers entrent dans leur trou, ils se retournent aussitôt pour pénétrer plus avant en reculant, pratique qui s'observe encore chez beaucoup d'animaux qui logent aussi dans des trous et qu'on peut attribuer, je pense, au besoin d'avoir l'œil continuellement ouvert sur ce qui se passe au dehors, et, par là, veiller à leur sûreté individuelle (1).

Les Guêpiers sont, en général, d'un naturel confiant et se laissent facilement approcher par le chasseur; cependant l'explosion des coups de fusil leur inspire une telle frayeur, que, lorsqu'on en tire trop souvent sur eux, ils abandonnent le canton où ils s'étaient d'abord fixés, surtout lorsque leurs petits ont pris leur essor, et, si l'on vient à tirer dans les environs d'une berge habitée par ces Oiseaux, on les voit tous se précipiter hors de leurs trous en poussant des cris aigus qui peignent la grande terreur dont ils sont saisis. (Le Vaillant.)

(1) Une autre raison plus plausible, c'est que les trous qu'habitent ces Oiseaux allant toujours en se rétrécissant jusqu'au fond, ils n'auraient plus un espace suffisant pour se retourner.

Les Guêpiers aiment beaucoup à se poser sur les branches effeuillées et sèches des grands arbres, de façon à ce que rien ne puisse borner leur vue. On dirait que ce sont des Oiseaux condamnés à crier constamment. En effet, soit qu'on les aperçoive perchés, soit qu'on les surprenne posés à terre, soit qu'on observe les bandes émigrantes, toujours et dans tous les cas on les entend pousser leur cri guttural et désagréable, *grul, grul, proui, proui.* (Gerbes, *Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

Une loi de la nature, commune à toutes les espèces de Guêpiers que nous connaissons, c'est que le mâle est toujours un peu plus fort de taille que la femelle, et qu'en général celles-ci ont le même plumage que leurs mâles, avec cette seule différence que les couleurs de ceux-ci ont toujours une teinte plus prononcée, plus lustrée et plus éclatante enfin que chez les femelles.

Les Guêpiers sont imprégnés d'une odeur fort agréable, qu'ils contractent nécessairement par la grande quantité d'Abeilles et de Bourdons qu'ils saisissent pour s'en repaître. Tout le monde sait que ces industrieux Insectes, en fouillant les fleurs dont ils pompent la partie sucrée, et ramassent la poussière parfumée des étamines pour en composer le miel dont ils se nourrissent et la cire qui sert à la construction de leur habitation, sont eux-mêmes parfumés des odeurs qu'exhalent les fleurs, de sorte qu'il est tout simple que ces Insectes communiquent aux Guêpiers leur bonne odeur. C'est au point que cinq à six Guêpiers enfermés dans ma tente l'embaumaient à faire croire qu'elle était jonchée de fleurs.

Guéneau de Montbeillard, qui eut occasion d'observer une troupe de dix à douze Guêpiers communs, arrivée dans la vallée de Sainte-Reine, en Bourgogne, le 8 mai 1776, dit qu'ils se tinrent toujours ensemble, et criaient sans cesse comme pour s'appeler et se répondre. Leur cri était éclatant, sans être agréable, et avait quelque rapport au bruit qui se fait lorsqu'on siffle dans une noix percée (1); ils le faisaient entendre étant posés et en volant. Ils se tenaient par préférence sur les arbres fruitiers qui étaient alors en fleurs, et conséquemment fréquentés par les Guêpes et les Abeilles; on les voyait souvent s'élancer de dessus leur branche pour saisir cette petite proie ailée. Ils parurent toujours défiants, et ne se laissaient guère approcher; cependant, on vint à bout d'en tuer un qui se trouva séparé des autres et perché sur un picea, tandis que le reste de la troupe était dans un verger voisin : ceux-ci, effrayés du coup de fusil, s'envolèrent en criant tous à la fois, et se réfugièrent sur des noyers qui étaient dans un coteau de vigne peu éloigné; ils y restèrent constamment sans reparaître dans les vergers, et, au bout de quelques jours, ils prirent leur volée pour ne plus revenir.

On en a vu une autre troupe, au mois de juin 1777, dans les environs d'Anspach. M. Lottinger, continue Montbeillard, me mande que ces Oiseaux se montrent rarement en Lorraine, qu'il n'en a jamais vu plus de deux ensemble, qu'ils se tenaient sur les branches les plus basses des arbres ou arbrisseaux, et qu'ils avaient un air d'embarras, comme s'ils eussent senti qu'ils étaient dévoyés. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Les Guêpiers voyagent par grandes bandes, et souvent dans des régions fort élevées. Leur vol est assez rapide, uniforme et soutenu. Lorsqu'ils descendent du haut des airs, leur vol décrit de grands cercles. D'autres fois, ils tournoient longtemps à la même place avant de prendre tout à fait leur essor. (Gerbes, d'après Savi; *Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

Le docteur Petit, dans les notes de son Voyage en Abyssinie avec le lieutenant Lefebvre, dit qu'ils ne se posent presque jamais, si ce n'est au bord de l'eau et sur les petits sycomores; qu'ils vont par bandes en l'air, et très-haut.

Œsophage long de trois pouces, qui se dilate à la base en une poche glanduleuse; ventricule plutôt membraneux que musculeux, de la grosseur d'une noix ordinaire; vésicule du fiel grande, et d'un vert émeraude; foie d'un jaune pâle; deux cœcums, l'un de quinze lignes, l'autre de seize et demie. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Chez les Guêpiers, le sternum est allongé, plus large en arrière qu'en avant; la crête sternale bien développée, dépassant le bord antérieur; le grand pectoral occupant une surface plus étendue que le moyen; aux bords antérieurs, deux longues rainures, avec une apophyse bifurquée naissant

(1) Belon le compare « au son tel que ferait un homme en sublant ayant la bouche close en rondeur, qui chanterait *grulgrururururul*, aussi haut comme un Loriot. » d'autres prétendent qu'il dit *crou, crou crou.....*

de sa lèvre supérieure; fossette sternale se prolongeant jusqu'à la dernière côte; latéraux concaves; quatre côtes; bord postérieur convexe en arrière, ayant quatre échancrures profondes, allongées, les externes sont les plus grandes; apophyses grêles, élargies en fer de hache; apophyses latérales aiguës, inclinées en avant; os coracoïdes très-élargis en arrière, et se prolongeant jusqu'aux bords latéraux; clavicule recourbée, sans contact avec le sternum, sans tubercule en arrière, bien ouverte, assez forte, ressemblant à celle des Rolliers; les scapulums longs, élargis, dirigés en dehors à leur sommet, qui est très-aigu. (Lherminier, *Mémoire de la Société linnéenne de Paris*, 1822, tom. VI.)

C'est la douzième famille du docteur Lherminier.

Les auteurs ont généralement été d'accord sur le rapprochement qu'il y avait à faire entre les Guêpiers et les Hirondelles, malgré la différence ostéologique que présente le sternum des uns et des autres, sans cependant qu'aucun d'eux se soit astreint à mettre ces deux familles en contact immédiat, car la valeur de ces rapports le cédait évidemment à celle beaucoup plus importante, quoiqu'on en dise, de la syndactylité. La séparation n'est pourtant jamais allée aussi loin que vient de la pousser M. Ch. Bonaparte, qui met les premiers au milieu de ses *Volucres*, et les secondes au milieu de ses *Oscines*. Le Vaillant, néanmoins, malgré les rapports qu'il leur reconnaissait, ainsi qu'on vient de le voir, avec les Hirondelles, se fondant sur la nature de leur peau analogue à celle des Sucriers par son épaisseur, et sur le parfum qu'ils répandent comme ceux-ci, inclinait à penser qu'ils se rapprocheraient bien plus des Oiseaux suce-fleurs, qui comprennent les Sucriers, les Oiseaux-Mouches et les Colibris, et seraient, enfin, par leur nature, malgré les différences apparentes qui les constituent, des Oiseaux très-analogues entre eux, et qui pourraient être réunis dans un même ordre.

M. G. R. Gray, dans son *Genera*, semble avoir cherché à concilier ces aperçus de Le Vaillant avec les principes admis par la plupart des ornithologistes. Ainsi, tout en laissant les Guêpiers dans les Fissirostres, dont ils terminent le groupe, il les fait suivre immédiatement des Ténuirostres, qui commencent par les Upupidés, les Proméropidés et les Trochilidés.

Quant à nous, nous suivrons, pour la place à assigner à la famille des Méropinés, l'exemple des plus illustres de nos devanciers; car, si les mœurs les rapprochent des Hirondelles, les caractères zoologiques ne les éloignent guère des Rolliers.

Quant à la composition de cette famille, restée longtemps à l'état de genre sous le nom de *Merops*, elle renferme aujourd'hui trois genres :

1° *Merops*, Linné;
2° *Melitophagus*, Boié, 1828;
3° *Nyctiornis*, Swainson, 1831,

auxquels M. Ch. Bonaparte en a rajouté, en 1850, sous le nom de *Meropogon*, un quatrième, qui n'est réellement qu'un démembrement du genre *Nyctiornis*.

Cette famille appartient exclusivement à l'ancien continent. Tous les Oiseaux dont elle se compose ont les plumes rigides, et comme vernissées, et tous pondent des œufs de forme arrondie, blancs et lustrés.

1er GENRE. — GUÊPIER. *MEROPS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec allongé, de la longueur de la tête, arrondi, recourbé, pointu, s'amincissant régulièrement jusqu'à l'extrémité, un peu comprimé sur les côtés, à arête vive, à bords lisses.

Narines latérales, arrondies, en partie cachées par les plumes décomposées.

Ailes longues, aiguës ; *la première rémige courte et étroite, la seconde la plus longue de toutes.*

Queue longue, égale, souvent dépassée par deux rectrices terminées en brins déliés.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, plutôt forts que grêles, scutellés; le doigt médian soudé à l'externe jusqu'à la dernière articulation, et à l'interne jusqu'à la première seulement; ongle postérieur ordinairement plus petit que les autres, qui sont médiocres, courbés et aigus.

Fig. 67. — *Merops apiaster.*

Fig. 68. — *Merops apiaster.*

Ce genre renferme dix-huit espèces d'Europe, d'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie. Une seule, que nous figurons, appartient à l'Europe, c'est le Guêpier commun.

GUÊPIER COMMUN ou VULGAIRE. *MEROPS APIASTER.* (Linné.)

Dessus de la tête, du cou, et haut du dos, d'un rouge marron; bas du dos, croupion, et la plus grande partie des sus-caudales, d'un roux jaunâtre, nuancé çà et là, très-légèrement, de bleu verdâtre; gorge, devant du cou, d'un jaune d'or, avec un demi-collier noir qui sépare cette couleur de

Fig. 69. — Guêpier commun.

celle de la poitrine; front, poitrine, abdomen et sous-caudales, de couleur d'aigue-marine; une bande noire étendue du bec au delà de la région parotique; ailes d'un vert olivâtre, avec leur partie moyenne d'un roux foncé, et toutes les rémiges terminées de noir ou de noirâtre; queue d'un vert olivâtre,

plus obscur que celui des ailes, avec les deux pennes médianes excédant les latérales de vingt-cinq à trente millimètres; bec noir; pieds bruns; iris rouge.

Taille : 0m,26, non compris l'excédant des filets.

On le trouve dans le nord de l'Afrique et dans le midi de l'Europe. Il est de passage régulier en Italie, en Provence, et irrégulier dans d'autres localités de la France.

Une bande de quinze à vingt individus vint s'établir, au commencement de juillet 1840, à Pont-Rémy, non loin d'Abbeville, dans un endroit où il existe une grande falaise de terre percée de trous nombreux faits par les Hirondelles de rivage qui y nichent. On prit dans ces trous une femelle avec le ventre déplumé, et paraissant avoir couvé; j'ai appris, en outre, que M. Baillon y avait trouvé des œufs.

Sa ponte est de cinq à sept œufs, à peu près ronds, d'un blanc lustré, sans taches.

Grand diamètre : 0m,024 à 0m,025; petit diamètre, 0m,022. (Degland)

2me GENRE. — MÉLITTOPHAGE. *MELITTOPHAGUS*. (Boié.)

Μελιττα, Guêpe ; φαγω, je mange.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Narines arrondies, basales, très-peu engagées dans les plumes du front.

Ailes courtes, ne dépassant pas les scapulaires, atteignant à peine le milieu de la queue, arrondies, suraiguës; *la première rémige la plus courte de toutes, mais plus large et plus développée que chez le genre Guêpier, la troisième la plus longue.*

Queue plus ou moins fourchue.

Fig. 70. — *Melittophagus Erythropterus.*

Les autres caractères comme ceux du Guêpier

Renferme six espèces, toutes de l'Afrique. Nous citerons le Mélittophage de Bullock (*Melittophagus Bullockii*, Vieillot), G. R. Gray.

MÉLITTOPHAGE DE LA FRESNAYE. *MELITTOPHAGUS LAFRESNAYI.* (Guérin, Ch. Bonaparte.)

Ce Guêpier a le front et la moitié antérieure de la tête, les sourcils, d'un beau bleu indigo; un collier de la même couleur entoure le bas de la gorge, qui est, ainsi que le menton, d'un jaune jonquille très-vif; le derrière de la tête et du cou, le dos, les épaules, les ailes et les deux rectrices médianes, sont d'un vert brillant, tournant au bleu à l'extrémité des grandes couvertures alaires; les rémiges secondaires et les rectrices latérales sont d'un fauve isabelle dans leur première moitié, et noires dans leur dernière; le noir de celle-ci, dont l'extrémité est blanche, se trouve finement li-

séré du même vert que celui du dos; un pinceau de plumes noires règne depuis l'angle interne de l'œil jusqu'au méat auditif, où il se trouve séparé de l'extrémité du collier par une tache blanche; le haut de l'estomac, au long de ce collier, est d'un marron foncé; tout le reste du dessous du corps est fauve à reflets verts jaunâtres; le bec est noir; les pattes sont d'un rouge carminé sale, et l'iris est rouge sanguin.

Longueur totale, 0m,20.

Se trouve en Abyssinie, où il porte le même nom de *Mange-miel* que le Guêpier commun. (O. Des Murs, *Voyage en Abyssinie* du docteur Lefebvre.)

3me GENRE. — ALCÉMÉROPS. (Is. Geoffroy Saint-Hilaire.) NYCTIORNIS. (Swainson.)

Νυκτιος, nocturne; ορνις, oiseaux

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec long, un peu arqué, assez gros à sa base, mais finissant par s'atténuer graduellement; la mandibule supérieure présentant, sur sa face dorsale, dans toute sa longueur, un enfoncement dont les bords sont parallèles, et relevés de manière à dessiner un canal longitudinal et peu profond

Narines percées à la base du bec, mais cachées sous les plumes.

Fig. 71. — *Nyctiornis amictus.*

Ailes dépassant à peine le croupion, subobtuses, *à première penne très-courte, à deuxième plus longue, mais cette dernière beaucoup plus courte que les troisième, quatrième et cinquième, qui sont égales entre elles.*

Fig 72. — *Nyctiornis amictus.*

Queue longue, et coupée plus ou moins carrément.

Tarses très-courts, emplumés à leur partie supérieure; doigts allongés, et l'interne soudé au médian, comme chez les vrais Guêpiers. (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Mém. du Mus.*, 1832.)

Le plus ordinairement, les plumes de la gorge sont allongées, et forment une espèce de jabot.

Le nom d'Alcémérops, que M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire créait presque au même instant que Swainson créait celui de *Nyctiornis*, a été donné à une espèce que le savant professeur séparait des Guêpiers, parce que les ailes sont établies sur une forme inverse de celles de ces parties chez les Guêpiers; leur bec a des particularités qu'on ne retrouve que chez les Alcyons, et leurs narines sont aussi faites sur une autre forme que celles des Guêpiers.

Ce genre, dont on ne connaît aucune des habitudes, renferme aujourd'hui quatre espèces, toutes de l'Asie et de l'Océanie. Nous citerons l'Alcémérops à fraise (*Nyctiornis amictus*, Temminck), Swainson.

ALCÉMÉROPS A FRAISE. *NYCTIORNIS AMICTUS.* (Swainson.)

Le mâle adulte a le front couvert d'une large plaque d'un pourpre clair à reflets violets; une tache au-dessus des narines d'un beau vert clair; toute la gorge et le devant du cou couverts de plumes très-longues, à barbes décomposées, et d'un beau rouge vermillon; les côtés et la partie postérieure du cou, l'occiput, le dos, les ailes et la queue, en dessus, d'un vert pré; le ventre d'un vert clair; la queue, en dessous, jaunâtre à la base, et noire à la pointe.

Longueur : 0m,30 1/2.

Se trouve à Sumatra. (Temminck, planches coloriées, texte.)

CINQUIÈME TRIBU. — ALCÉDINIDÉS.

Les *Alcédinidés* forment une *tribu* très-naturelle. Tous les Oiseaux qui lui appartiennent se ressemblent par des caractères communs, et tous possèdent un bec plus long que la tête, droit, anguleux, très-pointu; ayant les pieds très-courts, les jambes demi-nues; leur plumage est, le plus habituellement, peint de vives couleurs métallisées; mais ce qui en distingue surtout certains genres, à part la modification de leurs caractères extérieurs, c'est la manière de vivre. Les Alcédinidés ne sont pas tous riverains. Si certains d'entre eux cherchent leur nourriture sur les bords des fleuves, en se livrant à une pêche active, quelques-uns ne se tiennent que dans les profondeurs des forêts, d'autres dans les bois humides, d'autres, enfin, essentiellement insectivores, se fixent dans les arbres, où ils chassent les Tipules, les Phalènes, les larves, qui assurent leur pâture journalière.

Les caractères généraux et zoologiques de cette *tribu* sont d'avoir un bec allongé, trigone ou arrondi, évasé à son attache au crâne, très-droit ou renflé en dessous, à pointe aiguë ou recourbée, à arête peu marquée et saillante, à narines placées sur le rebord des plumes du front, arrondies ou percées en scissure. Leur langue est courte et triangulaire. Leurs tarses sont minces et courts, terminés rarement par trois doigts, le plus ordinairement par quatre, dont l'extérieur est uni au médian jusqu'à l'ongle. Leurs ailes sont brèves, concaves, et la queue est courte, carrée ou assez longue, régulière. Cette queue est parfois étagée, et présente deux brins. (Lesson, *Compléments de Buffon*, éd. Pourrat, 1838.)

Les *Alcédinidés* ont le ventricule spacieux et lâche comme les Oiseaux de proie, et, comme eux, ils rendent par le bec les restes indigestes de ce qu'ils ont avalé, écailles et arêtes, roulées en petites boules. Ce viscère est placé fort bas; l'œsophage est par conséquent très-long. La langue est courte,

de couleur rouge ou jaune, comme le dedans et le fond du bec. (Buffon, *Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Le Martin-Pêcheur, dit de Blainville, en le rapprochant des Guêpiers, appartient aussi évidemment à cette section. En effet, le sternum est grand, élargi en arrière; la crête, assez élevée, surtout en avant, a son bord inférieur légèrement convexe, et son bord antérieur un peu concave, mais très-avancé, l'angle de réunion étant fort aigu.

Les apophyses latérales du bord antérieur sont peu saillantes, et la médiane est confondue avec le bord antérieur du bréchet, à peu près comme dans les Toucans et les Pics.

La fosse sous-clavière est étroite et allongée.

Le bord postérieur a ses deux échancrures assez profondes, la supérieure plus que l'inférieure, et les appendices qui les séparent sont dilatés à l'extrémité.

Le bord latéral, excavé vers son milieu, n'offre rien de bien remarquable. Les côtes s'y articulent au nombre de cinq.

Les clavicules sont fort longues, assez grêles, et élargies à la base.

L'os furculaire est fort, assez court, courbé sensiblement en S, très-ouvert, ses branches sont comprimées, et sans apophyse à leur symphyse, qui est assez loin de toucher au bord antérieur du bréchet, quoique celui-ci soit fort avancé.

Les Martins-Pêcheurs, d'après M. Lherminier, ont le sternum assez court, plus long en arrière qu'en avant; crête assez développée, à bord inférieur presque droit, obliquement incliné d'arrière en avant, à bord antérieur peu concave, tranchant, se prolongeant entre les os coracoïdes; l'angle est presque droit dans les grandes espèces, il est plus aigu dans les petites; la surface du grand pectoral plus étendue que celle du moyen; le bord antérieur presque droit en avant; deux grandes rainures séparées par un trou; fossettes sternales se prolongeant jusqu'à la dernière côte; latéraux concaves; quatre côtes; bord postérieur légèrement convexe en arrière, très-convexe en haut; quatre échancrures, les externes les plus grandes; l'extrémité des apophyses élargie; apophyses latérales assez aiguës, inclinées en avant; les os coracoïdes sont longs, très-fortement élargis en arrière, minces en dedans et en dehors, ne se prolongeant pas jusqu'aux bords latéraux; quelquefois à canal complet; clavicule longue, ouverte, recourbée, aplatie de dedans en dehors, élargie triangulairement à l'extrémité de ses branches, avec deux apophyses, la supérieure plus petite, en contact avec l'omoplate et l'os coracoïde, l'inférieure plus grande, faisant saillie au-dessous de la tête de ce dernier os; omoplates fortes, aiguës et déjetées en dehors à leur terminaison. (Lherminier, *Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, 1822.)

Cette description ne concerne pas le sternum des Martins-Chasseurs.

C'est la troisième famille du système du docteur Lherminier.

Les Alcédinidés sont répandus dans toutes les parties du monde; mais leurs espèces sont très-communes dans la zone intertropicale, et beaucoup plus rares dans les zones tempérées. (Lesson.)

En raison des différences notables dans les mœurs, la nourriture, et ajoutons la nidification, puisque une partie d'entre eux niche dans des trous pratiqués au long des berges des rivières, et une autre dans les trous d'arbres morts, les Alcédinidés ont été divisés en deux familles principales :

1° Martins-Chasseurs;
2° Martins-Pêcheurs.

L'idée première de cette division, qui ne fut d'abord que générique, est due, ainsi que l'a remarqué M. de La Fresnaye, à notre célèbre voyageur François Le Vaillant, qui, dit-il, avait observé, dans son voyage en Afrique, qu'une espèce, qu'il soupçonnait être le mâle du Martin-Pêcheur à tête grise, se tenait constamment dans les bois, ne se nourrissait que d'Insectes, et nichait dans des trous d'arbres. Il l'appelait, à cause de cela, *Martin-Chasseur*. (*Magasin de zoologie*, 1833.)

L'exactitude de cette observation s'étant, depuis Le Vaillant, confirmée sur un grand nombre d'espèces de l'Océanie et de l'Australie, les ornithologistes se sont trouvés ainsi amenés à faire, dans les Alcédinidés, les deux grandes coupes que nous venons d'indiquer; elles ont été maintenues par MM. G. R. Gray et Ch. Bonaparte, et implicitement par M. de La Berge, quoiqu'il ne les indique pas nominativement, mais ce qui résulte de l'ordre qu'il a suivi dans le classement des genres de sa Monographie des Alcédinidés, dont il a bien voulu nous communiquer le *conspectus* manuscrit.

Voici l'énumération des genres que le dernier de ces ornithologistes admet dans la tribu des Alcédinidés dont il ne fait qu'une famille :

1° *Melidora*, Lesson;
2° *Dacelo*, Leach,
3° *Actenoides*, Hombron et Jacquinot,
4° *Tanysiptera*, Vigors;
5° *Syma*, Lesson;
6° *Halcyon*, Swainson;
7° *Calialcyon*, Ch. Bonaparte,
8° *Ispidina*, Kaup;
9° *Corythornis*, Kaup;
10° *Ceyx*, Lacépède;
11° *Alcyone*, Swainson;
12° *Alcedo*, Linné;
13° *Ceryle*, Boié.

Ces auteurs, cependant, n'ont pas été d'accord sur le nom à adopter pour désigner l'une des deux grandes coupes, celle des Martins-Pêcheurs. M. G. R. Gray, prenant son étymologie dans le nom générique de *Halcyon*, Swainson, en a fait les Halcyoninés. Nous nous rangeons pleinement à la manière de voir de M. Ch. Bonaparte, qui a remplacé cette dénomination par celle de Dacéloninés, qui rappelle le nom du genre type de cette division, *Dacelo*, Leach.

A ces deux familles nous en ajoutons une troisième sous le nom de Céycinés, que nous intercalons entre elles deux, parce qu'elle tient de l'une et de l'autre, et ne saurait être placée d'une manière absolue plutôt dans celle-ci que dans celle-là.

Contrairement aux ornithologistes que nous venons de citer, c'est par les Alcédinidés que nous commencerons, parce que c'est à eux que nous mène directement le genre Alcéméropsis, le dernier genre des Méropidés, dont le mode de nidification est exactement le même que celui de cette famille des Alcédinidés.

PREMIÈRE FAMILLE. — ALCÉDININÉS OU MARTINS-PÊCHEURS.

Les Alcédininés ont le bec très-long, presque du double de longueur de la tête, droit, effilé, anguleux ou tétragone, pointu, à mandibules égales, avec *une arête déprimée sur la mandibule supérieure*, caractère établi par Vieillot, et le plus sûr et le plus facile à saisir : aucune espèce reconnue comme Martin-Pêcheur, ainsi que l'observe fort bien M. de La Fresnaye, ne présentant ce caractère; ils ont, enfin, les pattes terminées par quatre doigts, rarement par trois; le corps gros et massif; la queue courte, cunéiforme; le plumage métallisé; les habitudes riveraines.

Le nom générique et de famille de *Martin-Pêcheur* vient, dit Buffon, de *Martinet-Pêcheur*, qui était l'ancienne dénomination française de notre espèce d'Europe, dont le vol ressemble à celui de l'Hirondelle-Martinet, lorsqu'elle file près de terre ou sur les eaux. Son nom ancien, *Alcyon*, était bien plus noble, et on aurait dû le lui conserver; car il n'y eut pas de nom plus célèbre chez les Grecs : ils appelaient *alcyoniens* les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre; ces mêmes jours étaient aussi le temps donné à l'Alcyon pour élever ses petits. L'imagination, toujours prête à enluminer de merveilleux les beautés simples de la nature, acheva d'altérer cette image, en plaçant le nid de l'Alcyon sur la mer aplanie : c'était Éole qui enchaînait les vents en faveur de ses petits enfants; *Alcyone*, sa fille plaintive et solitaire, semblait encore redemander aux flots son infortuné Céyx, que Neptune avait fait périr, etc.

Cette histoire mythologique de l'Oiseau Alcyon n'est, comme toute autre fable, que l'emblème de son histoire naturelle, et l'on peut s'étonner qu'Aldrovande termine sa longue discussion sur l'Alcyon par conclure que cet Oiseau n'est plus connu. La seule description d'Aristote pouvait le lui faire reconnaître et lui démontrer que c'est le même Oiseau que notre Martin-Pêcheur. L'Alcyon, dit ce philosophe, n'est pas beaucoup plus grand qu'un Moineau; son plumage est peint de bleu, de vert, et relevé de pourpre; ces brillantes couleurs sont unies, et fondues dans leurs reflets sur tout le corps et sur les ailes et le cou; son bec jaunâtre est long et pointu.

Il est également caractérisé par la comparaison des habitudes naturelles. L'Alcyon était solitaire et triste, ce qui convient au Martin-Pêcheur, que l'on voit toujours seul, et dont le temps de la pariade est fort court. Aristote, en faisant l'Alcyon habitant des rivages de la mer, dit aussi qu'il remonde les rivières fort haut, et qu'il se tient sur leurs bords; or, on ne peut douter que le Martin-Pêcheur des rivières n'aime également à se tenir sur les rivages de la mer, où il trouve toutes les commodités nécessaires à son genre de vie, et nous en sommes assurés par des témoins oculaires. Le Martin-Pêcheur, *Bleuet* en Provence, nous écrit M. Guys, se plaît sur les bords de la mer et des petits ruisseaux qui s'y jettent; il se nourrit des plus petits coquillages, les prend dans son bec et les brise à force de les frapper sur les cailloux. Il cherche aussi les gros Vermisseaux qui sont sur le bord de la mer. . Au reste, l'Alcyon était peu commun en Grèce et en Italie : Chéréphon, dans Lucien, admire son chant comme tout nouveau pour lui. Aristote et Pline disent que les apparitions de l'Alcyon étaient rares, fugitives, et qu'on le voyait voler d'un trait rapide à l'entour des navires, puis rentrer dans son petit antre du rivage : tout cela convient parfaitement au Martin-Pêcheur, qui n'est nulle part bien commun, et qui se montre rarement.

On reconnaît également notre Martin-Pêcheur dans la manière de pêcher de l'Alcyon, que Lycophron appelle le *Plongeur*, et qui, dit Oppien, *se jette et se plonge dans la mer en tombant*. C'est de cette habitude de tomber à plomb dans l'eau que les Italiens ont nommé cet Oiseau *Piombino* (petit plomb). Ainsi, tous les caractères extérieurs et toutes les habitudes naturelles de notre Martin-Pêcheur conviennent à l'Alcyon décrit par Aristote. Les poëtes faisaient flotter le nid de l'Alcyon sur la mer : les naturalistes ont reconnu qu'il ne fait point de nid, et qu'il dépose ses œufs dans des trous horizontaux de la rive des fleuves ou du rivage de la mer. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Ces prétendus nids, au surplus, n'étaient que des Polypiers, composant des masses poreuses et plus ou moins perforés, détachés des corps auxquels ils adhèrent d'habitude : Polypiers dont la famille a reçu, de cette origine, le nom d'Alcyonées.

Les Oiseaux de la famille qui nous occupe ayant les mêmes mœurs que notre Martin-Pêcheur, nous allons entrer dans le détail de ces derniers.

Les Martins-Pêcheurs, dit Mauduyt, ont le vol rapide et filé; mais ils ne parcourent ordinairement que des trajets de peu d'étendue; ils se perchent à l'extrémité des branches qui pendent au-dessus des eaux, ou ils se posent sur quelque tertre, quelque hauteur qui les domine : patients dans leur station, ils attendent qu'un Poisson se présente à la surface de l'eau; ils dirigent alors leur vol, suivant qu'ils sont posés; si c'est sur l'extrémité d'une branche, ils s'élancent comme un trait au-dessus de l'endroit où leur proie se montre, et se précipitent dessus avec l'impétuosité d'une balle de plomb entraînée par son poids; s'ils étaient posés sur une simple élévation, ou ils filent sur la surface de l'eau, ou ils s'élèvent à une hauteur de plusieurs pieds au-dessus du point où le Poisson a paru, et sur lequel ils fondent, comme en partant de dessus une branche élevée; dans tous les cas ils rasent la surface de l'eau, et ils emportent leur proie en se relevant aussi rapidement qu'ils se sont abaissés : tantôt ils saisissent le Poisson en travers et tantôt de la tête à la queue; ensuite, ou ils se perchent sur une branche aux environs, ou ils se posent à terre; mais ils n'avalent leur proie que quand ils ont regagné le rivage; il m'a paru que, quand elle était petite, ils remontaient sur les arbres, et, quand elle était plus volumineuse, ils se posaient à terre, pour la retourner plus à leur aise, en être maîtres plus facilement et la meurtrir à coups de bec, s'il est nécessaire; mais je n'ai pas vu que les Martins-Pêcheurs s'engagent sous l'eau et poursuivent, en plongeant à quelques pouces de profondeur, le Poisson qu'ils ont aperçu. J'ai souvent été à portée de les observer au *Moulin-Joli*, près Paris, lieu traversé par plusieurs bras de la Seine, boisé, et peuplé de beaucoup de ces Oiseaux, et où l'eau est fort abondante en Poissons. Peut-être dans les endroits où la pêche est moins riche, les Martins-Pêcheurs poursuivent-ils leur proie avec plus d'ardeur : c'est ainsi que je n'ai pas non

plus été à même de remarquer au *Moulin-Joli* que les Martins-Pêcheurs se soutiennent quelquefois immobiles au-dessus de l'eau lorsqu'elle est trouble, et qu'ils ont besoin, pour découvrir le Poisson que leur vue plonge plus directement; mais ces faits sont rapportés par les auteurs. (*Encyclopédie méthodique, Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Buffon s'en exprime, en effet, ainsi : Au défaut de branches avancées sur l'eau, le Martin-Pêcheur se pose sur quelque pierre voisine du rivage ou même du gravier, mais, au moment qu'il aperçoit un petit Poisson, il fait un bond de douze ou quinze pieds, et se laisse tomber à plomb de cette hauteur. Souvent aussi on le voit s'arrêter dans son vol rapide, demeurer immobile et se soutenir au même lieu pendant plusieurs secondes; c'est son manége d'hiver, lorsque les eaux troubles ou les glaces épaisses le forcent de quitter les rivières, et le réduisent aux petits ruisseaux d'eau vive : à chaque pause, il reste comme suspendu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et, lorsqu'il veut changer de place, il se rabaisse et ne vole pas à plus d'un pied de hauteur sur l'eau; il se relève ensuite et s'arrête de nouveau. Cet exercice réitéré, et presque continuel, démontre que cet Oiseau plonge pour de bien petits objets, Poissons ou Insectes, et souvent en vain; car il parcourt de cette manière des demi-lieues de chemin. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Toujours près des eaux, dans lesquelles ils trouvent leur nourriture, c'est sur leurs rives que les Martins-Pêcheurs font leur ponte; ils profitent des trous creusés le long des berges par les Rats, les Écrevisses ou les Hirondelles de rivage; ils les rendent plus profonds, ils en agrandissent ou ils en diminuent l'entrée en en enlevant, ou en y appliquant, de la terre, suivant le besoin, sans garnir ces trous à la manière dont les Oiseaux ont coutume de faire leur nid; les femelles des Martins-Pêcheurs déposent leurs œufs à nu sur la poussière tombée de la circonférence du trou. Ces Oiseaux s'apparient dès le mois de mars : la ponte est de six à neuf œufs. (Mauduyt.)

On ne connaissait encore que d'une manière très-incomplète le nid du Martin-Pêcheur de France; on ignorait s'il n'y avait qu'une ou plusieurs pontes par an, et, dans le cas d'une seule ponte, on comprenait peu qu'elle pût suffire à la reproduction de ces Oiseaux en présence des grandes pertes auxquelles est assez fréquemment exposée l'espèce, au moins dans nos climats. Voici de curieux détails déjà reproduits par Lesson, dans ses *Compléments de Buffon*, que l'on doit à M. Grasset.

Le Martin-Pêcheur Alcyon, dit cet observateur, habite près des rivières, où il trouve sa nourriture, il choisit, pour faire son nid, un trou de Rat d'eau ou d'Hirondelle de rivage, situé ordinairement à un pied au-dessus du niveau de l'eau. Le nid observé était un trou d'une longueur d'environ deux pieds, incliné légèrement, et se terminant par une cavité arrondie qui formait l'emplacement du nid. Le fond de cette cavité était garni d'une quantité prodigieuse d'arêtes de petits Poissons dont se nourrit l'Oiseau, et contenait huit œufs presque ronds, d'un blanc lustré. C'était à la fin d'avril 1834. M. Grasset enleva les œufs et les arêtes de Poissons qui composaient le nid. Vingt jours après, il retourna, et trouva encore huit œufs déposés sur une grande quantité d'arêtes, qu'il enleva également. Le 15 juin, nouvelle recherche, nouvelle capture de six œufs et d'une quantité considérable encore d'arêtes, et peu de temps après les Oiseaux disparurent. En 1835, un nid semblable, et construit de la même manière, fournit successivement au même naturaliste sept, huit et cinq œufs. On en pourrait conclure que, si le Martin-Pêcheur est moins commun que les autres espèces de nos contrées, c'est que le défaut de nourriture, pendant les hivers rigoureux, doit en faire périr un grand nombre. (*Écho du monde savant*, 29 mai 1836, p. 95.)

En effet, lorsque les eaux stagnantes sont glacées, les Martins-Pêcheurs, réduits aux seuls ruisseaux et aux rivières, y trouvent d'autant moins facilement leur nourriture, que ces eaux sont alors souvent débordées, troubles et agitées; le Poisson paraît moins à la surface, et il est plus difficile à apercevoir; mais ce mal n'est pas encore comparable à la disette que souffrent ces Oiseaux faibles et mal armés, lorsque la rigueur du froid a glacé la surface même des grandes rivières, alors les Martins-Pêcheurs n'ont de ressource que les trous qu'ils découvrent sur la glace, soit que ces trous aient été formés par l'homme pour ses besoins, soit qu'ils soient l'effet de l'arrangement que les glaçons ont pris entre eux en s'arrêtant. Il périt alors beaucoup de Martins-Pêcheurs et de disette et des risques qu'ils courent à travers les glaces : on en voit qui, pressés par le besoin, s'engagent sous les glaçons qui sont entr'ouverts, surtout lorsque les eaux ont baissé depuis que leur surface est gelée; d'autres se risquent à plonger entre les glaçons encore flottants, et plusieurs des uns et des autres restent pris ou froissés sous les glaces, parmi lesquelles on en trouve assez fréquemment·

on m'en apporta plusieurs qui avaient péri de cette façon dans l'hiver de 1776, pendant lequel le froid fut très-long et très-rigoureux; on en trouva, sur les rives de la Seine, un assez grand nombre, dans son trajet au milieu de Paris, et c'était sans doute les trous plus nombreux sur la glace, dans cet espace, qui avaient attiré au centre de la ville les Martins-Pêcheurs, naturellement sauvages, et qui cherchent les lieux peu fréquentés.

Ces Oiseaux ont un cri assez aigu, qu'ils font entendre en se précipitant sur leur proie, et lorsque le mâle poursuit la femelle; leur chair a un goût désagréable, et ils ne sont d'aucune utilité; mais trop peu nombreux et trop petits pour faire une dépense préjudiciable, ils sont, par la beauté de leur plumage, l'ornement des bosquets plantés sur le bord des eaux et celui de leurs rives en général. Cependant on leur attribuait autrefois la propriété d'éloigner les Insectes destructeurs des étoffes, et on les suspendait à ce dessein dans les magasins : c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Drapiers, Gardes-boutiques*. Mais, loin d'avoir la propriété qu'on leur attribuait, les plumes des Martins-Pêcheurs, desséchées, sont, comme celles des autres Oiseaux, la pâture des Teignes, et leur chair est la proie des différents Scarabées qui vivent de ce genre d'aliment. (Mauduyt.)

On peut appliquer aux Martins-Pêcheurs, en général, ce que dit Buffon de l'espèce d'Europe. Il semble, dit-il, que le Martin-Pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse, avec les flots d'une lumière plus pure, tous les trésors des plus riches couleurs... C'est le plus bel Oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse lui comparer pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie...

On peut les nourrir pendant quelque temps dans les chambres où l'on place des bassins d'eau remplis de petits Poissons. Une personne d'Amsterdam, dit Vosmaër dans ses Feuilles de 1769, m'a raconté qu'elle en avait tenu en vie assez longtemps dans une petite chambre, au milieu de laquelle était un bassin rempli d'eau avec de petits Poissons vivants, que les Alcyons savaient adroitement en tirer à la volée. M. Daubenton, de l'Académie des sciences, en a nourri quelques-uns pendant plusieurs mois, en leur donnant tous les jours de petits Poissons frais; c'est la seule nourriture qui leur convienne; car, de quatre Martins-Pêcheurs qu'on m'apporta le 21 août 1778, et qui étaient aussi grands que père et mère, quoique pris dans le nid, qui était un trou sur le bord de la rivière, deux refusèrent constamment les Mouches, les Fourmis, les Vers de terre, la pâtée, le fromage, et périrent d'inanition au bout de deux jours...

Dans la chambre, on donne au Martin-Pêcheur les mêmes choses, autant que possible, qu'il recherche en liberté, telles que petits Poissons, Sangsues, des Vers et Insectes aquatiques, en l'accoutumant aussi peu à peu à la viande. Il est extrêmement rare de pouvoir conserver ceux qui sont pris vieux : j'en ai vu un, cependant, qui mangeait même des poissons morts; il faut lui jeter les petits Poissons et la viande dans une jatte d'eau fraîche, assez grande ou assez bien fixée, pour n'être pas facilement renversée. Sa manière n'est pas de sauter en bas de sa perche, mais il s'allonge jusqu'à ce qu'il puisse atteindre l'eau avec son bec; à moins que ce ne soit un jeune élevé dans la chambre, il ne mange pas s'il s'aperçoit qu'on le regarde. (Bechstein.)

Il est singulier qu'un Oiseau qui vole avec tant de vitesse et de continuité n'ait pas les ailes amples; elles sont, au contraire, fort petites à proportion de sa grosseur, d'où l'on peut juger de la force des muscles qui les meuvent; car il n'y a peut-être point d'Oiseau qui ait les mouvements aussi prompts et le vol aussi rapide : il part comme un trait d'arbalète, s'il laisse tomber un Poisson de la branche où il s'est perché, souvent il reprend sa proie avant qu'elle ait touché terre. Comme il ne se pose guère que sur des branches sèches, on a dit qu'il faisait sécher le bois sur lequel il s'arrête. (Buffon.)

La raison de la prédilection exclusive du Martin-Pêcheur pour les branches sèches est facile à comprendre. Comme ces branches sont toujours celles qui dépassent plus ou moins les bords des cours d'eau qu'il fréquente, il a besoin, pour voir ce qui se passe près de la surface de l'eau, qu'il domine, que rien en fait de feuillage ne vienne s'interposer entre son œil et la proie qu'il convoite. De plus, l'immobilité étant la condition du succès dans cette chasse d'adresse et de patience tout à la fois, la mobilité continuelle des feuilles, au plus léger contact de l'air ou à la moindre secousse, s'il choisissait les branches qui en sont pourvues, effrayerait le Poisson si peureux et si clairvoyant, et mettrait notre Oiseau dans la presque impossibilité de subvenir à ses besoins.

Fig. 1. — Hirondelle de rochers.

Fig. 2 — Zanthomize de Phrygie.

On a prétendu que les Martins-Pêcheurs, que l'on voit plus fréquemment en hiver qu'en été, se retiraient pendant la belle saison dans les parties les plus obscures des forêts; cette assertion est complètement fausse : si ces Oiseaux se voient plus facilement, et semblent plus nombreux en hiver, cela tient d'abord à ce que les bords des eaux sont nus, sans feuillage, et que ces Oiseaux sont plus en évidence; enfin, il faut ajouter que la recherche de leur nourriture étant plus difficile, soit parce que la glace couvre les rivières, soit parce que le froid empêche les petits Poissons de venir à la surface de l'eau, ils sont plus en mouvement, et se montrent plus fréquemment sur les mêmes points d'observation.

Les jeunes, d'après Bechstein, avant le développement de leurs plumes, en ont les tuyaux si longs, et tellement dressés, qu'on les prendrait pour autant de petits Hérissons.

Le nombre des genres de cette famille a varié au gré des auteurs.

Lesson, qui n'en formait qu'une famille, sous le nom d'Alcyonés, et qu'un genre, divisait ce genre en huit sous-genres :

1° Céyx (*Ceyx*), Lacépède,
2° Martin-Pêcheur (*Alcedo*), Linné;
3° Symé (*Syma*), Lesson;
4° Tanysiptère (*Tanysiptera*), Vigors;
5° Martin-Chasseur (*Dacelo*), Leach;
6° Choucalcyon (*Choucalcyon*), Lesson,
7° Mélidore (*Melidora*), Lesson,
8° Tadiramphe (*Tadiramphus*), Lesson,

que M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire réduisit à cinq :

1° Symé;
2° Martin-Pêcheur,
3° Céyx,
4° Martin-Chasseur;
5° Choucalcyon.

Mais, dans ces deux auteurs, les deux coupes principales, dont nous avons parlé tout à l'heure, sont implicitement indiquées dans l'ordre du classement de leur genre. Ainsi, jusqu'au genre Martin-Chasseur, ceux qui précèdent ne concernent que les Martins-Pêcheurs.

Quant à ce qui concerne les Alcédininés seulement, M. G. R. Gray y a reconnu trois genres :

1° *Alcedo;*
2° *Alcyone*, Swainson;
3° *Ceryle*, Boié,

adoptés également par M. Ch. Bonaparte, ainsi que par M. de La Berge, qui terminent par eux la série de toute la tribu des Alcédinidés. C'est par ces genres, au contraire, que nous la commencerons.

1er GENRE. — CÉRYLE. *CERYLE.* (Boié.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, à arête de la mandibule supérieure entamant légèrement les plumes du front, aplati dans toute sa longueur, et très-légèrement bombé ou arrondi de la base à la pointe, qui est droite et aiguë, comprimé sur les côtés; bords mandibulaires évasés à la base; la mandibule inférieure renflée dans son milieu.

Queue allongée, large et arrondie.

Tarses remarquablement courts et robustes.

Plumes de l'occiput allongées chez la plupart des espèces, et se relevant en forme de huppe, mais non recourbées

Fig. 73. — *Ceryle guttata.*

Douze espèces appartiennent à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique. Nous citerons le éryle Pie, dont nous donnons aussi la description.

Fig 74 — *Ceryle guttata*

Une de ces espèces, particulière à la Chine et au Japon, est élevée en cage, avec le plus grand soin, par les habitants de ce dernier pays, comme un Oiseau curieux, quoique son plumage n'ait aucun éclat. De tous les Alcédinés, en effet, le genre Céryle est le seul qui fasse exception au brillant et à la vivacité de ton propres à presque toute la tribu des Alcédinidés

CÉRYLE PIE. *CERYLE RUDIS.* (Linné, Boié.)

Parties supérieures d'un blanc pur, marqué, au centre et à l'extrémité des plumes, de taches noires, longitudinales à la tête et au cou, oblongues au dos, en cœur ou triangulaires au croupion; parties inférieures d'un beau blanc lustré, avec un large collier interrompu, d'un noir pur à la poitrine, et des mèches longitudinales aux flancs; lorums, sourcils, et une bande derrière les yeux, blancs; une large bande noire s'étend de chaque côté du bec au delà de la région parotique; ailes

noires, avec les plumes bordées et terminées de blanc; queue en grande partie blanche supérieurement, en partie noire postérieurement, et terminée de blanc; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,22 sans le bec. (Degland.)

Fig. 75 et 76. — Céryle pie. (Mâle et femelle.)

Cet Oiseau, originaire de l'Afrique, où il est commun, se montre accidentellement en Europe, mais jamais en France. Il a été observé et tué en Espagne, en Sicile et en Turquie.

2me GENRE. — MARTIN-PÊCHEUR. *ALCEDO.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, droit, ou moitié ou du double plus long que la tête, diminuant progressivement jusqu'à la pointe, plus haut que large, comprimé dans toute sa longueur, à mandibules égales, l'a-

Fig. 77. — *Alcedo Euryzona.*

rête de la mandibule supérieure aplatie dans toute son étendue; tranche mandibulaire légèrement infléchie.

Narines basales, recouvertes d'une membrane, nues, linéaires, obliques

Ailes courtes et arrondies.

Queue généralement courte, cunéiforme.

Tarses courts, placés un peu à l'arrière du corps; trois doigts devant et un derrière; l'interne et l'externe soudés au médian, l'un, très-petit, mais jamais nul, jusqu'à la première, l'autre jusqu'à la seconde articulation.

Fig. 78. — *Alcedo Euryzona.*

Renferme vingt espèces de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie. A ces vingt espèces, M. de La Berge vient tout récemment (*Revue zoologique*, juillet 1851) d'en ajouter une vingt et unième, qu'il a dédiée à J. Verreaux. Nous figurons le Martin-Pêcheur vulgaire, dont nous donnons aussi la description.

MARTIN-PÊCHEUR VULGAIRE. *ALCEDO ISPIDA*. (Linné.)

Parties supérieures d'un vert bleuâtre, avec le dos, le croupion, les sus-caudales, d'un bleu d'azur, et de petites taches de cette couleur sur la tête, le cou et les ailes; gorge et devant du cou d'un blanc plus ou moins pur; poitrine, abdomen et sous-caudales, d'un roux de rouille moins foncé en arrière; une bande rousse sur les parties latérales de la tête, passant au-dessous des yeux,

Fig. 79. — Martin-Pêcheur vulgaire.

suivie d'une autre bande plus ou moins blanche, et interrompue, entre le bec et l'œil, par un trait noir; au-dessous de celle-ci, et s'étendant de la mandibule inférieure jusqu'à l'insertion des ailes, une autre bande d'un vert bleuâtre, varié d'azur; rémiges brunes, bordées de vert bleuâtre; bec

rouge à sa base, et brun dans le reste de son étendue; pieds rougeâtres; iris brun-rouge. (Degland.)
Taille : 0m,11, non compris le bec.

Cette espèce paraît habiter toute l'Europe, à l'exception des régions froides. Elle se trouve, suivant Pallas, dans toute la Sibérie occidentale, mais elle paraît manquer dans la Sibérie orientale. Elle est commune à Smyrne, et a été également observée à Trébizonde. Ruppel rapporte qu'elle se trouve en grand nombre dans la Basse-Égypte, et qu'on la rencontre aussi, mais en petit nombre, le long des bords de la mer Rouge. Enfin, elle a été observée par Drummond-Hay, à Tanger, où elle appartient encore au nombre des Oiseaux communs. (Schlegel, *Description des Oiseaux observés au Japon*.)

3me GENRE. — ALCYONE. *ALCYONE*. (Swainson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Ce genre ne diffère du genre Martin-Pêcheur qui précède que par l'absence complète du doigt interne; le pied ne se composant ainsi que de trois doigts : deux antérieurs, soudés ensemble jusqu'à la seconde articulation, et un postérieur.

Fig. 80. — *Alcyone azurea*

Fig. 81. — *Alcyone azurea*.

Les espèces, au nombre de cinq qui composent ce genre, avaient toujours été confondues avec le genre *Ceyx*, dont nous parlerons plus bas, à cause de la conformité du caractère de leur pied; mais on oubliait qu'il existait entre eux une différence considérable dans la forme du bec. C'est ce qui engagea Swainson, en 1837, à en faire un genre à part qui a généralement été adopté depuis.
Nous citerons l'Alcyone poucet (*Alcyone pusilla*, Temminck), Gould.

ALCYONE A POITRINE BLEUE. *ALCYONE CYANIPECTUS*. (De La Fresnaye, Ch. Bonaparte.)

Cette petite espèce, voisine, par sa coloration, des *Céyx gracieux* et *solitaire*, de Temminck, planches coloriées 595, nos 1 et 2, offre surtout de grands rapports avec le premier. Le fond du plumage sur la tête, le dessus et les côtés du cou, ainsi que sur toutes les couvertures alaires, est d'un bleu de roi très-foncé que réveillent, sur toutes ces parties, de petites gouttelettes d'un bleu clair, disposées à peu près comme chez notre Martin-Pêcheur d'Europe; toutes les rémiges sont noires, les tertiaires seules sont bordées du même bleu. Tout le dos, le croupion, ainsi que les couvertures supérieures de la queue, sont d'un beau bleu clair luisant, changeant en vert, ainsi que les gouttelettes, à certaine exposition De chaque côté du front, au devant de l'œil, est une tache ovalaire de couleur rousse; le haut de la poitrine et le milieu de l'abdomen sont de cette couleur. Une tache latérale au bas du cou, ainsi que la gorge et le devant du cou, sont d'un blanc roussâtre, qui, sur ce dernier, passe par degrés jusqu'au roux vif du haut de la poitrine : celle-ci est largement

bordée, ainsi que tout l'abdomen, par un bleu de roi foncé, qui l'encadre aussi par en haut sous forme de bande. (De La Fresnaye, *Revue zoologique*, 1840.)

Habite l'Océanie

DEUXIÈME FAMILLE. — CÉYCINÉS.

Nous formons cette famille de deux petits genres que la forme seule du bec a fait comprendre dans la grande division des Dacéloninés, mais qui s'en éloignent autant par les mœurs qu'ils se rapprochent des Alcédininés. Comme ces derniers, en effet, ils se trouvent sur le bord des eaux, soit près de la mer, soit près des ruisseaux, où ils pêchent de petits Poissons.

Leurs caractères zoologiques sont : un bec sans arête, presque droit, légèrement infléchi à la pointe, et à bords tantôt lisses, tantôt denticulés; les tarses terminés tantôt par trois doigts, dont deux seulement dirigés en avant, tantôt par quatre, dont trois en avant, et, dans tous les cas, les antérieurs soudés ensemble dans une grande partie de leur longueur.

Cette famille se composera donc des genres suivants :

1° *Ceyx;*
2° *Syma.*

Et en cela nous n'innovons pas, car nous ne faisons que nous conformer à une opinion depuis longtemps émise par M. de La Fresnaye, qui, passant en revue la composition de la tribu des Alcédinidés, s'exprimait ainsi :

Je pense qu'après avoir retiré comme sous-genres ou subdivisions les Céyx, les *Symé*, Lesson, toutes les espèces restantes peuvent être naturellement divisées en deux sections ou genres; la première comprenant toutes les espèces à bec droit, effilé, tétragone, ayant, comme l'a observé Vieillot, *une arête déprimée sur la mandibule supérieure* (caractère qui me paraît le plus sûr et le plus facile à saisir, aucune espèce reconnue comme Martin-Chasseur ne présentant ce caractère). Ces espèces, bien entendu, resteraient dans le genre Martin-Pêcheur proprement dit. Toutes celles, au contraire, dont la mandibule supérieure, plus ou moins large, et déprimée à la base, est plus ou moins arrondie en dessus, mais n'offre jamais d'arête distincte et déprimée, et dont la mandibule inférieure est plus ou moins renflée en dessous, formeraient le genre *Martin-Chasseur*, Le Vaillant (*Dacelo*, Leach), et comprendraient par conséquent non-seulement la seconde division des Martins-Pêcheurs de Vieillot, de Cuvier et de Temmick, qui sont des Martins-Chasseurs pour M. Lesson (*Tr. d'Orn.*, p. 245), mais encore les Choncalcyons de ce dernier, ses *Tanysiptères* (*Alcedo dea*), ses *Tadirostres* et ses *Mélidores* (Martin-Chasseur à gros bec, Lesson, *Zool. de la Coq.*), qui tous paraissent habitants des forêts, et ne sont point icthyophages, comme toutes les espèces de la première division. (*Revue zoologique*, 1833.)

1er GENRE — CÉYX. *CEYX* (Lacépède.)

Nom mythologique.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec droit, un peu aplati dans le sens vertical, à mandibules égales, lisses sur leurs bords, ayant chacune une arête à leur milieu, la mandibule supérieure légèrement infléchie à la pointe

Narines basales, obliques et petites

Ailes subobtuses; *la troisième rémige la plus longue.*

Queue courte, à pennes légèrement inégales.

Tarses courts, minces, n'ayant que trois doigts grêles, les deux antérieurs profondément soudés; pouce libre

Fig. 82. — *Ceyx purpurea.*

Fig. 83. — *Ceyx purpurea.*

Ce genre, qui, lors de sa fondation, ne reposait que sur une seule espèce, maintenue encore unique par M. G. R. Gray, en possède aujourd'hui cinq, d'après MM. Ch. Bonaparte et de La Berge, toutes de l'Asie méridionale et de l'Océanie. Nous citerons le Céyx gracieux (*Ceyx lepida*), Temminck.

CÉYX POURPRE. *CEYX PURPUREA*. (Gmelin, Ch. Bonaparte.)

Ce bel Oiseau, qui vit à Pondichéry et à Ceylan, a le bec jaunâtre; son dos est azur; la tête et le croupion sont pourprés; la gorge est blanche, mais le ventre est teint de jaune roux clair. (Lesson.)

2me GENRE. — SYMÉ. *SYMA*. (Lesson.)

Nom de Nymphe de la mer.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec long, élargi à la base, comprimé et mince sur les côtés vers son extrémité; mandibule supérieure à arête recourbée légèrement vers sa pointe, qui est très-aiguë, et plus longue que l'inférieure : celle-ci carénée en dessous, et convexe, très-aiguë au sommet, qui est logé dans la rainure de la mandibule supérieure; bords des deux mandibules garnis, dans les deux tiers de leur longueur, de dents aiguës, en scie, fortes et nombreuses, dirigées d'avant en arrière.

Ailes courtes, subobtuses; *troisième et quatrième rémiges égales, longues, la première courte.*

Queue médiocre, à rectrices inégales, au nombre de dix grandes et deux petites externes.

Tarses médiocres, à trois doigts antérieurs réunis, l'externe plus court.

Pourtour inférieur de l'œil nu.

On ne connaît encore qu'une espèce de ce genre, découverte à la Nouvelle-Guinée. (Garnot et Lesson, *Zool. de la Coq.*), c'est le Symé torotoro.

Cet Oiseau habite les bords de la mer, le long des palétuviers (*bruguiera*). Il rase les grèves en volant pour saisir les petits Poissons que son bec, fortement dentelé, ne lui permet pas de laisser échapper. Nous en observâmes plusieurs individus volant en rasant les eaux des petites rivières qui se jettent dans le havre de Doréry à la Nouvelle-Guinée

SYMÉ TOROTORO. *SYMA TOROTORO.* (Garnot et Lesson.)

Le bec est entièrement d'un jaune brillant; la tête et les joues sont d'une couleur jaune cannelle claire et uniforme, séparée d'une teinte plus claire, et en collier, du manteau par deux taches noir foncé qui ne se réunissent point tout à fait sur le cou. Un cercle noir entoure l'œil; les plumes du manteau sont d'un noir de velours; celles des couvertures des ailes sont d'un bleu vert uniforme, et le croupion est d'un vert clair. Les pennes sont brunes en dedans, et bordées de verdâtre métallisé en dehors. Les rectrices sont égales, d'un bleu assez foncé en dessus, brunes en dessous. La gorge est d'un jaunâtre blond très-clair; qui prend une teinte plus foncée sur les côtés du ventre et sur la poitrine, pour s'éclaircir et passer au blanchâtre sur le bas-ventre. Les pieds sont assez forts, d'un jaune clair; les ongles sont noirs.

Longueur totale, 0m,19 1/2.

Les Papous le nomment *Torotoro*, sans doute par analogie avec son cri. (Garnot et Lesson, *ibid.*)

TROISIEME FAMILLE. — DACÉLONINÉS ou MARTINS-CHASSEURS.

Cette famille est certainement, ainsi que l'a dit M. de La Fresnaye, une des coupes les mieux motivées dans la tribu des Alcédinidés, puisqu'elle est basée sur des différences notables dans la nourriture, la nidification et les mœurs d'un certain nombre de genres. Les uns, en effet, destinés à se nourrir de petits Poissons ou autres petits animaux aquatiques, sont par cela même fixés pour ainsi dire aux bords des ruisseaux, des rivières et des marais; ils font leurs nids dans des trous en terre, sur ces rivages. Ce sont de véritables Passereaux riverains: nous venons de les passer en revue. Les autres, au contraire, destinés à se nourrir de Lombrics, de larves et d'Insectes morts, se tiennent constamment dans l'épaisseur des forêts, près des lieux humides et frais; ils sont exclusivement des pays chauds. (Lesson, *Traité d'ornithologie.*) Ajoutons, comme M. de La Fresnaye, qu'ils nichent dans des trous d'arbres morts, et qu'on n'a encore trouvé aucune espèce de cette seconde famille dans le nouveau monde (chose digne de remarque).

Nous avons déjà dit que c'est à Le Vaillant que l'on doit l'idée de cette séparation; mais Leach est le premier auteur qui ait appliqué le nom générique latin (*Dacelo*), d'où le nom de la famille, aux espèces de cette seconde division.

Les caractères généraux des Dacéloninés sont d'avoir un bec dont la mandibule supérieure, plus ou moins large et déprimée à la base, est plus ou moins arrondie en dessus, mais n'offre jamais d'arête distincte et déprimée, et dont la mandibule inférieure est plus ou moins renflée en dessous, avec les bords mandibulaires parfois, et rarement, denticulés, et la pointe généralement infléchie et légèrement crochue; enfin, les pieds terminés quelquefois par trois doigts, dont deux devant soudés ensemble dans la plus grande partie de leur longueur, et un derrière.

M. de La Fresnaye, ainsi qu'on vient de le voir, peut être considéré comme le fondateur de la famille des Dacéloninés, dont il a posé les bases fondamentales, adoptées en grande partie depuis, et dont nous éliminons, comme lui, les genres *Ceyx* et *Syma*, tout en conservant le nom de Martin-Chasseur.

M. G. R. Gray, sous le nom mal appliqué, ainsi que nous l'avons dit, de *Halcyoninæ*, y a compris les genres :

1° *Dacelo*, Leach;
2° *Tanysiptera*, Vigors;
3° *Halcyon*, Swainson,
4° *Ceyx*, Lacépède.

L'esprit de nationalité est sans doute une très-bonne chose en soi, mais, introduit dans la science, il mène à des enfantillages, pour ne pas dire aux aberrations les plus grossières.

Aussi comprenons-nous mieux M. Ch. Bonaparte, qui, adoptant les mêmes bases principales de division, a substitué à la dénomination générale de *Halcyoninæ* celle de *Daceloninæ*, que nous maintenons : les genres admis par ce dernier ornithologiste sont les suivants :

1° *Melidora;*
2° *Syma;*
3° *Dacelo;*
4° *Halcyon;*
5° *Todiramphus*, Lesson,
6° *Actenoides;*
7° *Tanysiptera;*
8° *Ceyx*,

admis déjà comme genres, en 1838, par Lesson.

Nous nous rapprochons davantage, pour leur composition, du système du méthodiste anglais. Comme lui, nous admettons ses quatre genres, en en éliminant toutefois les espèces constitutives de la famille qui précède, et en y ajoutant, à la place du genre *Ceyx*, le genre *Melidora*.

On a été longtemps sans posséder de grands détails sur les mœurs à peu près uniformes des divers genres composant cette famille. Nous avons dit la remarque que Le Vaillant, le premier, avait faite sur la différence de leurs mœurs d'avec celles des Martins-Pêcheurs.

Quoy et Gaimard avaient depuis consigné ce fait, au sujet du Martin-Chasseur géant, que sa voix a un éclat extraordinaire, et que, quand plusieurs se réunissent, ils se plaisent à faire un bruit terrible ressemblant à des éclats de rire immodérés, et que, dans ce bruyant concert, chaque acteur semble avoir sa partie. (*Annales des sciences naturelles*, tom. II, 1824.) Ils ajoutaient, en parlant du Martin-Chasseur de Gaudichaud, que ces Oiseaux habitent le milieu des bois, dans les lieux humides, où ils fouillent pour trouver des Insectes et des Vers; que c'est pour cela qu'ils ont presque toujours le bec terreux, du moins ceux qu'ils tuèrent à Rawak, aux Mariannes et à la Nouvelle-Hollande, où on les trouve fort avant dans les terres, loin des ruisseaux; que, si quelquefois ils fréquentent les bords de la mer, c'est pour s'emparer des petits Pagures, qu'ils enlèvent avec la coquille. (*Annales des sciences naturelles*, tom. VI, 1825.) Une autre espèce, d'après les mêmes voyageurs, le Martin-Chasseur à tête rousse, infeste les forêts des îles Mariannes. Les habitants les chasseraient d'auprès de leurs maisons, parce qu'ils le croient capable de manger les petits poulets, opinion, ajoutent ces naturalistes, que nous ne partageons pas. (*Ibid.*)

Nous devons à Jules Verreaux, dans son long séjour et par ses incessantes investigations en Australie, d'avoir complété les détails relatifs aux mœurs de ces Oiseaux; voici, en effet, les renseignements que nous trouvons dans son journal concernant le Martin-Chasseur géant.

Il arrive assez souvent d'en voir quatre ou cinq ensemble : c'est le matin, vers midi, et après le soleil couchant, qu'ils font entendre leur cri, qui ressemble au craquement d'un arbre, et qui ne peut guère se rendre que par *crou-crou-crou-cra-cra-cra*, répété fréquemment et longuement par tous les individus de la troupe. C'est aussi à ces différentes périodes du jour qu'on les voit à terre, se précipitant du dessus de la branche où ils sont perchés pour saisir, soit les petits Reptiles, soit les Insectes, qui servent à leur nourriture, car il arrive assez fréquemment qu'ils prennent des petits Serpents et même des Lézards d'assez forte taille, sur lesquels ils fondent au moment où, après être sortis de leur retraite, ceux-ci viennent se réchauffer au soleil; mais, dans ce cas, ils retournent sur une branche pour frapper leur proie à droite et à gauche, et arriver à la disloquer, et l'avaler ensuite. C'est par cette raison que leur queue est souvent usée du bout, à cause du frottement continuel qu'elle éprouve sur le sol. Lorsque cet Oiseau aperçoit sa proie ou quelque chose qui attire son attention, c'est alors qu'il est réellement beau, car toutes les plumes de sa tête se redressent et lui forment une espèce de houppette qui lui donne quelque chose de gracieux dans cette attitude. Les colons des environs de Sydney le connaissent sous le nom de *Jackass*, à cause de sa voix forte et criarde, nom qu'ils appliquent également au *Vanga destructor;* mais ceux de l'intérieur l'appel-

lent *Farmer's clok*, par rapport sans doute au bruit qu'il fait entendre au lever de l'aurore. J'en ai vu plusieurs pendant les mois d'hiver aux environs de Botany. Mais ils sont farouches, et très-difficiles à approcher. J'ai remarqué que leur vol était lourd et de peu de durée. D'après le dire de mon fidèle Émile, qui en observa un assez grand nombre dans ses divers voyages, et surtout près de la rivière Clarens, où il se trouva à l'époque de la couvaison, ou plutôt lorsque les jeunes commençaient à prendre leur vol, il paraît que cette espèce, de même que les autres *Dacelo*, fait son nid dans les trous d'arbres, et spécialement dans ceux si fréquents des eucalyptus. Il observa à plusieurs reprises trois jeunes avec chaque mère, posés, soit sur le bord d'un trou, soit sur une branche à portée. Curieux de s'assurer de ce mode de nidification, pour me communiquer le fait, il fit monter un naturel, en le chargeant d'attacher une corde, au moyen de laquelle il pût lui-même parvenir jusqu'au trou. Il s'assura, de cette manière, que le nid était composé de débris d'écorces d'eucalyptus, de l'espèce appelée en anglais *stringny-bark*, et même de *thea-tree*, arbre qui abonde dans cette localité. Quant aux débris d'œufs, les morceaux qui en restaient étaient d'un blanc pur.

Une autre espèce de Martin-Chasseur (*Dacelo chlorocephala*, Lesson), toujours d'après Jules Verreaux, fréquente, tantôt les contrées marécageuses, tantôt les buissons loin de l'eau; cependant, le plus souvent on les voit, au nombre de six à huit, dans les bois de moyenne futaie, posés sur un vieux tronc d'arbre ou sur une branche isolée. L'estomac de cette espèce ne renferme le plus ordinairement que des Insectes, tels que Curculions, Carabiques, et même des Chenilles et des larves, qu'ils cherchent sous les écorces.

1er GENRE. — TANYSIPTÈRE. *TANYSIPTERA*. (Vigors.)

Τανυς, rétréci; πτερον, plume

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, court, partout également renflé, et presque sans arête inférieure.

Narines ovales, ouvertes, arrondies et latérales.

Fig. 84. — *Tanysiptera Dea.*

Fig. 85. — *Tanysiptera dea*

Ailes médiocres, obtuses; *les trois premières rémiges égales entre elles, la quatrième la plus longue.*

Queue longue, en forme de coin, avec les deux rectrices moyennes excessivement allongées, et terminées en palettes.

Tarses aussi courts que les doigts, recouverts de fortes écailles; le doigt interne court, réuni au médian jusqu'à la seconde articulation seulement, l'externe soudé jusqu'à la troisième; ongles médiocres, comprimés et crochus.

Pendant longtemps ce genre n'a aussi reposé que sur une espèce unique (*Tanysiptera* [*Alcedo*] *dea*), et dont nous donnons la description. A cette espèce s'en sont jointes une seconde, décrite, en 1841, par M. Gray, sous le nom de *Tanysiptera nympha*, puis une troisième, admise par M. de La Berge, sous le nom de *Sylvia*.

Elles sont toutes deux de l'Océanie.

TANYSIPTÈRE DES FORÊTS ou MARTIN-PÊCHEUR A LONGS BRINS, des Auteurs. *TANYSIPTERA* [*ALCEDO*] *DEA*. (Linné, Vigors.)

Le bec est brun-noir, excepté le dessous de la mandibule inférieure, qui est rougeâtre sale; les tarses sont noirâtres, et les ongles sont bruns à la pointe; le dessus de la tête est d'un brun très-foncé, lavé de fauve peu apparent; sur le milieu de la tête et sur le haut du cou les plumes prennent une couleur bleu de ciel assez vive qui forme une calotte; les yeux sont surmontés d'une sorte de sourcil fauve qui s'étend sur le front; les joues sont brunâtres; les côtés du cou, le manteau, les ailes, le croupion, sont d'un jaune brunâtre uniforme; les rémiges sont brunes; les petites couvertures des ailes sont brunes, bordées de roux; la gorge, le devant et les côtés du cou, la poitrine et l'abdomen, sont d'un fauve jaunâtre, striés de brun sur le rebord de chaque plume.

La queue est étagée; les deux rectrices moyennes, plus longues que les autres de deux pouces seulement, ne sont point effilées, et sont partout d'une égale largeur; elles sont d'un bleu vif en leur milieu, et d'un brun terne sur leurs bords; toutes sont uniformément brunes en dessous.

Longueur totale, 0m,25.

Trouvé d'abord à l'île de Ternate, c'est sous ce dernier nom que Valentin l'a décrit dans son ouvrage sur Amboine. Il est très-commun à la Nouvelle-Guinée, où on le rencontre fréquemment. Les Papous le nomment *Manesoukour*. (Lesson, *Complément à Buffon*.)

2me GENRE. — MÉLIDORE. *MELIDORA*. (Lesson.)

Nom de nymphe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec robuste, extrêmement dilaté à la base, qui est garnie de cils rigides, fortement bicaréné sur la mandibule supérieure, qui est parcourue, dans toute sa longueur, par une double arête formant ressaut sur sa voûte, et qui est terminée par une pointe forte et crochue; la mandibule inférieure moins haute, peu renflée, marquée d'une ligne saillante en son milieu; toutes deux entièrement lisses sur leurs bords.

Narines triangulaires à la naissance des plumes du front.

Ailes concaves, subobtuses; *la première rémige courte, la troisième la plus longue, et ne dépassant la deuxième et la quatrième que de peu.*

Queue médiocre. (Lesson.)

Tarses forts, réticulés, beaucoup plus courts que le doigt médian; trois doigts devant, fortement scutellés, l'interne plus petit, les deux externes soudés à leur base; un doigt derrière égal à l'interne; ongles forts, concaves, comprimés et recourbés, celui du milieu élargi.

Tour des yeux nu; plumes du front roides, et couchées sur les branches du demi-bec supérieur.

Repose sur une seule espèce, découverte par Garnot et Lesson dans le voyage de circumnavigation de *la Coquille*, le Mélidore d'Euphrosine, dont nous allons donner la description.

MÉLIDORE D'EUPHROSINE. *MELIDORA EUPHROSINÆ.* (Garnot et Lesson.)

Une calotte brune, légèrement rayée de jaune vert, revêt la tête; deux bandes larges, composées de plumes brunes bordées de bleu d'aigue-marine, circonscrivent l'occiput, et partent de derrière les yeux; le lorum est fauve; deux traits noirs partent de la mandibule inférieure; un collier blanc entoure le cou; les plumes du dos, du croupion, celles des couvertures des ailes, grandes et petites, sont brunâtres, terminées par un point fauve bordé de jaune, de sorte que tout le dessus du corps est parsemé de gouttelettes olivâtres; les rémiges sont brunes, bordées de fauve en dehors; les rectrices sont rousses, à tige lustrée; la gorge, la poitrine et les flancs, sont blanchâtres, tachés de roux sale et de brunâtre par légères stries ou par plaques, toutes les plumes étant brunes à leur base; l'abdomen est blanchâtre, et les couvertures inférieures à la queue sont rousses; la mandibule supérieure est noire, l'inférieure blanche; les ongles sont jaunes.

Longueur totale, 0m,25.

Ce Martin-Chasseur habite les forêts de la Nouvelle-Guinée, non loin du havre Dorey; nous ne nous en sommes procuré en ce lieu qu'un seul individu, qui est déposé au Muséum. (Garnot et Lesson, *Zoologie de la Coquille*, 1826.)

3me GENRE. — MARTIN-CHASSEUR. (Le Vaillant.) *DACELO.* (Leach.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus ou moins long, très-renflé, très-ample, à mandibule supérieure évasée, voûtée transversalement, sans arête, mais dessinant, dans les trois quarts de sa longueur, une ligne plus ou moins concave, et retroussée jusqu'au dernier quart, où cette ligne va en s'infléchissant par une courbe assez sensible vers la pointe, qui est aiguë, échancrée, robuste, uniforme, et dépasse la mandibule inférieure: celle-ci carénée, large, denticulée aux bords, relevée en haut.

Narines ouvertes en fente latérale, très-étroite, située à la base du front

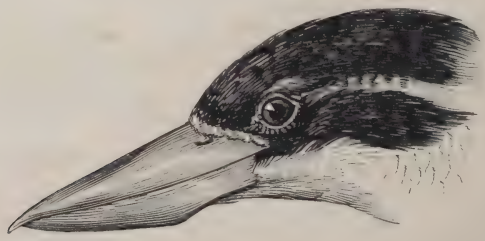


Fig. 86. — *Dacelo Gaudichaudi.*

Ailes amples, subobtuses, *à troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue allongée, légèrement arrondie sur les côtés.

Tarses et pieds comme dans le genre Mélidore; l'ongle du doigt médian très-long, fort, et tranchant sur une grande partie de son bord interne.

Ce genre, auquel M. Ch. Bonaparte n'accorde que cinq espèces, toutes de l'Océanie, en renferme dix-sept, d'après M. de La Berge. Nous citerons le Martin-Chasseur de Gaudichaud (*Dacelo Gaudichaudi*), Quoy et Gaimard.

Fig. 87. — *Dacelo Gaudichaudi.*

Ce sont des Oiseaux massifs et stupides; leur cri est rauque et assourdissant... La nature de leurs plumes est douce et mollette. (Lesson.)

Si c'est à Le Vaillant que, sur des différences de mœurs très-marquées, on doit la division des Alcédinidés en *Alcédininés* et en *Dacéloninés*, nous devons dire que, quant au caractère générique principal des genres *Dacelo* ou Martin-Chasseur proprement dit, l'indication première en est due à Buffon, qui s'exprime ainsi en décrivant le Martin-Chasseur géant sous le nom de *le plus* grand Martin-Pêcheur :

... Le demi-bec supérieur est légèrement fléchi à la pointe, trait par lequel cet Oiseau paraît sortir et s'éloigner un peu du genre des Martins-Pêcheurs, auquel, d'ailleurs, il appartient par tous les autres caractères.

MARTIN-CHASSEUR GÉANT. *DACELO GIGANTEA.* (Latham, Leach.)

Tout son plumage, excepté la queue, paraît lavé de bistre, bruni sur le dos et sur l'aile, plus clair et légèrement traversé de petites ondes noirâtres sur tout le devant du corps et autour du cou sur un fond plus blanc; les plumes du sommet de la tête sont, ainsi qu'un large trait sous l'œil, du bistre brun du dos; la queue, d'un fauve roux traversé d'ondes noires, est blanche à l'extrémité. (Buffon.)

Dans l'Oiseau vivant, le bec est d'un brun noirâtre; mais, à l'exception d'une tache de cette couleur qui se voit à la base de la mandibule inférieure, le reste est entièrement blanchâtre; l'iris est brun; les tarses sont d'un gris cendré, et les ongles sont noirâtres. (J. Verreaux, *Journal.*)

Longueur totale, 0m,45.

Habite l'Océanie.

4me GENRE. — HALCYON. *HALCYON* (Swainson.)

CARACTÈRES GÉNERIQUES.

Bec très-long, moitié plus long que la tête, droit, plus ou moins déprimé, plus large que haut à la base; côtés tétragones; mandibule supérieure très-droite, arrondie à la base, et sans arête, l'inférieure carénée, recourbée en haut, et ayant ses bords recouverts par ceux de la mandibule supérieure, à mandibules égales, obtuses au bout, et aplaties, à bords entièrement lisses.

Narines basales, recouvertes d'une membrane, nues, linéaires et obliques, en partie cachées par les plumes du front

Ailes courtes, arrondies, première rémige plus courte, la quatrième la plus longue.

Queue généralement médiocre, plus ou moins longue.

Tarses robustes, scutellés, de la longueur du doigt médian; pieds marcheurs; le doigt interne antérieur très-petit; tous les doigts recouverts d'écailles; ongles forts, comprimés et recourbés.

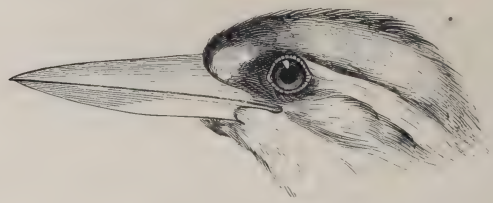


Fig. 88. — *Halcyon superciliosa.*

Ce genre, le plus nombreux de la famille, renferme vingt-six espèces appartenant à l'Asie méridionale, à l'Afrique et à l'Océanie, auxquelles nous ajoutons deux autres espèces dont M. de La Berge

Fig. 89. — *Halcyon superciliosa.*

a fait son genre *Calialcyon* (Bonaparte). C'est avec des espèces démembrées de ce genre que Lesson a créé son genre Todiramphe, dont les caractères zoologiques ne diffèrent pas de ceux du genre *Halcyon*. Nous citerons l'Halcyon sacré (*Halcyon sancta*), Vigors et Horsfield.

HALCYON A COIFFE BRUNE. *HALCYON* [*DACELO*] *FUSCICAPILLA* (De La Fresnaye, Hartlaub.)

Le dessus de la tête, toutes les couvertures des ailes, les scapulaires, sont d'un brun enfumé, strié de mèches longitudinales plus foncées, mais peu sensibles sur la tête, et bordées d'une teinte roussâtre sur les couvertures des ailes. Les rémiges sont d'un bleu verdâtre peu brillant : les premières depuis leur base jusqu'à la moitié; les secondes jusqu'aux trois quarts à peu près de leur longueur. Elles sont d'un noir brun dans le reste. La queue est, en dessus, du même bleu-vert peu brillant; tout le dessus du dos et du croupion est du même bleu, mais fort brillant. La nuque est entourée d'un demi-collier d'un gris roussâtre enfumé, finement strié de mèches noirâtres. La gorge, le devant du col et le haut du ventre, sont blancs, et chaque plume a, dans son milieu, une très-fine strie noirâtre le long de sa tige; sur la poitrine, ces stries longitudinales deviennent plus prononcées et plus larges, formant alors une espèce de ceinture d'un pouce de largeur d'une aile à l'autre. En cette partie, le blanc du fond du plumage prend une teinte roussâtre, et forme même,

de chaque côté, une tache brune près du pli de l'œil. Les flancs, le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue, sont également d'une teinte roux clair, avec des mèches brunes sur les flancs. Le bec est rouge depuis la base jusqu'aux deux tiers; l'arête supérieure et le tiers restant sont d'un noir brun. En dessous des ailes, les couvertures inférieures et la moitié des rémiges sont de couleur nankin. Une bande étroite, d'un blanc roussâtre, part de chaque côté de la narine et s'étend sur l'œil en forme de sourcil. Les pieds paraissent d'une teinte livide.

Habite l'Afrique méridionale, et se rencontre dans les forêts à plusieurs centaines de lieues du cap de Bonne-Espérance. (De La Fresnaye.)

SYNDACTYLES LATIROSTRES.

SIXIÈME TRIBU. — TODIDÉS.

Les Todiers ont une conformation appropriée au genre de vie auquel ils sont destinés. Tous d'une petite stature, ainsi que l'exprime leur nom (1), ils sont aussi tous habitants de ces parties humides de l'Amérique méridionale, où une chaleur continuelle et excessive ne cesse de favoriser et de hâter la multiplication des Insectes. Ils ont bien l'adresse d'en attraper au vol, mais, le plus souvent, ils les cherchent à terre, au bord des petits ruisseaux, dans les herbes et sous la mousse épaisse, ou dans les crevasses des écorces. Il leur a donc fallu des sens qui les guidassent, un instrument qui leur servît à trouver et à distinguer la nourriture qui leur est appropriée. Ils ont, en effet, l'œil perçant; mais leur organe le plus apparent est un bec assez délié, un peu long, obtus à son extrémité, et, dans toute sa longueur, presque égal et déprimé, c'est-à-dire aplati horizontalement. Au moyen de ce bec, qu'ils insinuent, soit dans les fentes profondes des écorces, soit à travers les tiges pressées des graminées ou dans l'épaisseur des mousses, ils peuvent atteindre une proie imperceptible ou cachée vers laquelle peut-être leur odorat les a conduits, et que quelque partie, douée sans doute du sens du goût, leur fait discerner lorsqu'ils l'ont saisie.

D'après la conformation particulière de ce bec, les auteurs se sont tous accordés, et avec raison, à faire un genre distinct des Todiers; mais ils ont été plus embarrassés sur le rang qu'ils devaient assigner à ce genre, que le plus grand nombre cependant a placé immédiatement après celui des Martins-Pêcheurs. Brisson et Latham l'ont fait suivre par celui des Guêpiers; Lacépède, par les Manakins, que Schœfer a mis, au contraire, les premiers. Cette diversité d'opinions et de classements est due aux rapports que les Todiers ont avec tous ces genres, par leurs pieds, consistant en quatre doigts, un en arrière et trois en avant, dont celui du milieu est, en effet, comme dans les Calaos, les Momots, les Guêpiers, les Manakins, etc., réuni au doigt extérieur et à l'intérieur; mais cette ressemblance est plus marquée encore avec les Martins-Pêcheurs, parce que, dans les uns comme dans les autres, cette réunion est intime, et jusqu'à la troisième articulation avec le doigt extérieur, moins intime et seulement jusqu'à la première articulation avec le doigt intérieur; d'où il résulte que les individus qui composent ces deux genres ont, si l'on peut dire, une espèce de plante des pieds. Mais, si les Todiers ont avec les Martins-Pêcheurs cette ressemblance plus parfaite, ils ont aussi une différence essentielle et qui doit influer sur les habitudes; c'est que les Todiers, ayant le tarse beaucoup plus long que celui des Martins-Pêcheurs, doivent être, comme ils sont effectivement,

(1) Todier vient du mot latin *todus*, qui signifie petit. Faustus a employé le mot *todi* pour exprimer particulièrement de petits Oiseaux : *todillus*, diminutif de *todus*, veut dire mince, grêle. Plaute a dit, *todilla habens crura*, c'est-à-dire qui a des jambes grêles, ou comme des flûtes, pour me servir d'une expression triviale.

plus *marcheurs* que ne le sont ceux-ci, qui, encore, vivent de Poissons, tandis que les Todiers n'en mangent vraisemblablement point.

Des rapports aussi caractérisés et aussi apparents ont fait négliger la différence, et sont devenus la cause des erreurs que quelques ornithologistes ont commises en plaçant parmi les Todiers certains Oiseaux qui doivent leur être absolument étrangers. Buffon lui-même, ce puissant génie qui de tous a le mieux vu la nature, et dont la plume éloquente l'a décrite avec une pompe et une majesté dignes d'elle; Buffon a introduit dans son genre Todier un Oiseau d'Afrique qui n'est véritablement qu'un très-petit Martin-Pêcheur. Latham et Gmelin y ont aussi admis des Oiseaux que nous avons cru devoir rendre à leurs genres respectifs. Celui des Todiers restera peu nombreux, en en écartant toutes les espèces que l'erreur y avait intruses, et nous avons encore estimé raisonnable d'en ôter deux Oiseaux, que la largeur et l'aplatissement extraordinaire de leur bec appelaient à former un genre à part : nous les avons réunis sous le nom de *Platyrhynque*. (Desmarest, *Histoire naturelle des Todiers*, 1805.)

Les Todidés, tels que Desmarest avait restreint ce groupe, et tels que les ont définis depuis les auteurs modernes, en prenant pour type le Todier vert (*Todus viridis*, Gmelin), semblaient, en effet, n'offrir que deux caractères principaux : 1° des pieds de Syndactyles, où le doigt du milieu est réuni à l'externe, presque aussi long que lui, jusqu'aux trois quarts à peu près de sa longueur, et à l'interne, jusqu'au milieu (ce qui l'a fait ranger par M. Cuvier dans sa division des Syndactyles), et 2° un bec allongé, déprimé, linguiforme, et entier à son extrémité (caractère qui a déterminé M. Temminck à le placer dans les Insectivores, près des Gobe-Mouches et des Moucherolles).

A ces deux caractères, dit M. de La Fresnaye, vient s'en joindre un troisième, qui, à ce qu'il paraît, avait échappé aux observations jusqu'à ce jour (1833), et que je viens de remarquer dans l'espèce de Todier vert. Il consiste dans une denticulation très-prononcée, quoique très-fine, sur les bords des deux mandibules dans toute leur longueur. En entr'ouvrant ses mandibules, on l'aperçoit facilement à l'œil nu; mais, avec la loupe, on remarque que, depuis la base jusqu'aux deux tiers environ, les bords de ces mandibules sont plutôt pectinés que denticulés, c'est-à-dire que, dans cette espèce, les dents sont étroites, allongées et contiguës comme celles d'un peigne à dents serrées, dirigées obliquement en avant, et les interstices qui les séparent semblent n'être que des stries rapprochées. Vers le milieu du bec, ces stries ou interstices s'éloignent un peu les unes des autres, et deviennent moins obliques, et, vers les deux tiers, elles sont perpendiculaires et assez distantes pour former entre elles de petites dents à peu près aussi larges que longues, séparées alors par un intervalle notable. En approchant de la pointe du bec, ces dents diminuent de hauteur, mais non de largeur. (Voyez la planche ci-jointe, lettre *a*, où le bec est figuré du triple de ses dimensions.) La mandibule supérieure offre à l'intérieur une petite carène médiane assez saillante qui règne dans toute sa longueur jusqu'à la pointe, et la mandibule inférieure en offre deux à l'intérieur, également une de chaque côté; mais elles s'oblitèrent en s'approchant de la pointe, après s'être légèrement courbées en arc l'une vers l'autre (Voyez les figures *b*, *c*, où ces mandibules sont de grandeur naturelle.)

Quant à la conformation extérieure, je ne trouve pas très-exact (au moins pour l'individu que j'ai dessiné) ce qu'en ont dit la plupart des auteurs, que ces mandibules étaient en lames aplaties et obtuses à l'extrémité; car cet individu, sur lequel j'ai fait mes observations, et que je crois très-adulte, a ses mandibules, surtout la supérieure, terminées bien décidément en pointe aiguë et non obtuse. La mandibule supérieure est effectivement déprimée dans son ensemble; mais l'arête en est fortement relevée et bordée, de chaque côté, d'un sillon parallèle partant des narines s'oblitérant vers la pointe. Ses bords sont comme relevés en bourrelet de chaque côté, et, par ce moyen, se trouvent tomber perpendiculairement sur ceux de la mandibule inférieure, qu'ils recouvrent dans sa longueur. En comparant ce bec à celui des Martins-Pêcheurs, près desquels le Todier vert me paraît, d'après M. Cuvier, bien plus naturellement placé qu'avec les Gobe-Mouches; d'après M. Temminck, on pourrait lui appliquer ce que le premier de ces savants a dit du bec du Savacou, en le mettant en tête des Hérons : qu'en dernière analyse on pouvait, malgré sa largeur démesurée, le regarder comme un bec de Héron ou de Butor écrasé, puisqu'il en avait la force et les bords tranchants, les Savacous étant d'ailleurs de vrais Hérons par leurs pattes et leurs mœurs. Ainsi, on pourrait, à la rigueur, regarder le bec du Todier vert, au moins celui que j'ai sous les yeux, comme un bec de

Pie-grièche de la Caroline.

Martin-Pêcheur écrasé, le Todier offrant d'ailleurs des points de contact très-saillants avec les Martins-Pêcheurs, dont il a entièrement la forme caractéristique des pieds, et les mœurs à peu près analogues. Comme eux, il vit au bord des ruisseaux et des rivières; comme eux encore, il fait son nid dans des trous ou crevasses le long de ces bords. On peut augurer du séjour habituel de ces Oiseaux près des eaux, qu'ils doivent se nourrir d'animaux vivant ou sur ces rivages, ou peut-être même dans les courants; leur bec, dentelé sur ses bords, muni dans son intérieur de trois petites carènes en lames verticales, l'une en dessus, les deux autres en dessous, doit fournir au Todier vert un moyen puissant de saisir et retenir sa proie; et, d'après cette organisation particulière, sa nourriture devrait consister, ce me semble; en d'autres animaux qu'en Mouches ou en petits Vers, comme l'ont pensé les auteurs. Et si, d'après leur petitesse, ou peut-être leur impossibilité de plonger, les Todiers ne peuvent, comme les Martins-Pêcheurs, saisir de petits Poissons, on est naturellement porté à croire, d'après l'appareil tout particulier de leur bec, qu'ils doivent au moins se nourrir de larves aquatiques ou d'Insectes assez forts et assez glissants pour que la nature les ait munis d'un bec serriforme propre à saisir et à retenir une proie qui leur eût échappé sans cela. Cette denticulation est un nouveau point de contact entre les Todiers et les Martins-Pêcheurs, par une nouvelle espèce de Martins-Pêcheurs de la Nouvelle-Guinée, que M. Lesson a décrite, et dont il a fait son genre Symé (*Syma*), ayant pour caractère un bec garni de dents aiguës et en scie sur ses bords, c'est le *Symé torotoro*, Lesson. (*Magasin de zoologie*, 1833.)

Les détails les plus intéressants et les plus exats sur les mœurs du Todier vert, le type du genre et de la tribu, se trouvent consignés dans l'ouvrage de M. Gosse sur les Oiseaux de la Jamaïque, ouvrage dont nous traduirons les passages suivants.

Ce naturaliste a trouvé les Todiers répandus en grande abondance à la Jamaïque, sur les montagnes *Bluefields*, élevées à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans des lieux déserts garnis de buissons et de broussailles impénétrables composées en grande partie de *piper geniculatum*, qui y croît en quantité. Toujours remarqué, dit-il, par sa livrée d'un si beau vert, et le velouté cramoisi de sa gorge, d'où son nom de Rouge-Gorge (*Robin-Redbreast*), c'est vraiment un charmant Oiseau : peu farouche, on voit néanmoins qu'il y a chez lui plus d'indifférence que de confiance; car, si l'on s'en approche par trop, il part et se pose sur une autre branche à peu de distance. J'en ai souvent pris plusieurs individus avec un simple filet à Insectes, ou en les frappant avec une petite baguette; et fréquemment des enfants en prennent à la main en se glissant silencieusement derrière eux. Je ne l'ai jamais vu marcher à terre, si ce n'est pour y faire deux ou trois bonds après de forts petits Insectes qu'il attrapait en poussant un léger cri plaintif. Le plus ordinairement je l'ai vu posé patiemment sur une branche, le cou rentré dans les épaules, le bec dirigé en l'air, les plumes ébouriffées de manière à le faire paraître beaucoup plus gros qu'il n'est réellement, ce qui lui donne alors quelque chose de stupide. Mais cette stupidité est plus apparente que réelle, car, si son corps est immobile, ses petits yeux gris sont d'une vivacité et d'une mobilité extrêmes, se dirigeant, sans que sa tête bronche, à droite, à gauche, en haut, en bas, sans se fixer un instant, bientôt l'Oiseau sort de son immobilité, il prend légèrement son essor, il se saisit d'un petit Insecte qu'il a vu voltiger, et revient immédiatement à son poste, où il l'avale. On ne saurait trop réfléchir à ce qu'a fait la providence de Dieu pour l'arrangement de chaque chose et pour la conservation de chacune de ses créatures. Ainsi, l'Hirondelle et le Todier ne vivent que d'Insectes ailés comme eux; et cependant, l'un a l'aile courte, concave et faible, tandis que l'autre l'a longue et puissante, ce qui ne les empêche pas tous deux d'y employer leur force; et ni l'un ni l'autre ne se repose qu'il ne se soit emparé de sa proie, par toute sorte de ruse et d'adresse, chacun selon ses moyens.

Je n'ai jamais vu le Todier user de nourriture végétale, et, toutes les fois que j'ai ouvert l'estomac des individus que j'avais tués, je n'y ai trouvé que petits Coléoptères et Hyménoptères. J'en vis un, dans une cage, employer une audace et une violence incroyable à m'arracher de la main un Vermisseau que je tenais, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à s'en saisir et à le dévorer.

Un autre, pris au nid vers le mois d'avril, tournait autour de la chambre dans laquelle il était lâché, et se mettait immédiatement à chasser les Mouches et d'autres Insectes, surtout les parasites destructeurs, tels que les *Tiniadæ*. Chaque jour il recommençait ce manége aussitôt que la nuit venait à cesser; il voltigeait sans relâche, en les effleurant, autour des meubles, des tablettes, des cordons, y cherchant l'objet de sa convoitise, puis, aussitôt qu'il avait saisi un de ces Insectes, il

poussait un petit cri, et venait se poser; d'autres fois il furetait dans les coins les plus retirés et les plus obscurs de la chambre pour y chercher des Araignées, qu'il avalait aussitôt prises; enfin, il les poursuivait jusque sur les lambris et le long des murs; je ne saurais dire combien de captures il faisait ainsi par minute. Mais ces détails suffisent pour donner une idée de l'immense quantité d'Insectes que détruisent les Oiseaux de cette petite espèce; car l'œil humain suffit à peine à en distinguer une douzaine dans cet intervalle, et l'on sait la masse prodigieuse qu'en contient l'air. Un jour, je lui mis de l'eau dans un vase, pour voir s'il s'y rafraîchirait; il vint se poser par hasard sur le bord; j'essayai alors de lui faire approcher le bec de la surface de l'eau, mais il se refusa constamment à boire. Ma présence, pourtant, ne l'empêchait aucunement de se livrer à son unique occupation de chasse; quelquefois même il venait se poser sur ma tête, sur mon épaule ou sur mon doigt; mais, si je le prenais dans ma main, il faisait effort pour en sortir.

La langue du Todier est charnue dans la plus grande portion de sa longueur, à partir de la base, le reste consiste en une petite plaque légèrement concave, de nature cornée.

M. Hill dit que, comme tous les Syndactyles, le Todier niche dans des trous pratiqués au long des ravins ou des rochers escarpés qui bordent des courants d'eau rapides ou des torrents; il dépose ses œufs et élève en toute sécurité sa progéniture au fond de ces trous, toujours percés dans des terres meubles, des sables, ou un tuf tendre, et qu'il sait pratiquer à l'aide de son bec et de ses pattes en y établissant une assez longue galerie; le nid qui s'y trouve établi est garni de racines de graminées, de fibres de plantes et de coton, ou d'autres matières douces disposées avec le plus grand soin. Pendant l'époque des amours, le mâle fait entendre un petit ramage assez agréable; dans toute autre saison, il n'a qu'un cri triste, qu'il répète fort souvent. (*Birds of Jamaica* 1847.)

Les Todidés ont, dans ces derniers temps, été réunis en une seule famille par Swainson, et par MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et G. R. Gray, qui les ont toujours fait figurer, soit dans les Syndactyles, soit dans les Fissirostres. M. Ch. Bonaparte seul, suivant en cela l'exemple déjà donné par M. Temminck, les a placés entre les Cotingas et les Mysothères, en en faisant une grande famille, sous le nom de *Todidæ* (c'est sa trente-troisième famille), renfermant cinq sous-familles :

1° *Querulinæ;*
2° *Psarinæ;*
3° *Todinæ;*
4° *Tyranninæ;*
5° *Tœmopterinæ*

FAMILLE UNIQUE. — TODINÉS.

Les Todinés réunissent aux caractères communs aux Oiseaux syndactyles, c'est-à-dire d'avoir le doigt du milieu presque aussi long que l'externe, auquel il est soudé dans les trois quarts de son étendue, tandis qu'il est uni à l'interne jusqu'au milieu, celui de présenter un bec allongé, déprimé, entier à son extrémité, et finement dentelé sur ses bords.

Envisagés comme genre, les Todinés ont été constamment placés, soit dans les Syndactyles, par Cuvier, Vieillot, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, soit dans les Fissirostres, qui comprennent une grande partie de nos Syndactyles, par M. G. R. Gray. M. Temminck seul a fait exception en plaçant les Todiers dans ses Insectivores, près des Gobe-Mouches et des Moucherolles, ce que vient de faire également M. Ch. Bonaparte.

Cette famille, réduite aux seuls Todiers, ne forme qu'un genre.

GENRE UNIQUE. — TODIER. *TODUS.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec à peu près de la longueur de la tête, large à la base, qui est garnie de longs poils, très-déprimé, linguiforme, entier à son extrémité, qui est légèrement arrondie, à mandibule supérieure presque droite à son sommet dans les quatre cinquièmes de sa longueur, et s'inclinant faiblement vers la pointe; à mandibule inférieure légèrement bombée en dessous, depuis la base jusqu'à la pointe, plus courte que la mandibule supérieure; toutes deux denticulées à leurs bords dans toute leur étendue.

Narines latérales, médianes, placées au quart de la longueur de la mandibule, percées dans une espèce de membrane ovalaire, et recouvertes par les poils de la base du bec.

Ailes courtes et arrondies, obtuses; *la quatrième rémige la plus longue.*

Queue médiocre, élargie, légèrement échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian, celui-ci réuni à l'externe, qui est presque aussi long, jusqu'aux trois quarts à peu près de sa longueur, et à l'interne, jusqu'au milieu; ongles comprimés, recourbés et pointus.

Fig. 90. — *Todus Porto-Ricensis.*

Fig. 91. — *Todus Porto-Ricensis.*

Pendant longtemps, on n'a admis dans ce genre qu'une espèce, le Todier vert. On est aujourd'hui d'accord pour en reconnaître quatre, qui avaient toujours été confondues avec cette espèce. Nous citerons le Todier subulé (*Todus subulatus*), Gould.

TODIER DE PORTO-RICO. *TODUS PORTO-RICENSIS.* (Lesson.)

Son plumage est vert-émeraude en dessus; le front est orangé vif; la gorge a une plaque étroite rouge-carmin; chaque plume frangée de blanc satiné et luisant; cette plaque est bordée d'un trait blanc, surmonté lui-même d'un trait plus large, bleu céleste. Le thorax est gris nuancé de rose dans le haut; les côtés du thorax sont gris ardoisé; les flancs sont d'un rose vif et pur; le milieu du ventre blanc soyeux; les plumes anales sont jaune-soufre clair; les ailes sont bordées de blanc; les plumes de la queue sont gris clair en dessous, à peine lavées de vert au milieu, en dessus; le bec est jaune lavé de brun en dessus, sans dentelures; les tarses sont jaunes

Habite l'île de Porto-Rico, où l'espèce a été découverte et tuée en 1836 par M. Adolphe Lesson, chirurgien de la marine.

SEPTIÈME TRIBU. — MANAKINIDÉS.

Cette tribu, sous le nom de Pipridés, avec celle des Eurylaimidés, formait la division des Hétérodactyles de de Blainville et de Lesson; mais elle doit figurer avec les vrais Syndactyles, dont elle a les caractères fondamentaux; les tarses terminés par quatre doigts, trois en avant, celui du milieu soudé à l'externe jusqu'à la deuxième, et à l'interne jusqu'à la première articulation, du reste, bec assez court, voûté, comprimé, élargi et plus ou moins déprimé à la base; narines cachées par les plumes du front.

Elle ne se compose que d'une famille, les Manakinidés, dont M. Ch. Bonaparte a fait la première sous-famille de ses Cotingidés, se conformant au système de Swainson, qui en fait une sous-famille de ses Ampélidés, ou, pour mieux dire, suivant exclusivement les idées de ce que nous appellerons l'école anglaise, de préférence à celles si simples et si logiques de l'école française.

D'après les principes d'antériorité et de chronologie en vigueur, relativement à l'application des noms génériques, nous comprenons peu que les plus ardents propagateurs de ces principes, qui sont vrais, n'aient pas substitué, comme nous le faisons, au nom étymologique de *Pipra*, créé en 1766 par Linné pour toutes les espèces appartenant à cette tribu, celui de *Manacus*, créé antérieurement, c'est-à-dire en 1760, par Brisson, nom barbare, il est vrai, mais qui n'est que le mot français, ou, pour mieux dire, hollandais, *Manakin* latinisé; alors surtout que M. Ch. Bonaparte vient de le rétablir pour quatre espèces.

C'est donc une restitution plutôt qu'une innovation.

FAMILLE UNIQUE. — MANAKININÉS.

Les Manakininés, tels que les comprennent la plupart des auteurs sous le nom de Piprinés, représentent le grand genre *Pipra* de Linné. Depuis lui il a subi une division en Manakin, auquel on a conservé le nom générique primitif de *Pipra*, auquel nous substituons celui de *Manacus* de Brisson, plus ancien, et en Coq de roche ou Rupicole, *Rupicola*, division que Buffon avait déjà indiquée d'une manière très-explicite, de même que Brisson, et qui a été adoptée généralement depuis Ainsi Cuvier, Vieillot, Temminck, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Lesson, n'en font que deux genres; M. G. R. Gray y en ajoute avec raison deux autres, *Phœnicocercus* et *Calyptmena*. M. Ch. Bonaparte seul vient d'y en introduire un nombre assez considérable, douze dont voici la nomenclature:

1° *Rupicola*, Brisson;
2° *Phœnicocercus*, Swainson;
3° *Metopia*, Swainson,
4° *Xenopipo*, Cabanis;
5° *Iodopteura*, Lesson;
6° *Manacus*, Brisson;
7° *Chiroxiphia*, Cabanis;
8° *Cirrhipipra*, Bonaparte;
9° *Pipra*, Linné;
10° *Piprites*, Cabanis,
11° *Masuis*, Bonaparte;
12° *Calyptura*, Swainson.

Quant à nous, nous réduisons cette famille à sa plus simple expression, c'est-à-dire à cinq genres:

1° Manakin (*Manacus*), Brisson;
2° Piprite (*Piprites*), Cabanis;
3° Phænicocerque (*Phœnicocercus*);
4° Rupicole (*Rupicola*);
5° Calyptomène (*Calyptomena*), Raffles.

1er GENRE. — MANAKIN. *MANACUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, élargi, triangulaire et plus ou moins déprimé à sa base, très-fendu, comprimé vers la pointe, mandibule supérieure voûtée, terminée en pointe.

Narines basales, triangulaires.

Ailes médiocres, ne dépassant pas généralement le croupion.

Queue composée de douze rectrices, tantôt égales et carrées, tantôt allongées en forme de filets, souvent dépassées par de longs brins.

Tarses plus ou moins grêles, le plus souvent de la longueur du doigt médian, emplumés jusque un peu au-dessous du genou, scutellés, le doigt du milieu réuni étroitement au doigt extérieur par une membrane jusqu'à la troisième articulation, et au doigt intérieur jusqu'à la première articulation seulement.

Fig. 92. — *Manacus erythrocephalus.*

Fig. 93. — *Manacus erythrocephalus.*

De ce genre, que nous conservons, à peu de chose près, dans sa simplicité primitive, Swainson en faisait deux auxquels il a adjoint celui de *Phœnicircus*, de sa création. M. Ch. Bonaparte, lui, en a fait neuf. C'est, au surplus, un genre fort nombreux, puisqu'il se compose de trente-huit espèces Nous citerons le Manakin striolé, *Pipra striolata*, Bonaparte.

Ces Oiseaux sont petits et fort jolis; les plus grands ne sont pas si gros qu'un Moineau, et les autres sont aussi petits que le Roitelet. Leurs caractères communs et généraux sont d'avoir le bec court, droit, comprimé par les côtés vers le haut; la mandibule supérieure convexe en dessus et légèrement échancrée sur les bords, un peu plus longue que la mandibule inférieure, qui est plane et droite sur sa longueur. Tous ces Oiseaux ont aussi la queue courte et coupée carrément, et la même disposition dans les doigts que les Coqs de roche, les Todiers et les Calaos, c'est-à-dire le doigt du milieu réuni étroitement au doigt extérieur par une membrane jusqu'à la troisième articulation, et au doigt intérieur jusqu'à la première articulation seulement; et, autant ils ressemblent au Coq de roche par cette disposition des doigts, autant ils diffèrent des Cotingas par cette même disposition : néanmoins quelques auteurs ont mêlé les Manakins avec les Cotingas; d'autres les ont réunis aux Moineaux, aux Mésanges, aux Linottes, aux Tangaras, aux Roitelets; enfin, les nomenclateurs ont encore eu plus de tort de les appeler *Pipra*, ou de les réunir dans la même section avec le Coq de roche, auquel ils ne ressemblent réellement que par cette disposition des doigts et par la queue coupée carrément, car ils en diffèrent constamment, non-seulement par la grandeur, puisqu'un Coq de roche est aussi gros, par rapport à un Manakin, qu'une de nos Poules l'est en comparaison d'un Moineau,

mais encore par plusieurs caractères évidents. Les Manakins ne ressemblent en aucune façon au Coq de roche par la conformation du corps; ils ont le bec à proportion beaucoup plus court; ils n'ont communément point de huppe, et, dans les espèces qui sont huppées, ce n'est point une huppe double comme dans le Coq de roche, mais une huppe de plumes simples un peu plus longues que les autres plumes de la tête. (Buffon.)

..... On ne pourrait, relativement à la taille, les confondre qu'avec les plus petites espèces de Martins-Pêcheurs et de Guêpiers. Mais ces derniers Oiseaux ont le bec trop différent de celui des Manakins pour qu'on puisse s'y méprendre; il reste donc les Todiers avec lesquels la proportion et la forme de tout le corps pourraient les faire confondre; mais les Todiers ont le bec long et les Manakins l'ont court; les Todiers l'ont aplati horizontalement, et les Manakins l'ont déprimé sur les côtés : dans les premiers, il est d'un diamètre égal dans sa longueur; et, dans les seconds, il se rétrécit de la base à la pointe. La conformation des pieds suffit donc pour distinguer les Manakins du plus grand nombre des Oiseaux; leur taille, pour les séparer de la plupart de ceux avec lesquels on pourrait les confondre, et la forme de leur bec pour les faire reconnaître parmi les Oiseaux entre lesquels et eux on pourrait se méprendre, d'après la grandeur, la forme du corps et celle des pieds; ainsi les caractères indiqués, pour reconnaître les Manakins, remplissent en effet leur objet. (Mauduyt, *Encyclopédie méthodique*.)

Fig. 94. — Manakin tête d'or.

Les habitudes naturelles qui leur sont communes à tous n'étaient pas connues et ne sont pas encore aujourd'hui autant observées qu'il serait nécessaire pour en donner un détail exact. Nous ne rapporterons ici que ce que nous en a dit M. de Manoncourt (1), qui a vu un grand nombre de ces Oiseaux dans leur état de nature. Ils habitent les grands bois des climats chauds de l'Amérique, et n'en sortent jamais pour aller dans les lieux découverts, ni dans les campagnes voisines des habitations. Leur vol, quoique assez rapide, est toujours court et peu élevé : ils ne se perchent pas au faîte des arbres, mais sur les branches à une moyenne hauteur; ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ne laissent pas de manger aussi des Insectes. On les trouve ordinairement en petites troupes de huit ou dix de la même espèce, et quelquefois ces petites troupes se confondent avec d'autres troupes d'espèces différentes de leur même genre, et même avec des compagnies d'autres petits Oiseaux de genre différent, tels que les *Pitpits*, etc. C'est ordinairement le matin qu'on les trouve ainsi réunis en nombre : ce qui semble les rendre joyeux, car ils font alors entendre un petit gazouillement fin et agréable. La fraîcheur du matin leur donne cette expression de plaisir, car ils sont en silence pendant le jour, et cherchent à éviter la grande chaleur en se séparant de la compagnie et se retirant seuls dans les endroits les plus ombragés et les plus fourrés des forêts. Quoique cette habitude soit commune à plusieurs espèces d'Oiseaux, même dans nos forêts de France, où ils se réunissent pour gazouiller le matin et le soir, les Manakins ne se rassemblent jamais le soir et ne demeurent ensemble que depuis le lever du soleil jusqu'à neuf ou dix heures du matin, après quoi ils se séparent pour tout le reste de la journée et pour la nuit suivante. En général ils préfè-

(1) Sonnini.

rent les terrains humides et frais aux endroits plus secs et plus chauds; cependant ils ne fréquentent ni les marais ni le bord des eaux.

Le nom Manakin a été donné à ces Oiseaux par les Hollandais de Surinam. (Buffon.)

Une espèce, le Manakin moine, *Pipra manacus*, Linné, a reçu de Buffon et de Sonnini le nom de *Casse-Noisette*, parce que son cri représente exactement le bruit du petit outil avec lequel nous cassons des noisettes. Il n'a nul autre chant ni ramage. On le trouve assez communément à la Guyane, surtout dans les lisières des grands bois, car il ne fréquente pas plus que les autres Manakins les savanes et les lieux découverts. Les Casse-Noisettes vivent en petites troupes comme les autres Manakins, mais sans se mêler avec eux; ils se tiennent plus ordinairement à terre, se posent rarement sur les branches et toujours sur les plus basses. Il semble aussi qu'ils mangent plus d'Insectes que de fruits. On les trouve souvent à la suite des colonnes de Fourmis, qui les piquent au pied et les font sauter et faire leur cri de Casse Noisette, qu'ils répètent très-souvent. Ils sont fort vifs et très-agiles; on ne les voit presque jamais en repos, quoiqu'ils ne fassent que sautiller sans pouvoir voler au loin. (Buffon.)

C'est encore à quoi se borne aujourd'hui, après quatre-vingts ans, ce que l'on connaît des mœurs des Manakins· car Desmarets, dans sa *Monographie*, ne nous apprend rien de plus.

MANAKIN A QUEUE RAYEE. *MANACUS FASCIATUS*. (D'Orbigny, et La Fresnaye, O. Des Murs.)

Toute la moitié antérieure du corps et la tête d'un bel orangé vif, passant au rouge sur le derrière de la tête et sur la poitrine; le pli de l'aile, le ventre, les couvertures inférieures de la queue et une large fascie en travers de la queue, d'un jaune pâle; ailes, dos, croupion, base et extrémité de la queue d'un beau noir. Une tache blanche sur le milieu de la longueur des rémiges à leur côté interne

La femelle et les jeunes mâles sont verdâtre uniforme.

Bec bleuâtre, pieds violets, yeux blancs.

Longueur totale, 0m,11.

Cette charmante espèce est voisine du *Pipra aureola*, mais s'en distingue par ses pieds plus forts, plus foncés, et par sa queue fasciée. Nous l'avons rencontrée successivement aux environs de Santa-Cruz de la Sierra et au pays des Guarayos, république de Bolivia, au centre de l'Amérique méridionale. Quoique toujours rare, elle est peu craintive et se tient sur les branches basses des grands arbres, dans les bois les plus épais. (D'Orbigny, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, Oiseaux.)

2me GENRE. — PIPRITE *PIPRITES*. (Cabanis, 1847.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec assez robuste.

Ailes médiocres, subaiguës, *rémiges amples.*

Queue longue et faiblement étagée.

Doigt externe soudé jusqu'à moitié seulement de la seconde phalange.

Ce genre ne renferme que trois espèces également d'Amérique méridionale. Nous citerons le Pipite chaperonné (*Piprites pileata*, Natterer), Cabanis.

C'est M. Temminck qui le premier a remarqué le caractere qui différenciait les espèces de ce genre des autres Manakins quant à la queue, avec lesquels du reste il les confondait. M. de La Fresnaye, en 1833, émit le premier l'idée d'en faire une sous-division du genre Manakin, en indiquant un nouveau caractère plus déterminant : celui tiré de la forme des pattes.

Le Manakin chaperonné et probablement le Manakin verdin, dit-il, qui en est voisin par la forme allongée de sa queue, doivent devenir dans le genre Manakin les types d'une sous-division ayant pour caractère non-seulement une queue longue et étagée, mais des pieds dont le doigt externe n'est uni à l'intermédiaire que par une phalange et demie au lieu de l'être par trois, comme chez tous les autres Manakins. (*Magasin de zoologie*, 1833.)

PIPRITE VERDIN *PIPRITES CHLORIS*. (Natter, Cabanis.)

Cette espèce a les mêmes caractères que le Piprite chaperonné.

Au front se trouve une petite bande de couleur de tabac d'Espagne, tout le reste de la tête, la région des yeux, la nuque et toutes les autres parties supérieures du corps, sont d'un beau vert-pré; l'aile est noire, marquée sur les couvertures d'une double rangée de taches blanchâtres qui forment deux bandes transversales; de semblables taches sont disposées sur les grandes couvertures les plus proches du corps; le reste de l'aile est noir et toutes les pennes sont lisérées de vert; les pennes de la queue sont noirâtres lisérées de vert et terminées de blanchâtre; le méat auditif est couvert de petites plumes cendrées; la gorge et le milieu du ventre sont jaunes, et toutes les autres parties inférieures ont des teintes vertes jaunâtres. Les pieds et le bec sont bleuâtres.

Habite le Brésil. (Temminck, planche coloriée, 172, fig. 2, texte.)

Longueur, 0m,14.

3me GENRE. — PHŒNICIRQUE. *PHOENICIRCUS*. (Swainson, 1831.)

Φοινος, rouge; κιρκος, cercle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec large, à peine déprimé à la base, à arête arquée, et comprimé sur les côtés vers la pointe, qui est échancrée à la mandibule supérieure, qui est garnie de quelques petits poils à la base.

Narines basales, ovalaires, engagées dans les plumes du front.

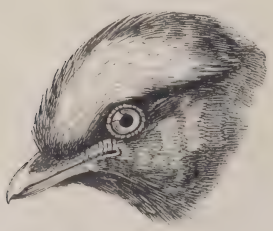


Fig. 95. — *Phœnicircus carnifex*.

Fig. 96. — *Phœnicircus carnifex*

Ailes très-courtes et concaves, à rémiges primaires rigides et étroites, les trois premières égales entre elles, la quatrième courte et déformée, raccourcie, rétrécie et recourbée fortement en dedans à sa pointe.

Queue large, égale, à rectrices tronquées.

Tarses et pieds comme chez le genre Manakin, sauf que le tarse est garni par derrière d'une sorte de duvet jusqu'à l'origine des doigts.

Deux espèces de l'Amérique méridionale.

Les plumes de la tête allongées en forme de huppe renversée, décomposées et sétiformes.

Nous citerons le Phœnicirque ouette (*Phœnicircus carnifex* Linné), Swainson.

Jusqu'à Swainson, les deux espèces que renferme ce genre avaient toujours été confondues avec les Cotingas (*Ampelis*), dont les doigts sont libres. Swainson s'est borné à indiquer les caractères différents et constitutifs de son nouveau genre, dont celui du derrière du tarse emplumé avait été déjà signalé par Buffon.

C'est à M. de La Fresnaye que l'on doit d'avoir démontré, en en développant les motifs, la nécessité de la séparation de cette espèce d'avec les vrais Cotingas, séparation qu'il ignorait avoir été déjà faite par l'ornithologiste anglais.

Le Cotinga ouette (*Ampelis carnifex*), Gmelin, planche enluminée 378, m'a offert, dit M. de La Fresnaye, dans la forme de ses pieds, une telle conformité avec ceux des Coqs de roche, qu'en les comparant, je n'y ai pour ainsi dire trouvé aucune différence. Comme eux, non-seulement il a le doigt externe soudé par trois phalanges, ce qui ne se retrouve chez aucun Cotinga, mais il a également les tarses plus forts, les doigts plus allongés, le pouce et l'ongle qui le termine plus forts également et plus longs à proportion que chez aucun d'eux. Et à tous ces caractères qui le rapprochent des Coqs de roche s'en joint un dernier tout à fait particulier à ceux-ci, c'est d'avoir le tarse garni de petites plumes dans une partie de sa longueur; la couleur blanchâtre des pattes est encore la même et ne se retrouve chez aucun autre Cotinga. Le plumage lâche, de couleur brune et rouge, le rapproche encore des Coqs de roche. Si l'on compare ensuite le bec du Cotinga ouette avec celui des autres Cotingas, on reconnaîtra sans peine que l'arête supérieure en est plus élevée, et par conséquent il n'est pas déprimé à sa base, mais au contraire comprimé dans toute sa longueur et tout à fait conforme au bec des Manakins, avec lesquels cette espèce a encore les plus grands rapports par la forme de ses ailes, dont les pennes sont si courtes, que les primaires dépassent à peine les secondaires à leur pointe, ce qui donne à l'aile du Cotinga ouette la forme arrondie, voûtée de celle d'un Gallinacé, tandis que chez tous les Cotingas l'aile est allongée et pointue. Enfin ces ailes offrent une bizarrerie que Cuvier a indiquée dans son règne animal, c'est que la quatrième rémige est raccourcie, rétrécie et comme racornie à son extrémité, se courbant fortement en dedans à sa pointe, la cinquième elle-même, quoique d'une forme à peu près ordinaire, est cependant plus courte qu'elle ne devrait être, et sa pointe se retourne un peu en dehors. Cette particularité est, ce me semble, un nouveau point de contact entre notre Oiseau et les Coqs de roche américains, qui ont la première penne de l'aile brusquement rétrécie en forme de fil, à un pouce de la pointe, et aussi les Manakins, dont plusieurs espèces offrent, dans la forme et la courbure en dedans de plusieurs pennes de leurs ailes, des bizarreries de ce genre tout à fait remarquables.

..... C'est un vrai Manakin à pieds de Coq de roche, et faisant le passage de ceux-là à ceux-ci. Son espèce de demi-huppe rouge, à plumes luisantes et effilées, se retrouve chez quatre ou cinq Manakins, et sa queue, légèrement arrondie à l'extrémité, diffère de celle des Cotingas, qui est plutôt un peu fourchue; les pennes en sont élargies carrément à l'extrémité comme chez les Coqs de roche; elles sont rouges, terminées de brun; celles du Coq de roche de Cayenne sont orange à la base, et aussi terminées de brun. (*Magasin de zoologie*, 1833.)

PHŒNICIRQUE OUETTE *PHŒNICIRCUS CARNIFEX*. (Linné, Swainson.)

Le rouge domine dans le plumage de cet Oiseau, mais ce rouge se diversifie par les différentes teintes qu'il prend en différents endroits; la teinte la plus vive, et qui est d'un rouge écarlate, est répandue sur la partie supérieure de la tête, et forme une espèce de couronne ou de calotte dont

les plumes sont assez longues et peuvent se relever en manière de huppe. Cette même couleur écarlate règne sous le ventre, sur les jambes, à la partie inférieure du dos, et presque jusqu'au bout des pennes de la queue, lesquelles sont terminées de noir; les côtés de la tête, le cou, le dos et les ailes, ont des teintes plus ou moins rembrunies, qui changent le rouge en un beau mordoré velouté; mais la plus sombre de toutes ces teintes est celle d'une espèce de bordure qui environne la calotte écarlate; cette teinte s'éclaircit un tant soit peu derrière le cou et sur le dos, et encore plus sur la gorge et la poitrine. Les couvertures des ailes sont bordées de brun, et les grandes pennes vont toujours s'obscurcissant de plus en plus de la base à la pointe, où elles sont presque noires; le bec est d'un rouge terne; les pieds sont d'un jaune sale, et l'on y remarque une singularité, c'est que *le tarse est garni par derrière d'une sorte de duvet jusqu'à l'origine des doigts.* Commune dans l'intérieur de la Guyane. (Buffon.)

Longueur totale, 0m,19 1/2.

4me GENRE. — RUPICOLE. *RUPICOLA*. (Brisson.)

Rupes, rochers; *colo*, j'habite.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, robuste, voûté, fléchi à la pointe, à mandibule supérieure déprimée à la base, comprimée à la pointe, qui est échancrée, l'inférieure droite, plus courte, aiguë.

Narines latérales, ovalaires, recouvertes par les plumes frontales huppiformes.

Ailes moyennes, surobtuses; *la quatrième et la cinquième rémiges les plus longues, la première la plus courte, et profondément échancrée.*

Queue courte et large, à couvertures supérieures décomposées et très-allongées.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, robustes, largement scutellés, emplumés au-dessous de l'articulation, le doigt externe égal à l'interne, uni au médian jusqu'à la seconde articulation, l'interne seulement à la base; pouce long et vigoureux; ongles allongés, courbés et aigus, celui du pouce le plus long.

Fig. 97. — *Rupicola Peruviana.*

Deux espèces, toutes deux de l'Amérique méridionale. Nous citerons le Rupicole orangé (*Rupicola crocea*, Linné), Bonnaterre.

On peut appliquer au genre ce que disent Buffon et Mauduyt de cette espèce.

Cet Oiseau, quoique d'une couleur uniforme, est l'un des plus beaux de l'Amérique méridionale, parce que cette couleur est très-belle, et que son plumage est parfaitement étagé. Il se nourrit de

fruits, peut-être faute de grains; car il serait du genre des Gallinacés s'il n'en différait pas par la forme des doigts, qui sont joints par une membrane, le premier et le second jusqu'à la troisième articulation, et le second au troisième jusqu'à la première seulement. Il a le bec comprimé par les côtés vers l'extrémité; la queue très-courte, et coupée carrément, ainsi que quelques plumes des couvertures des ailes; quelques-unes des plumes ont une espèce de frange de chaque côté, et la première grande plume de chaque aile est échancrée du tiers de sa longueur de la pointe à la base. Mais, ce qui le distingue et le caractérise plus particulièrement, c'est la belle huppe qu'il porte sur la tête; elle est longitudinale en forme de demi-cercle. (Buffon.)

Fig. 98. — *Rupicola Peruviana.*

Ses yeux sont entourés d'un demi-cercle de plumes décomposées, comme ceux des Oiseaux de nuit le sont d'un cercle entier, et il a plusieurs des habitudes de ces Oiseaux; mais les plumes les plus excentriques s'élèvent beaucoup au-dessus de la tête, et forment une huppe à double plan, inclinés l'un vers l'autre, arrondie en demi-cercle, composée sur un modèle dont on ne retrouve d'exemple que dans un Oiseau d'eau de l'Amérique septentrionale, le Harle huppé de la Caroline... Ainsi, le Coq de roche se rapproche, par des traits isolés, mais bien sensibles, de plusieurs Oiseaux avec lesquels il n'a point d'autre ressemblance, et dont il est très-éloigné sous tous les autres aspects; il tient à beaucoup de genres fort différents, mais par un trait seul, et par cela même il est d'un genre à part, dont le caractère, peut-être unique, est la forme carrée de l'extrémité des couvertures de la queue et le prolongement de leurs barbes. Il semble que la nature se soit plu à le composer de traits empruntés d'autres Oiseaux, disparates à nos yeux, et rassemblés cependant de manière à lui donner une forme élégante, qu'elle a encore relevée par la richesse du coloris. (Maudhyt, *Encyclopédie méthodique.*)

Quoique cet Oiseau ait dû frapper les yeux de tous ceux qui l'ont rencontré, aucun voyageur, jusqu'à Buffon, n'avait fait mention de ses habitudes naturelles. Sonnini de Manoncourt est le premier qui l'ait observé.

Il habite non-seulement les fentes profondes des rochers, mais même les grandes cavernes obscures, où la lumière du jour ne peut pénétrer; ce qui a fait croire à plusieurs personnes que le Coq de roche était un Oiseau de nuit; mais c'est une erreur; car il vole et voit très-bien pendant le jour. Cependant, il paraît que l'inclination naturelle de ces Oiseaux les rappelle plus souvent à leur habitation obscure qu'aux endroits éclairés, puisqu'on les trouve en grand nombre dans les cavernes où l'on ne peut entrer qu'avec des flambeaux. Néanmoins, comme on en trouve aussi pendant le jour un assez grand nombre aux environs de ces mêmes cavernes, on doit présumer qu'ils ont les yeux comme les Chats, qui voient très-bien pendant le jour et très-bien aussi pendant la nuit. Le mâle et la femelle sont également vifs et très-farouches; on ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher, où il faut les attendre souvent pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup, parce que, dès qu'ils vous aperçoivent, ils fuient assez loin par un vol rapide, mais court et peu élevé. Ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ont l'habitude de gratter la terre, de battre des ailes et de se secouer comme les Poules; mais ils n'ont ni le chant du Coq ni

la voix de la Poule; leur cri pourrait s'exprimer par la syllabe *ké*, prononcée d'un ton aigu et traînant... Les mâles sortent plus souvent des cavernes que les femelles, qui ne se montrent que rarement, et qui probablement sortent pendant la nuit. On peut les apprivoiser aisément, et M. de Manoncourt en a vu un dans le poste hollandais du fleuve Maroni, qu'on laissait en liberté vivre et courir avec les Poules.

On les trouve en assez grande quantité dans la montagne *Luca*, près d'Oyapock, et dans la montagne *Couronaye*, près de la rivière d'Apronack... On les recherche à cause de leur beau plumage, et ils sont fort rares et très-chers, parce que les sauvages et les nègres, soit par superstition ou par timidité, ne veulent point entrer dans les cavernes obscures qui leur servent de retraite. (Buffon.)

Maintenant que nous avons cité ce qui était connu et ce qui se disait à l'époque de Buffon et de Sonnini, nous allons réduire les faits à leur juste valeur en nous appuyant des observations plus récentes et pleines d'intérêt d'un voyageur mort depuis peu au service de la science, Justin Goudot, qui a étudié les mœurs et rapporté le nid et les œufs, que nous avons eus en notre possession, de l'autre espèce de Coq de roche (*Rupicola Peruviana*), qu'il a rencontrée fréquemment à la Nouvelle-Grenade.

Disons d'abord que, pour ce qui est de la dénomination originairement donnée à ce genre, il est arrivé ce qui s'est présenté souvent pour la dénomination d'autres genres. On est parti d'une idée préconçue, motivée en quelque sorte sur l'aspect général de l'espèce découverte la première, du Rupicole Coq de roche (*Rupicola crocea*), de la Guyane, les uns pour lui donner son nom générique de *Coq*, les autres pour observer ses habitudes au travers du prisme de leur imagination; tandis que, si le hasard avait fait découvrir d'abord le Rupicole du Pérou, nul doute que le point de départ et le terme de comparaison n'étant plus les mêmes, l'esprit du premier observateur, libre alors de toutes entraves, eût pu s'abandonner avec plus de fruit à l'étude de ce genre et lui trouver sa place méthodique véritable. En effet, le Rupicole du Pérou diffère de l'autre en ce qu'il a la queue beaucoup plus longue, et que les plumes ne sont pas coupées carrément; que celles des ailes ne sont pas frangées; que la huppe est moins élevée et composée de plumes séparées.

C'est ainsi que Barrère, le premier qui ait observé et décrit l'espèce de Cayenne, demeurée jusqu'à ces derniers temps l'unique du genre, voyant cet Oiseau orné d'une riche huppe de plumes décrivant un demi-cercle perpendiculaire de la nuque à la base du bec, avec les couvertures coxales ou lombaires retombant en gracieux panache des deux côtés de l'origine de la queue, comme chez notre Coq vulgaire, n'a pu s'empêcher de le lui comparer. De là sa description que nous traduisons : *Coq sauvage, habitant les rochers, de couleur jaune, portant une crête composée de plumes* (1). Cette dénomination doit d'autant moins étonner, d'ailleurs, que c'est celle que les Français de la Guyane avaient, par la même raison, donnée et donnent encore à cette espèce, qu'ils appellent *Coq des bois* et *Coq des roches*. De là aussi cette mention fidèlement rapportée par Buffon, sur la foi de Sonnini, qui lui écrivait de Cayenne *que cet Oiseau a l'habitude de gratter la terre, de battre des ailes et de se secouer comme les Poules;* ce que nous sommes porté à regarder comme une amplification officieuse jugée nécessaire par ce correspondant, pour justifier le nom donné par les créoles à cette espèce, surtout si l'on considère que Sonnini, n'ayant fait ses observations que *sur un mâle qu'il avait vu dans un poste hollandais du fleuve Maroni, qu'on laissait en liberté vivre et courir avec les Poules*, il lui a été facile de lui attribuer presque les mêmes habitudes que celles-ci. De là, enfin, l'origine de cette double erreur, si communément répandue et si abusivement reproduite par tous les observateurs ou écrivains ornithologistes, depuis Sonnini, l'auteur des documents sur lesquels a travaillé Buffon, et son éditeur responsable, jusqu'à Lesson, que *c'est dans un trou de rocher que cet Oiseau construit grossièrement son nid avec de petits morceaux de bois sec, et qu'il ne pond communément que deux œufs sphériques et blancs, de la grosseur de l'œuf des plus gros Pigeons.*

Si maintenant nous voulons vérifier le degré d'exactitude de ces diverses assertions, nous verrons qu'elles sont toutes pour le moins hasardées. Voici d'abord les notes pleines d'intérêt de J. Goudot, rédigées sur le Rupicole du Pérou, la seule espèce du genre qui se trouve dans la portion de l'Amérique qu'il a parcourue. (*Magasin de zoologie*, 1843.)

(1) *Essai sur l'Histoire Naturelle de la France équinoxiale*

Jusqu'à présent, aucun voyageur n'a fait connaître, je crois, les habitudes et la nidification du *Rupicola Peruviana*, ce que l'on doit attribuer, soit à la rareté, soit à l'habitat de cet Oiseau. Plus heureux, j'ai été à même de l'observer en différentes circonstances, comme aussi de voir son nid, ce qui me permet de donner les détails suivants. Le *Rupicola Peruviana* construit le sien dans les légers enfoncements offerts par les anfractuosités des roches coupées à pic où se trouvent encaissés les torrents; car c'est toujours au bord des eaux que j'ai vu ces nids, qui ont de quatre à cinq pouces de diamètre. Ils sont formés de filaments de racines chevelues, entrelacés entre eux et mêlés d'un peu de terre ou de boue, plus particulièrement à la partie inférieure. La ponte est de deux œufs, d'un tiers plus petits que ceux des Poules, d'une forme ovée, suivant la méthode de M. Des Murs (*Magasin de zoologie*, 1842, pl. xxv), d'un blanc sale, et irrégulièrement tachetés d'un mélange de brun jaunâtre et de gris violacé. Ces taches sont plus nombreuses et plus rapprochées près du gros bout. La femelle couve en avril. J'ai trouvé des œufs dans un nid à la même époque où un autre m'a offert des petits déjà assez emplumés. (*Revue zoologique*, janvier 1843.)

Ces Oiseaux habitent les grands bois des régions tempérées; on les rencontre par petites troupes de trois à huit individus, tous mâles; les femelles se montrent également seules et par petites troupes, plus souvent dans le voisinage des lieux escarpés (*penas*) ou terrains coupés perpendiculairement qui bordent les grands torrents; c'est là qu'elles construisent leurs nids. Ces petites bandes de mâles volaient ordinairement sur les branches basses et se posaient parfois à terre pour chercher des drupes de *laurinæ*, se plaisant près des clairières formées par la chute d'arbres déracinés par l'orage au milieu des grandes forêts, mais ne *grattant* jamais *le sol*, comme le rapporte Cuvier (*Règne animal*, 1817); leur vol est lourd; ils paraissent toujours inquiets sur les branches, et ont continuellement de petits mouvements brusques et saccadés. Leur nourriture se compose de drupes d'une grande espèce du genre *ocotea*, très-commune dans ces localités, et désignée, par les indigènes, sous le nom d'*amarillo de pena*. Des gésiers m'ont aussi offert des drupes de *psycotria* et des petites baies d'un *anonacea;* chez une femelle, il était plein de capsules baniformes d'une rhinanthée qui croît abondamment sur les bords de la rivière Combayma, dans la Cordilière centrale de la Nouvelle-Grenade; une seule fois un mâle, qui ramassait à terre des drupes d'ocotea, m'a offert des débris d'arachnides (genre *Faucheur*, Latreille); mais je pense que c'était un pur hasard.

Ces Oiseaux paraissent ne pas s'éloigner beaucoup de certains parages; car j'ai vu de petites troupes repassant tous les jours par les mêmes sites, où j'étais sûr de les trouver toujours de trois à cinq heures de l'après-midi, qui est le moment, à ce qu'il paraît, où ils cherchent plus particulièrement leur nourriture. Je ferai observer à ce sujet que, généralement entre les tropiques, les animaux supérieurs ne montrent une grande activité que durant la matinée et dans l'après-midi, lorsque la force du soleil diminue. Depuis dix heures jusqu'à trois heures de l'après-midi, ils restent ordinairement en repos, et paraissent très-peu agités, tandis que c'est précisément le contraire pour la plus grande partie des Insectes.

On rencontre aussi les mâles dans le voisinage des nids; un chasseur m'a même assuré en avoir vu un posé dessus; mais ce fait me paraît tout à fait douteux. On peut considérer ces Oiseaux comme vivant isolés les mâles des femelles, et je suis persuadé que ces dernières seules couvent: une seule fois j'ai vu cinq mâles après une femelle. Les petits gardent le nid, quoique très-forts; j'ai eu deux individus longs de $0^{m},256$ (neuf pouces), pris au nid; leur gésier offrait encore des drupes entières d'*ocotea;* il était plus volumineux chez eux que chez les adultes : c'étaient deux jeunes mâles offrant, comme cela est ordinaire, le plumage de la femelle.

Le chant de ces Oiseaux est un cri rauque de la syllabe *ket-ket-ket*, grasseyée, mais répétée avec force et d'un ton très-aigu; c'était aussi le même cri qu'ils faisaient entendre lorsqu'ils étaient blessés ou épouvantés.

Les habitants les désignent sous le nom de Coq ancien ou Coq des montagnes (*Gallo antico ò Gallo de montana*). En repassant mes notes, je vois qu'ils m'avaient assuré que le chant de cet Oiseau était très-analogue à celui du Coq domestique, forgeant tout cela probablement de son nom vulgaire, ce qui démontre combien, en général, il faut se méfier des renseignements qu'on se procure par tradition, et dont les indigènes se plaisent à fatiguer les voyageurs. (Goudot, *Magasin de zoologie*, 1843.)

Ainsi, le Rupicole du Pérou ne *gratte* pas *la terre* à la manière des *Gallinacés;* il cherche sa nourriture comme tous les autres Passereaux, et sa locomotion par le vol n'est pas moins facile. Il y a même plus, selon nous, c'est qu'il y aurait impossibilité physique pour cet Oiseau à gratter la terre de cette manière, impossibilité suffisamment démontrée par la forme et les dimensions du pouce qui termine son tarse, et de l'ongle robuste et fortement recourbé dont, ainsi qu'à ses autres doigts, il est armé, qui rappelle à s'y méprendre celui des Grimpeurs en général : analogie qui s'explique, au surplus, chez un Oiseau qui en diffère si essentiellement sous tous les autres rapports, par la nécessité où le met sa vie sauvage et solitaire, de même que son habitude de s'accrocher, ou, pour mieux dire, de se cramponner et se retenir aux parois des rochers qu'il fréquente, et au milieu desquels s'opère pour lui le double travail de la nidification et de l'incubation.

Ainsi le Rupicole du Pérou, pas plus que le Rupicole de Cayenne, ne construit pas *grossièrement son nid avec de petits morceaux de bois sec* (Sonnini cité par Buffon), ni avec *des bûchettes assemblées* (Lesson, *Traité d'ornithologie*, 1831). Ce nid a l'ensemble général et la forme de celui de tous les *Mérulidés* ou *Turdidés*, c'est-à-dire qu'il est circulaire et arrondi, un peu aplati ou déprimé, et n'ayant pas plus de $0^m,06$ de profondeur. Quant à sa composition, ainsi qu'on vient de le voir, elle est à peu de chose près la même, et tout aussi industrieuse : c'est d'abord une couche intermédiaire tissée de fibres et de chevelu de racines, consolidée en dehors par de la terre délayée et appliquée en guise d'enduit, puis à l'intérieur une couche de fibres végétales plus fines; le tout est appuyé et repose, comme le plus grand nombre des nids d'*Hirundinidés*, contre les parois et dans l'anfractuosité des rochers, sous quelque saillie, de manière à en être abrité, de même que d'une voûte, ce qui ne contribue pas peu à altérer parfois la forme circulaire du nid, en la rapprochant de la forme hémisphérique de ces derniers, selon que l'anfractuosité qui le reçoit est plus ou moins plane ou plus ou moins concave. Une seule nuance distingue le nid du Rupicole de Cayenne, que nous avons possédé longtemps, et qui depuis est passé de nos mains dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle de Paris, du nid du Rupicole du Pérou, qui nous venait de Gaudot : c'est que, dans la composition de la couche intérieure du premier, on remarque, entre autres matières souples et fines, une certaine quantité de cheveux arrachés probablement à quelques cadavres, et qu'il n'est pas impossible, dans les matières solides qui en constituent la maçonnerie intérieure, d'y retrouver la trace de quelques caillots de sang et de certaines épaisseurs de matières animales ayant l'apparence de graisse solidifiée, ce qui, on le voit, peut autoriser plus d'un doute sur le genre de vie et les instincts du Rupicole. Les dimensions de ce nid sont de $0^m,02$ dans un sens, sur $0^m,15$ dans l'autre.

Ainsi enfin, le Rupicole du Pérou ne pond pas, comme on l'a dit du Rupicole de Cayenne (ce que nous croyons pouvoir affirmer être une erreur), *des œufs blancs et arrondis gros comme ceux du Pigeon :* ses œufs, que nous avons possédés avec le nid de J. Goudot, sont de la forme et de la grosseur de ceux de la Corneille noire, *Corvus corone*. La coquille, très-légèrement luisante, en est d'un blanc un peu jaunâtre, recouverte de taches brunes entremêlées d'autres taches d'un gris violacé, réunies en plus grand nombre et en une espèce de couronne, vers le gros bout de l'œuf, dont les diamètres sont de $0^m,047$ sur $0^m,033$ environ. (*Magasin de zoologie*, 1843.)

Quant à la nourriture de cet Oiseau, le docteur Lherminier (dans un Mémoire lu le 18 septembre 1837 à l'Institut) avait déjà fait la même remarque que J. Goudot, et constaté que le gésier ne lui avait offert que des fruits pulpeux monospermes ou des semences libres assez semblables à celles du café.

La trachée-artère est semblable dans les deux sexes, simple, offrant un renflement fusiforme à sa partie inférieure, son larynx inférieur osseux; sa langue a son extrémité cartilagineuse; elle est légèrement bifide dans les deux sexes et chez les petits encore au nid; le gésier est petit et offre deux forts muscles à plis longitudinaux, sa membrane interne est très-forte; l'intestin a, de longueur totale, depuis le pylore, $0^m,405$ (1 pied 3 pouces); il est gros, relativement à l'Oiseau, d'un égal diamètre, à parois robustes; on remarque deux très-petits cœcums dans les deux sexes à $0^m,054$ (2 pouces) environ au-dessus du cloaque. (J. Goudot, *Magasin de zoologie*, 1843.)

Quant au sternum, celui du Rupicole de la Guyane, que nous avons eu occasion d'étudier dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle de Paris, loin de ressembler, ainsi qu'on l'a cru, aux autres Passereaux, a au contraire les plus grands rapports avec celui de quelques espèces de Psittacidés, notamment avec celui du *Psittacus Alexandri :* seulement les relations entre la longueur de la four-

chette et celle des clavicules sont presque égales, tandis que, chez cette dernière espèce, celles-ci sont de moitié plus longues; les apophyses du bord inférieur, loin de laisser une échancrure, comme chez les Passereaux, se soudent à leur extrémité inférieure avec les bords du sternum, de manière à ne laisser qu'un trou exactement comme chez le *Psittacus Alexandri*. La différence essentielle entre ces deux familles consiste dans la dimension et la forme de la fourchette, plus resserrée à l'insertion de ses branches, tout en étant évasée au sommet de son centre, chez le Psittacien, et plus élargie chez le Rupicole; elle est de plus chez ce dernier presque soudée au moyen d'une assez forte apophyse formant angle saillant avec l'angle rentrant du haut de la crête sternale.

On comprend, d'après des formes et des mœurs si anormales, que le genre *Rupicola* ait embarrassé souvent les nomenclateurs, aussi a-t-il été fréquemment déplacé.

Dès 1806, M. Duméril, dans sa *Zoologie analytique*, le plaçait entre les Gros-Becs, qui terminent ses *Conirostres*, et les Mésanges, qui commencent ses *Subulirostres*.

Illiger, en 1811, le place entre les Pies-Grièches (*Lanius*), et après elles, en lui faisant clore ses *Canori*, et les Gros-Becs, qui, avec les Mésanges (*Parus*), composent ses *Passerini*.

M. Temminck, dans son *Analyse du système général d'ornithologie*, publiée de 1815 à 1820, lie le genre Rupicole au genre Langrayen (*Ocypterus*, Cuvier), par les genres Coracine (*Coracina*), Vieillot, et Cotinga (*Ampelis*), Linné, ce que viennent de faire aussi MM. Gray et Ch. Bonaparte.

Latreille, en 1825, après ses *Latirostres*, qui finissent par les genres Tyran et Drongo, et en tête de ses *Dentirostres*, suivi des genres Manakin, Tangara, Pie-Grièche, etc.

Il y a assurément une immense différence entre cet ordre d'idées et celui qui tend à lier le Rupicole par les Manakins aux Caprimulgidés, ainsi que l'a proposé et enseigné M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, suivi par Lesson (*Complément à Buffon*), et ainsi que nous l'appliquons nous-même.

Dans un temps, manquant de termes de comparaison, nous avons été partisan du système de M. Temminck. Plus éclairé aujourd'hui, que nous reconnaissons de grands rapports de coloration entre les œufs des Manakins et ceux du Rupicole, et qu'il nous est démontré que le sternum de ce dernier s'éloigne beaucoup de ce qu'il est chez les Passereaux, nous n'hésitons pas à nous ranger aux idées de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

RUPICOLE DU PÉROU. *RUPICOLA PERUVIANA*. (Latham, G. R. Gray.)

En entier, d'un bel orangé rougeâtre, à l'exception des ailes et de la queue, qui sont noires, et du croupion, qui est d'une couleur cendrée. Le bec est tout jaune; l'iris également jaune.

Longueur totale, 0m,35 1/2.

Habite la Cordilière centrale de la Nouvelle-Grenade, ainsi que le Pérou.

5me GENRE — CALYPTOMÈNE. *CALYPTOMENA*. (Raffles.)

Καλυπτω, je cache; μηνη, lunule.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, assez déprimé et très-large à la base, à arête supérieure et à bords mandibulaires recourbés jusqu'à la pointe, qui est comprimée et échancrée.

Narines latérales, à ouverture arrondie et cachée dans les plumes de la crête, projetées en avant.

Ailes longues, obtuses, *à troisième et cinquième rémiges égales entre elles et assez courtes, la quatrième la plus longue.*

Queue très-courte, presque carrée et légèrement échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian, épais et recouverts de larges scutelles; doigts longs, les

deux latéraux de même longueur, unis au médian jusqu'à la seconde articulation; pouce long et robuste, ongles médiocres, recourbés et aigus.

Fig. 99. — *Calyptomena viridis.*

Fig. 100 *Calyptomena viridis.*

Quoique ce genre, créé par Raffles en 1821, ne paraisse être qu'une séparation purement géographique du genre Rupicole, car l'espèce unique sur lequel il repose est de la Malaisie, il n'en est pas moins vrai qu'il offre des différences assez caractéristiques pour servir de base à un genre à part, quoiqu'en aient pu dire MM. Temminck et Lesson.

Il a été admis par MM. Gray et Ch. Bonaparte, et nous nous conformons à leur exemple, seulement ce dernier, nous ne savons guère pour quel motif, l'a compris dans ses Eurylaimidés, renvoyant le Rupicole dans ses Cotingidés.

Nous figurons l'espèce unique, le Calyptomène verdin (*Calyptomena viridis*), Raffles.

Horsfield et Raffles disent n'avoir trouvé que des substances végétales, principalement des graines de plantes sauvages, dans l'estomac des sujets qu'ils ont disséqués. On trouve l'espèce dans les parties les plus reculées des forêts, dans l'intérieur de l'île de Sumatra; la couleur du plumage, peu différente de celle des feuilles des arbres à la cime desquels ces Oiseaux se tiennent habituellement, fait qu'on les découvre difficilement et que l'espèce paraît rare dans ces contrées. Son nom malais est *Burong-tampo-pinang*. (Temminck, planche coloriée, texte.)

CALYPTOMENE VERDIN. *CALYPTOMENA VIRIDIS.* (Raffles.)

Les plumes du front, dans le mâle, forment une petite huppe qui s'élève sur le bec, la queue est carrée, mais elle paraît un peu fourchue parce que les deux pennes du milieu sont plus courtes que

Fig. 101. — Calyptomène verdin.

les latérales; les ailes la couvrent entièrement. L'iris est bleuâtre; un vert malachite très-brillant est répandu sur toutes les parties du plumage de ce bel Oiseau; du noir parfait couvert d'un lustre velouté forme une tache sur le méat auditif, et trois bandes transversales sur les moyennes et sur les grandes couvertures des ailes; ces plumes sont toutes terminées de vert malachite; les rémiges sont aussi d'un beau noir, mais les pennes secondaires le sont seulement sur les barbes intérieures, les barbes extérieures étant colorées du même vert que le dos et les pennes de la queue; le bec et les pieds ont une couleur de corne noirâtre. (Temminck, planche coloriée 216, texte)

Longueur totale, 0m,16 1/2.

De Sumatra.

HUITIÈME TRIBU. — EURYLAIMIDÉS.

Les Oiseaux qui ont servi de base à l'établissement de cette tribu ont été décrits, pour la première fois, par M. Horsfield, dans le tome XIII des *Transactions de la Société linnéenne de Londres*. Ce sont des Oiseaux massifs : ignorés il y a une vingtaine d'années, ils comptent déjà plusieurs genres remarquables, et qui tous appartiennent à la Polynésie. (Lesson, *Complément de Buffon*, 1838.)

Les Eurylaimidés tiennent de très-près aux espèces du genre des Podarges de l'ancien continent; il semble que les mœurs de ces Oiseaux et leur plumage ont les mêmes rapports que ceux des Rapaces diurnes avec les Chouettes, et qu'ils sont aux Podarges ce que les Hirondelles sont aux Engoulevents; leur bec a également quelque ressemblance avec celui d'une petite espèce d'Oiseau (syndactyle pour certains auteurs) de Sumatra, qu'on ne peut ranger convenablement qu'avec les Rupicoles ou Coqs de roche, du nouveau monde. Ces Eurylaimidés paraissent être, dans l'Inde, les représentants des Procnés et des Platyrhynques d'Amérique.

Leur demeure habituelle est dans les marécages, sur les bords des lacs et des rivières, toujours dans les lieux sauvages et déserts. M. Raffles et les autres voyageurs disent que ces Oiseaux établissent leurs nids suspendus aux branches des arbres dont les rameaux ombragent les rivières et les bords des lacs; leur nourriture consiste en Insectes et en Vers, qu'ils ramassent à terre. (Temminck, pl. col., texte.)

Les Eurylaimidés ne forment qu'une famille.

M. Ch. Bonaparte y réunit cependant, comme sous-famille, les Calyptomènes, rangés jusqu'à présent, par tous les auteurs, avec les Rupicoles ou Coqs de roche.

FAMILLE UNIQUE. — EURYLAIMINÉS.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire ne compose cette famille que de trois genres :

1° Érolle;
2° Mégalaime;
3° Eurylaime.

M. G. R. Gray à peu près des mêmes genres sous le même nom de :

1° *Eurylaimus*, Horsfield;
2° *Cymbirhynchus*, Vigors;
3° *Peltops*, Wagler,

que nous adoptons.

M. Ch. Bonaparte, à ces trois genres, en vient d'ajouter trois autres :

1° *Corydon*, Lesson;
2° *Psarisomus*, Swainson;
3° *Seritaphus*, Swainson.

Cette famille, avec celle des Pipridés, composait les Hétérodactyles de De Blainville et de Lesson.

M. Temminck, ainsi qu'on vient de le voir, tout en leur trouvant avec les Podarges une analogie que nous leur maintenons, et qu'indique suffisamment la place que nous leur assignons avec M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, ne les met pas moins entre les Procinas et les Rupicoles, ce que vient de faire en partie M. Ch. Bonaparte, qui les range entre ceux-ci et les Colious.

Ce qui nous fait adopter le système de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, c'est, indépendamment de la syndactylité partielle qu'offrent les Oiseaux de cette famille, puisqu'ils ont *le doigt externe dirigé en avant, et réuni avec le médian à sa base*, c'est, disons-nous, la conformation du sternum.

Le sternum est étroit par le haut, élargi par le bas; la crête sternale en est assez arquée; la fourchette est évasée, aplatie dans la forme de ses branches, qui sont comprimées, et munie, à son sommet, d'une apophyse rentrant sous la saillie postérieure de la crête sternale, du reste peu renversée. Les clavicules sont de la longueur du sternum, élargies et aplaties à leur base au point de leur jonction avec celui-ci. L'apophyse latérale du sternum est plate, et va en s'élargissant un peu à sa base, de manière à donner au trou une forme presque ovale; le bord inférieur est convexe, comme chez le Martinet.

Tels sont les caractères que nous a offerts un sternum de l'Eurylaime de Java, qui se trouve au cabinet d'anatomie du Muséum d'histoire naturelle, caractères qui sont en grande partie, surtout pour l'os furculaire, ceux de tous nos Syndactylès.

1er GENRE. — PELTOPS. *PELTOPS*. (Wagler.)

Πελτη, bouclier; ωψ, image.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aussi haut que large, de la longueur de la tête, aplati, à mandibule supérieure élevée, arrondie, convexe dans le sens de sa largeur, prolongée en avant, et se terminant en un long crochet; bords mandibulaires lisses, et fortement ondulés; mandibule inférieure également aplatie, large à la base, dentelée à sa pointe, et parallèle par ses bords à ceux de la mandibule supérieure; quelques poils durs à la base et sur les côtés du bec.

Narines rapprochées du bord mandibulaire, presque basales, ovalaires et ouvertes.

Fig. 102. — *Peltops Blainvillei.*

Ailes longues et pointues, surobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues, la première la plus courte.*

Queue large, presque carrée, ou légèrement échancrée.

Tarses grêles, les trois doigts presque égaux, celui du milieu et l'externe réunis fortement à la base, le pouce aussi long; ongles trapus, comprimés et très-petits.

Une seule espèce de la Nouvelle-Guinée, le Peltops de De Blainville.

PELTOPS DE DE BLAINVILLE. *PELTOPS BLAINVILLEI.* (Garnot, Wagler.)

Le plumage de cet Oiseau est remarquable par les trois couleurs distinctes qui le revêtent. Le corps entier est noir, passant au brun sur les ailes et la queue. Deux larges taches d'un blanc vif, partant de l'œil, se dirigent sur les côtés du cou; une troisième tache blanche, placée sur la nuque, va se rendre sur le dos. Le croupion et les plumes du dessus de la queue, celles de l'anus et des couvertures inférieures de la queue, sont d'un rouge de sang extrêmement vif.

A été découvert par Lesson, aux alentours du havre de Dorery, à la Nouvelle-Guinée. (Garnot, *Zoologie de la Coquille*, pag. 525.)

Longueur totale, 0m,16 1/2.

2me GENRE. — ÉROLLE. (Lesson.) *CYMBIRHYNCHUS.* (Vigors.)

Κυμβη, *cymba;* ρυγχος, *rostrum.*

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à sommet élevé, arrondi et arqué jusqu'à la pointe, qui est légèrement dentelée, subconique, large à la base, à commissure ample et garnie de poils, à bords mandibulaires égaux, lisses et comprimés latéralement.

Narines latérales, ouvertes et percées en fente au milieu de la voûte du bec.

Ailes dépassant le croupion.

Queue étagée.

Tarses robustes, scutellés.

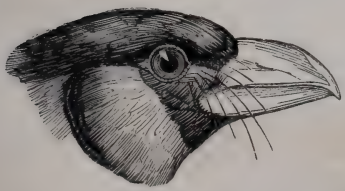


Fig. 103. — *Cymbirhynchus macrorhynchus.*

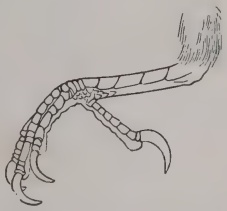


Fig. 104. — *Cymbirhynchus macrorhynchus.*

Ce genre a été créé presque simultanément en 1831, par Lesson, sous le nom de *Erolla,* et par Vigors, sous celui de *Cymbirhynchus,* qui paraît plus ancien de quelques jours. Ce genre ne comprend qu'une espèce, l'Érolle à gros bec ou nasique, dont nous donnons la description.

ÉROLLE NASIQUE. (Temminck.) *CYMBIRHYNCHUS MACRORHYNCHUS.* (Gmelin, Vigors.)

Cet Oiseau est remarquable par le noir profond de son corps, une fraise, le croupion, le thorax et le ventre exceptés, qui sont d'un rouge éclatant. Les grandes couvertures des ailes sont neigeuses. La queue est étagée. Le bec est noir, relevé de jaune à la pointe et sur les bords. Les tarses sont bleus, et les yeux verts.

La femelle ne paraît pas différer du mâle.

Les Malais le connaissent sous le nom de *Burong-palano*, ou *Tampalano*.

3me GENRE. — PSARISOME. *PSARISOMUS.* (Swainson, 1837.)

Ψαρ, ψαρος, Étourneau, σωμα, corps.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Mêmes caractères que le genre Eurylaime, à l'exception de la queue.

Queue longue, et composée de plumes grêles, fortement étagées.

Une seule espèce, Psarisome de Dalhousie, dont nous donnons la description.

PSARISOME DE DALHOUSIE. *PSARISOMUS DALHOUSIÆ.* (Jameson, Swainson.)

La tête, les joues et la nuque, quoique d'un noir velouté, sont, nonobstant, élégamment ornées, 1° par une bordure de petites plumes jaunes qui suit les sinuosités du bec, couvre le lorum, et entoure les yeux; 2° par une large bande coronale d'un bleu céleste, qui, du milieu du crâne, se dirige vers l'occiput, et par une tache de cette couleur à la nuque; 3° par une petite touffe de plumes allongées et d'un beau jaune, placée entre les yeux et la bande coronale; le menton et la gorge sont d'un jaune doré; les plumes dont ces parties sont couvertes remontent vers la nuque en forme de collier, où leur nuance d'un jaune vif prend une teinte opaline très-brillante; le dessus du corps et les ailes sont d'un vert foncé brillant, le dessous d'un vert tendre; la base des rémiges et les pennes très-étroites dont la queue est composée sont d'un bleu azur; le bec est bleuâtre, à bandes longitudinales jaunâtres.

Habite Sumatra. (Temminck, planche coloriée 598, texte.)

Longueur totale, 0m,28 1/2, dont la queue prend la moitié.

4me GENRE. — EURYLAIME. *EURYLAIMUS.* (Horsfield.)

Ευρυς, large; λαιμος, gosier.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, déprimé, robuste, beaucoup plus large que haut, élargi à la base, à bords rentrant en dedans; mandibule supérieure à arête tronquée brusquement au sommet, échancrée, légèrement infléchie; mandibule inférieure droite à sa base, recourbée à la pointe.

Narines basales, presque arrondies, ouvertes et entièrement nues

Ailes plus courtes que la queue, subobtuses; *la troisième rémige la plus longue.*

Queue assez courte, droite, arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, forts, à doigts comprimés, l'interne plus court que l'externe, uni au médian jusqu'à la base de la seconde phalange, l'externe soudé à celui-ci jusqu'à la base de la troisième; le pouce, qui est robuste, un peu plus court que le médian; ongles médiocres, comprimés, recourbés et aigus.

Bouche largement fendue; yeux emplumés.

Six espèces de l'Asie méridionale et de la Malaisie. Nous citerons l'*Eurylaimus Sumatranus*, Raffles, Vigors; l'Eurylaime corydon de Temminck; l'Eurylaime de Java (*Eurylaimus Javanicus*), Vigors et Horsfield.

EURYLAIME A CAPUCHON ou DE JAVA. *EURYLAIMUS OCHROMALUS.* (Raffles.)

Toute la tête, les joues et le menton sont couverts de plumes d'un noir parfait; celles du sommet de la tête, larges et longues, paraissent former une ample huppe; un collier blanc couvre la nuque et le devant du cou; la région thoracique et le ventre sont d'une belle teinte purpurine claire; les flancs, l'abdomen, le milieu du dos, les scapulaires, le bord externe des pennes secondaires et le croupion sont d'un beau jaune; la queue est courte et arrondie; une tache blanche, ronde, est placée vers le bout des pennes; celles-ci, les cuisses, les ailes, la nuque et le dos, sont d'un noir parfait; le bec est d'un noir pourpré marbré de jaunâtre. Les pieds sont d'un brun jaunâtre.

De Sumatra. (Temminck, planche coloriée 261, texte.)

5me GENRE. — CORYDON. *CORYDON.* (Temminck, Lesson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec extraordinairement large et fort, à bords très-dilatés latéralement, renflés postérieurement, de manière que la mandibule inférieure est très-mince à sa base, à arête marquée et uniformément convexe jusqu'à la pointe.

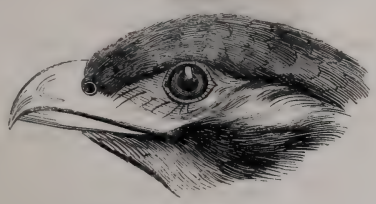


Fig. 105. — *Corydon Sumatranus.*

Fig. 106. — *Corydon Sumatranus.*

Narines rondes et peu distinctes, en partie cachées par les plumes et les petits poils du front.

Tour des yeux nus.
Du reste, mêmes caractères que le genre Eurylaime.

Ne repose que sur une seule espèce, le Corydon de Sumatra.

CORYDON DE SUMATRA. *CORYDON SUMATRANUS.* (Raffles, Strickland.)

L'orbite est nue, et cette nudité, d'un rouge vif, communique au bec, dont la base est rougeâtre et la pointe brune; tout le plumage supérieur, les ailes, la queue, les joues, le ventre et l'abdomen, sont d'un noir mat; le menton et tout le devant du cou sont couleur tabac d'Espagne; en écartant un peu les plumes du milieu du dos, on voit une grande tache d'un rouge couleur de feu; les barbes extérieures de ces plumes étant toutes noires, on n'aperçoit aucune trace de cette teinte, lorsque les plumes sont recouvertes; une large bande blanche passe sur les rémiges; les pennes de la queue ont aussi une bande blanche vers leur extrémité.

De Sumatra. (Temminck, planche coloriée 297.)

Longueur totale, $0^{m},265$.

DEUXIÈME SOUS-ORDRE. — DÉODACTYLES.

DÉODACTYLES FISSIROSTRES.

PREMIÈRE TRIBU. — CAPRIMULGIDÉS.

Les Caprimulgidés, on ne peut le dissimuler, par l'ensemble de leur forme et la nature de leur plumage, rappellent, au premier aspect, les Oiseaux de proie nocturnes ou Strigidés; ils sont même, relativement aux Hirundinidés, ce que ceux-ci sont aux Oiseaux de proie diurnes. Aussi comprend-on aisément que quelques auteurs se soient laissé entraîner à les classer immédiatement après les Strigidés; et pourtant ce ne sont toujours, quoiqu'à des degrés différents, que des Insectivores qu'on ne saurait isoler convenablement des Martinets et des Hirondelles, dont ils ont les habitudes et pour ainsi dire l'organisation : le Steatornis, par exemple, rappelle par ses pattes les premiers, et les Engoulevents proprement dits se rapprochent éminemment des Hirondelles, notamment par le *Chordeiles Virginianus*.

Dès 1837, M. de La Fresnaye, fidèle au principe qu'il a appliqué à tous les ordres ornithologiques, formait des Engoulevents (*Caprimulgidæ*), considérés comme famille, deux grandes divisions qu'il regardait, disait-il, comme basées autant que possible sur les rapports de formes et de mœurs :

1° Engoulevents humicoles (*Caprimulgidæ humicolæ*),

ne renfermant qu'un genre :

Engoulevent (*Caprimulgus*);

2° Engoulevents préhenseurs (*Caprimulgidæ prehensoriæ*),

renfermant les genres :

1° Ibijau (*Nyctibius*);
2° Guacharo (*Steatornis*);
3° Podarge (*Podargus*);
4° Ægothèle (*Ægotheles*);

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire divisait les Caprimulgidés en deux tribus :

1° Statéorniens;
2° Caprimulgiens,

division adoptée, sauf la distribution des familles, par M. Ch. Bonaparte.

M. G. R. Gray y a ajouté une troisième famille, celle des *Podagerinæ*.

Nous élevons ce nombre à quatre, en sorte que les Caprimulgidés se composent pour nous des familles suivantes :

1° Podarginés (*Podarginæ*);
2° Caprimulginés (*Caprimulginæ*);
3° Nyctibiinés (*Nyctibiinæ*);
4° Stéatornithinés (*Steatornithinæ*).

Quoique essentiellement crépusculaires, quelques-uns volent et chassent de jour, et tous nichent à terre sans aucune préparation, ou dans des trous d'arbres.

PREMIÈRE FAMILLE. — PODARGINÉS.

Les Podarginés sont, en général, de grands Oiseaux à habitudes crépusculaires, à plumage mou et soyeux comme celui des Engoulevents et des Chouettes avec lesquels ils ont, dit Lesson, de grands rapports. Les Podarginés n'ont, jusqu'à présent, été rencontrés qu'à la Nouvelle-Hollande, à Java et à la Nouvelle-Guinée.

Ces Oiseaux singuliers sont caractérisés par leur bec plus large que long, très-déprimé, très-épais, et marqué en dessus d'une arête qui se termine en pointe recourbée et aiguë. La mandibule inférieure a peu d'épaisseur. Les narines sont tubuleuses et ouvertes en cornets dirigés en avant. Des soies bibarbelées garnissent le rebord frontal, et ces plumes ont beaucoup d'analogie avec celles des Chouettes. La commissure du bec est excessivement fendue. Les ailes sont fort allongées et dépassent le croupion. La première rémige est courte, mais les deuxième et troisième sont les plus longues. Les tarses sont menus et grêles; les ongles sont entiers; la queue est longue et étagée, de manière à offrir une disposition cunéiforme.

Buffon n'a connu aucun Oiseau de ce groupe. (Lesson, *Complément de Buffon*. 1838.)

Fig. 107. — Batrachostome de Java.

Les Podarges nous paraissent avoir une organisation et des habitudes assez à part de celles des autres Caprimulgidés pour être élevés au rang de famille que nous leur assignons. Cette famille se compose pour nous de trois genres :

1° Podarge (*Podargus*), G. Cuvier;
2° Batrachostome (*Batrachostomus*), Gould;
3° Ægothèle (*Ægotheles*), Vigors et Horsfield).

Jusqu'aux voyages de M. Gould et de Jules Verreaux à la Nouvelle-Hollande, on a manqué de renseignements sur les mœurs et les habitudes des Podarginés. Grâce à leurs observations, et surtout aux études de ce dernier, voyageur du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et observateur si consciencieux et si exact, nous sommes à même de combler un vide qui affligeait la science.

Voici, en effet, ce que nous apprend J. Verreaux sur le Podarge cendré, *Podargus cinereus*, de l'Australie, et ce qui doit pouvoir s'appliquer aux espèces des deux premiers genres, Podarge et Batrachostome.

Ces Podarges, dit-il, se rencontrent en grande abondance non-seulement sur le vaste continent de l'Australie, mais encore et surtout dans l'île de Tasmanie, connue généralement sous le nom de Van-Diémen.

On les trouve régulièrement aux alentours de Hobart-Town, et plus rarement dans ceux de Sydney, dans la Nouvelle-Galle du Sud.

Pendant mon séjour dans les deux colonies, j'ai pu rassembler tous les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire complète de ces Oiseaux, combler la lacune laissée par mes devanciers et rectifier quelques erreurs.

J'ai étudié les Podarges pendant toutes les saisons et dans les diverses localités, de manière à ne garder aucun doute sur la différence, qui, malgré ce qu'on en a dit, existe entre les deux sexes.

La teinte du plumage est toujours plus grisâtre chez le mâle; au contraire, on remarque chez la femelle une coloration plus rousse et plus fauve; aussi, avec un peu d'habitude, saisit-on cette différence au premier coup d'œil.

Enfin j'ai pu, grâce au grand nombre d'individus que j'ai tués, m'assurer des nombreuses variations produites par les nuances du plumage de ces Oiseaux, par la mue et par les divers degrés de l'âge.

Comme l'ont constaté les auteurs qui m'ont précédé, le Podarge est complétement nocturne.

La nuit comme le jour, les couples se trouvent toujours ensemble ou à peu de distance l'un de l'autre; ils habitent de préférence les grands bois où les rayons solaires absorbent l'humidité produite par des arbres aussi vieux que la terre et qui détruisent autour d'eux toute végétation inférieure.

Ils se tiennent constamment, chose singulière, dans les lieux exposés à la chaleur du soleil et aux intempéries de la pluie et du vent.

Perchés sur une grosse branche horizontale non loin du corps de l'arbre et à peu de pieds du sol, ils restent immobiles, les plumes ébouriffées et le cou rentré, ils ressemblent ainsi plutôt à un Mammifère qu'à un Oiseau. Dans cette attitude, ils demeurent impassibles; si quelque bruit se fait entendre autour d'eux, ils ouvrent à demi les yeux, claquent du bec et ne tardent pas à se rendormir si on le leur permet : alors il devient facile de les saisir, même à la main.

Les arbres qu'ils affectionnent pour se percher ainsi sont les *eucalyptus* et les *eugaphœra*, et surtout les *casuarina*, dont l'écorce rugueuse offre plus de solidité à leurs pattes.

Dès les premiers instants du crépuscule, cette léthargie cesse, et les Podarges s'envolent par couple d'arbre en arbre et semblent se poursuivre et se jouer.

Dès que la nuit a commencé, ils se posent près des buissons touffus, y pénètrent en s'aidant de leur queue et en parcourent toutes les branches afin d'y saisir au repos les Insectes qui s'y réfugient pour passer la nuit.

En ouvrant l'estomac de ces Oiseaux, comme j'ai l'habitude de le faire pour les espèces que j'étudie, je n'y ai trouvé, pendant la belle saison, que des Insectes mous, tels que des Manthes, des Sauterelles, des Punaises, des Mouches, etc.

L'hiver, au contraire, quand ces Oiseaux exploitent davantage les grands arbres, leur estomac contient des Insectes durs qu'ils cherchent sur les écorces ou entre leurs rugosités.

Ces ressources leur manquent-elles, ils se nourrissent de coquillages terrestres qu'ils vont chercher dans les marais. C'est de cette manière que j'ai pu me procurer quelques espèces d'Hélix que mes recherches n'avaient pu me fournir.

Pendant la ponte, leurs goûts deviennent plus carnassiers; ils dévorent alors de petits Oiseaux qu'ils prennent dans leurs nids. Lorsque les Oiseaux sont trop gros, j'ai vu les Podarges, soit libres, soit en captivité, porter leur proie sur une grosse branche, la saisir par la tête et la heurter de droite et de gauche contre cette branche, de façon à briser ses os, ensuite ils l'avalaient tout entière en commençant par la tête.

Comme les Oiseaux de proie, lorsque la digestion commence à s'opérer, ils rejettent un paquet de plumes en forme de boule.

La chasse des Podarges ne dure guère que deux heures, à l'entrée de la nuit; ils recommencent à voler environ deux heures avant le jour.

Dans la saison des amours, avant l'accouplement, le mâle, posé sur une branche morte, appelle sa femelle par des cris qui ressemblent beaucoup plus au roucoulement d'un Pigeon qu'à la voix d'un Oiseau de nuit; la femelle ne tarde point à venir le joindre avec la légèreté du vol d'un Engoulevent.

Si un autre Podarge se met à la traverse de leur amour, le mâle hérisse ses plumes, fait claquer son bec et pousse des cris qui semblent rappeler les mugissements d'un Taureau. Le combat s'en-

gage ensuite, et rarement un des deux rivaux se retire sans laisser bon nombre de plumes sur le champ de bataille et sans avoir reçu de graves blessures.

Une fois libre, le vainqueur va et vient autour de la femelle, en roucoulant comme le ferait une Colombe.

Quand la femelle a cédé, il se couche près d'elle côte à côte, et il reste immobile jusqu'au moment de commencer la chasse.

Les amours du Podarge ont lieu la nuit, vers le mois de juillet, et continuent quelquefois pendant août.

La ponte commence en septembre; le mâle et la femelle montrent la même activité pour la construction d'un nid très-plat, formé de petites branchettes posées dans l'enfourchement d'une branche horizontale, à cinq ou six pieds du sol. Ils recouvrent ce nid de débris de graminées et de quelques plumes. Ce nid est du reste si mal construit, qu'on peut voir le jour à travers toutes les substances qui le composent; il a d'ordinaire huit à dix pouces de diamètre.

La femelle dépose le plus souvent dans ce nid deux ou trois œufs et même quatre, s'il faut en croire quelques anciens chasseurs de la Tasmanie; les œufs ont environ deux pouces de longueur; ils sont d'un blanc pur et d'une forme allongée, presque aussi gros d'un bout que de l'autre; ils ressemblent, pour la matière crayeuse, plutôt aux œufs de *Strix* qu'aux œufs de *Caprimulgus*, près desquels les auteurs rangent le genre Podarge. Je dois faire remarquer ici que ce genre tient le milieu entre les *Strix* et les *Caprimulgus*.

Le mâle et la femelle couvent alternativement : la dernière remplit ordinairement cet office pendant le jour, et, dès que la nuit arrive, elle cède la place au mâle, qui ne quitte le nid qu'à son retour. Elle recommence ce manége jusqu'à l'éclosion des petits; le mâle paraît alors exclusivement chargé de l'approvisionnement de toute la famille.

Comme je l'ai dit plus haut, pendant cette période, les Podarges se montrent avides de jeunes Oiseaux, surtout de toutes les petites espèces si nombreuses et qui nichent dans les buissons touffus, tels que les *Meliphagidæ*, les *Malurus*, les *Petroica*, etc.

A leur naissance, les petits Podarges sont recouverts d'un duvet gris-blanc que remplacent bientôt des plumes d'une teinte très-pâle d'abord, et que la seconde mue colore ensuite d'une manière plus prononcée.

Lorsque le nid se trouve trop exposé au soleil, et que les petits sont trop gros pour que la mère puisse les abriter, le couple les transporte dans une de ces cavités si nombreuses dans les arbres des deux pays. De cette façon, elle sauve une partie de sa nichée d'une mort presque certaine, le nid devenant insuffisant à mesure qu'ils grossissent.

J'ai vérifié ce fait à diverses reprises, surtout sur des nids abandonnés qui restaient dans les casuarinas; ces nids se trouvaient à l'extrémité des branches sans que le feuillage donnât l'ombre nécessaire, et certes les petits auraient péri s'ils n'eussent été placés dans ces arbres par l'instinct paternel.

Vers la fin d'octobre, ou plutôt dans les premiers jours de novembre, les jeunes Podarges commencent à voler; comme le père et la mère, ils dorment tout le jour.

Déjà, à cette époque, il est facile de reconnaître leur sexe d'après les couleurs du plumage.

Dans ses allures, le Podarge ressemble plus au *Strix* qu'à tout autre genre; comme les *Strix*, il a la faculté de tourner la tête dans tous les sens; il fait claquer son bec, ses yeux se voilent, etc.

Un estomac musculeux vient encore ajouter une complication qui sans doute le fera classer dans un ordre à part lorsqu'on connaîtra mieux son anatomie.

A l'état de domesticité, le Podarge devient très-familier, et reconnaît son maître. Ceux que j'ai possédés mangeaient en plein jour; après quelques semaines, ils semblaient préférer les Oiseaux vivants à toute autre nourriture. Ils les poursuivaient avec une grande légèreté; parfois même ils disputaient leur proie aux autres animaux placés avec eux dans ma chambre, surtout avec les *Beltongia*, les *Hypsiprymnus*, et même les *Phalangista*, dont la grosseur et la force dépassaient de beaucoup la leur. Enfin, ils se montraient si familiers, qu'ils venaient parfois se reposer sur ma tête, et cherchaient la chaleur jusque sur ma bouche lorsque je dormais. D'autres fois, ils pénétraient dans mon lit, et y tenaient en respect divers animaux qui avaient l'habitude d'y venir prendre place.

Libre, le Podarge rappelle l'Engoulevent par la quantité de sa graisse épaisse, d'une blancheur parfaite, qui fond comme de l'huile; aussi ces Oiseaux demeurent-ils fort longtemps sans maigrir.

J'ai vu deux de ces Oiseaux rester sur la même branche pendant plus de huit jours dans un des ravins du mont Wellington. Lorsque les froids de l'hiver se faisaient sentir, il m'est arrivé de les prendre, à plusieurs reprises, sans qu'ils cherchassent à s'envoler; à peine se réveillaient-ils. Il est donc certain qu'ils tombent dans un état léthargique pendant les grands froids.

Les colons nomment les Podarges Marpock, et prétendent que ce nom exprime leur cri; mais je n'ai jamais pu reconnaître ces syllabes dans les cris du Podarge. (*Revue zoologique*, 1849.)

1er GENRE. — PODARGE. *PODARGUS.* (G. Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec fort, épais, très-large, déprimé, ayant en largeur le double de sa hauteur, moitié de la longueur de la tête, légèrement voûté à partir du front, dilaté sur les côtés, qui emboîtent ceux de la mandibule inférieure, à arête vive, et prononcée jusqu'à la pointe, qui est recourbée et crochue, et dépasse de tout le crochet la mandibule inférieure : celle-ci n'ayant que moitié de l'épaisseur de la mandibule supérieure; toutes deux à bords lisses et sans une dentelure ou échancrure, taillé en biseau, ou plutôt en gouttière à son extrémité pour recevoir la pointe de la première, fortement carénée en dessous; cette carène n'ayant de longueur à partir des plumes du menton que le quart de l'arête supérieure; bouche démesurément fendue et très-ample, atteignant l'angle interne de l'œil; mais entièrement dessinée et formée par la substance cornée du bec, garni, à sa base supérieure seulement, de longues plumes décomposées, sétacées, et presque piliformes, dirigées et recourbées en avant, les unes vers le bas, et horizontalement autour du bec, les autres verticalement, pour former une crête frontale.

Narines linéaires, percées en fente parallèle au bec, à la base et au milieu de la mandibule, recouvertes par une plaque membraneuse, et en partie cachée par les plumes sétacées de la naissance du front.

Ailes puissantes, développées, allongées, surobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues, la première rémige à barbules extérieures recourbées en haut en forme de scie, exactement comme chez les Oiseaux de nuit; les grandes couvertures égales aux rémiges secondaires, qui arrivent à six centimètres de l'extrémité des primaires; les trois rémiges primaires échancrées intérieurement aux deux tiers de leur longueur, et à barbes décomposées sur leur page interne.*

Queue généralement longue, étagée ou égale, et assez ample.

Tarses robustes, recouverts de larges scutelles, de la longueur du doigt médian, qui est le plus long; tous les doigts divisés jusqu'à la base, et sans aucune peau ni membrane; pouce très-court, terminé par un ongle fort et très-crochu; ongles comprimés, celui du milieu fortement renflé sur son bord externe, mais sans aucune dentelure.

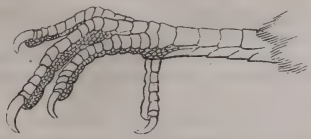


Fig. 108. — *Podargus phalenoides.*

Huit espèces de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée. Nous citerons le Podarge ocellé (*Podargus ocellatus*, Quoy et Gaimard).

PODARGE PAPOU *PODARGUS PAPUENSIS.* (Quoy et Gaimard.)

Il est assez difficile de bien déterminer les couleurs du plumage de cet Oiseau, tant elles sont fausses et mélangées. Tout le dessus du corps est d'un gris ferrugineux mélangé de stries noires et blanches Cette couleur est aussi celle du dessus des ailes, dont les couvertures supérieures présentent des lunules d'un blanc jaunâtre à demi cerclées de noir. Les grandes pennes, sur un fond brun, ont leur barbe extérieure marquée de taches jaunes assez régulières. La queue, en dessus et en dessous, sur un fond rougeâtre piqueté de noir, présente onze bandes transversales brisées d'un jaunâtre maculé de brun; elle est légèrement étagée. Ses pennes sont pointues; la supérieure, qui dépasse toutes les autres, l'est davantage. Les plumes des sourcils sont d'un jaunâtre mélangé de blanc et de roux, avec des bandes transverses noires. Les plumes des narines, roides, droites, et couchées sur le bec, sont rousses et noires. La gorge et le ventre sont tachetés de roux, de blanc et de noirâtre. La base de toutes les plumes est d'un brun presque noir, surtout de celles du ventre. Le bec est jaune sale. Les pieds sont d'un jaune bleuâtre.

Cette grande espèce a 0m,53 de longueur totale. La queue est longue de 0m,28. Le bec a 0m,062 de largeur à sa base.

Elle habite le havre de Dorey à la Nouvelle-Guinée. (*Voyage de l'Astrolabe*, 1833, Oiseaux, Quoy et Gaimard.)

2me GENRE. — BATRACHOSTOME. *BATRACHOSTOMUS.* (Gould.)

Βατραχος, grenouille; στομα, bouche.

Bec dur, beaucoup plus déprimé et aplati que dans le Podarge, quatre fois aussi large que haut, à arête arrondie et presque nulle, décrivant une courbe à peine sensible jusqu'à la pointe, qui s'amincit et se comprime pour former un petit crochet qui dépasse de fort peu la mandibule inférieure, garni, à la base supérieure, de plumes sétiformes allongées et dirigées en avant; la carène de la mandibule inférieure faiblement accusée, et formant moitié de la longueur de l'arête supérieure.

Narines comme chez le Podarge.

Fig. 109. — *Batrachostomus auritus*

Ailes unies, et sans barbules rebroussées à leur bord extérieur; du reste, semblables à celles du Podarge.

Queue allongée, étagée et arrondie.

Tarses légèrement emplumés au-dessous de l'articulation; du reste, ainsi que les doigts, conformes à ceux du Podarge.

Quatre espèces de la Malaisie. Nous citerons le Batrachostome de Java (*Podargus* [*B.*] *Javanensis*, Horsfield).

Parfois quelque ornement comme une espèce de faisceau de plumes sur les côtés de la tête.

BATRACHOSTOME DE JAVA. *BATRACHOSTOMUS JAVANENSIS.* (Horsfield. Gould.)

Une touffe de plumes longues, à barbes un peu décomposées, et terminées par des fils ou soies, se trouve placée de chaque côté de la tête, un peu au-dessus et derrière les yeux. Ces espèces de cornes ou d'aigrettes se détachent, du reste, du plumage de la tête; elles forment, avec les nombreuses soies dont le bec est entouré, et qui ombragent et cachent presque entièrement les yeux, une coiffure avec laquelle la tête de l'Oiseau paraît d'une grosseur disproportionnée aux autres parties du corps. La couleur des plumes de la tête, du dos et des ailes, est d'un roux clair parsemé de zigzags noirs; un demi-collier blanc couvre la nuque, et l'on voit de grandes taches blanches distribuées sur les scapulaires; toutes les plumes blanches qui forment ce collier, de même que celles des scapulaires, sont terminées par un cercle noir; les pennes de la queue sont étagées, d'un roux clair; toutes sont marquées de sept ou de huit bandes d'un roux foncé, encadré par des bordures noires, et peint de zigzags noirâtres; on voit du blanchâtre au front et derrière les yeux; le milieu de la gorge et du devant du cou sont blancs, mais les côtés du cou ont les mêmes teintes que le dos; la poitrine et le ventre sont peints de grandes taches blanches encadrées de noir, et disposées sur le milieu des plumes; celles-ci ont les bords roussâtres; l'abdomen est blanchâtre; les pieds ont une teinte roussâtre, et le bec est d'un jaune lustré.

Longueur totale, 0m23.

On le trouve, à Java, dans les grandes forêts, où il a été découvert par Horsfield. (Temminck, planches coloriées 159, 27e livraison.)

3me GENRE. — ÆGOTHÈLE. *ÆGOTHELES.* (Vigors.)

Αἴξ, αἰγός, chèvre; θηλάω, je suce. Le nom grec traduit depuis en latin par *Caprimulgus.*

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-élargi, dans le genre de celui des Podarges, mais sa partie cornée supérieure se prolongeant beaucoup moins vers le crâne, ses côtés formant comme chez eux une portion d'arc saillante en dehors depuis l'ouverture jusqu'à la pointe; cette pointe de la mandibule supérieure formant un onglet comprimé, presque cylindrique, assez prolongé, approchant de celui des Ibijaux; la mandibule inférieure plus large que la supérieure, ayant un bord corné dans toute sa longueur, peu élevé et rentrant pour être en partie recouvert par celui de la mandibule supérieure; sa pointe fléchie assez brusquement pour recevoir la supérieure. Plumes du front et du lorum allongées et décomposées, venant recouvrir le bec et s'élevant en forme de crête frontale. (De La Fresnaye.)

Narines longitudinales, percées dans le milieu de la mandibule et occupant presque la moitié de sa longueur.

Ailes atteignant la moitié de la longueur de la queue, subobtuses, *les deuxième et troisième rémiges les plus longues, les secondaires égales aux grandes couvertures, arrivant aux deux tiers de l'aile, les deuxième, troisième, quatrième et cinquième rémiges primaires échancrées extérieurement, et toutes à barbules désagrégées sur leur page interne.*

Queue fortement étagée, à rectrices faibles et molles.

Tarses grêles, allongés, recouverts de larges squamelles, plus longs que le doigt médian; les doigts latéraux inégaux, l'externe presque aussi long que le médian, l'interne un peu plus court, tous parfaitement libres et séparés dès leur base, le pouce également grêle et plus allongé que chez aucune autre famille des Caprimulgidés; tous les doigts, qui sont grêles, ainsi que le pouce, terminés par des ongles crochus, très-acérés et beaucoup plus comprimés que chez aucun, sillonnés sur les côtés, analogues à ceux des Grimpeurs.

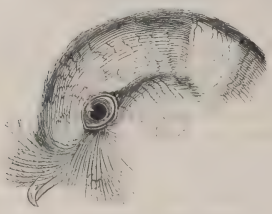


Fig. 110. — *Ægotheles cristatus.*

Fig. 111. — *Ægotheles cristatus.*

Les plumes de tout le devant de la poitrine ont cela de remarquable qu'elles se terminent en une pointe très-fine, qui n'est autre que le prolongement filiforme de leur rachis.

C'est encore à Jules Verreaux que nous emprunterons les intéressants détails relatifs aux mœurs de l'Ægothèle, qui étaient restées pour ainsi dire inconnues jusqu'à ce jour. Voici ce que nous trouvons dans le Journal si précieux de son Voyage en Australie et en Tasmanie :

L'Ægothèle est complétement nocturne. Il est rare d'en voir plus d'un couple ensemble, à moins que ce ne soit la nichée. Il cherche sa nourriture sur le sol ou sur les grosses branches. J'en ai vu aussi venir se reposer sur les arbres renversés qui jonchent le sol dans les deux pays (Australie et Tasmanie), et ce n'est que lorsqu'il a manqué sa proie qu'il la pourchasse au vol; il aime surtout les Moustiques et les espèces de Mouches qui volent la nuit ou dès que le crépuscule commence, ce qui, dans ces pays, ne dure pas longtemps. Son vol est court et très-léger, comme chez les *Caprimulgus.* J'ai remarqué, sur les sujets que j'ai eus vivants, qu'ils avaient, comme les Podarges et les *Strix*, la faculté de tourner la tête jusque sur le dos. Pendant le jour l'Ægothèle ne paraît pas y voir le moins du monde, car quand on l'approche c'est à peine s'il entr'ouvre les yeux; il ne cherche même pas à s'envoler. A l'exception de la saison de la ponte, cet Oiseau perche le plus souvent sur les branches basses des arbres de moyenne taille et principalement des *banksias.* Mais ce que j'ai remarqué d'assez curieux, c'est qu'il perche dans le sens de la branche et non transversalement, ce en quoi il ressemble assez aux Engoulevents. J'en ai observé un dans un ravin du North-Shore, pendant l'hiver, qui, au bout du troisième jour, était encore posé sur la même branche, formant la boule; il est probable qu'il était resté engourdi dans la même pose. Je ne pus cette fois résister à m'en emparer. En le préparant, je le trouvai encore très-gras et d'une graisse blanche et huileuse comme dans les Podarges. Il n'avait dans l'estomac que quelques débris de Moucherons et un élytre d'un petit Hanneton roussâtre qui était commun dans cette saison (juillet), et qui était nocturne.

Une femelle, qui me fut donnée par M. Price, avait été par lui prise dans un trou d'arbre où elle couvait trois œufs blancs. Un nid que j'ai vu était percé, à sept pieds d'élévation du sol, dans un eucalyptus, au fond d'un ravin où les arbres sont assez touffus, d'une grande élévation et par conséquent toujours sombre. Ce nid avait environ un pied de profondeur; et, ce qui m'étonna le plus, c'est que je n'y découvris que quelques débris d'écorces d'eucalyptus et quelques petites branches clair-semées laissant voir au travers

ÆGOTHÈLE DE LA NOUVELLE-HOLLANDE. *ÆGOTHELES NOVÆ-HOLLANDIÆ.* (Vigors, Horsfield.)

Ce charmant petit Engoulevent offre, dans la nuance générale gris-ardoise de son plumage, un caractère de coloration qui semble déjà l'isoler de la plupart des espèces; le dessus et les côtés de sa tête ont cependant une teinte gris-souris. Cette couleur est interrompue par une large bande médiane d'un noir mat, descendant du vertex, et à laquelle se réunit de chaque côté, vers le sinciput, une autre bande semblable partant de dessus l'œil. Il résulterait, de la réunion de ces trois bandes, que tout le derrière de la tête, du cou et la nuque seraient de ce même noir mat, s'il n'était traversé d'abord au-dessus de la nuque par une bande étroite du même gris roussâtre que le dessus de la tête, puis au-dessous de la nuque par une autre bande semblable et plus prononcée, formant demi-collier. Tout le dessus du dos et du croupion est d'une nuance uniforme gris obscur, formée par une suite de très-petits traits blancs en stries irrégulières sur un fond noir mat. Toutes les couvertures des ailes et leurs rémiges secondaires offrent la même nuance; les primaires, qui sont à leur extrémité d'un noirâtre couleur fumée, ont leurs barbes extérieures tachetées alternativement de mouchetures de la même couleur, et d'autres d'un blanc roussâtre. Ces ailes sont de longueur médiocre, arrondies, à première rémige courte, les suivantes étagées jusqu'à la quatrième, qui est la plus longue. La queue est très étagée, la première rémige latérale étant plus courte de quinze lignes ($0^m,02$) que les quatre intermédiaires; elle est traversée alternativement de bandes noirâtres et grises. Le front, les joues, sont du même gris roussâtre que le dessus de la tête, mais une bande en forme de sourcil noir entoure les yeux, se prolonge tout autour et forme en avant, sur le lorum, une tache assez grande de cette couleur. Des poils nombreux, très-allongés, garnis de barbe à leur base et sur une partie de leur longueur, partent en rayonnant de devant les yeux, couvrent entièrement l'ouverture du bec, puis se relèvent sur le front comme chez les Podarges. La mandibule supérieure est d'un noir couleur de corne; l'inférieure a ses bords latéraux d'un blanc jaunâtre, avec la fine pointe noire. Le devant du cou, la poitrine et le haut du ventre sont d'un gris obscur un peu teint de roussâtre, traversé par une infinité de petites stries irrégulières noirâtres. Cette couleur s'éclaircit vers l'abdomen, dont le milieu est blanc, ainsi que l'anus et les couvertures inférieures de la queue. Les tarses et les doigts paraissent avoir été jaunes ou jaunâtres. Les ongles sont d'un jaune corné.

Longueur totale, de $0^m,22$ à $0^m,23$.

Il habite la Nouvelle-Hollande. (De La Fresnaye, *Magasin de zoologie*, 1837.)

DEUXIÈME FAMILLE. — CAPRIMULGINÉS.

Les principaux attributs, dit Guéneau de Montbeillard, qui appartiennent aux Engoulevents, c'est un bec aplati à sa base, ayant la pointe légèrement crochue, petit en apparence, mais suivi d'une large ouverture...; de gros yeux saillants, vrais yeux d'Oiseaux nocturnes, et de longues moustaches noires autour du bec. Il résulte de tout cela une physionomie morne et stupide, mais bien caractérisée, un air de famille lourd et ignoble, tenant des Martinets et des Oiseaux de nuit, mais si bien marqué, que l'on distingue au premier coup d'œil un Engoulevent de tout autre Oiseau. Ils ont outre cela les ailes et la queue longues...; les pieds courts et le plus souvent emplumés; les trois doigts antérieurs liés ensemble par une membrane jusqu'à la première articulation; le doigt postérieur mobile et se tournant quelquefois en avant; l'ongle du doigt du milieu dentelé ordinairement sur son bord intérieur; la langue pointue et non divisée par le bout; les narines tubulées, c'est-à-dire que

leurs rebords saillants forment sur le bec la naissance d'un petit tube cylindrique; l'ouverture des oreilles grande et probablement l'ouïe très-fine : il semble au moins que cela doit être ainsi dans tout Oiseau qui a la vue faible et le sens de l'odorat presque nul.

..... Au reste, on ne doit pas se persuader que tous les attributs dont j'ai fait l'énumération appartiennent sans exception à chaque espèce... Mais une propriété commune à presque toutes les espèces, c'est d'avoir les organes de la vue trop sensibles pour pouvoir soutenir la clarté du jour; et de cette seule propriété dérivent les principales différences qui séparent les Engoulevents des Hirondelles : de là l'habitude qu'ont ces Oiseaux de ne sortir de leur retraite que le soir au coucher du soleil et d'y rentrer le matin avant ou peu après son lever : de là l'habitude de vivre isolés et tristement seuls; car l'effet naturel des ténèbres est de rendre les animaux qui y sont condamnés tristes, inquiets, défiants et par conséquent sauvages : de là la différence du cri; car on sait combien dans les animaux le cri est modifié par les affections intérieures : de là encore, selon moi, l'habitude de ne point faire de nid; car il faut voir pour choisir les matériaux d'un nid, pour les employer, les entrelacer, les mettre chacun à leur place, donner la forme à tout, etc. Nul Oiseau, que je sache, ne travaille à cet ouvrage pendant la nuit, et la nuit est longue pour les Engoulevents, puisque sur vingt-quatre heures ils n'ont que trois heures de crépuscule, pendant lesquelles ils puissent exercer avec avantage la faculté de voir : or, ces trois heures sont à peine suffisantes pour satisfaire au premier besoin, au besoin le plus pressant, le plus impérieux, devant lequel se taisent tous les autres besoins, en un mot, au besoin de manger. Ces trois heures sont à peine suffisantes, parce qu'ils sont obligés de poursuivre leur nourriture dans le vague de l'air, que leur proie est ailée comme eux, fuit légèrement, leur échappe, sinon par la vitesse, du moins par l'irrégularité de son vol, et qu'ils ne peuvent s'en saisir qu'à force d'allées et de venues, de ruses, de patience; et surtout à force de temps, il ne leur en reste donc pas assez pour construire un nid. Par la même raison les Oiseaux de nuit, qui sont organisés à peu près de même, quant au sens de la vue, et qui pour la plupart n'ont l'usage de ce sens que lorsque le soleil est sous l'horizon ou près d'y descendre, ne font guère plus de nid que les Engoulevents, et, ce qui est plus décisif, ne s'en occupent qu'à proportion que leur vue, plus ou moins capable de soutenir une grande clarté, prolonge pour eux le temps du travail.

Fig. 112. — Engoulevent à collier roux.

De tous les Strigidés, le grand Duc est le seul que l'on dise faire un nid, et c'est aussi de tous celui qui est le moins Oiseau de nuit, puisqu'il voit assez clair en plein jour pour voler et fuir à de grandes distances. La petite Chevèche, qui poursuit et prend les petits Oiseaux avant le coucher et après le lever du soleil, amasse seulement quelques feuilles, quelques brins d'herbe, et dépose ainsi ses œufs, point tout à fait à cru, dans des trous de rochers ou de vieilles murailles; enfin, le moyen Duc, l'Effraie, la Hulotte et la grande Chevèche, qui, de toutes les espèces nocturnes, peu-

Fig. 1. — Mésange charbonnière.

Fig. 2. — Mésange bleue

vent le moins supporter la présence du soleil, pondent aussi dans des trous semblables ou dans des arbres creux, mais sans y rien ajouter, ou dans des nids étrangers qu'ils trouvent tout faits; et j'ose assurer qu'il en est de même de tous les Oiseaux qui, par le vice d'une trop grande sensibilité, ou, si l'on veut, d'une trop grande perfection des organes visuels, sont offusqués, aveuglés par la lumière du jour, au lieu d'en être éclairés.

Un autre effet de cette incommode perfection, c'est que les Engoulevents, ainsi que les autres Oiseaux de nuit, n'ont aucune couleur éclatante dans leur plumage, et sont même privés de ces reflets riches et changeants qui brillent sur la robe, assez modeste d'ailleurs, de nos Hirondelles; du blanc et du noir, du gris, qui n'est que le mélange de l'un et de l'autre, et du roux, sont toute leur parure, et se brouillent de manière qu'il en résulte un ton général de couleur sombre, confus et terne : c'est qu'ils fuient la lumière, et que la lumière est, comme l'on sait, la source première de toutes les belles couleurs. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

En s'exprimant ainsi, le savant collaborateur de Buffon, on le voit, confondait tellement les Ibijaux avec les Engoulevents, qu'il a appliqué presque exclusivement aux premiers les caractères propres aux derniers; il n'en a excepté que son *Urutan*, qui est le *Nyctibius grandis*. Aussi, malgré la séparation profonde que nous venons d'établir entre les deux familles, avons-nous cru pouvoir, sans inconvénient et sans obscurité, reproduire l'article que l'on vient de lire, en le rapportant spécialement à nos Caprimulginés.

M. G. R. Gray a fait des Caprimulginés deux familles : la première sous le nom de *Caprimulginæ*, composée des genres :

1° *Caprimulgus*, Linné;
2° *Nyctidromus*, Gould;
3° *Eleothreptus*, G. R. Gray;
4° *Chordeiles*, Swainson;
5° *Eurostopodus*, Gould;

la seconde, sous le nom de *Podagerinæ*, composée des genres :

1° *Scortornis*, Gould;
2° *Macrodipteryx*, Swainson;
3° *Podager*, Wagler.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, n'en faisant qu'une famille, l'a composée de deux genres seulement :

1° Podarge;
2° Engoulevent.

M. Ch. Bonaparte, réunissant en une seule famille les huit genres de M. G. R. Gray, y ajoute les genres suivants :

1° *Hydropsalis*, Wagler;
2° *Antrostomus*, Gould;
3° *Lyncornis*, Gould,

ce qui, pour ce zoologiste, élève les Caprimulginés à onze genres. Il s'est, en cela, de même que M. Gray, conformé aux idées de Lesson, qui, parlant de la division qui était à faire, selon lui, de cette famille, disait : On doit grouper ces Oiseaux en plusieurs tribus, en se servant des modifications que présentent leurs grandes pennes, et surtout les rectrices.

Nous croyons que prendre ces modifications pour base de coupes génériques, ainsi que le fit d'abord Wagler, c'est risquer de rendre leur distinction un peu confuse; il suffit, pour s'en convaincre, de l'indication générale de ces diverses variations.

Les différentes espèces, dit M. de La Fresnaye, varient beaucoup dans la forme de leur queue, tantôt simplement arrondie ou carrée, cunéiforme ou fourchue (l'étant même quelquefois démesurément), mais toujours composée de dix pennes; les ailes, chez les espèces à queue carrée ou fourchue, sont très-longues, très-pointues, la première rémige étant très-longue, et n'étant dépassée que par la se-

conde, qui est la plus longue de toutes. Chez les espèces à queue cunéiforme, elles sont, d'après la loi générale, plus courtes, plus arrondies; la troisième rémige égale alors la seconde (*Caprimulgus albicollis*, Gmelin; *Caprimulgus climacurus*, Vieill., Gal). (*Magasin de zoologie*, 1837.)

Aussi M. de La Fresnaye, exagérant le principe de simplification, n'en reconnaissait-il qu'un genre. Nous croyons que, sans sortir des limites d'une clarté et d'une simplicité convenables, on pourrait adopter une autre base de division reposant sur les caractères organiques communs à certains petits groupes, abstraction faite des modifications extérieures, telles que celles des plumes des aîles ou de la queue.

Ainsi, toutes les espèces composant les divers genres de cette famille, quel qu'en soit le nombre, n'ont pas de soies ou poils rigides à la base de la commissure; toutes n'ont pas de tarses en tout ou en partie emplumés. Partant de ces indications, nous diviserons les Caprimulginés en trois groupes :

1° Engoulevents ayant des poils rigides au bec, et les tarses nus,

que nous réunissons sous la dénomination générique de *Nyctidromus;*

2° Engoulevents ayant des poils rigides au bec, et les tarses emplumés,

qui composeront le genre *Caprimulgus;*

3° Engoulevents sans poils au bec, ayant les tarses emplumés,

auxquels nous donnerons le nom de *Chordeiles*, et qui renferment toutes les espèces qui volent pendant le jour.

Avant de nous occuper des mœurs des Oiseaux de cette famille, disons pourquoi le nom d'Engoulevent leur a été conservé entre tant d'autres qu'ils portent dans diverses contrées. C'est encore de Montbeillard que nous citerons.

Lorsqu'il s'agit de nommer un animal, dit-il, ou, ce qui revient presque au même, de lui choisir un nom parmi tous les noms qui ont été donnés, il faut, ce me semble, préférer celui qui présente une idée plus juste de la nature, des propriétés, des habitudes de cet animal, et surtout rejeter impitoyablement ceux qui tendent à accréditer de fausses idées, et à perpétuer des erreurs. C'est en partant de ce principe que j'ai rejeté les noms de *Tette-Chèvre*, de *Crapaud volant*, de *Corbeau de nuit* et d'*Hirondelle à queue carrée*, donnés par le peuple ou par les savants à l'Oiseau dont il s'agit ici (l'Engoulevent d'Europe). Le premier de ces noms a rapport à une tradition, fort ancienne à la vérité, mais encore plus suspecte; car il est aussi difficile de supposer à un Oiseau l'instinct de teter une Chèvre, que de supposer à une Chèvre la complaisance de se laisser teter par un Oiseau; et il n'est pas moins difficile de comprendre comment, en la tetant réellement, il pourrait lui faire perdre son lait. Aussi Schwenckfeld, ayant pris des informations exactes dans un pays où il y avait des troupeaux nombreux de Chèvres parqués, assure n'avoir ouï dire à personne que jamais Chèvre se fût laissé teter par un Oiseau quelconque. Il faut que ce soit le nom de *Crapeau volant*, donné à cet Oiseau, qui lui ait fait attribuer une habitude dont on soupçonne les Crapauds, et peut être avec un peu plus de fondement.

J'ai pareillement rejeté les autres noms, parce que l'Oiseau dont il était question n'est ni un Crapaud, ni un Merle, ni un Corbeau, ni une Chouette, ni même une Hirondelle, quoiqu'il ait avec cette dernière espèce quelques traits de ressemblance, soit dans la conformation extérieure, soit dans les habitudes; par exemple, dans ses pieds courts, dans son petit bec suivi d'un large gosier, dans le choix de sa nourriture, dans la manière de la prendre; mais, à d'autres égards, il en diffère autant qu'un Oiseau de nuit peut différer d'un Oiseau de jour, autant qu'un Oiseau solitaire peut différer d'un Oiseau sociable, et encore par son cri, par le nombre de ses œufs, par l'habitude qu'il a de les déposer à cru sur la terre, par le temps de ses voyages; et, d'ailleurs, on verra dans la suite qu'il existe réellement des espèces d'Hirondelles à queue carrée, avec lesquelles on ne doit pas le confondre. Enfin, j'ai conservé à cet Oiseau le nom d'*Engoulevent*, qu'on lui donne dans plusieurs provinces, parce que ce nom, quoique un peu vulgaire, peint assez bien l'Oiseau, lorsque les ailes déployées, l'œil hagard, et le gosier ouvert de toute sa largeur, il vole avec un bourdonnement sourd à la rencontre des Insectes dont il fait sa proie, et qu'il semble *engouler* par aspiration.

(*Histoire naturelle des Oiseaux.*) Une autre cause (et peut-être la principale) de ce bruit est la présence, aux deux côtés de la mandibule supérieure, de ces soies roides, longues, et presque perpendiculaires au bec, qui, par la résistance qu'elles offrent à la colonne d'air que fend l'Oiseau dans son vol, doivent immanquablement produire un bruissement se rapprochant beaucoup de ce qu'on entend par bourdonnement.

Le Vaillant, lui, dans ses investigations incessantes sur les mœurs des Oiseaux d'Afrique, a découvert le fait réel sur lequel a reposé, de toute antiquité, l'erreur et l'origine du nom de *Tette-Chèvre*.

Le nom de Tette-Chèvre dérive encore de certaines habitudes de notre Engoulevent, que beaucoup de naturalistes de cabinet ignorent probablement. Mais, en revanche, il n'y a pas un naturaliste chasseur, ni aucun berger, habitué à parquer les Moutons et les Chèvres, qui ne sache que l'Engoulevent fréquente les parcs de ces animaux : non pas à la vérité pour teter les Brebis ou les Chèvres, mais pour prendre les Insectes que les crottins et l'urine attirent en grand nombre dans ces lieux infects. Les bergers, les enfants, et beaucoup d'autres personnes sans doute, voyant habituellement ces Oiseaux s'abattre parmi les Moutons et les Chèvres, comme ils le font en effet à tout moment, et ignorant d'ailleurs ce qu'ils y faisaient, auront naturellement présumé qu'ils tetaient les mères : de là est venu le nom populaire de Tette-Chèvre, qui est celui de cet Oiseau dans beaucoup de pays. En Hollande, il est connu sous la même dénomination; car, en hollandais, *gyte-melker* et *gyte-zuiger* signifient également Tette-Chèvre. (*Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

Ainsi, comme toujours, un fait vrai en lui-même, et tout naturel, mais mal observé, a servi pendant longtemps de base à une interprétation erronée, et par suite à une fable invraisemblable, et par cela même ridicule. Combien d'erreurs semblables seront réctifiées avec le temps par des études suivies et bien faites sur les mœurs et les habitudes des Oiseaux, seuls éléments de la science vraiment importants aujourd'hui, et sans lesquels aucune classification ne pourra être passablement faite.

L'Engoulevent se nourrit d'Insectes, notamment de ceux du genre Bousier, qu'il saisit en se posant à terre (1), et surtout d'Insectes de nuit; car il ne prend son essor, et ne commence sa chasse, que lorsque le soleil est peu élevé sur l'horizon, ou, s'il la commence au milieu du jour, c'est lorsque le temps est nébuleux : dans une belle journée, il ne part que lorsqu'il y est forcé, et, dans ce cas, son vol est bas et peu soutenu; il a les yeux si sensibles, que le grand jour l'éblouit plus qu'il ne l'éclaire, et qu'il ne peut bien voir qu'avec une lumière affaiblie; mais encore lui en faut-il un peu, et l'on se tromperait fort si l'on se persuadait qu'il voit et qu'il vole lorsque l'obscurité est totale. Il est dans le cas des autres Oiseaux nocturnes : tous sont, au fond, des Oiseaux de crépuscule plutôt que des Oiseaux de nuit.

Celui-ci n'a pas besoin de fermer le bec pour arrêter les Insectes qui y sont entraînés; l'intérieur de ce bec est enduit d'une espèce de glu qui paraît filer de la partie supérieure, et qui suffit pour retenir toutes les Phalènes, et même les Scarabées, dont les ailes s'y engagent. (De Montbeillard.)

Les Insectes dont ils se saisissent en volant sont, la plupart, très-petits, et restent empêtrés dans cette salive épaisse, gluante et fort abondante, qui les retient à mesure qu'ils sont pris. Il paraît même que ce n'est que lorsqu'il y en a un certain nombre d'englués qu'ils sont avalés en masse, car je n'ai point tué de ces Oiseaux que je n'aie trouvé, contre toutes les parois de leur palais, beaucoup de très-petits Insectes, dont souvent les plus apparents n'étaient pas plus gros qu'un Puceron ou qu'une Puce... Les gros Insectes sont avalés aussitôt qu'ils sont pris, et même entiers et tout en vie. (Le Vaillant.)

On prétend que sur les montagnes de Sicile on voit ces Oiseaux paraître une heure avant le coucher du soleil, et se répandre pour chercher leur nourriture, de compagnie avec les Guêpiers, et qu'ils vont quelquefois cinq ou six ensemble.

Les Engoulevents sont très-répandus, et cependant ne sont communs nulle part; ils se trouvent, ou du moins ils passent, dans presque toutes les régions de notre continent, depuis la Suède et les pays encore plus septentrionaux, jusqu'en Grèce et en Afrique d'une part, de l'autre, jusqu'aux grandes Indes, et sans doute encore plus loin... Au mois d'avril, le vent du sud-ouest amène ces Oi-

(1) Le Vaillant. *Oiseaux d'Afrique.*

seaux à Malte, et ils y passent en égale abondance en automne. On en rencontre dans les plaines et dans les pays de montagnes; en Sicile et en Hollande, presque toujours sous un buisson ou dans de jeunes taillis, ou bien autour des vignes; ils semblent préférer les terrains secs et pierreux, les bruyères, etc. Ils arrivent plus tard dans les pays plus froids, et ils en partent plus tôt. En Angleterre, ils arrivent sur la fin de mai, et ils s'en vont vers le milieu d'août. En France, on en a vu dans le mois de novembre, et même en hiver.

Ils nichent, chemin faisant, tantôt plus au midi, tantôt plus au nord. Ils ne se donnent pas la peine de construire un nid; un petit trou qui se trouve en terre ou dans des pierrailles, au pied d'un arbre ou d'un rocher, ou même dans le milieu d'un sentier, et que le plus souvent ils laissent comme ils l'ont trouvé, leur suffit. La femelle y dépose deux ou trois œufs. (De Montbeillard.)

En Afrique, c'est dans le mois de septembre que ces Oiseaux entrent en amour. Pendant ce temps, le mâle chante d'une manière très-particulière, et d'une voix si forte, que, lorsque j'avais le malheur d'être campé dans le voisinage de la demeure d'un de ces Oiseaux, il m'était impossible de dormir. C'est principalement une heure après que le soleil est couché, et quelques heures avant son lever, qu'ils commencent à se faire entendre; et, dans les belles nuits, ils chantent sans discontinuer jusqu'au point du jour. J'ai essayé nombre de fois de noter ce ramage, mais il m'était plus facile d'en contrefaire quelques passages que de l'exprimer par l'écriture; cependant, à force de le recommencer et d'en avoir séparément répété ses différentes phrases, je crois l'avoir saisi aussi bien qu'il soit possible de le faire. Je transcris ici, d'après mon Journal, celui qui m'a paru le plus approcher de la vérité : *cra-cra, ga, gha-gha-gha; haroui, houï, houï-huoï, glio-gho, ghorôo-ghorôo; ga, ha-gach: hara-ga-gach, ah-hag, ha-hag, harioo-go-goch, ghoïo-goïo-goïo*. J'ai observé que les finales en *ghorôo* étaient toujours chantées d'un ton plaintif très-bas, et semblaient absolument partir de la gorge, tandis qu'au contraire celles en *a*, et surtout les terminaisons en *ach*, avaient un éclat inconcevable, et montaient successivement chacune de quelques tons plus haut que celle qui la précédait. La mesure du nombre de ces finales en *ach* était subordonnée, à ce qu'il paraît, au besoin qu'avait l'Oiseau de reprendre haleine; car, lorsqu'il s'était dominé dès le commencement de la phrase, il en exprimait quatorze de suite, dont le dernier montait au moins de quatre octaves plus haut que le premier, et de là, retombant tout à coup en *ghorôo* d'un ton vraiment mélodieux, la phrase se terminant en *goïo-goïo*. Les sons *haroui, houï-houï*, étaient remarquables par une sorte de chevrotement qui les accompagnait toujours, et qui n'était dû qu'aux battements d'ailes qui très-certainement les accompagnaient.

S'il était possible d'apprécier le langage des Oiseaux d'après les tons plus ou moins expressifs qu'ils donnent aux différents sons qu'ils font entendre, j'oserais assurer que c'est par cette phrase *haroui, houï-houï*, que celui-ci exprime à sa compagne les sentiments tendres qu'elle lui inspire. Du moins, dans les moments de silence qui séparaient les phrases entières du chant, je n'entendais plus que ces mêmes accents entremêlés d'un certain frémissement d'aise qui semblait annoncer l'instant du plaisir et précéder celui de la jouissance.

Cet Oiseau chante pendant l'espace de trois mois à peu près. La saison des amours passée, on ne l'entend plus, et il ne conserve, le reste de l'année, qu'un cri très-analogue à celui de notre Engoulevent. Comme lui, on ne l'aperçoit pendant le jour que, lorsqu'en passant près de sa retraite, on le force à se lever; en partant, il n'a cependant point l'air de ne pas voir clair, car il se dirige très-bien à travers les arbres.

... Le mâle couve tout aussi bien que sa femelle; et, quand ils sont occupés à cette fonction, ils ne se dérangent que lorsqu'on est prêt à mettre le pied sur eux; pour peu même qu'on ait l'air de passer à côté, ils ne bougent pas, aussi n'ai-je jamais manqué de tuer d'un coup de baguette l'Engoulevent dont j'avais découvert les œufs; il me suffisait pour cela de prendre ma direction de manière à passer seulement à deux pieds d'eux, et de bien ajuster l'Oiseau en passant. Quand je ne touchais pas aux œufs, je les retrouvais toujours à la même place, mais, s'il m'arrivait de les manier, l'Oiseau les transportait ailleurs, et jamais il ne m'est arrivé de retrouver dans les mêmes environs ceux qui avaient été dérangés de place. Curieux d'observer la manière dont ces Oiseaux s'y prenaient pour faire ce déplacement, je montai un jour sur un arbre à portée de deux œufs que je venais de découvrir dans le milieu d'un sentier très-étroit, et que je maniai exprès. L'Oiseau qui le premier revint pour se mettre dessus, et que je reconnus pour être la femelle, se posa d'abord à terre à quel-

que distance des œufs, dont elle s'approcha en avançant de quelques pas; mais, s'étant aperçue qu'ils avaient été touchés, elle en fit plusieurs fois le tour, ayant la tête appuyée le plus près qu'il était possible des œufs, de manière qu'elle marchait de côté. Lorsque cette opération fut faite, elle fit plusieurs cris en battant des ailes et de la queue, en même temps qu'elle avait la poitrine appuyée sur la terre. A ces accents, le mâle arriva aussitôt, se posa à côté de sa femelle, et se mit à répéter les mêmes cris et les mêmes mouvements. Après quoi, tournant l'un et l'autre à plusieurs reprises autour des œufs, ils s'en saisirent chacun d'un qu'ils prirent dans leur bouche, et disparurent tous deux. J'espérais retrouver la couvée à quelque distance sur le même sentier, mais, malgré toutes mes recherches, et quoique j'eusse suivi le sentier à travers la forêt entière, je ne retrouvai ni les Oiseaux ni les œufs, que j'aurais certainement reconnus, ayant bien examiné l'un d'eux, sur lequel il y avait une petite tache de sang fort remarquable.

Je doute beaucoup que ce soit seulement en les poussant du bec, comme on le dit, que chez nous ces Oiseaux les changent de place quand on les a dérangés dans leur ponte. (Le Vaillant.)

Montbeillard dit que c'est en les poussant adroitement avec les ailes et les faisant rouler dans un autre trou, qui n'est ni mieux travaillé ni mieux arrangé que le premier, mais où la femelle les juge apparemment mieux cachés.

A ce sujet, voici quelques détails très-véridiques, dit M. de La Fresnaye, que je tiens d'un observateur aussi zélé que consciencieux : voulant étudier avec soin les mœurs de notre Engoulevent, et, en ayant trouvé des petits à terre, sans apparence de nid, il les prit, les observa, puis les replaça à terre, à peu près au même endroit où il les avait trouvés. A l'approche du crépuscule, il se plaça à peu de distance, derrière un tronc d'arbre, pour mieux observer les père et mère. Il les vit s'approcher de leurs petits, les pousser au devant d'eux avec une constance admirable, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à quelques pas de l'endroit où ils avaient été pris et touchés. Cette même personne, des plus dignes de foi, a eu un Engoulevent vivant pendant plusieurs années; elle le nourrissait avec la pâtée des Rossignols. Cet Oiseau, qui était dans une cage assez longue, ne se perchait jamais et se tenait constamment en bas, marchant sans cesse et avec agilité d'un bout de sa cage à l'autre. Les Engoulevents prennent beaucoup de Hannetons, qu'ils avalent tout vivants, et on leur en trouve souvent un assez grand nombre dans l'estomac. (*Magasin de zoologie*, 1837.)

La manière dont les Engoulevents procèdent à cette chasse mérite d'être rapportée. D'après le même observateur, de qui nous tenons ces détails, il paraît que, lorsque soit le mâle, soit la femelle, a reconnu une bande ou un essaim de ces Coléoptères, il donne, lui dont le vol est ordinairement si doux, silencieux, un ou deux claquements produits par le rapprochement violent du dos des deux ailes l'une contre l'autre. A ce signal l'autre arrive, et tous deux se mettent à la poursuite de la bande dont ils font ainsi une immense destruction; c'est surtout à la petite espèce blonde et velue qu'ils s'attaquent de préférence. Seulement, on se demande comment les membranes de l'estomac peuvent résister, sans douleur pour l'Oiseau, au contact des tarses épineux et coriaces de ces Insectes, puisqu'il est arrivé d'en retrouver de vivants dans l'estomac d'un Engoulevent tué au milieu des occupations de cette chasse : ou il faut admettre une action des plus énergiques des sucs gastriques.

Disons maintenant que l'observateur cité par M. de La Fresnaye et par nous-même est Florent Prévôt, chef de la ménagerie et des travaux zoologiques au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Ceci nous mène à parler d'une découverte dont on doit attendre les résultats les plus féconds, faite il y a longtemps par le même zoologiste. Ce studieux et persévérant investigateur, étonné de la facilité qu'éprouvaient certains Oiseaux fort mauvais percheurs et encore plus mauvais marcheurs, à se hisser sur un terrain déclive ou le long d'un arbre oblique, et aussi des déplacements qu'éprouvaient de jeunes Oiseaux hors d'état de marcher, en était venu à examiner attentivement la structure de leur aile, et il découvrit que la cause de cette facilité résidait dans la présence d'un ongle véritable, en forme de dard ou d'épine, placé à l'extrémité de la partie correspondante au pouce de la main. Cette découverte, qui lui donna l'explication des phénomènes les plus singuliers, il en fit part à M. de Blainville, qui, en 1819, en donna communication à la Société philomathique de Paris (1), laquelle en fit l'objet de la note suivante :

(1) *Bulletins de la Société Philomathique*, t. VI, 1818-1819; p. 41 de 1819.

Jusqu'ici les ornithologistes, même les plus exacts, n'ayant le plus souvent fait leurs descriptions que sur les Oiseaux empaillés, n'ont pas fait attention à l'existence ou à l'absence d'un organe que les anatomistes ne paraissent pas non plus avoir aperçu, ce qui leur aurait cependant encore fourni, aux premiers, un caractère zoologique de plus, et aux seconds un nouveau point de comparaison de l'aile des Oiseaux avec la main des Mammifères : ce sont des ongles véritables qui peuvent se trouver à celle-là dont il est question, ou bien peut-être on les a confondus avec des apophyses immobiles enveloppées de corne, qui arment le poignet de certaines espèces. M. de Blainville s'est assuré que l'Autruche a ses deux premiers doigts armés de deux véritables ongles très-développés, crochus et dont l'usage lui est inconnu; que dans les Martinets il y en a également un bien prononcé au premier doigt, tandis qu'il n'y en a pas dans les Engoulevents, par exemple. Il paraît que plusieurs autres petits Oiseaux, de l'ordre des vrais Passereaux, en ont aussi; mais jusqu'ici M. de Blainville ne peut assurer si ce caractère pourra servir à confirmer certaines familles, ou s'il tient aux habitudes de quelques espèces.

Cet ongle, qui, selon les genres d'Oiseaux, est plus développé tantôt dans le jeune âge, tantôt dans l'âge adulte, a été retrouvé, depuis cette note, chez les Engoulevents. Ce qui avait le plus surpris Florent Prévôt, dans le changement de place exécuté par les petits qu'il avait dérangés et qui pouvaient à peine marcher, c'étaient, outre l'espace franchi, les rocailles, les ajoncs et les broussailles qu'il leur avait fallu traverser; la présence aux ailes de ces jeunes Oiseaux de l'ongle dont nous parlons lui suffit pour résoudre la question.

Il est en effet constant aujourd'hui que c'est à l'aide de cet organe supplémentaire et en quelque sorte providentiel, que les jeunes Oiseaux ont tant de facilité à se mouvoir dans le nid. Car c'est un véritable point d'appui qu'ils obtiennent ainsi de leur aile, qui, autrement, ne pourrait, sans être lésée et meurtrie, se prêter à tous les mouvements qu'ils exécutent dans le jeune âge : ils fonctionnent véritablement alors à la manière des quadrupèdes et surtout exactement comme les Chauves-Souris.

Nous verrons, dans le cours de ce livre, les différents genres d'Oiseaux auxquels s'applique cette intéressante découverte, et le parti qu'ils savent tirer de la présence de cet organe.

La saison où l'on voit le plus souvent voler les Engoulevents, en Europe, c'est l'automne. En général ils ont à peu près le vol de la Bécasse et les allures de la Chouette. Quelquefois ils inquiètent et dérangent beaucoup les chasseurs qui sont à l'affût. Mais ils ont une habitude assez singulière et qui leur est propre : ils feront cent fois de suite le tour de quelque gros arbre effeuillé, d'un vol irrégulier et fort rapide; on les voit de temps à autre s'abattre brusquement et comme pour tomber sur leur proie, puis se relever tout aussi brusquement. Ils donnent sans doute ainsi la chasse aux Insectes, qui voltigent autour de ces sortes d'arbres; mais il est très-rare qu'on puisse, dans cette circonstance, les approcher à la portée du fusil; lorsqu'on s'avance, ils disparaissent fort promptement et sans qu'on puisse découvrir le lieu de leur retraite. (Montreillard.)

Aussi agiles, aussi patients que le Moucherolle, ils se mettent en embuscade sur une branche sèche, s'élancent après l'Insecte fugitif, le suivent dans l'irrégularité de son vol et le happent en l'aspirant; ensuite ils reviennent à leur poste attendre le passage d'une nouvelle proie.

Une autre espèce de l'Amérique septentrionale s'élève au contraire dans les airs à une grande hauteur et vole avec autant de vivacité et de facilité que les Martinets.

Comme ces Oiseaux volent le bec ouvert, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, et qu'ils volent assez rapidement, on comprend bien que l'air, entrant et sortant continuellement, éprouve une collision contre les parois du gosier, et c'est ce qui produit un bourdonnement semblable au bruit d'un rouet à filer. Ce bourdonnement ne manque jamais de se faire entendre tandis qu'ils volent, parce qu'il est l'effet de leur vol, et il se varie suivant les différents degrés de vitesse respective avec lesquels l'air s'engouffre dans leur large gosier. C'est de là que vient le nom de *Wheel-Bird*, sous lequel ils sont connus dans quelques provinces d'Angleterre. Mais est-il bien vrai que ce cri ait passé généralement pour un cri de mauvais augure, comme le disent Belon, Klein et ceux qui les ont copiés? Ou plutôt ne serait-ce pas une erreur née d'une autre méprise, qui a fait confondre l'Engoulevent avec l'Effraie? Quoi qu'il en soit, lorsqu'ils sont posés, ils font entendre leur cri véritable, qui consiste dans un son plaintif répété trois ou quatre fois de suite; mais il n'est pas bien avéré qu'ils ne le fassent jamais entendre en volant.

Ils se perchent rarement; et, lorsque cela leur arrive, ils se posent, non en travers comme les autres, mais longitudinalement sur la branche qu'ils semblent *chocher* ou *cocher*, comme le Coq fait la Poule, et de là le nom de *choche-branche*. Souvent, lorsqu'un Oiseau est connu dans un grand nombre de pays différents, et qu'il a été nommé dans chacun, il suffit, pour faire connaître ses principales habitudes, de rendre raison de ces noms divers. Ceux-ci sont des Oiseaux très-solitaires; la plupart du temps on les trouve seuls, et l'on n'en voit guère plus de deux ensemble, encore sont-ils souvent à dix ou douze pas l'un de l'autre. (De Montbeillard.)

Ce qui donne aux Engoulevents une merveilleuse facilité à observer ce mode de station, c'est évidemment l'allongement et la forme pectinée de l'ongle du doigt médian, dont la dentelure, toute pratiquée sur le bord interne, empêche les pieds de glisser et d'être entraînés par la courbe des branches.

Cette denticulation de l'ongle intermédiaire, dit M. de La Fresnaye, existe en effet chez toutes les espèces de Caprimulginés, quelle que soit la forme variée de leurs queues, même de leurs ailes, et elle n'existe que chez eux dans toute la tribu : elle est devenue dès lors pour nous un caractère des plus importants, parce qu'elle est toujours accompagnée, chez toutes les espèces qui en sont pourvues, d'une forme de patte toute particulière, et, par suite, de mœurs fort différentes de celles des espèces chez lesquelles on ne la remarque pas.

Effectivement, chez toutes celles à ongle dentelé, et en particulier chez notre espèce européenne, cet ongle est allongé, peu courbé inférieurement (presque plan même chez plusieurs), dilaté du côté interne, où il est profondément cannelé dans toute sa longueur. Le doigt intermédiaire dont il fait partie est fort allongé, comparativement aux doigts latéraux, qui sont fort courts, presque d'égale longueur, présentant cependant un caractère tout à fait anormal dans l'ordre des Passereaux, celui d'un doigt externe plus court que l'interne, provenant de ce que ce doigt a une phalange de moins que chez tous les Passereaux. Le pouce, très court, grêle, terminé par un fort petit ongle obtus, s'articule de côté sur la face interne du tarse, un peu au-dessus des doigts antérieurs, d'où il résulte que, dans la station, il s'étend latéralement, qu'il n'est point en opposition avec les doigts antérieurs, et ne peut, par conséquent, embrasser de petits corps cylindriques, comme les petites branches des arbres. De plus, les trois doigts antérieurs sont réunis à leur base par une membrane qui se prolonge assez loin. Cette forme de pattes, étrangère à tous les Passereaux et analogue à celle des Oiseaux marcheurs, Échassiers, dont nous retrouvons l'ongle dentelé chez les Hérons, les Ibis, les Barges, etc., et l'allongement du doigt intermédiaire chez les Courvites et surtout les Glaréoles, semble destinée, comme chez ces espèces, à ne s'appliquer que sur des surfaces horizontales et non cylindriques, et cet ongle antérieur prolongé et dilaté latéralement, joint aux membranes qui unissent tous les doigts, même le pouce, à leur base, forme une plante assez développée, analogue à celle des Oiseaux marcheurs, soit Échassiers, soit Gallinacés. (*Magasin de zoologie*, 1837.)

Chez l'Engoulevent (*Caprimulgus*), la plaque sternale, plus large aux deux extrémités qu'au milieu, est presque quadrilatère; la fosse sous-clavière est très-peu étendue. La crête sternale est très-forte, très-haute dans toute sa longueur; son bord inférieur est très-arqué, même dès son origine postérieure; le bord antérieur est, au contraire, un peu concave à l'angle de réunion, fort peu aigu, et se portant plutôt en arrière qu'en avant. L'apophyse moyenne du bord antérieur est nulle; les apophyses latérales sont pointues, verticales et assez saillantes. Le bord postérieur a une échancrure assez peu profonde, un peu anguleuse, et large; l'apophyse interne, un peu déjetée en dehors, n'est pas dilatée à son extrémité; le bord latéral est concave; son tiers antérieur seul est occupé par l'articulation des côtes sternales, qui sont au nombre de cinq.

Les clavicules sont d'une force et d'une longueur médiocres.

L'os furculaire, assez convexe, a ses branches cylindriques grêles, avec une petite apophyse comprimée à leur symphyse. (De Blainville, *Journal de physique*, etc., 1821, tom. XCII, p. 200.)

M. de Blainville trouvait quelque rapport entre le sternum de l'Engoulevent et du Calao, quant à la forme de la crête sternale.

Le docteur Lherminier décrit ainsi le sternum des Engoulevents, dont il fait sa huitième famille :

Sternum court, évasé en arrière; crête sternale bien développée, recourbée en avant; son bord antérieur, court et concave, offre, en haut, une échancrure; l'intérieur est convexe, le moyen, pectoral, occupe plus de surface que le grand bord antérieur; deux rainures; fossettes sternales petites;

latéraux concaves; quatre côtes très-rapprochées et très-antérieures; postérieur concave en haut, convexe et incliné en arrière; deux grandes échancrures avec des apophyses larges; les apophyses latérales sont dirigées en haut, et très-aiguës; os coracoïdes arrondis; tête grosse, extrémité postérieure élargie, présentant, en dehors, une saillie aiguë, ne se prolongeant pas jusqu'aux bords latéraux; clavicule longue, grêle, bien ouverte, à tubercule; postérieur correspondant à peu près à l'angle de la crête sternale; omoplates longues, élargies, terminées angulairement, légèrement recourbées.

Quoique assez différents des Martinets, et doués d'une aptitude beaucoup moins grande pour le vol, ces Oiseaux leur ressemblent bien plus que les Hirondelles. (*Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, 1822, tom. VI.)

1er GENRE. — NYCTIDROME. *NYCTIDROMUS.*

Νυξ, νυκτος, nuit ; δρομευς, coureur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, à couverture très-ample, à bords dilatés, et garnis, à la mandibule supérieure, de longs poils roides dirigés en bas, courbé au sommet, très-comprimé à la pointe, qui est crochue et échancrée.

Narines latérales, tubulaires, à ouverture large et découverte.

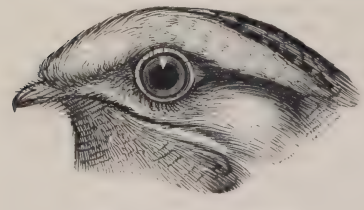


Fig. 113. — *Nyctidromus Derbyanus.*

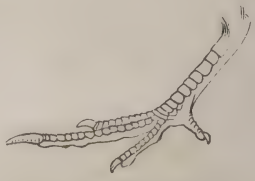


Fig. 114. — *Nyctidromus Derbyanus.*

Ailes médiocres, subobtuses, *à troisième rémige la plus longue.*

Queue allongée et graduée.

Tarses allongés, grêles, de la longueur du doigt médian, entièrement nus, et scutellés sur le devant; doigts allongés, les deux latéraux égaux, le pouce le plus petit, armés d'ongles également petits, à l'exception du médian, qui est très-allongé, et denticulé sur son bord interne.

Deux espèces de l'Amérique tropicale. Nous citerons le Nyctidrome de Derby (*Nyctidromus Derbyanus*), Gould.

NYCTIDROME GRALLE. *NYCTIDROMUS GRALLARIUS.* (Prince de Wied.)

Élégamment varié de roux et de gris en dessus; couleur ventre de Biche en dessous, ondulée de noir; joues d'un beau roux; une tache à la gorge, et un miroir aux ailes, d'un blanc pur; rectrices noirâtres à la pointe, la seconde et la troisième entièrement blanches. (D'après M. Ch. Bonaparte, *Conspectus Av*, 1850.)

2me GENRE. — ENGOULEVENT. *CAPRIMULGUS*. (Linné.)

Capra, chèvre; *mulgeo*, je suce.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec du tiers de la longueur de la tête, court, faible, mince, du double plus large que haut, déprimé à sa base, presque droit, recourbé seulement à son extrémité, qui forme un crochet aigu dépassant la pointe de la mandibule inférieure; arête prenant naissance entre les narines; bouche ample, largement fendue, garnie, sur les côtés de la mandibule supérieure, dans la moitié de sa longueur, de véritables poils durs et résistants, très-longs, dirigés en bas.

Narines découvertes, arrondies, percées obliquement en avant, dans un tube faisant saillie, à la base et en haut de la mandibule, rarement recouvertes d'une plaque en forme d'écaille, et tout aussi rarement cachées par les plumes du front.

Ailes, le plus souvent, allongées, subaiguës, *c'est-à-dire les deuxième et troisième rémiges les plus longues; chacune des primaires, soit à partir de la seconde, soit à partir de la troisième, décroissant et étagée successivement jusqu'aux secondaires, qui sont égales aux grandes couvertures, et arrivent à peine à la moitié de la longueur de l'aile; les deuxième et troisième rémiges primaires échancrées extérieurement aux deux tiers de leur longueur; les barbules externes tantôt unies tantôt formant scie à ces rémiges dans toute l'étendue de la première, et à partir seulement de l'échancrure aux deux autres, toutes les primaires ayant leurs barbules internes désagrégées comme chez les Podarges; exceptionnellement anormales; ainsi, chez une espèce* (G. Eleothreptus), *les cinq premières rémiges égales entre elles, toutes recourbées en dedans, la sixième, la septième et la huitième augmentant de grandeur jusqu'à cette dernière, qui est la plus longue; chez une autre* (G. Macrodipteryx), *atteignant l'extrémité de la queue, la première rémige excessivement prolongée, et dénuée de barbes dans toute la longueur de sa tige, excepté dans le dernier tiers jusqu'à la pointe.*

Fig. 115. — *Caprimulgus Indicus.*

Fig. 116. — *Caprimulgus Indicus.*

Queue variant de forme, le plus souvent carrée ou légèrement arrondie, parfois graduée ou fourchue.

Tarses entièrement ou à moitié emplumés, courts, aussi longs que le doigt médian, qui est le plus long, les deux latéraux courts et égaux entre eux, ayant chacun avec le pouce l'ongle très-court et peu arqué, à l'exception de l'ongle du milieu, qui est très-allongé, et a tout son bord interne élargi et pectiné, c'est-à-dire denticulé comme un véritable peigne; les trois doigts antérieurs unis, mais non soudés entre eux par une petite membrane extensible.

Ce genre renferme quarante-six espèces, de toutes les parties du monde. Nous figurons les deux espèces propres à l'Europe: l'Engoulevent d'Europe et l'Engoulevent à collier roux; et nous citerons l'Engoulevent à longue queue, Type du genre, *Scortornis*, Swainson.

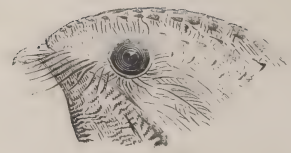


Fig. 117. — *Eleothreptus anomalus.*

Fig 118. — *Eleothreptus anomalus.*

Fig. 119. — *Macrodipteryx longipennis.*

Fig. 120. — *Macrodipteryx longipennis.*

Fig. 121. — *Scortornis climaturus.*

Fig. 122. — *Scortornis climaturus.*

1. ENGOULEVENT D'EUROPE. *CAPRIMULGUS EUROPÆUS.* (Linné.)

Parties supérieures variées de lignes grises et brunes, transversales, en zigzag, avec des raies et des traits longitudinaux noirs sur la tête, le cou, le dos, les scapulaires, et des taches rousses ou roussâtres sur les ailes; parties inférieures variées de brun et de roussâtre, et offrant des raies transversales à la gorge, à l'abdomen, à la poitrine, où elles sont grises; deux bandes blanchâtres

Fig. 125. — Engoulevent d'Europe.

sur les côtés de la tête, se dirigeant des commissures du bec vers l'occiput; une tache blanche sur le devant et le milieu du cou, et quelques taches rousses sur les barbes externes, et une grande tache blanche ovalaire sur les barbes internes des trois premières; queue traversée de bandes noirâtres sur un fond gris moiré, sur les pennes médianes, roussâtres sur les autres, avec les deux externes terminées de blanc: bec et iris noirâtres; pieds brunâtres

Taille, 0m,28 à 0m,29.

On le trouve presque partout en Europe; mais il est plus commun dans le Midi que dans le Nord. (Degland, 1849.)

2. ENGOULEVENT A COLLIER ROUX. *CAPRIMULGUS RUFICOLLIS.* (Temminck.)

Parties supérieures d'un gris clair, traversé de zigzags roussâtres, avec des traits longitudinaux noirs à la tête, à la nuque, au dos et au croupion; des taches noires bordées de roussâtre aux scapulaires: les sus-caudales noires au centre et variées sur les côtés de grisâtre et de roussâtre; parties inférieures variées de raies transversales alternativement brunes et roussâtres, avec deux grandes taches blanches au cou, bordées en bas de points noirs et se confondant avec un large collier roux qui entoure le cou; gorge et joues variées de noir et de roux, la première de brun et de roussâtre; ailes brunes tachetées de cendré, de roussâtre, avec des taches rousses sur les rémiges, et une tache blanche sur la première; deux sur les deuxième et troisième, et une sous forme de bande sur la quatrième; queue brune, avec les pennes médianes coupées par des bandes noirâtres sur un fond gris et roussâtre moirés, et les deux plus externes de chaque côté, avec leur tiers inférieur blanc; bec noir; pieds et iris bruns.

Taille, 0m,32 environ.

Habite l'Afrique, le midi de l'Espagne, et se montre quelquefois dans le midi de la France (Degland.)

3me GENRE. — CHORDEILÈS. *CHORDEILES.* (Swainson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court et déprimé, à ouverture grande, et garni sur ses bords de petites plumes décomposées sétiformes, à sommet arqué et à bords comprimés jusqu'à la pointe, qui est recourbée et échancrée.

Narines latérales, tubulaires, plus ou moins arrondies ou linéaires, souvent découvertes, parfois en partie cachées par les plumes du front.

Ailes toujours allongées, aiguës, *la seconde rémige la plus longue, atteignant parfois l'extrémité de la queue.*

Queue plus ou moins longue, large et plus ou moins échancrée ou arrondie.

Tarses et doigts généralement courts et épais, les tarses de la longueur du doigt médian, les deux latéraux égaux, le pouce court, le médian parfois uni à l'interne par une petite membrane, et muni d'un ongle pectiné à son bord interne.

Ce genre renferme quinze espèces appartenant à l'Asie méridionale, à l'Océanie, et, pour le plus grand nombre, à l'Amérique. Nous citerons le *Chordeiles nacunda.*

La plupart de ces espèces chassent de jour. Les mœurs d'une des espèces américaines, *Chordeiles Virginianus,* type du genre, peuvent donner une idée de celles des autres.

Dès 1807, Vieillot, qui avait imposé à cette espèce le nom de *Popetué,* qui lui paraissait exprimer le cri qu'elle jette quand elle se perche, avait en peu de mots fourni quelques détails à ce sujet :

Cette espèce, dit-il, n'habitait autrefois que les montagnes; mais on en voit présentement dans les plaines et même près des villes, surtout au coucher du soleil. Ces Oiseaux s'élèvent dans les airs à une très-grande hauteur et volent avec autant de vivacité et de facilité que le Martinet noir. Ils se montrent ordinairement une heure avant le crépuscule du soir, et plutôt lorsque le ciel est brumeux ou orageux. Si la tempête doit durer toute la soirée, ils la devancent quelque temps avant qu'elle obscurcisse le soleil, ce qui leur a valu le nom de *Rain-Bird,* Oiseau de pluie. Ils arrivent au printemps dans les contrées boréales, et en émigrent à l'automne. (*Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

M. Gosse est entré dans plus de développements, en ajoutant aux détails qui précèdent ceux qui suivent :

Cet Oiseau émigre deux fois; il arrive de l'intérieur de l'Amérique centrale aux États-Unis dans les premiers jours d'avril et en repart au commencement de septembre. Son apparition est facile à reconnaître, car le cri singulier qu'il fait entendre à son arrivée attire aussitôt l'attention : ce cri, qu'il répète d'une manière précipitée et bruyante, peut assez s'exprimer par le mot *piramidig,* d'où son nom vulgaire, quelquefois par les syllabes *gi'-me-a-bit,* ou encore *witta-witta-wit.* Il ressemble à s'y méprendre aux Hirondelles, et par l'aspect et par le vol, si ce n'est qu'il a l'envergure plus grande. C'est au point qu'il m'a été souvent impossible, en en voyant de loin, de distinguer si c'était un Engoulevent ou une Hirondelle. Comme les Hirondelles, en effet, il chasse les Insectes en volant; c'est à une grande hauteur qu'il aperçoit sa proie invisible pour l'œil humain; puis, quand il l'a aperçue, il s'arrête brusquement dans ses zigzags et se met à planer, c'est-à-dire à faire trembloter ses ailes d'une manière imperceptible sans changer de place. Sa nourriture consiste principalement en Diptères, Hyménoptères et Coléoptères. Son vol, qui ressemble aussi parfois assez à celui des Faucons, lui a fait donner dans quelques localités le nom de *Mosquito-Hawk* ou Faucon des Mosquites (tribu d'Indiens). Il est remarquable qu'il chasse souvent en compagnie des Hirondelles; mais je crois que cette association n'est que momentanée et toute fortuite, car il est solitaire d'habitude. D'ailleurs, lorsque par hasard on l'aperçoit volant avec les Hirondelles, il pousse son cri avec une intonation si particulière, qu'on ne sait réellement pas si c'est de plaisir de rencontrer un compagnon ou de dépit de trouver un rival.....

Fig. 1 — Alouette commune

Fig. 2 — Alouette nègre.

Fig. 124. — *Chordeiles Virginianus.*

Fig. 125. — *Chordeiles Virginianus.*

Fig. 126. — *Eurostopodus albigularis.*

Fig. 127. — *Eurostopodus albigularis.*

Fig. 128. — *Podager nattereri.*

Fig. 129. — *Podager nattereri.*

Dans la saison des pluies, ces Engoulevents sont plus nombreux et plus criards. Ils continuent quelquefois leur chasse au crépuscule et même jusqu'à la nuit close. Alors ils se retirent en faisant entendre des cris étranges que nous n'avons jamais pu écouter attentivement sans surprise..... On prétend qu'il niche à la manière des Hirondelles, le long des parois ou au sommet des rochers (Gosse, *Birds of Jamaïca*, 1847.)

D'Azara dit à peu près la même chose du *Chordeiles nacunda*, dont Wagler avait fait le type de son genre *Podager*, de l'Amérique méridionale.

C'est l'espèce la plus nombreuse; on ne la voit jamais dans les bois ni perchée sur les arbres. Elle habite les campagnes; il paraît même qu'elle préfère les lieux humides. Elle fait la chasse aux Insectes à une plus grande lumière que les autres espèces, avec un vol plus élevé et sans se poser dans les chemins. On la trouve ordinairement par paires, et quelquefois en familles et en bandes de plus de cent. Elle ne passe point l'hiver au Paraguay, et l'on dit que sa ponte est de deux œufs déposés sur la terre sans aucune apparence de nid. (D'Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

Nous comprenons dans ce genre les genres *Eurostopodus* et *Podager*.

CHORDEILÈS DE VIRGINIE. *CHORDEILES VIRGINIANUS.* (Brisson, Swainson.)

Cet Oiseau a le bec noir; le dessus de la tête et le manteau d'un brun noirâtre, tacheté de blanc et de roussâtre; ces teintes dominent encore sur les couvertures supérieures, sur les pennes secondaires des ailes et sur les intermédiaires de la queue, mais elles y sont plus claires et les taches plus grandes; les pennes primaires sont totalement noires, à l'exception des troisième, quatrième et cinquième, qui ont vers le milieu une grande bande blanche; cette bande semble être transparente, quand l'Oiseau plane à une certaine élévation; ces couleurs présentent des raies transversales sur la poitrine et sur les parties postérieures; les pennes latérales de la queue sont noires et rayées de blanc roussâtre; celle-ci est fourchue; les pieds sont bruns. (Vieillot, *Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

Longueur totale, 0m,24.

Commun dans l'Amérique septentrionale, surtout dans la nouvelle Écosse.

TROISIÈME FAMILLE. — NYCTIBIINÉS.

Depuis qu'on a fait des Caprimulgidés une tribu divisée en plusieurs sections ou familles, les auteurs semblent avoir été d'accord, à partir de M. G. R. Gray jusqu'à M. Ch. Bonaparte, pour comprendre le genre Ibijau, le plus grand nombre parmi les Podarginés, dont rien ne les rapproche, si ce n'est leur habitude crépusculaire; un seul, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, parmi les Stéatornithinés, se fondant sur l'espèce de développement dentaire de la mandibule supérieure. Nous eussions mieux compris qu'on le rangeât dans les Caprimulginés, dont il a du moins les caractères généraux.

Mais, en étudiant attentivement ce genre, il nous paraît même impossible de le réunir aux Caprimulginés, à cause de l'importance de ses caractères distinctifs, qui sont plus que génériques, c'est-à-dire organiques, et doivent faire élever ce groupe au rang de famille.

Ainsi, 1° il y a, chez les Ibijaux, absence totale des poils ou soies qui se remarquent constamment, à la base ou au côté du bec, chez les Engoulevents;

2° Le bec, malgré ses grands rapports avec celui des Engoulevents, en diffère toutefois notablement, en ce que la mandibule supérieure est armée, vers les deux tiers de sa longueur, depuis l'ou-

verture, d'une dent obtuse dont l'effet est sans doute le même que celui des poils, puisque cette saillie sert à mieux clore le bec dans sa partie postérieure, dont elle recouvre la mandibule inférieure, tandis que la partie antérieure de celle-ci s'élève à son tour pour recouvrir la portion correspondante de la mandibule supérieure;

3° Le tarse, caractère que Le Vaillant a signalé le premier, n'offre aucun rapport de conformation avec celui des Engoulevents. Ce tarse, dit M. de La Fresnaye, est très-robuste, très-large, et si extraordinairement court, que son articulation avec le tibia dépasse à peine l'insertion du pouce. Il n'y a que dans l'ordre des Grimpeurs, chez les Aras en particulier, et dans les Nageurs, chez les Manchots, que nous retrouvons une conformation de tarse approchant de celle-ci. Chez les Engoulevents, le tarse, au contraire, est grêle, et de longueur ordinaire. Chez l'Ibijau, le doigt externe est presque aussi long que l'intermédiaire, tandis que l'interne est beaucoup plus court, caractères tout à fait opposés à ce que nous voyons chez les Engoulevents. Les trois doigts antérieurs sont unis à leur base, et le pouce l'est au doigt interne par une membrane épaisse, très-développée, débordant notablement du côté interne, comme chez les Palmipèdes, nommés Totipalmes par Cuvier. De plus, ce pouce, très-robuste, terminé par un ongle fort et très-crochu, est inséré en arrière du tarse, de manière à se trouver en opposition avec les doigts antérieurs. Quand il est étendu, il paraît comme épaté par la saillie latérale de la plante, très-développée chez les Ibijaux;

4° Enfin, chose toute spéciale à ce groupe, et tout à fait caractéristique, dont on doit la connaissance à M. le prince Man-Wied de Neuwied (1), la langue, chez les Ibijaux, est fixée, ou prend naissance, comme dans les Pics et les Oiseaux-Mouches, sur le sommet du crâne, sous la peau. Il paraît, nous écrivait en 1847 ce savant voyageur, que cette construction de la langue est un caractère distinctif entre les vrais Engoulevents et les Nyctibius.

Sans parler de leurs habitudes presque grimpeuses, et de leur nidification dans des trous d'arbres.

Telles sont les considérations qui nous font faire une famille des Ibijaux, sous le nom de *Nyctibiinés*.

C'est à d'Azara et Le Vaillant que l'on doit les seuls renseignements de mœurs relatifs à ces Oiseaux.

Les Ibijaux, dit d'Azara, sont sédentaires. Leur cri est bruyant, long et mélancolique; ils le font entendre, par intervalles, pendant toute la nuit, ce qui fait croire aux gens sans expérience que le jour va paraître. La femelle répond au cri du mâle. Ceux qui font la chasse à ces Oiseaux cherchent à les approcher, en se dirigeant par leur cri, au point du jour, afin de les découvrir et de les prendre, au moment où le soleil est le plus élevé sur l'horizon. J'ai examiné plusieurs individus, et je n'ai point reconnu de dissemblance entre eux. A la fin de décembre, j'en achetai un qui avait été pris adulte, et je le lâchai dans ma maison. Je le nourris avec de petites boulettes de viande crue et hachée; mais, au mois de mars, le froid le rendit triste; il refusa de manger pendant une semaine entière, ce qui me détermina à le plonger dans l'eau-de-vie, pour l'envoyer au cabinet du roi à Madrid. Cet Oiseau passait la journée, immobile, les yeux fermés et le corps droit, sur le bâton d'une chaise; mais le soir et le matin il volait en tous sens. Il ne criait jamais, si ce n'est lorsque je le prenais à la main; alors il prononçait *gua* d'une voix forte et désagréable. Quand quelqu'un s'approchait de lui, comme pour le prendre, il ouvrait entièrement la bouche et les yeux, dont la pupille se rétrécissait tout à coup, puis s'agrandissait de nouveau peu à peu. (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

Quant à leur nidification, D'Azara dit qu'il passe pour constant que les Ibijaux ne font point de nid, qu'ils collent leurs œufs aux arbres avec une espèce de gomme, et que les petits, au moment de leur naissance, ou leurs père et mère, cassent la moitié de la coquille des œufs, laissant la moitié inférieure collée à l'arbre, comme une espèce de console propre à soutenir les petits. Mais que, d'après les observations de Noseda, il est certain que ces Oiseaux pondent deux œufs, bruns et tachés, dans un petit creux d'arbre sec, mais sans apparence de nid; de sorte que la mère, accrochée dans une position verticale sur l'ouverture du creux, peut les toucher et les couver avec sa poitrine.

(1) *Supplément à l'Hist. nat. du Brésil*, t. III, p. 297; *Voyage dans l'Amérique du Nord*, t. III, p. 268; et *Iconographie ornithologique ou planches peintes.*

Il est bien certain que la seconde de ces versions n'est pas plus fondée que la première, et que toutes deux reposent sur la suspension verticale que semblent affectionner les Ibijaux. Voici à cet égard ce que dit D'Azara :

Les Oiseaux de cette espèce ne se tiennent que dans les grands bois, et ils se perchent toujours sur des arbres élevés et secs; ils s'accrochent, à la manière des *Charpentiers* (Pics), à l'extrémité d'une branche cassée, le corps vertical et appuyé sur la queue, de sorte que la moitié de leur corps dépasse le trou ou la branche; et, comme leur plumage est de la même couleur que l'écorce, et qu'ils restent longtemps dans la même position, il est très-difficile de les découvrir. Quand on y parvient, les chasseurs du pays leur passent au cou un lacet attaché au bout d'une gaule. Ils ne se posent point à terre; et, si on les y met, ils étendent les ailes, et appuient les pennes des ailes et le croupion contre la terre, conservant une position verticale, sans se tenir sur leurs pieds ni en faire usage.

Ce fait a été constaté plus récemment par un autre observateur, M. Roulin, qui (dans une lettre citée aux *Annales des sciences naturelles*, en 1836, t. VI, 2e série, page 116), après avoir dit que l'*Urutan*, D'Azara (*Nyctibius cornutus*), s'accroche, comme le Pic vert, au tronc d'un arbre mort, et y reste souvent exposé tout le jour au soleil, ajoute avoir eu l'occasion d'observer d'autres espèces, qui ne peuvent être que des Ibijaux, dont les mœurs ont du rapport avec celle-ci.

Une entre autres, qui se rapproche de l'*Urutan* par l'habitude singulière de se tenir, pendant son sommeil diurne, accrochée par les pattes et le corps dans une direction verticale; mais en diffère en ce qu'elle recherche les forêts profondes, et se suspend aux *tillandsias*, qui pendent des rameaux comme de longues barbes grises.

M. Roulin n'a pu observer de près cet Engoulevent, quoiqu'il l'ait souvent vu voler, à l'époque du crépuscule, dans les plaines que parcourt le Méta, un des principaux affluents de l'Orénoque.

Il annonce, en outre, dans cette lettre, avoir rencontré, dans les mêmes cantons, un Engoulevent qui, comme l'*Urutan*, reste endormi au soleil, posé sur les arbres morts, mais non accroché verticalement, et qui se distingue, d'ailleurs, de l'Oiseau qu'a décrit D'Azara, et par la taille, et par la couleur, et par l'absence d'aigrettes. Cet Engoulevent, en effet, n'est guère plus gros qu'une Hirondelle. Il vit en troupes, et on en voit jusqu'à trente ou quarante réunis sur un de ces arbres morts que charrie la rivière, et qui s'arrêtent sur les bas-fonds, ou sont laissés sur les plages sablonneuses quand les eaux baissent. M. Roulin n'a trouvé ces Engoulevents que dans la partie supérieure du Méta.

Nul doute que ces Engoulevents n'appartiennent à la catégorie de ceux que M. de La Fresnaye a appelés *Percheurs*, laquelle ne comprend que les Ibijaux.

Jusqu'à Le Vaillant, on était resté dans la conviction que les Ibijaux étaient exclusivement propres à l'Amérique méridionale, puisque c'est de là que provenaient les premiers qui ont été décrits, et que c'est au nouveau continent qu'on les avait toujours observés. Aussi a-t-on été parfois tenté de révoquer en doute l'assertion de Le Vaillant, prétendant avoir trouvé, dans ses voyages en Afrique, son Engoulevent à queue fourchue (*Nyctibius furcatus*). Et cependant, le moyen de douter de sa véracité en lisant les détails dans lesquels il entre au sujet de cet Oiseau, et en voyant le soin minutieux avec lequel il en fait dessiner et figurer les principaux caractères, ceux du bec et de la patte, tous détails qui indiquent qu'il a vu cet Oiseau en nature et en chair.

... Le bec de ce grand Engoulevent, dit-il, est d'une largeur étonnante, et se termine par un petit croc, qui ressemble plutôt à une griffe qu'au bout d'un bec d'Oiseau : il n'est point d'Oiseaux dont la bouche se ferme mieux. En effet, la construction de son bec est si bien combinée, que la mandibule inférieure recouvre, au coin de la bouche, par un petit rebord saillant, la supérieure, qui, par un recouvrement, emboîte l'inférieure, laquelle s'y enclave jusqu'à un cran très-prononcé qu'on voit à celle d'en haut. Après ce cran, celle-ci se rétrécit tout à coup pour s'emboîter ensuite elle-même dans l'extrémité de la mandibule inférieure, qui, à son tour, la recouvre de nouveau en la débordant, et se trouve ensuite surmontée par le bout supérieur, qui l'arrête fortement en se courbant par-dessus en forme de croc. Il résulte de cette parfaite union des deux mandibules que, lorsque la bouche est fermée, l'Oiseau paraît avoir un très-petit bec... Les narines sont placées directement contre la base du croc supérieur du bec; elles sont cachées chacune par un petit faisceau de plumes poilues qui les débordent en se dirigeant en avant. Lorsque le bec est fermé, elles se trou-

vent encore recouvertes par les rebords saillants du bout de la mandibule inférieure. Les yeux sont très-grands, et d'un brun sombre; ils sont environnés, par-dessus seulement, d'un rang de cils fins et peu apparents. *Les tarses sont si courts* dans cet Oiseau, *qu'ils ne paraissent presque point;* ils n'ont, enfin, tout au plus que trois à quatre lignes de longueur. La plante du pied est très-large, les trois doigts de devant étant réunis, jusqu'aux premières articulations, par une membrane. Le doigt de derrière est également très-épaté, et ne peut absolument pas se tourner en avant, comme on le dit de plusieurs autres espèces du même genre...

... J'ai trouvé l'Engoulevent (Ibijau) à queue fourchue sur les bords de la rivière des Lions, dans le pays des grands Namaquois. C'est même par le plus grand hasard que je me suis procuré le mâle et la femelle de cette espèce. Un jour que je chassais sur les bords de cette rivière, accompagné de mon Klaas, nous fûmes assaillis par un orage et une pluie affreuse, qui nous contraignirent de nous retirer sous de très-grands mimosas qui la bordaient. En jetant les yeux de côté et d'autre, nous aperçûmes un fort gros arbre mort dont la tige, presque entièrement creuse, contenait un vaste trou qui communiquait dans tout le corps de son tronc vermoulu. Espérant trouver quelques Insectes sous l'écorce de cet arbre, nous nous en approchâmes; mais, à notre arrivée, nous entendîmes, dans son intérieur, une espèce de bourdonnement sourd. Ne sachant ce que ce pouvait être, nous prîmes quelques précautions pour nous assurer à quel animal nous avions affaire, craignant, avec raison, que ce ne fût une nichée de Serpents; et nous ne fûmes pas peu surpris quand nous vîmes que c'étaient deux très-gros Oiseaux, que nous tirâmes l'un après l'autre du trou, très-contents de notre bonne fortune. Je les ai conservés vivants pendant un couple de jours. La clarté du soleil paraissait les offusquer tellement, qu'ils ne cherchaient point à s'enfuir pendant le jour; mais, en revanche, quand la nuit était venue, ils faisaient un vacarme affreux dans un très-grand panier où je les avais renfermés.

Je n'ai pas revu, depuis ce moment, d'autres Oiseaux de la même espèce. Ils faisaient entendre, durant la nuit seulement, une espèce de chevrotement guttural : *gher-rrrr-gher-rrrr*, qu'ils exprimaient en ouvrant la bouche, de manière qu'on y aurait introduit une grosse pomme. La langue de cet Oiseau est très-petite, et se trouve placée à l'entrée de la gorge.

Il paraît, continue-t-il, que cette espèce n'est point, à beaucoup près, aussi commune que l'Engoulevent à collier (*Caprimulgus ventralis*), G. Cuvier. Dans ces deux Oiseaux, pris vivants, il y avait un mâle et une femelle. Cette dernière était un peu plus grosse; mais, du reste, ils ne différaient l'un de l'autre que par une teinte plus forte, et surtout plus mélangée de noir, sur la poitrine et sur les pennes de la queue du mâle. La femelle n'aurait probablement pas tardé à pondre, car, dans sa grappe d'œufs, il y avait déjà plusieurs jaunes de la grosseur d'une petite noisette. Les testicule du mâle, très-petits pour un Oiseau aussi fort, étaient d'une couleur noir bleuâtre. Cette particularité d'avoir les testicules noirs est fort rare chez les Oiseaux; car, dans plus de douze cents espèces que j'ai examinées, je n'en ai trouvé que deux chez lesquelles elle eût lieu. Comme je n'ai été à même d'observer qu'un seul mâle de l'espèce de ce grand Engoulevent à queue fourchue, je ne puis assurer que mon observation convienne à tous les mâles de la même espèce; mais, quant à l'autre Oiseau (*Caprimulgus ruficollis*), comme il est très-commun dans l'intérieur de l'Afrique, je l'ai vérifiée dans plus de cent individus mâles. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

Ce qui résulte des détails donnés par Le Vaillant, c'est que, selon toutes les probabilités, les Ibijaux nichent dans des trous d'arbres; toujours est-il certain, d'après cet observateur, comme d'après D'Azara, qu'ils ne nichent pas à terre comme les Engoulevents.

Cette famille ne repose que sur un genre unique, Ibijau (*Nyctibius*), Vieillot.

GENRE UNIQUE. — IBIJAU. (D'Azara.) NYCTIBIE. *NYCTIBIUS.* (Is. Geoffroy St-Hilaire, Vieillot.)

Νυκτιβίος, vivant de nuit.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plutôt membraneux que corné dans tout ce qui compose l'ouverture de la bouche, qui est encore plus ample que celle du Podarge, puisqu'elle dépasse l'angle externe de l'œil, et touche en quelque sorte aux oreilles; la partie cornée du bec ne consistant que dans l'arête, et l'extrémité apicale formant un petit crochet obtus; du reste, non pas seulement déprimé, mais complétement aplati; et la mandibule inférieure tellement plate également, que la tête d'un Ibijau semble être tout à fait privée de sa partie inférieure, le bec, dans cette mandibule, se réduisant, comme dans la supérieure, à un simple crochet moins arqué, se relevant vers le crochet d'en haut, mais plus aigu que celui-ci, et tous deux d'égale longueur; les bords des deux mandibules sont lisses, mais celui de la mandibule supérieure se dilate à la hauteur du front, au delà de la naissance du bec, en une espèce de dent ou saillie mousse et obtuse, donnant naissance à un bourrelet qui se prolonge jusqu'à l'articulation de la bouche, et vient recouvrir et emboîter, dans toute cette partie, la mâchoire inférieure, dont le bord, à son tour, se distend et se relève, à partir de la naissance de la dent, de manière à emboîter les bords de la mandibule supérieure jusqu'à la naissance du crochet apical; le bec, du reste, est garni à ses deux bases de plumes pectinées et de soies allongées, plus grandes en-dessus qu'en dessous, dirigées en avant.

Fig. 130. — *Nyctibius pectoralis.*

Narines en forme de fissure à peine visible, recouvertes par une plaque membraneuse et presque entièrement cachées par les plumes et les soies de la base du front.

Fig. 131. — *Nyctibius pectoralis.*

Ailes très-allongées, égalant presque le niveau de la queue, subaiguës; *les deuxième et troisième rémiges seulement les plus longues, les rémiges secondaires n'atteignant que la moitié ou les trois*

quarts de la longueur des primaires, et les grandes couvertures égalant et parfois dépassant les secondaires : sans aucuns crochets.

Queue allongée et arrondie, chez les espèces américaines, fourchue chez la seule espèce africaine connue, à extrémité des rémiges toujours usée.

Tarses très-gros, charnus et sans squamelles, très-courts et réduits à une simple articulation ayant à peine la longueur d'une de celles des doigts, ceux-ci réunis et soudés jusqu'à la première articulation; la plante du pied et des doigts formant bourrelet et dépassant les doigts de chaque côté; ongles comprimés, à l'exception de celui du milieu, qui est renflé et dilaté à son bord interne, et non dentelé.

Huit espèces, dont sept de l'Amérique méridionale et une de l'Afrique, dont on a cru devoir faire un genre (purement géographique) sous le nom de *Selochusa*, donné par M. Gray, car l'émargement de la queue de cette espèce ne pourrait pas avoir la valeur d'un caractère générique. Nous citerons le Grand-Ibijau (*Nyctibius* [*Cap.*] *grandis*, Gmelin), Vieillot, de 0^{m},50 de longueur.

IBIJAU AUX AILES BLANCHES. *NYCTIBIUS LEUCOPTERUS.* (Prince Max. de Wied.)

Mâle. D'un gris brunâtre plus foncé au sommet de la tête, aux rémiges secondaires, aux couvertures supérieures alaires et à la queue, tirant au blanc argenté sur tout le reste du corps, notamment à la poitrine, au ventre, aux scapulaires et à la partie inférieure du dos; les rémiges primaires, de même que les rectrices, d'un blanc brunâtre, très-pâle à la tranche extérieure, rayées transversalement de bandes d'un brun foncé; ces dernières tigrées et comme zébrées du même brun sur les parties blanchâtres; le gris argenté des scapulaires zébré également de brun plus clair; le bord extérieur des premières de ces mêmes plumes d'un blanc pur bordé inférieurement d'un brun tirant au noir velouté qui le fait d'autant mieux ressortir; quelques taches de cette dernière nuance se font aussi remarquer à l'estomac sous forme de flammes; la baguette ou tige de toutes les plumes, surtout à la poitrine, sur les épaules, qui sont d'un brun roussâtre, et, sur le dos, est noire dans toute sa longueur; les ailes viennent à trois centimètres de l'extrémité de la queue.

L'iris de l'œil est orangé vif; le bec noir; bord des mandibules blanchâtre par derrière; intérim de la bouche gris rougeâtre pâle; pieds d'un gris brun-clair; ongles brun noirâtre.

Longueur totale, 0^{m},36.

Femelle. Beaucoup plus obscure que le mâle et les couleurs plus tranchantes; rémiges brun noirâtre, la seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième ne portant qu'à leur barbe extérieure de petites taches pâles et alternantes d'une couleur blanc roussâtre, qui forment, quand l'aile est fermée, des lignes pâles transversales; les autres rémiges portent vers leur pointe quelques lignes transversales marbrées et pâles. La queue est brun noirâtre, avec sept ou huit bandes transversales un peu pointillées et pâles, d'une couleur gris-brun plus claire, qui sont moins distinctes sur les pennes du milieu; les pennes extérieures sont plus pâles à leur barbe externe, et les bandes obscures en sont plus distinctes; l'aile est entièrement brun noirâtre à l'intérieur; queue composée de dix ou douze pennes.

Longueur totale, 0^{m},315.

Ce bel Engoulevent, dit M. le prince de Wied dans les notes qu'il nous a communiquées, fut trouvé par mes chasseurs aux environs de Caravallas et de Villa-Vicoza, dans les grands bois de la rivière de Peruhypé, et plus au nord près de la Bahia de todos os Santos, dans les bois de la rivière Jagoaripé, près de la ville de Nazareth das Farinhas. Il vole au crépuscule, se pose souvent par terre dans les sentiers des forêts, sur les clairières desquelles on le voit planer et voltiger avec beaucoup d'agilité. J'ai trouvé des Insectes dans son estomac. (O. Des Murs, *Iconographie ornithologique*, 1847, planches peintes.)

Nous ne nous sommes autant étendu sur la description de cette espèce précieuse d'Ibijau que parce qu'elle a été constamment confondue, depuis sa découverte par le prince de Wied, avec les

Engoulevents, notamment par M. G. R. Gray, et, tout récemment, dans la première édition de son *Conspectus*, par M. Ch. Bonaparte.

QUATRIÈME FAMILLE. — STÉATORNITHINÉS.

Cette famille, ne reposant jusqu'à ce jour que sur une seule et unique espèce, le Guacharo de Caripe (*Steatornis Caripensis*), nous en indiquerons les caractères en nous occupant du genre; quant aux autres données générales, on les retrouvera dans l'historique que nous allons retracer, et de la découverte de cet Oiseau et de ses mœurs. Si cet Oiseau, en effet, dit M. J. Gerbe (1), n'est pas pour l'ornithologie la découverte la plus importante des temps modernes, il est au moins l'espèce qui a excité au plus haut degré la curiosité des naturalistes, sa perte matérielle ayant presque immédiatement suivi son acquisition.

Ce n'est que depuis peu que le genre créé par M. de Humboldt a été élevé au rang de famille. Jusqu'en 1850, le Guacharo a été renfermé dans la même famille que les Podarges, par M. G. R. Gray et par M. Ch. Bonaparte. Ce n'est que tout récemment et dans un tableau méthodique, que ce dernier a fait une famille du Guacharo, famille que nous nous empressons de conserver et qui ne se compose naturellement que du genre à la création duquel a donné lieu la découverte de ce singulier Oiseau.

Nous devons ajouter cependant que depuis longtemps M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait fait du Guacharo le type de sa famille des *Steatorniens*, dans laquelle il plaçait le genre Nyctibie ou Ibijau.

C'est le 18 septembre 1799 qu'il fut découvert, par MM. de Humboldt et Bonpland, dans la Cuéva del Guacharo, caverne immense creusée dans les montagnes calcaires de Caripe, province de Cumana, où il habite en grand nombre.

Dans cette curieuse et importante excursion, deux Guacharos furent, à la lueur des flambeaux, tués à coup de fusil par M. Bonpland. Dessinés et décrits par M. de Humboldt, ils furent envoyés, plus tard, en Europe, mais n'y parvinrent point; ils se perdirent, avec tant d'autres objets précieux, sur la côte d'Afrique, dans le naufrage qui fit périr, en 1801, Fray Juan Gonzalès, jeune moine franciscain plein de mérite, qui, après avoir guidé ces deux naturalistes illustres dans leur voyage sur l'Orénoque, s'était chargé de transporter leurs collections à Cadix.

Fameux à plus d'un titre, dans la province de Cumana, ces Oiseaux étaient complètement inconnus en Europe quand M. de Humboldt révéla pour la première fois leur existence, en 1800, dans ses lettres à MM. Delambre et Delamétherie, insérées dans le *Journal de physique*, en 1817; il en fit de nouveau mention à l'Institut, et lui consacra une monographie consignée dans le second volume de ses Observations de zoologie et d'anatomie comparée, où il en forme un nouveau genre sous le nom de *Steatornis*. (Lherminier, *Mémoire sur le Guacharo, Nouvelles Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1834, tom. III.)

Le Guacharo, dit de Humboldt, a la grandeur de nos Poules, la gueule des Engoulevents et des Procnias, le port des Vautours, dont le bec crochu est entouré de pinceaux de soie roide... Il forme un nouveau genre très-différent du *Caprimulgus*, par le volume de sa voix, par son bec extrêmement fort et muni d'une double dent, par ses pieds, dépourvus de membranes qui unissent les phalanges antérieures des doigts. Il offre le premier exemple d'un Oiseau nocturne parmi les *Passereaux dentirostres*. Il a, par ses mœurs, à la fois des rapports avec les Engoulevents et les Choucas des Alpes. Le seul genre d'Oiseaux nocturnes auquel on puisse être tenté de rapporter le Guacharo, est celui des Engoulevents. L'habitude de se cacher pendant le jour, la couleur du plumage, et le bec fendu

(1) *Diction. univ. d'Hist. nat.*, par d'Orbigny.

jusqu'au delà des yeux, sont communs au Guacharo et au *Caprimulgus;* ces rapports sont les seuls que ces Oiseaux présentent. Ils diffèrent, d'ailleurs, par tous les caractères qui ont servi jusqu'à ce jour aux ornithologistes à constituer des genres. Le *Caprimulgus* a le bec extraordinairement petit, horizontalement aplati, presque caché sous les plumes qui couvrent la face, et dépourvu de dentelures. Le Guacharo se distingue, au contraire, par un bec très-grand, nu jusqu'à la base, et garni, par-dessous, de deux dents qui sont éloignées l'une de l'autre. Les narines du *Caprimulgus* sont deux tubes divergents situés sur la base du bec; celles du Guacharo sont placées vers le milieu; elles sont triangulaires et nues. Dans le *Caprimulgus,* les doigts du pied sont réunis par une membrane le long des premières phalanges. Le Guacharo, au contraire, a les doigts fendus comme les Oiseaux de proie nocturnes; dont il diffère d'ailleurs entièrement par la forme des ongles, qui sont à peine arqués... Il est intéressant de comparer, dans les Passereaux, la force du bec à la faiblesse des pieds. Ce contraste si remarquable se retrouve dans le Guacharo comme dans le Corbeau et le Céphaloptère. Je n'insisterai pas sur la dentelure du doigt du milieu, parce qu'elle manque au *Caprimulgus grandis* de Cayenne et aux espèces d'Afrique figurées par Le Vaillant. La forme de la tête est beaucoup plus aplatie dans l'Engoulevent que dans le Guacharo. Leur physionomie diffère essentiellement, et certes, dans aucune langue, le nom de Crapaud volant n'aurait été donné au *Steatornis.*

Le *Caprimulgus* a un petit cri plaintif qu'il fait entendre assez rarement; le Guacharo a la voix rauque et aiguë comme le Corbeau et la Pie-Grièche, ce qui prouve une grande différence dans la conformation du larynx. Le *Caprimulgus* se nourrit d'Insectes, de Lépidoptères et de Coléoptères lamellicornes. Le Guacharo, au contraire, recherche des fruits très-durs, comme font plusieurs espèces de Corbeaux, par exemple, le *Corvus glandarius* (Geai) et le *Corvus caryocatactes* ou CasseNoix. L'organisation des becs ferait deviner ces différences dans les mœurs, lors même que l'on ne connaîtrait par la nourriture du Guacharo, par le nombre de fruits durs et de péricarpes osseux qui sont disséminés dans la caverne de Caripe, et que l'on trouve dans le jabot des petits lorsqu'on les tue.

Ces observations suffisent sans doute pour prouver que, d'après son organisation et son régime, le Guacharo de la caverne de Caripe diffère autant du *Caprimulgus* que celui-ci des Oiseaux de proie nocturnes. Le Guacharo, par la forme de son corps, le volume de sa voix extraordinairement aiguë, sa nourriture, sa prédilection pour les grottes et les rochers, se rapproche plutôt du Choucas des Alpes (*Corvus pyrrhocorax*), que M. Labillardière a retrouvé sur le sommet du Liban, et que l'on désigne aussi sous le nom de Corbeau de nuit. On serait presque tenté de dire que c'est un Choucas ou Pyrrhocorax nocturne, qui a le plumage des Engoulevents. Mais, dans une classification qui se fonde sur la structure du bec et des doigts du pied, le Guacharo doit être placé également loin des Engoulevents et des Choucas, parmi les Passereaux dentirostes, où nous trouvons déjà le genre *Procnias*, qui a également le bec fendu jusqu'à l'œil. Lorsqu'on réfléchit sur l'affinité entre *Procnias* et *Hirundo*, de même que sur la direction du pouce dans le Guacharo et les Martinets, on reconnaît avec satisfaction l'enchaînement de plusieurs groupes qui paraissent, au premier abord, assez éloignés les uns des autres.

Le Guacharo fuit la clarté du jour, ses grands yeux en sont éblouis. Il sort pendant la nuit, surtout d'abord après le coucher du soleil, quoique le crépuscule soit presque nul sous cette latitude. Buffon observe que, dans nos climats, les Oiseaux que l'on appelle nocturnes sont plutôt des *Oiseaux de crépuscule*, et qu'ils ne chassent guère dans les nuits très-obscures. Cette observation très-juste avait déjà été consignée par Aristote, dans le neuvième livre de son *Histoire des animaux;* elle se trouve confirmée, dans le nouveau monde, par les habitudes des Guacharos. Les Indiens Chaymas m'ont affirmé que, dans ces régions montueuses, on les rencontrait surtout par un beau clair de lune; et ce fait doit nous étonner d'autant moins, que la clarté de la lune, même à l'époque de son opposition, est encore trois cent mille fois plus faible que la lumière du soleil. D'ailleurs, les Oiseaux dont les yeux offrent en général des modifications si diverses dans l'organisation du peigne ou de la bourse noire, dans la transparence plus ou moins grande de la membrane clignotante et le mouvement presque spontané de l'iris, peuvent s'habituer à des alternatives bien brusques de lumière et d'obscurité. On a vu des Chouettes chasser en plein jour; et beaucoup d'Oiseaux, qui ne sont pas nocturnes, couvent leurs œufs et nourrissent leurs petits, comme les Rongeurs et les Serpents, dans les plus grandes ténèbres. Je me bornerai à citer l'Hirondelle de rivage (*Hirundo rivaria*) et la Corneille de nos Alpes (*Corvus pyrrhocorax*), qui, semblables au Guacharo de la ca-

verne de Caripe, nichent dans des grottes souterraines. (De Humboldt, *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée*, 2e vol. p. 139, 1833.)

Il est difficile, dit ailleurs l'illustre voyageur, de se former une idée du bruit épouvantable que des milliers de ces Oiseaux font dans la partie obscure de la caverne. On ne peut le comparer qu'au bruit de nos Corneilles, qui, dans les forêts de sapins du Nord, vivent en société, et construisent leurs nids sur des arbres dont les cimes se touchent. Les sons aigus et perçants des Guacharos se réfléchissent contre les voûtes des rochers, et l'écho les répète au fond de la caverne. Les Indiens nous montraient les nids de ces Oiseaux, en fixant des torches au bout d'une longue perche. Ces nids se trouvaient à cinquante ou soixante pieds de hauteur au-dessus de nos têtes, dans des trous en forme d'entonnoirs, dont le plafond de la grotte est criblé. Le bruit augmente à mesure que l'on avance, et que les Oiseaux sont effrayés par la lumière que répandent les torches de copal. Lorsqu'il cessait pendant quelques minutes autour de nous, on entendait de loin les cris plaintifs des Oiseaux nichés dans d'autres embranchements de la caverne. On aurait dit que ces bandes se répondaient alternativement.

Les Indiens entrent dans la Cuéva del Guacharo une fois par an, vers la fête de Saint-Jean, armés de perches, au moyen desquelles ils détruisent la majeure partie des nids. On tue, à cette époque, plusieurs milliers d'Oiseaux, et les vieux, comme pour défendre leurs couvées, planent autour de la tête des Indiens, en poussant des cris horribles. Les jeunes, qui tombent à terre, sont éventrés sur-le-champ. Leur péritoine est fortement chargé de graisse, et une couche adipeuse se prolonge depuis l'abdomen jusqu'à l'anus, en formant une espèce de pelote entre les jambes de l'Oiseau. Cette abondance de graisse dans des animaux frugivores, non exposés à la lumière, et faisant très-peu de mouvements musculaires, rappelle ce que l'on a observé depuis longtemps dans l'engraissement des Oies et des Bœufs. On sait combien l'obscurité et le repos favorisent cette opération. Les Oiseaux nocturnes de l'Europe sont maigres, parce qu'au lieu de se nourrir de fruits, comme le Guacharo, ils vivent du produit peu abondant de leur chasse. A l'époque que l'on appelle vulgairement à Caripe la *récolte de l'huile* (*la coseeha de la manteca*), les Indiens construisent des cases en feuilles de palmier près de l'entrée et dans le vestibule même de la caverne. Nous en vîmes encore quelques restes. C'est là qu'à un feu de broussailles on fait fondre et découler, dans des pots d'argile, la graisse des jeunes Oiseaux récemment tués. Cette graisse est connue sous le nom de beurre ou d'huile (*manteca* ou *aceite*) du Guacharo; elle est à demi liquide, transparente et inodore. Sa pureté est telle, qu'on la conserve au delà d'un an, sans qu'elle devienne rance. Au couvent de Caripe et dans la cuisine des moines, on n'employait d'autre huile que celle de la caverne, et jamais nous n'avons observé qu'elle donnât aux mets un goût ou une odeur désagréables.

La quantité récoltée de cette huile ne répond guère au carnage que les Indiens font annuellement dans la grotte. Il paraît que l'on ne recueille pas au delà de cent cinquante à cent soixante bouteilles (de soixante pouces cube chacune) de *manteca* bien pure; le reste, moins transparent, est conservé dans de grands vases de terre. Cette branche de l'industrie des indigènes rappelle la récolte de l'huile de Pigeon, dont on retirait autrefois, en Caroline, quelques milliers de barriques. A Caripe, l'usage de l'huile de Guacharos est très-ancien, et les missionnaires n'ont fait que régulariser la méthode de l'extraire ..

La race des Guacharos serait éteinte depuis longtemps si plusieurs circonstances n'en favorisaient pas la conservation. Les indigènes, retenus par leurs idées superstitieuses, n'ont souvent pas le courage de pénétrer bien avant dans la grotte. Il paraît aussi que des Oiseaux de la même espèce habitent des cavernes voisines qui sont trop étroites pour être accessibles à l'homme. Peut-être la grande caverne se repeuple-t-elle de colonies qui abandonnent ces petites grottes; car les missionnaires nous ont assuré que jusqu'ici on n'observe pas que le nombre des Oiseaux ait diminué sensiblement. On a envoyé de jeunes Guacharos au port de Cumana; ils y ont vécu plusieurs jours sans prendre aucune nourriture, les graines qu'on leur offrait n'étant point de leur goût. Lorsque dans la caverne on ouvre le jabot et l'estomac des jeunes Oiseaux, les naturels y trouvent toutes sortes de fruits durs et secs qui fournissent, sous le nom bizarre de graine ou *semilla del Guacharo*, un remède très-célèbre contre les fièvres intermittentes. Ce sont les vieux Oiseaux qui portent ces graines à leurs petits. On les ramasse soigneusement pour les envoyer aux malades, à Cariaco et dans d'autres endroits fiévreux des basses régions...

Fig. 1. — Petite Charbonnière et Nonnette.

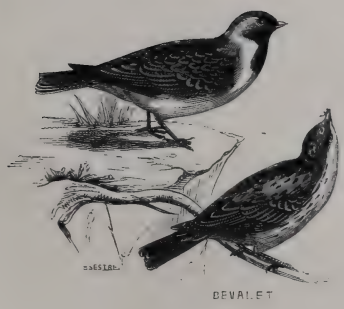


Fig. 2. — Bruent montain.

Nous avions eu beaucoup de peine à persuader aux Indiens de dépasser la partie antérieure de la grotte, la seule qu'ils fréquentent annuellement pour recueillir de la graisse. Il fallut toute l'autorité de *los padres* pour les faire avancer jusqu'à l'endroit où le sol s'élève brusquement avec une inclinaison de soixante degrés, et où le torrent forme une petite cascade souterraine. Les indigènes attachent des idées mystiques à cet antre habité par des Oiseaux nocturnes. Ils croient que les âmes de leurs ancêtres séjournent au fond de la caverne. L'homme, disent-ils, doit craindre des lieux qui ne sont éclairés ni par le soleil (*zis*), ni par la lune (*nuna*). Aller rejoindre les Guacharos, c'est rejoindre ses pères, c'est mourir. Aussi, les magiciens (*piaches*) et les empoisonneurs (*imorons*) font leurs jongleries nocturnes à l'entrée de la caverne, pour conjurer le chef des mauvais esprits, *Ivorokiamo*. C'est ainsi que se ressemblent, dans tous les climats, les premières fictions des peuples, celles surtout qui tiennent à deux principes gouvernant le monde, au séjour des âmes après la mort, au bonheur des justes et à la punition des coupables. Les langues les plus différentes et les plus grossières offrent un certain nombre d'images qui sont les mêmes, parce qu'elles ont leur source dans la nature de notre intelligence et de nos sensations. Les ténèbres se lient partout à l'idée de la mort. La grotte de Caripe est le Tartare des Grecs, et les Guacharos, qui planent au-dessus du torrent en poussant des cris plaintifs, rappellent les Oiseaux stygiens...

Nous avions déchargé nos fusils comme au hasard, partout où les cris des Oiseaux nocturnes et le battement de leurs ailes faisaient soupçonner qu'un grand nombre de nids étaient réunis. Après plusieurs tentatives inutiles, M. Bonpland réussit à tuer deux Guacharos qui, éblouis par la lumière des torches, semblaient nous poursuivre. Cette circonstance me procura le moyen de dessiner cet Oiseau, qui, jusqu'ici, est resté inconnu aux naturalistes...

Nous marchâmes dans une boue épaisse (mélange de silice, d'alumine et de *detritus* végétal) jusqu'à un endroit où nous vîmes avec étonnement les progrès de la végétation souterraine. Les fruits que les Oiseaux portent dans la grotte pour nourrir leurs petits germent partout où ils peuvent se fixer dans le terrain qui couvre les incrustations calcaires. Des tiges étiolées et munies de quelques rudiments de feuilles avaient jusqu'à deux pieds de hauteur. Il était impossible de reconnaître spécifiquement les plantes, dont la forme, la couleur et tout le port, avaient été changés par l'absence de lumière. Ces traces de l'organisation au milieu des ténèbres frappaient vivement la curiosité des naturels, d'ailleurs si stupides et si difficiles à émouvoir. Ils les examinaient dans ce recueillement silencieux que leur inspire un lieu qu'ils semblent redouter. On aurait dit que ces végétaux souterrains, pâles et défigurés, leur paraissaient des fantômes bannis de la surface de la terre. Quant à moi, ils me rappelaient une des époques les plus heureuses de ma première jeunesse, un long séjour dans les mines de Freiberg, où je fis des expériences sur les effets de l'étiolement, très-différent selon que l'air est pur ou surchargé d'hydrogène et d'azote.

Les missionnaires, malgré leur autorité, ne purent obtenir des Indiens de pénétrer plus loin dans la caverne. A mesure que la voûte du souterrain s'abaissait, les cris des Guacharos devinrent plus perçants. Il fallut céder à la pusillanimité de nos guides, et retourner sur nos pas ..

Arrivés enfin à l'ouverture, assis au bord du ruisseau, nous nous reposâmes de nos fatigues. Nous étions bien aises de ne plus entendre les cris rauques des Oiseaux, et de quitter un lieu où les ténèbres n'offrent guère le charme du silence et de la tranquillité. Nous avions de la peine à nous persuader que le nom de la grotte de Caripe ait pu rester jusqu'alors entièrement inconnu en Europe. Les Guacharos seuls auraient suffit pour la rendre célèbre. Hors les montagnes de Caripe et de Cumanacoa, on n'a jusqu'ici découvert nulle part de ces Oiseaux nocturnes. (De Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent;* relation historique, tom. Ier, liv. 3, chap. vii, p. 409, 1814.)

La science était donc réduite à la seule description de M. De Humboldt, et ne possédait pas même, comme pour le Dronte, un bec et un pied de Guacharo, pour fixer l'incertitude des naturalistes. En effet, en 1821, M. Dumont de Sainte-Croix (1) réclamait, pour isoler les Guacharos des Engoulevents, une figure et des caractères plus précis et plus distincts. En 1831, M. Lesson (2) ne doutait pas

(1) *Traité d'Ornithologie*, p. 265.

(2) *Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. XX.

que ce ne fût d'un grand Ibijau que M. De Humboldt s'était servi pour créer son genre *Steatornis*. Parmi tant de voyages scientifiques, entrepris pendant vingt ans, aucun n'avait éclairé la question.

Tel était l'état de la science à l'égard de cet Oiseau curieux, dit M. Lherminier, quand, en 1831, j'eus, pour la première fois, connaissance du Guacharo, en parcourant la relation historique du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, monument à jamais immortel du savoir le plus profond et le plus varié. Ambitionner la possession de cet Oiseau, et tout mettre en œuvre pour l'obtenir, ne fut qu'un pour moi. Mes premiers essais ne furent pas heureux. Des tentatives faites par la voie des étrangers restèrent sans résultats. Mon argent fut gardé, mes lettres ne reçurent point de réponse. L'an passé (1833), à pareille époque, un voyageur que j'expédiai en Colombie, avec l'unique mission d'y chercher le Guacharo, fut arrêté à l'île de la Marguerite, par la crainte des troubles politiques qui agitaient la côte ferme. Il revint, après m'avoir dépensé beaucoup d'argent; et, trompé par la ressemblance des noms, il m'apporta pour tout dédommagement, au lieu du Guacharo que j'attendais, un Guacharaca ou Katraca, *Phasianus mot-mot*, Linné; *Penelope Parrakoua*, Temminck, que je possédais déjà vivant dans ma basse-cour.

Enfin, cette année, 1834, j'ai été plus heureux, et, grâce à la persévérance dont je m'applaudis à présent et à l'obligeance active de M. Grisel, colonel français au service de la Colombie, et résidant à Maturin, j'ai eu le bonheur d'obtenir, le 15 mai dernier, trois Guacharos tués dans la caverne de Caripe, et j'en attends encore de jeunes et de vieux, pris à la Saint-Jean, grande époque de la chasse annuelle que font à ces Oiseaux les Indiens du voisinage. (*Lettre du* 18 *juin* 1834, *Nouvelles Annales du Muséum*, 1834, t. III.)

En effet, en 1834, l'Académie reçut de M. Lherminier un Guacharo conservé dans l'alcool avec un Mémoire renfermant la description de l'Oiseau et des considérations sur la place qu'il convenait de lui assigner dans le cadre ornithologique, Mémoire qui fut l'objet d'un rapport rédigé par MM. De Blainville et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, lu dans la séance du 6 octobre 1834, Mémoire dont nous extrayons le passage suivant :

« Plus robuste que les Engoulevents, les Podarges et les Ibijaux, plus fortement constitué qu'eux dans toutes ses parties, le Guacharo se rapproche par son faciès, son port, etc., des Oiseaux de proie et des nocturnes surtout, dont il a quelques habitudes, mais en s'éloignant complétement d'eux par son régime, s'il est bien constant qu'il use exclusivement d'aliments végétaux. Je n'ai pas encore pu décider cette question, parce que les deux Oiseaux que j'ai étudiés, tués probablement le jour, et longtemps après le dernier repas, avaient le gésier et l'intestin complétement vides, et ne m'ont offert aucune donnée sur la nature de leur subsistance. Abstraction faite de la force du bec, il serait difficile de ne pas croire, *a priori*, que le Guacharo est insectivore, car son tube digestif ressemble beaucoup à celui des Engoulevents et des Ibijaux, et Dieu sait s'ils sont frugivores! Quant à ses pieds, ils ont quelques rapports avec ceux des Chéiroptères et des Martinets, et sont de nature à lui permettre de s'accrocher aux parois des cavités qui lui servent d'abri, et à grimper dans son nid. Mis sur un plan horizontal, je doute qu'il puisse s'envoler, tant son tarse est court. »

M. Lherminier, ainsi qu'on vient de le voir, a été conduit à supposer que le Guacharo, qui ressemble aux Engoulevents par ses habitudes nocturnes, par ses formes générales et par la distribution des couleurs de sa robe, s'en rapprochait encore par son régime alimentaire; cependant, comme M. De Humboldt assurait qu'on ne voit pas les adultes faire la chasse aux Insectes, et qu'au contraire on trouve souvent le gésier des jeunes que l'on prend au nid encore plein de noyaux de fruits, M. Lherminier pensa qu'il était nécessaire d'obtenir de nouveaux renseignements sur les mœurs de cet Oiseau, et il envoya en conséquence une seconde fois à Caripe une personne chargée de recueillir des observations et de se procurer des individus à différents états de développement. Cette expédition n'eut pas tout le succès qu'il en avait espéré; cependant il obtint de très-jeunes animaux et put se convaincre que, dans ce genre d'Oiseaux, l'ossification du sternum suit la même marche que dans le genre des Engoulevents. Bientôt après il profita du voyage qu'un de ses amis, M. Daniel Bauperthuy, faisait dans la province de Cumana pour renouveler des tentatives, qui, cette fois, furent plus heureuses. De deux Guacharos adultes qu'il se procura par ce moyen, il en envoya un à l'Académie pour être déposé ensuite dans les galeries du Muséum, où il figure aujourd'hui.

Les jeunes Guacharos ont le même plumage que les adultes; ils sont également remarquables par l'ampleur du conduit digestif, par l'égalité du volume des deux lobes du foie et le développement

de la vésicule biliaire, qui est, de même que les canaux excréteurs, distendue par une bile très-abondante. Le gésier était vide chez la plupart des individus que M. Lherminier a pu observer. Chez quelques-uns seulement il y a trouvé des noyaux de fruits; chez aucun il n'a pu rencontrer le moindre vestige d'Insectes; ainsi l'opinion de M. De Humboldt, relativement au genre de vie de ces Oiseaux, est maintenant confirmée par des observations directes.

M. De Humboldt avait encore annoncé qu'on ne parvenait pas à élever les jeunes Guacharos pris au nid, et la vérité de cette assertion est de même constatée par les résultats des essais qu'a faits M. de Bauperthuy. « Je me suis procuré, dit cet observateur, dix jeunes Oiseaux, et, malgré tous les soins que j'en ai pris, huit sont morts dans le cours du second mois, deux seulement ont vécu jusqu'à la fin du troisième. La nourriture qui semblait leur convenir le mieux était la figue banane coupée par morceaux; ils la digéraient bien dans les premiers temps, mais plus tard cet aliment traversait le canal intestinal presque sans subir d'altération. L'animal n'ouvre point le bec pour demander la pâture, et il est toujours nécessaire de la lui entonner.

Observé à l'état de captivité, le jeune Guacharo est triste et se tient habituellement la queue relevée et le bec à terre. Quand on l'approche, il recule dans cette position et présente alors quelque chose de l'aspect repoussant du Crapaud. Si on le touche, il pousse des cris aigus d'un effet très-désagréable, mais qu'on a eu tort de comparer à ceux du Chat.

Pendant le jour il cherche les lieux sombres et s'y tient coi; vers le soir il semble sortir de cette apathie et parcourt sa prison en criant et en agitant les ailes. Un de ceux que j'élevais, ajoute M. Bauperthuy s'échappa vers cette époque de la journée, et j'eus alors occasion de le voir voler facilement et en planant au-dessus des savanes. A la fin il s'abattit et fut repris par les enfants. A l'approche du Chien, le jeune Guacharo s'effraye, mais il ne se jette point sur le dos pour se défendre, comme font les Chouettes; il se sert du bec quand on l'agace. Je ne l'ai point vu chercher à grimper; quand il marche, c'est avec difficulté et en imprimant à son corps des mouvements latéraux.

Son œil est noir et ne paraît pas beaucoup plus grand que celui d'une Poule. Son corps exhale une odeur désagréable, comparable à celle des Pétrels. La chair des Guacharos est maigre et coriace; celle des jeunes est grasse, tendre et d'une saveur qui est à peu près la même que celle du Pigeonneau. La graisse qui garnit leur abdomen est excessivement abondante et si fluide, qu'elle transsude quand on la manie. Fondue à un feu doux et légèrement salée, puis renfermée dans une calebasse bien bouchée, cette graisse, après trois mois, était encore parfaitement limpide et inodore. Son goût était celui de la graisse de jambon, mais avec quelque chose de plus fin et de plus délicat.

Quant aux graines qu'on trouve dans le gésier de jeunes Guacharos pris au nid, graines auxquelles les Indiens du voisinage attribuent, comme on le sait, de grandes vertus médicinales, elles appartiennent à divers végétaux et particulièrement à un qu'on appelle dans le pays *mataca*. Ce sont des semences arrondies, du volume d'une noix muscade, d'une odeur aromatique, que l'animal rejette par régurgitation quand il les a dépouillées du péricarpe dont il se nourrit.

Les Indiens qui accompagnaient M. Bauperthuy dans son expédition lui apprirent que la caverne de Caripe n'est point le seul asile des Guacharos, et qu'on en trouve aussi dans d'autres cavernes situées vers le nord-est.

M. De Humboldt, dans sa visite à la caverne de Caripe, s'était avancé jusqu'à 472 mètres de l'ouverture, et serait allé plus loin si ses guides, retenus par des craintes superstitieuses, n'avaient menacé de l'abandonner. Aujourd'hui les Indiens, plus aguerris, consentent à accompagner les curieux bien au delà de ce point. M. Bauperthuy a parcouru avec eux une distance de plus de 1,200 mètres dans ce conduit souterrain sans en atteindre toutefois l'extrémité. Il avait été précédé de quelques mois par un officier italien, M. Codazzi, qui avait pénétré presque aussi loin. Ce dernier a publié dans un journal de Venezuela le récit très-détaillé de son expédition.....

Les deux voyageurs ont reconnu qu'au delà du point où s'est arrêté M. De Humboldt, la caverne perd sa régularité et se tapisse de stalactites, qui, dans certains endroits, ferment presque le passage. Dans des grottes latérales, situées à 550 mètres de l'ouverture, M. Codazzi a trouvé les Guacharos en troupes innombrables. (*Annales des Sciences naturelles*, 2e série, vol. VI, 1836.)

Depuis cette époque, en effet, le Guacharo a été retrouvé par MM. Justin Goudot et Roulin dans la province de Bogota.

Dans une lettre adressée en 1836 aux rédacteurs des *Annales des Sciences naturelles*, le dernier de ces voyageurs annonce que le Guacharo se trouve dans les diverses localités de cette province, et il indique un ravin profond, situé à peu de distance de la petite ville de Guadas, et l'arche du pont naturel de Pandi ou Icononzo.

M. De Humboldt, dont le nom se présente si fréquemment dans les diverses questions qui se lient à l'histoire de l'Amérique espagnole, est encore le premier qui ait indiqué la présence de ces Oiseaux crépusculaires au pont de Pandi; mais les circonstances défavorables dans lesquelles il les observa ne lui permirent pas de reconnaître dans les *Câcas* qui se mouvaient sous la voûte obscure du pont de Pandi les Guacharos qu'il s'était procurés à la caverne de Caripe, et qu'il avait pu examiner de près. J'ai été plus heureux, dit M. Roulin, et, au moment où j'ai visité le pont, il pénétrait sous la voûte assez de lumière pour que j'aie pu très-bien distinguer non-seulement les formes des Oiseaux, mais encore leur couleur et jusqu'à leurs taches. J'ai eu occasion, en outre, de voir un de ces animaux qui avait été cloué sur une porte, comme chez nous on cloue les Chouettes.

M. Roulin a appris des habitants de Pandi que tous les soirs les Câcas sortaient en grande troupe de leur retraite et s'envolaient vers une forêt voisine chercher les fruits dont ils se nourrissent. Il ne paraît pas qu'à Pandi on recherche les jeunes Câcas pour les manger et faire usage de leur graisse, comme on le fait pour les Guacharos de Caripe; mais cela tient sans doute uniquement à ce que la situation de leurs nids les protége, car dans une autre localité, distante de celle-ci d'une vingtaine de lieues, dans la paroisse de Quebrada Honda (arrondissement de Guadas), on va chercher les jeunes Câcas et on en détruit beaucoup chaque année. Dans ce dernier lieu, les Oiseaux n'habitent plus une voûte, mais seulement un ravin dont la profondeur est assez grande pour qu'ils y trouvent l'obscurité qu'ils recherchent.

D'après les renseignements qui ont été fournis à M. Roulin, il paraîtrait que le Guacharo se trouve dans d'autres lieux situés plus au sud; mais il pense qu'on pourrait avoir confondu cette espèce avec une autre, qui appartient à la famille des Engoulevents. (*Annales des Sciences naturelles*, 1836, tom. VI, 2e série, p. 115.)

Enfin, des observations anatomiques faites par M. Lherminier sur les divers individus qu'il a eu occasion d'étudier, il résulte que le Guacharo a l'appareil sternal des Engoulevents, « sauf quelques modifications de détails, telles que la force de la clavicule et la hauteur plus grande de ses faces; des omoplates plus allongées; un sternum moins renversé dans son bord postérieur, etc. » et que, comme eux, il n'a pas de jabot, mais seulement un ventricule succenturié et un gésier de médiocre épaisseur, avec deux cœcums assez longs à la fin d'un intestin assez large et court.

Quoique toutes les recherches faites pour constater le genre de nourriture propre au Guacharo n'aient encore démontré, soit dans son estomac, soit dans ses déglutitions, que des débris de végétaux, nous n'hésitons pas à croire qu'il ne soit en même temps au moins insectivore, et que le temps, à la longue, viendra confirmer nos prévisions à cet égard : ces prévisions, nous les fondons sur la présence de longs poils à la base supérieure du bec et des narines de cet Oiseau: ces poils sont, en général, l'indice le plus certain des habitudes insectivores d'un Oiseau; et, pour que cet indice fût trompeur en ce qui concerne le Guacharo, il faudrait supposer une exception dont rien jusqu'à présent n'est venu confirmer l'existence.

Tous les auteurs qui ont parlé du *Steatornis*, depuis le célèbre De Humboldt, ont été unanimement d'accord à le regarder comme le lien le plus naturel entre les Oiseaux de nuit et les Passereaux. Et en cela nous pensons qu'ils ont été séduits plutôt par l'amour de la nouveauté et l'étrangeté de ce genre si singulier dans la série que convaincus par un examen approfondi de ses caractères. Et c'est, en partant de cette donnée, ou plutôt de cette idée préconçue, que, dans la composition de la tribu des Fissirostres, ceux qui les placent à la suite, immédiatement, des Strigidés, en sont arrivés à donner au Stéatornis le premier rang sur les Caprimulginés et les Podarginés.

Et cependant, si l'on fait la part des caractères similaires du Stéatornis avec les Strigidés, et celle de ses caractères différentiels, on verra que la somme des derniers l'emporte de beaucoup sur celle des premiers.

Ainsi, rapports:

1° Plumage d'un brun roussâtre uniforme, mais marbré et grivelé de noir peu tranché, pointillé de rares taches oculaires blanches, plus longues sur les rémiges et sur les couvertures;

2° Bec corné, à mandibule supérieure fortement crochue et dentelée, garnie à sa base de poils qui la dépassent et la garnissent;

3° Habitudes crépusculaires, dans le fond des grandes crevasses ou des précipices des rochers de l'Amérique du Sud; non carnivores.

Différences:

1° Plumage rigide et non moelleux;

2° Absence de cire;

3° Narines latérales, médianes, ovalaires, percées dans un tube formé aux dépens de la substance cornée du bec et dessinant par son relief une strie longitudinale parallèle à la commissure, et remontant en s'élargissant vers la base supérieure, s'évasant à sa base, mais dépassée et recouverte elle-même par l'évasement plus grand en cette partie de la mandibule inférieure, qui, dans tout le reste de son parcours jusqu'à la pointe, n'en continue pas moins d'être recouverte normalement par la mandibule supérieure; bec plus large que haut, ayant $0^m,03$ de largeur à sa base et $0^m,028$ de hauteur au niveau du front;

4° Ailes aiguës, la troisième rémige la plus longue de toutes; queue allongée et arrondie;

5° Tarses dénudés au-dessus du genou, sans aucune écaille jusqu'aux pieds et parsemés seulement de quelques poils rares sur une peau membraneuse et charnue; les doigts seulement ayant quelques plaques squameuses;

6° Doigts du double plus longs que le tarse, celui-ci ayant $0^m,01$ seulement de hauteur, le doigt médian, $0^m,025$ de longueur, y compris l'ongle, $0^m,04$; les trois doigts antérieurs fissiles et séparés dès leur base; pouce fort et robuste, de la longueur à peine du tarse et placé sur le même plan que les doigts, mais comprimés et rapprochés les uns des autres, de manière à former une main et ayant par conséquent une tendance à se porter en avant; ongles comprimés, longs et crochus.

7° Nourriture exclusivement granivore.

Ces différences, réunies à la similitude de la conformation du pied avec celui des Martinets, doivent certainement faire pencher à rapprocher le Stéatornis de ces derniers et à l'isoler entièrement des Strigidés. C'est une conclusion vers laquelle semble également incliner M. Joh. Müller, dans un excellent Mémoire sur l'anatomie du Stéatornis, lu à l'Académie de Berlin le 13 mai 1841, et inséré dans *Arch. für Anatom. phys. von* Müller, 1842.

GENRE UNIQUE. — GUACHARO. *STEATORNIS*. (De Humboldt.)

Στεατος ou στεατων, graisseux ou gras; ορνις, oiseaux.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-fendu, très-large à sa base et pourvu de quelques poils roides qui se portent sur les narines; assez robuste et solide dans son étui corné; mandibule supérieure courbée dès la racine prismatique, à dos arqué et subtranchant, terminé par un crochet aigu avec une dent bien marquée à son origine marginale; mandibule inférieure dilatée en arrière, et débordant en ce sens la supérieure, en est recouverte en avant et comme tronquée à son extrémité, ou taillée en biseau creux pour recevoir le crochet; narines ovales, obliques, assez grandes, médio-latérales, entièrement et largement ouvertes, sans trace d'opercule (mais prenant naissance dans une espèce de tube en relief dont les sillons latéraux correspondent à la naissance de la dent ou croc mandibulaire).

Ailes fort grandes, surtout par l'étendue de la main, car le bras est assez court; bordées de pennes très-longues, dont dix à la main et dix à l'avant-bras : les pennes rectrices (ou primaires) constituent une aile presque aiguë ou subarrondie, la troisième et la quatrième étant les plus longues.

Queue pourvue de cinq paires de pennes longues, subégales, et par conséquent subarrondies.

Tarse à peine aussi long que le doigt médian, couvert d'une sorte de cuir, sans traces de dispositions squameuses; les doigts, au nombre de quatre (dont trois devant et un derrière), également peu allongés (le pouce le plus court, placé sur le même plan que les doigts et versatile), sont entièrement

libres à leur base et armés d'ongles forts, arqués, assez aigus (comprimés), sans élargissement et sans dentelures au côté interne du doigt médian, l'externe un peu plus long que l'interne.

Fig. 132. — *Steatornis Caripensis.*

Le corps du Guacharo n'excède guère en grosseur celui du Pigeon ; sa forme générale est assez ramassée et peu élégante, la tête étant grosse, triangulaire, élargie en arrière et prolongée en avant par un bec très-fendu (et aplatie ou déprimée); les yeux sont de grandeur médiocre; les oreilles

Fig. 133. — *Steatornis Caripensis.*

sont assez petites, étroites et verticales. La langue est adhérente, en fer de flèche bordée. (Lherminier, *Annales des Sciences naturelles*, 2e série, 1836, tom. VI.)

Ce genre se compose de l'espèce unique que nous figurons, et dont nous donnons la description.

GUACHARO DE CARIPE. *STEATORNIS CARIPENSIS.* (De Humboldt.)

Fond du plumage roux-marron mêlé de brun à reflets verdâtres, barré, piqueté et vermiculé de noir plus ou moins foncé, marqué de taches blanches de forme et de grandeur variées, petites, cordiformes ou rhomboïdales à la tête, au cou, sur les parties inférieures. Ces taches sont demi-rondes ou triangulaires, plus grandes, plus clair-semées sur les ailes et la queue, où elles s'observent sur les tectrices alaires, sur les première, deuxième, troisième, quatrième, onzième et douzième rémiges et, à la queue, sur la première rectrice, en formant, sur la rangée externe des barbes de chaque plume, cinq à six marques également espacées et disposées en série longitudinale ; elles manquent ou sont moins prononcées sur les autres plumes principales. Le barré noir de la queue est plus large qu'aux ailes; le bas du cou, le dos et les autres parties inférieures sont plus pâles que le reste du plumage, qui a moins de moelleux que celui des Chouettes et des Engoulevents. Bec gris rougeâtre (Lherminier, *Nouvelles Annales du Muséum*, 1834, tom. 3.)

Longueur totale, 0m,45 à 0m,46.

DEUXIÈME TRIBU. — HIRUNDINIDÉS.

On a vu que les Engoulevents (Caprimulgidés) n'étaient, pour ainsi dire, que des Hirondelles de nuit, et qu'ils ne différaient essentiellement des véritables Hirondelles que par la trop grande sensibilité de leurs yeux, qui en fait des Oiseaux nocturnes, et par l'influence que ce vice premier a pu avoir sur leurs habitudes et leur conformation. En effet, les Hirondelles (Hirundinidés) ont beaucoup de ressemblance avec les Engoulevents, comme je l'ai déjà dit.

Toutes ont le bec et le gosier larges ; toutes ont les pieds courts et de longues ailes, la tête aplatie et presque point de cou. Toutes vivent d'Insectes qu'elles happent en volant ; mais elles n'ont point de barbes autour du bec ni l'ongle du doigt du milieu dentelé ; leur queue a deux pennes de plus, et elle est fourchue dans la plupart des espèces : je dis la plupart, vu que l'on connaît des Hirondelles à queue carrée, par exemple celles de la Martinique.

Fig. 134. — Hirondelle (Cotyle) de rivage.

Quoi qu'il en soit, m'attachant ici principalement aux différences les plus apparentes qui se trouvent entre ces deux familles d'Oiseaux, je remarque 1° qu'en général les Hirondelles sont beaucoup moins grosses que les Engoulevents : la plus grande de celles-là n'est guère plus grande que le plus petit de ces derniers, et elle est deux ou trois fois moins grande que le plus grand ;

2° Je remarque, ensuite, que, quoique les couleurs des Hirondelles soient à peu près les mêmes que celles des Engoulevents, et se réduisent à du noir, du brun, du gris, du blanc et du roux, cependant leur plumage est tout différent, non-seulement parce que ces couleurs sont distribuées par plus grandes masses, moins brouillées, et qu'elles tranchent plus nettement l'une sur l'autre, mais encore parce qu'elles sont changeantes et se multiplient par le jeu des divers reflets que l'on y voit briller et disparaître tour à tour à chaque mouvement de l'œil ou de l'objet ;

3° Quoique ces deux genres d'Oiseaux se nourrissent d'Insectes ailés qu'ils attrapent au vol, ils ont cependant chacun leur manière de les attraper, et une manière assez différente. Les Engoulevents, comme je l'ai dit, vont à leur rencontre en ouvrant leur large gosier, et les Phalènes qui

donnent dedans s'y trouvent prises à une espèce de glu, de salive visqueuse dont l'intérieur du bec est enduit, au lieu que nos Hirondelles et nos Martinets n'ouvrent le bec que pour saisir les Insectes et le ferment d'un effort si brusque, qu'il en résulte une espèce de craquement. Nous verrons encore d'autres différences à cet égard entre les Hirondelles et les Martinets, lorsque nous ferons l'histoire particulière de chacun de ces Oiseaux;

4° Les Hirondelles ont les mœurs plus sociales que les Engoulevents; elles se réunissent souvent en troupes nombreuses, et paraissent même, en certaines circonstances, remplir les devoirs de la société, et se prêter un secours mutuel, par exemple lorsqu'il s'agit de construire le nid;

5° La plupart construisent ce nid avec grand soin; et, si quelques espèces pondent dans des trous de murailles ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre, elles font ou choisissent ces excavations assez profondes pour que leurs petits, venant à éclore, y soient en sûreté, et elles y portent tout ce qu'il faut pour qu'ils s'y trouvent à la fois mollement, chaudement et à leur aise,

6° Le vol de l'Hirondelle diffère en deux points principaux de celui de l'Engoulevent. Il n'est pas accompagné de ce bourdonnement sourd dont j'ai parlé dans l'histoire de ce dernier Oiseau, et cela résulte de ce qu'elle ne vole point comme lui le bec ouvert. Ensuite, quoiqu'elle ne paraisse pas avoir les ailes beaucoup plus longues ou plus fortes, ni par conséquent beaucoup plus habiles au mouvement, son vol est néanmoins beaucoup plus hardi, plus léger, plus soutenu, parce qu'elle a la vue bien meilleure, et que cela lui donne un grand avantage pour employer toute la force de ses ailes ; aussi le vol est-il son état naturel, je dirai presque son état nécessaire; elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du Faucon, mais elle est plus facile et plus libre; l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance : elle sent que l'air est son domaine; elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux Insectes voltigeants, et suit, avec une agilité souple, leur trace oblique ou tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'Oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements : toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore de mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole,

7° Les Hirondelles ne paraissent point appartenir à l'un des continents plus qu'à l'autre, et les espèces en sont répandues à peu près en nombre égal dans l'ancien et dans le nouveau. Les nôtres se trouvent en Norwége et au Japon, sur les côtes d'Égypte, celles de Guinée, et au cap de Bonne-Espérance. Eh! quel pays serait inaccessible à des Oiseaux qui volent si bien et voyagent avec tant de facilité? Mais il est rare qu'elles restent toute l'année dans le même climat. Les nôtres ne demeurent avec nous que pendant la belle saison; elles commencent à paraître vers l'équinoxe du printemps, et disparaissent peu après l'équinoxe d'automne.

Aristote, qui écrivait en Grèce, et Pline, qui le copiait en Italie, disent que les Hirondelles vont passer l'hiver dans des climats d'une température plus douce, lorsque ces climats ne sont pas fort éloignés, mais que, lorsqu'elles se trouvent à une grande distance de ces régions tempérées, elles restent pendant l'hiver dans leur pays natal, et prennent seulement la précaution de se cacher dans quelques gorges de montagnes bien exposées. Aristote ajoute qu'on en a trouvé beaucoup qui étaient ainsi recélées, et auxquelles il n'était pas resté une seule plume sur le corps. Cette opinion, accréditée par de grands noms, fondée sur des faits, était devenue populaire, au point que les poëtes y puisaient des sujets de comparaison; quelques observations modernes semblaient même la confirmer, et, si l'on s'en fût tenu là, il n'eût fallu que la restreindre pour la ramener au vrai... Aristote croyait, en effet, à l'occultation des Hirondelles et de quelques autres Oiseaux; en quoi il ne se trompait que dans la trop grande généralité de son assertion : Albert, Augustin Nyphus, Gaspar Heldelin, et quelques autres, ont assuré qu'on avait trouvé plusieurs fois, pendant l'hiver,

en Allemagne, des Hirondelles engourdies dans des arbres creux, et même dans leurs nids, ce qui n'est pas absolument impossible. Il est très-vrai aussi que l'on voit quelquefois, l'hiver, paraître des Hirondelles de rivage, de cheminée, etc., dans les temps doux; on en vit deux de la dernière espèce voltiger tout le jour dans les cours du château de Mayac, en Périgord, le 27 décembre 1775, par un vent de midi accompagné d'une petite pluie. J'ai sous les yeux un procès-verbal revêtu d'un grand nombre de signatures respectables qui attestent ce fait; et ce fait, qui confirme à quelques égards le sentiment d'Aristote sur l'occultation des Hirondelles, ne s'accorde point avec ce qu'ajoute ce philosophe, qu'elles sont alors sans plumes. On peut croire que les Hirondelles vues le 27 décembre en Périgord étaient ou des adultes dont la ponte avait été retardée, ou des jeunes qui, n'ayant pas eu l'aile assez forte pour voyager avec les autres, étaient restés en arrière, et, par une suite de hasards heureux, avaient rencontré une retraite, une exposition, et des nourritures convenables. Ce sont apparemment quelques exemples pareils, moins rares dans la Grèce que dans notre Europe septentrionale, qui auront donné lieu à l'hypothèse de l'occultation générale des Hirondelles, non-seulement de celles de fenêtre et de cheminée, mais encore de celles de rivage; car M. Klein prétend aussi que ces dernières restent engourdies dans leurs trous l'hiver; et il faut avouer que ce sont celles qui pourraient en être soupçonnées avec plus de vraisemblance, puisqu'à Malte, et même en France, elles paraissent assez souvent pendant l'hiver. M. de Buffon n'avait pas eu l'occasion d'en voir par lui-même dans cette saison; mais il les avait vues de l'œil de l'esprit; il avait jugé, d'après leur nature, que, s'il y avait une espèce d'Hirondelle sujette à l'engourdissement, ce devait être celle-ci. En effet, les Hirondelles de rivage craignent moins le froid que les autres, puisqu'elles se tiennent presque toujours sur les ruisseaux et les rivières. Selon toute apparence, elles ont aussi le sang moins chaud; les trous où elles pondent, où elles habitent, ressemblent beaucoup au domicile des animaux que l'on sait qui s'engourdissent. D'ailleurs, elles trouvent dans la terre des Insectes en toute saison; elles peuvent donc vivre au moins une partie de l'hiver dans un pays où les autres Hirondelles périraient faute de nourriture; encore faut-il bien se garder de faire de cette occultation une loi générale pour toute l'espèce, elle doit être restreinte à quelques individus seulement; c'est une conséquence qui résulte d'une observation faite en Angleterre au mois d'octobre 1757, et dirigée par M. Collinson; il ne se trouva pas une seule de ces Hirondelles dans une berge criblée de leurs trous, et que l'on fouilla très-exactement. La principale source des erreurs dans ce cas et dans beaucoup d'autres, c'est la facilité avec laquelle on se permet de tirer des conséquences générales de quelques faits particuliers et souvent mal vus. (Guéneau de Montbeillard, *Histoire naturelle des Oiseaux*.)

Renchérissant sur ce qu'Aristote avait avancé déjà trop généralement (relativement à l'occultation des Hirondelles pendant l'hiver), un évêque d'Upsal, nommé *Olaus Magnus* et un jésuite nommé Kircher, ont prétendu que, dans les pays septentrionaux, les pêcheurs tirent souvent dans leurs filets, avec le Poisson, des groupes d'Hirondelles pelotonnées, se tenant accrochées les unes aux autres, bec contre bec, pieds contre pieds, ailes contre ailes; que ces Oiseaux, transportés dans des poêles, se raniment assez vite, mais pour mourir bientôt après, et que celles-là seules conservent la vie après leur réveil, qui, éprouvant dans son temps l'influence de la belle saison, se dégourdissent insensiblement, quittent peu à peu le fond des lacs, reviennent sur l'eau et sont enfin rendues par la nature même, et avec toutes les gradations, à leur véritable élément. Ce fait, ou plutôt cette assertion, a été répétée, embellie, chargée de circonstances plus ou moins extraordinaires; et, comme s'il y eût manqué du merveilleux, on a ajouté que, vers le commencement de l'automne, ces Oiseaux venaient en foule se jeter dans les puits et dans les citernes. Je ne dissimulerai pas qu'un grand nombre d'écrivains et d'autres personnes recommandables par leur caractère ou par leur rang ont cru à ce phénomène. M. Linnæus lui-même a jugé à propos de lui donner une espèce de sanction en l'appuyant de toute l'autorité de son suffrage; seulement il l'a restreint à l'Hirondelle de fenêtre et à celle de cheminée, au lieu de le restreindre, comme il eût été plus naturel, à celle de rivage. D'autre part, le nombre des naturalistes qui n'y croient point est tout aussi considérable; et, s'il ne s'agissait que de compter ou de peser les opinions, ils balanceraient facilement le parti de l'affirmative; mais, par la force de leurs preuves, ils doivent, à mon avis, l'emporter de beaucoup. Je sais qu'il est quelquefois imprudent de vouloir juger d'un fait particulier d'après ce que nous appelons les lois générales de la nature; que ces lois, n'étant que des résultats de faits, ne méritent vraiment leur

nom que lorsqu'elles s'accordent avec tous les faits; mais il s'en faut bien que je regarde comme un fait le séjour des Hirondelles sous l'eau.

Après avoir donné les raisons de son incrédulité et avoir réduit à leur juste valeur des preuves dont on a voulu étayer ce paradoxe, le savant collaborateur de Buffon fait voir qu'il est contraire aux lois connues du mécanisme animal. En effet, dit-il, lorsqu'une fois un Quadrupède, un Oiseau, a commencé de respirer, et que le trou ovale qui faisait dans le fœtus la communication des deux ventricules du cœur est fermé, cet Oiseau, ce Quadrupède, ne peut cesser de respirer sans cesser de vivre, et certainement il ne peut respirer sous l'eau. Que l'on tente, ou plutôt que l'on renouvelle l'expérience, car elle a déjà été faite; que l'on essaye de tenir une Hirondelle sous l'eau pendant quinze jours, avec toutes les précautions indiquées, comme de lui mettre la tête sous l'aile, ou quelques brins d'herbe dans le bec, etc.; que l'on essaye seulement de la tenir enfermée dans une glacière, comme a fait M. De Buffon, elle ne s'engourdira pas, elle mourra, et dans la glacière, comme s'en est assuré M. De Buffon, et bien plus sûrement encore étant plongée sous l'eau, elle y mourra d'une mort réelle, à l'épreuve de tous les moyens employés avec succès contre la mort apparente des animaux noyés récemment : comment donc oserait-on se permettre de supposer que ces mêmes Oiseaux puissent vivre sous l'eau pendant six mois tout d'une haleine.....

En recherchant d'après les faits connus ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur populaire ou savante, j'ai pensé que parmi le grand nombre d'Hirondelles qui se rassemblent la nuit, dans les premiers et derniers temps de leur séjour, sur les joncs des étangs, et qui voltigent si fréquemment sur l'eau, il peut s'en noyer plusieurs par divers accidents faciles à imaginer; que des pêcheurs auront pu trouver dans leurs filets quelques-unes de ces Hirondelles noyées récemment; qu'ayant été portées dans un poêle, elles auront repris le mouvement sous leurs yeux; que de là on aura conclu trop vite et beaucoup trop généralement qu'en certain pays toutes les Hirondelles passaient leur quartier d'hiver sous l'eau; enfin, que des savants se seront appuyés d'un passage d'Aristote pour n'attribuer cette habitude qu'aux Hirondelles des contrées septentrionales, à cause de la distance des pays chauds où elles pourraient trouver la température et la nourriture qui leur conviennent, comme si une distance de quatre ou cinq cents lieues de plus était un obstacle pour des Oiseaux qui volent aussi légèrement et sont capables de parcourir jusqu'à deux cents lieues dans un jour, et qui, d'ailleurs, en s'avançant vers le Midi, trouvent une température toujours plus douce, une nourriture toujours plus abondante. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Il en est autrement de l'engourdissement ou de l'hibernation, ou enfin de l'occultation des Hirondelles pendant l'hiver.

On a vu ce qu'en disait Aristote. Si nous rappelons ce passage, c'est parce qu'il indique une croyance établie, que cette croyance fût le résultat de l'expérience ou des préjugés. Il est vrai que l'autorité d'un seul homme servirait de peu dans une pareille question, si ce qu'il avance n'était d'accord, quant au fond, avec ce que des observations ultérieures, qui, presque toutes, appartiennent à ces cinquante dernières années, nous ont appris. (*Diction. universel d'histoire naturelle.*)

On voit quelquefois en France, dit Vieillot, des Hirondelles pendant l'hiver, soit qu'elles aient été arrêtées par des couvées tardives, soit par tout autre accident; mais elles choisissent pour retraite les gorges des montagnes bien exposées ou quelque autre lieu qui les garantisse de la trop grande rigueur du froid. Elles n'en sortent que dans les jours dont la température leur permet de trouver quelque nourriture. En effet, j'ai vu à Rouen, pendant l'hiver de 1775 à 1776, une Hirondelle de cheminée qui avait pour retraite un trou sous la voûte basse d'un pont, et qui en sortait régulièrement dans les beaux jours tempérés des mois de novembre, de décembre et de février. Mais, comme elle ne pouvait faire de provisions, ainsi que font certains Oiseaux pour subvenir à leurs besoins dans la mauvaise saison, et que l'on sait que tout Oiseau insectivore ne peut supporter longtemps la privation d'aliments, comment pouvait-elle vivre aux époques où la rigueur du froid la forçait de rester dans sa retraite pendant vingt à trente jours? Elle s'engourdissait donc, ce dont je ne doute pas, puisque nous avons des faits qui confirment cette espèce de léthargie :

1° Voici, dit Chatelux (1), une observation qui mérite toute la confiance possible. M. Flamming, grand juge en Virginie, homme digne de foi, a assuré à M. Jefferson qu'un jour d'hiver, tandis qu'il

(1) *Voyage dans l'Amér. sept.*, t. II, p. 229 et 330.

était occupé à faire abattre des arbres dans un terrain qu'il voulait ensemencer, il fut fort surpris de voir tomber avec un vieux chêne fendu une grande quantité de *Martins* (*Hirondelles bleues*), qui s'étaient réfugiés et engourdis dans les crevasses de cet arbre, comme font les Chauve-Souris dans les antres et les souterrains;

2° Girardin a trouvé une Hirondelle étendue sur le foyer de sa cheminée, à Épinal, dans les Vosges, au mois de décembre. Il la tira de son engourdissement en l'enveloppant d'un oreiller et en l'approchant d'un feu modéré;

3° Le savant voyageur Pallas (1) dit qu'une Hirondelle trouvée, au 15 mars, étendue à terre dans les champs et paraissant morte de froid, fut à peine un quart d'heure dans une chambre, qu'elle commença à respirer et à remuer, et vola ensuite pendant quelque temps dans la chambre. Il conclut de ce fait qu'on doit croire que les Hirondelles qu'on trouve dans des trous et dans des creux d'arbres, où elles ont passé l'hiver, n'ont été saisies de froid que par accident, qu'il les a surprises trop rapidement en automne, et que c'est la raison, ajoute-t-il, pour laquelle elles ont passé l'hiver dans un état si extraordinaire et si opposé aux lois de la nature. (*Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle.*)

Fig. 135. — Hirondelle rousseline.

On trouve dans les *Transactions philosophiques* pour 1763, qu'en 1761, sur la fin de mars, Achard de Privy-Garden descendait le Rhin pour se rendre à Rotterdam. Parvenu un peu au-dessous de Basilea, où le rivage méridional du fleuve est escarpé et composé de terre sablonneuse, il suspendit sa navigation pour regarder quelques enfants qui, attachés à des cordes, se glissaient le long des falaises, et, munis de baguettes armées de tire-bourres, fouillaient dans les trous et en tiraient des Oiseaux; ces Oiseaux étaient des Hirondelles. Achard en acheta quelques-unes et les trouva d'abord engourdies et comme inanimés. Il en plaça une dans son sein, entre sa chemise et sa peau, et une autre sur un banc au soleil. Celle-ci ne put jamais recouvrer assez de force pour s'envoler, l'air étant trop froid; mais la première se réveilla au bout d'un quart d'heure. Achard, la sentant remuer, la posa sur sa main; ne la trouvant pas suffisamment ranimée pour se servir de ses ailes, il la remit dans son sein, où il la tint pendant un autre quart d'heure; alors, pleine de vie, elle prit son vol et s'enfuit.

Le révérend Colin Smit, dans un travail publié dans l'*Edinb. new philos. Journal*, 1827, p. 231, rapporte que, le 16 novembre 1826, on trouva dans une remise de charrette, en Argyleshire (Écosse), sur un chevron, un groupe d'Hirondelles de cheminée qui y avaient pris leur quartier d'hiver. Ces Oiseaux étaient au nombre de cinq, dans un état complet de torpeur; depuis six semaines on n'avait plus aperçu aucun individu de leur espèce. Placées dans une chambre où il y avait un bon feu, ces Hirondelles ressuscitèrent graduellement au bout d'un quart d'heure. On les laissa échapper par une fenêtre et on ne les revit plus. « Il reste donc incertain, ajoute le révérend Colin

(1) *Relation d'un Voyage en Russie*, p. 409.

Smit, si la vie se serait conservée pendant toute la durée de l'hiver, ou si elles seraient mortes par la suite. »

Audubon a constaté que l'Hirondelle à ventre blanc (*Hirundo bicolor*), appelée le petit Martinet à ventre blanc par les colons de la Louisiane, demeurait dans les environs de la Nouvelle-Orléans bien plus tard qu'aucune autre espèce. Il tint un journal soigné, d'après lequel il résulte qu'au plus fort de l'hiver les Hirondelles n'abandonnèrent point cette partie de l'Amérique, malgré que la glace fût épaisse, que plusieurs se retiraient dans les ouvertures des maisons, que le plus grand nombre fréquentait les lacs et s'accrochait pendant la nuit aux branches du cirier, *myrica cerifera*. (*Ann. of the Lyc. of New-York*, tom. I, décembre 1824, n° 6, p. 166, et *Bulletin des Sciences naturelles*, 1826, tom. VII.)

Enfin, dit M. Gerbes, je clorai la liste des faits qui se rapportent au sommeil léthargique des Hirondelles par celui dont a été témoin M. Dutrochet, membre de l'Institut de France. Ce savant écrivait en 1841 à M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, son confrère à l'Académie. « Je vois, dans les *Instructions concernant la zoologie*, que vous avez rédigées pour l'expédition scientifique qui se rend dans le nord de l'Europe, que vous invitez les naturalistes de l'expédition à prendre des renseignements à l'egard de la prétendue hibernation des Hirondelles. Je puis vous citer à cet égard un fait dont j'ai été témoin. Au milieu de l'hiver, deux Hirondelles ont été trouvées engourdies dans un enfoncement qui existait dans une muraille, et dans l'intérieur d'un bâtiment. Entre les mains de ceux qui les avaient prises, elles ne tardèrent pas à se réchauffer et s'envolèrent. Je fus témoin de ces faits. Peut-être ces Hirondelles, entrées par hasard dans le bâtiment, n'avaient pas pu en sortir; peut-être, appartenant à une couvée tardive, étaient-elles trop jeunes et trop faibles pour entreprendre ou pour continuer le long voyage de la migration. Quoi qu'il en soit, ce fait prouve que les Hirondelles sont susceptibles d'hibernation, bien qu'elles n'hibernent pas ordinairement. »

Voilà certes bien plus de faits qu'il n'en faudrait dans toute autre circonstance pour amener les esprits à la même opinion, ces faits surtout s'appuyant sur des noms qui sont une garantie de leur authenticité. Cependant, l'engourdissement des Hirondelles pendant l'hiver est loin encore de réunir toutes les croyances. Les uns le mettent en doute; les autres, plus hardis, le nient; d'autres, enfin, trouvent encore des objections à lui faire. On lui oppose les expériences ingénieuses de Spallanzani, qui n'a jamais pu parvenir à faire tomber à l'état de torpeur les Hirondelles qu'il soumettait à un froid au-dessous de la congélation; comme si ces expériences pouvaient prouver autre chose, sinon que ces Oiseaux, subitement soustraits à une température assez élevée, et soumis, sans transition, sans gradation, à un froid de quelques degrés au-dessous de zéro, supportent ce froid bien plus aisément qu'on n'aurait pu le croire, et sans en paraître fort incommodés. D'ailleurs, les phénomènes se passent, dans la nature, tout autrement que dans les laboratoires. Avant de soumettre des Hirondelles à l'expérience, peut-être aurait-on dû se demander si, à ce moment ou l'on opérait sur elles, leur organisation était disposée à reproduire ce phénomène qu'on voulait obtenir. On allègue encore, ce qui n'est pas un argument bien péremptoire, que l'engourdissement des Hirondelles serait un fait sans exemple dans la classe des Oiseaux, et que, d'ailleurs, leur séjour, pendant l'hiver, dans les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, n'est plus, aujourd'hui, mis en doute. Enfin, la plus forte objection que l'on a cru avoir faite à l'hibernation des Hirondelles est celle que l'on a tirée de la mue. Ces Oiseaux nous quittent sans avoir mué, et cependant leur mue est faite lorsqu'ils reviennent. Or, comme un pareil phénomène ne pourrait raisonnablement s'accomplir pendant le sommeil léthargique, alors que tous les actes vitaux seraient suspendus, on a tout naturellement tiré cette conclusion que les Hirondelles n'ont pu tomber dans un état de torpeur pendant leur disparition, puisque le phénomène de la mue annonce des Oiseaux chez lesquels l'activité vitale n'a pas été interrompue.

Mais, si l'on veut bien y réfléchir, on verra qu'un pareil argument ne peut être accepté; car il suppose un phénomène général et commun à tous les individus, tandis qu'il devrait s'adresser aux seuls faits isolés et exceptionnels que les divers observateurs ont consignés dans les Annales de la science. La question n'est pas de savoir si toutes les Hirondelles, ou du moins tous les individus appartenant à telle ou telle autre espèce, sont susceptibles de s'engourdir pendant les saisons froides de l'année: les observations d'une foule de voyageurs ont depuis longtemps fourni le témoignage du contraire, puisqu'il a été constaté que, l'hiver, les contrées situées entre les tropiques

reçoivent les Hirondelles. Ce qu'il importait de bien établir, c'est que, dans aucune circonstance, ces Oiseaux ne sont sujets à hiberner.

Quoique l'on puisse dire, comme De Réaumur, à qui on parlait un jour d'Hirondelles trouvées l'hiver, en peloton, dans les carrières de Vitry, près Paris, « qu'il reste toujours un désir de voir de pareils faits, » pourtant il me semble qu'en présence de ceux que j'ai relatés il est difficile de ne pas admettre que les Hirondelles, sous l'influence d'une cause qui nous est inconnue, peuvent quelquefois tomber en torpeur. Cette opinion a été celle des hommes les plus éminents des temps modernes : Linné, Pallas et G. Cuvier l'ont partagée.

D'ailleurs, aucune raison sérieuse n'a été donnée pour faire considérer comme impossible l'hibernation des Hirondelles. Il semblerait, au contraire, que l'analogie pourrait au besoin être invoquée en sa faveur et à l'appui des faits nombreux qui sont acquis à la science. La plupart de nos Hirondelles sont, au commencement de l'automne, précisément à l'époque de leur disparition, dans les mêmes conditions que tous les animaux hibernants; leur embonpoint est extrême. Quelques-unes de celles que l'on voit encore dans les premiers jours du mois d'octobre sont parfois tellement obèses, que leur vol devient plus lent et plus pesant. Je crois qu'on n'a jamais prêté à ce fait toute l'attention qu'il semble mériter, et je suis porté à penser que l'obésité des Hirondelles, poussée à l'excès, doit être, sinon l'unique, du moins la principale cause de leur engourdissement. Aussi, dans cette hypothèse, ce phénomène ne se manifesterait-il que chez les individus qui se seraient fait, par leur trop d'embonpoint, une nécessité de l'inaction, et non sur tous ceux qui appartiennent à l'espèce.

D'après les faits recueillis, le sommeil hibernal serait commun à l'Hirondelle de cheminée, comme l'indiquent positivement les observations de Vieillot et de Colin Smit; à l'Hirondelle bleue, ainsi que nous l'apprend Chastelux, et à l'Hirondelle de rivage, ce qu'il est facile de déduire du fait rapporté par Achard; car l'Hirondelle de rivage seule habite en Europe, dans des trous creusés sur les rives de fleuves. Il me semble qu'on pourrait dire, sans crainte d'émettre une opinion trop prématurée, que ce phénomène doit s'étendre à un plus grand nombre d'espèces, et peut-être bien à toutes les Hirondelles proprement dites... (*Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

Puis donc que les Hirondelles (je pourrais dire tous les Oiseaux de passage) ne cherchent point, ne peuvent trouver sous l'eau un asile analogue à leur nature contre les inconvénients de la mauvaise saison, il en faut revenir à l'opinion la plus ancienne, la plus conforme à l'observation et à l'expérience : il faut dire que ces Oiseaux, ne trouvant plus dans un pays les Insectes qui leur conviennent, passent dans des contrées moins froides, qui leur offrent en abondance cette proie sans laquelle ils ne peuvent subsister; et il est si vrai que c'est là la cause générale et déterminante des migrations des Oiseaux, que ceux-là partent les premiers qui vivent d'Insectes voltigeants, et, pour ainsi dire, aériens, parce que ces Insectes manquent les premiers; ceux qui vivent de larves de Fourmis et autres Insectes terrestres, en trouvent plus longtemps, et partent plus tard; ceux qui vivent de baies, de petites graines, et de fruits qui mûrissent en automne, et restent sur les arbres tout l'hiver, n'arrivent aussi qu'en automne, et restent dans nos campagnes la plus grande partie de l'hiver; ceux qui vivent des mêmes choses que l'homme et de son superflu restent toute l'année à portée des lieux habités. Enfin, de nouvelles cultures qui s'introduisent dans un pays donnent lieu, à la longue, à de nouvelles migrations : c'est ainsi qu'après avoir établi à la Caroline la culture de l'orge, du riz et du froment, les colons y ont vu arriver régulièrement chaque année des volées d'Oiseaux qu'on n'y connaissait point, et à qui l'on a donné, d'après la circonstance, les noms d'*Oiseaux de riz*, d'*Oiseaux de blé*, etc. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir dans les mers d'Amérique des nuées d'Oiseaux attirés par des nuées de Papillons si considérables, que l'air en est obscurci. Dans tous les cas, il paraît que ce n'est ni le climat ni la saison, mais l'article des subsistances, la nécessité de vivre, qui décide principalement de leur marche, qui les fait errer de contrée en contrée, passer et repasser les mers, ou qui les fixe pour toujours dans un même pays.

J'avoue qu'après cette première cause, il en est une autre qui influe aussi sur les migrations des Oiseaux, du moins sur leur retour dans le pays qui les a vus naître. Si un Oiseau n'a point de climat, du moins il a une patrie; comme tout autre animal, il reconnaît, il affectionne les lieux où il a commencé de voir la lumière, de jouir de ses facultés, où il a éprouvé les premières sensations, goûté les prémices de l'existence; il ne le quitte qu'avec regret et lorsqu'il y est forcé par la disette; un

penchant irrésistible l'y rappelle sans cesse, et ce penchant, joint à la connaissance d'une route qu'il a déjà faite, et à la force de ses ailes, le met en état de revenir dans le pays natal toutes les fois qu'il peut espérer d'y trouver le bien-être et la subsistance. Mais, sans entrer ici dans la thèse générale du passage des Oiseaux et de ses causes, il est de fait que nos Hirondelles se retirent, au mois d'octobre, dans les pays méridionaux, puisqu'on les voit quitter chaque année, dans cette saison, les différentes contrées de l'Europe, et arriver peu de jours après en différents pays de l'Afrique, et que même on les a trouvées plus d'une fois en route au milieu des mers... Et il est à remarquer que c'est précisément la saison où les ruches d'Abeilles donnent leurs essaims au Sénégal en très-grande abondance, et celle où les Cousins, appelés *Maringouins*, sont fort incommodes, par conséquent fort nombreux; et cela doit être, car c'est le temps où finissent les pluies; or, l'on sait qu'une température humide et chaude est la plus favorable à la multiplication des Insectes, surtout de ceux qui, comme les Maringouins, se plaisent dans les lieux aquatiques. (De Montbeillard.)

Le Vaillant complète et rectifie l'opinion de Montbeillard par les observations suivantes :

Une autre observation non moins intéressante encore au sujet des migrations des Oiseaux, c'est que telle espèce qui fait sa ponte dans un pays, en sort et va ailleurs; pendant que souvent d'autres individus de la même espèce, qui se sont reproduits ailleurs, viennent remplacer les premiers, ce qui me porte naturellement à conclure que ce n'est pas toujours le défaut de nourriture qui oblige les Oiseaux à s'expatrier, mais bien le besoin de changer de climat. En Europe, où pendant l'hiver on ne trouve pas d'Insectes, il est bien naturel que les espèces qui n'ont pas d'autre nourriture partent toutes ou du moins presque toutes; car nous avons, durant l'hiver, plusieurs Insectivores qui viennent nous visiter et passer cette saison rigoureuse parmi nous, et trouvent cependant de quoi subsister; mais, dans les pays très-chauds, par exemple, d'où toutes les Hirondelles qui y ont niché partent, à l'entrée de la mousson pluvieuse, ce n'est certainement pas le défaut de nourriture qui les en fait partir, puisque dans cette même saison il arrive d'autres Hirondelles qui y restent, et trouvent de quoi s'alimenter... (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

On sait avec quelle régularité l'Hirondelle des cheminées émigre en automne pour des climats plus chauds, et revient ensuite au printemps. L'époque de ces arrivées oscille entre certaines limites assez rapprochées, dont la moyenne est à peu près connue. Les observations météorologiques, qui se font actuellement sur un grand nombre de points en Europe, permettent de savoir quelle est la température moyenne de l'époque à laquelle arrivent les Hirondelles. Ces calculs font voir que cette température est sensiblement la même, quel que soit le pays où l'Hirondelle arrive. Voici un tableau qui vient d'être publié par M. Adolphe Erman, savant voyageur prussien que la France réclame comme un descendant de ces réfugiés que Louis XIV força de chercher à l'étranger la liberté de vivre et de penser suivant leur conscience.

ÉPOQUES DE L'ARRIVÉE DES HIRONDELLES.

VILLES.	LATITUDE.	LONGITUDE.	DATE MOYENNE DE L'ARRIVÉE.	TEMPÉRATURE MOYENNE GÉNÉRALE DE CE JOUR.
Paris	48° 50′ N.	0° 0′	10 avril.	7° 42
Berlin	52 31	11 4 E.	18 —	6 32
Gosport	3 26	50 47	20 —	7 80
Apenrade	55 4	7 5	23 —	6 31
Kœnigsberg	54 45	18 10	30 —	6 64
Copenhague	55 41	10 15	5 mai.	7 21
Irkutzk	52 17	101 59	15 —	6 75
Ochozk	59 21	140 5	2 juin.	6 80
			Moyenne	6° 91

Il est très-probable, ajoute M. Erman, que les Hirondelles peuvent séjourner pendant l'hiver dans tous les pays où la température du jour le plus froid de l'année ne descend pas au-dessous de 6°,91; tels sont, en Europe, Lisbonne, Palerme, Canéa en Crête, et quelques autres villes situées au sud du 39e parallèle. En Afrique, les villes d'Alger, du Caire, d'Alexandrie, sont probablement dans le même cas. (*Magasin pittoresque*, 1846.)

Dans les contrées où l'homme fait ses premiers établissements, les Hirondelles paraissent douées de facultés qu'elle ne manifestent plus dans les pays couverts de villes, de villages et de culture. Ainsi, par exemple, l'Hirondelle des fenêtres semble sans défiance pour la sûreté de ses petits quand elle place son nid dans nos cités; mais, en Sibérie, on prétend avoir remarqué que la mère attache ses petits par une patte, au moyen d'un crin assez lâche pour ne pas gêner leurs mouvements, en sorte que si quelque effort les jetait par-dessus le bord, ils resteraient suspendus jusqu'à ce que le père ou la mère vînt à leur secours. (*Magasin pittoresque*, 1833.)

La mue des Hirondelles est simple et n'amène point de changement dans les couleurs. D'après les observations faites sur des individus conservés en cage, l'Hirondelle de fenêtre et l'Hirondelle de cheminée mueraient, comme le Martinet, dans le mois de février, un mois ou un mois et demi avant d'arriver chez nous.

Les Hirondelles sont susceptibles d'éducation ; leur familiarité et leur douceur en font des Oiseaux très-agréables ; mais leur naturel excessivement délicat réclame pour elles beaucoup de soins. Elles s'habituent si bien à leur captivité, que les individus de nos espèces européennes ont pu vivre huit et neuf ans en cage. Ce fait, qui a été communiqué à M. Temminck par Natterer, prouverait que les Hirondelles ont une existence assez longue. (*Dictionnaire universel d'Histoire naturelle.*)

La tribu des Hirundinidés se compose de deux groupes ou familles :

Les Cypsélinés ou Martinets, et les Hirundiminés ou Hirondelles.

Cette composition, suivie généralement, n'a pas été adoptée par M. Ch. Bonaparte, qui met les premiers comme famille en tête des Passereaux, après les Caprimulgidés, et au commencement de la tribu des *Volucres*, et les seconds au milieu de la tribu des *Oscines*, entre les Cotingas et les Langrayens.

PREMIÈRE FAMILLE. — CYPSÉLINÉS.

La séparation des Martinets d'avec les Hirondelles paraît si naturelle, que Guéneau de Montbeillard n'a pu s'empêcher de l'adopter intentionnellement, en indiquant les motifs qui rendent cette séparation indispensable; et, s'il n'est pas allé jusqu'à l'application, c'est la crainte de faire des confusions nuisibles à la science, par suite du peu de progrès des découvertes et des observations à cette époque. C'est ce dont on peut se convaincre en lisant le passage suivant, où il expose les caractères principaux qui éloignent les uns des autres.

Ma première idée, dit-il, avait été de séparer ici les Martinets des Hirondelles, et d'imiter en cela la nature, qui semble les avoir elle-même séparés en leur inspirant un éloignement réciproque Jamais on n'a vu les Oiseaux de ces deux familles voler de compagnie, au lieu que l'on voit, du moins quelquefois, nos trois espèces d'Hirondelles se réunir en une seule troupe. D'ailleurs la famille des Martinets se distingue de l'autre par des différences assez considérables dans la conformation, les habitudes et le naturel :

1° Dans la conformation, car leurs pieds sont plus courts et absolument inutiles pour marcher ou pour prendre leur volée quand ils sont à plate terre ; de plus, leur quatre doigts sont tournés en avant, et chacun de ces doigts n'a que deux phalanges, compris celle de l'ongle (ceci regarde les

Martinets proprement dits, car un autre genre de Cypsélinés a les tarses et les doigts conformés comme ceux des Hirondelles, sauf qu'ils sont très-comprimés);

2° Dans les habitudes : ils arrivent plus tard et partent plus tôt, quoiqu'ils semblent craindre davantage la chaleur; ils font leur ponte dans les crevasses des vieilles murailles, et le plus haut qu'ils peuvent; ils ne construisent point de nid, mais ils garnissent leur trou d'une litière peu choisie et fort abondante, en quoi ils se rapprochent des Hirondelles de rivage; lorsqu'ils vont à la provision, ils remplissent leur large gosier d'Insectes ailés de toute espèce, en sorte qu'ils ne portent à manger à leurs petits que deux ou trois fois par jour;

3° Dans le naturel : ils sont plus défiants, plus sauvages que les Hirondelles; les inflexions de leur voix sont aussi moins variées, et leur instinct paraît plus borné.

Voilà de grandes différences et de fortes raisons pour ne point mêler ensemble des Oiseaux qui, dans l'état de nature, ne se mêlent jamais les uns avec les autres; et je suivrais ce plan sans hésiter, ajoute-t-il, si nous connaissions assez le naturel et les habitudes des espèces étrangères appartenant à ces deux races pour être sûrs de rapporter chacune à sa véritable souche. (*Histoire Naturelle des Oiseaux.*)

Depuis Montbeillard, l'essai de cette séparation a souvent été tenté, et, grâces aux richesses de la science et aux investigations des voyageurs, on en est arrivé à poser les bases d'une manière, sinon invariable, au moins à peu près certaine.

M. G. R. Gray est le premier qui ait groupé les divers genres admis aujourd'hui dans les Martinets en une seule famille sous le nom de Cypsélinés.

M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire est le premier qui ait groupé les divers genres admis aujourd'hui dans les Martinets, dont il faisait, en 1843, deux tribus de la famille des *Hirundidés* : la première, sous le nom de *Cypséliens*, renfermant le genre unique

Martinet;

La seconde, sous le nom de *Collocaliens*, renfermant deux genres :

1° Collocalie;
2° Acanthylis.

M. G. R. Gray, à la suite de Swainson et de Boié, sous le nom de *Cypsélinés*, en fit plus tard une seule famille composée de quatre genres :

1° Martinet (*Cypselus*), Illiger;
2° Macropteryx (*Macropteryx*), Swainson;
3° Collocalie (*Collocalia*), Gray;
4° *Acanthylis*, Boié.

Tout récemment, en 1850, M. Ch. Bonaparte, conservant la même sous-famille avec la même dénomination, a réduit ces quatre genres à trois et changé le nom d'un de ces trois genres, qui sont :

1° *Acanthylis;*
2° *Cypselus;*
3° *Dendrochelidon* (Boié), en place du nom *Macropteryx*.

Nous adopterons la composition du méthodiste anglais, car nous ne pouvons voir autre chose dans les Collocalies ou Salanganes que de véritables Martinets, inséparables par conséquent des Cypsélinés.

Mais nous ajouterons à ces quatre genres et au second rang un cinquième genre :

Tachornis (Gosse).

Les Cypsélinés volent par nécessité, car d'eux-mêmes, dit Guéneau de Montbeillard, ils ne se posent jamais à terre, et, lorsqu'ils y tombent par quelque accident, ils ne se relèvent que très-difficilement dans un terrain plat; à peine peuvent-ils, en se traînant sur une petite motte, en grimpant sur une taupinière ou sur une pierre, prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes. Un chasseur m'a assuré qu'ils se posaient quelquefois sur des tas de crottin, où ils

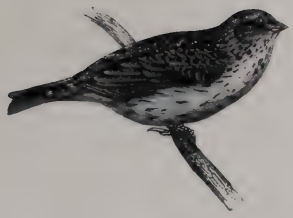


Fig. 1. — Bruant Proyer.

Fig. 2. — Bruant Zizi.

trouvaient des Insectes et assez d'avantage pour pouvoir prendre leur volée. Deux de ces Oiseaux, observés par M. Hébert, n'avaient, étant posés sur une table et sur le pavé, que ce seul mouvement : leurs plumes se renflaient lorsqu'on approchait la main. Un jeune, trouvé au pied de la muraille où était le nid, avait déjà cette habitude de hérisser ses plumes, qui n'avaient pas encore la moitié de leur longueur. J'en ai vu deux, depuis peu, qui ont pris leur essor étant posés, l'un sur le pavé, l'autre dans une allée sablée ; ils ne marchaient point, et ne changeaient de place qu'en battant des ailes. (Nous ajouterons à ces détails qu'il nous est arrivé mainte fois à nous-même, au pied des ruines du vieux château de Nogent-le-Rotrou, de ramasser de jeunes Martinets, sortis du nid depuis huit ou dix jours, que la force du vent et même leur embonpoint avaient abattus sur le sol, où ils restaient à plat ventre, les ailes étendues, et sans pouvoir reprendre leur vol. Ce n'était qu'en les mettant sur la main qu'ils parvenaient à reprendre leur essor. Il n'est presque pas d'année que ce fait ne se présente trois ou quatre fois, tant est grande la quantité de Martinets qui nichent dans les trous de ces ruines.) C'est une suite de leur conformation. Ils ont le tarse fort court, et, lorsqu'ils sont posés, ce tarse porte à terre jusqu'au talon, de sorte qu'ils sont à peu près couchés sur le ventre, et que, dans cette situation, la longueur de leurs ailes devient pour eux un embarras plutôt qu'un avantage, et ne sert qu'à leur donner un inutile balancement de droite et de gauche. Si tout le terrain était uni et sans aucune inégalité, les plus légers Oiseaux deviendraient les plus pesants des reptiles ; et, s'ils se trouvaient sur une surface dure et polie, ils seraient privés de tout mouvement progressif : tout changement de place leur serait interdit. La terre n'est donc pour eux qu'un vaste écueil, et ils sont obligés d'éviter cet écueil avec le plus grand soin. Ils n'ont guère que deux manières d'être : le mouvement violent ou le repos absolu ; s'agiter avec effort dans le vague de l'air, ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vie ; le seul état intermédiaire qu'ils connaissent, c'est de s'accrocher aux murailles (aux rochers), et aux troncs d'arbres tout près de leur trou, et de se traîner en rampant, en s'aidant de leur bec et de tous les points d'appui qu'ils peuvent se faire. Ordinairement ils y entrent de plein vol ; et, après avoir passé et repassé devant plus de cent fois, ils s'y élancent tout à coup, et d'une telle vitesse, qu'on les perd de vue sans savoir où ils sont allés : on serait presque tenté de croire qu'ils deviennent invisibles. (*Histoire Naturelle des Oiseaux.*)

Lorsque quelque accident ou un coup de vent abat l'Acanthylis à collier ou la fait tomber sur le sol, l'Oiseau rampe en se traînant jusqu'auprès d'une roche ou d'un arbre; là il roidit sa queue, étend ses ailes, se redresse, projette ses jambes en avant et grimpe ainsi le long de la roche ou de l'arbre, en se cramponnant à l'aide de ses ongles; puis, lorsqu'il a atteint le sommet de l'un ou la première branche de l'autre, il fait un dernier effort avec son bec pour s'y hisser, et enfin il développe de nouveau ses ailes et s'élance dans les airs. (Gosse, *Birds of Jamaïca.*)

En général, quand les Martinets sont accrochés pour se reposer, ils se tiennent fermes à la faveur de leurs doigts, qui sont en quelque sorte des serres ou des griffes, et, pour reprendre leur vol, ils n'ont qu'à se laisser tomber ou se jeter dans le vide de l'air, en étendant leurs ailes. (Mauduyt.)

Ainsi, on le voit, tout en ayant les pattes disposées différemment les unes des autres, puisque les Martinets proprement dits ont les trois doigts étroitement serrés et comprimés, et le pouce dirigé en avant, tandis que les Acanthylis ont les doigts libres et le pouce dirigé en arrière, ces deux genres d'Oiseaux ont le même mode de locomotion, sont soumis au même travail et jouissent de la même faculté de se suspendre et de grimper, pour, une fois abattus, reprendre leur vol. Il a suffi à la nature, pour atteindre ce double résultat, de modifier d'une manière intime la conformation et la structure de la queue chez les Acanthylis, qui, du reste, comme les vrais Martinets, sont remarquables, ainsi que l'observe M. Gosse, par des habitudes qui paraissent tenir de celles des Fissirostres nocturnes et des Fissirostres diurnes, et ont, comme eux, le vol tout aussi rapide. Cette célérité a même valu, à une espèce de Martinet découverte en Afrique par Le Vaillant, le nom de Vélocifère.

De tous les Oiseaux que j'ai connus, dit ce voyageur, le Martinet vélocifère est celui dont le vol est le plus rapide. Il parcourt en volant, ainsi que je l'ai estimé plus d'une fois sur un terrain mesuré, un espace de cent toises en cinq secondes; ainsi, en supposant que l'Oiseau voulût ou pût même continuer son vol avec la même rapidité, il ne serait qu'une minute à peu près à franchir une demi-lieue, et par conséquent ne mettrait pas quinze jours à faire le tour du monde. (*Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

Ces Oiseaux sont assez sociables entre eux, mais point du tout avec les autres espèces d'Hirondelles, avec qui ils ne vont jamais de compagnie; aussi en diffèrent-ils pour les mœurs et le naturel.

..... On dit qu'ils ont peu d'instinct; ils en ont cependant assez pour loger dans nos bâtiments sans se mettre dans notre dépendance, pour préférer un logement sûr à un logement plus commode ou plus agréable. Ce logement, du moins dans nos villes, c'est un trou de muraille dont le fond est plus large que l'entrée (le plus profond est toujours le meilleur; ainsi les trous dans lesquels nous les voyons se loger tous les ans n'ont pas moins de trois et quatre pieds de profondeur, les murailles en ayant six à neuf d'épaisseur); le plus élevé est aussi celui qu'ils aiment le mieux, parce que son élévation fait leur sûreté; ils le vont chercher jusque dans les clochers et les plus hautes tours, quelquefois sous les arches des ponts, où il est moins élevé, mais où apparemment ils le croient mieux caché; d'autres fois dans des arbres creux, ou enfin dans des berges escarpées, à côté des Martins-Pêcheurs, des Guêpiers et des Hirondelles de rivage. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous, ils y reviennent tous les ans et savent bien le reconnaître, quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On les soupçonne, avec beaucoup de vraisemblance, de s'emparer quelquefois des nids des Moineaux; mais, quand à leur retour ils trouvent les Moineaux en possession du leur, ils viennent à bout de se le faire rendre sans beaucoup de bruit.

Les Martinets sont de tous les Oiseaux de passage ceux qui, dans notre pays, arrivent les derniers et s'en vont les premiers. D'ordinaire ils commencent à paraître sur la fin d'avril ou au commencement de mai, et ils nous quittent avant la fin de juillet (ou au plus tard dans les premiers jours d'août). Leur marche est moins régulière que celle des autres Hirondelles et paraît plus subordonnée aux variations de la température. On en voit quelquefois en Bourgogne dès le 20 avril; mais ces premiers venus sont des passagers qui vont plus loin; les domiciliés ne reviennent guère prendre possession de leur nid avant les premiers jours de mai. Leur retour vers leur nid s'annonce par de grands cris. Ils entrent assez rarement deux en même temps dans le même trou, et ce n'est pas sans avoir beaucoup voltigé auparavant; plus rarement ces deux sont suivis d'un troisième; mais ce dernier ne s'y fixe jamais.

J'ai fait enlever, en différents temps et en différents endroits, dix ou douze nids de Martinets; j'ai trouvé dans tous à peu près les mêmes matériaux, et des matériaux de toute espèce, de la paille avec l'épi, de l'herbe sèche, de la mousse, du chanvre, des bouts de ficelle, de fil et de soie, un bout de queue d'hermine, de petits morceaux de gaze, de mousseline et autres étoffes légères, des plumes d'Oiseaux domestiques, de Perdrix, de Perroquets, du charbon, en un mot tout ce qui peut se trouver dans les balayures des villes. Mais comment des Oiseaux qui ne se posent jamais à terre viennent-ils à bout d'amasser tout cela? Un observateur célèbre soupçonne qu'ils enlèvent ces matériaux en rasant la surface du terrain, de même qu'ils boivent en rasant la surface de l'eau... .. Je trouve beaucoup plus vraisemblable ce que m'ont dit quelques gens simples, témoins oculaires, qu'ils avaient vu fort souvent les Martinets sortir des nids d'Hirondelles et de Moineaux, emportant des matériaux dans leurs petites serres; et, ce qui augmente la probabilité de cette observation, c'est que : 1° les nids des Martinets sont composés des mêmes choses que ceux des Moineaux; 2° c'est que l'on sait d'ailleurs que les Martinets entrent quelquefois dans les nids des petits Oiseaux pour manger leurs œufs, d'où l'on peut juger qu'ils ne se font pas faute de piller le nid quand ils ont besoin de matériaux. A l'égard de la mousse qu'ils emploient en assez grande quantité, il est possible qu'ils la prennent avec leurs petites serres, qui sont très-fortes, sur le tronc des arbres, où ils savent fort bien s'accrocher, d'autant plus qu'ils nichent aussi, comme on sait, dans les arbres creux. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Ajoutons qu'une réflexion qui n'a jamais été faite pourrait aider à la solution de cette question. C'est que les Martinets n'arrivent que tout à la fin d'avril ou au commencement de mai. Or à cette époque la première ponte des Moineaux est accomplie, à plus forte raison la confection de leur nid. Et ces nids étant pratiqués dans la plupart des endroits et des trous affectionnés par les Martinets, ceux-ci n'ont absolument qu'à prendre la place des premiers occupants qu'ils expulsent. Rien d'étonnant dès lors dans la similitude des matériaux dont se composent les nids des Martinets, puisque ces nids sont les mêmes que ceux confectionnés primitivement par les Moineaux.

De sept nids, continue Montbeillard, trouvés sous le cintre d'un portail d'église, à quinze pieds du sol, il n'y en avait que trois qui eussent la forme régulière d'un nid en coupe, et dont les matériaux

Fig. 1. — Bruant de marais.

Fig. 2. — Moineau Espagnol et Cisalpin.

fussent plus ou moins entrelacés; ils l'étaient plus régulièrement qu'ils ne le sont communément dans les nids de Moineaux; ceux des Martinets contenaient plus de mousse et moins de plumes, et, en général, ils sont moins volumineux. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Sans contester l'exactitude des détails donnés par Montbeillard au sujet de la nidification des Martinets, il est certain qu'ils ne se bornent pas à l'emploi pur et simple des matériaux dont il dit qu'ils se servent.

Le Martinet noir, comme le dit fort bien M. Gerbes, fabrique le sien d'une façon qui lui est propre. Des brins de bois, des brins de paille, des plumes et d'autres substances duveteuses entrent dans sa composition; mais comme ces divers matériaux, trop incohérents entre eux, n'auraient pas de consistance nécessaire pour former un nid, l'Oiseau les agglutine, les colle, pour ainsi dire, les uns aux autres au moyen d'une humeur visqueuse qui enduit constamment l'intérieur de sa bouche, qui en découle même, et qui est surtout abondante à l'époque des amours. Ainsi liés entre eux, les éléments divers dont se compose le nid du Martinet forment un tout consistant, élastique, qu'on peut comprimer et rapetisser entre les mains sans le rompre. Quand la compression cesse, il reprend sa première forme. (*Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

Une autre espèce de l'Afrique méridionale, le Martinet vélocifère, fréquente les forêts et se retire dans des trous d'arbres pour se reposer et y passer la nuit. Le soir et le matin, il vole à la lisière des bois et saisit en passant les Insectes et les Moucherons qu'il aperçoit en l'air ou posés sur les feuilles. On ne l'entend jamais faire de cri quelconque, et on ne le voit pas non plus se poser sur les branches des arbres. (Le Vaillant, *Oiseaux d'Afrique.*)

Peu de temps après que les Martinets ont pris possession d'un nid, il en sort continuellement, pendant plusieurs jours, et quelquefois la nuit, des cris plaintifs; dans certains moments on croit distinguer deux voix. Est-ce une impression de plaisir commune au mâle et à la femelle? est-ce un chant d'amour par lequel la femelle invite le mâle à venir remplir les vues de la nature? cette dernière conjecture semble être la mieux fondée, d'autant plus que le cri du mâle, en amour, lorsqu'il poursuit sa femelle dans l'air, est moins traînant et plus doux. On ignore si cette femelle s'apparie avec un seul mâle ou si elle en reçoit plusieurs; tout ce que l'on sait, c'est que dans cette circonstance on voit assez souvent trois ou quatre Martinets voltiger autour du trou, et même étendre leurs griffes comme pour s'accrocher à la muraille; mais ce pourraient être les jeunes de l'année précédente qui reconnaissent le lieu de leur naissance. Ces petits problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les femelles ont à peu près le même plumage que les mâles, et qu'on a rarement l'occasion de suivre et d'observer de près leurs allures.

Ces Oiseaux, pendant leur court séjour dans notre pays, n'ont le temps que de faire une seule ponte; elle est communément de cinq œufs blancs, pointus, de forme très-allongée. J'en ai vu le 28 mai qui n'étaient pas encore éclos. Lorsque les petits ont percé la coque, bien différents des petits des autres Hirondelles, ils sont presque muets et ne demandent rien. Heureusement leurs père et mère entendent le cri de la nature, et leur donnent tout ce qu'il leur faut. Ils ne leur portent à manger que deux ou trois fois par jour; mais, à chaque fois, ils reviennent au nid avec une ample provision, ayant leur large gosier rempli de Mouches, de Papillons, de Scarabées, qui s'y prennent comme dans une nasse, mais une nasse mobile, qui s'avance à leur rencontre et les engloutit. Ils vivent aussi d'Araignées qu'ils trouvent dans leurs trous et aux environs. Leur bec a si peu de force, qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser cette faible proie, ni même pour la serrer et l'assujettir.

Vers le milieu de juin les petits commencent à voler et quittent bientôt le nid, après quoi les père et mère ne paraissent plus s'occuper d'eux. (L'abandon paraît même si complet, que, lorsque par imprudence ou par l'effet d'un coup de vent, quelques-uns de ces jeunes Oiseaux sont précipités à terre, jamais nous n'avons vu, soit leurs compagnons, soit les parents, s'en approcher et en prendre le moindre souci.) Les uns et les autres ont quantité de vermine qui ne paraît pas les incommoder beaucoup.

Ces Oiseaux sont bons à manger, comme tous les autres de la même famille, lorsqu'ils sont gras; les jeunes surtout, pris au nid, passent en Savoie et dans le Piémont pour un morceau délicat. Les vieux sont difficiles à tirer, à cause de leur vol également élevé et rapide; mais, comme par un effet de cette rapidité même, ils ne peuvent aisément se détourner de leur route, on en tire parti

pour les tirer, non-seulement à coups de fusil, mais à coups de baguette ; toute la difficulté est de se mettre à portée d'eux et sur leur passage, en montant dans un clocher, sur un bastion, etc., après quoi il ne s'agit plus que de les attendre et de leur porter le coup, lorsqu'on les voit venir directement à soi, ou bien lorsqu'ils sortent de leur trou. On en tue beaucoup de cette manière dans la petite ville que j'habite, surtout de ceux qui nichent dans le cintre du portail dont j'ai parlé. Dans l'île de Zante, les enfants les prennent à la ligne ; ils se mettent aux fenêtres d'une tour élevée, et se servent pour toute amorce d'une plume que ces Oiseaux veulent porter à leur nid : une seule personne en prend de cette manière cinq à six douzaines par jour. On en voit beaucoup sur les ports de mer : c'est là qu'on peut les ajuster plus à son aise, et que les bons tireurs en démontent toujours quelques-uns.

Les Martinets craignent la chaleur, et c'est par cette raison qu'ils passent le milieu du jour dans leur nid, dans les fentes de muraille ou de rocher, entre l'entablement et les derniers rangs de tuiles d'un bâtiment élevé, et le matin et le soir ils vont à la provision, ou voltigent sans but et par le seul besoin d'exercer leurs ailes : ils rentrent le matin sur les dix heures, lorsque le soleil paraît, et, le soir, une demi-heure après le coucher de cet astre. Ils vont presque toujours en troupes plus ou moins nombreuses, tantôt décrivant sans fin des cercles dans des cercles sans nombre, tantôt suivant à rangs serrés la direction d'une rue, tantôt tournant autour de quelque grand édifice, en criant tous à la fois et de toutes leurs forces ; souvent ils planent sans remuer les ailes, puis, tout à coup, ils les agitent d'un mouvement fréquent et précipité. On connaît assez leurs allures, mais on ne connaît pas si bien leurs intentions.

Dès les premiers jours de juillet on aperçoit parmi ces Oiseaux un mouvement qui annonce le départ. Leur nombre grossit considérablement, et c'est du 10 au 20, par des soirées brûlantes, que se tiennent les grandes assemblées ; à Dijon, c'est constamment autour des mêmes clochers. Ces assemblées sont fort nombreuses ; et, malgré cela, on ne voit pas moins de Martinets qu'à l'ordinaire autour des autres édifices : ce sont donc des étrangers qui viennent probablement des pays méridionaux, et qui ne font que passer. Après le coucher du soleil ils se divisent par petits pelotons, s'élèvent au haut des airs en poussant de grands cris, et prennent un vol tout autre que leur vol d'amusement. On les entend encore longtemps après qu'on a cessé de les voir, et ils semblent se perdre du côté de la campagne. Ils vont sans doute passer la nuit dans les bois, car on sait qu'ils y nichent, qu'ils y chassent aux Insectes ; que ceux qui se tiennent dans la plaine pendant le jour, et même quelques-uns de ceux qui habitent la ville, s'approchent des arbres sur le soir et y demeurent jusqu'à la nuit. Les Martinets, habitants des villes, s'assemblent aussi bientôt après, et tous se mettent en route pour passer dans des climats moins chauds. M. Hébert n'en a guère vu après le 27 juillet ; il croit que ces Oiseaux voyagent la nuit, qu'ils ne voyagent pas loin et qu'ils ne traversent pas les mers : ils paraissent en effet trop ennemis de la chaleur pour aller au Sénégal. Plusieurs naturalistes prétendent qu'ils s'engourdissent dans leurs trous pendant l'hiver, et même avant la fin des plus grandes chaleurs de l'été. Je puis assurer d'ailleurs que je n'en ai pas trouvé un seul dans les nids que j'ai fait enlever vers le milieu d'avril, douze ou quinze jours avant leur première apparition.

Indépendamment des migrations périodiques et régulières de ces Oiseaux, on en voit quelquefois en automne des volées nombreuses qui ont été détournées de leur route par quelques cas fortuits : telle était la troupe que M. Hébert a vue paraître tout à coup en Brie vers le commencement de novembre. Elle prit un peuplier pour le centre de ses mouvements ; elle tourna longtemps autour de cet arbre et finit par s'éparpiller, s'élever fort haut et disparaître avec le jour pour ne plus revenir. M. Hébert en a vu encore une autre volée, sur la fin de septembre, aux environs de Nantua, où l'on n'en voit pas ordinairement. Dans ces deux troupes égarées, il a remarqué que plusieurs des Oiseaux qui les composaient avaient un cri différent des cris connus des Martinets, soit qu'ils aient une autre voix pendant l'hiver, soit que ce fût celle des jeunes ou celle des Martinets à ventre blanc. (De Montbeillard.)

Le fait des courses nocturnes du Martinet noir, dont il a été question tout à l'heure, est bien certainement un des plus curieux que présente l'histoire de ces Oiseaux. Montbeillard en parle comme d'un phénomène qui s'observe seulement au mois de juillet et quand les Martinets touchent à l'époque de leurs migrations. Mais Spallanzani a vu, et je l'ai constaté moi-même, dit M. Gerbes, bien des fois, que ce phénomène a lieu durant tout le temps que ces Oiseaux passent parmi nous. Vers la

fin de juin, après qu'ils ont bien tourné, selon leur coutume, autour d'un clocher ou d'un autre édifice, on les voit s'élever à des hauteurs plus qu'ordinaires, et toujours en poussant des cris aigus. Divisés par petites bandes de quinze à vingt, ils disparaissent bientôt totalement. Ce fait arrive régulièrement chaque soir, vingt minutes environ après le coucher du soleil, et ce n'est que le lendemain, lorsqu'il commence à reparaître à l'horizon, qu'on voit les Martinets redescendre du haut des airs, non plus par bandes, mais dispersés çà et là. Avant la ponte, mâles et femelles s'en vont ainsi chaque soir; mais, lorsque les soins et l'incubation retiennent les femelles dans leur nid, les mâles seuls exécutent ces courses nocturnes. Spallanzani dit même que, lorsque l'éducation des jeunes est terminée, les Martinets se retirent dans les hautes montagnes, où ils vivent jusqu'à leur départ d'Europe « au sein des airs, et sans jamais se poser sur aucun appui. » Il me semble difficile de citer un seul Oiseau qui, plus que celui-ci, ait une durée de vol aussi grande. Il est probable que si les mœurs de toutes les espèces étrangères nous étaient bien connues, on trouverait chez quelques-unes d'elles cette faculté développée au même degré. (*Dictionnaire universel d'Histoire naturelle* de D'Orbigny, tom. VI.)

En général, le Martinet n'a point de ramage; il n'a qu'un cri, ou plutôt un sifflement aigu, dont les inflexions sont peu variées, et il ne le fait guère entendre qu'en volant. Dans son trou, c'est-à-dire dans son repos, il est tout à fait silencieux; il craindrait, ce semble, en élevant la voix, de se déceler. On doit cependant excepter, comme on a vu, le temps de l'amour. Dans toute autre circonstance, son cri est bien différent de ces cris babillards dont parle le poëte (1).

Des Oiseaux dont le vol est si rapide ne peuvent manquer d'avoir la vue perçante... Mais tout a ses bornes, et je doute qu'ils puissent apercevoir une Mouche à la distance d'un demi-quart de lieue, comme dit Belou, c'est-à-dire de vingt-huit mille fois le diamètre de cette Mouche, en lui supposant neuf lignes d'envergure; distance neuf fois plus grande que celle où l'homme qui aurait la meilleure vue pourrait l'apercevoir... (De Montbeillard.)

En effet, un fait dont a été témoin Spallanzani lui a démontré que les Martinets apercevaient distinctement, à la distance de trois cent quatorze pieds, un objet de quinze lignes de diamètre, un objet tel qu'une Fourmi ailée. (*Dictionnaire universel d'histoire naturelle.*)

Si on réfléchit un moment sur ce singulier Oiseau, on reconnaîtra qu'il a une existence en effet bien singulière, et toute partagée entre les extrêmes opposés du mouvement et du repos; on jugera que, privé, tant qu'il vole (et il vole longtemps), des sensations du tact, ce sens fondamental, il ne les retrouve que dans son trou; que là elles lui procurent, dans le recueillement, des jouissances préparées, comme toutes les autres, par l'alternative des privations, et dont ne peuvent bien juger les êtres en qui ces mêmes sensations sont nécessairement émoussées par leur continuité; enfin l'on verra que son caractère est un mélange assez naturel de défiance et d'étourderie. Sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour cacher sa retraite, dans laquelle il se trouve réduit à l'état de Reptile, sans défense, exposé à toutes les insultes; il y entre furtivement; il y reste longtemps; il en sort à l'improviste; il y élève ses petits dans le silence; mais, lorsqu'ayant pris son essor il a le sentiment actuel de sa force, ou plutôt de sa vitesse, la conscience de sa supériorité sur les autres habitants de l'air, c'est alors qu'il devient étourdi, téméraire; il ne craint plus rien, parce qu'il se croit en état d'échapper à tous les dangers; et souvent, comme on l'a vu, il succombe à ceux qu'il aurait évités facilement s'il eût voulu s'en apercevoir ou s'en défier. (De Montbeillard.)

C'est ainsi que Fl. Prévôt a pu souvent prendre des Martinets, en présentant subitement un filet de gaze à l'embouchure du trou vers lequel il voyait ces Oiseaux se diriger dans leur vol impétueux. C'est encore ainsi qu'il en a vu se tuer roides, en se précipitant vers leur trou, devant lequel on plaçait un morceau de verre ou de glace, contre lequel ils venaient se frapper.

L'Insecte parasite de ces Oiseaux, au moins en Europe, est une espèce de Pou, de forme oblongue, de couleur orangée, mais de différentes teintes, ayant deux antennes filiformes, la tête plate, presque triangulaire, et le corps composé de neuf anneaux hérissés de quelques poils rares.

Leur gésier est musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence. Il m'a semblé, dit Daubenton, à qui on doit ces détails anatomiques, que le mésentère était plus fort, la peau plus épaisse, les muscles plus élastiques, et que le cerveau avait plus de consistance que dans les autres Oi-

(1) *Pabula parva legens, nidisque loquacibus escas.* (Virg.)

seaux, tout annonçait la force dans ceux-ci, et l'extrême vitesse du vol en suppose en effet beaucoup.

Jusqu'à présent, on était dans l'usage de considérer la structure du sternum du Martinet (*Cypselus*) comme généralement applicable à tous les genres de la famille des Cypsélinés; c'est-à-dire un sternum large, développé, à crête sternale élevée, et sans trou ni échancrure. La découverte, faite depuis par M. Gosse à la Jamaïque, d'une espèce de Martinet dont le sternum présente trois trous à son bord inférieur, doit à l'avenir modifier cette manière de voir.

1er GENRE. — MARTINET. *CYPSELUS.* (Illiger.)

Κυψέλη, caverne (habitant des cavernes).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec petit, de moitié de la longueur de la tête, très-déprimé, très élargi à la base, et, quant à la substance cornée, de la même forme exactement que chez les Engoulevents proprement dits.

Narines médianes, ovalaires, percées dans une substance membraneuse.

Ailes très-longues, dépassant de beaucoup la queue, aiguës; *la deuxième rémige la plus longue de toutes, la première et la troisième plus courtes, égales entre elles, sans aucune échancrure, les autres décroissant graduellement jusqu'aux secondaires, qui sont très-courtes, presque nulles, et arrivant avec les grandes couvertures au quart à peine de la longueur de l'aile.*

Queue fourchue.

Tarses très-courts, à peine de la longueur des doigts, emplumés jusqu'à la première articulation de ceux-ci, qui, tous trois, sont courts, comprimés, et serrés l'un contre l'autre; le pouce versatile, et presque constamment dirigé en avant; ongles très-comprimés, recourbés et aigus.

Fig. 136. — *Cypselus apus.*

Fig. 137. — *Cypselus apus.*

Dix-huit espèces cosmopolites. Nous figurons le Martinet pygargue (*Cypselus pygargus*), Temminck.

Le Martinet (*Cypselus*), dont le vol est si puissant et si longtemps soutenu, a un sternum qui a encore moins d'échancrure à son bord postérieur que dans le genre Engoulevent. Il est considérable, plus allongé que dans les Engoulevents; la fosse sous-clavière est aussi extrêmement petite, mais plus élargie en arrière; la crête est au moins aussi étendue que dans ce dernier genre, mais sa forme est un peu différente; son bord inférieur est beaucoup moins convexe et moins recourbé en avant; le bord antérieur est, au contraire, plus concave, et l'angle de réunion, quoique émoussé, se porte assez fortement en avant; le bord antérieur est assez étroit; l'apophyse médiane est nulle; les latérales sont assez pointues et saillantes; le bord postérieur est en portion de cercle, et sans trace d'échancrure; le bord latéral est régulièrement concave; les côtes sternales, qui sont au nombre de cinq, ne commencent leur articulation qu'au delà de la fosse sous-clavière.

Les clavicules sont très-courtes et fortes; à peine sont-elles la moitié de la longueur totale du sternum.

L'os furculaire est très-arqué d'avant en arrière, assez ouvert; ses branches sont aussi assez grêles, et ont à peine une trace d'apophyse à l'endroit de leur symphyse. (De Blainville, *Journal de physique*, etc., 1821, tom. XCII, p. 201.)

Le docteur Lherminier décrit ainsi le sternum des Martinets, dont il fait sa septième famille :

Sternum allongé, beaucoup plus large en arrière qu'en avant, peu concave en haut; crête très-développée, concave en avant, convexe en bas; angle aigu; bord antérieur très-étroit, présentant deux rainures séparées par une crête osseuse; fossettes sternales petites; bords latéraux concaves; cinq côtes insérées très-antérieurement et dans une petite étendue; le bord postérieur concave en haut, légèrement arrondi en arrière, sans trous ni échancrures; apophyses latérales assez marquées; la surface de l'os est inégale, comme dans les Colibris, les Perroquets, etc.; la surface d'insertion du grand pectoral moins étendue que celle du moyen; les os coracoïdes courts, forts, sans canal complet, peu élargis postérieurement, et éloignés des bords latéraux; clavicule ouverte, assez forte, avec un tubercule postérieur qui répond au milieu de la crête, dont il est éloigné; omoplates moins longues que le sternum, assez grêles, aiguës, élargies à leur terminaison, presque droites.

Fig. 138 et 139. — *a*. Martinet de murailles. *b*. Martinet à ventre blanc.

Il y a beaucoup de ressemblance dans l'appareil sternal des Oiseaux-Mouches et des Martinets. Autant ils s'éloignent des Colibris par la forme de leur bec et leur système de coloration, autant ils s'en rapprochent par la forme du sternum et de ses annexes. Sous ce rapport, ils ne diffèrent pas moins des Hirondelles que les Colibris des Souï-Mangos. (*Mém. de la Soc. linn. de Paris*, 1822, t. VI.)

MARTINET DE MURAILLES. *CYPSELUS APUS*. (Linné, Illiger.)

Plumage d'un brun noir de suie, à reflets verdâtres, avec la gorge d'un blanc cendré; bec et iris d'un brun foncé. (Degland.)

Taille : 0m,22 environ.

Se trouve dans toute l'Europe; très-commun en France. Se rencontre également en Afrique septentrionale et orientale, ainsi qu'en Asie.

Sa ponte est de trois ou quatre œufs allongés, d'un blanc parfait sans taches.

Grand diamètre, 0m,024; petit diamètre, 0m,15, ou 0m,016.

MARTINET A VENTRE BLANC. *CYPSELUS MELLA.* (Linné, Illiger.)

Parties supérieures d'un gris brun uniforme; parties inférieures d'un blanc pur; une large bande, de la même couleur que le dos, ceint la poitrine, et s'étend sur les flancs et les sous-caudales; ailes et queue pareilles au manteau; bec brun noirâtre; plumes des tarses brunes; iris noisette. (*Mâle adulte.*)

Jeunes avant la première mue : toutes les plumes d'un gris brun, bordées de blanc roussâtre.

Taille : 0m,25 environ. (Degland.)

Habite les Alpes du Dauphiné, de la Suisse, de la Savoie, les Pyrénées, et se montre accidentellement en Lorraine et en Angleterre, s'observe en Afrique.

Sa ponte est de trois à quatre œufs allongés, d'un blanc pur, sans taches.

Grand diamètre, 0m,025; petit diamètre, 0m,017.

2me GENRE. — TACHORNIS. *TACHORNIS.* (Gosse.)

Ταχυς, rapide; ορνις, oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, déprimé, largement fendu, comprimé sur les côtés vers la pointe, qui est recourbée, à bords mandibulaires sinueux.

Narines larges, longitudinales, placées dans une membrane, à bords dénudés et sans plumes.

Ailes très-longues, étroites, aiguës; *la seconde rémige la plus longue, la première très-pointue.*

Queue légèrement fourchue.

Tarses de la longueur du doigt médian, emplumés, à doigts dirigés en avant, comprimés, courts, épais, robustes, avec ongles également comprimés.

Le sternum est sans échancrure, et porte trois trous, dont un au milieu, les deux autres sur les côtés.

Ne repose que sur une espèce, assez commune à la Jamaïque, *Tachornis phœnicobia.*

Ce genre, créé tout récemment (1847) par M. Gosse, n'a encore été cité que par M. Ch. Bonaparte, qui ne l'a pas admis, et il fait figurer l'espèce dans le genre *Cypselus.* Nous ne saurions partager une opinion dont nous ignorons les motifs. Mais ceux donnés par le fondateur du genre sont tellement probants, puisqu'ils reposent principalement sur un caractère ostéologique des plus importants et des plus curieux, que nous nous empressons de l'adopter.

Les mœurs de cette espèce sont déjà par elles-mêmes assez curieuses pour faire naître l'idée d'une séparation entre le genre *Tachornis* et le genre *Cypselus.* Écoutons ce qu'en dit M. Gosse, qui l'a découverte et parfaitement observée et étudiée :

Cette petite Hirondelle, remarquable par la délicatesse de ses formes, par l'ampleur de son vol et la large ceinture blanche qui ressort sur le noir de son plumage, est une des plus communes de la Jamaïque, où elle séjourne toute l'année. Le jour, on voit cette espèce par centaines, mêlée à d'autres Hirondelles, dans les immenses prairies et les savanes inondées des terres basses, ou bien dans les marais qui occupent le fond des vallées ou au pied des montagnes. C'est dans ces lieux qu'elles se plaisent à faire maintes évolutions en volant, tournant en cercle, décrivant des spirales, allant et repassant sans cesse en se croisant de mille manières au point de fatiguer la vue. Les dimensions de ses ailes, qui dépassent de beaucoup celles de l'Oiseau, donnent à son vol une énorme puissance, dont il est facile de se faire une idée lorsqu'on entend le sifflement occasionné par les vibrations, dans l'air, de ses ailes impétueuses.

Sa nidification n'est pas moins curieuse.

Vers le 20 mars, allant à la campagne, je vis plusieurs de ces Oiseaux s'envoler de dessus des cocotiers; leur gazouillement tout particulier attira mon attention; je regardai, et je fus frappé de la quantité de matière cotonneuse dont les feuilles de ces arbres étaient couvertes et comme blanchies. J'en conclus que là sans doute se trouvaient les nids. Je ne me trompais pas; ces Oiseaux étaient revenus sur les arbres et s'occupaient tous activement de tisser ce duvet. Je résolus bien vite de monter à l'un de ces arbres : je trouvai ces nids agglomérés et réunis les uns aux autres, paraissant même comme agglutinés; des galeries nombreuses semblaient ménagées à l'intérieur pour établir une communication avec chacun d'eux. Du reste, ils étaient, à l'intérieur, garnis de quelques plumes, et le coton, qui en faisait la matière principale, paraissait provenir du duvet du *bombax*; quant au gluten qui le liait, il provenait probablement d'une sécrétion de l'Oiseau.

Dans le milieu du mois de mai, on trouva une quantité de nids de la même espèce sur un palmier nain (*chamærops*).

Enfin le sternum offre un type de conformation ostéologique tout nouveau, et sans exemple jusqu'à présent dans la famille des Cypsélinés.

Il porte deux trous oblongs assez grands, dont un de chaque côté, et un troisième percé tout au milieu et près du bord inférieur du sternum : ce dernier est rempli par une membrane très-mince...

Il serait intéressant de savoir si le genre Salangane (*Collocalia*) de l'archipel indien possède une structure de sternum analogue à celle-ci. (Gosse, *Birds of Jam.*)

Il n'était pas possible, en présence de caractères différentiels aussi profondément prononcés, de laisser cette espèce de Martinet, à conformation sternale et à nidification si distinctes de ce qui se voit chez les autres, dans le même genre, et nous ne doutons pas, malgré la dissidence que nous avons notée, que le genre *Tachornis* ne prenne droit de cité dans la science.

TACHORNIS PHŒNICOBIE. *TACHORNIS PHŒNICOBIA*. (Gosse.)

Iris de couleur noisette foncée; bec noir; pieds couleur de chair pourprée; ongles couleur de corne; intérieur de la bouche couleur de chair, tachée de bleuâtre en plusieurs parties; tête d'un brun enfumé, plus clair sur les côtés; dos, ailes, couvertures caudales, et queue, d'un noir de suie, à reflets verdâtres, surtout aux rectrices; le croupion est traversé par une large bande de blanc pur sur lequel le noir du dos descend en forme de pointe, qui, parfois, le divise en deux; le menton et la gorge sont d'un blanc soyeux, avec une tache brune à la base de chaque plume; les flancs sont d'un blanc sale; une ligne de même couleur existe au milieu de la poitrine dans toute sa longueur; le milieu du ventre est d'un blanc pur; les cuisses, et les couvertures inférieures de la queue et des ailes, sont d'un blanc sale. (Gosse, *Birds of Jam.*)

Longueur totale, $0^{m},11$ environ.

3me GENRE. — DENDROCHELIDON. *DENDROCHELIDON*. (Boié.)

Δενδρος, arbre; χελιδων, Hirondelle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec, narines, ailes, comme chez le Martinet.

Queue fourchue, les deux rectrices externes souvent très-prolongées.

Tarses courts, plus ou moins nus, ou en partie emplumés, ses trois doigts antérieurs divisés et non comprimés, le pouce séparé et non versatile.

Cinq espèces de l'Asie méridionale, de l'Afrique et de l'Océanie. Nous figurons le Dendrochelidon coiffé (*Cypselus* [*Dendrochelidon*] *comatus*), Temminck, de $0^{m},15$ de longueur.

Toutes ont les plumes occipitales allongées et susceptibles de se relever en huppe, et portent divers parements ou ornements en forme d'aigrettes ou de moustaches, au-dessus ou au-dessous des yeux.

Fig. 140. — *Dendrochelidon Klecho.*

Fig. 141. — *Dendrochelidon Klecho.*

Les Oiseaux de ce genre volent assez communément pendant le jour, sur les lieux marécageux du bord de la mer, et au-dessus des petites rivières où se trouvent en plus grande abondance les Insectes dont ils font leur nourriture.

DENDROCHELIDON A MOUSTACHES. *DENDROCHELIDON MYSTACEUS.* (Lesson, Boié.)

Le Martinet à moustaches rappelle de suite la forme et la disposition de l'élégante espèce de Martinet coiffé. Celui-ci en diffère par sa petite taille et par les teintes du plumage; il provient de Sumatra; le nôtre de la Nouvelle-Guinée.

Les couleurs du Martinet à moustaches, quoique sombres et sans le moindre éclat métallique, par l'heureuse disposition des teintes plus ou moins foncées et du blanc, produisent un agréable effet.

Le dessus de la tête est d'un bleu indigo noir. Une bande blanche, qui prend naissance aux narines, remonte au-dessus de l'œil et va se terminer sur les côtés de la tête en circonscrivant la calotte foncée qui la revêt. Sous la mandibule inférieure naît une touffe de petites plumes blanches, qui côtoie la commissure et se termine sur les côtés du cou par deux longues plumes blanches effilées, libres, simulant parfaitement ce qu'on nomme moustache chez le soldat. Le dos, le croupion, la gorge, la poitrine et les flancs, sont d'un ardoisé brunâtre. Les ailes sont de la couleur bleu indigo de la tête, excepté la moitié des couvertures, qui est d'un blanc de neige. Des plumes cendrées occupent le milieu de l'abdomen, et les couvertures inférieures de la queue sont grisâtres; le dessous des pennes de celles-ci est brun. Les tiges sont blanchâtres. Les deux grandes pennes de la queue les plus extérieures dépassent les autres rectrices de plus de cinq centimètres; elles sont blanchâtres sur leur bord externe en dessous.

Le bec est brun; les tarses et les doigts sont de même couleur. (Lesson, *Zoologie de la Coquille*, p. 647.)

4me GENRE. — SALANGANE. *COLLOCALIA.* (Gray.)

Κολλαω, j'agglutine, καλια, nid.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec petit, du quart à peine de la tête, plus haut que large, bombé, mandibule supérieure très-arrondie et convexe, mandibule inférieure concave en dessous.

Narines basales, ovalaires, percées à jour.

Ailes aiguës, *la seconde rémige la plus longue, dépassant de beaucoup l'extrémité de la queue; rémiges secondaires presque nulles, comme chez le Martinet.*

Queue presque carrée ou très-faiblement échancrée.

Fig. 1. — Pinson d'Ardennes.

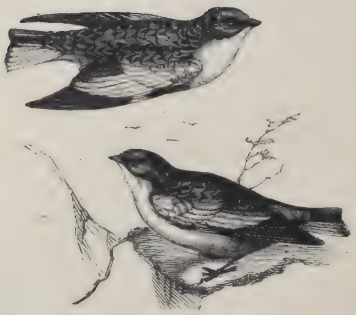


Fig. 2. — Gros-Bec Niverolle

Tarses nus, courts, robustes; doigts vigoureux, comprimés, les trois antérieurs presque égaux, le pouce versatile en avant, de même que chez les Martinets; ongles robustes, comprimés et très-arqués.

Fig. 142. — *Collocalia esculenta.*

Fig. 143. — *Collocalia esculenta.*

Ce genre, établi par M. G. R. Gray et placé par lui dans les Cypsélinés, dont il n'est pas possible de l'isoler, en a cependant été retiré, nous ignorons sur quel motif, par M. Ch. Bonaparte, qui l'a reporté dans les Hirundininés. Sans doute que l'anatomie de ce genre, lorsqu'elle sera connue, lèvera tous doutes à cet égard. Mais, en attendant, il semble que les caractères extérieurs ne devraient laisser place à aucune hésitation, et rangent forcément et de la manière la plus satisfaisante le genre Salangane dans la famille des Martinets, dont il partage les mœurs.

Ce genre renferme quatre espèces de l'Asie méridionale et de l'Océanie. Nous figurons le Salangane troglodyte (*Collocalia troglodytes*), G. R. Gray.

Salangane, dit Guéneau De Montbeillard, est le nom que les habitants des Philippines donnent à une petite Hirondelle de rivage fort célèbre, et dont la célébrité est due aux nids singuliers qu'elle sait construire. Ces nids se mangent et sont fort recherchés, soit à la Chine, soit dans plusieurs autres pays voisins situés à cette extrémité de l'Asie. C'est un morceau, ou, si l'on veut, un assaisonnement très-estimé, très-cher, et qui, par conséquent, a été très-altéré, très-falsifié, ce qui, joint aux fables diverses et aux fausses applications dont on a chargé l'histoire de ces nids, n'a pu qu'y répandre beaucoup d'embarras et d'obscurité.

On les a comparés à ceux que les anciens appelaient *nids d'Alcyon*, et plusieurs ont cru mal à propos que c'était la même chose. Les anciens regardaient ces derniers comme de vrais nids d'Oiseaux, composés de limon, d'écume et d'autres impuretés de la mer. Ils en distinguaient plusieurs espèces. Celui dont parle Aristote était de forme sphérique, à bouche étroite, de couleur roussâtre, de substance spongieuse, celluleuse, et composé en grande partie d'arêtes de Poisson. Il ne faut que comparer cette description avec celle que le docteur Vitaliano Donati a faite de l'*Alcyonium* de la mer Adriatique, pour se convaincre que le sujet de ces deux descriptions est le même; qu'il a, dans l'une et dans l'autre, la même forme, la même couleur, la même substance, les mêmes arêtes; en un mot, que c'est un *Alcyonium*, un polypier, une ruche d'Insectes de mer et un nid d'Oiseau. La seule différence remarquable que l'on trouve entre les deux descriptions, c'est qu'Aristote dit que son nid d'Alcyon a l'ouverture étroite, au lieu que Donati assure que son *Alcyonium* a la bouche grande. Mais ces mots *grand, petit*, expriment, comme on sait, des idées relatives à telle ou telle unité de mesure qui les détermine, et nous ignorons l'unité que le docteur Donati s'était choisie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le diamètre de cette bouche n'était que la sixième partie de celui de son *Alcyonium;* ouverture médiocrement grande pour un nid; remarquez qu'Aristote croyait parler d'un nid.

Celui de la Salangane est un nid véritable, construit par la petite Hirondelle qui porte le nom de *Salangane* aux îles Philippines. Pendant longtemps les écrivains n'ont été d'accord ni sur la matière de ce nid, ni sur la forme, ni sur les endroits où on le trouve; les uns disaient que les Salanganes l'attachaient aux rochers, fort près du niveau de la mer; les autres dans les creux de ces mêmes rochers; d'autres, qu'elles le cachaient dans des trous en terre. Gemelli Careri ajoutait « que les matelots étaient toujours en quête sur le rivage, et que, quand ils trouvaient la terre remuée, ils l'ouvraient avec un bâton et prenaient les œufs et les petits, qui étaient également estimés, pour les manger. »

Quant à la forme de ces nids, les uns assuraient qu'elle était hémisphérique, les autres nous disaient « qu'ils avaient plusieurs cellules, que c'étaient comme de grandes coquilles qui y étaient attachées, et qu'ils avaient, ainsi que les coquilles, des stries ou rugosités. »

A l'égard de leur matière, les uns prétendaient qu'on n'avait pu la connaître; les autres que c'était une écume ou du frai de poisson, qu'elle était fortement aromatique ; d'autres qu'elle n'avait aucun goût; d'autres que c'était un suc recueilli par les Salanganes sur l'arbre appelé *calambouc;* d'autres une humeur visqueuse qu'elles rendaient par le bec au temps de l'amour; d'autres qu'elles la composaient de ces Holothuries ou Poissons-Plantes qui se trouvent dans ces mers. Le plus grand nombre s'accordait à dire que la substance de ces nids était transparente et semblable à la colle de Poisson, ce qui est vrai. Kœmpfer assurait, suivant les pêcheurs chinois, que ce qu'on vendait pour ces nids n'était autre chose qu'une préparation faite avec la chair des Polypes. Enfin Kœmpfer ajoutait qu'en effet cette chair de Polypes, marinée suivant une recette qu'il donnait, avait la même couleur et le même goût que ces nids. Il est bien prouvé, par toutes ces contrariétés, qu'en différents temps et en différents pays on a regardé comme nid de Salangane différentes substances, soit naturelles, soit artificielles. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Pour savoir à quoi s'en tenir sur ces nids, presque aussi défigurés dans leur histoire par les auteurs européens qu'altérés ou falsifiés dans leur substance par les marchands chinois, Guéneau De Montbeillard s'adressa à Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon. Voici la réponse que lui fit ce voyageur philosophe, comme il l'appelle, d'après ce qu'il avait vu lui-même sur les lieux :

« M'étant embarqué, en 1741, sur le vaisseau *le Mars*, pour aller en Chine, nous nous trouvâmes, au mois de juillet de la même année, dans le détroit de la Sonde, très-près de l'île de Java, qu'on nomme *la grande et la petite Tocque*. Nous fûmes pris de calme en cet endroit; nous descendîmes la petite Tocque dans le dessein d'aller à la chasse des Pigeons verts. Tandis que mes camarades de promenade gravissaient les rochers pour chercher des Ramiers verts, je suivis les bords de la mer pour y ramasser des coquillages et des coraux qui y abondent. Après avoir fait presque le tour entier de l'îlot, un matelot chaloupier qui m'accompagnait découvrit une caverne assez profonde, creusée dans les rochers qui bordent la mer, il y entra. La nuit approchait. A peine eut-il fait deux ou trois pas qu'il m'appela à grands cris. En arrivant je vis l'ouverture obscurcie par une nuée de petits Oiseaux qui en sortaient comme des essaims. J'entrai en abattant avec ma canne plusieurs de ces pauvres petits Oiseaux que je ne connaissais pas encore. En pénétrant dans la caverne, je la trouvai toute tapissée, dans le haut, de petits nids en forme de bénitiers. Le matelot en avait déjà arraché plusieurs et avait rempli sa chemise de nids et d'Oiseaux. J'en détachai aussi quelques-uns, je les trouvai très-adhérents au rocher. La nuit vint..... Nous nous rembarquâmes, emportant nos chasses et nos collections. Chacun de ces nids contenait deux ou trois œufs ou petits, posés mollement sur des plumes semblables à celles que les père et mère avaient sur la poitrine. Comme ces nids sont sujets à se ramollir dans l'eau, ils ne pourraient subsister à la pluie, ni près de la surface de la mer.

« Arrivés dans le vaisseau, nos nids furent reconnus par les personnes qui avaient fait plusieurs voyages en Chine, pour être de ces nids si recherchés des Chinois. Le matelot en conserva quelques livres qu'il vendit très-bien à Canton. De mon côté, je dessinai et peignis en couleurs naturelles les Oiseaux avec leurs nids et leurs petits dedans, car ils étaient tous garnis de petits de l'année, ou au moins d'œufs. En dessinant ces Oiseaux, je les reconnus pour de vraies Hirondelles. Leur taille était à peu près celle des Colibris.

« Depuis, j'ai observé en d'autres voyages que, dans les mois de mars et d'avril, les mers qui s'étendent depuis Java jusqu'en Cochinchine au nord, et depuis la pointe de Sumatra à l'ouest, jusqu'à la Nouvelle-Guinée à l'est, sont couvertes de *rogne* ou frai de poisson, qui forme sur l'eau comme une colle forte à demi délayée. J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, des Indiens Bissagas des îles Philippines et des Moluquois, que la Salangane fait son nid avec ce frai de Poisson. Tous s'accordent sur ce point. Il m'est arrivé, en passant aux Moluques en avril, et dans le détroit de la Sonde en mars, de pêcher avec un seau de ce frai de Poisson, dont la mer était couverte, de le séparer de l'eau, de le faire sécher, et j'ai trouvé que ce frai, ainsi séché, ressemblait parfaitement à la matière des nids de Salangane..... Elle le ramasse, soit en rasant la surface de la mer, soit en se posant sur les rochers où ce frai vient se déposer et se coaguler. On a vu quelquefois

des fils de cette matière visqueuse pendant au bec de ces Oiseaux, et on a cru, mais sans aucun fondement, qu'ils la tiraient de leur estomac au temps de l'amour.

« C'est à la fin de juillet et au commencement d'août que les Cochinchinois parcourent les îles qui bordent leurs côtes, surtout celles qui forment leur *paracel*, à vingt lieues de distance de la terre ferme, pour chercher les nids de ces petites Hirondelles.

« Les Salanganes ne se trouvent que dans cet archipel immense qui borne l'extrémité orientale de l'Asie...

« Tout cet archipel, où les îles se touchent, pour ainsi dire, est très-favorable à la multiplication du Poisson; le frai s'y trouve en très-grande abondance; les eaux de la mer y sont aussi plus chaudes qu'ailleurs; ce n'est plus la même chose dans les grandes mers. »

J'ai observé, reprend Guéneau De Montbeillard, quelques nids de Salanganes; ils représentaient, par leur forme, la moitié d'un ellipsoïde creux, allongé, et coupé à angles droits par le milieu de son grand axe. On voyait bien qu'ils avaient été adhérents au rocher par le plan de leur coupe. Leur substance était d'un blanc jaunâtre, à demi transparente; ils étaient composés, à l'extérieur, de lames très-minces, à peu près concentriques, et couchées, en recouvrement les unes sur les autres, comme cela a lieu dans certaines coquilles; l'intérieur présentait plusieurs couches de réseaux irréguliers, à mailles fort inégales, superposés les uns aux autres, formés par une multitude de fils de la même matière que les lames extérieures, qui se croisaient et se recroisaient en tous sens.

Dans ceux de ces nids qui étaient bien entiers, on ne découvrait aucune plume; mais, en fouillant avec précaution dans leur substance, on y trouvait plus ou moins de plumes engagées, et qui diminuaient leur transparence à l'endroit qu'elles occupaient; quelquefois, mais beaucoup plus rarement, on y apercevait des débris de coquilles d'œufs; enfin, dans presque tous, il y avait des vestiges plus ou moins considérables de fiente d'Oiseau. La plupart de ces observations ont été faites, en premier lieu, par M. Daubenton le jeune, qui me les a communiquées avec plusieurs nids de Salanganes, où j'ai vu les mêmes choses.

J'ai tenu dans ma bouche, pendant une heure entière, une petite lame qui s'était détachée d'un de ces nids; je lui ai trouvé d'abord une saveur un peu salée; après quoi, ce n'était plus qu'une pâte insipide qui s'était ramollie sans se dissoudre, et s'était renflée en se ramollissant. M. Poivre ne lui a trouvé non plus d'autre saveur que celle de la colle de Poisson, et il assure que les Chinois estiment ces nids uniquement parce que c'est une nourriture substantielle, et qui fournit beaucoup de sucs prolifiques, comme fait la chair de tout bon Poisson. M. Poivre ajoute qu'il n'a jamais rien mangé de plus nourrissant, de plus restaurant, qu'un potage de ces nids, fait avec de la bonne viande. (Ce bouillon fait avec de la bonne viande n'entrerait-il pas pour quelque chose dans les effets attribués ici aux nids de la Salangane?) Si les Salanganes se nourrissent de la même matière dont elles construisent leurs nids, et que cette matière abonde, comme disent les Chinois, en sucs prolifiques, il ne faut pas s'étonner de ce que l'espèce est si nombreuse. On prétend qu'il s'exporte tous les ans, de Batavia, mille picles de ces nids, venant des îles de la Cochinchine et de celles de l'est. Chaque picle pesant cent vingt-cinq livres, et chaque nid une demi-once, cette exportation serait donc, dans l'hypothèse, de cent vingt-cinq mille livres pesant, par conséquent, de quatre millions de nids; et, en passant pour chaque nid cinq Oiseaux, savoir : le père, la mère, et trois petits seulement, il s'ensuivrait encore qu'il y aurait, sur les seules côtes de ces îles, vingt millions de ces Oiseaux, sans compter ceux dont les nids auraient échappé aux recherches, et encore ceux qui auraient niché sur les côtes du continent. N'est-il pas singulier qu'une espèce aussi nombreuse soit restée si longtemps inconnue?

Au reste, je ne dois pas dissimuler que le philosophe Redi, s'appuyant sur des expériences faites par d'autres, et peut-être incomplètes, doute beaucoup de la vertu restaurante de ces nids, attestée d'ailleurs par plusieurs écrivains qui s'accordent en cela avec M. Poivre (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Quoique l'on ne puisse pas dire encore, comme le dit M. Gerbes, que la méprise, aujourd'hui, n'est plus permise, au moins la clarté commence-t-elle à se faire, et était-elle plus avancée que ne le paraît supposer cet observateur, qui ignorait probablement, à l'époque où il s'exprimait ainsi (1845), le Mémoire de Lesson sur les nids des Salanganes, publié en 1827.

Lamouroux, le premier, avança que les nids de Salanganes étaient de nature végétale, ce qui,

depuis, a été confirmé. Suivant ce naturaliste, les gélidies, formant, dans la seconde division de ses thalassiophytes, un genre ainsi nommé, parce que la plupart des espèces qui le composent peuvent se réduire presque entièrement en une substance gélatineuse par l'ébullition ou la macération, constituent la matière principale de ces nids, et surtout de ceux de la petite espèce de Salangane, qui ne s'éloigne jamais des bords de la mer. (*Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. XXI, 1821.)

C'est aux fucus du genre *gelidinus*, et, d'après Kuhl, au *sphærococcus cartilaginosus*, et à ses variétés *setosus* et *crispus*, que les Salanganes empruntent les éléments de leurs nids. Les habitants de quelques-unes des contrées où ces Oiseaux se reproduisent ont si bien la connaissance de ce fait, qu'ils ne se bornent pas à aller dans les grottes et les cavernes récolter des nids, mais qu'ils vont aussi sur la mer à la recherche des fucus qui servent à les faire, et augmentent ainsi aisément la quantité d'un produit qui, pour eux, est l'objet d'un grand commerce et d'un grand lucre. (*Dictionnaire universel d'Histoire naturelle*, tom. VI, 1845.)

Cependant, l'opinion de Lamouroux, dit Lesson, ne doit pas être adoptée en principe; car la plupart des mers sur les côtes desquelles les Salanganes vivent ne possèdent point ces *fucus*, dont la patrie est restreinte à l'archipel d'Asie, et dont on ne voit aucune trace dans les Carolines et proche les îles de France et de Bourbon. (*Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. XLVII.)

Quoi qu'il en soit de la diversité des opinions émises au sujet de ces nids, il est certain qu'il existe plusieurs espèces de ces petites Hirondelles ou Martinets, nommés Salanganes; et peut-être même le nombre en est-il plus considérable que celui admis par la science. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que les unes employassent des matières animales, comme le frai de Poisson, dont parle Poivre, les autres des matières végétales, comme l'a prouvé Lamouroux. Toujours est-il que, quelle que soit la nature des matériaux entrant dans la construction de ces nids, ces matériaux sont liés et cimentés entre eux au moyen d'une matière visqueuse semblable à celle du Martinet, provenant d'une sécrétion du jabot de l'Oiseau : matière que M. E. Home a cru concourir seule à la composition du nid de la Salangane.

Il est reconnu aujourd'hui, dit Lesson (1827), que plusieurs espèces d'Hirondelles produisent ces nids gélatineux, et qu'on aurait tort de les attribuer à une seule et unique espèce. C'est ainsi que les auteurs qui ont décrit celle des îles de France et de Bourbon, sous le nom de *Hirundo Borbonica esculenta*, ont eu parfaitement raison; car j'ai vu des nids de cette espèce commune, à Maurice, qui m'ont présenté la singularité d'être tissés à moitié, et alternativement, avec de la mousse et de la matière gélatineuse, de sorte qu'on peut dire que cette Hirondelle manque de la matière nécessaire pour leur entière confection. (*Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. XLVII.)

Marsden, qui dit (tom. I, p. 260 de l'*Histoire de Sumatra*) que ces nids sont de deux sortes, les uns blancs, et beaucoup moins nombreux, les autres noirs, avoue que cette dernière couleur est attribuée, par quelques personnes, au mélange des plumes avec la substance visqueuse du nid, et la vérité de cette supposition résulte de ce que, en plongeant, pendant peu de temps, les nids noirs dans l'eau chaude, ils devenaient aussi blancs que les autres; mais les naturels n'en assuraient pas moins que ces deux sortes de nids provenaient de deux espèces différentes. Marsden ajoute que son opinion personnelle est que les uns sont plus récents et les autres plus vieux; mais cette opinion ne s'accorderait pas avec celle de Lamouroux. (*Dictionnaire des Sciences naturelles*). Et cependant Marsden appuie son sentiment d'un fait qui ne laisse aucun doute : c'est que les Sumatrais, qui font la récolte de ces nids, détruisent les vieux en plus grande quantité qu'ils ne peuvent en emporter, afin d'en avoir de blancs à leur place la saison prochaine. (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, tom. XIV.)

George Staunton, rédacteur du *Voyage de lord Macartney en Chine*, dit (tom. I, p. 379 et suiv. de la traduction française) que sur l'île du Bonnet, située dans les parages de Sumatra, on trouve deux cavernes qui contiennent une immense quantité de nids de Salanganes, composés de filaments très-délicats, que réunit une matière transparente, visqueuse, et assez semblable à celle qui reste attachée aux pierres que les flots de la mer ont plusieurs fois couvertes de leur écume, ou à ces substances animales et gluantes qui flottent sur toutes les côtes. Les nids sont adhérents les uns aux autres, ainsi qu'aux côtés de la caverne, et forment des rangs sans interruption. Les Oiseaux qui les construisent sont de petites Hirondelles grises avec le ventre blanchâtre, qu'on prétend n'avoir pas la queue tachée de blanc, comme l'annonce Linnæus, mais qui, malgré leur réunion

Fig. 1. — Gros-Bec Cum.

Fig. 2. — Gros-Bec Tarin.

habituelle en troupes considérables, volent avec une telle rapidité, qu'on ne peut parvenir à en tuer.

Il y a de pareils nids dans les profondes cavernes des hautes montagnes qui sont au centre de l'île de Java; et, vu leur éloignement de la mer, dont ces cavernes sont séparées par de hautes montagnes où règnent des vents impétueux que ces petits Oiseaux ne seraient probablement pas en état de vaincre, on pense qu'ils ne tirent rien de la mer ni pour leur nourriture, ni pour leurs nids, qui sont placés par rangées horizontales de cinquante à cinq cents pieds de profondeur, et dont la valeur est en raison de la délicatesse de leur texture et de leur blancheur transparente.

Deux autres espèces, qui pénètrent plus ou moins dans l'intérieur des terres, y emploient différentes matières opaques, et ne se servent des plantes marines que comme d'un ciment qui ôte aux nids leur transparence, et leur donne une couleur plus ou moins foncée.

Quant à la manière dont ces Oiseaux procèdent à la construction de leurs nids, voici, d'après Lesson, ce qu'on doit regarder comme le plus voisin de la vérité :

L'Hirondelle Salangane paraît vivre essentiellement d'Insectes, quelle que soit sa position par rapport au bord de la mer; mais au temps de la ponte et successivement, chaque paire, ordinairement sédentaire, appelée par cette prévoyance instinctive que nous ne pouvons définir, s'élance vers les lieux où elle doit trouver les matériaux nécessaires à la construction de son nid, de même que, quel que soit l'éloignement de notre Hirondelle urbaine, elle parvient à trouver la terre glaise qui doit façonner la demeure de ses petits. La Salangane pareillement recueille, en rasant les flots, la matière animale qui nage sur leur surface, et, par un travail viscéral particulier qui dépend sans doute de l'organisation de son gésier, elle l'épure, la débarrasse des matières hétérogènes, la pétrit à l'aide d'un *mucus*, dont l'analogue est chez nous le suc pancréatique, en forme un corps gélatino-muqueux, visqueux comme l'ichyocolle, dont il partage la plupart des propriétés, et la divise en filaments alors susceptibles d'adhérer entre eux, de s'accoler avec exactitude, et ce sont ces filaments qu'on a vus, au temps des amours, pendre de leur bec, et que quelques voyageurs ont pris pour un suc propre. (*Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. XLVII.)

Enfin les faits sont venus depuis confirmer ces explications de Lesson, qui, en 1831, s'exprimait ainsi :

Nous avons donné à une collection particulière un nid de Salangane, dont la moitié de chaque fibre était intacte, et prouve qu'elle appartenait à une espèce de lichen branchu des montagnes, tandis que l'autre moitié avait été élaborée par l'Oiseau, et avait la texture blanche et nacrée des fibres si estimées, comme aliment, dans toute l'Indo-Chine. Ce nid était donc et noirâtre et blanc satiné. (*Bulletin des Sciences naturelles*, 1831, tom. XXVII.)

Les Salanganes emploient, dit-on, près de deux mois à la préparation de ces nids, dans lesquels chacune pond deux œufs, dont l'incubation dure environ quinze jours : on les enlève trois fois par an, lorsque les petits ont des plumes (d'où il faut conclure, comme Vieillot, que les Salanganes font trois couvées par an).

Plusieurs Javanais sont, depuis leur enfance, occupés à cette extraction périlleuse, qu'ils ne commencent jamais sans avoir auparavant sacrifié un buffle et sans avoir prononcé des prières, s'être frotté le corps d'huile odoriférante, avoir parfumé l'entrée de la caverne avec du benjoin, et invoqué la protection d'une déesse tutélaire, devant laquelle un prêtre brûle de l'encens. La descente dans les cavernes s'opère ensuite à l'aide d'une échelle de bambou et de roseaux ou de cordes, en portant un flambeau composé avec la gomme d'un arbre des montagnes, et qui ne peut être aisément éteint par les gaz souterrains. (Dumont, *Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. XXI.)

Elles ne paraissent, selon le P. Kirker, sur les côtes que dans le temps de la ponte, sans qu'il pût dire où elles passaient le reste de l'année. Mais Poivre s'est assuré que celles qu'ils a vues ne quittent point les îlots et les rochers où elles ont pris naissance; et il nous apprend qu'elles ont le vol de nos Hirondelles, avec cette seule différence qu'elles vont et viennent un peu moins : elles ont en effet les ailes plus courtes.

Comme elles, elles volent par grandes troupes dans les temps chauds, et ne sortent point de leurs nids pendant la pluie. Chaque soir, elles y rentrent avant quatre heures.

Les Salanganes n'existent que sous la ligne équinoxiale, entre les deux tropiques, et dans l'intervalle des 95ᵉ à 160ᵉ degrés de longitude orientale. On en trouve la première variété aux îles de

France et de Bourbon. Elles font surtout leurs nids à Java, à Sumatra et à Bornéo. On les observe sur la côte orientale d'Asie, que baigne la mer de Chine, en Cochinchine, au Tonquin et à Camboge. Les Salanganes vivent encore aux Moluques et aux Philippines, et enfin j'en ai retrouvé une espèce égarée dans la mer du Sud, à l'île d'Oualan, par les 160 degrés, ce qui indique, par conséquent, qu'elle doit exister aussi sur les Carolines, les îles Pelew et les Mariannes. (Lesson, *Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. XLVII.)

5me GENRE. — ACANTHYLIS. *ACANTHYLIS*. (Boié.)

Ακανθα, pointe; υλη, tige.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec, narines, ailes, comme chez le Martinet, mais parfois les couvertures supérieures presque aussi longues que les pennes.

Queue courte, plus ou moins arrondie, jamais fourchue; le rachis de chacune des rectrices en dépassant les barbules, et se prolongeant en forme de longue épine.

Tarses robustes, non recouverts de squamelles, nus, de la longueur des doigts antérieurs, qui tous trois sont égaux entre eux, divisés jusqu'à la base, et comprimés dans toute leur étendue; ongles très-comprimés, très-arqués et très-aigus.

Fig. 144. — *Acanthylis Pelasgia.*

Dix-sept espèces de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie. Nous citerons l'Acanthylis à pieds nus (*Chætura* [*Cypselus*] *nudipes*), Hodgson.

On ne peut plus dire, comme autrefois Vieillot, que les Hirondelles acutipennes remplacent les Martinets en Amérique, puisqu'on y connaît aujourd'hui cinq espèces de ces derniers.

Voici les détails de mœurs que donne D'Azara sur une des espèces de l'Amérique méridionale, l'Acanthylis du Paraguay (*Hirundo* [*Acanthylis*] *oxyura*), Vieillot, qu'il nomme le petit Martinet :

« Je l'ai très-souvent observé dans les bois du Paraguay; il y vole toujours au-dessus des plus grands arbres; et si, dans les campagnes, il s'approche quelquefois jusqu'à trente ou quarante pieds au-dessus de la terre, il remonte bientôt à son élévation accoutumée; de sorte que je n'ai jamais pu le tirer. C'est un Oiseau sédentaire et très-farouche; il ne se pose ni sur les arbres ni à terre; il boit comme les Hirondelles, et il attrape quelquefois en passant les Araignées qui sont sur les arbres. C'est le seul qui se rapproche du Martinet de nos pays. Quelques-uns le nomment *Mbiyui-Mbopi*, c'est-à-dire Hirondelle Chauve-Souris, parce qu'il a quelque ressemblance avec la Chauve-Souris par sa couleur et par son vol incertain et plus rapide qu'en toute autre espèce. Il exécute dans son vol tous les mouvements qui lui plaisent, tantôt en battant des ailes avec précipitation, tantôt en les étendant tout à fait, tantôt en s'élevant dans les airs, tantôt enfin en suivant toutes les directions qui lui conviennent, soit en ligne droite, soit en ligne oblique. Il passe avec beaucoup d'adresse entre les branches sèches, et il est si essentiellement destiné au vol, qu'il ne s'arrête ni ne se repose un instant dans la journée. C'est de Noseda que je tiens tous ces détails relatifs à ce Martinet.

« J'ai suivi, dit-il, plusieurs de ces Oiseaux, et je n'ai jamais pu en tirer un seul, non-seulement à cause de la rapidité de leur vol, mais encore de leur naturel rusé, qui les fait tenir toujours hors

de la portée du fusil; cependant ils sont très-communs dans le district que j'habite. Fatigué de tant de peines inutiles, je chargeai un Indien d'examiner si, par hasard, ces Martinets ne se percheraient pas sur les arbres pendant la grande chaleur du jour, ou de reconnaître les endroits dans lesquels ils passent la nuit. Cet Indien demeura une semaine entière dans les bois, et il remarqua que ces Oiseaux ne s'arrêtaient jamais pendant le jour, et qu'ils s'élevaient souvent hors de la portée de la vue. Mais il découvrit un arbre d'une grosseur extraordinaire et très-touffu qui avait un trou, d'où il vit sortir, de grand matin, plusieurs Martinets. Il examina ce trou; et, ayant observé qu'il en sortait du vent, il comprit qu'il devait y avoir une seconde ouverture, et il la découvrit en effet un peu au-dessus du sol. Je me plaçai dans un lieu d'où je pouvais apercevoir ces Oiseaux entrer dans leur domicile. Ils y arrivaient, au coucher du soleil, par petites troupes (j'en comptai soixante-deux), mais avec tant de rapidité, qu'à peine pouvait-on les distinguer. Mais on entendait les petits coups qu'ils donnaient de leurs ailes contre les bords du trou dans lequel ils se précipitaient, et dont l'ouverture n'était pas assez large pour qu'ils pussent y entrer les ailes étendues, quoique l'intérieur le fût assez pour qu'ils y passassent deux de front. Avant d'y pénétrer, ils volaient trois ou quatre fois autour et à une assez grande distance de l'arbre. Quand la nuit fut venue, je bouchai les deux ouvertures, et j'entendis que les Oiseaux volaient dans l'intérieur du trou.

« Le lendemain matin (3 décembre), je fis couper l'arbre; et, ayant passé la main dans l'ouverture inférieure, je pris quarante Martinets; les autres s'échappèrent. J'examinai l'intérieur de la cavité, et je reconnus qu'elle n'était propre qu'à des Oiseaux grimpeurs, comme les *Charpentiers* (Pics). Je mis en cage quelques-uns de ces Martinets, et je laissai les autres en liberté dans ma maison. J'observai qu'ils ne pouvaient se tenir à terre, et que leurs ongles crochus, très-forts et aigus, leur donnaient la facilité de grimper.

« ..... Quand ceux que je nourrissais avaient le bec en l'air, ils saisissaient avec promptitude ce qui se présentait, et ils ne le lâchaient que par force.

« ..... Le cri qu'il fait entendre en volant est semblable au bruit répété d'une très-petite castagnette. Il jette aussi, lorsqu'on le prend, le même cri que l'Hirondelle domestique, quoique plus bas; on voit accourir à ce cri les autres Martinets, mais néanmoins toujours hors de la portée du fusil. Ces Oiseaux vivent en famille; de sorte que les soixante-deux que je vis entrer dans l'intérieur d'un arbre étaient partagés en sept ou huit petites troupes. » (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

Un des caractères les plus remarquables de ce genre est assurément la forme épineuse de l'extrémité du rachis des pennes caudales : il serait étonnant que cette conformation toute particulière n'eût pas une destination ou un but d'utilité pour les Oiseaux de ce genre, et, si une chose est à reprocher soit aux voyageurs, soit aux naturalistes, c'est de n'avoir pas assez multiplié leurs observations et leurs études sur ce point. Ainsi, on connaît aujourd'hui la raison de la roideur et de la forme arquée des pennes de la queue des Pics, et l'on sait qu'ils y trouvent un point d'appui indispensable dans leur mode de chercher leur nourriture, obligés qu'ils sont d'être constamment dans une position plus ou moins perpendiculaire ou verticale. Pourquoi la roideur et la saillie épineuse du rachis des pennes caudales, chez les Acanthylis, n'auraient-elles pas un but analogue? non plus alors pour grimper (quoique ce mode de locomotion soit indispensable à celles d'entre elles qui logent dans les trous de rochers ou dans les trous d'arbres), mais pour se tenir suspendues pendant la confection de leur nid. C'est une question à la solution de laquelle peut contribuer un passage de Vieillot, que nous allons citer

Les Martinets proprement dits, on l'a vu, sont conformés, quant aux pieds, dont les quatre doigts sont dirigés en avant, de manière à pouvoir se tenir accrochés au repos. Dans cette position, ils sont immobiles et ne sauraient se livrer à aucune occupation ni aucun mouvement, leur queue ne leur offrant que le point d'appui juste nécessaire que trouvent tous les Passereaux lorsque par hasard ils prennent la même position. Ainsi, leurs nids se trouvant toujours établis dans le fond de trous de murailles ou de rochers percés plus ou moins horizontalement, c'est dans la position horizontale qu'ils y travaillent.

Il en est tout autrement des Acanthylis. Celles-ci construisent leur nid en le suspendant aux parois des rochers ou des cheminées, et elles ne peuvent y travailler qu'en se suspendant elles-mêmes. De là la compression et la courbure de leurs ongles qui les maintiennent dans cette position. De là aussi la forme épineuse de l'extrémité de leurs rectrices, sur lesquelles elles sont obligées de trouver

un point d'appui pendant tout le temps que dure la confection de leur nid. Aussi les Acanthylis ont-elles le croupion excessivement musculeux, selon la remarque de Noseda, caractère exclusivement propre aux Grimpeurs.

Ainsi, d'après Vieillot, l'Acanthylis Pélasgienne (*Hirundo* [*Acanthylis*] *Pelasgia*), Linné, niche dans les cheminées des habitations rurales, préférant les campagnes aux grandes villes, et construit son nid avec une industrie qui lui est particulière. Elle établit d'abord une espèce de plate-forme composée de petites branches sèches et de broussailles, liées ensemble avec la gomme ou le styrax du liquidambar (*liquidambar styraciflua*), Linné. Ces matériaux sont, dit-on, quelquefois en si grande abondance, qu'ils obstruent l'ouverture de la cheminée, et on prétend que l'Oiseau se soutient dans ce travail en appliquant les pointes de sa queue contre le mur. C'est sur cet échafaudage qu'elle place le berceau de ses petits, lequel n'est composé que de bûchettes collées avec la même gomme et disposées à peu près comme les osiers du panier qu'on donne aux Pigeons pour couver. Le nid que j'ai sous les yeux a la forme d'un tiers de cercle. Il est beaucoup plus petit que celui de l'Hirondelle de fenêtre et était attaché par les deux extrémités aux parois d'une cheminée. (*Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

Peut-être aussi la matière glutineuse qui retient ensemble chacune des parties de l'édifice n'est-elle pas le moins du monde végétale, ainsi que le paraît croire Vieillot, et n'est-elle que le résultat d'une sécrétion de l'animal, analogue à celle qui s'opère chez les Martinets et les Salanganes, et qui leur sert en effet à lier ensemble les matériaux entrant dans la confection de leurs nids. Nous n'hésitons même pas à croire qu'il en est ainsi.

ACANTHYLIS PÉLASGIENNE. *ACANTHYLIS PELASGIA.* (Linné, Boié.)

L'Acanthylis pélasgienne (ou Hirondelle acutipenne) a le bec noir; la tête, le dessus du cou et du corps d'un brun noirâtre, plus foncé sur les pennes alaires et caudales; les pieds et la gorge d'un gris brun, plus sombre sur les parties postérieures; les ailes en repos, plus longues de quatre centimètres que la queue, dont les pennes ont le tuyau gros, roide et terminé par une pointe très-aiguë, le doigt postérieur est très-élevé sur le pied.

Longueur totale, $0^{m},15$.

Des individus ont la gorge et le devant du cou d'un blanc sale, tacheté de brun, d'autres ont ces parties blanchâtres et sans taches.

On ne trouve que cette seule espèce d'Hirondelle acutipenne dans le nord de l'Amérique, où elle est connue sous le nom de *Chimney-Swallow*, parce qu'elle fait son nid dans les cheminées. Elle y est répandue depuis les Florides jusqu'au delà de l'État de New-York. On la trouve aussi à Saint-Domingue et à Cayenne. Elle arrive dans les États-Unis au mois de mai et en part au mois d'août. (Vieillot, *Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

DEUXIÈME FAMILLE. — HIRUNDININÉS.

De tous les animaux qui s'agitent sur notre globe, dit M. Gerbe, les Hirondelles composent une des plus intéressantes familles que puisse fournir la classe à laquelle elles appartiennent, car elles réunissent pour nous l'utile à l'agréable.

Ainsi que la plupart des Oiseaux qui se distinguent par quelques attributs particuliers ou par des mœurs exceptionnelles, les Hirondelles paraissent avoir fixé l'attention de l'homme à toutes les époques et dans tous les lieux. Les naturalistes ont consacré à leur histoire de nombreuses pages; d'un

autre côté, elles ont été plus d'une fois chantées et célébrées par les poëtes; plus d'une fois aussi les moralistes les ont proposées, dans leurs apologues, comme exemples de fidélité, de douceur, de bienfaisance et d'amour paternel. En un mot, il n'est pas d'Oiseaux dont l'histoire soit écrite dans plus de livres.

Mais les Hirondelles, surtout dans l'origine des sciences, ont partagé avec beaucoup d'autres espèces le privilége d'être l'objet d'une foule d'erreurs que l'on a pendant longtemps acceptées comme des vérités, par cela seul qu'elles avaient été recueillies et reproduites par des esprits éminents. Ainsi on a dit que leur mode d'accouplement, bien différent de celui des autres Oiseaux, puisqu'il se faisait abdomen contre abdomen, avait lieu au sein de l'air; qu'elles avaient la faculté de recouvrer la vue au moyen d'une certaine plante, qui depuis a conservé le nom d'*herbe aux Hirondelles* (Chélidoine). On a dit aussi que les petites pierres que l'on trouve quelquefois dans leur estomac avaient la propriété de préserver d'une foule de maux les personnes qui les suspendaient à leur cou au moyen d'un sachet; mais ce qui est mieux encore, c'est que chaque partie du corps des Hirondelles, et même leurs excréments, avaient, au rapport des anciens, une vertu médicatrice qui leur était propre. Leurs muscles écrasés étaient l'antidote de la morsure des Vipères; leurs fèces, délayées et prises en boisson, préservaient de la rage. Enfin il n'est pas de contes, pas de fables, pas de préjugés, auxquels les Hirondelles n'aient donné lieu, et l'on écrirait un gros volume si on voulait les rapporter tous.

Ce que l'on pourrait dire de l'histoire des Hirondelles ainsi écrite, c'est que cette histoire a été dès les premiers temps plus populaire que scientifique; c'est que cette histoire a été imposée par l'esprit public à ceux qui nous l'ont transmise. D'ailleurs, si de nos jours on voulait l'écrire, en se mettant sous l'influence des opinions du vulgaire, en acceptant tout ce qui se dit, dans nos campagnes, sur le compte des Hirondelles, peut-être consignerait-on autant d'erreurs que les écrivains de l'antiquité, ce que du reste ont fait quelques auteurs du seizième siècle. (*Dictionnaire universel d'Histoire naturelle*, tom. VI, 1845.)

Fig. 145. — Hirondelle de cheminée.

Dans presque tous les pays connus, les Hirondelles sont regardées comme amies de l'homme, et à très-juste titre, puisqu'elles consomment une multitude d'Insectes qui vivraient aux dépens de l'homme. On s'est aperçu en plusieurs circonstances qu'elles délivraient un pays du fléau des Cousins. Dans la petite ville que j'habite, elles ont délivré plusieurs greniers d'un autre fléau, je veux dire de ces petits Vers qui rongent le blé, sans doute en détruisant les Insectes ailés dont ces Vers sont les larves. Il faut convenir que les Engoulevents auraient les mêmes droits à la reconnaissance de l'homme, puisqu'ils lui rendent les mêmes services; mais, pour les lui rendre, ils se cachent dans

les ombres du crépuscule, et l'on ne doit pas être surpris qu'ils restent ignorés, eux et leurs bienfaits.

Il semble que l'homme devrait accueillir, bien traiter un Oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui, d'ailleurs, lui rend des services réels; il semble au moins que ses services devraient faire sa sûreté personnelle, et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes, qui le protégent quelquefois jusqu'à la superstition. On a dit que les Hirondelles de cheminée étaient sous la protection des dieux pénates; que, lorsqu'elles se sentaient maltraitées, elles allaient piquer les mamelles des Vaches, et leur faisaient perdre leur lait : c'étaient des erreurs, mais des erreurs utiles. Mais il se trouve trop souvent des hommes qui se font un amusement inhumain de tuer cet Oiseau à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très-inconstant, très-mobile, par conséquent très-difficile à atteindre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces Oiseaux innocents paraissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'ils ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule. Elle est plus que ridicule, cette guerre, car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les Hirondelles nous délivrent du fléau des Cousins, des Charançons, et de plusieurs autres Insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts, et que ces Insectes se multiplient dans un pays, et nos pertes avec eux, en même proportion que le nombre des Hirondelles et autres Insectivores y diminue. (Guéneau de Montbeillard, *Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Aux yeux des Ostiaques, peuples du Nord, c'est un grand mal de les tuer; c'est, chez les Anglo-Américains, un acte d'inhospitalité; dans une partie de la Lorraine, les paysans se gardent bien de les troubler; ils les regardent comme des Oiseaux sacrés, d'après des idées superstitieuses, il est vrai, mais cette superstition est au moins avantageuse, puisqu'elle tend à l'utilité générale. Cependant, il paraît que tous ne pensent pas ainsi; car, à l'automne, on leur fait la chasse d'une manière bien destructive, ainsi qu'en Alsace et en Italie.

Les Hirondelles devenant alors très-grasses, et leur chair offrant la saveur et la délicatesse de celle de l'Ortolan, on oublie leurs bienfaits, on méconnaît leur utilité, et la superstition même se tait devant un intérêt momentané.

A cette époque, elles passent la nuit sur les roseaux et les joncs qui sont dans les marais, et il suffit de laisser tomber, à l'entrée de la nuit, un filet tendu sur ces plantes marécageuses pour noyer, le lendemain, tous les Oiseaux qui se trouvent pris dessous. La chasse qu'on leur fait dans le Modénois, près de Rubiera, n'est pas moins destructive. Au milieu du marais, dit Spallanzani, les chasseurs ferment une nappe d'eau, au-dessus de laquelle ils attachent un vaste filet. La chasse commence à nuit close : on a une corde qui traverse l'extrémité de la langue du marais, opposée à la nappe d'eau; des hommes la tiennent chacun par un bout, et l'agitent doucement parmi les roseaux; ils s'avancent ainsi, formant une ligne courbe. A ce bruit inattendu, les Oiseaux, effrayés, quittent leur place, et vont se percher un peu plus loin; bientôt, troublés dans ce nouveau poste, ils l'abandonnent, et, poursuivis ainsi de place en place, ils sont forcés de se concentrer tous sur la portion de roseaux contiguë à la nappe d'eau. Alors les chasseurs donnent un mouvement rapide à la corde, toute la troupe d'Oiseaux se lève précipitamment pour gagner les roseaux situés à l'autre bord; mais le filet, suspendu sur leur tête, tombe tout à coup, les enveloppe dans ses mailles, et les entraîne ainsi à la surface de l'eau, où, se débattant inutilement, ils restent bientôt suffoqués. » Cette chasse est profitable lorsqu'elle ne se fait que pour les Étourneaux, ces grands dévastateurs de raisins; mais elle détruit un grand nombre de Lavandières, de Bergeronnettes, qui nous rendent des services aussi réels que les Hirondelles. (Vieillot, *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, Déterville, 1817, tom. XIV, p. 506.)

Cependant, s'il est des Oiseaux que l'on dût épargner, c'est bien certainement ceux qui se recommandent par les services qu'ils peuvent rendre, et par leurs mœurs douces et inoffensives. Sous ce dernier rapport seul, les Hirondelles mériteraient encore la protection de l'homme. Il est peu d'espèces chez lesquelles l'instinct social soit aussi développé que chez elles. Elles se réunissent en familles nombreuses, parcourent les airs en familles, chassent en familles, construisent leurs nids dans les mêmes endroits, et paraissent, en certaines circonstances, lorsque, par exemple, elles sont importunées par un Oiseau de proie, se prêter un secours mutuel. (Gerbes, *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle.*)

L'Hirondelle de fenêtre, notre aimable commensale, dit Dupont de Nemours, qui semble avoir pris à tâche de prêter aux animaux tout l'esprit qu'il avait, est très-distinguée entre les Oiseaux par son intelligence et par sa moralité. Les idées arrivent à son cerveau avec une extrême promptitude; et ses organes obéissent de même aux volontés qu'elles y font naître.

... Ainsi, lorsqu'il s'agit de rendre service d'une famille à l'autre, la voix qui demande le secours est entendue; celle qui l'accorde et qui le commande est écoutée.

J'ai vu une Hirondelle qui s'était malheureusement, et je ne sais comment, pris la patte dans le nœud coulant d'une ficelle, dont l'autre bout tenait à une gouttière du collége des Quatre-Nations. Sa force épuisée, elle pendait et criait au bout de la ficelle, qu'elle relevait quelquefois en voulant s'envoler.

Toutes les Hirondelles du vaste bassin entre le pont des Tuileries et le pont Neuf, et peut-être de plus loin, s'étaient réunies au nombre de plusieurs milliers. Elles faisaient nuage, toutes poussant le cri d'alarme et de pitié. Après une assez longue hésitation, et un conseil tumultueux, une d'elles inventa un moyen de délivrer leur compagne, le fit comprendre aux autres, et en commença l'exécution. On fit place : toutes celles qui étaient à portée vinrent à leur tour, comme à une course de bague, donner, en passant, un coup de bec à la ficelle. Ces coups, dirigés sur le même point, se succédaient de seconde en seconde, et plus promptement encore... Une demi-heure de ce travail fut suffisante pour couper la ficelle et mettre la captive en liberté. Mais la troupe, seulement une peu éclaircie, resta jusqu'à la nuit, parlant toujours, d'une voix qui n'avait plus d'anxiété, comme se faisant mutuellement des félicitations et des récits. .

Fig. 146. — Hirondelle de fenêtre.

Batgowski a rapporté un exemple de cette fraternité et de secours réciproque entre les Hirondelles dans leurs malheurs ou contre leurs ennemis.

Un Franc-Moineau s'était emparé d'un nid d'Hirondelle et le défendait vigoureusement. Les anciens maîtres n'ayant pu rentrer dans leur héritage invoquèrent leurs confédérés, dont la foule et les menaces ne purent pas davantage faire déguerpir l'usurpateur, que dans la forteresse aucun bec ne pouvait atteindre. Tout à coup la manœuvre change; l'assaut est suspendu; le siége est converti en blocus; quelques braves surveillent l'ouverture, et chacune des autres Hirondelles, apportant sa becquée de mortier, le nid se trouve en peu de moments muré comme la fatale prison d'Ugolin, les cris des vainqueurs continuant d'intimider le reclus et l'empêchant de tenter une sortie avant que la consolidation du mur l'eût rendue impossible, et que la privation d'air eût atténué ses forces.

Ce que cette aventure suppose de réflexion, d'union, de subordination, d'esprit social employé à une guerre commune, d'énergie dans une tribu à protéger les droits de propriété de ses membres, est prodigieux. Rien ne ressemble davantage à une société politique, et l'on ne peut s'empêcher d'en observer aussi beaucoup de traits dans ce qui concerne leurs voyages.

Linné, qui ne hasarde pas ses observations, dit que cet exemple n'est pas rare, et, s'il n'a pas toujours lieu, comme le remarque De Montbeillard, c'est une preuve de plus qu'en cela les Hirondelles n'agissent pas par un instinct général, mais par le développement des idées de quelques sociétés mieux unies ou plus perfectionnées par quelques individus à qui leur esprit a donné plus de crédit sur leurs compagnons. (Quelques Mémoires sur différents sujets, la plupart d'histoire naturelle ou de physique générale et particulière, 1813, p. 188.) Voici, en effet, comment s'exprimait De Montbeillard à ce sujet :

On dit que les Moineaux s'emparent souvent des nids de ces Hirondelles, et cela est vrai; mais on

ajoute que les Hirondelles, ainsi chassées de chez elles, reviennent quelquefois avec un grand nombre d'autres, ferment en un instant l'entrée du nid avec le même mortier dont elles l'ont construit, y claquemurent les Moineaux et rendent ainsi l'usurpation funeste aux usurpateurs. Je ne sais si cela est jamais arrivé, mais ce que je puis dire, c'est que des Moineaux s'étant emparés, sous mes yeux et en différents temps, de plusieurs nids d'Hirondelles, celles-ci, à la vérité, y sont revenues en nombre et à plusieurs fois dans le cours de l'été, sont entrées dans le nid, se sont querellées avec les Moineaux, ont voltigé aux environs, quelquefois pendant un jour ou deux, mais qu'elles n'ont jamais fait la plus légère tentative pour fermer l'entrée du nid, quoiqu'elles fussent bien dans le cas, qu'elles se trouvassent en force et qu'elles eussent tous les moyens pour y réussir. Au reste, si les Moineaux s'emparent des nids des Hirondelles, ce n'est point du tout par l'effet d'aucune antipathie entre ces deux espèces, comme on l'a voulu croire, cela signifie seulement que les Moineaux prennent leurs convenances. Ils pondent dans ces nids parce qu'ils les trouvent commodes; ils pondraient volontiers dans tout autre nid, et même dans tout autre trou.

Ce fait, dont Montbeillard doutait, parce qu'il n'en n'avait pu être témoin, un autre observateur plus heureux a pu le voir et l'étudier dans tous ses détails. M. le vicomte de Tarragon, dans la *Revue zoologique* de 1843, en rend compte en ces termes :

Voici, dit cet observateur, ce dont je fus témoin : Portant mes regards sur un groupe de nids (d'Hirondelle de fenêtre) placé dans l'angle d'une corniche, j'aperçus dans l'un d'eux un Moineau-Friquet, qui, peu auparavant, s'y était installé à force ouverte, revenir paisiblement à son gîte pour y couver ses œufs. A peine l'impudent spoliateur est-il rentré dans sa demeure, qu'une Hirondelle, qui avait son nid près de là, pousse le cri d'alarme. A ce cri une multitude innombrable de ses semblables s'assemble, et, comme d'habitude, passe et repasse en volant proche de l'ouverture du nid, paraissant se convaincre qu'il était véritablement envahi. De son côté le Moineau, depuis plusieurs jours tranquille possesseur du nid, y avait pondu et ne se doutait guère que ses anciens ennemis dussent venger une vieille injure. La femelle (car le mâle était allé chercher sa subsistance), la femelle, dis-je, dont l'incubation était déjà fort avancée, couvait paisiblement ses œufs. Les Hirondelles, assurées de la présence de leur ennemi mortel, poussèrent unanimement leur cri de guerre et disparurent en un instant. Je les vis s'abattre près d'un bourbier situé à cent pas plus loin, où j'avais l'habitude de les observer, lorsqu'elles amassaient la terre humide pour la dégorger ensuite et l'appliquer, enduite de la liqueur que sécrète leur estomac, contre les parois d'un mur ou dans l'angle d'une fenêtre, mais cette fois une seule becquetée leur suffit, et, se précipitant toutes à la fois et comme d'un commun accord vers le repaire du bandit, elles en eurent en deux secondes bouché l'ouverture d'une masse de terre dont je parlerai plus au long. Après cet exploit, elles volèrent poussant des cris aigus et continuels comme pour célébrer leur victoire, puis, quelques instants après, il n'en paraissait plus aucune autour du tombeau dans lequel elles venaient d'enfermer vivant l'imprudent Moineau.

Je me trouvais donc en possession d'une curieuse découverte; comme on le pense bien, je ne perdis pas de temps, je pris une échelle et je me mis à examiner ce nid de plus près. La masse de terre qu'avaient apposée les Hirondelles était tellement volumineuse, qu'elle ressortait au dehors et fermait hermétiquement l'entrée du nid. Je brûlais d'impatience de m'emparer d'une trouvaille aussi intéressante, mais la nouvelle terre était trop fraîche, et je craignis, avec juste raison, qu'elle ne pût résister à mes efforts pour détacher le nid de la corniche sous laquelle il était fixé. Je dus donc attendre quatre ou cinq jours, au bout desquels je pus l'enlever sans risque de le briser. J'y trouvai l'Oiseau mort sur ses œufs. Quant à la masse qui en fermait l'ouverture, elle avait à peu près la forme et la grosseur d'un petit œuf de Poule; les deux bouts ressortaient en dehors et en dedans du nid, dont on distinguait très-bien l'orifice, formé de petites boulettes de terre arrondies, tandis que la masse, ou, si l'on aime mieux, l'opercule, était composé de petites portions aplaties, placées confusément. (*Revue zoologique*, novembre 1843.)

Quoiqu'il paraisse difficile d'expliquer comment ces Oiseaux, après avoir traversé des espaces immenses, peuvent retrouver les lieux où ils ont niché l'année précédente, on s'est assuré que les Hirondelles domestiques reviennent constamment chaque année à leur premier nid, et que le mariage qu'elles y ont célébré est indissoluble. (Charles Dumont, *Dictionnaire des Sciences naturelles*.)

Tout le monde connaît l'expérience heureuse et singulière de M. Frisch, qui, ayant attaché aux pieds de quelques-uns de ces Oiseaux un fil teint en détrempe, revit l'année suivante ces mêmes Oiseaux avec leur fil, qui n'était point décoloré, preuve assez bonne que du moins ces individus n'avaient point passé l'hiver sous l'eau, ni même dans un endroit humide, et présomption très-forte qu'il en est ainsi de toute l'espèce..... Cette expérience et quelques autres semblables prouvent que les mêmes Hirondelles reviennent aux mêmes endroits. Dans un château près d'Épinal, en Lorraine, on attacha, il y a quelques années, au pied d'une de ces Hirondelles, un anneau de fil de laiton, qu'elle rapporta fidèlement l'année suivante. Heerkens, dans son poëme intitulé *Hirundo*, cite un autre fait de ce genre. (De Montbeillard.)

Spallanzani a renouvelé à cet égard l'expérience de Frisch, et il a reconnu, pendant deux ans, l'identité des individus au petit cordon de soie qu'il leur avait attaché aux pieds avant leur départ, et qu'ils portaient encore à leur retour; s'ils n'ont pas reparu à la troisième fois, l'observateur l'a attribué à la mort naturelle ou violente qui les aura surpris en route. Spallanzani a vu, pendant dix-huit ans, six ou sept autres couples d'Hirondelles domestiques revenir à leurs anciens nids et continuer d'y faire deux couvées annuelles, sans presque s'occuper de les réparer. (Ch. Dumont.)

Enfin Dupont De Nemours rapporte qu'il marqua d'un petit bout de faveur bleue, à la patte, un ménage d'Hirondelles, et qu'il le vit quatre ans de suite revenir occuper le même nid; le bracelet sali, lavé, décoloré, non détruit.

Il accompagne cette citation des réflexions suivantes au sujet de cette constance des Hirondelles :

Leurs amours, dit-il, sont des mariages qu'une tendresse méritée rend indissolubles, non des fantaisies du moment comme ceux de quelques Oiseaux, ni même des liaisons d'un printemps, comme ceux de la plupart des autres. Et, quand un des époux meurt, il est rare que l'autre ne le suive pas en peu de jours. Le doux caquetage est cessé, plus de chasse, plus de travail. Un sombre repos, un morne silence, sont les signes de la douleur à laquelle le survivant succombe.

J'en avertis les jeunes gens, d'ailleurs bons et honnêtes, qui s'amusent quelquefois à leur tirer des coups de fusil, parce qu'elles sont difficiles à toucher. Mes amis, tirez des noix en l'air, cela est plus difficile encore, et respectez ces aimables Oiseaux. Songez que chaque coup qui porte tue deux Hirondelles, la dernière par un supplice affreux. (Quelques Mémoires sur différents sujets.)

Cet attachement des Hirondelles pour la demeure de leur choix est tel, dit M. Gerbes, qu'elles y retournent alors qu'on les en éloigne en les transportant à de grandes distances. Les jeunes même, assez forts toutefois pour pouvoir voler, paraissent avoir l'instinct, lorsqu'ils ont été ainsi transportés au loin, de regagner le nid où ils ont pris naissance. C'est ce que contribuerait à faire admettre un fait très-curieux, rapporté par Spallanzani, fait qui s'est passé dans le couvent des capucins de Vignola, situé à quelques lieues de Modène.

« Ces religieux, dit Spallanzani en parlant des capucins de Vignola, avaient coutume de régaler, chaque année, un habitant de Modène de quelques douzaines de jeunes Hirondelles prises dans les nids du couvent, et, pour qu'elles ne leur échappassent pas, ils en faisaient la chasse à la nuit tombante. Une fois, l'homme chargé de les porter à Modène s'étant mis en marche aussitôt après leur capture, eut la maladresse de les laisser évader tout près de la ville. Le premier usage qu'elles firent de leur liberté fut de retourner à Vignola, où elles arrivèrent avant le jour et au moment où les capucins étaient assemblés dans le chœur. Les cris tumultueux de ces Oiseaux autour du couvent et à une heure où ils n'ont pas coutume de chanter, piquèrent la curiosité des religieux, qui, étant allés visiter après l'office les nids qu'ils avaient dévastés la veille, ne furent pas peu surpris de les trouver peuplés comme auparavant. »

En vérité, si ces jeunes Hirondelles n'avaient point parmi elles, pour les guider dans leur voyage nocturne, des individus vieux et expérimentés, ce fait sans exemple, certifié à Spallanzani par des témoins oculaires et dignes de toute confiance, ne peut s'expliquer qu'en supposant à de jeunes Oiseaux l'instinct merveilleux des individus adultes.

Bien qu'ordinairement les Hirondelles restent attachées au premier berceau de leurs amours, il n'est pourtant pas rare de les voir abandonner une localité qu'elles avaient longtemps préférée, quelquefois sans cause connue et comme par caprice, et d'autres fois parce que l'homme, poussé par le besoin incessant de détruire, aura trop souvent anéanti leurs nichées, et trop souvent aussi les aura tourmentées en leur faisant une chasse acharnée. (*Dictionnaire pittoresque d'Histoire naturelle.*)

Quant à la reconnaissance des lieux, les Hirondelles messagères ont prouvé que leur instinct, secondé par la puissance de la vue, la leur rend assez facile, et l'on a remarqué, en effet, que des couveuses, transportées dans une cage à de grandes distances pour y être lâchées à des heures convenues, commençaient par s'élever, en décrivant plusieurs cercles, à des régions supérieures d'où elles embrassaient une vaste étendue, avant de se décider sur la route qu'elles avaient à tenir pour retourner plus sûrement vers leurs petits, et de prendre irrévocablement celle qui devait les ramener de la manière la plus directe.

Si cet organe paraît devoir être insuffisant pour les guider de même dans les trajets maritimes qu'elles ont à faire à l'époque de leur émigration, il peut alors être favorisé par le changement de température qui se fait sentir. (*Dictionnaire des Sciences naturelles.*)

La vue chez les Hirondelles est en effet la faculté la plus développée après le vol. Si, sous ce dernier rapport, elles égalent et surpassent même en vitesse les plus habiles voiliers, on peut dire que, pour l'étendue ou la portée de la vue, il y a peu ou point d'espèces qui les surpassent. Les Oiseaux de proie, diurnes et chasseurs, auxquels on avait attribué, par suite de calculs géométriques approximatifs, le pouvoir de discerner les Lézards, les Rats, les petits Oiseaux qui s'agitent à terre, à la distance considérable d'une lieue, leur seraient seuls supérieurs pour la finesse de la vue, s'il n'y avait pas eu exagération dans les calculs; mais des observations ultérieures plus soigneusement faites ayant réduit ces calculs à 300 ou 350 pieds environ, il en résulte que les Oiseaux de proie n'ont pas dans la vue plus de portée et de finesse que les Hirondelles.

Un point des plus intéressants de l'histoire des Hirondelles, est celui qu'a pour sujet leur mode de nidification et les particularités qui s'y rattachent. C'est là, pour elles, une occasion de faire preuve d'habileté et de patience, et de mettre à nu l'attachement et l'affection qu'elles ont pour leur progéniture.

On dirait que l'unique soin des Hirondelles, lorsqu'au printemps elles reviennent dans les contrées qu'elle avaient abandonnées, est de se reproduire; car, peu de jours après leur arrivée, on les voit occupées à l'œuvre de la nidification, œuvre, pour elles, considérable, puisqu'elle leur demande quelquefois plus d'un mois de travail et de persévérance. Toutes, il est vrai, ne prennent pas la même peine; beaucoup d'entre elles se bornent à réparer les dégradations que peut avoir subi, pendant leur éloignement, le nid qu'elles avaient édifié l'année d'auparavant.

Le lieu que les Hirondelles choisissent pour établir leurs nids, la forme qu'elles leur donnent, et les matériaux qu'elles emploient, varient presque selon chaque espèce. Les unes l'attachent contre les murs, à l'angle des fenêtres, sous l'avant-toit des maisons (en 1830 et 1831, on a vu des Hirondelles de cheminée, à Blois, établir leur nid sur le côté d'une girouette); les autres le fixent à des rochers, sous les voûtes des cavernes; celles-ci l'établissent dans des carrières, ou dans des trous creusés en terre par d'autres animaux; celles-là, moins paresseuses, cherchent, le long des rives d'un fleuve, un terrain sablonneux et meuble dans lequel elles puissent pratiquer, au moyen de leurs ongles, des galeries souterraines et profondes; il en est qui choisissent les crevasses des murs et des rochers; il en est, enfin, qui préfèrent les trous que leur offrent les troncs des vieux arbres.

Chaque espèce est guidée, dans le choix du lieu que doit occuper son nid, par son instinct particulier, comme elle l'est encore pour la disposition qu'elle donne à ce nid. (*Dictionnaire universel d'Histoire naturelle.*)

Nous décrivons les formes des nids des diverses espèces, en nous occupant des divers genres qui composent la famille.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire n'admet qu'un genre pour toute la famille.

M. G. R. Gray, à l'instar de Boié, en a admis cinq :

1° *Hirundo*, Linné;
2° *Atticora*, Boié;
3° *Procne*, Boié;
4° *Cotyle*, Boié;
5° *Chelidon*, Boié,

que nous conservons, moins le genre *Atticora*, qui se confond tout à fait avec le genre *Hirundo*.

M. Ch. Bonaparte en élève le nombre à sept, en y ajoutant le genre *Herse*, Lesson, qui n'est qu'un démembrement du genre *Hirundo*, et en y insérant comme Hirondelles le genre *Collocalia*, Salanganes, qui sont de véritables Martinets.

1er GENRE. — HIRONDELLE. *HIRUNDO*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, très-déprimé à la base, graduellement comprimé sur les côtés jusqu'à la pointe.
Narines basales, petites, oblongues, en partie recouvertes par une membrane.
Ailes allongées, suraiguës; *la première rémige la plus longue.*
Queue, le plus ordinairement, fourchue, chaque penne externe dépassant de beaucoup les autres, en général.

Fig. 147. — *Hirundo rustica*

Fig. 148. — *Hirundo rustica.*

Tarses de la longueur du doigt médian, nus, scutellés, grêles, ainsi que les doigts, qui sont minces et allongés, les deux latéraux d'égale longueur; ongles médiocrement courbés et aigus.

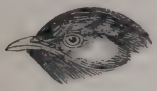


Fig. 149. — *Atticora fasciata.*

Fig. 150. — *Atticora fasciata.*

Ce genre, tout à fait cosmopolite, renferme cinquante-trois espèces. Nous citerons l'Hirondelle d'Abyssinie (*Hirundo Abyssinica*), Guérin.

On peut dire du genre Hirondelle ce que dit Guéneau de Montbeillard du type de ce genre, de l'Hirondelle de cheminée, appelée aussi Hirondelle domestique; car les mœurs de toutes les espèces sont, à peu de chose près, les mêmes que celles de cette dernière.

Elle est en effet domestique par instinct; elle recherche la société de l'homme par choix; elle la préfère, malgré ses inconvénients, à toute autre société. Elle niche dans nos cheminées, et jusque dans l'intérieur de nos maisons, surtout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit : la foule n'est point la société. Lorsque les maisons sont trop bien closes, et que les cheminées sont fermées par le haut, comme elles sont à Nantua et dans les pays des montagnes, à cause de l'abondance des neiges et des pluies, elle change de logement, sans changer d'inclinations; elle se réfugie sous les avant-toits, et y construit son nid; mais jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme; et, toutes les fois qu'un voyageur égaré aperçoit dans l'air quelques-uns de ces Oiseaux, il peut les regarder comme des Oiseaux de bon augure, et qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine. Nous verrons qu'il n'en est pas tout à fait de même de l'Hirondelle de fenêtre.

Celle de cheminée est la première qui paraisse dans nos climats; c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps. Elle arrive plus tôt dans les contrées plus méridionales, et plus tard dans les pays du Nord. Mais, quelque douce que soit la température du mois de février et du commencement de mars, quelque froide que soit celle de la fin de mars et du commencement d'avril, elle ne paraît guère, dans chaque pays, qu'à l'époque ordinaire. Pline dit que César fait mention d'Hirondelles vues le 8 des calendes de mars. Mais c'est un fait unique, et peut-être étaient-ce des Hirondelles de rivage. On en voit quelquefois voler à travers les flocons d'une neige très-épaisse. Elles souffrirent beaucoup, comme on sait, en 1740; elles se réunissaient en assez grand nombre sur une rivière qui bordait une terrasse appartenant alors à M. Hébert, et où elles tombaient mortes à chaque instant; l'eau était couverte de leurs petits cadavres. Cette circonstance est à remarquer, ne fût-ce que pour prévenir la fausse idée de ceux qui ne verraient dans tout ceci que des Hirondelles engourdies par le froid, et qui vont attendre au fond de l'eau la véritable température du printemps. Ce n'était point par l'excès du froid qu'elles périssaient; tout annonçait que c'était faute de nourriture : celles qu'on ramassait étaient de la plus grande maigreur, et l'on voyait celles qui vivaient encore se fixer aux murs de la terrasse dont j'ai parlé, et, pour dernière ressource, saisir avidement les Moucherons desséchés qui pendaient à de vieilles toiles d'Araignées.

L'expérience de Frisch, et quelques autres semblables, prouvent que les mêmes Hirondelles reviennent aux mêmes endroits; elles n'arrivent que pour faire leur ponte, et se mettent tout de suite à l'ouvrage. Elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente, si le local le permet. J'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée qui étaient ainsi construits par étages; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres, tous quatre égaux entre eux, maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin. Il y en avait de deux grandeurs et de deux formes différentes : les plus grands représentaient un demi-cylindre creux, ouvert par le dessus, d'environ un pied de hauteur; ils occupaient le milieu des parois de la cheminée : les plus petits occupaient les angles, et ne formaient que le quart d'un cylindre ou même d'un cône renversé. Le premier nid, qui était le plus bas, avait son fond maçonné comme le reste; mais ceux des étages supérieurs n'étaient séparés des inférieurs que par leur matelas, composé de paille, d'herbe sèche, et de plumes. Au reste, parmi les petits nids des angles, je n'en ai trouvé que deux qui fussent par étages; je crois que c'étaient les nids des jeunes : ils n'étaient pas si bien faits que les grands. (De Montbeillard.)

L'Hirondelle rousseline, ou du Cap (*Hirundo Capensis*), Gmelin, est aussi l'espèce, d'après Le Vaillant, qu'on trouve la plus abondante et la plus commune sur toute la pointe de l'Afrique; car on la rencontre généralement partout, et notamment dans les lieux habités. Ces Oiseaux sont tellement familiers, qu'ils entrent dans les maisons, et surtout dans celles des colons de l'intérieur; car dans la ville on ne souffre guère leurs visites, par rapport à la malpropreté qu'elles occasionneraient dans les appartements. Les paysans, moins soigneux à cet égard, les laissent non-seulement fort tranquillement s'établir parmi eux dans leur mauvais hallier qu'ils ne craignent pas de voir salir, mais les voient avec plaisir nicher dans leurs chambres, parce qu'ils les regardent comme des Oiseaux de bon augure. Le nid de ces Oiseaux, quand il est construit dans une chambre, est attaché au plafond, contre une poutre, et il est bâti avec de la terre gâchée, comme ceux de nos Hirondelles d'Europe; mais la forme en est absolument différente : c'est une boule creuse, à laquelle est adapté un long tuyau, par lequel la femelle se coule dans l'intérieur du nid, revêtu avec profusion de tout ce que l'Oiseau trouve de plus douillet. (*Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

L'Hirondelle de Java (*Hirundo Javanica*), Vigors et Horsfield, fait son nid de la même manière que l'espèce du Cap; car, d'après Quoy et Gaimard, les individus de cette espèce, qu'ils ont observés autour de la ville de Bathurst, en Australie, « volent, disent-ils, en troupe autour de la ville naissante (1827-1829); et leurs nids en terre, suspendus aux maisons, ont pour couverture un tube cylindrique prolongé de quelques pouces. » (*Annales des Sciences naturelles.*)

Enfin l'Hirondelle rousse (*Hirundo rufa*), Gmelin, de l'Amérique septentrionale, diffère encore de la nôtre, selon Vieillot, dans la manière de poser et de construire son nid. Elle le suspend aux poutres ou au toit d'une maison, le compose de mousse, d'herbes sèches et de petites branches mortes, liées ensemble avec une espèce de gomme, et en garnit l'intérieur de plumes; ce nid, dont l'entrée est près du fond et sur le côté, a quelquefois plus d'un pied de longueur. (*Histoire des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

Le besoin que semblent éprouver les Hirondelles de se rapprocher des lieux habités par l'homme n'est, chez aucune espèce, plus puissant que chez l'Hirondelle fauve, d'après Vieillot (*Hirundo fulva*).

Ceux de ces Oiseaux que j'ai vus à Saint-Domingue, dit-il, cherchaient, vers le coucher du soleil, à entrer dans les cases et les greniers de l'habitation où je me trouvais. Après avoir fait plusieurs circuits tout autour, comme pour reconnaître le terrain, ils s'introduisaient dans l'intérieur par les portes et par les plus petites ouvertures. Si on les forçait d'en sortir, ce n'était que pour un instant; ils y rentraient aussitôt avec une telle précipitation, qu'ils semblaient y chercher un abri contre l'Oiseau de proie, ou pressentir une tempête extraordinaire; cependant aucun ennemi n'était à leur poursuite, et le ciel resta calme. Cette sorte de délire, qui dura une heure environ, avait donc une autre cause. Comme la plupart des Hirondelles de la baie d'Hudson se tiennent pendant la nuit et nichent dans les cases et dans les écuries, ne se pourrait-il pas que l'Hirondelle fauve eût la même habitude? Peut-être même est-elle une des espèces qui passent l'été dans cette contrée. (*Histoire des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

Mais que penser de l'instinct social qui, chez cette espèce, se manifeste au plus haut degré, et lui a fait donner le nom d'*Hirondelle républicaine?* Des nids, toujours en très-grand nombre, et distribués avec ordre sur la surface d'une haute et large muraille, ou sur une roche unie et d'aplomb, forment, en effet, une sorte de ville aérienne; des gardes y veillent à la sûreté commune; dans le tumulte apparent d'une circulation extrêmement active, on croit reconnaître des actes d'une autorité publique, des jugements, des condamnations. (*Magasin pittoresque*, 1833.)

Dans notre espèce, comme dans la plupart des autres, c'est le mâle qui chante l'amour; mais la femelle n'est pas absolument muette : son gazouillement ordinaire semble même prendre alors de la volubilité. Elle est encore moins insensible; car, non-seulement elle reçoit les caresses du mâle avec complaisance, mais elle les lui rend avec ardeur, et l'excite quelquefois par ses agaceries. Ils font deux pontes par an..... Tandis que la femelle couve, le mâle passe la nuit sur le bord du nid. Il dort peu; car on l'entend babiller dès l'aube du jour, et il voltige presque jusqu'à la nuit close. Lorsque les petits sont éclos, les père et mère leur portent sans cesse à manger, et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid jusqu'à ce que les petits, devenus plus forts, sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler, en les animant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir, les poussant doucement, et non sans quelque inquiétude, hors du nid, jouant devant eux et avec eux dans l'air, comme pour leur offrir un secours toujours présent, et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif, qu'on croirait en entendre le sens. (De Montbeillard.)

Elles n'ignorent pas non plus qu'elles ne peuvent braver l'Oiseau de proie qu'en se tenant en masse dans le vague de l'air, et qu'elles ont tout à craindre si elles sont isolées, et surtout si elles sont posées à découvert sur une branche ou sur un toit. Quand les vieux veulent instruire leurs jeunes familles de la manière dont elles doivent agir pour se soustraire au danger, ils les rassemblent sur un arbre dépouillé de sa verdure, soit à la cime d'un édifice; tandis qu'elles se reposent, ceux-ci ne cessent de voler dans les environs; et, dès qu'un objet quelconque leur porte ombrage, ils jettent le cri d'effroi en passant avec la plus grande rapidité au-dessus de l'endroit où sont leurs petits. Aussitôt, les jeunes doivent quitter leur station, se réunir en bande serrée et se mettre à la poursuite de leur ennemi, si c'est un Oiseau de rapine, ou s'enfuir au loin si c'est un Chat ou un autre animal suspect. Il arrive souvent que le danger n'est pas réel, et que ce n'est de la part des pères et mères qu'une ruse, afin de tenir leurs petits sur leurs gardes. Dans quelque cas que ce soit, ils doivent toujours obéir au signal; car, s'il y en a qui restent tranquilles par paresse ou par insouciance, les vieux les forcent de partir en leur tirant les plumes de la tête, au point même de les arracher quand ils s'obstinent à rester. Cet exercice, qui a lieu deux ou trois fois par jour à la fin des couvées, semble avoir un double motif; car, à cette époque, tous les individus du même canton se réunissent dans les mêmes endroits pour se préparer au départ, en s'élevant tous ensemble jusqu'aux nues. (Vieillot, *Oiseaux de l'Amérique septentrionale*, Hirondelle bicolore.)

Si l'on joint à cela ce que dit Boerhave d'un de ces Oiseaux, qui, étant allé à la provision, et trouvant à son retour la maison où était son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter

nourriture et secours à ses petits, on jugera avec quelle passion les Hirondelles aiment leur géniture. Car, comme il s'agit, dans ce dernier cas, d'une mère et d'une couveuse, on ne peut guère supposer qu'elle se soit précipitée dans les flammes par défaut d'expérience.

Outre les différentes inflexions de voix dont j'ai parlé jusqu'ici, les Hirondelles de cheminée ont encore le cri d'assemblée, le cri du plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui la menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là, ce qui suppose une grande mobilité dans leur sens intérieur.

J'ai dit ailleurs que ces Oiseaux vivaient d'Insectes ailés qu'ils happent en volant; mais, comme ces Insectes ont le vol plus ou moins élevé, selon qu'il fait plus ou moins chaud, il arrive que, lorsque le froid ou la pluie les rabat près de terre, et les empêche même de faire usage de leurs ailes, nos Oiseaux rasent la terre et cherchent ces Insectes sur les tiges des plantes, sur l'herbe des prairies, et jusque sur le pavé de nos rues; ils rasent aussi les eaux et s'y plongent quelquefois à demi en poursuivant les Insectes aquatiques; et, dans les grandes disettes, ils vont disputer aux Araignées leur proie jusqu'au milieu de leurs toiles, et finissent par les dévorer elles-mêmes. Dans tous les cas, c'est la marche du gibier qui détermine celle du chasseur. On trouve dans leur estomac des débris de Mouches, de Cigales, de Scarabées, de Papillons, et même de petites pierres, ce qui prouve qu'elles ne prennent pas toujours les Insectes en volant, et qu'elles les saisissent quelquefois étant posées. En effet, quoique les Hirondelles de cheminée passent la plus grande partie de leur vie dans l'air, elles se posent souvent assez sur les toits, les cheminées, les barres de fer, et même à terre et sur les arbres. Mais elles ne digèrent pas toujours également bien. Dans le gésier d'un individu qui avait passé deux jours sans manger, il se trouva beaucoup de débris d'Insectes Coléoptères, et dans un autre individu, qui avait mangé la veille cinq ou six mouches, il ne se trouva presque rien. Dans notre climat, elles passent souvent les nuits, vers la fin de l'été, perchées sur des annes au bord des rivières, et c'est alors qu'on les prend en grand nombre et qu'on les mange en certains pays; à Valence, en Espagne, à Lignitz, en Silésie, etc., elles choisissent les branches les plus basses qui se trouvent au-dessous des berges, et bien à l'abri du vent. On a remarqué que les branches qu'elles adoptent, pour y passer ainsi la nuit, meurent et se dessèchent.

C'est encore sur un arbre, mais sur un très-grand arbre, qu'elles ont coutume de s'assembler pour le départ. Ces assemblées ne sont que de trois ou quatre cents; car l'espèce n'est pas si nombreuse, à beaucoup près, que celle des Hirondelles de fenêtre. Elles s'en vont de ce pays-ci vers le commencement d'octobre; elles partent ordinairement la nuit, comme pour dérober leur marche aux Oiseaux de proie, qui ne manquent guère de les harceler dans leur route. M. Frisch en a vu quelquefois partir en plein jour, et M. Hébert en a vu plus d'une fois, au temps du départ, des pelotons de quarante ou cinquante qui faisaient route au haut des airs; et il a observé que, dans cette circonstance, leur vol était non-seulement plus élevé qu'à l'ordinaire, mais encore beaucoup plus uniforme et plus soutenu. Elles dirigent leur route du côté du Midi, et s'aidant d'un vent favorable, autant qu'il est possible; et, lorsqu'elles n'éprouvent point de contre-temps, elles arrivent en Afrique dans la première huitaine d'octobre. Si, durant la traversée, il s'élève un vent de sud-est qui les repousse, elles relâchent, de même que les autres Oiseaux de passage, dans les îles qui se trouvent sur leur chemin. M. Adanson en a vu arriver, dès le 6 octobre, à six heures et demie du soir, sur les côtes du Sénégal, et les a bien reconnues pour être nos vraies Hirondelles. Il s'est assuré qu'on ne les voyait dans ces contrées que pendant l'automne et l'hiver. Il nous apprend qu'elles y couchent toutes les nuits, seules ou deux à deux, dans le sable sur le bord de la mer, et quelquefois en grand nombre, dans les cases, perchées sur les chevrons de la couverture. Cette habitude de coucher dans le sable est tout à fait contraire à ce que nous voyons faire aux Hirondelles dans nos climats. Il faut qu'elle tienne à une circonstance particulière qui aura échappé à l'observateur; car ces machines vivantes, que nous appelons des animaux, sont plus capables qu'on ne croit de varier leurs procédés d'après la variété des circonstances. Enfin, il ajoute une observation importante, c'est que ces Oiseaux ne nichent point au Sénégal. On dit aussi qu'aucune Hirondelle ne niche à Malte. Aussi M. Frisch observe-t-il qu'au printemps elles ne ramènent jamais avec elles des jeunes de l'année : d'où l'on peut inférer que les contrées septentrionales sont leur véritable patrie; car la patrie d'une espèce quelconque est le pays où elle fait l'amour et se perpétue. (De Montbeillard.)

Il en est de même pour les Hirondelles de l'Afrique méridionale, d'après Le Vaillant. Toutes les

Fig. 1. — Étourneau unicolore.

Fig. 2. — Corneille mantelée.

Hirondelles qui nichent dans la partie de l'Afrique que j'ai visitée, dit-il, n'y séjournent que durant la saison d'été, celle de la grande chaleur; et toutes les espèces de ces Oiseaux, qu'on y voit pendant l'hiver du pays, ou la saison des pluies, nommée dans ces parages mauvaise mousson, sont des Oiseaux qui viennent d'autres contrées de l'Afrique après y avoir fait leur ponte, et n'y en font point une seconde, ce que j'ai très-bien observé par les jeunes que ces derniers amènent toujours avec eux; et, comme les Hirondelles qui reviennent passer les chaleurs dans le pays pour s'y reproduire n'amènent point avec elles de jeunes Oiseaux, c'est une preuve qu'elles n'ont pas pullulé pendant leur absence : nouvelle preuve, ajoute-t-il, que les Oiseaux ne se reproduisent pas dans deux saisons de l'année, quoiqu'ils aillent dans un pays chaud ou froid. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

La même observation s'applique, à peu de chose près, à l'espèce de l'Amérique septentrionale. J'ai observé plusieurs fois, dit Vieillot, les individus de cette espèce aux époques où ils quittent l'État de New-York pour se rendre à leur quartier d'hiver, et j'ai remarqué que les jeunes n'attendaient point, comme chez nos Hirondelles de fenêtre, la fin de toutes les couvées pour se mettre en route. Ils s'avancent vers le sud un mois ou six semaines après qu'ils ont pu se passer des soins du père et de la mère, et ne reparaissent point au centre des États-Unis avant le printemps suivant; les individus qui nichent plus au nord en font autant. Il résulte de cette manière de voyager qu'il y a à New-York, ainsi que dans les États voisins, un passage continuel de ces jeunes Oiseaux, depuis la fin de juillet jusqu'en octobre, mais dans lequel disparaissent les couvées tardives, les vieux et toutes les Hirondelles de la zone boréale. (*Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

Quoiqu'en général nos Hirondelles de cheminée soient des Oiseaux de passage, même en Grèce et en Asie, on peut bien s'imaginer qu'il en reste quelques-unes pendant l'hiver, surtout dans les pays tempérés, où elles trouvent des Insectes; par exemple, dans les îles d'Hyères et sur la côte de Gênes, où elles passent les nuits sur les orangers en pleine terre, et où elles causent beaucoup de dommage à ces précieux arbrisseaux. D'un autre côté, on dit qu'elles paraissent rarement dans l'île de Malte

HIRONDELLE DE CHEMINÉE. *HIRUNDO RUSTICA.* (Linné.)

Mâle. — Front et gorge d'un brun marron; parties supérieures du corps, devant et côtés du cou, haut de la poitrine, noirs, à reflets violets; le reste de la poitrine, abdomen et sous-caudales, roussâtres; queue très-fourchue; toutes les pennes, à l'exception des deux médianes, avec une tache blanche sur les barbes internes; les deux externes très-longues, dépassant les suivantes de $0^m,061$; bec et iris noirs; pieds bruns.

Il en existe plusieurs variétés : on en a vu de toutes blanches, et d'autres roussâtres.

Taille : $0^m,18$ environ.

Sa ponte est de quatre à six œufs, oblongs, d'un blanc mat, avec de petits points bruns, tantôt rougeâtres, tantôt violets, plus rapprochés au gros bout.

Grand diamètre, $0^m,025$; petit diamètre, $0^m,21$. (Degland.)

Se trouve en Europe, où elle est très-commune, et en Afrique septentrionale.

2me GENRE. — PROCNÉ. *PROCNE.* (Boié.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec fort, de plus de moitié de la longueur de la tête, plein, large à la base, comprimé sur les côtés jusqu'à la pointe, à mandibule supérieure bombée à partir du front, infléchie et recourbée.

Narines basales, larges et arrondies.

Ailes longues, suraiguës; *la première rémige la plus longue de toutes.*

Queue médiocre, et légèrement fourchue.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés; les deux doigts latéraux et le pouce égaux; ongles médiocres et recourbés.

Fig. 151. — *Procne purpurea.*

Fig. 152. — *Procne purpurea.*

Ce genre, exclusivement américain, ne renferme que sept espèces. Nous citerons la Procné modeste (*Procne concolor*), Gould.

Les Procnés, qui appartiennent toutes exclusivement à l'Amérique, se tiennent toujours, au nord comme au sud, dans les lieux habités, et sont, pour ainsi dire, comme nos Hirondelles d'Europe, domestiques.

Cette habitude, quant aux espèces du nord, notamment la Procné bleue (*Hirundo* [*Procne*] *purpurea*), Linné, est due, selon Vieillot, aux ménagements et aux égards presque superstitieux que les Américains ont pour elles; en effet, dit-il, ils voient et souffrent avec peine qu'on leur donne la chasse; ils les attirent près de leur demeure en attachant des maisonnettes (*little house*) sous la saillie des toits pour les faire nicher. Ces sortes de volières contiennent quelquefois jusqu'à douze cases; chaque couple s'en approprie une et y fait deux pontes par an. Les Américains ont raison de protéger ces Muscivores, car ils sont de la plus grande utilité dans un pays qui fourmille de Mouches, de Maringouins et d'autres Insectes aussi incommodes. De plus, ces Oiseaux, disent-ils, ne peuvent être trop nombreux, puisque ce sont des sentinelles qui veillent à la sûreté de la volaille : en effet, aussitôt qu'un Oiseau de proie se montre près d'une basse-cour, toutes les Hirondelles (Procnés) des environs se réunissent, le harcèlent et le fatiguent par leurs cris réitérés, au point qu'il est forcé de s'enfuir. La volaille, connaissant les cris d'alarme et de menace que les Hirondelles (Procnés) jettent dans cette circonstance, se cache dès qu'elle les entend, et évite, par ce moyen, les serres de son ennemi. Quand cette espèce ne trouve point un asile préparé pour y construire son nid, elle l'attache sous une corniche de brique ou de pierre, lui donne la forme de celui de notre Hirondelle de fenêtre (*Hirundo urbica*), Linné, et le compose des mêmes matériaux; enfin, à la baie d'Hudson, où elle ne peut se procurer les mêmes commodités qu'aux États-Unis, elle niche près des rivières dans des fentes de rocher.

Elle fait entendre, surtout quand elle vole, un ramage sonore et mélodieux. Elle se pose quelquefois à terre et elle marche avec plus d'aisance que les autres, sans doute parce qu'elle a les pieds plus longs à proportion; elle se perche souvent sur les clôtures de bois et sur les branches sèches qui sont à la cime des arbres. Douée d'un vol aussi hardi et aussi léger que celui de notre Martinet, elle sillonne l'air en tous sens, tantôt elle le fend avec la rapidité de l'éclair, tantôt elle plane pendant plus d'un quart d'heure, monte et descend sans que ses ailes paraissent faire le moindre mouvement. Elle arrive au mois de mai à New-York et dans les contrées voisines; elle en part à la fin d'août. (*Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale.*)

Une autre espèce, la Procné de Saint-Domingue ou à ventre blanc (*Hirundo Dominicensis*, Gmelin), ne se rencontre point dans le nord de l'Amérique. Ces Hirondelles habitent les grandes Antilles et particulièrement Porto-Ricco et Saint-Domingue; elles ne s'y montrent jamais en aussi grand nombre qu'aux approches d'un orage, qu'elles devancent en planant au-dessus des plus hautes montagnes. Elles se posent quelquefois sur un monticule ou à la pointe d'un rocher, d'où les mâles font entendre un ramage assez agréable. Cette espèce ne reste sous le tropique du Cancer que depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre, époque où elle disparaît pour se rendre probablement

dans l'Amérique méridionale, puisque Commerson, cité par Montbeillard, a rapporté de Buenos-Ayres trois individus fort rapprochant de celui que décrit Brisson, lequel est de cette espèce. (Vieillot, *ibid.*)

Une troisième espèce de l'Amérique méridionale, où elle habite le Paraguay et la rivière de la Plata, la Procné domestique (*Hirundo domestica*, Vieillot), D'Azara, n° 300, fait son nid dans les églises et les maisons, et se pose fréquemment sur les croix des girouettes, sur le faîte des toits et sur les barrières des enclos. Pendant l'été, elles dorment dans l'intérieur des orangers et des autres arbres touffus; mais, pour peu que le froid se fasse sentir, elles passent la nuit dans des trous ou sous les tuiles. Quoique cette espèce représente celle qui est commune dans ma patrie, cependant elle en diffère par le cri, qui consiste à répéter plusieurs fois les syllabes *mbiyui*. Du reste, elle est moins active; elle se perche beaucoup plus souvent; elle est plus grosse, comparaison faite avec sa longueur; enfin elle attaque tous les autres Oiseaux qui approchent de son nid, et elle les poursuit avec acharnement jusqu'à ce qu'elle les ait forcés à s'éloigner. Cette Hirondelle niche sur les cabanes et les maisons des champs; mais, dans les villes et les bourgs, elle choisit de préférence les églises et les grands édifices, et elle y établit son nid sur les poutres, les murailles, mais toujours de manière à ce qu'il soit peu apparent. Quelquefois aussi ce nid est sous les tuiles, et, quoique je ne l'aie jamais vu, l'on m'a assuré que les matériaux dont il est composé sont de la terre au dehors et un peu de paille au dedans.

Le mâle et la femelle, qui ne diffèrent point entre eux, partagent l'incubation et le soin de donner à manger à leurs petits et de leur apporter fréquemment des Insectes. La ponte est de trois à quatre œufs; les petits sont semblables à leurs père et mère, qui les conduisent pendant quelque temps et les ramènent au nid pour y dormir. Ce sont des Oiseaux de passage. On sait qu'ils passent l'hiver au 20e degré de latitude; leur absence et leur retour ne sont pas aussi réglés qu'en Europe; c'est le plus ou le moins de durée du froid qui en fixe l'époque, de sorte que, si l'hiver est doux, à peine sont-ils deux mois hors du Paraguay; dans le cas contraire, ils s'absentent pendant quatre mois. Je ne crois pas qu'il y ait d'Oiseaux plus matineux; en effet, je les ai entendus chanter, dans les beaux jours, une heure et demie avant le lever du soleil, quoique la nuit fût encore obscure; cependant je pense qu'à raison de leur grande élévation ils pouvaient apercevoir quelque lueur de crépuscule.

Enfin une quatrième espèce, également propre à l'Amérique méridionale et au Paraguay, l'Hirondelle (Procné) brune (*Hirundo fusca*, Vieillot), D'Azara, n° 301, a le vol plus léger et plus élevé que la précédente, et est plus active, car elle se pose moins souvent, jamais sur les toits et les girouettes, et toujours sur les arbres secs ou peu feuillés; elle n'entre que très-rarement dans les villages. On la voit pour l'ordinaire seule ou par paires; mais, quand l'hiver approche, époque de son départ du Paraguay, elle forme des bandes, quelquefois de cent individus. Ses voyages sont plus longs et son retour est plus tardif. Je l'ai vue attaquer un *Chuy* et un *Perroquet nain*, qui lui disputaient un nid de *Fournier*, et les forcer de fuir. Je l'ai vue aussi assaillir un Fournier propriétaire d'un nid; mais cette fois elle fut vaincue. De ces faits, je conclus que cette Hirondelle niche dans des trous. Elle est beaucoup plus rare et plus farouche que la précédente. (D'Azara, *Voyage dans l'Amér. mérid.*)

PROCNÉ DOMESTIQUE. *PROCNE DOMESTICA.* (Vieillot, G. R. Gray.)

Le dessus de la tête, du cou et du corps, ainsi que les petites couvertures supérieures des ailes, sont colorés en bleu turquin, brillant et à reflets, mais qui paraît noir lorsqu'on le regarde à quelque distance. Les pennes des ailes, leurs grandes couvertures supérieures et la queue, sont presque noires. Une petite bande d'un noir velouté va de la narine à l'œil, dont l'iris et le bord des paupières sont noirs. Les côtés de la tête sont noirâtres; les ailes en dessous d'un brun foncé, avec du blanc sur le bord extérieur de quelques pennes, et une tache de la même couleur à l'extrémité des autres. La gorge, le devant du cou et les côtés du corps, sont d'un blanchâtre mêlé de brun, et la poitrine et le ventre blancs. Le tarse est d'un brun rougeâtre derrière, et d'un noir violet en devant. Le bec est noir.

Longueur totale : 0m,21 1/2. (D'Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

3me GENRE. — COTYLE. *COTYLE*. (Boié.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, très-aplati, ou déprimé à la base, allant en se rétrécissant vers la pointe.
Narines très-proéminentes et arrondies.
Ailes très-allongées, sus-aiguës; *la première rémige la plus longue.*
Queue médiocre, légèrement échancrée ou égale.
Tarses de la longueur du doigt médian, minces et scutellés; doigts latéraux et pouces égaux; ongles modérément crochus et aigus.

Fig. 155. — *Cotyle rupestris.*

Fig. 154. — *Cotyle rupestris.*

Ce genre cosmopolite renferme douze espèces. Nous citerons les *Cotyle rupestris*, et *Cotyle riparia*, toutes deux de l'Europe.

Nous avons vu, dit Montbeillard en faisant l'histoire de la Cotyle de rivage (*Hirundo riparia*), Linné, les espèces précédentes employer beaucoup d'industrie et de travail pour bâtir leur petite maison en maçonnerie; nous allons voir deux autres espèces faire leur ponte dans des trous en terre, dans des trous de muraille, dans des arbres creux, sans se donner beaucoup de peine pour construire un nid, et se contentant de préparer à leur couvée une petite litière composée des matériaux les plus communs, entassés sans art ou grossièrement arrangés.

Les Hirondelles de rivage arrivent dans nos climats et en repartent à peu près dans les mêmes temps que nos Hirondelles de fenêtre. Dès la fin du mois d'août, elles commencent à s'approcher des endroits où elles ont coutume de se réunir toutes ensemble; et, vers la fin de septembre, M. Hébert a vu souvent les deux espèces rassemblées en grand nombre sur la maison qu'il occupait en Brie, et, par préférence, sur le côté du comble qui était tourné au midi. Cette maison était dans une petite ville, mais à une extrémité; elle avait son principal aspect sur une rivière, et tenait à la campagne de plusieurs côtés. Lorsque l'assemblée était formée, la maison en était entièrement couverte. Cependant toutes ces Hirondelles ne changent pas de climat pendant l'hiver. M. le commandeur Des Mazys me mande qu'on en voit constamment à Malte dans cette saison, surtout par les mauvais temps; et il est bon d'observer que, dans cette île, il n'y a d'autre lac, d'autre étang, que la mer, et que, par conséquent, on ne peut supposer que, dans l'intervalle des tempêtes, elles soient plongées au fond des eaux. « A Saint-Domingue, dit M. le chevalier Lefebvre-Deshayes, on voit arriver les Hirondelles à l'approche des grains (pluies) : les nuages se dissipent-ils, elles s'en vont aussi, et suivent apparemment la pluie. » Elles sont en effet très-communes dans la saison des pluies. Aristote écrivait, il y a deux mille ans, que, même en été, l'Hirondelle de rivage ne paraissait dans la Grèce que lorsqu'il pleuvait. Enfin, l'on sait que, sur toutes les mers, on voit, pendant les tempêtes, des Oiseaux de toute espèce, aquatiques et autres, relâcher dans les îles, quelquefois se réfugier sur les vaisseaux, et que leur apparition est presque toujours l'annonce de quelque bourrasque. M. Hébert a vu voltiger de ces Hirondelles, en différents mois de l'hiver, jusqu'à quinze ou seize à la fois, dans les montagnes du Bugey; c'était fort près de Nantua, à une hauteur moyenne, dans une gorge d'un quart de lieue de long sur trois ou quatre cents pas de large, lieu délicieux, ayant sa principale exposition au midi, garanti du nord et du couchant par des rochers à perte de vue, où le

gazon conserve presque toute l'année son beau vert et sa fraîcheur, où la violette fleurit en février, et où l'hiver ressemble à nos printemps. C'est dans ce lieu privilégié que l'on voit fréquemment ces Hirondelles jouer et voltiger dans la mauvaise saison, et poursuivre des Insectes qui n'y manquent pas non plus. Lorsque le froid devient trop vif, et qu'elles ne trouvent plus de Moucherons au dehors, elles ont la ressource de se réfugier dans leurs trous, où la gelée ne pénètre point, où elles trouvent assez d'Insectes terrestres et de Chrysalides pour se soutenir pendant ces courtes intempéries, et où peut-être elles éprouvent plus ou moins cet état de torpeur et d'engourdissement auquel M. Gmelin et plusieurs autres prétendent qu'elles sont sujettes pendant les grands froids, mais auquel les expériences de M. Colinson prouvent qu'il n'en est pas toujours ainsi. Les gens du pays dirent à M. Hébert qu'elles paraissaient les hivers après que les neiges des avents étaient fondues, toutes les fois que le temps était doux. (Montbeillard.)

M. Malherbe dit qu'un grand nombre hiverne en Sicile.

Ces Oiseaux se trouvent dans toute l'Europe. Belan en a observé en Romanie qui nichaient avec les Martins-Pêcheurs et les Guêpiers dans les berges du fleuve Marissa, autrefois le fleuve *Hebrus*. M. Kœnigsfeld, voyageant dans le Nord, s'aperçut que la rive gauche d'un ruisseau, qui passe au village de Kakni, en Sibérie, était criblée, sur une étendue d'environ quinze toises, d'une quantité de trous servant de retraite à de petits Oiseaux grisâtres nommés *Streschis* (lesquels ne peuvent être que des Hirondelles de rivage). On en voyait cinq ou six cents voler pêle-mêle autour de ces trous, y entrer, en sortir, et toujours en mouvement, comme des Moucherons. Les Hirondelles de cette espèce sont fort rares dans la Grèce, selon Aristote, mais elles sont assez communes dans quelques contrées d'Italie, d'Espagne, de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne. Elles font leurs trous ou les choisissent, par préférence, dans les berges et les falaises escarpées, parce qu'elles y sont plus en sûreté; sur le bord des eaux dormantes, parce qu'elles y trouvent des Insectes en plus grande abondance; dans les terrains sablonneux, parce qu'elles ont plus de facilité à y faire leurs petites excavations et à s'y arranger. M. Salerne nous apprend que, sur les bords de la Loire, elles nichent dans les carrières; d'autres disent dans les grottes. Toutes ces opinions peuvent être vraies, pourvu qu'elles ne soient point exclusives. (Montbeillard.) Un assez grand nombre nichait, d'après M. Degland, dans les fortifications de Lille, avant les réparations qu'on y a faites; il en niche encore dans celles de Cambrai.

Le nid de ces Hirondelles n'est qu'un amas de paille et d'herbe sèche; il est garni à l'intérieur de plumes, sur lesquelles les œufs reposent immédiatement. Quelquefois elles creusent elles-mêmes leurs trous (au moyen de leurs pieds); d'autres fois elles s'emparent de ceux des Guêpiers et des Martins-Pêcheurs. Le boyau qui y conduit est ordinairement de dix-huit pouces de longueur. On n'a pas manqué de donner à cette espèce le pressentiment des inondations, comme on a donné aux autres celui du froid et du chaud, et tout aussi gratuitement : on a dit qu'elle ne se laissait jamais surprendre par les eaux; qu'elle savait faire sa retraite à propos, et plusieurs jours avant qu'elles parvinssent jusqu'à son trou. Mais elle a une manière tout aussi sûre et mieux constatée pour ne point souffrir des inondations : c'est de creuser son trou et son nid fort au-dessus de la plus grande élévation possible des eaux. (Montbeillard.)

Ces Hirondelles ne font qu'une ponte par an..... Leurs petits prennent beaucoup de graisse, et une graisse très-fine, comparable à celle des Ortolans. Comme cette espèce a un fonds de subsistance plus abondant que les autres, et qui consiste non-seulement dans la nombreuse tribu des Insectes ailés, mais dans celle des Insectes vivant sous terre et dans la multitude de Chrysalides qui y végètent, elle doit nourrir ses petits encore mieux que les autres espèces, qui, comme nous avons vu, nourrissent très-bien les leurs : aussi fait-on une grande consommation des Hirondelles de rivage en certains pays, par exemple à Valence, en Espagne; ce qui me ferait croire que, dans ces mêmes pays, ces Oiseaux font plus d'une ponte par an. Ces jeunes Hirondeaux sont néanmoins sujets aux Pous de bois, qui se glissent sous leur peau; mais ils n'ont jamais de Punaises.

Les adultes poursuivent leur proie sur les eaux avec telle activité, qu'on se persuaderait qu'ils se battent. En effet, ils se rencontrent, ils se choquent en courant après les mêmes Moucherons; ils se les arrachent ou se les disputent en jetant des cris perçants, mais tout cela n'est autre chose que de l'émulation, telle qu'on la voit régner entre des animaux d'espèce quelconque attirés par la même proie et poussés du même appétit.

Comme dans le genre Hirondelle, il existe dans les espèces qui composent celui-ci quelques différences pour le mode de nidification. Ainsi, le Cotyle des rochers (*Hirundo rupestris*), Linné, qu'on adjoint aux Hirondelles de rivage ou Cotyles, niche entre les fentes et dans les anfractuosités des rochers, et construit un nid avec de la terre gâchée, de la menue paille et des plumes ; il ne descend dans la plaine que pour poursuivre sa proie. Cette espèce, dit M. Degland, vole plus lentement que ses congénères, et toujours dans des régions plus élevées. A moins que l'imminence d'une tempête ne la force à descendre dans la plaine pour y chercher sa nourriture, on la voit presque constamment décrire des ondulations au-dessus des rochers qu'elle habite.

Une autre espèce du Cap, le Cotyle fauve (*Hirundo fuligula*), Lichtenstein, fréquente, d'après Le Vaillant, les lieux habités : elle construit un nid sous le rebord des toits des maisons, dans toute la colonie du Cap ; elle donne à ce nid la forme d'une coupe, et le bâtit avec de la terre gâchée.

1. COTYLE DE RIVAGE. *COTYLE RIPARIA.* (Linné, Boié.)

Mâle. — Gris-brun en dessus, aux joues, à la poitrine et aux flancs; gorge, devant du cou, ventre et sous-caudales, blancs, avec quelques plumes brunes au milieu de l'abdomen; bec et iris bruns.

Jeunes avant la première mue. — Toutes les plumes bordées de gris, tirant sur le roux en dessus; le blanc de la gorge nuancé de roussâtre.

Taille : $0^m,14$ environ.

Habite l'Europe, la Sibérie. Elle est très-commune dans le midi de la Russie.

On la trouve, en France, en moins grande quantité que les Hirondelles de cheminée et de fenêtre; cependant elle n'est pas rare près Paris, sur les bords de la Seine et de la Marne; sur ceux de la Sarthe, de la Loire, de la Saône et du Rhône. Elle vit aussi aux environs de Toulouse et de Montpellier. (Degland.)

Elle se trouve aussi en Asie et en Afrique.

2. COTYLE DE ROCHERS. *COTYLE RUPESTRIS.* (Scopoli, Boié.)

Mâle et femelle. — Gris cendré en dessus; blanc nuancé de roussâtre à la gorge, au devant du cou, à la poitrine, à l'abdomen, et d'un gris brun sur les flancs et au bas du ventre; les pennes caudales, à l'exception des deux médianes, portent une tache ovale blanche sur les barbes internes; bec noirâtre; iris noisette foncé suivant les uns, et de couleur aurore suivant Pol. Roux et M. Crespon.

Taille : $0^m,143$ à $0^m,144$.

Habite la Sicile, la Sardaigne, les Alpes, les Pyrénées, le nord de l'Afrique et l'Asie occidentale.

Elle est assez commune en Suisse, en Savoie et dans les Pyrénées. Je l'ai reçue de Bagnères-de-Bigorre et de Grenoble. M. Gerbes m'apprend qu'elle est abondante dans le département des Basses-Alpes, près de Moustiers, et dans le Var, sur quelques-unes des grandes montagnes rocheuses qui bordent la rivière d'Argent. M. Crespon l'indique dans le département du Gard; enfin, elle est de passage dans quelques autres lieux de la Provence, en Languedoc, en Anjou et dans le département de l'Isère.

Elle arrive, en Italie et dans les contrées méridionales de la France, avant toutes les autres, et en repart la dernière. M. Gerbes pense même que quelques individus doivent hiverner dans certaines localités du Piémont voisines de la France; car, lorsque l'hiver n'est pas très-rigoureux, il n'est pas rare d'en voir, dans les mois de décembre et de janvier, voltiger au-dessus de l'embouchure du Var, et, dans Nice, au-dessus du torrent qui traverse cette ville. Comme cette espèce (ce qui lui est particulier) mue avant d'émigrer, il pourrait se faire, ainsi que le suppose encore M. Gerbes, que les

Fig. 1. — Mésange rémiz.

Fig. 2. — Mésange à longue queue.

individus qui se montrent dans une saison où d'ordinaire on n'en trouve plus fussent des jeunes provenant des dernières couvées, et qu'une mue tardive aurait forcés à rester dans nos climats.

Sa ponte est de cinq à six œufs allongés, d'un blanc pur et lustré. On en trouve quelquefois, mais très-rarement, avec quelques points couleur de rouille.

Grand diamètre, 0m,019; petit diamètre, 0m,012 à 0m,013. (Degland.)

4me GENRE. — CHÉLIDON. *CHELIDON*. (Boié.)

Χελιδων, nom grec signifiant Hirondelle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, robuste, large et déprimé à la base, comprimé sur les côtés jusqu'à la pointe; mandibule supérieure bombée depuis la base et recourbée à la pointe.

Narines basales, latérales et arrondies.

Ailes allongées, suraiguës; *la première rémige la plus longue.*

Queue médiocre et fourchue.

Tarses de la longueur du doigt médian, entièrement emplumés jusqu'à la base, de même que les doigts, qui ont les mêmes proportions que dans les genres précédents.

Fig. 155. — *Chelidon urbica.*

Fig. 156. — *Chelidon urbica.*

Ce genre, qui, jusqu'à ce moment, n'a reposé que sur une espèce unique essentiellement européenne, mais qui se trouve aussi en Afrique, en compte une seconde espèce de Bornéo, nommée, par M. Temminck, *Hirundo dasypus*, et que M. Ch. Bonaparte vient de décrire, dans son *Conspectus*, sous le nom de *Chelidon dasypus*; enfin une autre espèce de la Nouvelle-Hollande a été figurée et décrite par Gould (*Chelidon arborea*).

L'espèce européenne de ce genre semble tenir le milieu entre l'espèce domestique et le grand Martinet; elle a un peu du gazouillement et de la familiarité de celle-là; elle construit son nid à peu près comme elle, et ses doigts sont composés du même nombre de phalanges respectivement; elle a les pieds pattus du Martinet, et le doigt postérieur disposé à se trouver en avant; elle vole, comme lui, par les grandes pluies, et vole alors en troupes plus nombreuses que de coutume; comme lui, elle s'accroche aux murailles, se pose rarement à terre; lorsqu'elle y est posée, elle rampe plutôt qu'elle ne marche. Elle a aussi l'ouverture du bec plus large que l'Hirondelle domestique, du moins en apparence, parce que son bec s'élargit brusquement à la hauteur des narines, où ses bords font, de chaque côté, un angle saillant.

Ce n'est pas sans raison, dit Montbeillard, que les anciens donnaient à l'Hirondelle de fenêtre le nom de *sauvage*. Elle peut, à la vérité, paraître familière et presque domestique, si on la compare au grand Martinet; mais elle paraîtra sauvage si on la compare à notre Hirondelle domestique. En effet, nous avons vu que celle-ci, lorsqu'elle trouve les cheminées fermées, comme elles le sont dans la ville de Nantua, niche sous les avant-toits des maisons, plutôt que de s'éloigner de l'homme; au lieu que l'espèce à croupion blanc, qui abonde dans les environs de cette ville, et qui y trouve fenêtres, portes, entablements, en un mot, toutes les aisances pour y placer son nid, ne l'y place

cependant jamais; elle aime mieux l'aller attacher tout au haut des rocs escarpés qui bordent le lac. Elle s'approche de l'homme lorsqu'elle ne trouve point ailleurs ses convenances; mais, toutes choses égales, elle préfère, pour l'emplacement de son manoir, une caverne à un péristyle, en un mot, la solitude aux lieux habités.

Un de ces nids, que j'ai observé dans le mois de septembre, et qui avait été détaché d'une fenêtre, était composé de terre à l'extérieur, surtout de celle qui a été rendue par les Vers, et que l'on trouve, le matin, çà et là sur les planches de jardin nouvellement labourées; il était fortifié, dans le milieu de son épaisseur, par des brins de paille, et, dans la couche la plus antérieure, par une grande quantité de plumes. J'ai trouvé jusqu'à quatre ou cinq gros de ces plumes dans un nid qui ne pesait en tout que treize onces. La poussière qui garnissait le fond du nid fourmillait de petits Vers très-grêles, hérissés de longs poils, se tortillant en tous sens, s'agitant avec vivacité, et s'aidant de leur bouche pour ramper; ils abondaient surtout aux endroits où les plumes étaient implantées dans les parois intérieures. On y trouva aussi des Puces plus grosses, plus allongées, moins brunes, que les Puces ordinaires, mais conformées de même; et sept ou huit Punaises, quoiqu'il n'y en eût point et qu'il n'y en eût jamais eu dans la maison. Ces deux dernières espèces d'Insectes se trouvaient indifféremment, et dans la poussière du nid et dans les plumes des Oiseaux, qui l'habitaient au nombre de cinq, savoir : le père, la mère, et trois jeunes en état de voler. J'ai la certitude que ces cinq Oiseaux y passaient les nuits tous ensemble. Ce nid représentait, par sa forme, le quart d'un demi-sphéroïde creux, allongé par ses pôles d'environ quatre pouces et demi de rayon, adhérent, par ses deux faces latérales, au jambage et au châssis de la croisée, et, par son équateur, à la plate-bande supérieure. Son entrée était près de cette plate-bande, située verticalement, demi-circulaire, et fort étroite.

Les mêmes nids servent plusieurs années de suite, et probablement aux mêmes couples, ce qui doit s'entendre seulement des nids que les Hirondelles attachent à nos fenêtres, car on m'assure que ceux qu'elles appliquent contre les rochers ne servent jamais qu'une seule saison, et qu'elles en font chaque année un nouveau. Quelquefois il ne leur faut que cinq ou six jours pour le construire, d'autres fois elles ne peuvent en venir à bout qu'en dix ou douze jours. Elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes, elles le gâchent et le posent avec le bec seul. Souvent on voit un assez grand nombre de ces Oiseaux qui travaillent au même nid, soit qu'ils se plaisent à s'entr'aider les uns les autres, soit que dans cette espèce, l'accouplement ne pouvant avoir lieu que dans le nid, tous les mâles qui recherchent la même femelle travaillent avec émulation à l'achèvement de ce nid dans l'espérance d'en faire un doux et prompt usage. J'en ai compté jusqu'à cinq posés dans un même nid ou accrochés autour, sans compter les allants et venants; plus leur nombre est grand, plus l'ouvrage va vite. On en a vu quelques-uns qui travaillaient à détruire le nid avec encore plus d'ardeur que les autres n'en mettaient à le construire; était-ce un mâle absolument rebuté, qui, n'espérant rien pour lui-même, cherchait la triste consolation de troubler ou retarder les jouissances des autres?

Quoi qu'il en soit, ces Hirondelles arrivent plus tôt ou plus tard, suivant le degré de latitude; à Upsal, le 9 mai, selon M. Linnæus; en France et en Angleterre, dans les commencements d'avril, huit ou dix jours après les Hirondelles domestiques, qui, selon M. Frisch, ayant le vol plus bas, trouvent plus facilement et plus tôt à se nourrir. L'année 1779, l'hiver a été sans neige et le printemps très-beau; néanmoins ces Hirondelles ne sont arrivées en Bourgogne que le 9 avril, et, sur le lac de Genève, que le 14. On a dit qu'un cordonnier de Bâle, ayant mis à une Hirondelle un collier sur lequel était écrit :

Hirondelle,
Qui est si belle,
Dis-moi, l'hiver, où vas-tu?

reçut, le printemps suivant et par le même courrier, cette réponse à sa demande :

A Athènes,
Chez Antonio,
Pourquoi t'en informes-tu?

Ce qu'il y a de probable dans cette anecdote, c'est qu'elle doit être attribuée à un habitant de la Suisse; quant au fait, il est plus que douteux, puisqu'on sait par Bélon et par Aristote que les Hirondelles sont des Oiseaux semestriers dans la Grèce comme dans le reste de l'Europe, et qu'elles vont passer l'hiver en Afrique. Souvent elles sont surprises par les derniers froids, et on en a vu voltiger au travers d'une neige fort épaisse.

Cela prouve que ce que dit le curé Hoegstroem, de Nordlande, sur le pressentiment des températures qu'il attribue aux Hirondelles, n'est pas plus applicable à celle-ci qu'à celle de cheminée, et doit être regardé, ainsi que je l'ai dit, comme fort douteux. « On a vu, dit-il, en Laponie, des Hirondelles partir dès le commencement d'août et *abandonner leurs petits* dans un temps fort chaud et alors que rien n'annonçait un changement de température; mais ce changement ne tarda pas, et l'on pouvait aller en traîneau le 8 septembre. Dans certaines années, au contraire, on les voit rester assez tard, quoique le temps ne soit pas doux, et on est assuré alors que le froid n'est pas prochain. »

Dans tout ceci, M. le curé paraît n'être que l'écho d'un bruit populaire qu'il n'aura pas pris la peine de vérifier, et qui d'ailleurs est contredit par les observations les plus authentiques.

Fig. 157 et 158. — Chélidon d'arbre (Mâle et femelle).

Les premiers jours de leur arrivée, elles se tiennent sur les eaux et dans les endroits marécageux. Je ne les ai guère vues revenir aux nids qui sont à mes fenêtres avant le 15 avril; quelquefois elles n'y ont paru que dans les premiers jours de mai. Elles établissent leur nid à toute exposition, mais par préférence aux fenêtres qui regardent la campagne, surtout lorsqu'il y a dans cette campagne des rivières, des ruisseaux ou des étangs; elles le construisent parfois dans les maisons, mais cela est rare et même fort difficile à obtenir. Leurs petits sont souvent éclos dès le 15 de juin. On a vu le mâle et la femelle se caresser sur le bord d'un nid qui n'était pas encore achevé, se becqueter avec un petit gazouillement expressif, mais on ne les a point vus s'accoupler, ce qui donne lieu de croire qu'ils s'accouplent dans le nid où on les entend gazouiller ainsi de très-grand matin, et quelquefois pendant la nuit entière. Leur première ponte est ordinairement de cinq œufs, la seconde de trois ou quatre, et la troisième, lorsqu'elle a lieu, de deux ou trois. Le mâle ne s'éloigne guère de la femelle tandis qu'elle couve; il veille sans cesse à sa sûreté, à celle des fruits de leur union, et il fond avec impétuosité sur les Oiseaux qui s'en approchent de trop près. Lorsque les petits sont éclos, tous deux leur portent fréquemment à manger et paraissent en prendre beaucoup de soin. Cependant il y a des cas où cet amour paternel semble se démentir. Un de ces petits, déjà avancé et même en état

de voler, étant tombé du nid sur la tablette de la fenêtre, le père et la mère ne s'en occupèrent point, ne lui donnèrent aucun secours; mais cette dureté apparente eut des suites heureuses, car le petit, se voyant abandonné à lui-même, fit usage de ses ressources, s'agita, battit des ailes, et, au bout de trois quarts d'heure d'efforts, parvint à prendre sa volée. Ayant fait détacher du haut d'une autre fenêtre un nid contenant quatre petits nouvellement éclos, et l'ayant laissé sur la tablette de la même fenêtre, les père et mère, qui passaient et repassaient sans cesse, voltigeant autour de l'endroit d'où l'on avait ôté le nid, et qui nécessairement le voyaient et entendaient le cri d'appel de leurs petits, ne parurent point non plus s'en occuper, tandis qu'une femelle Moineau, dans le même lieu et les mêmes circonstances, ne cessa d'apporter la becquée aux siens pendant quinze jours. Il semble que l'attachement de ces Hirondelles pour leurs petits dépende du local; cependant elles continuent de leur donner la nourriture encore longtemps après qu'ils ont commencé à voler, et même elles la leur portent au milieu des airs. Le fond de cette nourriture consiste en Insectes ailés qu'elles attrapent au vol, et cette manière de les attraper leur est tellement propre, que, lorsqu'elles en voient un posé sur une muraille, elles lui donnent un coup d'aile en passant pour le déterminer à voler et pouvoir ensuite le prendre plus à leur aise. C'est l'opinion la plus générale, la plus conforme à l'observation journalière; cependant M. Guys m'assure que ces Oiseaux cherchent les bois de pin, où ils trouvent des Chenilles dont ils se nourrissent.....

Quoique ces Hirondelles soient un peu plus sauvages que les Hirondelles de cheminée, quoique des philosophes (entre autres J.-J. Rousseau) aient cru que leurs petits étaient *inapprivoisables*, la vérité est néanmoins qu'ils s'apprivoisent assez facilement. Il faut leur donner la nourriture qu'elles aiment le mieux et qui est la plus analogue à leur nature, c'est-à-dire des Mouches, des Papillons, et leur en donner souvent.

Quelques auteurs prétendent qu'elles ne peuvent absolument vivre de matières végétales; cependant il ne faut pas croire que ce soit un poison pour elles. Le pain entrait pour quelque chose dans la nourriture d'une Hirondelle apprivoisée dont je parlerai bientôt; mais, ce qui est le plus singulier, on a vu des enfants nourrir de petits Hirondeaux de cheminée avec la seule fiente qui tombait d'un nid d'Hirondelle de la même espèce; ces jeunes Oiseaux vécurent fort bien pendant dix jours à ce régime, et il y a toute apparence qu'ils l'eussent soutenu encore quelque temps si l'expérience n'eût été interrompue par une mère qui avait plus le goût de la propreté que celui de la science.

Il faut surtout ménager leur amour pour la liberté, sentiment commun à tous les genres d'animaux, mais qui, dans aucun, n'est si vif ni si ombrageux que dans le genre ailé. « J'ai souvent eu le plaisir, dit M. Rousseau, de les voir se tenir dans ma chambre, les fenêtres fermées, assez tranquilles pour gazouiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise en attendant qu'il me plût de leur ouvrir, bien sûr que cela ne tarderait pas. En effet, je me levais tous les jours pour cela à quatre heures du matin. » On a vu une de ces Hirondelles apprivoisées qui avait pris un attachement singulier pour la personne dont elle avait reçu l'éducation; elle restait sur ses genoux des journées entières, et, lorsqu'elle la voyait reparaître après quelques heures d'absence, elle l'accueillait avec de petits cris de joie, un battement d'ailes et toute l'expression du sentiment. Elle commençait déjà à prendre la nourriture dans les mains de sa maîtresse, et il y a toute apparence que son éducation eût réussi complétement si elle ne se fût pas envolée. Elle n'alla pas fort loin, soit que la société intime de l'homme lui fût devenue nécessaire, soit qu'un animal dépravé, du moins amolli par la vie domestique, ne soit plus capable de la liberté; elle se donna à un jeune enfant, et bientôt après elle périt sous la griffe d'un Chat. M. le vicomte de Querhoent m'assure qu'il a aussi élevé, pendant plusieurs mois, de jeunes Hirondelles prises au nid; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu venir à bout de les faire manger seules, et qu'elles ont toujours péri dans le temps où elles ont été abandonnées à elles-mêmes. Lorsque celle dont j'ai parlé ci-dessus voulait marcher, elle se traînait de mauvaise grâce, à cause de ses pieds courts; aussi les Hirondelles de cette espèce se posent-elles rarement ailleurs que dans leur nid, et seulement lorsque la nécessité les y oblige; par exemple, elles se posent sur le bord des eaux, lorsqu'il s'agit d'amasser la terre humide dont elles construisent leur nid, ou dans les roseaux pour y passer les nuits sur la fin de l'été, lorsqu'à la troisième ponte elles sont devenues trop nombreuses pour pouvoir être toutes contenues dans les nids, ou enfin sur les couverts et les cordons d'un grand bâtiment, lorsqu'il s'agit de s'assembler pour le départ. M. Hébert avait en Brie une maison qu'elles prenaient tous les ans pour leur rendez-vous général; l'assem-

Fig. 1. — Bruant cendrillard.

Fig. 2. — Bruant de Mitilène.

blée était fort nombreuse, non-seulement parce que l'espèce l'est beaucoup par elle-même, chaque paire faisant toujours deux et quelquefois trois pontes, mais aussi parce que souvent les Hirondelles de rivage et quelques traîneuses de l'espèce domestique en augmentaient le nombre. Elles ont un cri particulier dans cette circonstance, et qui paraît être leur cri d'assemblée. Vers la fin de l'été, on les voit voltiger le soir en grand nombre sur les eaux, et voltiger presque jusqu'à la nuit close, c'est apparemment pour y aller qu'elles se rassemblent tous les jours une heure ou deux avant le coucher du soleil. Ajoutez à cela qu'il s'en trouve beaucoup moins le soir dans les villes que pendant le reste de la journée. On a remarqué que, peu de temps avant leur départ, elles s'exercent à s'élever presque jusqu'aux nues et semblent ainsi se préparer à voyager dans ces hautes régions, ce qui s'accorde avec d'autres observations dont j'ai rendu compte dans l'article précédent, et ce qui explique en même temps pourquoi l'on voit si rarement ces Oiseaux dans l'air, faisant route d'une contrée à l'autre. Ils sont fort répandus dans l'ancien continent. Ils passent l'hiver en Afrique et en Asie avec la plupart de leurs congénères. On les prend l'automne en Alsace avec les Étourneaux, dit M. Herman, en laissant tomber à l'entrée de la nuit un filet tendu sur un marais rempli de joncs et noyant le lendemain les Oiseaux qui se trouvent pris dessous. On comprend aisément que les Hirondelles noyées de cette manière auront été quelquefois rendues à la vie, et que ce fait très-simple, ou quelque autre du même genre, aura pu donner lieu à la fable de leur immersion et de leur émersion annuelles.

CHÉLIDON DE FENÊTRE. *CHELIDON URBICA.* (Linné, Boié.)

Mâle. Plumage noir lustré en dessus, à reflets bleuâtres; blanc en dessous et au croupion; tarses et doigts recouverts de petites plumes blanches assez rares; bec et iris noirs.

On trouve des sujets tapirés de blanc et d'autres entièrement blancs ou d'un blanc légèrement coloré de roussâtre.

Taille, 0m,14.

Commune dans toute la France en été.

Sa ponte est de quatre à six œufs, un peu moins oblongs que ceux de l'Hirondelle de cheminée, blancs sans taches ou bien marqués de quelques petits points à peine perceptibles, moins rares vers le gros bout que partout ailleurs.

Grand diamètre, 0m,2; petit diamètre, 0m,014 à 0m,015. (Degland.)

DÉODACTYLES TÉNUIROSTRES.

Les éléments de cette section ont été depuis longtemps posés par Illiger, du moins quant à leur ordre relatif de classification, et se retrouvent, dans sa méthode, en tête des Passereaux, dont ils forment trois ordres successifs sous les noms de *Suspensi* (Oiseau-Mouche), *Tenuirostres* (Guit-Guit, Tichodrome, etc.), et *Pigarrhighi* (Grimpereau, Picucule, etc.).

Nous avons déjà eu occasion de parler de la division, proposée par M. De La Fresnaye, de l'ordre des Passereaux en trois groupes principaux, d'après la forme des pieds : Percheurs, Marcheurs et Grimpeurs. C'est à cette dernière division, telle à peu près qu'il la compose (car il n'y comprend pas les Oiseaux-Mouches), qu'appartiennent les Oiseaux que G. Cuvier, et après lui MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et G. R. Gray, ont appelés Ténuirostres, si impropre que soit cette dénomination pour quelques-uns des genres qui en composent les familles.

Cuvier composait ses Ténuirostres des genres (ayant la valeur de nos familles) :

1° Sittelle (Synallaxe, etc.);
2° Grimpereau (Picucule, Souï-Manga, etc.);
3° Colibri;
4° Huppe (Promérops, Épimaque).

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire y comprend les quatre grandes familles suivantes :

1° Trochilidés;
2° Certhidés;
3° Picuculidés;
4° Upupidés,

renvoyant ainsi les Sittidés dans ses Cultrirostres.

M. G. R. Gray en fait cinq familles :

1° Upupidés;
2° Proméropidés;
3° Trochilidés;
4° Méliphagidés;
5° Certhidés.

Adoptant en grande partie les idées de M. De La Fresnaye, nous en formons sept tribus :

1° Trochilidés;
2° Nectariniadés;
3° Épimachidés;
4° Méliphagidés;
5° Paradiséidés;
6° Irrisoridés;
7° Certhiadés

Dans cette division, comme dans un grand nombre d'autres tribus ornithologiques, on peut établir une classification analogue à celle de M. De La Fresnaye; ainsi, on peut y reconnaître quatre groupes, sous les noms de :

1° Aériens ou Voiliers;
2° Suspenseurs;
3° Grimpeurs;
4° Marcheurs.

Premier Groupe. — Ténuirostres Aériens ou Voiliers.

NE COMPREND QU'UNE TRIBU, CELLE DES TROCHILIDÉS.

TRIBU UNIQUE. — TROCHILIDÉS ou OISEAUX-MOUCHES.

Pendant longtemps, on a regardé les Colibris comme une race distincte de celle des Oiseaux-Mouches, dont on les différenciait par un bec plus long et plus recourbé, quoique les habitudes et l'organisation intime des uns et des autres fussent exactement les mêmes. On est aujourd'hui d'accord pour les considérer comme de la même famille; on aurait dit autrefois : du même genre. C'est un point, du reste, sur lequel Buffon différait peu de l'opinion actuelle.

La nature, dit-il après avoir décrit ce que l'on considérait alors comme Oiseaux-Mouches, en prodiguant tant de beautés à l'Oiseau-Mouche, n'a pas oublié le Colibri, son voisin et son proche parent; elle l'a produit dans le même climat, et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'Oiseau-Mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le Colibri est paré de même de tout ce que ses plus riches couleurs ont d'éclatant, de moelleux, de suave; et ce que nous avons dit de la beauté de l'Oiseau-Mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au Colibri : un même instinct anime ces deux charmants Oiseaux; et, comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom. Celui de *Colibri* est pris de la langue des Caraïbes. Marcgrave ne distingue pas les Colibris des Oiseaux-Mouches, et les appelle tous indifféremment du nom brésilien *Guainumbi*...

Fig. 159. — Oiseau-Mouche Huppe col.

... Tous les naturalistes attribuent avec raison aux Colibris et aux Oiseaux-Mouches la même manière de vivre, et l'on a également contredit leur opinion sur ces deux points; mais les mêmes raisons que nous avons déjà déduites nous y font tenir; et la ressemblance de ces deux Oiseaux en tout le reste garantit le témoignage des auteurs, qui leur attribuent le même genre de vie. (*Histoire naturelle des Colibris.*)

Fig. 160. — Colibri topaze.

C'est donc en toute sécurité que, dans tout le cours de notre travail, nous pourrons considérer comme applicable aux Colibris tout ce que nous aurons à citer et tout ce qui a été écrit sur l'Oiseau-Mouche.

Il est des animaux dont la forme et la couleur n'ont rien d'agréable à nos yeux; il en est même dont l'existence chétive et misérable excite en nous un sentiment profond de peine et de pitié. Mais de petits Oiseaux d'une forme élégante, brillants des couleurs les plus riches, et qui passent leur vie parmi les fleurs, dans un mouvement perpétuel, rappellent à notre âme des idées de richesse et de plaisir. Ce sont des êtres presque parfaits, que nous ne pouvons nous lasser d'admirer. (AUDEBERT, *Histoire naturelle des Colibris et des Oiseaux-Mouches.*)

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé dans l'ordre des Oiseaux au dernier degré de grandeur : *maxime miranda in minimis.* Son chef-d'œuvre est le petit Oiseau-Mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres Oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

... Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Marcgrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet, et l'exprime par les syllabes *hour-hour-hour.* Leur battement est si vif, que l'Oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre. Il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes; car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée... (BUFFON, *Histoire naturelle des Oiseaux-Mouches.*)

Tous les auteurs qui ont parlé des Colibris et des Oiseaux-Mouches s'accordent à dire que ces Oiseaux ne se nourrissent que du suc des fleurs, c'est-à-dire qu'ils se sont tous copiés sans examiner le fait; et voilà comme les erreurs se multiplient et prennent de la consistance. De ce que ces Oiseaux sont infiniment petits, on a sans doute conclu qu'ils ne devaient être ni carnivores ni granivores, et qu'il leur fallait la nourriture la plus précieuse et la plus délicate, et il a fallu que le suc des fleurs, ce miel naturel, devînt leur aliment. D'autres auteurs ont dit que, lorsque la saison des fleurs était passée, ces Oiseaux restaient engourdis et dans une espèce de léthargie. Cette assertion n'est pas mieux fondée que la première; j'ai vu en tout temps, à la Guadeloupe, des Colibris et des Oiseaux-Mouches; ils voltigent autour des fleurs, et, dans leur calice, ils enfoncent jusqu'au nectaire leur langue longue et déliée : voilà le principe de l'erreur.

Le 15 janvier, je tuai, avec une sarbacane, sur un cotonnier en fleur, un *Colibri-Grenat.* De retour chez moi, je l'écorchai, et, pour avoir plus de facilité, j'en enlevai les intestins. A la vue d'un gésier gros et ferme, il me vint dans l'idée d'examiner ce qu'il contenait. Je l'ouvris, et je le vis rempli de membres de petits Insectes. Pour m'en assurer d'une manière constante, ce gésier fut vidé dans un verre rempli d'eau-de-vie; par ce moyen, les petits membres furent séparés les uns des autres, et, à l'aide d'une loupe, je vis très-distinctement des jambes et des ailes de la petite Cicindèle qu'on trouve dans les fleurs du cotonnier. Un mois après cette observation, j'eus occasion de la vérifier sur huit autres Colibris de diverses espèces; savoir : trois Colibris grenats, deux à gorge bleue, deux Oiseaux-Mouches huppés et un sans huppe. Je les tuai tous sur un sureau en fleur, où il y en avait une grande quantité, ainsi que des Grimpereaux, dits *Sucrico.* Tous huit furent ouverts, et tous huit avaient le gésier rempli d'Insectes et de quelques Aptères entiers. J'ouvris également les œsophages ou conduits des aliments, et je trouvai, dans celui d'un Colibri grenat et d'un Oiseau-Mouche huppé, une petite Araignée parfaitement entière qu'ils n'avaient pas encore pu avaler, parce qu'ils furent tirés dans l'instant même où ils avalaient. Ces faits prouvent que ces Oiseaux de la Guadeloupe vivent d'Insectes, et que leur long bec et leur longue langue déliée ne leur servent que pour

Fig. 1 — Pie-Grièche à poitrine rose

Fig. 2. — Mésange moustache

les attraper dans les calices des fleurs. Cette observation ne doit-elle pas avoir lieu pour les familles de ces Oiseaux des autres îles? Il y a tout lieu de le croire. En effet, pourquoi la Guadeloupe serait-elle une exception?

Un autre fait vient à la preuve de cette assertion. J'ai nourri, pendant six semaines, un Oiseau-Mouche huppé et un Colibri à gorge bleue avec du sirop, dans lequel j'émiettais du biscuit. Ces Oiseaux ont toujours été en dégénérant, leur santé s'affaiblissait d'un jour à l'autre, enfin la mort est survenue. A cette époque, je les ai ouverts, et j'ai trouvé du sucre cristallisé dans leurs boyaux, et une partie de ces boyaux avait perdu sa flexibilité, s'était endurcie et cassait, pour peu que je voulusse en rapprocher les parties les unes contre les autres. Tous ces faits peuvent être vérifiés sur les lieux si on en doute. (De Badier, *Observations sur la nourriture des Colibris et des Oiseaux-Mouches; Journal de physique, de chimie et d'Histoire naturelle*, janvier 1778, tom. II, part. 1re.)

Fig. 161. — Sapho.

Buffon, fort de l'unanimité des auteurs qui l'avaient précédé (Garcilasso, Gomara, Hernandez, Clusius, Nieremberg, Marcgrave, Sloane, Catesby, Feuillée, Labat, Dutertre, etc.), et qui aurait volontiers, comme Rochefort, dans son *Histoire des Antilles*, ou Fermin, dans son *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale*, fait vivre les Oiseaux-Mouches de la rosée du ciel, tant il aimait à leur prêter des mœurs conformes à leurs habitudes aériennes, se récria beaucoup contre cette opinion de Badier, qu'il repousse en ces termes :

Ils n'ont eu qu'un contradicteur, c'est M. Badier, qui, pour avoir trouvé dans l'œsophage d'un Oiseau-Mouche quelques débris de petits Insectes, en conclut qu'il vit de ces animaux et non du suc des fleurs. Mais nous ne croyons pas devoir faire céder une multitude de témoignages authentiques à une seule assertion, qui même paraît prématurée. En effet, que l'Oiseau-Mouche avale quelques Insectes, s'ensuit-il qu'il en vive et s'en nourrisse toujours? et ne semble-t-il pas inévitable qu'en pompant le miel des fleurs, ou recueillant leurs poussières, il entraîne en même temps quelques-uns des petits Insectes qui s'y trouvent engagés? Au reste, la nourriture la plus substantielle est nécessaire pour suffire à la prodigieuse vivacité de l'Oiseau-Mouche, comparée avec son extrême petitesse; il faut bien des molécules organiques pour soutenir tant de forces dans de si faibles organes, et fournir à la dépense d'esprits que fait un mouvement perpétuel et rapide : un aliment d'aussi peu de substance que quelques menus Insectes y paraît bien peu proportionné; et Sloane, dont les obser-

vations sont ici du plus grand poids, dit expressément qu'il a trouvé l'estomac de l'Oiseau-Mouche tout rempli des poussières et du miellat des fleurs. (*Histoire naturelle des Oiseaux-Mouches.*)

Malgré cette argumentation du savant écrivain, les faits sont venus la détruire et confirmer l'observation de Badier.

Ainsi, D'Azara dit formellement que, comme on peut objecter qu'aux environs de la rivière de la Plata, où il en a observé plusieurs espèces, il n'y a ni bosquets, ni fleurs pendant l'hiver, il soupçonne qu'ils ont d'autres moyens de se nourrir que du miel ou de la poussière qu'ils en retirent ailleurs. En effet, ajoute-t-il, je les ai vus visiter les toiles d'Araignées, et il m'a semblé qu'ils mangeaient ces Insectes. Le P. M. Fr. Isidore-Guerra, homme très-digne de foi, qui a nourri plusieurs Becque-Fleurs, m'a certifié qu'il les avait vus manger des Araignées.

Audubon, parlant du Petit-Rubis de la Caroline, dit que la nourriture des individus de cette espèce consiste principalement en Insectes, généralement de l'ordre des Coléoptères; car on en trouve ordinairement dans leur estomac, ainsi que de petites Mouches. On peut donc, continue ce savant observateur, regarder l'Oiseau-Mouche-Rubis comme un habile *attrapeur de Mouches*. Le nectar ou le miel qu'ils sucent des différentes fleurs étant par lui-même insuffisant pour les soutenir, est plutôt employé pour calmer leur soif. J'ai vu plusieurs de ces Oiseaux captifs, auxquels on fournissait des fleurs artificielles faites exprès, dans les corolles desquelles on mettait de l'eau avec du miel ou du sucre dissous. Les Oiseaux étaient nourris exclusivement de cette substance, mais rarement vivaient-ils plusieurs mois; et, après les avoir examinés après leur mort, on les trouvait très-amaigris. D'autres, au contraire, auxquels on donnait des fleurs des bois ou des jardins, placées dans une pièce dont les fenêtres étaient simplement fermées par des gazes, à travers lesquelles de petits Insectes pouvaient passer, vécurent douze mois, après quoi on leur rendit la liberté, la personne qui les gardait ayant un long voyage à faire. La pièce était chauffée d'une manière artificielle pendant les mois d'hiver, et ceux-ci sont rarement assez froids pour produire de la glace. En examinant un oranger qui avait été placé dans la chambre de ces Oiseaux-Mouches, on ne trouva aucune apparence de nid, quoiqu'on eût souvent vu ces Oiseaux se caresser. (*Ornithographie, Biographie* d'après Lesson.)

Le voyageur anglais Beulloch, qui a également observé plusieurs espèces du Mexique (1), sans être aussi absolu que Badier, n'est pas moins affirmatif.

Il est probable, dit ce voyageur, cité par Lesson, que ces animaux vivent d'Insectes : du moins je me suis assuré qu'un grand nombre se nourrit de cette manière, en les observant attentivement dans le Jardin botanique de Mexico, lorsqu'ils poursuivaient leurs petites proies, et dans le jardin de la maison où je demeurais à Themascaltepec : là, je vis un Oiseau-Mouche prendre possession d'un grenadier pendant une journée entière, et attraper tous les petits Papillons qui venaient sur les fleurs.

Les naturalistes ont été dans l'erreur quand ils ont affirmé que ces Oiseaux vivent entièrement de la substance saccharine contenue dans les fleurs; car je les ai vus très-souvent prendre des Mouches et d'autres Insectes au vol; et, en les disséquant, j'en ai trouvé dans leur estomac.

Il est certain qu'en leur fournissant une quantité suffisante de cette nourriture, du sirop et du miel, on pourrait les conserver dans de grandes cages; celles avec lesquelles j'ai fait mes expériences étaient trop petites.

Cependant, d'après Vieillot, quelques espèces de l'Amérique septentrionale, telles que le Rubis, ne peuvent supporter la privation totale du miellat que pendant douze ou quatorze heures au plus, et souvent il en périt à l'automne, lorsque, ayant été retenus par des couvées tardives, les fleurs se trouvent détruites par des gelées précoces, et les ressorts de leurs ailes affaiblis par le défaut de nourriture. Les mouvements de l'Oiseau ne s'exécutent plus alors avec cette rapidité qui le maintient suspendu sur la corolle dépositaire de la substance nutritive. Plus le besoin augmente, plus ses forces diminuent; il se perche souvent, vole avec moins de vélocité, se repose à terre, languit et meurt. Les jeunes des tardives couvées sont exposés à ce malheur, et souvent, en automne, on les trouve dans cet état de dépérissement. (*Oiseaux dorés.*)

M. A. Ricord, qui les a observés aux Antilles, assure qu'ils se nourrissent exclusivement de pe-

(1) *Le Mexique en* 1823, *ou Relation d'un Voyage dans la Nouvelle-Espagne.* Trad. française, 1824.

tits Insectes qui vivent dans l'intérieur des fleurs (*Magasin de Zoologie*, 1835), fait confirmé par M. Bourcier, qui a même rapporté de son voyage au Pérou les principales espèces de ces Insectes.

La langue des Oiseaux-Mouches est disposée, par un mécanisme dont on ne retrouve une imitation que chez les Pics, à être dardée hors du bec par un vif mouvement de l'os hyoïde, comparable à celui d'un ressort qu'une détente fait partir. Cette langue est très-longue, et peut sortir à une assez grande distance hors du bec; elle est composée de deux cylindres musculo-fibreux soudés l'un à l'autre, de manière que les deux tubes, légèrement renflés vers cette partie, s'écartent l'un de l'autre, et présentent chacun une lamelle concave en dedans et convexe en dehors. Mais, pour que cette langue longue et tubuleuse puisse ainsi être lancée sur les aliments que ses pointes doivent saisir et retenir, l'os hyoïde qui la supporte est formé de deux lames osseuses qui s'écartent, passent au-dessous du crâne, remontent sur les os de l'occiput, et viennent prendre un point d'appui en se réunissant de nouveau sur le front. Il résulte de cette disposition, mise en jeu par les muscles de la langue, une grande puissance pour détendre les tubes musculeux et munis de fibres circulaires qui composent en entier l'organe du goût. La manière dont les Oiseaux-Mouches retiennent leurs aliments est facile à comprendre; car les deux petites cuillers formées par l'extrémité de la langue saisissent ou les Insectes mous, ou les exsudations miellées, qui sont à l'instant même transportés à l'ouverture de l'œsophage par l'élasticité et la contractilité des deux tubes, et sont aussitôt engloutis. Le bec long et grêle de ces Oiseaux leur sert merveilleusement pour enfoncer leur langue élastique dans les nectaires des fleurs, et pour atteindre au fond des cloches renversées des bignonias; aussi, dans une espèce figurée par Swainson, et dont le bec est recourbé par en haut, cet auteur a-t-il regardé cette singulière particularité comme le résultat d'un genre de vie exclusif. (Lesson, *Histoire naturelle des Oiseaux-Mouches*, 1829.)

Fig. 162. — Spathure d'Underwood.

Rien n'égale la vivacité de ces petits Oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace : on es voit poursuivre avec furie des Oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur

petite colère; quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats. L'impatience paraît être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri : *screp-screp*, fréquent et répété. (Buffon.)

Vieillot dit que le Hausse-Col vert souffre difficilement d'autres Oiseaux sur l'arbre où il a placé son nid, et qu'il a vu un Moqueur être obligé de céder à ses poursuites. C'est en voltigeant sans cesse autour de lui, et en présentant continuellement son bec aux yeux de son antagoniste, qu'il le force de prendre la fuite. Il en est de même du Colibri haïtien. (Audebert, *Histoire naturelle des Colibris et des Oiseaux-Mouches.*)

Fig. 165. — Oxypogon de Guérin.

Le même fait est confirmé au sujet du Mexicain étoilé, par M. Beulloch, en ces termes :

Pendant qu'ils élèvent leurs petits, ils attaquent indistinctement tous les Oiseaux qui approchent de leur nid. Quand ils sont sous l'influence de la colère ou de la crainte, leurs mouvements sont très-violents, et l'œil ne peut suivre leur vol, aussi rapide qu'une flèche. L'on entend quelquefois le son perçant du battement de leurs ailes, sans apercevoir l'Oiseau; et cette vélocité les conduit à leur perte en annonçant leur approche. Ils attaquent les yeux des autres Oiseaux; et leur bec, pointu comme une aiguille, est une arme vraiment dangereuse. La jalousie en fait de véritables petites furies; leur gosier s'enfle, leur huppe, leur queue, leurs ailes, s'étendent; ils se combattent en l'air avec acharnement, en poussant une sorte de son aigu, jusqu'à ce que l'un des rivaux gise exténué sur la terre. J'ai été, dit M. Beulloch, témoin d'un combat semblable près d'Octumba, pendant qu'il tombait une pluie dont chaque goutte me paraissait capable de terrasser les petits guerriers.

Fig. 1 — Pœphile admirable.

Fig. 2. — Cinclosome cannelle.

Pour dormir, ils se pendent souvent par les pieds, la tête en bas, à la manière de certains Perroquets.

Ces petits êtres sont extrêmement jaloux les uns des autres; s'ils se rencontrent plusieurs sur les mêmes arbres en fleurs, ils s'attaquent avec la plus vive impétuosité, et ne cessent de se poursuivre avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté, qu'ils entrent dans les appartements, où le combat continue, et ne finit que par la fuite du vaincu et la perte de quelques plumes. (Vieillot, *Oiseaux dorés*.)

Tous les auteurs s'accordent sur le caractère querelleur de ces petits êtres. Les Oiseaux-Mouches, dit M. Ricord, sont constamment en guerre; dès qu'ils se rencontrent, ils se battent; c'est au bruit qu'ils font alors, et au sifflement aigu qu'ils font entendre (et que l'on peut rendre ainsi : *Coutchiou, cou-tchiou*), que l'on doit souvent de les apercevoir. (*Magasin de Zoologie*, 1835.)

Fig. 164. — Docimaste Ensifer.

Au Paraguay, et dans toute la province de Rio de la Plata, ils passent la nuit et la plus forte chaleur du jour perchés sur quelque branche; le reste du temps ils volent de fleurs en fleurs, qu'ils sucent l'une après l'autre, sans les visiter toutes, parce qu'emportés par leur impatience naturelle ils courent à d'autres arbres. Si quelqu'un se place près d'un arbre en fleur, sa présence n'empêche pas ces Oiseaux d'en approcher pour extraire le suc des fleurs; et, comme ils se tiennent presque immobiles devant elles, on peut aisément les tirer avec un fusil chargé de grains de sable. Ils se laissent également approcher quand ils sont posés; mais si on les a manqués, et quelquefois au bruit de la batterie du fusil; ils s'enfuient avec une vitesse incroyable et évitent le coup. Pour l'ordinaire, ils ne font entendre de cri que quand ils quittent une fleur pour en chercher une autre; ce cri se compose des syllabes *téré*, prononcées d'un son de voix plus ou moins aigu, mais toujours faible. Ce sont des Oiseaux solitaires; et, s'il y en a sur un arbre, d'autres n'en approchent pas. Ils se battent entre eux avec acharnement, et ils disparaissent sans que l'on puisse voir l'issue du com-

bat. Ils ne montrent pas moins de courage pour attaquer les autres Oiseaux qui viennent près de leurs nids; quelquefois ils les assaillent sans motif, les mettent en fuite et les poursuivent. (D'Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

La première de ces petites créatures que j'aie jamais vue vivante était dans la cour de la maison de M. Miller, à Kingston, Jamaïque. Cet Oiseau s'était établi sur une maîtresse branche d'un tamarin qui était planté fort près de la maison, et couvrait de son ombre une partie de la cour. Là, sans s'inquiéter du grand nombre de personnes qui passaient continuellement à peu de distance de lui, il restait paisible presque toute la journée. Il n'y avait sur l'arbre qu'un petit nombre de fleurs, et ce n'était pas la saison de la couvée; cependant l'Oiseau gardait obstinément la possession de ce domaine, et sitôt qu'un autre Oiseau, même dix fois plus gros que lui, s'en approchait, il l'attaquait avec fureur, et, après l'avoir chassé, revenait toujours à la place qu'il avait coutume d'occuper, place que l'on voyait dépourvue de feuilles dans l'espace d'environ trois pouces, où l'Oiseau-Mouche perchait constamment. Je me suis souvent approché assez près de lui, observant avec délices ses petites opérations de toilette quand il rangeait et huilait ses plumes, et prêtant l'oreille à ses notes faibles, simples et souvent répétées. J'aurais pu le prendre bien facilement; mais je ne voulais point détruire un si intéressant visiteur qui m'avait donné tant de plaisir. Dans mes excursions aux environs de Kingston, je m'en procurai plusieurs de la même espèce et de ceux à longue queue noire, et quelques autres, spécialement celui que l'on peut considérer comme le plus petit que l'on ait encore décrit, et qui a la plus belle voix de tous.

Je passai plusieurs heures agréables dans l'emplacement autrefois occupé par le Jardin botanique de la Jamaïque, et, sous les arbres divers qui croissent à une hauteur prodigieuse, je vis quantité d'Oiseaux curieux parmi lesquels celui-ci était perché sur les plus hautes branches du chou palmiste. Il faisait entendre son petit ramage plaintif au milieu du plus extraordinaire assemblage de belles plantes exotiques et indigènes, et d'arbres natifs de l'île et étrangers, sur un sol jadis l'orgueil de la Jamaïque, qui n'est maintenant (1823) qu'une solitude abandonnée... Les individus de cette charmante famille sont dispersés à travers tout le continent américain et ses îles, chaque canton et chaque île produisant ses espèces particulières. Près de Kingston je n'en trouvai que quatre, toutes connues des naturalistes. Mais, au Mexique, elles sont extrêmement nombreuses, et la plupart nouvelles ou non décrites. (Beulloch, *Voyage au Mexique.*)

D'après Lesson, les Oiseaux-Mouches ne paraissent pas avoir de chant; ils se bornent de temps à autre, dit ce naturaliste, à pousser un petit cri fréquemment répété, que Buffon rend par les syllabes *screp-screp*, et que Vieillot exprime avec beaucoup plus de vérité par celles de *tère, tère*, articulées avec plus ou moins de force, et le plus ordinairement sur le ton aigu. C'est principalement en partant d'un endroit pour se diriger dans un autre qu'ils font entendre ce cri, et, le plus souvent, ils sont complétement muets. Nous avons passé des heures entières à les observer dans les forêts du Brésil, sans avoir jamais ouï le moindre son sortir de leur gosier. Le soir et le matin ils abandonnent les forêts ombreuses pour se répandre dans les buissons, mais dans le milieu du jour ils y rentrent pour se garantir des atteintes du soleil, et c'est alors qu'ils se perchent sur les branches, et même sur les plus grosses, sans pour cela rester paisibles.

La plupart des espèces vivent solitaires et ne se trouvent sur les mêmes arbres qu'accidentellement; mais quelques-unes se réunissent et forment des essaims que les mêmes besoins, que les mêmes fleurs attirent. Nous avons très-souvent vu au Brésil des Oiseaux-Mouches groupés par douzaines dans un grand arbre de corail alors chargé de fleurs, dont ces volatiles recherchaient le suc miellé qu'il leur présentait en abondance dans le mois d'octobre. Les *Oiseaux-Murmures*, dit Stedman, dans la relation de son voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, se plaçaient en tel nombre sur les tamariniers, qu'on les eût pris pour des essaims de Guêpes. On en faisait tomber plusieurs chaque jour en leur jetant des petits pois ou des grains de maïs avec une sarbacane.

Les Oiseaux-Mouches vivent très-difficilement en captivité. Les besoins d'activité et de mouvement sont inhérents à leur existence, et la vie trop resserrée d'une volière, jointe à la difficulté de choisir les aliments qui leur conviennent, les fait bientôt languir et puis mourir. Cependant on peut les alimenter avec du miel ou du sirop de sucre; car on a l'expérience que ces soins ont parfois réussi. (Lesson.)

Labat nous en fournit un exemple assez intéressant pour être rapporté : « Je montrai, dit-il, au

P. Montdidier un nid de Colibris qui était sur un appentis auprès de la maison; il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfants, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du P. Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâtée très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte, et, quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et chantaient... Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits Oiseaux, qui voltigeaient de tous côtés dedans et dehors de la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur père nourricier. Il les conserva de cette manière pendant cinq ou six mois, et nous espérions de voir bientôt de leur race, quand le P. Montdidier, ayant oublié un soir d'attacher la cage où ils se retiraient à une corde qui pendait du plancher, pour les garantir des Rats, il eut le chagrin de ne les plus trouver le matin: ils avaient été dévorés. » (Labat, *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique*, Paris, 1772, t. IV, p. 14. — Buffon, *Histoire naturelle des Colibris.*)

Fig. 165. — Orcothrochile à poitrine blanche.

L'espèce de ces *Colibris* était l'Oiseau-Mouche huppé. Toutefois le miel a paru préférable à cet aliment, parce qu'il se rapproche davantage du nectar délicat qu'ils recueillent sur les fleurs. Latham, le plus célèbre des ornithologistes anglais, dit qu'on a apporté de ces Oiseaux vivants en Angleterre, et qu'une femelle, prise au moment de l'incubation, avait couvé ses œufs en captivité. Voici comment il rapporte ce fait :

Un jeune homme, peu de jours avant son départ de la Jamaïque pour l'Angleterre, surprit une femelle de *Hausse-Col vert*, espèce commune à la Jamaïque et à Saint-Domingue, qui couvait; l'ayant prise et désirant se procurer le nid sans l'endommager, il coupa la branche sur laquelle il était posé, et apporta le tout à bord du navire. Cette femelle se familiarisa et ne refusa point la nourriture qui lui fut offerte; elle vécut de miel et continua de couver avec une telle assiduité, que les œufs sont éclos durant le voyage; mais elle survécut peu à la naissance de ses deux petits, qui arrivèrent vivants en Angleterre. Ils résistèrent à l'influence du climat près de deux mois chez lady Hamon, et étaient tellement familiers, qu'ils venaient prendre leur nourriture sur les lèvres de leur maîtresse.

A ce fait intéressant, Latham en ajoute un second qui donne un moyen ingénieux de conserver ces délicates créatures. Le général Davier, ayant pris plusieurs Oiseaux-Mouches rubis adultes, était parvenu à les conserver plus de quatre mois en vie en les nourrissant avec du miel ou du sirop, ou enfin

avec un mélange de sucre brut et d'eau qu'il plaçait au fond des corolles de fleurs artificielles faites en forme de cloches, comme celles de certaines campanules, imitées avec la plus grande perfection.

D'Azara rapporte que Don Pedro de Melo, de Portugal, gouverneur du Paraguay, conserva pendant plusieurs mois un *Picaflor* (Becque-Fleur) pris adulte, et qu'il devint si familier, qu'il donnait des baisers à son maître ou voltigeait autour de lui pour lui demander à manger. On le nourrissait en lui donnant de temps à autre des fleurs fraîches, et le plus ordinairement en lui offrant du sirop dans un verre que l'on penchait pour qu'il pût plus aisément l'atteindre. Cet intéressant Oiseau périt par la faute d'un domestique. (Lesson.)

Enfin M. Beulloch, après avoir dit qu'à son arrivée au Mexique il était difficile d'en trouver un seul dans les environs de la capitale, mais que dans les mois de mai et de juin ils se montraient en quantité au Jardin botanique, dans le centre de la ville, et que, pour une légère récompense, des Indiens lui en apportèrent plusieurs vivants, ajoute :

J'en avais à peu près soixante-dix en cage, que je conservai pendant quelques semaines à force d'attentions et de soins; et, si d'autres occupations ne m'avaient détourné de ces soins nécessaires, je ne doute point qu'il m'eût été possible de les apporter vivants en Europe. Ce qu'on raconte de leur fierté farouche et de leur désespoir quand ils sont pris, qui leur fait frapper la tête jusqu'à se tuer contre les barreaux de leur cage, n'est pas réel : aucun Oiseau ne s'accommode plus vite de sa nouvelle situation. Il est vrai qu'ils plient rarement leurs ailes, mais on ne les voit jamais se frapper contre la cage ni contre les vitres; ils restent comme suspendus en l'air dans un espace seulement suffisant pour mouvoir leurs ailes, et l'espèce de bourdonnement qu'ils font entendre provient entièrement de la surprenante vélocité avec laquelle ils exécutent le mouvement imperceptible par lequel ils se soutiennent pendant plusieurs heures de suite. Dans chaque cage j'avais placé une petite coupe de terre remplie d'eau et de sucre mêlés en consistance de sirop léger dans lequel trempaient diverses fleurs, principalement la corolle jaune en forme de cloche du grand aloès, dont le pédoncule proche de la tige, étant coupé, permettait au liquide de pencher dans la fleur où le petit prisonnier plongeait à tout moment sa langue fourchue et longue, et la retirait chargée de sucs. Cette action, de même que toutes celles des Oiseaux-Mouches, se faisait en général en volant; mais quelquefois ils descendaient sur le fleur, et, perchés sur les bords des pétales, ils pompaient le liquide mucilagineux...

Quoique, de même que le Rouge-Gorge et d'autres Oiseaux d'Europe, ils soient, dans l'état de nature, extrêmement tenaces pour empêcher que les individus, même de leur espèce, ne s'introduisent dans leurs domaines, lorsqu'ils étaient en captivité et que l'on enfermait avec eux des Oiseaux de différentes sortes, je n'ai jamais observé qu'ils fussent disposés à quereller; mais j'ai vu les plus petits prendre des libertés surprenantes avec ceux qui avaient quatre ou cinq fois leur volume. Par exemple, quand la perche était occupée par l'Oiseau-Mouche à gorge bleue, le Mexicain étoilé, véritable nain en comparaison du premier, s'établissait sur le long bec de celui-ci et y demeurait pendant plusieurs minutes, sans que son compagnon parût s'offenser de cette familiarité.

La maison dans laquelle je résidai pendant quelques semaines à Xalapa, lors de mon retour à la Vera-Cruz, n'avait qu'un étage; et, comme la plupart des maisons espagnoles, elle entourait un petit jardin, et le toit, avançant de six ou sept pieds au delà du mur, couvrait un chemin qui régnait tout le long de la maison, en laissant un très-petit espace entre les arbres qui croissaient au milieu du jardin et les tuiles. Des Araignées avaient filé des toiles innombrables (qui s'étendaient du bord des tuiles jusqu'aux arbres) si compactes, qu'elles avaient l'apparence d'un nid. J'ai observé maintes fois, avec un extrême plaisir, les pèlerinages de l'Oiseau-Mouche à travers ces labyrinthes et l'air de précaution avec lequel il s'enfonçait entre les toiles en cherchant à se saisir des Mouches qui y étaient enveloppées. Cependant, comme les grosses Araignées ne cédaient point leur butin sans combat, l'envahisseur se trouvait souvent forcé à la retraite. La proximité où j'étais du théâtre de ces évolutions me permettait de les examiner avec la plus grande exactitude. L'Oiseau agile faisait une ou deux fois le tour de la cour en volant, comme pour reconnaître son terrain; puis il commençait son attaque en se glissant doucement sous les rets de l'Insecte rusé, et saisissait par surprise les plus petites Mouches prises ou celles qui s'étaient le plus affaiblies en se débattant. Mais, en remontant les trappes angulaires de l'Araignée, il fallait qu'il usât de beaucoup de prudence et de dextérité. Souvent il avait à peine l'espace nécessaire pour le mouvement de ses petites ailes, et la moindre déviation aurait pu l'envelopper lui-même dans les piéges de la machine compliquée et causer

Fig. 1. — Emblème peinte.

Fig. 2. — Malure à tête noire.

sa perte. Il n'osait envahir ainsi que les travaux des petites araignées, car les grosses se mettaient en devoir de défendre leur petite citadelle; quand l'assiégeant fondait sur elle, comme un rayon du soleil, sa trace ne pouvait être distinguée que par la réflexion lumineuse de ses brillantes couleurs. L'Oiseau employait généralement dix minutes à son excursion; ensuite il allait se reposer sur les branches d'un avocatier, présentant au soleil sa poitrine rouge étoilée, qui brillait alors de tout le feu des rubis et surpassait en éclat les diadèmes des monarques de l'Europe, pour lesquels les restes *empaillés* de ces petits diamants-plumes, tels qu'on les voit dans les musées, sont des objets d'admiration. Toutefois, ceux qui ont pu les contempler vivants, déployant au soleil leurs jolies huppes mouvantes, les plumes du cou et leur queue, à la manière des Paons, ne pourraient les regarder avec plaisir sous leurs formes mutilées. J'en ai préparé environ deux cents exemplaires avec tout le soin possible; cependant ce ne sont que des ombres de ce qu'ils étaient en vie La raison en est évidente. Les côtés des lames ou fibres de chaque plume, étant d'une couleur différente de celle de la surface, changent quand elles sont vues dans une direction oblique ou de face; et, comme chaque lame tourne sur l'axe du tuyau de la plume, le moindre mouvement de l'Oiseau vivant produit des variations dans les couleurs et présente subitement les teintes les plus opposées. Ainsi l'Oiseau-Mouche de Nootka change la couleur de sa gorge, quand il ouvre ses plumes, de l'orange le plus vif en vert tendre; l'Oiseau-Mouche à gorge de topaze fait la même chose, et le Mexicain étoilé passe du cramoisi brillant au bleu. (Beulloch.)

Ce qu'on a toujours le plus admiré dans les Oiseaux-Mouches, après leur petite taille, c'est en effet la splendeur et la riche élégance de leur plumage, dont rien ne peut égaler la magnificence. Beaucoup d'Oiseaux sont bien remarquables par les couleurs qui les embellissent et par l'heureuse alliance des teintes; mais le plus souvent ces couleurs, quelle que soit leur vivacité, sont mates, tandis que les plumes des Oiseaux-Mouches jouissent de l'éclat extraordinaire des métaux et des pierres les plus précieuses. Leur corps est assez communément d'un vert doré, mêlé de reflets divers de cuivre de rosette ou de fer spéculaire; et ce riche vêtement, qui chatoie sous le soleil, revêt encore quelques autres espèces, telles que les Jacamars, les Couroucous, etc. Il n'en est pas de même des ornements qu'on remarque sur la tête ou sur la gorge des Oiseaux-Mouches et des Colibris : ils semblent caractéristiques d'un très-petit nombre de familles; nulle description ne peut rendre le luxe et la richesse des teintes, qui affectent le brillant des gemmes les plus rares. Certes, quelle que soit la pompe avec laquelle on veuille exprimer minutieusement les jeux de la lumière sur ces parties, on sera toujours au-dessous de la vérité. Ce n'est point par métaphore qu'on a dit que certaines espèces étincelaient des feux du rubis, que d'autres avaient leurs habits brodés de pourpre et d'or, enrichis de saphir; que l'émeraude, la topaze, l'améthyste, les couvraient de splendeur et les faisaient plutôt ressembler à des bijoux sortis des mains du lapidaire qu'à des êtres animés. Avec combien de justesse Maregrave a peint un de ces Oiseaux en disant : *In summa splendet ut sol* (il brille comme le soleil) !

Audebert s'est beaucoup occupé de rechercher les causes de la coloration si remarquable du plumage; il a essayé de démontrer, par les principes mathématiques, qu'elle était due à l'organisation des plumes et à la manière dont les rayons lumineux étaient diversement réfléchis en les frappant. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ce sujet; cependant nous dirons que cette coloration est, premièrement, le résultat des éléments contenus dans le sang et élaborés par la circulation, et qu'enfin la texture des plumes joue, secondairement, le plus grand rôle par la manière dont les rayons lumineux les traversent ou sont reflétés par les innombrables facettes que présentent une prodigieuse quantité de barbules. Toutes les plumes écailleuses, en effet, qui simulent le velours, l'émeraude ou le rubis, et qu'on remarque sur la tête, la gorge des Épimaques, des Paradisiers et des Oiseaux-Mouches, se ressemblent par l'uniformité qui a présidé à leur formation; toutes sont composées de barbules cylindriques roides bordées d'autres barbules analogues régulières, qui en supportent elles-mêmes d'autres petites; et toutes ces barbules sont creusées au centre d'un sillon profond, de manière que, quand la lumière, ainsi que l'a dit le premier Audebert, glisse dans le sens vertical sur ces plumes écailleuses, il en résulte que tous les rayons lumineux, en les traversant, sont absorbés, et font naître la sensation du noir. Il n'en est plus de même lorsque la lumière est renvoyée par ces mêmes plumes, qui, chacune, font l'office d'un réflecteur; car c'est alors que naît, par l'arrangement moléculaire des barbules, l'aspect de l'émeraude, du rubis, etc., chatoyant très-diversement sous les incidences des rayons qui les frappent.

Pour donner un exemple de la diversité des teintes qui jaillissent des plumes écailleuses, nous citerons la cravate d'émeraude de plusieurs espèces, qui prend tous les tons du vert, depuis les nuances les plus claires et les plus uniformément dorées jusqu'au velours noir intense, ou celle du rubis, qui lance des faisceaux de lumière ou passe de l'orangé rougeâtre au rouge-noir cramoisi. Tel est le plumage des Oiseaux-Mouches adultes. Mais ces volatiles, si richement dotés par la libérale nature, ne se présentent point constamment avec leur parure de fête. Jeunes, leur livrée est le plus souvent sombre et sans élégance. La deuxième année de leur vie, quelques portions de leur toilette apparaissent çà et là, et semblent former une disparate avec la grande simplicité du vêtement de l'adolescence. Vers la troisième année, les haillons du premier âge disparaissent, l'or ou l'améthyste étincellent : c'est l'époque des amours, de la coquetterie, du désir de plaire. Les mâles volent aux conquêtes, se choisissent des femelles, et se consacrent un instant aux soins que réclame leur famille. Mais, chez les Oiseaux-Mouches comme dans un grand nombre de tribus de la même classe, les femelles n'ont souvent que les atours les plus modestes, tandis que les époux étalent tout le luxe d'un riche et élégant plumage. Dans quel but, chez les espèces renommées par les avantages corporels, observe-t-on une distinction qui semblerait une injustice, à moins que le Créateur n'ait voulu dédommager les femelles par une plus vive tendresse pour leurs petits, et laisser aux mâles le frêle privilége de charmer la vue et de briller? (Lesson.)

Fig. 106. — Pterophanes de Temminck.

Les Oiseaux-Mouches, on vient de le voir, muent comme un grand nombre d'autres Oiseaux, c'est-à-dire qu'ils ne revêtent pas immédiatement leur plumage définitif si brillant, dont l'éclat ne se développe que progressivement. Mais la mue ne s'opère pas de la même manière chez tous les Oiseaux : les uns, et ce ne sont peut-être pas les plus nombreux, perdent successivement, à certaines époques de l'année, les jeunes, leurs plumes du premier âge; les adultes, leurs plumes d'hiver ou d'été, et celles-ci, dans les deux cas, sont remplacées par des plumes nouvelles qui leur succèdent. On a cru longtemps et beaucoup d'ornithologistes croient encore que ce mode de transformation de plumage est uniforme chez tous les Oiseaux. Il n'en est cependant rien; cette observation, encore neuve, ap-

partient tout entière à Jules Verreaux, et est le résultat de ses longues et consciencieuses études sur les Oiseaux du sud de l'Afrique, notamment sur ceux à reflets brillants et métalliques, tels que les Souismangas. Il a reconnu que, chez ces derniers, les plumes du premier âge ne tombaient pas pour faire place à d'autres colorées différemment et plus vivement, mais que ces mêmes plumes, à une certaine époque de l'année, revêtaient graduellement leur couleur définitive, et se teignaient petit à petit de ces couleurs en commençant par la pointe. Ainsi, lorsque chez ces Oiseaux encore jeunes, et ayant la livrée terne et uniforme de leur âge, on aperçoit quelques plumes portant à leur pointe un commencement de la coloration propre à l'adulte, il ne faut pas croire que ces plumes soient nouvellement poussées : ce sont les mêmes; il n'y a de nouveau que la teinte qui vient s'y imprimer. Un examen attentif démontre que cette teinte augmente successivement, en remontant vers la base de la tige; seulement cette métamorphose se produit dans l'année chez quelques Oiseaux, au bout de deux ou trois ans chez d'autres. Tel est le fait récemment introduit dans la science, fait assez intéressant pour mériter d'être étudié, et qui peut mener à connaître la véritable cause, ou, pour mieux dire, l'agent direct qui produit ce changement de coloration. Au surplus, ce mode de substitution d'une couleur à une autre sur les mêmes plumes, sans renouvellement de celles-ci, n'est pas exclusivement propre aux Oiseaux à reflets métalliques des régions intertropicales et méridionales : il a lieu, et nous l'avons observé nous-même sur un Oiseau des plus communs en Europe et en France, l'Étourneau vulgaire, et probablement sur plusieurs autres.

Fig. 167. — Tryphoene de Dupont.

Ce mode de transformation, sinon du plumage, au moins de sa coloration dans les Oiseaux à reflets métalliques, ne serait cependant pas d'une généralité absolue chez les Trochilidés, et subirait, pour eux, une exception, une seule, si l'on en croit, comme nous y sommes porté, une observation toute récente que nous devons à l'amitié d'Edouard Verreaux (car on aura beau faire, le nom de cette famille, depuis Delalande, se trouve si étroitement uni à tout ce qui concerne les Oiseaux du Sud-Afrique et de l'Australie, que l'on sera toujours forcé de le citer ou de le rencontrer à chaque pas que l'on fera dans l'étude de l'ornithologie).

Voici le fait : Éd. Verreaux s'occupe depuis longtemps de la formation d'une collection (véritable monographie en nature, si l'on peut dire) des Trochilidés. Cette collection renferme non-seulement le mâle et la femelle de chaque espèce, mais toute la série d'âge dans les deux sexes; en outre,

chose des plus instructives et des plus intéressantes, le squelette entier de chacune d'elles, et enfin le nid avec les œufs. Or, le squelette du Colibri grenat (*Trochilus auratus*, L.) lui manquant, il voulut faire prendre et préparer l'un de ceux que renfermaient quatre peaux de cette espèce, desséchées avec le corps, pour les joindre à sa collection. Son préparateur les lui rapporte, en lui faisant voir que ce squelette ne peut être convenablement monté et encore moins conservé, les os n'ayant aucune consistance et se trouvant à l'état cartilagineux, c'est-à-dire dans l'état où ils existent chez tous les jeunes individus du règne animal, avant le développement de la matière calcaire qui en complète l'ossification. Il en donne un second; les os étaient encore plus mous, comme injectés de sang et tout noirs. On passe à un troisième, puis à un quatrième . même impossibilité, même observation. Et cependant chacune de ces peaux avait le plumage le plus complet et le plus éclatant qui se puisse voir chez un adulte. Ce fait, rapproché de cet autre, que jamais on n'a pu rencontrer dans les collections un Colibri grenat dans un état de livrée du jeune âge, ne mènerait-il pas à cette conclusion, que cette espèce fait exception à tous ses congénères, sous ce rapport, et traverse toutes les séries d'âge avec sa coloration et son plumage complets? C'est la conclusion qu'en a tirée Éd. Verreaux, et que nous n'hésitons pas à adopter. Nous signalons ce fait, en passant, à l'attention des ornithologistes; car, s'il est reconnu vrai pour cette espèce, il pourrait exister à l'égard de plusieurs autres dans la même tribu, dont on ne connaît pas encore de livrée de jeune âge. Les jeunes Colibris grenat même, pris au nid, ont presque tout leur éclat métallique; cet éclat n'est terni que par une espèce de couche poudreuse. C'est ce qu'a eu occasion d'observer au Brésil Jules Verreaux.

Si solitaires qu'on se soit plu à faire les Oiseaux-Mouches, il paraît certain que cet amour de la solitude est purement relatif, en ce sens qu'il diminue, et que leur sauvagerie cesse en raison des progrès et des conquêtes de l'homme dans les localités qu'ils fréquentent de préférence. C'est une observation faite depuis longtemps sur la plupart des Oiseaux, et dont nous avons eu occasion déjà de parler au sujet des Hirundinidés, dont le mode de nidification et les habitudes varient et se modifient en raison du contact plus ou moins direct et fréquent que ces Oiseaux ont avec l'Homme.

Ainsi, de même que notre Troglodyte d'Europe, qui vient faire souvent son nid dans l'intérieur d'une cour, d'une grange, parfois même dans la cabane du bûcheron, il arrive fréquemment de voir des Oiseaux-Mouches s'installer dans l'intérieur d'une habitation ou d'une case, sans que le bruit et le mouvement qui les environnent les effrayent ou les empêchent de construire leur nid et d'y élever leurs petits.

L'Oiseau-Mouche huppé, qui paraît vivre de préférence dans les Antilles, et notamment à la Trinité et à la Martinique, fréquente les jardins, se plaît, dit Vieillot, dans les habitations, s'approche volontiers des cases, attache quelquefois son nid soit à un brin saillant d'une couverture, soit à une branche d'oranger, de chèvrefeuille ou de jasmin. Ce charmant Oiseau devient audacieux si on lui enlève ses petits; sa tendresse pour eux lui fait tout braver; partout il les suit, et ne craint pas d'entrer dans un appartement pour les nourrir. Si l'on garnit cet appartement de fleurs, on se procure le plaisir de posséder plus longtemps cet Oiseau, car le père et la mère, qui y trouvent des aliments, y séjournent et se familiarisent tellement, qu'ils y passent la nuit avec leurs petits. (Audebert.)

M. de Bonnecour, l'un des voyageurs actuels les plus intelligents du Muséum d'histoire naturelle de Paris, nous a confirmé les mêmes faits. Un Oiseau-Mouche huppé était entré dans son habitation à Sainte-Lucie, et y avait établi son nid, pondu et élevé ses petits, sans se préoccuper le moins du monde de ce qui se passait autour de lui. Ce nid, que M. de Bonnecour a rapporté, et que nous avons vu, était fixé à l'extrémité d'un morceau d'écorce taillé en lanière, et qui pendait d'un appentis; il n'était composé que de coton. Les Oiseaux-Mouches, dit Audubon, ne fuient pas les Hommes aussi généralement que les autres Oiseaux. Ils approchent fréquemment les fleurs qui sont sur les fenêtres et même dans les chambres, quand les issues en sont ouvertes pendant l'extrême chaleur du jour, et y reviennent, lorsqu'ils ne sont pas interrompus, tant que les fleurs ne sont pas fanées.

Mais aucun observateur n'a, mieux que James Audubon, dont la science déplore aujourd'hui la perte, décrit les habitudes et les gracieusetés des Oiseaux-Mouches dans la peinture si animée qu'il a faite de celle du Petit-Rubis de la Caroline.

Qui peut voir, s'écrie-t-il dans son admiration, cette délicieuse créature mue par ses ailes étroites, bourdonnant dans le vague des airs, suspendue comme par magie, volant de fleur en fleur, s'agitant

avec autant de grâce que de prestesse dans sa vie tout aérienne, poursuivant sa carrière sur le vaste territoire américain; qui peut, dis-je, voir ce rayon de l'arc-en-ciel sans une profonde admiration, sans un retour vers la magnificence de celui qui créa cette merveille et tant d'autres qui frappent nos regards dans le vaste ensemble d'une féconde nature!

Fig. 168 — Phæthornis eurynome.

Lorsque le soleil ramène les prémices du printemps, lorsque ses rayons vivifiants viennent activer de nouveau les germes des plantes et les faire éclore, alors apparaît ce petit Oiseau-Mouche à gorge rubis, se jetant çà et là, porté sur ses ailes de nymphe, visitant chaque fleur qui s'entr'ouvre avec l'œil d'un fleuriste qui épie le réveil de sa plante chérie pour enlever l'Insecte qui flétrirait la suave texture de ses pétales. De même cet Oiseau, dont les manœuvres sont tellement rapides qu'il semble suspendu immobile dans l'air qu'il frappe de ses ailes, plonge un regard rapide dans les replis les plus cachés des fleurs, et, par ses vifs battements d'ailes, semble caresser la corolle et la rafraîchir; produit un doux murmure et se jette avec rapidité sur l'Insecte dont il se nourrit, et que son bec aigu et mince y trouve sans défense occupé à butiner. C'est alors que sa langue extensible, nerveuse, formée de deux tubes soudés, enduite de salive lancée sur chaque Insecte, l'attache à ses replis, et le ramène violemment dans le gosier, où il est aussitôt englouti. C'est avec la rapidité d'un éclair que ce mouvement est exécuté, et c'est à peine si l'Oiseau enlève à la corolle qu'il a débarrassée d'un ennemi quelque peu de son exsudation miellée.

Les prairies et les champs, les vergers et les jardins, les profondes forêts, reçoivent tour à tour la visite de ce petit Oiseau-Mouche, et tour à tour lui donnent en échange et des ébats et des aliments... Son corps délicat fend l'air avec vivacité, et sa vitesse le dispute à l'éclair. Il se jette sur les fleurs comme si elles étaient frappées par un rayon de lumière; on le voit se précipiter d'un côté, puis revenir, monter ou descendre, toujours par bonds aussi brusques que rapides. C'est avec de telles manières d'être qu'il apparaît dans les provinces septentrionales des États-Unis, s'avançant avec les beaux jours, et se retirant prudemment aux approches de l'automne.

Que de plaisirs n'ai-je pas éprouvés à épier les mœurs, à suivre l'expression vive des sensations d'un couple de ces créatures célestes se livrant à leurs amours! Le mâle, ébouriffant son riche poi-

trail pour en faire reluire les écailles, pirouettant sur une seule aile et tournoyant autour de sa délicate compagne, puis se jetant sur une fleur épanouie, chargeant son bec d'un butin qu'il venait présenter à l'objet de ses désirs! Que son allure était vive et peignait le bonheur, lorsque ses caresses étaient bien accueillies; que ses ailes éployées rafraîchissaient son atmosphère, qu'il déposait dans le bec de sa douce femelle et l'Insecte et le miel qu'il avait butinés pour elle! C'est avec des expressions de contentement qu'on voyait celle-ci accueillir les attentions délicates de son amant et céder à ses vives caresses. C'est alors que le Rubis, fier de ses succès, redouble ses soins, manifeste son bonheur par son courage, ne craint pas de donner la chasse au Gobe-Mouche tyran, ni de se mesurer avec l'Oiseau-Bleu ou le Martin (Hirondelle pourprée), et, orgueilleux, vole, en faisant parade de son audace, près de sa chère compagne. On peut sentir mais non rendre par des paroles ces témoignages de courage, de fidélité et d'attachement que le mâle, si débile en apparence, donne à sa femelle comme preuves de son dévouement et comme gage de la sécurité qu'elle devra conserver sur le nid où la retiendront les soins de sa tendresse maternelle.

Fig. 169. — Spathure péruvien.

Dans le nid de cet Oiseau-Mouche, que de fois j'ai jeté un regard furtif sur sa progéniture nouvellement éclose! Deux petits, de la grosseur au plus d'une Abeille, complètement nus, aveugles, n'apparaissaient que comme deux points organisés d'une extrême faiblesse, et à peine capables d'élever un bec sans force pour recevoir la nourriture. Mais que d'anxiété ma présence faisait naître pour la tendresse alarmée des père et mère, rasant d'un vol inquiet mon visage, descendant sur le rameau placé à quelques pas du visiteur importun, remontant, allant à droite, à gauche, et donnant tous les signes d'un véritable désespoir, tant qu'ils ne sont pas rassurés sur le but d'une visite qui inquiète leur tendresse pour le sort de leur famille : on ne saurait apprécier la douleur qu'ils témoignent à la mort inattendue de leurs enfants chéris; mais, en s'éloignant de leur berceau, on les voit heureux de retrouver leurs nourrissons comme ils les avaient laissés, et la joie alors succède à la tristesse.

J'ai vu des Rubis à la Louisiane dès le 10 mars. Leur arrivée dans cet État varie cependant autant que dans d'autres; c'est quelquefois une quinzaine plus tard, mais presque jamais quelques jours plus tôt.

Dans les districts du centre, ils se montrent rarement avant le 15 avril, mais plus souvent au milieu de mai.

Fig. 170. — Orcotrochile Adèle.

Je n'ai pu m'assurer moi-même s'ils émigrent pendant le jour ou pendant la nuit, mais je penche pour le dernier cas, parce que, pendant tout le jour, ils semblent fort occupés de leur nourriture, ce qui ne serait pas s'ils avaient de longs voyages à opérer à cette période. Ils volent dans l'air avec de longues ondulations, s'élevant quelquefois à angle d'environ 40 degrés, et ensuite décrivent une courbe; mais la petitesse de leur corps empêche de les apercevoir plus loin que 50 ou 60 verges sans la plus grande difficulté, même avec un bon verre. Une personne assise dans un jardin, auprès d'un althéa commun en fleur sera aussi surprise d'entendre le bruit de leurs ailes que de voir les Oiseaux eux-mêmes à quelques pieds; elle sera encore étonnée de la rapidité avec laquelle ces petites créatures s'élèvent dans l'air, et cessent d'être vues et entendues en un instant. Les Rubis ne descendent pas sur la terre, mais se posent sur les arbrisseaux et les branches, où ils se balancent de côté avec un mouvement mesuré, ouvrant et fermant souvent leurs ailes, secouant et arrangeant leurs plumes avec propreté et prestesse. Ils aiment surtout étendre une seule aile, en passant dans leur bec chaque penne dans toute sa longueur : lorsque le soleil brille, l'aile, ainsi étalée, est rendue très-transparente et légère. Ils quittent en un instant l'arbrisseau sans la moindre difficulté, et paraissent doués d'une perfection de vue supérieure, allant directement vers une Hirondelle à cinquante ou soixante verges de distance, et l'atteignant avant que celle-ci se soit doutée de leur approche. Aucun Oiseau ne semble résister à leurs attaques; mais ils sont souvent chassés par la grosse espèce d'Araignée, à laquelle ils ne paraissent pas faire attention, parce que leur supériorité de vol est suffisante pour les éloigner de cet Insecte lent dans le court espace d'une minute.

.. Contre l'axiome que plus l'espèce est petite, plus est grand le nombre d'œufs, la femelle ne dépose que deux œufs d'un blanc pur et presque ovales. Dix jours sont nécessaires pour les faire éclore, et l'Oiseau élève deux couvées dans une saison. Au bout d'une semaine, les petits peuvent voler, mais sont encore nourris par leurs parents pendant près d'une autre semaine. Ils reçoivent leur nourriture directement du bec des adultes, qui la dégorgent de la même manière que les Canaris et les Pigeons. Mon opinion est qu'aussitôt qu'ils sont en état de se pourvoir eux-mêmes les petits s'associent à d'autres nouvelles couvées et font leur migration à part des vieux Oiseaux. J'ai observé vingt ou trente jeunes Oiseaux-Mouches s'avançant sur un groupe de bignonias, tandis qu'on n'aper-

cevait pas un seul vieux mâle. Ils ne reçoivent pas l'entier éclat de leurs parures avant le printemps suivant, quoique la gorge du mâle soit fortement empreinte de rubis avant de nous quitter en automne.

Les Oiseaux-Mouches à gorge rubis aiment particulièrement les fleurs qui sont de forme tubuleuse. Le *datura stramonium* et le *bignonia radicans* sont celles qu'ils affectionnent, et, après celles-ci, le chèvrefeuille, le baume des jardins (menthe), et l'espèce sauvage qui croît sur le bord des étangs, des ruisseaux et des ravins profonds; mais chaque fleur, même la violette sauvage, leur fournit une certaine portion de substance. (Lesson, d'après Audubon, *Ornithological Biography*.)

Les Oiseaux-Mouches possèdent la plus grande industrie pour façonner les nids qui doivent recevoir leur famille. Le nid qu'ils construisent (1) répond à la délicatesse de leurs corps; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur les fleurs. Ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse; la femelle se charge de l'ouvrage et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux; on la voit, empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue; elle le revêt, à l'extérieur, de petits morceaux d'écorces de gommiers, qu'elle colle à l'entour pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier (ou sur les feuilles d'ananas, d'aloès, de cafier), ou quelquefois à un fétu qui pend à la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe...

A ce tableau plein de fraîcheur et de vérité, et dont le père Dutertre a fourni les éléments, nous n'ajouterons que peu de détails. Il est de fait que les nids des Oiseaux-Mouches présentent des demi-sphères d'une régularité parfaite, et dont l'intérieur se compose d'une couche dense et épaisse de ouate d'asclépias ou de coton moelleux, tapissée, en dehors, de lichens adroitement collés. (Lesson.)

Ces nids, cependant, ne sont pas toujours exactement de la même forme, ni faits de la même manière.

Ainsi, le prince Maximilien de Wied-Neuwied a trouvé le nid de l'Oiseau-Mouche à tête bleue fixé aux branches d'un palmier. Ce nid, dit-il, était aussi proprement revêtu de mousse que le sont ceux des Chardonnerets et de plusieurs autres petits Oiseaux d'Europe. (*Voyage au Brésil*, traduction française.)

Le Petit-Rubis de la Caroline place son nid sur les arbres et les arbrisseaux, le compose avec un duvet brun qui se trouve sur le sumac, et le couvre, à l'extérieur, de lichens. (Vieillot, *Oiseaux dorés*.)

Ces lichens, de couleur gris clair, et trouvés sur les branches des arbres ou sur de vieilles palissades, sont si proprement arrangés autour du nid, qu'à une certaine distance de l'endroit où il est attaché ils semblent faire partie de la branche elle-même. Le nid est généralement placé bas, sur la branche horizontale de toute espèce d'arbre, quelquefois à plus de vingt pieds de terre. Pourtant, ils ne sont pas toujours placés ainsi; j'ai souvent trouvé un nid attaché par un côté seulement à une jeune branche d'un buisson de roses, à un groseillier, ou à la forte tige d'une grosse herbe sauvage; quelquefois, au milieu d'une forêt, sur les branches d'un chêne, immédiatement sur la route, et encore dans un jardin proche des sentiers. (Audubon.)

L'Oiseau-Mouche à ventre gris, qui vit à Saint-Domingue, pose son nid sur des branches, ou l'attache à des rameaux par le côté. L'extérieur en est recouvert de lichen, tandis que l'intérieur en est tissé avec la ouate du bombax ceïba. Il arrive parfois que les filaments se trouvent entrelacés au milieu des longues épines, et cette disposition donne aux nids une solidité et une fixité que leur délicatesse ne paraîtrait pas susceptible de recevoir. (Vieillot.)

Le Colibri haïtien bâtit souvent son nid sur une branche de cotonnier de Siam plus grosse que le pouce : le lichen qui en couvre l'extérieur est, en ce cas, de la même espèce que celui de l'arbre (Vieillot.)

L'Oiseau-Mouche huppé de Saint-Domingue construit le sien sous une petite branche de quelque oranger ou cotonnier, et le compose, au dehors, de petits filets d'une plante que l'on nomme *pite*,

(1) Buffon, *Histoire naturelle de l'Oiseau-Mouche*.

Fig. 1. — Falcuncule à ventre blanc.

Fig. 2. — Chrysococyx brillant.

et dont nos Indiens font leurs cordes. Ces petits filaments sont déliés comme des cheveux, mais beaucoup plus forts. Il les lie et les entortille avec son bec si serrément à l'entour de la petite branche fourchue qu'il a choisie pour y perpétuer son espèce, que ce nid, étant ainsi parmi les feuilles et suspendu sous la branche, se trouve et hors de la vue et hors de tout péril. L'ayant rendu solide et remparé au dehors par ces filaments et par quelques brins d'écorce et des menues herbes entrelacés les uns dans les autres avec un merveilleux artifice, il le pare, en dedans, du plus fin coton et d'un duvet de petites plumes plus molles que la soie la plus déliée.

On trouve parfois des nids de Colibris sur les branches de quelques-unes de ces plantes de tabac qu'on laisse croître aussi haut qu'elles peuvent pour en avoir la graine. Je me souviens qu'un de mes nègres m'en montra un qui était ainsi fort proprement attaché sous une de ces branches. Même comme j'étais à Saint-Christofle, à la Pointe-des-Palmistes, un Anglais m'en fit voir un qui tenait à l'un des roseaux qui soutenaient la couverture de sa case à tabac, comme on parle aux Antilles. (Rochefort, *Histoire des Antilles*, 1658.)

Celui de l'Oiseau-Mouche huppé de la Martinique repose souvent sur une branche mince et grêle de mimosa, à l'endroit où elle donne attache aux pétioles des feuilles. Il est solidement fixé par sa base et sur les côtés aux tiges qui le supportent, est fait en forme de petite soucoupe obronde, creuse, composée de poils soyeux, de chardons ou d'autres fleurs syngénèses, et recouvert par les graines noires oblongues et par les anthères et le pistil de la fleur desséchés et entrelacés. Le fond est mollet et ouaté avec les aigrettes des semences de la plante composée, dont les autres parties ont été principalement employées sur les bords. (Lesson.)

Nous avons possédé un nid d'Oiseau-Mouche construit à la base et au pied d'une touffe de graminée, reposant presque sur le sol.

Trois autres nids, que nous avons eus aussi en notre possession, et remarquables par leur forme, sont ceux du Colibri à longs brins, du Mazeppa et du Prêtre. Ces nids ont environ de 15 à 20 centimètres de longueur à partir de leur point d'attache, et 13 seulement à partir de leur évasement : ils sont un peu plus creux que ceux des Oiseaux-Mouches proprement dits (ceux en forme de coupes), et tout l'excédant des matériaux, soit en dessus, soit en dessous, n'a pour but que la consolidation de l'édifice à la feuille de latanier ou autre feuille acuminée, longue et retombante au-dessous de laquelle ils sont chacun attachés. Leur forme est celle d'un grand cornet tissé sous la feuille et dans toute sa longueur jusqu'à la pointe. L'un d'eux est composé des fibres les plus fines d'une graminée, ressemblant beaucoup à des crins noirâtres, d'un tissu lâche et très-peu serré, recouvertes et entremêlées de diverses écorces ou espèces de lichens, et garni intérieurement de graines duveteuses; un autre est exclusivement composé de mousses fines, entremêlées de soies ou bourres de cocons de Chenilles, retenues en dehors par des toiles d'Araignées parfaitement appliquées, et garni intérieurement de cotôn : le tout très-épais et néanmoins fort douillet.

Ces nids figurent aujourd'hui dans la riche collection d'Ed. Verreaux. Enfin certains Trochilidés attachent et suspendent leurs nids sous les saillies de rochers auxquels ils les appliquent : tels sont le Stanley, le Pichincha et le Chimborazo, tous habitants des zones neigeuses.

Un des matériaux qui se retrouve le plus fréquemment garnir extérieurement le nid d'un grand nombre d'Oiseaux-Mouches, et dont aucun observateur, à l'exception de M. A. Ricord, n'avait parlé, est la toile d'Araignée.

La toile des Araignées, dit ce dernier, cité par M. Gervais, sert aux Oiseaux-Mouches à retenir ensemble les divers matériaux de leur nid; c'est pour se la procurer qu'on les voit voler dans les endroits où abondent les Araignées, mais jamais pour attaquer ces dernières ou les manger, ainsi que plusieurs personnes l'ont pensé. (*Magasin de zoologie*, 1835.)

Les Oiseaux-Mouches, comme tout ce qui existe, ont sans doute de nombreux ennemis; mais le plus cruel, le plus acharné, paraît être cette grosse et monstrueuse Araignée velue, très-commune dans toute l'Amérique chaude, nommée par les naturalistes *Araignée aviculaire*. Tendant ses filets aux alentours des nids d'Oiseaux-Mouches, elle guette avec astuce l'époque où les petits éclosent à la lumière; elles chassent les père et mère du nid, sucent et dévorent leur progéniture, parfois même, lorsqu'elles surprennent ceux-ci, elles leur font subir le même sort.

Quoique d'apparence peu robuste, ces Oiseaux ne craignent pas de s'aventurer par des latitudes refroidies, soit dans les États-Unis, soit dans la Nouvelle-Écosse et à la côte nord-ouest, soit au Chili

et dans la Patagonie. MM. Schiede et Deppe (1), en s'élevant sur le mont Orizabaza, trouvèrent encore des Oiseaux-Mouches butinant sur les fleurs orangées des castillias, à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. (Lesson.)

Plus récemment, M. J. Bourcier a découvert au sommet du mont Pichincha, au Pérou, l'Oiseau-Mouche nommé par lui de Stanley, et l'Oiseau-Mouche Pichincha, espèces qui paraissent ne s'éloigner jamais des limites les plus élevées de la végétation. Le fragment suivant d'une lettre de M. Bourcier servira à faire connaître les lieux dans lesquels il a été depuis peu découvert par ce naturaliste.

Fig. 171. — Oxypogon de Linden.

J'ai entrepris, écrivait-il en 1849 à M. E. Mulsant, savant naturaliste de Lyon, il y a quelques jours, avec deux Indiens, une ascension au Pichincha, volcan qui n'est situé qu'à trois lieues et demie de Quito, à l'ouest-nord-ouest de cette ville, mais auquel on n'arrive ordinairement qu'après sept à huit heures de marche. Une partie de la route peut se faire très-facilement à cheval; mais, lorsqu'on est parvenu à une certaine hauteur, il faut abandonner ses montures jusqu'au retour. L'isolement où l'on se trouve permet d'attacher ces animaux dans les champs sans avoir à craindre les voleurs. De là, pour arriver au point culminant, il nous fallut escalader des amas de pierre ponce disposés en pente très-roide. Mais comment vous dire les sentiments divers, les impressions vives et profondes que j'éprouvai après avoir triomphé de ces obstacles? Comment vous peindre la magnificence du tableau que nous avions sous les yeux? Figurez-vous deux cavités cratériformes séparées par un mur trachytique, au sein desquelles sont ouvertes près de quarante bouches vomissant de la fumée! Nous étions au-dessus du niveau des mers, à une hauteur pareille à celle du Mont-Blanc; nulle trace de végétation autour de nous : c'était le désert avec sa majesté et son silence. Le Condor seul, ce roi des solitudes élevées, planait au-dessus de ces lieux déserts, son éternel domaine. A nos pieds se montraient les vastes effondrements dont la distance nous dissimulait la profondeur. Ils se sont formés sans doute à la suite des éruptions épouvantables dont l'histoire et la tradition ont conservé les douloureux souvenirs. Malheureusement nous nous étions dirigés vers le point le

(1) *Edimb Philosoph. Journ.*, octobre 1829, p. 203.

plus élevé; il fallut nous détourner de près de trois quarts de lieue pour trouver une pente moins longue; elle était néanmoins encore de quatre à cinq cents mètres. Il me tardait d'arriver au fond de ce cirque désert, d'approcher de plus ou moins près de ces soupiraux qui préservent peut-être le pays des colères nouvelles du volcan, et surtout d'explorer sous le rapport ornithologique ces champs trop rarement visités! Mais que de peines et de dangers avant d'être rendus! Pour descendre ces flancs abruptes, on est obligé, soit de s'appuyer sur ses mains, soit parfois de se laisser glisser. Souvent les pierres calcinées sur lesquelles on pose le pied se pulvérisent sous le poids du corps qui les foule, font perdre l'équilibre à leurs voisines, en attirent d'autres à leur suite, et occasionnent des éboulements plus ou moins considérables qui menacent la vie du voyageur.

Fig. 172. - Augastes à bouclier.

Après quatre heures de fatigues adoucies par l'espoir de prochaines jouissances, nous touchons au but tant désiré. Le cratère dans lequel nous nous trouvions a une forme circulaire ou un peu ovale; il est entouré d'une sorte de mur de trachyte d'une élévation uniforme, coupé du côté de l'occident pour le passage des eaux qui se jettent dans l'Esméralda, et de là portent leur tribut à l'océan Pacifique. Dans cette sorte d'enclos surgit un cône élevé d'où sortent de nombreuses bouffées d'acide sulfureux, et d'où s'échappe avec un certain bruit de la vapeur d'eau. Dans quelques-uns de ces soupiraux le soufre se condense en cristaux. Dans divers endroits, le sol est couvert de ponces pulvérisées ou d'une cendre noire, qui rend timide le pied désireux de s'approcher de ces cheminées. La terre présente des crevasses dont l'œil ose à peine mesurer la profondeur; quelques-unes doivent avoir au moins cent mètres; elles recueillent les eaux des pluies et de la fonte des neiges, et forment le lit des ruisseaux qui s'échappent vers l'occident. Ces ravins ou *quebraïlos*, comme les nomment les Indiens, obligent à des détours considérables et font perdre un temps énorme; les moins profonds présentent leurs flancs tapissés de verdure et ornés de divers arbustes. C'est là que j'ai eu le plaisir de me procurer l'*Oiseau-Mouche de Stanley*, charmante créature qui butinait sur le *chuquiraga insignis*, décrit par l'illustre Alexandre de Humboldt, dont le Pichincha et tous les lieux des environs semblent avoir retenu le nom. L'Oiseau-Mouche de Stanley paraît être le courtisan assidu de cette plante, conjointement avec l'*Oiseau-Mouche Pichincha*, qui lui fait une guerre continuelle. (*Annales de la Société naturelle d'agriculture, d'Histoire naturelle et des Arts utiles de Lyon*, 1851.)

Nulle part les espèces d'Oiseaux-Mouches ne sont plus nombreuses, ne sont plus multipliées que dans les vastes forêts du Brésil et de la Guyane. Dans ces immenses solitudes où la nature étale à

profusion un luxe imposant et majestueux, là où les fleuves roulent leurs ondes dans d'immenses bassins, où d'épaisses vapeurs pompées par les rayons d'un soleil brûlant et rapproché fertilisent, fécondent et font éclore une profusion de germes, là où s'épanouissent sans cesse de nouvelles fleurs, où les arbres ne perdent jamais leur feuillage, vivent ces Oiseaux délicats à l'abri des ennemis sans nombre qui menacent leur existence et qu'ils n'évitent que par la prestesse de leurs brusques mouvements. Dans ces forêts, filles des siècles, apparaissent çà et là des éclairières. Ce sont les endroits que les Oiseaux-Mouches affectionnent, et où ils se rendent de préférence pour butiner. Si cependant sur le flanc d'un morne s'élève un grand arbre d'érythrine, des eugénia, ou si des orangers couverts de fleurs croissent aux alentours des cabanes, alors, attirés par leurs corolles, ils font de ces arbres leur rendez-vous, voltigent ou se reposent à peine quelques secondes sur les plus grosses branches, ou le plus souvent se balancent ou semblent immobiles devant ces fleurs. Rien ne porte plus d'étonnement dans l'âme du voyageur qui foule pour la première fois, et dans l'âge des émotions, le sol des Amériques, que ces scènes pittoresques et neuves qui s'offrent ainsi à ses regards. En pénétrant dans les forêts du Brésil ou de la Guyane, on est émerveillé des proportions gigantesques des arbres chargés de fleurs et de fruits, supportant sur leurs rameaux des plantes étrangères, qui forment, comme les jardins de Babylone, des parterres aériens. La variété de ces végétaux a les plus grands charmes, et les beaux dessins du comte de Clarac et de M. Rudgendas peuvent à peine en donner une idée complète. Les moindres buissons sont formés de lantana, de mélastomes; des bignonia serpentent ou s'enlacent sur les troncs des arbres, grimpent jusqu'à leur cime, retombent, se relèvent, pour former dans les ravins, sur les fondrières, des arches de verdure et de fleurs, des berceaux aussi élégants que variés. A ce mélange ou à cet heureux assemblage de la nature végétale, aux épidendrons parasites, aux larges héliconia, aux bolets d'un rouge fulgide, ajoutez les Tangaras de toute couleur, des Guits-Guits azurés, des Oiseaux-Mouches resplendissants, et vous aurez encore une idée bien imparfaite de la rare beauté de ces sites lointains.

Les noms que reçurent les Oiseaux-Mouches dans leur patrie, et de la part des Indiens et de celle des Européens transplantés dans le nouveau monde, varient sans doute suivant le génie de chaque peuple; mais partout ils sont l'expression mnémonique de leurs qualités, de leurs habitudes ou de leurs attributs. Les *Indios*, ou ces tribus nomades qui vivent dans les profondeurs des forêts, que nous décorons du nom de sauvages, ces hommes livrés toute leur vie aux observations instinctives, dont les idées de poésie sont l'image des objets qui frappent leurs yeux, ont adopté des noms qui signifient le plus souvent, et par métaphore, *Rayons du soleil*, *Cheveux de l'astre du jour*, *Oiseaux-Murmures*...

M. De Humboldt (*Monuments des peuples de l'Amérique*) rapporte, en parlant de la religion des Mexicains, que l'épouse du dieu de la guerre, nommée *Toyamiqui*, conduisait les âmes des guerriers morts pour la défense des dieux dans la maison du Soleil, et qu'elle les transformait en Colibris.

Les Espagnols s'accordaient à leur donner le nom de *Tominos*, par rapport à leur extrême petitesse et à leur peu de pesanteur; car le tomine vaut au plus douze grains. Ce nom de *Tominos* répond assez volontiers à celui d'Oiseau-Mouche adopté par les Français; car tous les deux expriment une comparaison. Cependant ces dénominations sont loin d'être justes, surtout aujourd'hui que l'on connaît des espèces de grande taille, et rien n'est absurde peut-être comme de dire Oiseau-Mouche géant, en parlant d'une d'elles. Or, ce nom hybride d'Oiseau-Mouche doit également disparaître du langage; car non-seulement il emporte avec lui une idée fausse, mais encore il ne peut guère être compris des étrangers. (Lesson, *Histoire naturelle des Oiseaux-Mouches.*)

Ce sont ces motifs qui ont porté Lesson à le travestir en *Ornismye*, mot tiré du grec, et signifiant également Oiseau-Mouche, mais sans valeur comparative dans l'usage, et par suite préférable.

Les créoles des Antilles et de Cayenne donnent indifféremment à ces Oiseaux les épithètes de *Murmures*, de *Bourdons* ou de *Frou-Frous*, et ces expressions rendent en effet assez bien leurs habitudes et se trouvent traduire la désignation que les Anglais leur ont appliquée de *humming Birds*, ou Oiseaux bourdonnants. Quant au nom d'Oiseau musqué qu'on lit quelque part, il provient de ce qu'Oviédo a nommé, dans son *Histoire de l'Amérique*, un Oiseau-Mouche *Passer-Mosquitum* ou Oiseau des Mosquites (tribus d'Indiens entre le Brésil et la Guyane); ce qu'on a traduit par erreur en *Passer moscatus*, Oiseau sentant le musc. Brisson... leur donna le nom de *Mellisuga*, ou Suce-Fleurs,

et les distingua des Colibris, qui reçurent une autre dénomination générique. Un peu plus tard, Linné réunit les Oiseaux-Mouches et les Colibris, et leur donna, sans qu'on sache trop pourquoi, le nom de *Trochilus*, nom que portait, chez les Grecs, un petit Oiseau qu'on a cru être notre Roitelet, mais que le savant Geoffroy Saint-Hilaire a prouvé à peu près être le petit Pluvier à collier des rivages du Nil. Certes, aucun nom ne serait plus convenable pour désigner les Oiseaux-Mouches que celui de Suce-fleurs, qui serait la traduction littérale du mot *chupa flores*, consacré par les Portugais établis au Brésil; mais les auteurs systématiques postérieurs à Brisson l'ont transporté à des Cinuyris ou Souï-Mangas des Indes orientales et d'Afrique, et à des Philédons de la Nouvelle-Hollande; de sorte qu'on ne pourrait, sans craindre de commettre des erreurs, se servir d'une expression appliquée ainsi maladroitement à des Oiseaux différents. Voulant parer à cet inconvénient, De Lacépède leur donna le nom d'Orthorhynques (*Orthorhynchus*), qui signifie *bec droit;* mais, outre que ce nom est trop long et trop peu en harmonie avec les êtres qu'il doit rappeler à la mémoire, il a aussi le grave inconvénient d'être beaucoup plus convenable pour désigner un grand nombre d'autres Oiseaux. (Lesson.)

Enfin, il devient même impropre, aujourd'hui que l'on connaît nombre d'Oiseaux-Mouches dont le bec, loin d'être droit, est recourbé en tous sens, tantôt en bas, tantôt en haut, depuis surtout que l'on n'en distingue plus les Colibris, ainsi qu'on l'a fait pendant longtemps.

Il est facile de prendre des Oiseaux-Mouches en se cachant dans les buissons et les saisissant avec un brusque mouvement, lorsqu'ils bourdonnent comme des Sphinx devant une fleur, en se servant d'un filet à Papillons, plus large et plus longuement emmanché que ceux qu'on emploie pour les Lépidoptères. On doit rejeter la glu, qui gâterait leur parure. Quelques voyageurs ont aussi employé des sarbacanes, des fusils bourrés de suif et remplis d'eau, qui les étourdissent, etc.; mais, dans nos excursions, nous les avons toujours tués au fusil simplement chargé avec du très-petit plomb, et en nous tenant à douze ou quinze pas de distance. Cette méthode nous a procuré des Oiseaux nullement endommagés, et est la plus expéditive. (Lesson.)

M. Ricord dit aussi que la chasse des Oiseaux-Mouches se fait assez bien au fusil : l'époque la plus favorable pour s'y livrer est celle de la floraison des pois d'août; les petits Oiseaux arrivent alors par essaims vers ces arbres, et on peut les tirer pour ainsi dire à son aise, sans que le bruit de la détonation fasse fuir ceux que le plomb n'a pas atteints. (*Magasin de zoologie*, 1835.)

Vieillot repousse l'emploi du fusil et du plomb pour la chasse de ces petits Oiseaux, car un seul grain les écraserait, et n'en laisserait que des débris. Il dit avoir employé avec succès le filet nommé *toile d'Araignée*, dont il entourait les arbrisseaux à un pied ou deux de distance. Cet Oiseau fend l'air avec une telle rapidité, qu'il n'a pas le temps d'apercevoir le filet, et s'y prend aisément. Il s'est aussi servi d'une gaze verte en forme de filet à Papillons; mais cette manière demande de la patience, et ne peut, selon lui, être employée que sur les plantes et les arbrisseaux nains. Il faut, d'ailleurs, ajoute cet ornithologiste, se tenir caché; car, quoique l'Oiseau se laisse approcher de très-près, il n'en est pas moins méfiant; et, si un corps étranger lui porte ombrage, il quitte les fleurs, s'élève à environ un pied au-dessus de la plante, y reste stationnaire, fixe l'objet qui l'inquiète, et, après s'être assuré que sa crainte est fondée, jette un cri et disparaît. Pour avoir quelque succès dans cette chasse, il faut construire une petite niche, la plus basse possible, avec les plantes et les arbrisseaux voisins, et de là envelopper l'Oiseau avec le filet de la même manière que l'on prend les Papillons.

Enfin, ajoute-t-il, ayant remarqué que souvent les Oiseaux-Mouches se perchaient sur les branches sèches des arbrisseaux, et voulant contempler au soleil, sur l'animal vivant, toute la beauté d'un plumage resplendissant de mille nuances dont la mort ternit l'éclat, j'insérais dans les fleurs des petites brochettes où ils venaient se percher. J'avais ainsi, pendant une minute, le plaisir de leur voir darder la langue dans des vases nectarifères, pour en aspirer un suc approprié à la délicatesse de leurs organes. (*Oiseaux dorés.*)

Ayant entendu plusieurs personnes, dit Audubon, remarquer que l'on gâte beaucoup moins le plumage de ces petites créatures en les tuant avec de l'eau, je fus tenté d'en faire l'expérience, ayant été dans l'habitude de les tirer, soit avec du sable, soit avec de la cendre de plomb très-fine. Cependant, j'en abattis rarement, même à quelques pas de distance, toutes les fois que je me servis d'eau au lieu de plomb, et j'étais, en outre, obligé de nettoyer mon fusil après chaque décharge : j'aban-

donnai cette manière, et je crois qu'on n'a jamais dû en tirer un avantage certain. J'en ai souvent attrapé en employant un filet à Insectes, et, si l'on se servait de cette machine avec dextérité, ce serait le meilleur moyen de se procurer des Oiseaux-Mouches. (*Ornithologie biograph.*)

Les plumes des Oiseaux-Mouches servaient jadis, chez les Péruviens et les Mexicains, à faire des tableaux d'une rare beauté et d'une grande fraîcheur, que Ximenez et les autres anciens historiens des conquêtes espagnoles ne cessent de louer. Leur corps entier, desséché et revêtu de ses plumes, servait, dans les forêts du Brésil, de parure aux jeunes *Machakalis*. Elles s'en formaient des bandeaux ou les suspendaient à leurs oreilles, et ces parures naturelles égalaient, certes, les pierres qu'avec tant de magie taillent en facettes les artistes des peuples civilisés. Combien ne devaient point avoir d'attraits ces filles de la nature vêtues de quelques grandes plumes d'Aras rouges ou bleues, les cheveux retenus par une guirlande de fleurs d'héliconia, le cou ou les oreilles garnis de saphirs, d'émeraudes, de topazes, empruntés aux Oiseaux-Mouches!

Fig 173. — Spathure roux botté.

Les Oiseaux-Mouches se ressemblaient naguère par la plus grande similitude dans leurs formes corporelles et dans la richesse de leur parure. De nouvelles espèces, connues dans ces derniers temps, s'éloignent toutefois des caractères généraux que présentent la plupart d'entre elles; et c'est ainsi que le Patagon diffère des autres Oiseaux-Mouches par sa grande taille, et par une livrée sombre, brunâtre et sans éclat. Remarquables par leur bec long, cylindrique, effilé en deux pointes légèrement aiguës et renflées vers l'extrémité, plus ou moins courbé en demi-cercle, ces Oiseaux en miniature se distinguent, en outre, de tous les autres volatiles par leurs très-petites jambes, que terminent trois doigts dirigés en avant, et un pouce déjeté en arrière, tous munis de très-petits ongles. Ces doigts sont d'une extrême délicatesse, et ne seraient point propres à les soutenir pendant longtemps sur les branches : aussi leur peu de développement annonce-t-il que leurs habitudes ont été modifiées par cette organisation, et que celles-ci doivent être tout aériennes; car leur vie ac-

tive les emporte constamment voletant sur les buissons, favorisés qu'ils sont, dans ces fonctions, par des muscles pectoraux puissants et par la forme longue, développée et acuminée des ailes. De tous les Oiseaux, les Hirondelles et les Martinets sont, sans contredit, les plus fins voiliers; et, sous ce nom de voiliers, nous entendons les êtres qui n'ont presque point besoin de repos dans le jour. Or, leurs ailes sont étroites, composées de pennes robustes et serrées, absolument analogues, par la forme, à celles des Oiseaux-Mouches, mais taillées sur un plus grand modèle. On remarque aussi une disposition analogue dans leur corrélation avec la queue, c'est-à-dire que celle-ci est plus courte lorsqu'elle est rectiligne, et qu'il arrive seulement que certains Oiseaux-Mouches aient parfois de longues rectrices qui la dépassent, ainsi qu'on le voit chez quelques Martinets, bien que leur queue soit longue et fourchue, comme celle des Hirondelles, chez plusieurs espèces. De cet arrangement des plumes de la queue ou rectrices (car ce sont elles qui servent à diriger l'Oiseau dans l'air), et de la forme des ailes, résultent cette étude de mouvement, cette force et cette durée que présentent à un si haut degré les Oiseaux-Mouches dans le vol. Aussi les battements vifs et non interrompus avec lesquels ils pressent et fendent l'air ne peuvent mieux se comparer qu'au bruit sourd d'un rouet qui tourne ou d'un Chat qui témoigne sa joie des caresses d'une main amie; et ce *frou-frou*, ainsi que l'appellent les créoles de Cayenne, est assez bien rendu, dans Marcgrave, par un *hour-hour-hour*, qu'on articulerait vivement

Fig. 174. — Phætornis ermite.

Mais on conçoit qu'une vie aussi active dans un si petit corps doit exiger une grande solidité dans les os qui en composent la charpente, et qui sont d'une grande délicatesse. Puis les muscles doivent être et sont en effet composés de fibres denses, compactes, vigoureuses, et au milieu desquelles n'apparaissent aucunes traces de graisse; car cette matière ferait perdre leur puissance et leur énergie, si elle venait à s'interposer au milieu d'elles. Enfin, le sang qui circule dans des vaisseaux rapprochés du cœur parcourt rapidement les tubes artériels qui nourrissent les membres et stimulent le fluide nerveux. De ces fonctions renouvelées avec tant de force et de vigueur résultent cette haute chaleur qui se répand dans tous leurs organes, ce besoin et cette grande consommation d'air qu'ils introduisent dans leurs poumons pour entretenir la flamme de la vie, ou, en d'autres termes, les phénomènes de l'hématose. Une longue expérience a appris que les êtres les plus petits, dans

les familles les mieux organisées du règne animal, ou ceux chez lesquels les fluides nerveux et sanguins ont moins de distance à parcourir, étaient beaucoup plus versatiles et plus inconstants dans leurs désirs que les autres animaux; brusques dans leurs mouvements et colériques avec violence à la plus petite contrariété; en un mot, qu'ils étaient livrés aux influences des passions les plus rapides et les plus instantanées. Telle est à peu près toute l'histoire morale des Oiseaux-Mouches. (Lesson.)

Les Colibris ont le sternum beaucoup plus étroit en avant qu'en arrière, peu concave en haut; crête extrêmement développée, concave en avant, sans apophyse au-dessus d'elle, convexe en bas; angle assez aigu, sur le même plan que le bord antérieur du sternum, qui est surmonté d'un tubercule très-saillant, très-court et rempli tout entier par la rainure de l'os coracoïde; bords latéraux concaves; six côtes; bord postérieur droit en haut, très-arrondi en arrière, sans trou ni échancrures; apophyses latérales assez marquées; fossettes sternales très-petites; la surface de l'os est irrégulière et remplie de saillies et d'enfoncements; la surface d'insertion du moyen pectoral est incomparablement plus étendue que celle du grand; les os coracoïdes, courts, très-forts, présentent antérieurement un canal complet, sans apophyse externe; la clavicule très-grêle, fissiforme, bien ouverte, très-éloignée de l'angle de la crête; les scapulums très-élargis à leur terminaison, en se dirigeant en dehors.

Ces Oiseaux, dit M. Lherminier, présenteraient la conformation la plus parfaite pour le vol, si le sternum était plus large en avant et la clavicule plus forte. M. de Blainville a vu quelquefois des échancrures au bord postérieur; je ne les ai jamais rencontrées sur six ou sept espèces différentes d'Oiseaux-Mouches que j'ai été à même d'examiner.

L'appareil sternal de ces jolis Oiseaux diffère considérablement de celui des Souï-Mangas, auprès desquels on les place d'ordinaire. Le grand développement de leurs ailes, la brièveté de leurs pattes, indiquent des Oiseaux bien meilleurs voiliers. (*Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, 1822.)

C'est la sixième famille du système du docteur Lherminier.

Les Trochilidés n'ont pendant longtemps composé pour les naturalistes qu'une seule famille. Tout en se conformant à cette manière de voir, et même en réduisant cette famille à un genre, Lesson est le premier qui ait avancé que, dans ce genre *Trochilus*, on ne doit raisonnablement reconnaître que trois races, qui seraient les *Ornismyes*, les *Ramphodans* et les vrais *Colibris;* mais, s'inspirant tantôt de lui-même, tantôt de Swainson et de Boié, qui ont fait de grands travaux sur ces Oiseaux, il a fréquemment varié dans le mode de division de ses Trochilidés.

Ainsi, il les divisa d'abord (1829) en six tribus :

1° Cynanthes (*Cynanthus*), Swainson;
2° Phætornis (*Phœtornis*), Swainson;
3° Platures (*Platurus*), Lesson;
4° Lampornis (*Lampornis*), Swainson;
5° Coquets (*Lophornis*), Lesson;
6° Campyloptères (*Campylopterus*), Swainson.

Trois ans plus tard (1832), il en fit vingt-sept races, subdivisées elles-mêmes en plusieurs tribus; ces races n'ayant évidemment que la valeur de genres, nous n'entrerons pas dans leur énumération nominale.

M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, qui les élevait au rang de famille, adopta les trois divisions indiquées primitivement par Lesson :

1° Colibri;
2° Oiseau-Mouche;
3° Ramphodan.

M. G. R. Gray (1848) a divisé les Trochilidés en trois grandes familles :

1° *Grypinæ;*
2° *Trochilinæ;*
3° *Mellisuginæ.*

M. Ch. Bonaparte (1850) n'en fait qu'une sous-famille :

Trochilinæ.

MM. J. Bourcier et Mulsant, se fondant sur des caractères zoologiques assez constants, les partagent en deux grandes divisions que nous conserverons, et auxquelles ils donnent le nom de :

1° Trochiliens;
2° Ornismyens.

Nous ne croyons pas que la méthode ait encore dit son dernier mot sur le mode de division à adopter pour les Trochilidés; la diversité de forme qu'affectent, chez eux, les organes extérieurs, jointe à l'unité de leur constitution ostéologique et à l'uniformité de leurs mœurs, rend cette tribu plus difficile à assouplir aux règles adoptées pour la grande généralité des Oiseaux, et doit demander d'autres principes. Peut-être sous ce rapport sortira-t-il quelque lumière du travail monographique projeté sur les Oiseaux-Mouches par MM. Bourcier et Mulsant, dont l'idée mère serait de les diviser en deux groupes principaux : le premier, sous le nom d'*Ornismyens*, comprenant tous ceux dont les narines disparaissent entièrement sous la projection des plumes, et dont le bec n'éprouve aucune dilatation à sa commissure mandibulaire; le second, sous le nom de *Trochiliens*, composé de ceux dont les narines sont apparentes et le bec est dilaté à sa commissure. Cette idée, combinée avec quelques considérations tirées de la conformation assez variée des ailes, pourrait conduire à des résultats intéressants auxquels nous regrettons de ne pouvoir initier nos lecteurs.

En attendant, nous nous en tiendrons à la division adoptée par M. G. R. Gray, en trois familles, sans pouvoir cependant fixer au juste le nombre des espèces, qui s'augmente tous les jours, et que l'on peut évaluer à près de trois cent cinquante, dans lesquelles M. Ch. Bonaparte a établi cinquante-huit genres. La plus grande partie des figures, que nous reproduisons d'après le magnifique ouvrage de M. Gould, sont indiquées sous le nom générique adopté par ce voyageur et pourront facilement être rapportées aux genres admis dans notre travail.

PREMIÈRE FAMILLE. — GRYPINÉS.

Elle se compose de trois genres :

1° *Phætornis*, Swainson;
2° *Oreotrochilus*, Gould;
3° *Grypus*, Brisson.

1er GENRE. — PHÆTORNIS. *PHÆTORNIS.* (Swainson.)

Φαεθων, Phaéton ou soleil; ορνις, oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, recourbé, large à la base, à côtés graduellement comprimés jusqu'à la pointe, qui est aiguë, à bords mandibulaires dilatés à la commissure, à arête fortement prononcée entre les narines, et arrondie et convexe dans tout le reste de la mandibule jusqu'à la pointe.

Narines basales, recouvertes par les plumes squameuses de la base du front.

Ailes longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue allongée, composée de pennes larges, et terminée en forme de coin, les deux médianes beaucoup plus allongées que les latérales.

Fig. 175 — *Phætornis superciliosa.*

Tarses très-courts, minces et recouverts de plumes courtes, doigts longs et grêles, les deux latéraux unis au médian vers leur base, égaux entre eux, le pouce le plus court, tous munis d'ongles fortement recourbés, comprimés et aigus, celui du pouce le plus fort.

Vingt-cinq espèces. Nous citerons le *Phætornis* de Prêtre.

PHÆTORNIS D'AUGUSTE. *PHÆTORNIS AUGUSTI.* (Bourcier.)

Bec arqué, large à la base, noir supérieurement; mandibule inférieure rouge, à extrémité noire. Dessus du corps gris bronzé, progressivement plus métallique sur le dos. Couvertures caudales bronzées et frangées de roux vif. Œil orné dessus et dessous de deux bandes blanches; méat auditif noir; une ligne blanche et étroite sur le devant du cou. Dessous du corps gris cendré, un peu plus clair vers la région abdominale. Ailes presque droites, d'un gris violacé. Pattes blanchâtres. Plumes sous-caudales gris roussâtre. Rectrices effilées et étagées, à base bronzée, passant au noir intense dans les deux tiers de leur longueur, le dernier tiers terminé de blanc pur. Les médiaires bronzées et terminées de blanc, plus longues d'un quart que les submédiaires.

Longueur du bec, 0m,035; des ailes, 0m,060; des médiaires, 0m,080; des submédiaires, 0m,060; des externes, 0m,025.

Patrie : les environs de Caracas (Venezuela).

Cette espèce se rapproche du *Ph. Pretrei* et du *Ph. hispidus.*

Elle a été dédiée à M. Auguste Sallé, qui a chassé cette espèce et qui en a observé les mœurs. (*Annales des Sciences physiques et naturelles de Lyon*, 1847, p. 623.)

2me GENRE. — ORÉOTROCHILE. *OREOTROCHILUS.* (Gould.)

Ορειος, montagnard; τροχιλος, Trochile, petit Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec pas plus long que la tête, mince et légèrement infléchi, à arête avançant entre les narines, et arrondie vers la pointe, qui est aiguë, dilaté à la base de la mandibule.

Narines basales, longitudinales et avançant jusqu'au tiers de la longueur du bec, à ouvertures cachées par les plumes qui les entourent.

Ailes longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue longue et arrondie, composée de pennes assez courtes.

Tarses courts, minces et en partie recouverts de plumes; doigts longs et minces, les latéraux

égaux entre eux, le pouce allongé, armé d'un ongle long, robuste et recourbé, les ongles des doigts antérieurs médiocres, très-recourbés et aigus.

Fig. 176 — *Oreotrochilus leucopleurus.*

Fig. 177. — *Oreotrochilus leucopleurus.*

Neuf espèces des régions occidentales montueuses du sud Amérique. Nous figurons l'Oréotrochile d'Estelle.

Fig. 178. — Oréotrochile Estelle.

Ce sont tous Oiseaux-Mouches de montagnes, différant un peu sous le rapport des mœurs de leurs congénères en ce sens que, tout en cherchant leur nourriture dans le calice des fleurs, ils construisent leurs nids le long des parois des rochers, après lesquels ils sont nécessairement forcés parfois de se suspendre, ce qu'indique suffisamment la conformation de leur pied.

ORÉOTROCHILE DE CHIMBORAZO. *OREOTROCHILUS CHIMBORAZO.* (Delattre et Bourcier, Gould.)

Mâle adulte. — Bec noir, courbé en alène; narines emplumées; tête et tour du cou bleu éclatant; sur la gorge une plaque transversale vert brillant, bordée inférieurement de noir; poitrail et abdomen couverts de plumes soyeuses, blanc de neige; une bande noire sur la ligne médiane du ventre s'élargit triangulairement jusqu'à la région anale; cet orifice garni de duvet blanc à base noire; flancs gris-brun; sous caudales allongées, gris cendré; dos, scapulaires, couvertures caudales, vert terne

grisâtre; queue allongée de dix rectrices égales, les latérales gris cendré, blanches à leur base, seulement barbulées à l'intérieur, les suivantes blanches, légèrement grises à leur extrémité, les médiaires entièrement vert foncé; ailes falciformes, gris-ardoise; tarses emplumés; pattes noires, robustes.

Longueur du bec, 0m,021; des ailes, 0m,075; de la queue, 0m,050.

Patrie : le Chimborazo (Équateur). (*Revue zoologique*, 1846, p. 305.)

3me GENRE. — RAMPHODON. (Lesson.) *GRYPUS*. (Brisson.)

Γρυψ, Griffon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, épais et robuste, à arête très-prononcée, visible dans la première moitié de sa longueur à partir de la tête, et arrondie vers la pointe, qui est aiguë, à bords mandibulaires dilatés à la base et fortement denticulés en forme de scie, dans le dernier tiers de leur longueur.

Narines basales, obliques, recouvertes en partie par les plumes squameuses de la base du front.

Ailes longues et pointues, suraiguës, à première rémige la plus longue.

Queue longue, large et arrondie, composée de pennes élargies.

Tarses très-courts, minces et en partie emplumés, doigts longs et minces, les latéraux égaux, unis à la base avec le médian, le pouce très-court, tous munis d'ongles crochus.

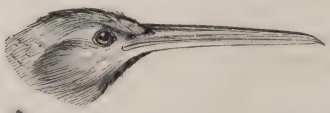


Fig. 179. — *Grypus nævius*

Fig. 180. — *Grypus nævius*.

Une espèce unique, du Brésil, montagnes du Corcavado, dans les environs de Rio-Janeiro, le Ramphodon tacheté, dont nous donnons la description.

Il est bien évident que, d'après la conformation de son bec, exceptionnel dans toute la série, cette espèce est appelée à se nourrir d'Insectes plus fortement constitués que ceux butinés par ses congénères, et peut-être, par suite, à fréquenter un genre de fleurs tout particulier.

RAMPHODON TACHETÉ. (Lesson.) *GRYPUS NÆVIUS*. (Dumont, Spix.)

Le bec et les tarses sont noirs. Le bec surtout est remarquable par les dents longues et acérées qui garnissent l'extrémité des mandibules. Son plumage est d'un vert foncé et doré splendide et très-éclatant, aussi bien dessus le corps qu'en dessous; car les flancs, la région anale et les couvertures inférieures de la queue, sont de ce même vert doré très-brillant; mais chaque plume des couvertures est liserée de roux sur le bord. Des reflets de cuivre rouge poli étincellent sur le dos, le croupion et les couvertures supérieures de la queue.

Tout le devant du cou, jusqu'au thorax compris, est couvert de plumes gemmacées, un peu lâches, mais épaisses. Leur reflet habituel est un vert-émeraude glacé d'or, passant au vert-noir, ou au vert

scintillant, sur les bords, avec une tache centrale noir-velours; puis la gorge est de l'azur le plus suave et le plus riche, azur qui s'étend sur les joues, se prolonge sur les côtés de la tête, et va se perdre derrière l'occiput en formant une parure auriculaire dont l'extrémité se rapproche de celle du côté opposé.

Une bandelette linéaire bleu-azur, passant au bleu-indigo, règne longitudinalement sur le ventre, depuis la poitrine jusqu'à la région anale. Cette bandelette est étroite, ou bien, dans quelques individus, elle forme un large plastron qui couvre le thorax.

Ses ailes, larges et fortes, sont d'un brun pourpré clair, et la queue, de l'acier poli le plus vif en dessous, barrée de noir-bleu indigo luisant, a ses deux rectrices moyennes vert doré en dessus, et les latérales bleu d'acier, également barrées en dessous.

Longueur : 4 pouces 2 lignes. (Lesson, Trochilides, t. I, p. 144, pl. LV, LVI et LVII.)

DEUXIÈME FAMILLE. — TROCHILINÉS.

Elle se compose de quatre genres :

1° *Polytmus*, Brisson;
2° *Trochilus*, Linné;
3° *Topaza*, G. R. Gray;
4° *Calothorax*, G. R. Gray.

1er GENRE. — POLYTME. *POLYTMUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec médiocrement long, mince et courbé, à arête étroite, entrant, à sa base, dans les plumes du front, arrondie vers la pointe, qui est aiguë, élargi à la base, et à bords mandibulaires dilatés à la commissure.

Narines basales, entièrement cachées et recouvertes par les plumes du front.

Fig. 181. — *Polytmus ensipennis.*

Ailes généralement longues et pointues, suraiguës; *les trois premières rémiges élargies et développées à leur base.*

Queue, en général, allongée, large et arrondie.

Tarses très-courts, minces, en partie emplumés; doigts assez longs et minces, l'interne de même longueur que l'externe, tous deux unis à la base; pouce long; ongles médiocres et recourbés.

Une centaine d'espèces environ. Nous citerons le *Polytmus aquila*, Loddiger, G. R. Gray.

POLYTMUS DE FRANCIA. *POLYTMUS FRANCIÆ.* (Bourcier et Mulsant, G. R. Gray.)

Mâle adulte. — Bec médiocre, à peine arqué, ou à peu près droit, d'un noir brun, graduellement et faiblement rétréci de la base jusqu'au milieu, subcylindrique ensuite jusque près de l'extrémité, où il est subcomprimé, puis rétréci en pointe; tête parée, jusque sur l'occiput, de plumes écailleuses, bleues, très-brillantes à certain jour; dessus du corps revêtu de plumes d'un vert semi-doré sur le dos et les couvertures alaires, et passant graduellement au vert cuivreux sur le croupion et sur la couverture caudale; ailes falciformes, étroites, aussi longuement prolongées que les rectrices intermédiaires, d'un brun violacé; queue à dix rectrices à barbules assez longues, d'un vert bronzé, graduellement plus longues des médiaires aux externes : celles-ci d'un cinquième plus longues que celles-là; dessous du corps largement d'un blanc soyeux sur sa partie longitudinalement médiaire, avec les côtés plus étroitement d'un vert jaune doré; pieds noirs; région anale et couverture sous-caudale blanche; page inférieure de la queue semblable à la supérieure, mais plus pâle.

Patrie : Bogota.

Longueur totale, $0^{m},108$.
Dédiée à mademoiselle Francia Bourcier.

2me GENRE. — OISEAU-MOUCHE. *TROCHILUS.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec épais, de la longueur de la tête, large à la base, et à peine infléchi, à arête arrondie, à bords mandibulaires dilatés à la commissure : ceux de la mandibule inférieure emboîtés par ceux de la mandibule supérieure.

Narines basales, recouvertes en partie par les plumes écailleuses du front.

Ailes longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue médiocre et échancrée; les deux rectrices externes dépassant de beaucoup les autres, et flottantes.

Tarses très-courts, en partie emplumés; doigts médiocres, minces, l'interne de même longueur que l'externe, et tous deux unis au médian par la base; pouce moyen; ongles recourbés.

Fig. 182. — *Trochilus polytmus.*

Fig. 183. — *Trochilus polytmus.*

Deux espèces, exclusivement propres à la Jamaïque, dont une décrite et découverte, il y a peu d'années, par M. Gosse. Nous citerons l'Oiseau-Mouche à tête noire.

OISEAU-MOUCHE A TÊTE NOIRE. (Lesson.) *TROCHILUS POLYTMUS.* (Linné.)

Le bec est droit, à peine recourbé dans sa longueur, noir à sa pointe, mais d'un beau jaune dans le reste de son étendue, ainsi que les pieds, dont les ongles sont bruns. Les plumes qui revêtent la tête, par leur disposition lâche et assez touffue, forment une sorte de huppe d'un noir vif retombant sur la nuque. La gorge, les côtés du cou, le ventre, le dos, les couvertures des ailes, sont d'un vert doré d'émeraude plus éclatant, plus pur sur la gorge et sur le ventre. Les ailes sont moins étroites que chez plusieurs espèces, et les rémiges sont d'un brun fuligineux uniforme... Les couvertures inférieures de la queue sont brunes, mélangées de grisâtre. La queue est remarquable par l'énorme développement que prennent les deux rectrices extérieures, qui lui donnent une forme extrêmement fourchue. Ces deux rectrices, longues de six pouces, sont étroites, rubanées dans toute leur longueur, légèrement recourbées et arrondies à leur extrémité. Les huit rectrices diminuent successivement de grandeur; mais les plus longues d'entre elles n'ont pas au delà de dix-huit lignes. Toutes sont brunes, à reflets verdâtres en dessus, et d'un brun noir intense en dessous. Leurs tiges sont souvent blanchâtres à leur point de départ.

Fig. 184. — Oiseau-Mouche à tête noire.

L'Oiseau-Mouche à tête noire a le corps assez massif, et se trouve, par sa taille, devoir être rangé parmi les Oiseaux-Mouches robustes. Les ailes s'arrêtent aux deux tiers des huit rectrices caudales, dont on doit distinguer les deux brins externes développés hors des proportions qui furent données aux autres plumes de la queue.

Il a un peu plus de neuf pouces de longueur totale. Il vit à la Jamaïque, et le nom de *Bourdonneur de mango*, que lui donne Albin, semble prouver qu'il recherche principalement les fleurs des manguiers. (*Histoire naturelle des Oiseaux-Mouches.*)

3me GENRE. — TOPAZE. (Lesson.) *TOPAZA.* (G. R. Gray.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, et légèrement recourbé jusqu'à la pointe, qui est aiguë, à arête peu prononcée, entrant faiblement dans les plumes frontales, arrondie, dilaté sur les bords mandibulaires supérieurs, qui recouvrent les inférieurs.

Narines basales, recouvertes par une large squamelle, presque cachées par les plumes du front.

Fig. 185. — *Topaza pella.*

Fig. 186. — *Topaza pella.*

Ailes longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue médiocre, large, plus ou moins échancrée ou arrondie; les deux rectrices externes les plus grandes, et dépassant souvent les autres.

Tarses longs et minces; les latéraux unis à la base, et d'égale longueur; le pouce long, muni d'un ongle également long et recourbé.

Quinze espèces. Nous citerons le Topaze demi-deuil.

TOPAZE DE HENRY. *TOPAZA HENRICI.* (Lesson et De Lattre, G. R. Gray.)

Bec fort, peu fléchi; calotte brune; plumage vert doré sur le corps et sur les épaules; croupion vert doré; chaque plume frangée de gris, et les dernières noires; joues brunes, bordées par un point blanc; un trait roux à l'angle du bec; plastron, sur le devant du cou, d'un améthyste frais, mais sans continuité; chaque plume écailleuse étant finement frangée de roux; milieu du corps, thorax et ventre, brun sale, nuancé de vert doré sur les côtés; région anale grise; couvertures inférieures brunes, frangées de gris; queue échancrée, formée de larges rectrices d'un bleu d'acier, mais les latérales terminées de gris clair. (*Jeune mâle.*)

M. De Lattre dit cette espèce très-rare aux alentours de Guatepec, Mexique. Elle se tient exclusivement dans les grands arbres des forêts.

Dédié à Henry De Lattre, voyageur et frère de M. De Lattre. (*Revue zoologique*, 1839, p. 17.)

4me GENRE. — LUCIFER. (Lesson.) *CALOTHORAX.* (G. R. Gray.)

Καλος, beau; θωραξ, estomac.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec long, mince, et courbé dans toute sa longueur, à base large et recouverte de plumes, à arête arrondie jusqu'à la pointe, qui est aiguë; les bords mandibulaires inférieurs recouverts par les supérieurs.

Fig. 1 — Amadine de Latham.

Fig. 2. — Poephile à oreilles blanches.

Narines basales, et recouvertes par les plumes du front.

Ailes médiocres et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue plus ou moins longue, le plus souvent fourchue, et composée de rectrices larges, à pointe plus ou moins aiguë ou arrondie.

Tarses très-courts, minces, et en partie emplumés; doigts médiocres et minces, les latéraux soudés à la base, principalement l'externe, et égaux entre eux; pouce médiocre; ongles minces et recourbés.

Fig. 187. — *Calothorax Lafresnayi.*

Fig. 188. — *Calothorax Lafresnayi.*

Vingt espèces. Nous citerons le *Calothorax lucifer*, Swainson, G. R. Gray, Oiseau-Mouche à barbe bleue de Lesson.

LUCIFER DE HERRAN. *CALOTHORAX HERRANI.* (De Lattre et Bourcier, G. R. Gray.)

Mâle adulte. — Le bec noir, court et droit; tête rayée du bec à l'occiput par une bande soyeuse rouge (sanguine); côtés de la tête, nuque, scapulaire et dos, vert foncé doré; couverture caudale mordoré brillant; une ligne de plumes à base rousse, écaillée, passant du vert au jaune d'or brillant, se prolonge du bec au devant du cou; côtés du cou, poitrail, flancs et abdomen, gris fauve maculé de vert; région anale à duvet gris-noir; sous-caudales duveteuses blanc-roux; ailes falciformes brun violacé; queue large, arrondie, les rectrices latérales noir-bleu à leur base et blanches à leur dernier tiers; les médiaires noires à reflets violets; tarses dénudés; pattes noires.

Longueur du bec, $0^m,017$; ailes, $0^m,063$; rectrices latérales, $0^m,043$; médiaires, $0^m,050$.

Patrie, Pasto (Nouvelle-Grenade).

Dédié au général Herran, ancien président de la République de la Nouvelle-Grenade. (*Revue zoologique*, 1846, p. 309.)

TROISIÈME FAMILLE. — MELLISUGINÉS.

Composée de trois genres :

1° *Mellisuga*, Brisson;
2° *Hylocaris*, Boié;
3° *Heliothrix*, Boié

1er GENRE. — MELLISUGE. *MELLISUGA*. (Brisson.)

Mel, miel ; *sugo*, je suce.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec variable de longueur, parfois même presque de la longueur du corps de l'Oiseau, étroit et mince, à sommet de la mandibule supérieure très-arrondi jusqu'à la pointe, qui est aiguë, à bords mandibulaires légèrement dilatés à la commissure.

Fig. 189. — *Mellisuga ensifera.*

Narines basales, entièrement cachées par les plumes du front.
Ailes généralement longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*
Queue plus ou moins allongée et très-diverse de forme.

Fig. 190. — *Mellisuga ensifera.*

Tarses très-courts, minces, et le plus souvent emplumés; doigts longs et grêles, les latéraux unis à la base, surtout l'externe, tous deux égaux; pouce long, mince; ongles recourbés.

Cent huit espèces. Nous citerons le *Mellisuga mirabilis* (Loddigis), G. R Gray.

MELLISUGE DE POPELAIRE. *MELLISUGA POPELAIRII.* (Dubus, G. R. Gray.)

Le bec est assez court, droit et légèrement renflé vers la pointe. Le sommet de la tête est orné d'une huppe, du centre de laquelle naissent deux pennes filiformes, droites, de $0^m,025$ de longueur. La queue est ample, très-longue et profondément fourchue; les rectrices sont légèrement recourbées en dehors; l'extérieure de chaque côté est filiforme à l'extrémité, mais s'élargit vers sa base; les autres rectrices intermédiaires sont également larges à la base, mais terminées en pointe; elles sont à peu près régulièrement étagées, les deux pennes du milieu étant très-courtes et atteignant à peine le quart de la longueur des extérieures.

La partie antérieure et tout le dessus de la tête, la gorge et le devant du cou, sont couverts de petites plumes écailleuses qui forment une sorte de masque d'un vert d'émeraude brillant du plus vif éclat. La huppe est aussi de cette couleur, à l'exception des deux longues pennes filiformes, qui sont noires. La nuque, les côtés de la tête, derrière les yeux, les côtés et la partie postérieure du

cou, tout le dos et les flancs, sont d'un vert doré foncé et uniforme. Le croupion est traversé par une bande blanche. La partie supérieure de la poitrine est d'un noir verdâtre velouté; la partie inférieure de la poitrine et le ventre sont bruns; la région anale est blanche; les couvertures inférieures de la queue sont d'un vert doré et bordées de blanchâtre. La queue est, en dessus, noire, à reflets bleu d'acier bruni, sauf l'extrémité de la penne latérale de chaque côté, qui est brune; les baguettes des quatre pennes médianes sont entièrement blanches : elles sont blanches à la base dans les autres pennes et brunes à l'extrémité; en dessous, la queue est d'un beau bleu d'acier bruni foncé plus vif qu'en dessus, et les baguettes sont blanches dans toute la longueur des pennes. Les ailes sont d'un brun pourpré. Les jambes sont rousses. Le bec et les pieds sont noirs.

Longueur totale.	. . . . .	$0^m,110$;
—	du bec.	$0^m,014$;
—	des pennes latérales de la queue. .	$0^m,065$;
—	des pennes médianes.	$0^m,017$.

Le *M. Popelairii* est très-voisin, par les formes et la coloration, du *Tr. Langsdorfii*, mais il s'en distingue par des caractères nombreux, et notamment par une longue aigrette, dont ce dernier est dépourvu. Il est aussi plus petit, les pennes de sa queue sont plus larges, et, au lieu d'une écharpe dorée, un plastron noir occupe le centre de sa poitrine.

Cette espèce remarquable a été trouvée au Pérou, par M. le baron Popelaire de Terloo, qui a enrichi le musée de Bruxelles des belles collections zoologiques, fruit de ses explorations dans l'Amérique du Sud, à qui elle a été dédiée. (Dubus. *Esquisses ornithologiques*, 1485.)

2me GENRE. — SAPHIR. (Lesson.) *HYLOCHARIS*. (Boié.)

Υλη, forêt, χαρις, grâces, — grâces des forêts.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus ou moins long, mince, plus ou moins diversement recourbé, tantôt en bas, parfois en haut, le plus souvent droit, à arête arrondie jusqu'à la pointe, qui est aiguë, à bords mandibulaires légèrement dilatés.

Narines basales, recouvertes par une large écaille, en partie masquée par les plumes du front.

Fig. 191 — *Hylocharis Aline.*

Fig. 192. *Hylocharis Aline.*

Ailes longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue plus ou moins longue, fourchue ou arrondie.

Tarses très-courts et minces, souvent recouverts de longues plumes ébouriffées et duvetcuses formant manchettes; doigts longs, les latéraux unis à la base.

Cinquante et une espèces. Nous citerons l'*Hylocharis Pamela*.

SAPHIR DE FÉLICIE. *HYLOCHARIS FELICIANA.* (Lesson.)

Cet Oiseau-Mouche, de petite taille, est remarquable par sa vive coloration. Il a au plus 0m08 de longueur totale. Son bec est médiocre, droit, noir en dessus, blanc en dessous. Un riche vert doré couvre le dessus de la tête, du cou, le corps et les ailes. Une plaque chatoyante, d'un vert d'émeraude, recouvre le devant du cou, à partir du menton. Un riche bleu azur métallisé recouvre le ventre, les flancs et le thorax. La région anale est garnie d'un duvet blanc; les couvertures inférieures de la queue sont d'un noir sericéeux. La queue, presque égale et médiocre, est bleu d'acier intense. Les ailes étroites, et atteignant les deux tiers de la queue, sont brun pourpré. Les tarses sont brunâtres.

Le nom de cet Oiseau est celui de madame Félicie Abeillé, qui cultive l'ornithologie avec goût, et dont le mari possède une magnifique collection d'Oiseaux rares et précieux.

L'Oiseau-Mouche Félicie habite les alentours de Guayaquil, sur les rivages de l'océan Pacifique.

3me GENRE. — JACOBINE. (Lesson.) *HELIOTHRIX.* (Boié.)

Ἥλιος, soleil; θρὶξ, chevelure.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec assez long, épais et droit, à arête légèrement saillante à la base, à côtés très-comprimés dans le dernier tiers de sa longueur, vers la pointe, qui est aiguë.

Narines basales, cachées dans les plumes du front.

Fig. 193. — *Heliothrix auritus.*

Fig. 194. — *Heliothrix auritus.*

Ailes longues et pointues, suraiguës, *à première rémige la plus longue.*

Queue longue, large et tronquée, avec les bords de chaque rectrice arrondis.

Tarses courts et minces; doigts et ongles comme dans les précédents.

Six espèces. Nous citerons l'Oiseau-Mouche (*Heliothrix*) à oreilles d'azur.

JACOBINE DE POUCHET. *HELIOTHRIX POUCHETII.* (Lesson, G. R. Gray.)

Plumage vert doré sur le corps, gris-blanc en dessous. Une moustache bleu d'acier bordée d'une moustache vert-émeraude. Voisin, mais bien distinct de l'Oiseau-Mouche à oreilles d'azur.

Habite Cayenne. (*Revue zoologique,* 1840, p. 72.)

Deuxième Groupe. — Ténuirostres Suspenseurs.

Ce groupe représente la plus forte partie du grand genre *Certhia* de Linné, des Ténuirostres de Cuvier, et de la famille des Certhidées de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, à l'exception toutefois des Paradiséidés, que nous nous décidons à y joindre.

Il peut se subdiviser en :

Suspenseurs à langue extensible et filiforme, ou pénicillée,

et en :

Suspenseurs à langue cartilagineuse;

les premiers melliphages, les seconds uniquement insectivores.

Dans la première subdivision se rangent naturellement les :

1° Nectarinidés;
2° Melliphagidés;
3° Néomorphidés;
4° Paradiséidés;
5° Épimachidés.

Dans la seconde, les :

6° Arachnothéridés;
7° Les Irrisoridés.

La conformation toute spéciale et si particulière de la langue chez les diverses familles de notre première subdivision nous paraît si caractéristique, que nous nous étonnons que l'on n'ait pas encore songé à les réunir; car la valeur de ce caractère doit, dans une bonne méthode naturelle, l'emporter de beaucoup sur celle de la conformation du bec, à laquelle on semble s'être constamment tenu jusqu'à ce jour.

PREMIÈRE TRIBU. — NECTARINIDÉS.

De même que les Trochilidés, les Nectarinidés, munis d'une langue plus ou moins en pinceau ou filiforme, fréquentent presque exclusivement les fleurs, dont ils extraient moins le nectar que les Insectes qui s'y trouvent renfermés. Ce sont de véritables *Suspenseurs*, en ce sens seulement que, s'ils ne grimpent pas, ils ont du moins la faculté de s'accrocher aux branches, la tête en bas, et de les contourner dans tous les sens, à la manière de nos Mésanges, mais d'une façon plus constante.

M. G. R. Gray, sous le nom de *Promeropidæ*, également adopté par M. Ch. Bonaparte, auquel nous substituons celui qui précède, y a compris deux familles ou sous-familles :

1° *Promeropinæ;*
2° *Cærebinæ.*

M. Ch. Bonaparte, en retirant la dernière, qu'il élève au rang de famille, sous la dénomination de *Cærebidæ*, y comprend, malgré cela, deux sous-familles :

1° *Nectarininæ;*
2° *Promeropinæ.*

Nous y reconnaissons, nous, les trois familles suivantes :

1° Drépanitinés (*Drepanitinæ*);
2° Nectarininés;
3° Cærébinés.

Les Nectarinidés sont, pour l'ancien monde, les représentants des Trochilidés de l'Amérique.

PREMIÈRE FAMILLE. — DRÉPANITINÉS.

Nous formons cette famille des deux genres créés pour huit ou neuf espèces d'Oiseaux exclusivement propres à la Micronésie, et principalement au groupe des îles Sandwich, et que, jusqu'à ce jour, on a compris parmi les Nectarininés. Ces genres sont :

1° *Drepanis*, Temminck;
2° *Hemignathus*, Lichtenstein.

Ce sont des Oiseaux caractérisés par une langue ou ciliée, ou bifide et rétractile, et par un bec ou épais à sa base, robuste, très-allongé, très-arqué et à mandibules plus ou moins égales, ou grêle, plus ou moins courbé en arc, quelquefois plus long que la tête, et qui, par leurs formes, rappellent au premier aspect celles des Souï-Mangas.

Ils ont pour habitude de parcourir les branches des arbres et des arbustes, et même de s'y suspendre en butinant les fleurs pour y chercher de petits Insectes.

L'Hérotaire à mandibules inégales (*Hemignathus lucidus*), dit le docteur Léclancher dans ses notes, est plus commun que le Vestiaire (*Drepanis pacifica*), car les enfants en apportaient un plus grand nombre pour vendre. Le Vestiaire que j'ai vu, ou Pic-Parry, s'accrochait aux branches en sautant plutôt comme les Mésanges que comme notre petit Grimpereau, et ne se collait point sur leur surface comme les Pics et les Grimpereaux. (*Magasin de zoologie*, 1839.)

L'une de ces espèces, nommée aux îles Sandwich *Ei-evi* et *Akaicaroa* (*Drepanis coccinea*), est un Oiseau célèbre chez les Océaniens, parce qu'avec ses plumes se composaient les manteaux des rois; or, la quantité nécessaire de plumes pour faire ce vêtement si estimé en a amené la dépopulation. Cook dit, en parlant de cette espèce et de la précédente, « que les habitants lui font la chasse pour se parer de sa dépouille; mais ils recherchent avec beaucoup plus d'empressement celle de l'*Ei-e-i* (qui est le nom de l'adulte), dont la couleur est d'un tel prix à leurs yeux, qu'elle est l'attribut du rang le plus élevé. Aussi, dans les jours d'apparat, distingue-t-on leurs chefs par leur manteau tissu de plumages de l'*Héorotaire Ei-evi* bordé de jaune et noir du Moho (ce dernier est un Philédon). (Lesson, *Complément* de Buffon, 1838.)

1er GENRE. — VESTIAIRE. *DREPANIS*. (Temminck, 1820.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec généralement plus long que la tête, épais, très-recourbé, pointu, à arête arrondie, à bords lisses; les deux mandibules parallèles, *et s'accompagnant jusqu'à la pointe, par conséquent d'égale longueur.*

Narines ovalaires, basales, recouvertes par une pellicule en forme d'opercule.

Ailes subaiguës, *la deuxième et la troisième rémiges d'égale longueur, la première la plus courte.*

Queue médiocre et presque égale.

Fig. 195. — *Drepanis coccinea.*

Fig. 196. — *Drepanis coccinea.*

Tarses, minces, grêles, *scutellés, terminés par trois doigts faibles, l'interne soudé à sa base dans presque toute la longueur de la première phalange, le pouce avec son ongle dépassant à peine la moitié de la longueur du tarse.*

Langue pénicilliforme, terminée en pinceau.

Cinq espèces de l'Océanie (Micronésie). Nous citerons le Héorothaire Hoho (*Drepanis pacifica*).

VESTIAIRE ROUGE. *DREPANIS COCCINEA.* (Gmelin.)

Tête, partie supérieure du cou, gorge, poitrine et ventre, d'un rouge écarlate; ailes et queue noires; bec corné; tarses jaunes.

Longueur totale : 0m145.

Se trouve aux îles Sandwich, dont les habitants se servent des plumes écarlates pour en faire des manteaux, surtout de ceux appelés *Maros*, destinés aux chefs.

C'est à cause de l'usage tout à fait spécial de ces plumes que Fleming, vers la même époque à peu près que Temminck, donna pour nom générique à ces Oiseaux l'appellation de *Vestiaria*.

2me GENRE. — HÉMIGNATHE. *HEMIGNATHUS.* (Lichtenstein, 1838.)

Ημι, em; γναθος, mâchoire.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec excessivement allongé et arqué, non dans le sens du prolongement de la ligne frontale, mais en se relevant brusquement à partir de sa base, le sommet de l'arc de cercle dépassant ainsi le niveau du front (*Zoologie de la Vénus*, Oiseaux); *mandibule supérieure un peu élargie à sa base et retombant sur l'inférieure, puis rétrécie subitement et très comprimée, creusée intérieurement jusqu'à moitié seulement de sa longueur, et de là jusqu'à la pointe, cylindrique, très-mince et très-pointue; la mandibule inférieure beaucoup plus courte et plus épaisse qu'elle, et n'atteignant que la moitié de sa longueur, creusée dans tout son prolongement, comme de coutume, et recourbée comme la supérieure.* (De La Fresnaye, *Magasin de zoologie*, 1839.)

Narines latérales basales, operculées par une peau membraneuse.

Ailes courtes, subobtuses, *la troisième rémige la plus longue.*

Queue courte et terminée carrément.

Tarses, doigts et ongles allongés et robustes, le pouce, avec son ongle, très-fort et égal à la longueur du tarse.

Langue pénicillée.

Une seule espèce des îles Sandwich, dont nous donnons la description.

HÉMIGNATHE BRILLANT. *HEMIGNATHUS LUCIDUS.* (Lichtenstein.)

Tout le dessus du corps d'un olivâtre foncé, plus clair sur le sommet de la tête; le front, les sourcils, à partir des narines, les joues, la gorge, le devant du cou et la poitrine, sont d'un jaune vif, presque jonquille sur ces deux dernières parties; une large bande, d'un olivâtre tournant au noir vers l'oreille, part de la commissure du bec, recouvre le lorum et va se terminer au méat auditif, faisant ressortir plus vivement le jaune de la bande sourcilière; les petites couvertures alaires sont d'un olive verdâtre; les rémiges secondaires bordées de la même teinte; les rémiges primaires et les grandes couvertures bordées de jaunâtre; bec et pieds couleur de corne bleuâtre. (*Mâle adulte.*)

La femelle est d'un olivâtre obscur et presque fuligineux en dessus, et en dessous d'un brun clair presque couleur de biche; elle n'a de jaune qu'aux sourcils, aux joues et à la gorge; toutes les plumes des ailes et de la queue sont bordées de verdâtre.

Longueur totale.	$0^m,15$.
— du bec.	$0^m,03$.
— du tarse.	$0^m,02$.

Habite les îles Sandwich. (*Zoologie de la Vénus,* Oiseaux, page 192.)

DEUXIÈME FAMILLE. — NECTARINIINÉS.

C'est le nom, suivant nous, que doit porter, de préférence à celui de *Promeropinæ*, que lui a donné M. G. R. Gray, cette famille, qui se compose de plus de cent espèces de Souï-Mangas (*Nectarinia*), tandis qu'elle ne renferme qu'une seule espèce de Promérops. Nous avons remplacé le nom de la tribu par la même raison.

Les Nectariniinés, à part l'extensibilité et la forme pénicillée de leur langue, sont particulièrement remarquables par la denticulation de leur tranche mandibulaire; car ce qui ne se présente que comme une exception isolée dans plusieurs autres familles ornithologiques, a lieu chez les Nectariniinés avec toutes les apparences d'un caractère constant et général.

M. G. R. Gray a formé cette famille, qui pour lui est la sous-famille des *Promeropinæ*, de six genres:

1° Vestiaire (*Drepanis*), Temminck;
2° Véritable Philédon (*Moho*), Lesson;
3° *Promerops*, Brisson;
4° *Nectarinia*, Illiger;
5° *Arachnothera*, Temminck;
6° Dicée (*Dicæum*), Cuvier.

M. Ch. Bonaparte, tout en retranchant le genre Promérops, dont il fait une sous-famille, et le genre *Moho*, qu'il renvoie avec raison dans les Melliphages, élève le nombre de ces genres à neuf, y ajoutant les suivants :

1° *Pachyglossus*, Hogdson;
2° *Myzanthe*. Hogdson;
3° *Hemignathus*, Lichtenstein;
4° *Cinnyris*, Cuvier;
5° *Anthreptes*, Swainson.

Dans notre système, et par suite de l'élévation au rang de famille, sous le nom de *Drepanitinés* des deux genres Vestiaire et Hémignathe, nous réduisons ce nombre à trois, ne conservant que les genres que voici :

1° Promérops;
2° Souï-Manga (*Nectarinia*);
3° Dicée.

1er GENRE. — PROMÉROPS. *PROMEROPS.* (Brisson, 1760.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, grêle, mince, élargi et déprimé à la base, comprimé sur les côtés, un peu convexe en dessus, terminé en pointe effilée et aiguë.

Narines ouvertes en fente longitudinale, et recouvertes d'un opercule membraneux.

Ailes obtuses *et arrondies, la quatrième rémige la plus longue, et cependant presque égale à la troisième et la cinquième, la première la plus courte, celle-ci sans échancrure à sa page interne, chacune des autres profondément échancrée; au total les ailes dépassant le croupion.*

Queue très-longue, étagée, composée de rectrices rubanées.

Tarses médiocres, scutellés, de la longueur du doigt médian, les deux latéraux plus courts et égaux entre eux; pouce robuste et presque aussi long que le doigt médian; ongles antérieurs faibles, celui du pouce le plus fort de tous, très-arqué et aigu.

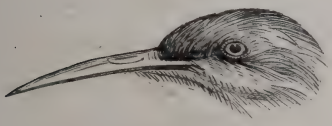


Fig. 197. — *Promerops caffer.*

Fig. 198. — *Promerops caffer.*

Langue tubulaire et bifurquée à la pointe.

Une seule espèce du cap de Bonne-Espérance, dont nous donnons la description. Cette espèce, qui n'est véritablement qu'un grand Souï-Manga, avait toujours été rangée auprès des Huppes depuis Linné. C'est à Le Vaillant qu'on doit la rectification de cette erreur, que, malgré les observations de ce voyageur et l'opinion conforme de Vieillot, Lesson n'avait pas encore osé abjurer en 1831.

On comprend même peu l'établissement d'un genre pour cette espèce, aujourd'hui que l'on connaît l'identité de ses mœurs avec celles des Souï-Mangas.

Pendant mon séjour au Cap, dit Le Vaillant, j'ai eu vivants plusieurs grands Sucriers du protéa (c'est ainsi qu'il nommait cette espèce) qui se familiarisaient facilement. Pour les nourrir, je faisais cueillir chaque jour des fleurs de protéas, quand nous étions dans la saison de leur floraison, ou bien de celles d'une grande ortie à fleur orange, que recherchent encore beaucoup de Sucriers; à leur défaut, je les nourrissais avec du miel delayé dans de l'eau, et j'avais le plaisir de voir ces Oiseaux fourrer leur langue dans le calice des fleurs ou dans un verre pour en humer la liqueur sucrée. Cette même espèce est l'une de celles que j'ai conservées le plus longtemps en mer dans mon retour en Europe. (*Histoire naturelle des Sucriers.*)

Niche dans l'enfourchure des branches.

PROMÉROPS DU PROTÉA. *PROMEROPS CAFER.* (Linné.)

Gorge blanc sale, accompagnée de chaque côté d'une ligne brun noirâtre qui part de l'ouverture du bec, passe sous l'œil et descend sur le cou; poitrine, ventre et flancs tachetés de brun, le ventre sur un fond blanchâtre, la poitrine sur un fond orangé brunâtre; sommet de la tête brun, varié de gris roussâtre; croupion et couvertures supérieures de la queue vert d'olive; tout le reste du dessus du corps, compris les pennes de la queue et des ailes, brun à reflets plus ou moins verdâtres; jambes brunes; couvertures inférieures de la queue d'un beau jaune; bec et pieds noirâtres. (De Montbeillard.)

Longueur totale. . . . . 0m,35 à 0m,36.
— de la queue. . . . 0m,28.

2me GENRE. — SOUI-MANGA *NECTARINIA.* (Illiger.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec droit ou recourbé légèrement, plus ou moins long, très-grêle, très-aigu, un peu trigone, en alène, élargi à la base, ayant les bords des mandibules très-finement dentelés le plus ordinairement, parfois unis.

Narines latérales, situées à la base du bec, fermées par une membrane.

Fig. 199. — *Nectarinia famosa.*

Fig. 200. — *Nectarinia famosa.*

Ailes subaiguës, *les deuxième et troisième rémiges les plus longues de toutes, la première et la cinquième égales.*

Queue courte et égale, souvent dépassée par deux longs brins provenant de l'allongement des deux rectrices médianes.

Tarses minces, nus, scutellés, plus longs ou aussi longs que le doigt intermédiaire; le doigt laté-

val externe plus allongé que l'interne; le pouce long, robuste, muni d'un ongle également long, robuste et recourbé, proportionnellement plus fort que ceux des doigts antérieurs.

Langue extensible, tubulaire, pouvant sortir du bec et s'étendre au dehors et bifurquée à sa pointe, ou parfois ayant trois filets.

Cent quatre espèces, toutes du continent africain et de la Malaisie. Nous citerons le Souï-Manga ensanglanté (*Nectarinia cruentata*), Ruppell.

Le Vaillant, de même que Buffon, divisait les Souï-Mangas en Souï-Mangas à queue courte et en Souï-Mangas à queue allongée. Cette considération, jointe à celle tirée de l'allongement ou de la courbure plus ou moins forts du bec, ont servi depuis aux méthodistes modernes à l'établissement de plusieurs genres parmi les Sucriers. Tels sont, outre le genre type *Nectarinia*, Illiger, les genres *Cinnyris* et *Anthreptes*.

Dans presque tous les Souï-Mangas, les mandibules sont dentelées comme une scie; les dents sont plus ou moins grandes, plus ou moins écartées dans certains individus. Celles de la mandibule supérieure correspondent tellement à celles de l'inférieure, qu'elles s'engrènent les unes dans les autres. (Audebert et Vieillot, *Oiseaux dorés*.)

En général les Souï-Mangas ont le plumage pour le moins aussi beau même que celui des brillants Colibris : ce sont les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moelleuses; toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté qui leur servent d'ombre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs, leur jeu petillant, leur inépuisable variété, même dans les peaux desséchées de ces Oiseaux qui ornent nos cabinets : on croirait que la nature a employé la matière des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, l'améthyste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. Que serait-ce donc si nous pouvions contempler dans toute leur beauté ces Oiseaux eux-mêmes, et non leurs cadavres ou leurs mannequins; si nous pouvions voir l'émail de leur plumage dans toute sa fraîcheur, animé par le souffle de vie, embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant, variant ses reflets à chaque mouvement de l'Oiseau qui se meut sans cesse, et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs ou plutôt de nouveaux feux !

Dans le petit comme dans le grand, il faut, pour bien connaître la nature, l'étudier chez elle-même; il faut la voir agir en pleine liberté, ou du moins il faut tâcher d'observer les résultats de son action dans toute leur pureté, et avant que l'homme y ait mis la main. (Montbeillard, *Histoire naturelle des Oiseaux étrangers de l'ancien continent, qui ont rapport aux Grimpereaux*.)

Cet avantage, refusé au collaborateur de Buffon, et regretté par lui, d'observer les Souïs-Mangas à l'état de nature, était réservé à Le Vaillant.

Les Sucriers, dit ce dernier, sont des Oiseaux qui font leur principale nourriture de la substance mielleuse que contient le calice des fleurs. Les Colibris et les Oiseaux-Mouches ayant donc le même genre de vie, ils doivent nécessairement faire partie d'un même ordre que les premiers; ainsi cet ordre peut aussi porter le nom d'Oiseaux Suce-Fleurs...

Les Sucriers sont en général, dans tous les climats où il se trouve quelques-unes de leurs espèces, de très-jolis Oiseaux, tant par l'éclat de leurs belles couleurs que par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leur chant; il semble enfin, en considérant ces charmants volatiles, que la nature se soit plu à les combler de tous ses dons à la fois...

Au cap de Bonne-Espérance, ainsi que dans toute cette colonie hollandaise, les Sucriers sont connus sous le nom de *Suyker-Voogel* (Oiseau-à-Sucre), ou *Blom-Suyger* (Suce-Fleurs); celui de *Souï-Manga*, que Buffon prétend être, à Madagascar, le nom d'une espèce particulière de ces Oiseaux, et qu'il donne, par cette raison, à toutes les espèces du même genre qui se trouvent dans l'ancien continent, est aussi, suivant toute apparence, le nom général de tous ces Oiseaux dans cette île, et non celui d'une espèce, puisqu'il signifie mangeur de sucre (*manga*, mangeur; *souï*, sucre) dans le langage mêlé de français et de mauvais portugais que parlent les colons et les nègres de Madagascar.

Les naturalistes en général ont longtemps méconnu les caractères principaux qui constituent le

genre des Sucriers, puisqu'ils les ont toujours confondus soit avec les Grimpereaux, avec les Promérops (*Irrisor*), soit enfin avec beaucoup d'autres Oiseaux à bec courbé, comme si le plus ou moins de longueur ou de courbure du bec chez les Oiseaux suffisait pour constituer un genre; aussi verrons-nous chez les Sucriers d'Afrique beaucoup de différence à cet égard, plusieurs ayant le bec très-court et même tout droit, pendant que d'autres l'ont très-long et fort arqué.

Le caractère fondamental de tout Oiseau suce-fleurs consiste uniquement dans la forme de la langue, qui, chez les Sucriers, les Oiseaux-Mouches et les Colibris, etc., est la seule partie qui donne à ces Oiseaux la faculté de se nourrir, comme les Abeilles et les Papillons, du suc des fleurs. Ainsi, dans l'ordre de la nature, les Oiseaux dont nous parlons peuvent être regardés, dans leur classe, comme les analogues de ces deux ordres d'Insectes dans la leur, puisque, ayant les mêmes fonctions à remplir, la nature leur a accordé l'attribut le plus nécessaire à ces fonctions, attribut qui, chez les Oiseaux suce-fleurs, consiste en une langue en trompe, propre à la manière dont ils sont obligés de prendre leur principale nourriture, à l'instar des Papillons, que la nature a aussi pourvus, à cet effet, d'une trompe. Quant à la forme du bec chez ces Oiseaux, on sent facilement que, pourvu que les mandibules en soient creusées de façon à pouvoir contenir cette langue, il est assez indifférent qu'il soit plus ou moins long, ou plus ou moins courbe, puisque chez ces Oiseaux, comme chez les Pics, la langue ayant la propriété d'être poussée hors du bec par le même mécanisme, cette langue en trompe atteint facilement le fond du calice des fleurs où réside et se forme ce suc doux et visqueux que recherchent ces Oiseaux. Mais observons qu'il paraît absolument nécessaire que le bec des Oiseaux qui sucent les fleurs soit d'autant plus arqué, qu'il est plus long, et, par contre, d'autant plus droit, qu'il est plus court, ce qu'il sera facile de concevoir pour peu que l'on veuille faire attention à la position et à la forme des fleurs qui produisent le plus de cette liqueur sucrée que recherchent ces Oiseaux, ainsi qu'à la manière dont ils prennent cette nourriture, en plongeant leur bec dans le calice des fleurs; or, les fleurs que recherchent de préférence les Oiseaux qui vivent de leur suc sont celles dont la forme est en calice, parce que ce sont celles qui, comme nous l'avons dit, contiennent le plus de cette eau sucrée. D'après cela, il est évident qu'un Sucrier, qui aurait un bec court et très-arqué ne pourrait jamais, en le plongeant dans une de ces fleurs, pour peu qu'elle fût profonde et étroite, en diriger la pointe droit au fond de la fleur, puisque, par la courbure de son bec court, la pointe en arriverait naturellement contre les parois du calice, du côté de l'Oiseau; si, au contraire, le bec était très-long et tout droit, l'Oiseau, en le dardant dans le calice d'une fleur, la percerait du côté opposé, tandis que, par une courbure proportionnée à la longueur du bec, sa pointe se trouve toujours naturellement dirigée à peu près vers le centre de la fleur, en laissant à la trompe toute la facilité d'agir et d'être promenée dans le plus petit réduit de la matière sucrée.

En considérant, au reste, tous les Oiseaux suce-fleurs pris collectivement, telles sont, chez eux, les formes du bec, c'est-à-dire qu'il est, ainsi que nous l'avons dit, d'autant plus droit qu'il est plus court, et d'autant plus arqué qu'il est plus long; or, dans le grand œuvre de la nature, rien n'étant, je pense, l'effet du hasard, j'ai recherché la cause de cette différence, plus apparente qu'effective, chez des êtres destinés aux mêmes fonctions. C'est aux naturalistes à juger si je l'ai trouvée; mais qu'ils se gardent bien, dans l'application qu'ils pourront faire eux-mêmes de ce que j'ai avancé à cet égard, d'admettre parmi les Oiseaux suce-fleurs, ainsi qu'ils l'ont presque tous fait, des Promérops (*Irrisor*), des Grimpereaux, ou enfin tout autre Oiseau à bec courbe, qui, n'ayant pas une langue en trompe, ne peut pas se nourrir du suc des fleurs.

Les parois de la langue des Sucriers sont d'une substance cornée et creusée en gouttière, formant une espèce de trompe, dont l'extrémité antérieure est munie de plusieurs filets nerveux, qui, par leur nature, sont le premier siége du goût. Ces filets servent non-seulement à déguster la liqueur, mais ils servent encore de crible pour empêcher les matières les plus grossières de passer avec la liqueur sucrée à travers le tube de la langue qu'elles obstruaient. La partie postérieure de la langue, qui répond à l'œsophage, est munie de deux allonges qui, passant de chaque côté du larynx, vont, en remontant derrière la tête, s'implanter au front, et servent, comme chez les Pics, à pousser la langue hors du bec, suivant la profondeur à laquelle l'Oiseau a besoin d'atteindre pour trouver sa nourriture favorite..

Le bec des Sucriers devant contenir une langue nécessairement longue, les mandibules en sont

évidées dans tout leur intérieur, ce qui est très-différent chez les Promérops (*Irrisor*), qui, ayant une langue très-courte et collée au gosier, et qui, de plus, ayant besoin d'avoir, par rapport à leur genre de vie, beaucoup de force dans le bec, ont les mandibules pleines dans toutes les parties qui ne sont pas occupées par la langue. Les ornithologistes qui ont admis les Sucriers avec les Grimpereaux ont dit encore que, comme ces derniers, les premiers grimpaient aussi le long du tronc des arbres, ce qui est démenti par la forme seule de la queue, qui, chez les Sucriers, ne leur permet pas de grimper, tandis que les vrais Grimpereaux, ayant une queue semblable à celle des Pics, peuvent effectivement grimper comme ces derniers.

Les Sucriers ont les tarses longs et diffèrent principalement par là des Oiseaux-Mouches et des Colibris (que nous avons réunis sous le nom de Trochilidés); mais, comme ces derniers, ils ont les ongles propres à se tenir accrochés contre le tronc ou sur les branches des arbres et sur la tige des plantes, soit pour se mettre à portée des fleurs, soit pour pomper la surabondance de la séve dont certains arbres se débarrassent naturellement, et qu'ils recherchent aussi, soit enfin pour ramasser les petits Insectes dont ils se nourrissent encore, surtout quand ils sont privés de leur nourriture favorite et de prédilection, qui est le miel des fleurs; mais ils ne grimpent absolument pas, et même, lorsqu'ils se suspendent aux petites branches ou qu'ils s'accrochent aux tiges des plantes, c'est en les empoignant de leurs doigts, ainsi que font les Mésanges, et non à la manière des vrais Grimpeurs, qui s'accrochent avec leurs ongles à crampons, caractère qui manque aux Sucriers, quoiqu'ils aient les ongles très-arqués.

Nous observerons encore que les Sucriers ne sucent les fleurs qu'étant suspendus ou perchés près d'elles, au lieu que les Oiseaux-Mouches et les Colibris prennent leur nourriture en voltigeant, ainsi que le pratiquent si bien les Papillons-Sphinx, dont ils ont les ailes longues et étroites, nécessaires et propres, par leur grande mobilité, à soutenir l'Oiseau en l'air sur un même point.

On peut donc dire que les Oiseaux-Mouches et les Colibris sont aux Sucriers ce que les Sphinx sont aux autres Papillons, qui ne prennent aussi la substance sucrée des fleurs qu'étant posés dessus ou à côté d'elles, de manière à les atteindre avec leur trompe.

Les Sucriers, ainsi que tous les Oiseaux suce-fleurs, ont une peau souple, épaisse, nerveuse et très-forte, propriété que lui donne, à ce qu'il paraît, le suc dont ils se nourrissent, puisque les Indicateurs, qui ne vivent que de miel, ont également la leur de la même nature, ce qui donne beaucoup de facilité pour écorcher ces Oiseaux, leur peau se déchirant très-difficilement, pendant que celle des Promérops (*Irrisor*) et des Grimpereaux est sèche et d'une nature tout opposée, semblable à celle des Pics. Les Oiseaux suce-fleurs ont aussi les plumes pleines, bien fournies et moelleuses, très-différentes par là de celles des Oiseaux grimpeurs; enfin, comme les Oiseaux-Mouches et les Colibris, les Sucriers sont bien fournis en chair; ils prennent même beaucoup de graisse, et sont délicats à manger, ce qui est très-différent encore chez les Promérops (*Irrisor*) et les Grimpereaux, qui ont la chair dure, nerveuse et très-maigre; ces derniers sont, outre cela, imprégnés d'une odeur désagréable, qu'ils contractent dans les trous qu'ils habitent, et dans lesquels ils ramassent une quantité prodigieuse de vermine, dont ils sont toujours couverts. Les Oiseaux suce-fleurs, au contraire, sont d'une propreté remarquable, et contractent sur les fleurs qu'ils fréquentent une odeur suave et fort agréable. En dernière analyse, les Sucriers ont un chant gai, qui exprime le plaisir. Ils sont très-vifs, aiment la société de leurs semblables, et se construisent tous un nid pour élever leur progéniture. Les vrais Grimpeurs ne font au contraire entendre que des cris ou des sifflements désagréables, vivent isolément, et pondent dans des trous d'arbres, sur le bois vermoulu. (Le Vaillant, *Histoire naturelle des Sucriers*.)

Tant que Le Vaillant ne sort pas des observations positives sur les habitudes naturelles des Oiseaux, il est bien rare qu'il se trompe. Il est moins heureux lorsqu'il procède par induction et par hypothèse. C'est ainsi qu'après avoir donné, avec la plus complète exactitude, les détails pleins d'intérêt qui précèdent, il tombe dans l'erreur la plus profonde au sujet de la prétendue double mue des Souï-Mangas, erreur dans laquelle seraient encore presque tous les ornithologistes, sans l'observation si précise et si curieuse de J. Verreaux, dont nous avons parlé en nous occupant des Trochilidés. Car Le Vaillant a traité cette question, pour les Sucriers, avec tant d'étendue, avec l'apparence d'une si grande conviction, et y est revenu si souvent dans chacun de ses articles relatifs aux diverses espèces qu'il a décrites, qu'on a toujours dû être en quelque sorte excusable, lorsque l'on

n'avait pas observé par soi-même, de croire l'illustre voyageur sur parole, et de partager comme de propager son erreur, d'autant plus que, dans une note, il prétend avoir appliqué sa théorie et vérifié l'exactitude de son observation sur les Oiseaux-Mouches, et qu'il regarde l'une et l'autre comme formant la base d'une *loi générale* pour tous les Oiseaux suce-fleurs de tous les climats.

Ainsi il n'est point vrai que « tout Sucrier mue régulièrement deux fois dans l'espace d'une année, et change de couleur à chacune de ces mues; mais que ce changement n'arrive qu'aux mâles, les femelles conservant constamment les mêmes couleurs pendant toutes les saisons, une fois qu'elles ont revêtu celles de l'âge fait. »

Comprend-on une mue tous les six mois pour des Oiseaux à reflets si brillants et si métalliques, alors qu'il faut à quelques espèces d'Oiseaux-Mouches deux années pour revêtir leur livrée parfaite? Il y aurait là, pour le développement de cet éclat, un travail que la nature, si féconde et si ingénieuse qu'elle soit, ne saurait créer en aussi peu de temps. Autant on conçoit en effet qu'une année au moins soit nécessaire pour aider l'air et la lumière à doter le plumage de ces Oiseaux de sa riche parure, et qu'ils le conservent ainsi toute leur vie dans cet état, aussi peu l'on conçoit la nécessité et la possibilité d'une transmutation semestrielle successive.

Il nous paraît évident, d'après toutes les explications de Le Vaillant, que, partant d'une idée préconçue et généralement admise relativement à la mue chez les Oiseaux en général, il a constamment pris les jeunes de l'année pour les vieux de l'année précédente; il suffit, pour cette démonstration, de le citer : « La saison des amours, dit-il, est pour chaque Sucrier mâle le moment où il revêt sa brillante livrée, qu'il garde tout le temps de la nidification et de l'éducation de ses petits, après quoi il mue, et prend son habit d'hiver, *et cet habit est toujours si semblable et si approchant de celui de la femelle*, que, dans beaucoup d'espèces, il est alors difficile de distinguer les sexes autrement que par la dissection. Les Sucriers mâles conservent donc leur habit d'hiver ou de la saison des pluies jusqu'à l'approche du temps des amours, époque où ils muent une seconde fois pour reprendre leur habit de noce..... »

Il n'en faut pas, selon nous, davantage pour faire justice d'une erreur qui n'implique en aucune manière la valeur, l'importance et l'exactitude en général des autres observations de cet auteur, dont les services, ainsi qu'il arrivera presque toujours à tout voyageur sans prétention à la haute science, ont trop été méconnus de son vivant. Nous nous bornerons donc pour les Souï-Mangas, comme pour tous les Oiseaux à plumage d'aspect métallique, à renvoyer, au sujet de la métamorphose que subit leur livrée, à ce que nous en avons dit précédemment.

Parmi les Souï-Mangas, les uns ont le bec assez allongé et assez infléchi, ce qui est le caractère général de ce groupe; d'autres ont le bec tellement court et peu courbé relativement à leurs congénères, qu'ils ont souvent été confondus avec les Fauvettes ou *Sylvia*. Telle est une espèce d'Afrique, et telle est encore, entre autres, une espèce de l'Archipel indien, le Souï-Manga à oreillon violet, dont on a fait pendant longtemps un Bec-Fin, sous le nom de *Sylvia cingalensis*. Toutefois, dit M. Temminck, au sujet de ce dernier Oiseau, il vit de la même manière que les autres Souï-Mangas à bec plus ou moins arqué; il a, comme eux, la langue en trompe, et choisit sa nourriture principale en dardant cette langue au centre des fleurs pour en extraire la matière sucrée. J'ai lieu de croire, ajoute cet ornithologiste, vu le peu de longueur des mandibules de notre Oiseau, ainsi que de quelques autres espèces auxquelles on peut l'associer, que celles-ci sont destinées à pomper le nectar des fleurs à calice peu profond, tandis que les espèces munies d'un bec plus fortement arqué et beaucoup plus long prennent cette matière sucrée des grandes espèces des liliacés et d'eugénia, et que l'organisation des unes et des autres, quoiqu'en apparence différente, est sous tous les rapports analogue, mais modifiée selon les besoins et la nature des végétaux qui leur servent de nourriture. (Planches coloriées, texte.)

Il n'y a donc, comme on le voit, aucune différence appréciable dans la manière de vivre et de se nourrir des Souï-Mangas de l'Inde et ceux de l'Afrique. Dans l'une comme dans l'autre de ces parties du monde, ils fréquentent ou les bois de haute futaie, ou les buissons. Seulement, en Afrique, ils se rapprochent parfois des vergers et des jardins potagers qui entourent les habitations pour y pomper le suc des fleurs de haricots de Paris, et surtout de celles de fèves de marais; on les voit aussi beaucoup sur les fleurs des protées, et sur une espèce de grosse ortie à fleur soucï; d'autres, habitants des montagnes, vivent principalement du suc des fleurs de l'aloès dichotome, et de celui d'une

espèce de lis rouge, même des fleurs d'orangers, ou bien encore du suc d'un jasmin sans odeur, qui croît en abondance sous les mimosas, contre lesquels il entrelace ses rameaux déliés.

Dans les îles de la Sonde, toutes les espèces vivent du nectar des fleurs, et peut-être, dit M. Temminck, de très-petits Insectes imperceptibles, qui s'attachent au fond de leur calice, ce qui leur est commun avec leurs congénères africains, et ainsi qu'on l'a vu avec tous les Trochilidés.

Les Souï-Mangas sont, comme ces derniers, également susceptibles d'être élevés en cage.

Il y a beaucoup de Souï-Mangas vivant chez les oiseleurs hollandais du cap de Bonne-Espérance; ces oiseleurs ne leur donnent pour toute nourriture que de l'eau sucrée; les Mouches, qui abondent dans ce climat, et qui sont le fléau de la propreté hollandaise, suppléent au reste. Les Souï-Mangas sont fort adroits à cette chasse; ils attrapent toutes celles qui entrent dans la volière ou qui en approchent, et ce qui prouve que ce supplément de subsistance leur est très-nécessaire, c'est qu'ils meurent peu de temps après avoir été transportés sur les vaisseaux, où il y a beaucoup moins d'Insectes. M. le vicomte de Querhoert, à qui nous devons ces remarques, n'en a jamais pu conserver au delà de trois semaines. (De Montbeillard.)

On voit, par ce seul fait, que de Montbeillard, tout en acceptant la tâche honorable de collaborateur de Buffon, n'était pas en tout point d'accord avec lui; car on est porté à se demander comment, en s'inclinant devant cette observation sur les Souï-Mangas, de Montbeillard pouvait oublier la vivacité avec laquelle Buffon avait repoussé l'observation semblable qu'avait faite le docteur Badier sur les Oiseaux-Mouches.

Il en paraît être de même des Souï-Mangas de l'Inde; car M. Temminck dit que le Souï-Manga à ventre écarlate, découvert par M. Dussumier aux Philippines, peut se nourrir en cage pendant quelques jours, en lui donnant pour nourriture de l'eau sucrée.

Les Souï-Mangas font tous leur nid dans les buissons, et le composent, à la manière des autres Oiseaux, de matières duveteuses à l'intérieur et de graminées ou de feuilles sèches à l'extérieur, mais jamais dans des trous d'arbres, ainsi que l'a avancé Le Vaillant pour certaines espèces.

SOUI-MANGA DE JEANNE. *NECTARINA JOHANNÆ.* (J. et Ed. Verreaux.)

Bec long, arqué, aigu, noir, plumage supérieur, depuis le front jusqu'au bas du croupion, d'un vert doré brillant et très-vif, à reflets plus ou moins métalliques et lustré de noir à l'angle de l'œil; menton et gorge du même vert doré; devant du cou d'un violet foncé du plus bel éclat; poitrine et ventre d'un rouge sanguin à reflets pourprés, avec un bouquet de plumes de jaune vif de chaque côté de la poitrine; flancs noirâtres, mélangés de rouge sanguin à reflets pourprés; cuisses et région anale noires; queue légèrement arrondie, d'un noir de velours; ailes longues, amples, à quatrième rémige la plus longue, de même couleur; tarses, doigts et ongles noirs.

Longueur totale du bec. . .	$0^m,0,34$,
— de la queue. .	$0^m,0,40$,
— des tarses . .	$0^m,0,16$.

Femelle. — En dessus, brun olive; régions oculaire et parotique jaunâtres; en dessous d'un blanc jaunâtre flammèché de brun olive. (J. Verreaux, *Revue zoologique*, 1851.)

Fréquente les grands bois du Gabon, où elle a été découverte en 1850

3me GENRE. — DICÉE. *DICÆUM*. (G. Cuvier.)

Nom d'un très-petit Oiseau des Indes, selon Ælien.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aigu, arqué, pas plus long que la tête, déprimé et élargi à sa base, à mandibules très-légèrement et très-finement denticulées sur leurs tranches.

Narines petites, basales, arrondies.

Ailes médiocres, subaiguës, *la première rémige assez longue et égale à la quatrième, les deuxième et troisième égales entre elles, les plus longues.*

Queue courte et carrée, ou légèrement échancrée.

Tarses moyens, de la longueur du doigt médian, les doigts latéraux presque égaux et soudés à leur base, le pouce de même longueur que le doigt médian, muni d'un ongle fort et recourbé

Langue pénicillée

Fig. 201. — *Dicæum hirundinaceum.*

Fig. 202. — *Dicæum hirundinaceum.*

Le caractère de denticulation des tranches mandibulaires n'est cependant pas uniforme chez toutes les espèces du genre, en ce sens que les petites dentelures n'occupent pas toujours la longueur entière des mandibules. Ainsi une espèce, le Dicée à plastron (*Dicæum hirundinaceum*), Latham, outre que son bec, comme l'a remarqué M. de La Fresnaye, est plus large, plus fort et moins effilé que celui de ses congénères, porte à sa mandibule supérieure, vers les deux tiers de sa longueur et sur ses bords, une petite saillie en forme d'angle obtus, comme nous le remarquerons plus tard chez certains Tangaras, le Tangara-Houppette, les Pyranges, etc., et, depuis cette saillie jusqu'à la pointe, les bords sont finement denticulés, mais d'une manière bien plus prononcée que chez les autres Dicées, et, à l'aide de la loupe, on distingue très-facilement cette denticulation; à la mandibule inférieure, la partie correspondante seulement est aussi finement denticulée et ne l'est par conséquent que sur le tiers de sa longueur vers la pointe. (*Magasin de zoologie*, 1833, pl. XIV.).

Il en est de même à l'égard de la soudure des doigts, qui n'est pas également prolongée chez toutes les espèces : chez une espèce, *Dicæum flavum*, Horsfield, des trois phalanges réunies chez les autres espèces, il n'y en a que deux qui le soient, comme chez les Souï-Mangas, les Philédons, etc.

La différence de denticulation dont nous venons de parler, et surtout la dépression du bec, ont servi de base au major Hogdson pour la création de son genre *Myzanthe*, d'un emploi difficile dans la science, à cause de la confusion qui peut s'établir dans l'esprit entre ce nom et celui de *Myzantha*, créé depuis longtemps par Vigors et Horsfield pour un genre de Philédon, qui n'est autre que le genre Manhorine de Vieillot.

Une autre différence dans la force et la grosseur du bec a également donné lieu, pour une espèce, à la création, par le même naturaliste, d'un troisième genre sous le nom de *Pachyglossus*.

Nous n'en renfermons pas moins toutes les espèces sous la même dénomination générique de *Dicæum*, Dicée.

Ce genre réunit ainsi vingt-quatre espèces propres à l'Asie méridionale et à l'Asie. Nous citerons le Dicée à poitrine rouge (*Dicæum erythrothorax*) de Lesson.

Jules Verreaux a confirmé par ses propres observations et augmenté le peu de détails que l'on possédait déjà sur ces Oiseaux par M. Parkman. Ces Oiseaux, dit-il au sujet du Dicée à bec d'Hirondelle, vivent par petites troupes. J'en ai observé souvent plusieurs ensemble sur le même arbre, et principalement sur le *sheoak*, sur lequel il y avait, comme sur tous les autres arbres de son espèce, une quantité de plantes parasites, d'une sorte qui prend généralement racine sur les branches, en y formant une véritable tumeur qui sert à sa propre alimentation. Je fus bien surpris, en ouvrant l'estomac des deux premiers individus mâles que je tuai (22 septembre 1845), de le trouver d'une substance molle et d'une grandeur bien au delà de ce que j'en attendais pour un Oiseau de si petite taille. Mais mon étonnement cessa lorsque j'y trouvai les graines entières de cette même plante parasite, tellement bien conservées qu'il m'eût été facile de les garder, si elles avaient été plus mûres Après avoir tué un de ces individus, j'observai le plus attentivement les six ou huit qui se trouvaient sur un arbre voisin, et je remarquai en effet qu'ils paraissaient très-occupés à chercher parmi cette plante les graines en question, grimpant le long des branches et des feuilles. Ils ne quittent pas en quelque sorte les arbres où croissent ces plantes curieuses, qui donnent, aux casuarinas surtout, un aspect si extraordinaire par la diversité de forme de leurs feuilles. Il est de fait qu'elles adhèrent tellement aux branches sur lesquelles elles prennent racine, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de croire qu'elles soient étrangères. J'avoue que, pour ma part, j'ai été, par mon ignorance en botanique, bien surpris de voir cette bizarrerie de la nature, lorsque je mis les pieds sur cette terre merveilleuse. Dans l'estomac d'autres individus que je tuai depüis, outre les mêmes graines, j'y trouvai des débris d'Insectes de diverses espèces, entre autres d'une petite espèce dorée qui se trouve le plus ordinairement sur les eucalyptus. Pendant cette dernière chasse, j'eus le plaisir de voir une dizaine de sujets de cette espèce, et je remarquai très-bien que les graines qui leur avaient servi d'aliment restaient collées sur les branches. Je m'en assurai par moi-même, étant grimpé sur un casuarina pour y chercher un de ces Oiseaux, et ayant cru y découvrir un nid qui n'était autre chose que celui d'une Araignée. Il est donc certain que la propagation de cette plante tient beaucoup à ce mode naturel de transport, non-seulement par cette espèce d'Oiseaux, mais sans doute encore par bien d'autres. (*Notes mss. de zool. Tasman et Austral.*)

TROISIÈME FAMILLE. — CÆRÉBINÉS.

Cette famille, créée par Swainson et maintenue par MM. G. R. Gray et Ch. Bonaparte, se compose d'Oiseaux ayant les plus grands rapports d'organisation, de mœurs et d'habitudes, avec les Nectarinés. Ce sont tous Oiseaux également suspenseurs, et comme eux ayant une langue ciliée ou divisée en plusieurs filets et leur servant par conséquent autant à butiner le suc des fleurs qu'à en extraire les Insectes, qu'ils savent fort bien du reste rechercher sur les branches. Mais ils varient dans la forme du bec au point que chaque genre qui compose cette famille semble avoir sa forme particulière.

M. G. R. Gray y a compris trois genres :

1° Guit-Guit (*Careda*), Vieillot;
2° *Dacnis*, Cuvier;
3° *Conirostrum*, D'Orbigny et La Fresnaye,
4° Sucrier (*Certhiola*), Sundeval.

M. De La Fresnaye y ajoute avec juste raison le genre

Diglossa, Wagler; Serrirostre, La Fresnaye;

système suivi par M. Ch. Bonaparte et auquel nous nous rallions; car, de même que M. Ph. Lutley-Sclater (*Contrib. to ornith.*, part. IV, 1851), nous nous étonnons que M. Gray ait transporté ce dernier genre parmi les Anabates et les Synallaxes, lorsque l'on sait que la langue des Oiseaux qui le composent est filamenteuse.

Nous nous occuperons de ces cinq genres dans l'ordre suivant :

1° Serrirostres (*Diglossa*);
2° Guit-Guit (*Cœreba*);
3° Sucrier (*Cœrthiola*);
4° Dacnis (*Dacnis*);
5° Conirostre (*Conirostrum*)

Les Cœrébinés suspendent leur nid, pour la plupart, à l'extrémité des branches penchées au-dessus des cours d'eau, et lui donnent la forme d'une espèce de cornue renversée, ayant la pointe en haut et l'ouverture percée au gros bout, qui est dirigé en bas.

MM. De La Fresnaye et D'Orbigny, qui, de cette famille ont fait leur famille *Cœrebidæ*, les divisaient en :

1° *Cœrebidæ genuinæ* ou *curvirostres;*
2° *Cœrebidæ uncinirostres;*
3° *Cœrebidæ rectirostres;*

constituant ainsi chacun des genres qu'ils y admettaient en sous-famille (*Magasin de zoologie*, 1838, page 25.)

1er GENRE. — SERRIROSTRE. *DIGLOSSA*. (Wagler, 1832.)

Δις, deux; γλωσσα, langue.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à mandibule supérieure très-sinueuse, légèrement déprimée à la base, puis remontant jusqu'à la pointe, qui retombe sur elle-même en forme de croc fortement aigu, ses bords munis de deux à trois dents coniques dirigées obliquement; la mandibule inférieure recourbée également en haut dans toute sa longueur, qui est beaucoup moindre.

Narines basales, latérales, à ouverture arrondie et recouverte par les plumes du front.

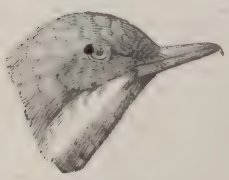


Fig. 203. — *Diglossa mysticea.*

Fig. 204. — *Diglossa mysticea.*

Ailes surobtuses, *la première rémige la plus courte, la quatrième et la cinquième, qui sont égales, les plus longues.*

Queue médiocre et légèrement arrondie.

Tarse allongé, mais égal au doigt médian, recouvert de larges squamelles; doigts allongés, les latéraux égaux et unis à leur base, le pouce presque aussi long que le doigt médian, tous munis d'ongles minces, courbés et très-aigus; plante du pouce déprimée et de forme ovalaire.

Langue bifide et pénicillée comme chez les Guits-Guits et les Sucriers, dont ce genre se rapproche par tous ses caractères, à l'exception de celui du bec.

Douze espèces du Mexique, de l'Amérique méridionale et du Chili. Nous citerons le Serrirostre à moustaches.

Ces Oiseaux, d'après M. D'Orbigny, sont dans l'usage de se suspendre aux ramuscules pour extraire les Insectes du pollen des fleurs. (*Revue zoologique*, 1846.)

SERRIROSTRE A VENTRE BRUN *DIGLOSSA BRUNNEIVENTRIS*. (O. Des Murs.)

Tête, derrière et côtés du cou, milieu de la gorge, haut du dos, ailes et queue d'un noir mat profond; épaules, bas du dos, croupion, couvertures supérieures de la queue et flancs, gris cendré; tout le dessous du corps roux-marron; deux taches de cette dernière couleur, partant de la base de la mandibule inférieure, s'étendant en forme de moustaches sur la partie latérale de la gorge, sans rejoindre cependant le roux de l'estomac; bec et pattes noirs.

Longueur totale, $0^{m},13$.

Du Chili, où l'espèce a été découverte par le savant voyageur M. Claude Gay.

Cette espèce n'est pas sans avoir de grands rapports avec le *Diglossa mystacalis*, de La Fresnaye; mais, ainsi que l'a remarqué cet ornithologiste, il est facile de reconnaître qu'elle en diffère totalement par son croupion, ses épaules, les côtés de toute la partie inférieure gris cendré, dont le milieu est de couleur cannelle. (*Revue zoologique*, 1846, et *Iconographie ornithologique*, pl. XLIII.)

2me GENRE. — GUIT-GUIT. *CÆREBA*. (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu épais à la base, ensuite grêle, long ou médiocre, trigone, fléchi en arc à pointe aiguë, mandibule supérieure très-finement entaillée vers le bout.

Narines petites, couvertes d'une membrane.

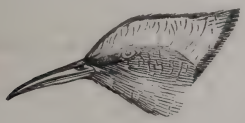


Fig. 205. — *Cœreba cyanea.*

Fig. 206. — *Cœreba cyanea.*

Ailes médiocres, subaiguës, *les première et deuxième rémiges à peu près égales entre elles et les plus longues de toutes.*

Queue courte et carrée

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés; quatre doigts, trois devant, un derrière, les extérieurs soudés à la base.

Langue ciliée à la pointe ou divisée en deux filets.

Neuf espèces de l'Amérique méridionale. Nous citerons le Guit-Guit brillant (*Cœreba nitida*), Hartlaub.

Guit-Guit est un nom américain qui a été donné à un ou deux Oiseaux de ce groupe, composé des Grimpereaux du nouveau continent, et que j'ai cru devoir appliquer comme nom générique au groupe entier de ces mêmes Oiseaux.

.... Malgré les différences, qui sont assez nombreuses et assez constantes entre ces Guits-Guits et les Colibris, les créoles de Cayenne confondent ces deux dénominations et étendent assez généralement le nom de *Colibris* aux Guits-Guits... (De Montbeillard.)

Ce sont, en effet, des Oiseaux à habitudes melliphages, de vrais Suce-Fleurs; et les créoles ne font cette confusion que parce que, comme les Colibris, les Guits-Guits voltigent autour des fleurs, pour y saisir avec leur bec les Insectes qu'elles recèlent, selon la remarque de Vieillot.

Voici la description que Montbeillard donne du nid d'une des espèces de ce genre, le Guit-Guit azur (*Cœreba cyanea*).

Cet Oiseau fait son nid avec beaucoup d'art : en dehors de grosse paille et de brins d'herbe un peu fermes, en dedans de matériaux plus mollets et plus doux; il lui donne à peu près la forme d'une cornue : il le suspend par sa base à l'extrémité d'une branche faible et mobile; l'ouverture est tournée du côté de la terre : par cette ouverture, l'Oiseau entre dans le col de la cornue, qui est presque droit et de la longueur d'un pied, et il grimpe jusqu'au ventre de cette même cornue, qui est le vrai nid : la couvée et la couveuse y sont à l'abri des Araignées, des Lézards et de tous leurs ennemis. Partout où l'on voit subsister des espèces faibles, non protégées par l'homme, il y a à parier que ce sont des espèces industrieuses.

GUIT-GUIT AZUR. (Lesson.) *CÆREBA CYANEA*. (Linné.)

Ce bel Oiseau a le front d'une couleur brillante d'aigue-marine; un bandeau sur les yeux d'un noir velouté; le reste de la tête, la gorge et tout le dessous du corps (sans exception, suivant Edwards), le bas du dos et les couvertures supérieures de la queue, d'un bleu d'outre-mer, seule couleur qui paraisse lorsque les plumes sont bien couchées les unes sur les autres, quoique chacune de ces plumes soit de trois couleurs, selon la remarque de Brisson, brune à sa base, verte dans sa partie moyenne, et bleue à son extrémité; le haut du dos, la partie du cou qui est contiguë au dos, et la queue, sont d'un noir velouté; ce qui paraît des ailes lorsqu'elles sont pliées est du même noir, à l'exception d'une bande bleue qui traverse obliquement leurs couvertures; le côté intérieur des pennes des ailes et leurs couvertures inférieures sont d'un beau jaune, en sorte que ces ailes, qui semblent toutes noires dans leur repos, paraissent variées de noir et de jaune lorsqu'elles sont déployées et en mouvement; les couvertures inférieures de la queue sont d'un noir sans éclat; le bec est noir, les pieds sont tantôt rouges, tantôt orangés, tantôt jaunes et quelquefois blanchâtres. (De Montbeillard.)

Se trouve au Brésil et à la Guyane.

Longueur totale, $0^m,11$ à $0^m,12$.

3me GENRE — SUCRIER. *CERTHIOLA*. (Sundeval.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, large à la base, arrondi en dessus, comprimé sur les côtés, pointu, légèrement recourbé, à bords lisses, à pointes égales.

Narines latérales, basales, annelées et recouvertes par une espèce d'écaille membraneuse.

Ailes longues, subobtuses, *la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est égale à la troisième et à la quatrième.*

Queue médiocre et légèrement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, doigts médiocres, les latéraux égaux, le pouce de la longueur presque du doigt médian, muni d'un ongle fort, arqué et aigu.

Langue bifide et filamenteuse.

Fig. 207. — *Certhiola flaveola.*

Fig. 208. — *Certhiola flaveola.*

Une seule espèce de l'Amérique méridionale, dont nous donnons la description, Sucrier flavéole (*Certhiola flaveola*), Linné.

Langue extensible et filamenteuse.

Le nom de cet Oiseau annonce l'espèce de nourriture qui lui plaît le plus, c'est le suc doux et visqueux qui abonde dans les cannes à sucre, et, selon toute apparence, cette plante n'est pas la seule où il trouve un suc qui lui convienne : il enfonce son bec dans les gerçures de la tige, et il suce la liqueur sucrée; c'est ce que m'assure un voyageur qui a passé plusieurs années à Cayenne. A cet égard les Sucriers se rapprochent des Colibris; ils s'en rapprochent encore par leur petitesse, et celui de Cayenne nommément, par la longueur relative de ses ailes, tandis que d'un autre ils s'en éloignent par la longueur de leurs pieds et la brièveté du bec. Je soupçonne que les Sucriers mangent aussi des Insectes, quoique les observateurs et les voyageurs n'en disent rien.....

Le Sucrier fréquente principalement les parties de l'Amérique du Sud et de ses îles où abondent les fleurs et les Insectes. Il recherche ces fleurs pour en extraire, en même temps que le nectar miellé qu'elles renferment, les Insectes qui y sont contenus. (G. R. Gray, *Gener. of B.*)

Sloane dit que cet Oiseau a un petit ramage fort court et fort agréable.. ..

Le même observateur, qui a disséqué un de ces Oiseaux, nous apprend qu'il avait le cœur et le gésier petits, celui-ci peu musculeux, doublé cependant d'une membrane sans adhérence, le foie d'un rouge vif et les intestins roulés en un grand nombre de circonvolutions. (De Montbeillard.)

Lorsque le Sucrier fait entendre son ramage, il se tient souvent immobile sur une branche, et répète, pendant une heure entière, une phrase assez monotone, mais qui n'est pas sans agréments. Son cri peut s'exprimer par deux syllabes, *zi-zi*, prononcées d'un ton aigu et faible. Cet Oiseau, qui n'a pas l'habitude de grimper, mais qui s'accroche au bout des branches, comme font les Mésanges, se nourrit d'Insectes et du miel des fleurs, qu'il pompe de même que les Colibris : selon les créoles, il suce aussi les cannes de sucre en introduisant sa langue dans les gerçures.

Le temps des amours, qui force l'Oiseau, absolument seul, de quitter sa solitude pour se rapprocher d'une compagne, est aussi celui où un grand nombre d'espèces n'affecte qu'un seul canton. Tel est ce Guit-Guit : lorsqu'il s'est apparié, il s'en approprie un où il ne souffre pas d'autres Sucriers. Si plusieurs se bornent à un petit arrondissement, c'est qu'ils ont choisi le plus abondant en fleurs et en Insectes; mais tous préfèrent ceux qu'arrosent des ruisseaux ombragés de lianes, qui, dans ces contrées, s'élèvent, en rampant, à la cime des arbres les plus hauts. C'est à l'extrémité de leurs rameaux que l'Oiseau suspend son nid; il sait les rapprocher, et, quoique avec de faibles liens, les contenir avec force. Ce n'est pas encore assez pour mettre sa famille à l'abri des Rats, des Lézards et des Serpents; il choisit les branches les plus flexibles, et surtout celles qui descendent vers le milieu du ruisseau. L'industrieuse construction du nid est le travail de la femelle. Le mâle se contente de l'accompagner dans les nombreuses courses que cette occupation nécessite; elle attache le léger berceau par le sommet, et lui donne la forme d'un œuf d'Autruche : la mousse, des brins d'herbe sèche, le coton et le duvet des plantes, sont les matériaux qu'elle emploie; les premiers pour le dehors, les autres pour l'intérieur. Le tout est si artistement lié, qu'on le mettrait en pièces si on voulait le retirer sans couper les lianes. L'entrée est en dessous, à la partie du nid qui fait face à l'eau. Une cloison le divise, intérieurement, en deux pièces : la première, qui sert d'entrée à l'Oiseau, est une espèce d'escalier qui monte presque jusqu'au haut, et communique avec la seconde, dont le fond est au niveau de l'ouverture extérieure. C'est dans cette division que la femelle dépose ses œufs. Cette disposition garantit la couvée de ses ennemis, mais expose la couveuse à un autre danger : si le mâle est absent, comme elle ne peut voir ce qui se passe au dehors, on l'emprisonne aisément en fermant l'entrée; mais on la surprend difficilement s'il est dans les environs; car, dès que le moindre objet l'inquiète, il l'avertit aussitôt par un cri particulier. (Audebert et Vieillot, *Oiseaux dorés*.)

On voit que, sous tous les rapports, et moins la vivacité de coloration de son plumage, le Sucrier est un véritable Guit-Guit, et par son organisation, et par ses habitudes, et enfin par son mode de nidification

SUCRIER FLAVÉOLE. *CERTHICOLA FLAVEOLA*. (Linné, Sundeval.)

Le Sucrier a la tête noirâtre, deux sourcils blancs qui, se prolongeant, vont se rejoindre derrière le cou; la gorge gris cendré clair; le dos et les couvertures supérieures des ailes gris cendré plus foncé; les pennes des ailes et de la queue gris cendré; la partie antérieure des ailes bordée de jaune-citron; le croupion jaune; la poitrine et le dessous du corps jaune aussi, mais cette couleur est mêlée de gris sur le bas-ventre; le bec noir et les pieds bleuâtres; la queue dépasse de fort peu l'extrémité des ailes. (De Montbeillard.)

Longueur totale, $0^{m},11$.

4me GENRE. — DACNIS. *DACNIS*. (Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court et conique, très-pointu, légèrement infléchi, arrondi, entier, à peine échancré à son extrémité, peu comprimé sur les côtés, à bords mandibulaires lisses; les deux mandibules très-aiguës à leur sommité.

Narines basales, latérales, percées dans une membrane nue.

Ailes moyennes, subobtuses; *la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est égale à la troisième et à la quatrième.*

Queue médiocre, deltoïdale, fourchue

Fig. 1. — Acanthorhynque à bec grêle.

Fig. 2. — Pie-Grièche méridionale.

Pl. 40.

Tarses robustes, scutellés, de la longueur du doigt médian, les deux latéraux égaux; le pouce égal au médian.

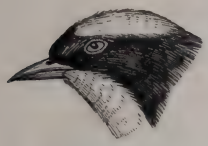


Fig. 209. — *Dacnys cyanocephalus.*

Fig. 210. — *Dacnys Cyanocephalus.*

Douze espèces de l'Amérique méridionale. Nous citerons le Pitpit à ventre jaune (*Dacnis flaviventer*), D'Orbigny et La Fresnaye.

Ces Oiseaux, dit D'Azara, ne sortent pas des forêts, ne descendent pas plus bas que la moitié des arbres et cherchent leur subsistance jusqu'à la cime des plus grands, se glissent en tous sens, comme de petits Serpents, sur les branches les plus déliées, sans s'arrêter un instant, cherchant, autant que j'ai pu le voir, les Araignées et d'autres Insectes, des fleurs et des fruits. (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

D'après M. D'Orbigny, ils se tiennent constamment par paires au sommet des plus hauts arbres et des palmiers; ils se cramponnent et s'accrochent aux branches pour y chercher les Insectes : les arbres qu'ils préfèrent sont ceux en fleurs et près des eaux. Au mois d'octobre, ils font leur nid au sommet des arbres isolés.

DACNIS GUIT-GUIT. *DACNIS CÆREBICOLOR.* (Sclater.)

Contrib. to Ornyt. by Jardine, part. IV, 1851.

D'un bleu indigo; le lorum, le menton, la gorge et le haut du dos, ainsi que les ailes et la queue, noirs; les couvertures alaires et les rémiges secondaires liserées finement de bleu; bec noir; base de la mandibule inférieure et pieds couleur de chair.

Longueur totale, $0^{m},12$.

Habite la Nouvelle-Grenade.

Cette espèce, que M. Sclater vient de décrire tout récemment (août 1851), a de grands rapports de coloration avec une espèce de Guit-Guit; c'est ce qui lui a fait donner, par cet ornithologiste, le nom de *Cærebicolor*.

5me GENRE. — CONIROSTRE. *CONIROSTRUM.* (D'Orbigny et La Fresnaye.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, très-droit, conique, très-aigu, très-comprimé sur les côtés.

Narines basales, latérales, à ouverture linéaire, couverte par une peau membraneuse, et en partie cachée sous les plumes du front.

Ailes longues, subobtuses; *la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est égale à la troisième et à la quatrième.*

Queue longue et légèrement échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian, couverts de larges écailles; doigts médiocres, minces, les latéraux égaux, le pouce presque aussi long que le doigt du milieu, et assez forts; ongles arqués et très-aigus

Langue filamenteuse

Fig. 211. — *Conirostrum albifrons.*

Fig. 212. — *Conirostrum albifrons.*

Six espèces de l'Amérique méridionale. Nous citerons le Conirostre couleur de sittelle (*Conirostrum sitticolor*), de La Fresnaye.

MM. D'Orbigny et de La Fresnaye ont formé ce genre en 1842, pour y recevoir une petite espèce d'Oiseau de Bolivie et du Pérou, très-voisine des Dacnis de Cuvier (*Conirostrum cinereum*). Mais cette espèce, ainsi que les cinq qui sont venues s'y joindre depuis, s'en éloignent, comme l'observent ces naturalistes, par une queue et des ailes beaucoup plus développées, un bec encore plus grêle, plus comprimé, parfaitement droit, en cône allongé, et se rapprochent des Guits-Guits (*Cœreba*) par une langue filamenteuse et des habitudes melliphages comme eux.

CONIROSTRE A SOURCIL. *CONIROSTRUM SUPERCILIOSUM.* (Hartlaub.)

Revue zoologique, 1844.

Dessus et côtés de la tête, derrière et côtés du cou, ailes et queue, de couleur cendrée; sourcils d'un blanc de neige; reste de la partie supérieure du corps d'un joli vert olivâtre; pli de l'aile varié de jaune, les tectrices internes blanches; les grandes rémiges noires, légèrement lisérées de cendré; gorge, devant du cou, poitrine et épigastre, d'un beau jaune; bas de l'abdomen, région anale et sous-caudales, blanchâtres; une tache rousse au travers de la partie antérieure du cou; bec et pieds de couleur cornée.

Longueur totale, $0^{m},115$.

Habite Guatemala.

FIN DU VOLUME.

Fig. 213. — Faucon funèbre (Circaëte).

Fig. 214. — Faucon mélanoleucque.

Fig. 217. — Faucon de la Gironnière.

Fig. 218. — Condor jeune.

Fig. 219. — Faucon perspicillé.

Fig. 220. — Chouette de Van Diemen. (Maculata.)

Fig. 221. — Faucon à demi-collier.

Fig. 222. — Chevèche Goora. (Connivens.)

TABLE DES MATIÈRES.

RAMPHASTIDÉS ou TOUCANS. 1
RAMPHASTINÉS. 2
Toucan. *Ramphastos*. 8
— à gorge jaune. 2
— de Swainson. 3
— Ariel. 4
— de Cuvier. 7
Aracari. *Pteroglossus*. 9
— de Beauharnais. 10
— aracari. 6
BUCCONIDÉS. 11
BUCCONINÉS. 12
Barbican. *Pogonoramphus*. 14
— à sillons. 15
Laimodon. 16
— de salt. 18
Barbion. *Barbatula*. 18
— à menton jaune. 19
Micropogon. 20
— de Bourcier. 21
Trachyphone. 21
— pourpré. 22
Pseudobarbu. *Pseudobucco*. 23
— à toupet. 24
Barbu. *Bucco*. 24
— de Malacca. 25
Caloramphe. *Caloramphus*. 26
— de Hay. 26
CAPITONIDÉS. 27
CAPITONINÉS. 27
Tamatia. *Capito*. 28
— pectoral. 29
— de Richardson. 29
— de Panama. 30
Barbacou. *Monasa*. 30
— unicol. 31
Chélidoptère. 32
— ténébris. 32
GALBULIDÉS. 33
GALBULINÉS ou JACAMARS. 35
Galbuloïde. 35
— de Boers. 36
Jacamar. *Galbula*. 37
— à ventre blanc. 37
— vert. 38
Jacamaralcyon. 38
— tridactyle. 39
Jacamaralcyonide. *Galbalcyrhynchus*. 39
— à oreillons blancs. 40
Jacamérops. 40
— Jacamarici. 41
TROGONIDÉS ou COUROUCOUS. 41
TROGONINÉS. 43
Pharomacre. 45
— mocinno. 47
Couroucou. *Trogon*. 47
— curucui. 48
— temnure. 49
— narina. 49
Harpactès. 51
— flamboyant. 51

SOUS-ORDRE.

ZYGODACTYLES DOUTEUX ou FAUX ZYGODACTYLES. 52
MUSOPHAGIDÉS ou TOURACOS. 52
MUSOPHAGINÉS. 52
Touraco. 54
— persa. 59
Schizhoris. 60
— africain. 61
Musophage. 62
— violet. 63

TROISIÈME ORDRE.

PASSEREAUX. 65

SOUS-ORDRE.

SYNDACTYLES. 70
SYNDACTYLES LONGIROSTRES. 71
MOMOTIDÉS. 71
MOMOTINÉS. 71

Momot. 73
— de Lesson. 74
Cryptique. 74
— de Martius. 75
Hylomane. 75
— momotule. 75
CORACIADÉS. 76
CORACIANÉS. 76
Rolle. *Eurystomus*. 78
— à gorge bleue. 79
Rollier. *Coracias*. 80
— commun. 85
BUCÉROTIDÉS. 86
BUCÉROTINÉS ou CALAOS. 86
Calao. *Buceros*. 90
— à casque plat. 95
Naciba ou Bucorve. 95
— d'Abyssinie. 96
Tock. 97
— à bec rouge. 97
EURYCÉROTINÉS. 98
Euricère. 98
— de Prévost. 99
MÉROPIDÉS. 99
MÉROPINÉS. 100
Guêpier. *Mérops*. 105
— commun. 106
Mélittophage. 107
— de la Fresnaye. 107
Alcémérops. *Nyctiornis*. 108
— à fraise. 109
ALCÉDINIDÉS. 109
ALCÉDININÉS ou MARTINS-PÊCHEURS. 111
Céryle. 115
— pie. 116
Martin-Pêcheur. *Alcedo*. 117
— commun. 118
Alcyone. 119
— à poitrine bleue. 119
CÉYCINÉS. 120
Céyx. 120
— pourpre. 121
Symé. *Syma*. 121
— torotoro. 122
DACÉLONINÉS ou MARTINS-CHASSEURS. 122
Tanisyptère. 124
— des forêts. 125
Mélidore. 125
— d'Euphrosine. 126
Martin-Chasseur. *Dacelo*. 126
— géant. 127
Halcyon. 127
— à coiffe brune. 128
SYNDACTYLES LATIROSTRES. 129
TODIDÉS. 129
TODINÉS. 132
Todier. *Todus*. 133
— de Porto-Rico. 135
MANAKINIDÉS. 134
MANAKININÉS. 134
Manakin. 135
— à tête d'or. 136
— à queue rayée. 137
Piprite. 137
— verdin. 138
Phœnicirque. 138
— ouette. 139
Rupicole. 140
— du Pérou. 145
Calyptomène. 145
— verdin. 146
EURYLAIMIDÉS. 147
EURYLAIMINÉS. 147
Peltops. 148
— de Blainville. 149
Érolle. *Cymbirhynchus*. 149
— nasique. 150
Psarisome. 150
— de Dalhousie. 150
Eurylaime. 150
— à capuchon. 151
Corydon. 151
— de Sumatra. 152

SOUS-ORDRE.

DÉODACTYLES. 153
DÉODACTYLES FISSIROSTRES. 153
CAPRIMULGIDÉS. 153
PODARGINÉS. 154
Podarge. 157
— papou. 158
Batrachostome. 158
— de Java. 159
Ægothèle. 159
— de la Nouvelle-Hollande. 161
CAPRIMULGINÉS. 161
Nyctidrome. 170
— gralle. 170
Engoulevent. *Caprimulgus*. 171
— d'Europe. 173
— à collier roux. 173
Chordeïlès. 174
— de Virgine. 176
NYCTIBIINÉS. 176
Ibijau. *Nyctibius*. 180
— aux ailes blanches. 181
STÉATORNITHINÉS. 182
Guacharo. *Steatornis*. 189
— de Caripe. 190
HIRUNDINIDÉS. 191
CYPSÉLINÉS. 199
Martinet. *Cypselus*. 206
— de murailles. 207
— à ventre blanc. 207
Tachornis. 208
— phœnicobie. 209
Dendrochelidon. 209
— à moustaches. 210
Salangane. *Collocalia*. 210
Acanthylis. 216
— pélasgienne. 218
HIRUNDININÉS. 218

Hirondelle. 225
— de cheminée. 229
Procné. 229
— domestique. 231
Cotyle. 232
— de rivage. 234
— de rochers. 234
CHÉLIDON. 235
— d'arbre. 237
— de fenêtre. 239
DÉODACTYLES TÉNUIROSTRES. 239
TROCHYLIDÉS ou *OISEAUX-MOUCHES*. 240
GRYPINÉS. 267
Phætornis. 267
— d'Auguste. 268
Oréotrochile. 268
— de Chimborazo. 269
Ramphodon. *Grypus*. 270
— tacheté. 270
TROCHILINÉS. 271
Polytme. 271
— de Francia. 272
Oiseau-Mouche. 272
— à tête noire. 273
Topaze. 274
— de Henry. 274
Lucifer. *Calothorax*. 274
— de Herran. 275
MELLISUGINÉS. 275
Mellisuge. 276
— de Popelaire. 276
Saphir. *Hylocharis*. 277
— de Félicie. 278
Jacobine. *Heliothrix*. 278
— de Pouchet. 278
NECTARINIDÉS. 279
DRÉPANITINÉS. 280
Vestiaire. *Drepanis*. 280
— rouge. 281
Hémignathe. 281
— brillant. 282
NECTARINIINÉS. 282
Promérops. 283
— du protéa. 284
Soui-Manga. *Nectarinia*. 284
— de Jeanne. 289
Dicée. 290
CÆRÉBINÉS. 291
Serrirostre. *Diglossa*. 292
— à ventre brun. 293
Guit-Guit. *Cœreba*. 293
— azur. 294
Sucrier. *Certhiola*. 295
— flavéole. 296
Dacnis. 297
— Guit-Guit. 297
Conirostre. 297
— à sourcil. 298

FIN DE LA TABLE.

SEPT 70
N. MANCHESTER,
INDIANA

d'histoire naturelle.

66299

er's Name	Date Returned

AMNH LIBRARY
100101197